Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LVCIEN

DE LA

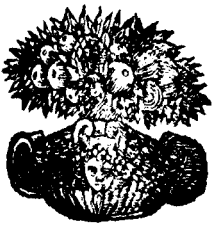
TRADVCTION

DE N. PERROT

Sr D'ABLANCOVRT.

PREMIERE PARTIE.

Nouvelle Edition, reveuë & corrigée.



A COLOGNE,
Chez J. ELZEVIER, le jeune, proche la grand, place.

M. DC. LXX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.



NSIEVR

RART

EILLER

AIREDV ROY.

SIEVR,

ſeſſes reuenus à leur
ſujets ordinairement par
mmes, il eſt iuſte de conſi
ſeruir Traditions, à celuy
ſa premiere ; & Minuc
à iij

A MONSIEVR

CONRART

CONSEILLER

ET SECRETAIRE DV ROY.

MONSIEVR,

Comme les choſes retournent à leur principe, & finiſſent ordinairement par où elles ont commencé, il eſtoit iuſte de conſacrer la fin de mes Traductions, à celuy qui en avoit eu les premices ; & Minucius

Felix ayant donné naissance à nostre amitié, Lucien en devoit faire l'accomplissement. D'ailleurs, il falloit mettre au frontispice de cét Ouvrage, un nom qui bannist toute la mauvaise opinion, que l'on en pourroit avoir; & que le libertinage de cét Auteur, fust effacé par la vertu de Monsieur Conrart. Ajoûtez à cela, que ce Livre ne pouvoit honnestement paroistre en public sous d'autres auspices que les vostres, puisque vous avez tant contribué à le mettre au monde, & que vos bons advis sont cause qu'il voit le jour en un estat plus parfait. Ce n'est donc pas tant icy un present, qu'un acte de reconnoissance; encore est-ce une reconnoissance interessée, puis qu'elle mendie la protection de celuy qu'elle reconnoist pour son bien-faiteur. Et veritablement, MONSIEVR, puisque c'est vous principalement qui m'avez fait entreprendre cette Version, vous devez avoir part au blâme ou à la loüange qui en pourra revenir; outre qu'elle trouvera assez de monstres à combatire à sa naissance, pour chercher un Protecteur. Mais afin que vous ne me puissiez reprocher de vous avoir engagé temerairement dans une querelle dont vous vous fussiez fort bien passé, ie vous veux donner des ar-

me pour vous deffendre, & pour nous mettre tous deux à couvert de la Calomnie.

Tout ce qu'on peut dire contre moy, se peut rapporter à deux Chefs, au Dessein & à la Conduite. Car les uns diront qu'il ne falloit pas traduire cét Auteur, les autres, qu'il le falloit traduire autrement. Ie veux donc répondre à ces deux objections, après avoir dit quelque chose de LVCIEN, *qui servira à ma iustification, & qui fera mieux voir les raisons que j'ay euës de le traduire.*

Province de Syrie.

LVCIEN *estoit de Samosate capitale de la Comagéne, & n'estoit pas de grande naissance; Car son pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, resolut de luy faire apprendre un métier; mais les commencemens ne luy en ayant pas esté favorables, il se jetta dans les Lettres, sur un songe qui est rapporté au commencement de cét Ouvrage. Il dit luy-mesme qu'il embrassa la profession d'Avocat; mais qu'ayant eu horreur les cautelleries, & les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philosophie, comme à un asile. Il paroist par ses Ecrits, que c'estoit un Rhéteur, qui faisoit profession d'Eloquence, & qui composoit des Declamations & des Harangues sur divers sujets, &*

meſme des Plaidoyers ; quoy qu'il ne nous en reſte point de ſa façon. Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il paſſa en Ionie & en Gréce, puis en Gaule & en Italie, & revint apres en ſon païs par la Macedoine. Mais on voit bien qu'il a veſcu une partie du temps à Athenes, auſſi en a-t'il pris les vices & les vertus. A la fin il ſe retira des exercices dont j'ay parlé, pour s'adonner à la Philoſophie ; c'eſt pourquoy il ſe plaint en quelque endroit, de ce qu'on l'y veut rembarquer en ſa vieilleſſe. Il a veſcu quatre-vingt dix ans ; depuis le regne de Trajan, & au deſſus, juſques par delà Marc-Aurele, ſous qui il fut en grande eſtime, & devint Intendant de l'Empereur en Egypte. Suidas veut qu'il ait eſté déchiré par les chiens ; mais c'eſt apparemment une calomnie, pour ſe venger de ce qu'il n'a pas épargné dans ſes railleries les premiers Chrétiens, non plus que les autres : Toutefois, ce qu'il en dit ſe peut rapporter, à mon avis, à leur charité & à leur ſimplicité, qui eſt plûtoſt une loüange qu'une injure ; joint qu'on ne doit pas attendre d'un Payen, l'éloge du Chriſtianiſme. Quelques-uns ont crû qu'il avoit eſté Chrétien ; mais cela ne paroiſt point dans ce Livre : Il eſt vray qu'il ſe

meſme des Plaidoyers ; quoy qu'il ne nous en reſte point de ſa façon. Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il paſſa en Ionie & en Gréce, puis en Gaule & en Italie, & revint apres en ſon païs par la Macedoine. Mais on voit bien qu'il a veſcu une partie du temps à Athenes, auſſi en a-t'il pris les vices & les vertus. A la fin il ſe retira des exercices dont j'ay parlé, pour s'adonner à la Philoſophie ; c'eſt pourquoy il ſe plaint en quelque endroit, de ce qu'on l'y veut rembarquer en ſa vieilleſſe. Il a veſcu quatre-vingt dix ans ; depuis le regne de Trajan, & au deſſus, juſques par delà Marc-Aurele, ſous qui il fut en grande eſtime, & devint Intendant de l'Empereur en Egypte. Suidas veut qu'il ait eſté déchiré par les citoiens ; mais c'eſt apparemment une calomnie, pour ſe venger de ce qu'il n'a pas épargné dans ſes railleries les premiers Chrétiens, non plus que les autres : Toutefois, ce qu'il en dit ſe peut rapporter, à mon avis, à leur charité & à leur ſimplicité, qui eſt plûtoſt une loüange qu'une injure ; joint qu'on ne doit pas attendre d'un Payen, l'éloge du Chriſtianiſme. Quelques-uns ont crû qu'il avoit eſté Chrétien ; mais cela ne paroiſt point dans ce Livre : Il eſt vray qu'il ſe

beaucoup de nos myſteres pour un Etranger ; quoy que le voiſinage de la Iudée & le commerce des Chrétiens, joint à ſa curioſité naturelle, luy ayent pû aquerir toute cette connoiſſance. D'autres le veulent faire paſſer pour un parangon de ſageſſe & de doctrine ; Mais outre l'amour des Garçons, où il a eſté ſujet, & le peu de ſentiment qu'il a eu de la Divinité ; il ne luy eſt pas pardonnable d'avoir déchiré la reputation des plus grands Hommes, ſur le rapport de la Renommée, ou plûtoſt ſur celuy de leurs ennemis. Car encore qu'on le puiſſe excuſer, en diſant que ce n'eſt pas à eux qu'il en veut, mais à ceux qui abuſent de leur nom, pour couvrir leurs vices ; on voit bien qu'il ne laiſſe échaper aucune occaſion d'en médire ; & qu'il leur donne toûjours quelque coup de dent en paſſant. Du reſte, la façon dont il traite les matieres les plus importantes, fait aſſez voir qu'il n'eſtoit pas fort profond dans la Philoſophie, & qu'il n'en avoit apris que ce qui ſervoit à ſa profeſſion de Rhéteur, qui eſtoit de parler pour & contre, ſur toute ſorte de ſujets. Mais on ne peut nier que ce ne ſoit un des plus beaux Eſprits de ſon ſiecle, qui a par tout de la gaillardiſe & de l'agrément, avec

Bourdelot en ſa Preface.

gaye & enjoüée, & cét air galant que les anciens nommoient vrbanité, sans parler de la netteté & de la pureté de son stile, jointes à son élegance & à sa politesse. Ie le trouve seulement un peu grossier, dans les choses de l'Amour, soit que cela se doive imputer au genie de son temps, ou au sien; mais lors qu'il en veut parler, il sort des bornes de l'honnesteté, & tombe incontinent dans le sale; ce qui est plûtoſt la marque d'un esprit débauché que galant. Il a cela aussi des Declamateurs, qu'il veut tout dire, & qu'il ne finit pas tousiours où il faut; qui est un vice qui vient de trop d'esprit & de sçavoir.

Faute de jugemẽt.

Mais c'est une grande preuve du merite & de l'excellence de ses Ouvrages, qu'ils se soient conservez jusqu'a nous, veu le peu d'affection qu'on avoit pour leur Auteur, & le naufrage de tant d'autres pieces de l'Antiquité, qui se sont perduës, soit par mal heur ou par negligence; Et il faut bien que les Chrétiens ayent trouvé qu'ils pouvoient beaucoup plus profiter que nuire. Aussi iamais homme n'a mieux découvert la vanité & l'imposture des faux Dieux, ni l'orgueil & l'ignorance des Philosophes, avec la foiblesse & l'inconstance des choses humaines; & se doute qu'il y ait de meilleurs Livres

gaye & enjoüée, & c'est aussi galant que les anciens nommoient vrbanité, sans parler de la netteté & de la pureté de son stile, jointes à son élegance & à sa politesse. Ie le trouve seulement un peu grossier, dans les choses de l'Amour, soit que cela se doive imputer au genie de son temps, ou au sien; mais lors qu'il en veut parler, il sort des bornes de l'honnesteté, & tombe incontinent dans le sale; ce qui est plûtost la marque d'un esprit débauché que galant. Il a cela aussi des Declamateurs, qu'il veut tout dire, & qu'il ne finit pas tousiours où il faut; qui est un vice qui vient de trop d'esprit & de sçavoir.

Faute de jugemẽt.

Mais c'est une grande preuve du merite & de l'excellence de ses Ouvrages, qu'ils se soient conservez jusqu'a nous, veu le peu d'affection qu'on avoit pour leur Auteur, & le naufrage de tant d'autres pieces de l'Antiquité, qui se sont perduës, soit par mal heur ou par negligence; Et il faut bien que les Chrétiens ayent trouvé qu'ils pouvoient beaucoup plus profiter que nuire. Aussi iamais homme n'a mieux découvert la vanité & l'imposture des faux Dieux, ni l'orgueil & l'ignorance des Philosophes, avec la foiblesse & l'inconstance des choses humaines; & se doute qu'il y ait de meilleurs Livres

pour ce regard. Car il s'insinuë doucement dans les esprits par la raillerie; & sa Morale est d'autant plus utile, qu'elle est agreable. D'ailleurs, on peut apprendre icy mille choses tres-curieuses; & c'est comme un bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Ie laisse à part, que les Fables y sont traitées d'une façon ingenieuse, qui est tres-propre à les faire retenir, & qui ne contribue pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc pas trouver étrange que ie l'aye traduit, à l'exemple de plusieurs Personnes doctes qui ont fait des Versions Latines, les uns d'un Dialogue, les autres d'un autre; & ie suis d'autant moins blamable, que i'ay retranché ce qu'il avoit de plus sale, & adoucy en quelques endroits, ce qui estoit trop libre; par où i'entre en la iustification de ma conduite, puisque voilà mon dessein assez bien iustifié par tant d'avantages que peuvent revenir au public, de la lecture de cét Auteur. Ie diray seulement que se luy ay laissé ses opinions toutes entieres, parce qu'autrement ce ne seroit pas une Traduction, mais ie répons dans l'Argument & dans les Remarques, à ce qu'il y a de plus fort, afin que cela ne puisse nuire.

Comme la plûspart des choses qui sont

icy, ne ſont que des gentilleſſes & des railleries, qui ſont diuerſes dans toutes les Langues, on n'en pouvoit faire de Traduction reguliere. Il y a meſme des Pieces qui n'ont pû ſe traduire du tout comme celle du Iugement des voyelles, *& deux ou trois autres, qui conſiſtent dans la proprieté des termes Grecs, & qui ne ſeroient pas entenduës hors de là. Toutes les comparaiſons tirées de l'Amour, parlent de celuy des Garçons, qui n'eſtoit pas étrange aux mœurs de la Grece, & qui ſont horreur aux noſtres. L'Auteur allegue à tous propos des vers d'Homére, qui ſeroient maintenant des pedanteries. Sans parler de vieilles Fables trop rebatuës, de Proverbes, d'Exemples & de Comparaiſons ſurannées, qui ſeroient à preſent un effet tout contraire à ſon deſſein; car il s'agit icy de Galanterie, & non pas d'erudition. Il a donc falu changer tout cela, pour faire quelque choſe d'agreable; autrement, ce ne ſeroit pas Lucien; & ce qui plaiſt en ſa Langue, ne ſeroit pas ſupportable en la noſtre. D'ailleurs, comme dans les beaux viſages il y a touſiours quelque choſe qu'on voudroit qu'il n'y fuſt pas; auſſi dans les meilleurs Auteurs, il y a des endroits qu'il faut toucher ou éclaircir, particulierement*

icy, ne sont que des gentillesses & des railleries, qui sont diuerses dans toutes les Langues, on n'en pouvoit faire de Traduction reguliere. Il y a mesme des Pieces qui n'ont pû se traduire du tout comme celle du Iugement des voyelles, & deux ou trois autres, qui consistent dans la proprieté des termes Grecs, & qui ne seroient pas entenduës hors de là. Toutes les comparaisons tirées de l'Amour, parlent de celuy des Garçons, qui n'estoit pas étrange aux mœurs de la Grece, & qui sont horreur aux nostres. L'Auteur allegue à tous propos des vers d'Homére, qui seroient maintenant des pedanteries, sans parler de vieilles Fables trop rebatuës, de Proverbes, d'Exemples & de Comparaisons surannées, qui seroient à present un effet tout contraire à son dessein; car il s'agit icy de Galanterie, & non pas d'erudition. Il a donc fallu changer tout cela, pour faire quelque chose d'agreable; autrement, ce ne seroit pas Lucien; & ce qui plaist en sa Langue, ne seroit pas supportable en la nostre. D'ailleurs, comme dans les beaux visages il y a toûjours quelque chose qu'on voudroit qu'il n'y fust pas; aussi dans les meilleurs Auteurs, il y a des endroits qu'il faut toucher ou éclaircir, particulierement

quand les choses ne sont faites q
re; car alors on ne peut souffrir
defaut; & pour peu qu'on man
caresse, au lieu de divertir on e
m'attache donc pas toûjours au
aux pensées de cét Autheur; &
dans son but, j'agence les chose
& à nostre façon. Les divers ter
non seulement des paroles, mais
differentes; & les Ambassadeu
mode de s'habiller à la mode du
les envoye, de peur d'estre ridicul
qu'ils tâchent de plaire. Cepe
n'est pas proprement de la Trad
cela vaut mieux que la Traduc
Anciens ne traduisoient point
C'est ainsi que Terence en a usé a
medies qu'il a prises de Menan
ou Antigelle ne laisse pas de l
des Traductions; mais il n'impo
pourveu que nous ayons la chose
a fait autant dans ses Offices,
puisque qu'une Version de Panet
cela, qu'il avoit faite, des Ora
Demosthene & d'Eschines, il dit
voulut non pas en interpréte, m
teur; qui est la mesme chose q
des Dialogues de Lucien, quoy

ſois pas donné une égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que j'ay traduits de mot à mot, pour le moins autant qu'on le peut faire dans une Traduction elegante ; Il y en a auſſi où j'ay conſideré plûtoſt ce qu'il falloit dire, ou ce que ie pouvois dire, que ce qu'il avoit dit, à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris d'Homere & de Theocrite. Mais ie me ſuis reſſerré preſque par tout, ſans deſcenare dans le particulier, qui n'eſt plus de ce temps cy: Ie ſçay bien pourtant que cela ne plaira pas à tout le monde, & principalement à ceux qui ſont idolâtres de toutes les paroles & de toutes les penſées des Anciens, & qui ne croyent pas qu'un Ouvrage ſoit bon, dont l'Auteur eſt encor en vie. Car ces ſortes de gens-là crieront comme ils faiſoient du temps de Terence.

Pattim reliquit, alia expreſſit, &c.

Quod Græcum quidem mirè quã ſuaue eſt, verti autem neque potuit neque debuit. *Aulugell l.9.cap.9.*

Contaminari non decêre Fabulas,
Qu'il ne faut point corrompre ſon Auteur, ni rien alterer de ſon ſujet ; mais ie leur répondray avec luy,
Faciunt præ intelligendo, vt nihil intelligant.

Ils perdent la raiſon à force de raiſonner. Car en accuſant ils accuſẽt les Au-

Qui cum hunc accuſant, Næuium,
Plautum, Ennium
Accuſant, quos hic noſter authores habet.

sois pas donné une égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que j'ay traduits de mot à mot, pour le moins autant qu'on le peut faire dans une Traduction elegante ; Il y en a aussi où j'ay consideré plûtost ce qu'il falloit dire, ou ce que ie pouvois dire, que ce qu'il avoit dit, à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris d'Homere & de Theocrite. Mais ie me suis resserré presque par tout, sans descendre dans le particulier, qui n'est plus de ce temps cy: Ie sçay bien pourtant que cela ne plaira pas à tout le monde, & principalement à ceux qui sont idolatres de toutes les paroles & de toutes les pensées des Anciens, & qui ne croyent pas qu'un Ouvrage soit bon, tant l'Auteur est encor en vie. Car ces sortes de gens-là crieront comme ils faisoient du temps de Terence.

partim reliquit, alia expressit, &c.

Quod Græcum quidem malè quia suum est, vertit autem neque potuit neque debuit. *Aulugell l.9.cap.9.*

Contaminari non decére Fabulas,

Qu'il ne faut point corrompre son Auteur, ni rien alterer de son sujet ; mais ie leur répondray avec luy,

Faciunt ræ intelligendo, vt nihil intelligant.

Ils perdent la raison à force de raisonner. Car en accusant ils accusent les Au-

Qui cum hunc accusant, Nævium, Plautum, Ennium Accusant, quos hic noster author est habet.

Quorum æmulari exoptat negligentiam

Potius, quàm istorum obscuram diligentiam.

teurs, qu'il a pour garans ; & dont il aime mieux imiter la negligence, que l'obscurité affectée de ces auteurs.

Que ces obscuram diligentiam dit bien le dessein de ces Traductions scrupuleuses, dont il faut lire l'Original pour entendre la Version!

Voilà, MONSIEVR, *ce que j'ay voulu dire pour ma defense. Ie laisse à vostre courage & à vostre addresse, sans parler de vostre zele & de vostre affection, d'employer ces armes qui sont plus fortes que les plus fortes ; si ce n'est assez de vostre nom pour écarter les ennemis, & les empescher de se declarer. Quoy qu'il en arrive, j'en attribueray tout le succés à la gloire de mon defenseur, & demeureray toute ma vie,*

MONSIEVR,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant serviteur,
PERROT ABLANCOVRT.

TABLE

DES TRAITTEZ OU DIALOGUES DE LA I. PARTIE DE LUCIAN.

LE Songe de Lucien; Page 1
Contre un qui l'avoit appellé Promethée, p.6
Nigrinus, ou les mœurs d'un Philosophe, p.10
Timon, ou le Misanthrope, p.22
Le suplement du jugement des voyelles est à la fin du second Volume.
L'Alcyon, ou la Metamorphose, p.41
Promethée, ou le Caucase, p.44

DIALOGUES DES DIEUX. p.52

Dialogue de Promethée & de Iupiter, *là mesme.*
Dialogue de Iupiter & de Cupidon. p.53
Dialogue de Mercure & de Iupiter. p.54

TABLE

DES TRAITTEZ OU DIALOGUES DE LA I. PARTIE DE LUCIAN.

LE Songe de Lucien; Page 1
Contre un qui l'avoit appellé Promethée, p.6
Nigrinus, ou les mœurs d'un Philosophe, p.10
Timon, ou le Misanthrope, p.22
Le suplement du jugement des voyelles est à la fin du second Volume.
L'Alcyon, ou la Metamorphose, p.41
Promethée, ou le Caucase, p.44

DIALOGUES DES DIEUX. p.52

Dialogue de Promethée & de Iupiter, *la mesme.*
Dialogue de Iupiter & de Cupidon. p.53
Dialogue de Mercure & de Iupiter. p.54

Dialogue de Iupiter & de Ganymède, p.55.
Dialogue de Iunon & de Iupiter, p.57
Autre, p.59
Dialogue de Vulcain & d'Apollon, p.61
Dialogue de Vulcain & de Iupiter, p.63
Dialogue de Neptune & de Mercure, p.64.
Dialogue de Mercure & du Soleil, p.66
Dialogue de Venus & de la Lune, p.67
Dialogue de Venus & de Cupidon, p.68
Dialogue d'Hercule, d'Esculape, & de Iupiter, p.69.
Dialogue de Mercure & d'Apollon, p.70
Dialogue d'Apollon & de Mercure, p.71
Dialogue de Iunon & de Latone, p.72
Dialogue d'Apollon & de Mercure, p.74
Dialogue de Iunon & de Iupiter, p.75

TABLE
Dialogue de Vénus & de Cupidon, p.76
Le Iugement de Pâris, p.77
Dialogue de Mars & de Mercure, p.85
Dialogue de Pan & de Mercure, p.86
Dialogue d'Apollon & de Bacchus, p.87
Dialogue de Mercure & de sa mere, p.89
Dialogue de Iupiter & du Soleil, p.90
Dialogue d'Apollon & de Mercure, p.91

DIALOGUES DES DIEUX MARINS, p.92.

Dialogue de Doris & de Galatée, *la mesme.*
Dialogue de Neptune & de Polyphéme, p.94
Dialogue de Neptune & d'Alphée, p.95
Dialogue de Protée & de Menelaüs, p.96
Dialogue de Panope & de Galené, p.97
Dialogue de Neptune, d'vn Triton, &

Dialogue de Vénus & de Cupidon, p.76
Le Iugement de Pâris, p.77
Dialogue de Mars & de Mercure, p.85
Dialogue de Pan & de Mercure, p.86
Dialogue d'Apollon & de Bacchus, p.87
Dialogue de Mercure & de sa mere, p.89
Dialogue de Iupiter & du Soleil, p.90
Dialogue d'Apollon & de Mercure, p.91

Dialogues des Dieux Marins, p.92.

Dialogue de Doris & de Galatée, *la mesme.*
Dialogue de Neptune & de Polyphéme, p.94
Dialogue de Neptune & d'Alphée, p.95
Dialogue de Protée & de Menelaüs, p.96
Dialogue de Panope & de Galené, p.97
Dialogue de Neptune, d'vn Triton, & d'Amymone, p.98
Dialogue de Zephire & de Notus, p.100
Dialogue de Neptune & des Dauphins, p.101
Dialogue de Neptune & d'Amphitrite, p.102
Dialogue d'Iris & de Neptune, p. 103
Dialogue du fleuue Xanthe & de la Mer, p.104
Dialogue de Doris & de Thetis, *la mesme.*
Dialogue du fleuue Enipée & de Neptune, p.105
Dialogue d'un Triton & des Nereides, p.106
Dialogue de Notus & de Zephyre, p.108

Dialogues des Morts. p. 110.

Dialogue de Diogene & de Pollux, *la mesme.*
Dialogue de Creſus, &c. p.112
Dialogue de Menipe & de Trophonius, p.113.

TABLE
Dialogue de Mercure & de Caron, p 114
Dialogue de Pluton & de Mercure, p.116
Dialogue de Terpſion & de Pluton, p.117
Dialogue de Xenophante & de Callidemides, p.119
Dialogue de Cnemon & de Damnipe, p.120
Dialogue de Simyle & de Polyſtrate, *là meſme.*
Dialogue de Caron & de Mercure, p.122
Dialogue de Cratés & de Diogene, p.127
Dialogue d'Alexandre & d'Annibal, p.128
Dialogue de Diogene &d'Alexandre, p.132
Dialogue d'Alexandre & de Philippe p.134
Dialogue d'Achille & d'Antiloque, p.136
Dialogue d'Hercule & de Diogene, p.137
Dialogue de Menipe & de Tantale, p.139.

TABLE
Dialogue de Mercure & de Caron, p 114
Dialogue de Pluton & de Mercure, p.116
Dialogue de Terpſion & de Pluton, p.117
Dialogue de Xenophante & de Callidemides, p.119
Dialogue de Cnemon & de Damnipe, p.120
Dialogue de Simyle & de Polyſtrate, *là meſme.*
Dialogue de Caron & de Mercure, p.122
Dialogue de Cratés & de Diogene, p.127
Dialogue d'Alexandre & d'Annibal, p.128
Dialogue de Diogene & d'Alexandre, p.132
Dialogue d'Alexandre & de Philippe p.134
Dialogue d'Achille & d'Antiloque, p.136
Dialogue d'Hercule & de Diogene p.137
Dialogue de Menipe & de Tantale p.139.

DES TRAITEZ, &c.
Dialogue de Menipe & de Mercure, p.140
Dialoque d'Eaque, de Proteſilas, &c. p.141
Dialogue de Menipe & d'Eaque, p.143
Dialogue de Menipe & de Cerbere, p.146
Dialogue de Caron, de Menipe, & de Mercure, p.147
Dialogue de Mauſole & de Diogene, p.150
Dialogue de Therſite, de Nirée, & de Menipe, p.151
Dialogue de Menipe & de Chiron, p.152
Dialogue de Diogene, d'Antiſthene & de Cratés, p.153
Dialogue de Menipe & de Tireſias, p.156
Dialogue d'Ajax & d'Agamemnon, p.157
Dialogue de Minos & de Soſtrate, p.158

La Necromancie, p.160
Caron, ou le Contemplateur, p.163

Des Sacrifices, p.188
Les Sectes des Philosophes à l'encan, p.195
Le Pescheur, ou la Vengeance, p. 212
Le Tyran, ou le passage de la Barque, p.235
De ceux qui entrent au seruice des Grands, p.250
Deffence du discours precedent, p.271
Hermotime, ou des Sectes, p.277
Herodote, ou Aërion, p.307
Zeuxis, ou Antiochus, p.310
Harmonide, p.313
Le Scythe, ou l'Etranger, p.315
Comment il faut écrire l'Histoire, p.320
L'Histoire veritable, livre premier, p.341
L'Histoire veritable, livre second, p.358
Le suplement est à la fin du second Volume.

Le Meurtrier du Tyran, Declamation, p.382
Le fils desherité, Declamation, p.390
Phalaris, Declamation, p.403
Suite du Discours precedent, 408

TABLE

Des Sacrifices, p.188
Les Sectes des Philosophes à l'encan, p.195
Le Pescheur, ou la Vengeance, p. 212
Le Tyran, ou le passage de la Barque, p.235
De ceux qui entrent au seruice des Grands, p.250
Deffence du discours precedent, p.271
Hermotime, ou des Sectes, p.277
Herodote, ou Aërion, p.307
Zeuxis, ou Antiochus, p.310
Harmonide, p.313
Le Scythe, ou l'Etranger, p.315
Comment il faut écrire l'Histoire, p.320
L'Histoire veritable, livre premier, p.341
L'Histoire veritable, livre second, p.358
Le suplement est à la fin du second Volume.

Le Meurtrier du Tyran, Declamation, p.382
Le fils desherité, Declamation, p.390
Phalaris, Declamation, p.403
Suite du Discours precedent, 408

TABLE DES TRAITEZ,

Alexandre, ou le faux Pro p.410
De la Dance,
L'Eunuque, ou Pamphile,
De l'Astrologie Iudiciaire,
Demonax,
Les Amours,

LVCIEN.

DE LA TRADVCTION DE N. PERROT Sr D'ABLANCOURT.

LE SONGE DE LUCIEN.

Ce discours est fait par l'Autheur dans une Assemblée, quoy que cela ne paroisse pas d'abord; & contient comme une Idée de sa vie.

J'Avois prés de quinze ans, & n'allois plus à l'école, lorſque mon pere delibera avec ſes amis, ce qu'il devoit faire de moy. Pluſieurs n'approuvoient pas qu'on me j'ettaſt dans les Lettres, à cauſe que pour y reüſſir il faut beaucoup de temps & de dépenſe, pour ne rien dire de la fortune, ſans laquelle on ne ſçauroit rien faire, quelque habile homme que l'on ſoit. Ils conſideroient que ie n'étois pas riche, & qu'en apprenant quelque meſtier il me fourniroit en moins de rien dequoy vivre, ſans eſtre à charge à mon pere ny à ma famille. Cette opinion fut donc

suivie, & il ne resta plus que d'en trouver un qui fust honneste & utile tout-ensemble, & qui me donnât bien dequoy subsister. Apres en avoir proposé plusieurs qui furent diversement condamnez, ou approuvez, selon l'humeur ou la capacité de chacun, mon pere jettant l'œil sur mon oncle qui estoit excellent Sculpteur; Que ne luy apprens-tu, dit-il, le tien, où il a déja quelque inclination? il jugeoit cela à me voir faire de petits ouvrages de cire, où ie ne reüssissois pas mal, quoy que cela fût cause assez souvent de me faire donner le foüet. Cette proposition ne me déplaisoit pas, parce qu'il me sembloit que la Sculpture n'étoit pas tant un métier, qu'un honneste divertissement, qui me rendroit illustre parmy mes Camarades, lors que ie leur ferois present de quelque petite image des Dieux, ou d'autre chose de ma façon. Cela fut donc resolu avec quelque esperance de succés, & mon oncle me mena de ce pas chez luy, & me donnant un ciseau: Trace legerement, dit-il, quelque figure sur cette pierre, pour voir comme tu t'y prendras: Car, comme dit un Poëte, c'est à demy fait que de bien commencer. Mais j'allay appuyer si lourdement le ciseau sur cette pierre qui estoit assez delicate, qu'elle se rompit: ce qui le mit si fort en colere, qu'il ne pût s'empêcher de me donner quelques coups de foüet; tellemẽt que mon apprentissage commença par les larmes. Je cours au logis tout pleurant & criant qu'il l'avoit fait par envie, de peur que ie ne le surpasse un iour en son Art. Ma mere encore plus irritée, se met à luy dire des injures; cependant, le soir venu ie me couche, & ne fis que rêver toute la nuit, & me tourner de tous côtez. Il n'y a rien iusqu'icy, Messieurs, qui soit digne de

suivie, & il ne resta plus que d'en trouver un qui fust honneste & utile tout ensemble, & qui me donnât bien dequoy subsister. Apres en avoir proposé plusieurs qui furent diversement condamnez, ou approuvez, selon l'humeur ou la capacité de chacun, mon pere jettant l'œil sur mon oncle qui estoit excellent Sculpteur; Que ne luy apprens-tu, dit-il, le tien, où il a déja quelque inclination? il jugeoit cela à me voir faire de petits ouvrages de cire, où ie ne reüssissois pas mal, quoy que cela fût cause assez souvent de me faire donner le foüet. Cette proposition ne me déplaisoit pas, parce qu'il me sembloit que la Sculpture n'estoit pas tant un métier, qu'un honneste divertissement, qui me rendroit illustre parmy mes Camarades, lors que ie leur ferois present de quelque petite image des Dieux, ou d'autre chose de ma façon. Cela fut donc resolu avec quelque esperance de succés, & mon oncle me mena de ce pas chez luy, & me donnant un ciseau: Trace legerement, dit-il, quelque figure sur cette pierre pour voir comme tu t'y prendras: Car, comme de un Poëte, c'est à demy fait que de bien commencer. Mais j'allay appuyer si lourdement le ciseau sur cette pierre qui estoit assez delicate, qu'elle le rompit: ce qui le mit si fort en colere, qu'il ne put s'empêcher de me donner quelques coups de foüet; tellement que mon apprentissage commença par les larmes. Je cours au logis tout pleurant & criant qu'il l'avoit fait par envie, de peur que ie ne le surpasse un iour en son Art. Ma mere encore plus irritée, se met à luy dire des injures: pendant, le soir venu ie me couche, & ne fis que rêver toute la nuit, & me tourner de tous côtez. Il n'y a rien iusqu'icy, Messieurs, qui soit digne de

vostre attention, aussi n'est-ce pas pour cela que ie l'ay allegué; mais pour vous faire part d'un songe que j'eus en suite, si clair qu'il pourroit passer pour une verité, de sorte que l'image m'en demeure encore empreinte dans la memoire. Il me sembla de voir deux Dames, l'une grossiere & mal-peignée, qui avoit les mains calleuses, les bras retroussez, le visage tout couvert de sueur & de poussiere: Enfin, telle qu'estoit mon oncle, lors qu'il travailloit à son Art. L'autre, d'une façon honneste & plus delicate, avec un visage doux & riant. Aprés m'avoir tiraillé de part & d'autre, pour m'attirer chacune à leur party; à la fin elles remirent à mon choix la decision de leur different, & la premiere commença ainsi: Mon fils, ie suis la Sculpture que tu viens d'emprasser, & qui t'est connuë dés ton enfance; car ton ayeul maternel & tes deux oncles s'y sont rendus celebres. Si tu me veux suivre, sans t'arrêter aux cajoleries de ma rivale, ie te rendray illustre, non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Car outre que tu deviendras robuste & vigoureux comme moy, tu remporteras une estime qui ne sera point sujette à l'envie, ny cause un iour de ta perte, comme les charmes de celle qui te veut suborner. Du reste, que mon habit ne te fasse point de honte; c'est celuy de Phidias & de Polyclete & de ces autres grãds Sculpteurs, qui se sont fait adorer dans leurs Ouvrages, & qu'on revere encore avec les Dieux qu'ils ont faits. Considere combien en suivant leurs traces tu acquerras de gloire & de loüange, & de quel le ioye tu combleras ton pere & ta famille. Voila à peu prés ce que me dit cette Dame: mais grossierement, comme parlent les Artisans, quoy

qu'avec beaucoup de vigueur ; aprés quoy l'autre parla ainſi. Je ſuis l'Eloquence qui ne t'eſt pas inconnuë, encore que tu ne ſois pas en eſtat de la poſſeder. La Sculpture t'a dit les avantages que tu aurois avec elle ; mais ſi tu l'écoutes, tu ne ſeras iamais qu'un vil Artiſan, expoſé au mépris & aux injures de tout le monde, & contraint de faire la cour aux Grands pour te maintenir, ſans pouvoir iamais obliger ni deſobliger perſonne ; en un mot eſclave de ceux ſur qui ie te feray dominer. Quand tu deviendrois des plus excellens en ton Art, on ſe contentera de t'admirer ſans envier ta condition ; Mais ſi tu me veux ſuivre, ie t'aprendray tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'univers, & d'illuſtre dans toute l'Antiquité. J'orneray ton ame de vertu & de ſçavoir, qui ſont ſes plus beaux ornemens, & par la connoiſſance du paſſé ie te donneray celle de l'avenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as, ie t'en bailleray un magnifique, comme celuy que tu me vois ; & de pauvre & inconnu, ie te rendray illuſtre & opulent, digne des plus grands emplois, & en état d'y parvenir. S'il te prend envie de voyager dans les païs étrangers, j'y feray marcher ta renommée devant toy ; On te viendra conſulter comme un Oracle, & ſi-toſt que tu auras ouvert la bouche, chacun ſera attentif à ouïr tes ſentimens pour les ſuivre. Enfin, tu ſeras adoré & reſpecté de tout le monde, & toutes tes paroles & tes actions ſerviront d'exemple & de regle à la poſterité. Je te donneray meſme l'immortalité tant vantée, & te feray vivre à iamais dans la memoire des hommes. Conſidere ce qu'eſtoit Demoſthene, & ce qu'il eſt devenu par mon moyen ; Eſquinés de pauvre garçon a eſté re-

qu'avec beaucoup de vigueur ; aprés quoy l'autre parla ainsi. Je suis l'Eloquence qui ne c'est pas inconnuë, encore que tu ne sois pas en estat de la posseder. La Sculpture t'a dit les avantages que tu aurois avec elle ; mais si tu l'Eloquence, tu ne serras iamais qu'un vil Artisan, exposé au mépris & aux injures de tout le monde, & contraint de faire la cour aux Grands pour te maintenir, sans pouvoir iamais obliger ni desobliger personne, en un mot esclave de ceux sur qui je te feray dominer. Quand tu deviendrois des plus excellens en ton Art, on se contentera de t'admirer sans envier ta condition ; Mais si tu me veux suivre, ie t'aprendray tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'univers, & d'illustre dans toute l'Antiquité. J'orneray ton ame de vertu & de sçavoir, qui sont ses plus beaux ornemens, & par la connoissance du passé ie te donneray celle de l'avenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as, ie t'en bailleray un magnifique, comme celuy que tu me vois & de pauvre & inconnu, ie te rendray illustre & opulent, digne des plus grands emplois, & en estat d'y parvenir. S'il te prend envie de voyager dans les païs étrangers ; j'y feray marcher ta renommée devant toy ; On te viendra consulter comme un Oracle, & si-tost que tu auras ouvert la bouche, chacun sera attentif à ouir tes sentimens pour les suivre. Enfin, tu seras adoré & respecté de tout le monde, & toutes tes paroles, tes actions serviront d'exemple & de regle à la posterité. Je te donneray mesme l'immortalité tant vantée, & te feray vivre à iamais dans la memoire des hommes. Considere ce qu'estoit Demosthene, & ce qu'il est devenu par ce moyen ; Esquinés de pauvre garçon a esté

cherché & consideré par Philippe ; Socrate mesme qui avoit suivy du commencement ma rivale, ne m'eut pas plutost connuë qu'il l'abandonna pour moy. Tu sçais que ie luy ay acquis une estime, qui durera autant que les Siecles. Quitteras-tu tant d'honneur, de richesses & de credit, pour suivre une pauvre inconnuë, qui est contrainte de travailler de ses mains pour vivre, & de songer plutost à polir un marbre que soy-mesme ? Elle n'eut pas plutost dit cela, que touché de ses promesses, & n'ayant pas encore oublié les coups que j'avois receus, ie cours l'embrasser, sans attendre qu'elle eust achevé sa harangue ; dequoy l'autre irritée, fut transformée en statuë par la rage & le dépit, comme il arrive assez d'autres merveilles en songe. Alors l'Eloquence pour me recompenser de mon choix, me fit monter avec elle sur son Char, & touchant ses chevaux ailez, me promena d'Orient en Occident, me faisant repandre par tout ie ne sçay quoy de celeste & de divin, qui faisoit regarder les hommes en haut avec étonnement, & me combler de benedictions & de loüanges. Elle me ramena en suite dans mon païs couronné d'honneur & de gloire ; & me rendant à mon pere, qui m'attendoit avec grande impatience ; Tien, luy dit-elle, ton fils, & toy de quelle felicité tu l'eusses privé sans moy. Voilà la fin de mon songe. Mais il me semble que j'entens dire à quelqu'un, qu'il est bien long, & qu'il faloit que ce fût une nuit d'Hyver, ou celle que vantent les Poëtes qui donna la naissance à Hercule. Un autre ajoûtera, peut-être, que ie me fusse bien passé de vous entretenir d'un songe, & que c'est abuser de vostre audience, & de l'honneur que vous me

Cela montre les voyages de l'Auteur, qui de la Syrie vint en Grece, & de là en Italie & en Gaule.

En la Retraite des dix Milles.

faites de m'entendre si favorablement. Mais Messieurs, Xenophon ne fit point de difficulté de compter le sien en pleine Assemblee, lors qu'environné d'ennemis & privé de tout secours, il n'attendoit que la mort ou la captivité. D'ailleurs, mon dessein n'est pas de vous entretenir de Fables, mais deporter la jeunesse à l'amour de la Vertu, par cét exemple, & de l'encourager à surmonter les difficultez qui se rencontrent dans cette carriere. Que personne donc ne s'excuse sur sa pauvreté, s'il a le cœur grand & genereux, & pour redoubler son courage, qu'il jette les yeux sur moy, & qu'il voye ce que j'estois, quand ie fuis party, & en quel estat ie suis revenu; Tel, que ie ne le cede point à la gloire de ces anciens Sculpteurs, pour ne rien dire davantage.

CONTRE UN HOMME QUI l'avoit appellé Promethée.

C'est comme une Apologie de sa façon d'écrire.

SI tu m'appelles Promethée, pour me reprocher que mes ouvrages ne sont que de terre, ie tombe d'accord que tu as raison, & qu'ils sont mesme d'une terre plus grossiere & moins pure que la sienne. Mais si tu veux dire que ie suis ingenieux comme luy, j'ay peur que ce ne soit une raillerie. Car les productions de mon esprit n'ont garde d'arriver à la perfection du sien; & c'est beaucoup qu'elle ne soient pas tout à fait terrestres, & si tu veux, di-

En la Retraite des dix Milles.

faites de m'entendre si favorablement. Mais Messieurs, Xenophon ne fit point de difficulté de compter le sien en pleine Assemblee, lors qu'environné d'ennemis & privé de tout secours, il n'attendoit que la mort ou la captivité. D'ailleurs, mon dessein n'est pas de vous entretenir de Fables, mais d'eporter la jeunesse à l'amour de la Vertu, par cét exemple, & de l'encourager à surmonter les difficultez qui se rencontrent dans cette carriere. Que personne donc ne s'excuse sur sa pauvreté, s'il a le cœur grand & genereux, & pour redoubler son courage, qu'il jette les yeux sur moy, & qu'il voye ce que j'estois, quand ie suis party, & en quel estat ie suis revenu; Tel, que ie ne le cede point à la gloire de ces ancients Sculpteurs, pour ne rien dire davantage.

CONTRE UN HOMME QUI l'avoit appellé Promethée.

C'est comme une Apologie de sa façon d'écrire.

SI tu m'appelles Promethée, pour me reprocher que mes ouvrages ne sont que de terre, ie tombe d'accord que tu as raiſon, & qu'ils sont mesme d'une terre plus grossiere & moins pure que la sienne. Mais si tu veux dire que ie suis ingenieux comme luy, j'ay peur que ce ne soit une raillerie. Car les productions de mon esprit n'ont garde d'arriver à la perfection du sien; & c'est beaucoup qu'elle ne soient pas tout à fait terrestres, & si tu veux, dire

gnes du Caucase. C'est vous autres, Grands Orateurs, qui estes en ce point des Promethées; Vous qui animez vos Ouvrages de ce feu celeste & divin qu'il déroba dans le Ciel. S'il y a quelque difference, c'est que les vostres sont d'or, & vous rapportent grand profit, & que les siens n'estoient que de bouë. Pour les miens, ce sont des statuës de plâtre qu'on fait voir en un iour de réjoüissance, pour donner du plaisir au peuple, & non pas pour durer eternellement. Peut-estre aussi, que tu m'as appellé Promethée au sens que ce Poëte Comique a dit, que Cleon estoit un Promethée, mais que ce n'estoit qu'après coup, pour dire, Qu'il manquoit de prevoyance, & qu'il ne s'avisoit de ses fautes qu'après les avoir faites, quoy qu'il luy ressemblât du reste. Que si c'est comme les Atheniens appellent tous les Potiers de terre des Promethées, ie trouve la raillerie délicate, & digne de ton païs, parce que mes ouvrages sont fragiles comme les leurs. Mais quelqu'un dira, peut-estre pour me flatter, que c'est à cause que mon invention est nouvelle, & que ie n'ay point eu de modelle, non plus que luy, sur lequel ie me puisse former. Mais outre que Minerve n'a point animé mes ouvrages, comme elle a fait le sien, ce n'est pas assez pour moy, qu'on en loüe la nouveauté, si l'on n'y trouve les autres graces avec celles de l'invention. Car sans cela, ie les abandonne de bon cœur, & permets qu'on les mette en pieces: & si j'estois d'autre sentiment, ie meriterois d'estre déchiré comme Promethée, mais par une douzaine de Vautours au lieu d'un, pour ne pas sçavoir qu'une chose qui ne vaut rien, est d'autant plus blâmable qu'elle est plus nouvel-

Les Atheniens estoient grands railleurs.

le. Car il ne faut pas quitter le grand chemin pour s'égarer, ni abandonner les Anciens, pour ne rien faire qui vaille. On dit à ce propos, que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir un iour deux merveilles dans le Theatre d'Alexandrie, un Chameau tout noir, & un Homme moitié noir & moitié blanc. Mais au lieu de l'admiration & de la loüange qu'il en attendoit, ce spectacle fit rire les uns, & épouventa les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens ne faisoient pas tant d'estat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne produisit plus ces deux Monstres, de sorte que l'un mourut faute d'en avoir du soin, & il donna l'autre pour recompense à un joüeur de flute qui avoit bien joüé devant luy. Je crains de mesme que mes caprices n'estonnent les uns & ne fassent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Comedie dont ils sont composez, ne suffit pas pour les rendre aimables, si ces deux choses ne sont bien meslées ensemble, parce que l'union des deux contraires est plutost un monstre qu'un miracle ; & personne n'admira iamais les Centaures pour leur beauté, mais pour leur extravagance. Ce n'est pas que de deux choses excellentes on n'en puisse faire une troisiéme qui le soit encore plus, mais ie ne voudrois pas asseurer que ie l'aye fait ; & ie crains plutost d'avoir corrompu deux bonnes choses par leur mélange. Car le Dialogue aime à s'entretenir en particulier de discours graves & serieux, & la Comedie se plaist à boufonner sur un theatre ; si bien qu'il semble que l'union n'en puisse estre que monstrueuse. Ajoûtez à cela, Que la Comedie se raille quelquefois du Dialogue & de ses vaines speculations, dépeignant tantost les Philoso-

le. Car il ne faut pas quitter le grand chemin pour s'égarer, ni abandonner les Anciens, pour ne rien faire qui vaille. On dit à ce propos, que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir un iour deux merveilles dans le Theatre d'Alexandrie, un Chameau tout noir, & un Homme moitié noir & moitié blanc. Mais au lieu de l'admiration & de la loüange qu'il en attendoit, ce spectacle fit rire les uns, & épouventa les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens ne faisoient pas tant d'estat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne produisit plus ces deux Monstres, de sorte que l'un mourut faute d'en avoir du soin, & il donna l'autre pour recompense à un joüeur de flute qui avoit bien joüé devant luy. Je crains de mesme que mes caprices n'estonnent les uns & ne facent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Comedie dont ils sont compoſez, ne suffit pas pour les rendre aimables, si ces deux choses ne sont bien meslées ensemble, par ce que l'union des deux contraires est plutost un monstre qu'un miracle ; & personne n'admira iamais les Centaures pour leur beauté, mais pour leur extravagance. Ce n'est pas que de deux choſes excellentes on n'en puisse faire une troisiéme qui le soit encore plus, mais je ne voudrois pas m'asseurer que je l'aye fait ; & je crains plutost d'avoir corrompu deux bonnes choſes par leur mélange. Car le Dialogue aime à s'entretenir en particulier de discours graves & serieux, & la Comedie se plaist à bouffonner sur un theatre ; si bien qu'il semble que l'union n'en puisse estre que monstrueuse. Ajoûtez à cela, Que la Comedie se raille quelquefois du Dialogue & de ſes vaines speculations, dépeignant tantost les Philoſophes marchãs sur les nuës, tantost occupez à mesurer le saut d'une puce, pour se mocquer de la hauteur de leurs contemplations, & de leurs recherches soſes & curieuſes. Cependant, j'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier ces deux mortels ennemis ; & je laisse aux autres à juger si j'y ai bien reüſſi, & si je n'ay point tout gasté, comme Promethée, en confondant les deux sexes ; ou trompé, comme luy les conviez, en ne leur servant que des os couverts de graisse. Car pour ce qui concerne le larcin, je ne crains pas qu'on m'en accuſe : Où aurois-je dérobé ces chimeres & ces hypogriphes, qui n'ont aucun estre que dans mon imagination, & que chacun peut former à sa fantaiſie sans avoir beſoin de les contrefaire? Mais quelques extravagans qu'ils soient, j'y suis trop engagé pour m'en dedire; outre que ce n'est pas à Promethée dechanger d'avis, mais à Epimethée.

C'eſt une eſpece de Satyre contre les vices de Roſme, auſquels il oppoſe la douceur de la Philoſophie; & meſle parmy cela des invectives contre ceux qui abuſent de ce nom.

LUCIEN A NIGRINUS. Ce seroit proprement des Chouëttes à Athenes, comme dit le proverbe, que de parler de science & de doctrine devant Nigrinus. Aussi mon dessein n'est-il pas, en luy adressant ce Dialogue, de faire montre de mon sçavoir, mais de découvrir le sien. Qu'on ne me reproche dõc point ce que dit Thucydide, Que l'ignorance rend les hommes plus hardis, & le sçavoir plus retenus ; car c'est l'admiration

C'eſt qu'il y en avoit beaucoup.

le. Car il ne faut pas quitter le grand chemin pour s'égarer, ni abandonner les Anciens, pour ne rien faire qui vaille. On dit à ce propos, que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir un iour deux merveilles dans le Theatre d'Alexandrie, un Chameau tout noir, & un Homme moitié noir & moitié blanc. Mais au lieu de l'admiration & de la loüange qu'il en attendoit, ce spectacle fit rire les uns, & épouventa les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens ne faisoient pas tant d'estat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne produisit plus ces deux Monstres, de sorte que l'un mourut faute d'en avoir du soin, & il donna l'autre pour recompense à un joüeur de flute qui avoit bien joüé devant luy. Je crains de mesme que mes caprices n'estonnent les uns & ne fassent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Comedie dont ils sont composez, ne suffit pas pour les rendre aimables, si ces deux choses ne sont bien meslées ensemble, parce que l'union des deux contraires est plutost un monstre qu'un miracle ; & personne n'admira iamais les Centaures pour leur beauté, mais pour leur extravagance. Ce n'est pas que de deux choses excellentes on n'en puisse faire une troisiéme qui le soit encore plus, mais ie ne voudrois pas asseurer que ie l'aye fait ; & ie crains plutost d'avoir corrompu deux bonnes choses par leur mélange. Car le Dialogue aime à s'entretenir en particulier de discours graves & serieux, & la Comedie se plaist à boufonner sur un theatre ; si bien qu'il semble que l'union n'en puisse estre que monstrueuse. Ajoûtez à cela, Que la Comedie se raille quelquefois du Dialogue & de ses vaines speculations, dépeignant tantost les Philoso-

le. Car il ne faut pas quitter le grand chemin pour s'égarer, ni abandonner les Anciens, pour ne rien faire qui vaille. On dit à ce propos, que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir un iour deux merveilles dans le Theatre d'Alexandrie, un Chameau tout noir, & un Homme moitié noir & moitié blanc. Mais au lieu de l'admiration & de la loüange qu'il en attendoit, ce spectacle fit rire les uns, & épouventa les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens ne faisoient pas tant d'estat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne produisit plus ces deux Monstres, de sorte que l'un mourut faute d'en avoir du soin, & il donna l'autre pour recompense à un joüeur de flute qui avoit bien joüé devant luy. Je crains de mesme que mes caprices n'estonnent les uns & ne facent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Comedie dont ils sont composez, ne suffit pas pour les rendre aimables, si ces deux choses ne sont bien meslées ensemble, parce que l'union des deux contraires est plutost un monstre qu'un miracle ; & personne n'admira iamais les Centaures pour leur beauté, mais pour leur extravagance. Ce n'est pas que de deux choses excellentes on n'en puisse faire une troisiéme qui le soit encore plus, mais ie ne voudrois pas asseurer que ie l'aye fait ; & ie crains plutost d'avoir corrompu deux bonnes choses par leur mélange. Car le Dialogue aime à s'entretenir en particulier de discours graves & serieux, & la Comedie se plaist à boufonner sur un theatre ; si bien qu'il semble que l'union n'en puisse estre que monstrueuse. Ajoûtez à cela, Que la Comedie se raille quelquefois du Dialogue & de ses vaines speculations, dépeignant tantost les Philosophes marchãt sur les nuës, tantost occupez à mesurer le saut d'une puce, pour se mocquer de la hauteur de leurs contemplations, & de leurs recherches sotes & curieuses. Cependant, i'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier ces deux mortels ennemis ; & ie laisse aux autres à juger si j'y ay bien reüssi, & si ie n'ay point tout gasté, comme Promethée, en confondant les deux sexes ; ou trompé, comme luy les conviez, en ne leur servant que des os couverts de graisse. Car pour ce qui concerne le larcin, ie ne crains pas qu'on m'en accuse ? Où aurois-je dérobé ces chimeres & ces hypogriphes, qui n'ont aucun estre que dans mon imagination, & que chacun peut former à sa fantaisie sans avoir besoin de les contrefaire ? Mais quelques extravagans qu'ils soient, j'y suis trop engagé pour m'en dedire ; outre que ce n'est pas à Promethée dechanger d'avis, mais à Epimethée.

C'est une espece de Satyre contre les vices de Rome, ausquels il oppose la douceur de la Philosophie ; & mesle parmy cela des invectives contre ceux qui abusent de ce nom.

LUCIEN A NIGRINUS. Ce seroit porter des Chouëttes à Athenes, comme dit le proverbe, que de parler de science & de doctrine devant Nigrinus. Aussi mon dessein n'est-il pas en luy adressant ce Dialogue, de faire montre de mon sçavoir, mais de découvrir le sien. Qu'on ne me reproche dõc point ce que dit Thucydide, Que l'ignorance rend les hommes plus hardis, & le sçavoir plus retenus : car c'est l'admiration

C'est qu'il en avoit beaucoup.

de ton Eloquence qui me fait parler, & non pas l'opinion que j'ay de la mienne.

NIGRINUS, ou les mœurs d'un Philosophe.

LYCINUS. QUe tu és devenu grave & severe depuis quelque temps? Au lieu de nous entretenir familierement comme tu faisois, tu ne daignes pas seulement nous regarder. Dy-moy ce qui t'a rendu si dédaigneux & si mépriſant.

L'AMI. C'est que de pauvre je suis devenu riche, d'esclave libre, de fou sage.

LYCINUS. En si peu de temps?

L'AMI. Encore moins que tu ne penses.

LYCINUS. Dy m'en la cause, afin de redoubler ma joye.

L'AMI. J'estois allé à Rome pour trouver quelque remede à mon mal d'yeux, qui augmente tous les jours.

LYCINUS. Je le sçay, & souhaite que tu en ayes trouvé un bon.

L'AMI. Si-tost que je fus arrivé, j'allay voir de grand matin le Philosophe Platonicien Nigrinus, que je desirois entretenir il y avoit long-temps, & le trouvay dans son cabinet un livre à la main, environné de tous costez de portraits d'hommes illustres, avec une Sphere devant luy, & diverses figures de Mathematique. Il m'embrassa avec beaucoup de tendresse & d'affection; & après nous estre enquis l'un de l'autre, selon la coûtume, tant de nostre santé que de nos occupations, je luy demanday s'il ne vouloit point

de ton Eloquence qui me fait parler, & non pas l'opinion que j'ay de la mienne.

NIGRINUS, ou les mœurs d'un Philosophe.

LYCINUS. QU'as tu és devenu grave & severe depuis quelque temps? Au lieu de nous entretenir familierement comme tu faisois, tu ne daignes pas seulement nous regarder. Dy-moy ce qui t'a rendu si dédaigneux & si mépriſant.

L'AMI. C'eſt que de pauvre ie ſuis devenu riche, d'eſclave libre, de fou ſage.

LYCINUS. En ſi peu de temps?

L'AMI. Encore moins que tu ne penſes.

LYCINUS. Dy m'en la cauſe, afin de redoubler ma joye.

L'AMI. J'eſtois allé à Rome pour trouver quelque remede à mon mal d'yeux, qui augmente tous les jours.

LYCINUS. Je le ſçay, & ſouhaite que tu en ayes trouvé un bon.

L'AMI. Si-toſt que ie fus arrivé, j'allay voir de grand matin le Philoſophe Platonicien Nigrinus, que ie deſirois entretenir il y avoit longtemps, & le trouvay dans ſon cabinet un livre à la main, environné de tous coſtez de portraits d'hommes illuſtres, avec une Sphere devant luy, & diverſes figures de Mathematique. Il m'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe & d'affection, & apres nous eſtre enquis l'un de l'autre, ſelon la coûtume, tant de noſtre ſanté que de nos occupations, ie luy demanday s'il ne vouloit point

retourner en Grece; Mais il n'eut pas plûtoſt ouvert la bouche pour me répondre, que ie me ſentis comme charmé de la douceur de ſon Eloquence. Car il ſe mit à loüer la Philoſophie, & la liberté qu'elle donne, & à ſe rire des choſes que les hommes adorent, comme la Gloire, les Honneurs, les Richeſſes, & dit, Que c'eſtoit à grand tort qu'on les nommoit Biens, puiſqu'ils cauſoient tant de maux. Comme ie prétois l'oreille attentivement à ce diſcours, ie me trouvé agité de diverſes paſſions. D'un coſté j'eſtois hôteux de l'affection que j'avois euë pour ces choſes: & de l'autre, ie me réjouiſſois de me voir deſabuſé, de meſme que ſi j'euſſe paſſé des tenebres à la lumiere; ſi bien que j'en oubliay mon mal d'yeux, pour ſonger à celuy de mon ame, & à un plus dangereux aveuglement. J'eſtois dans cette penſée lors que tu m'as abordé, & comme tranſporté dans le Ciel à la ſuite de ce Heros, ie mépriſois toutes les choſes du monde comme ſi c'euſt eſté de la bouë. Car comme on dit, que les Indiens, d'une nature chaude & bouillante, n'eurent pas plûtoſt gouſté du vin, qu'il en devinrent tout-furieux; ie me ſuis ſenty enyvré de ce divin Nectar, mais cette yvrognerie vaut mieux que la ſobrieté.

LYCINUS. Que je ſerois heureux de pouvoir gouſter avec toy d'un ſi celeſte breuvage! Il me ſemble que tu ne peux refuſer honneſtement d'en faire part à ton Ami, qui a le meſme deſir & la meſme paſſion que toy pour la verité.

L'AMI. Il n'eſt pas beſoin de me preſſer davantage; car j'ay plus d'envie de te dire ce que j'ay ouy, que tu n'en as de l'entendre: Et ſi tu ne m'avois importuné pour le ſçavoir, ie t'aurois

prié de le vouloir écouter. Car outre le plaisir que j'auray à le redire, ie veux que cela me tiẽne lieu de justification, pour faire voir que ce n'est pas sans cause que ie suis transporté d'une si sainte fureur. En effet, ie suis si touché des choses que j'ay ouïes, que lors que ie n'ay personne à les conter ie m'en entretiens moy-mesme ; Semblable à ces Amoureux, qui en l'absence de leurs Maîtresse s'entretiennent des faveurs qu'ils en ont receuës, & se plaisent à repasser dans leur esprit leurs paroles & leurs actions, comme si elles estoient presentes; quelquefois avec tant d'attention qu'ils ne prennent pas garde à ce qu'ils voyẽt, tant ils sont attachez à ce qu'ils ne voyent point. Je me console de mesme en l'absence de Nigrinus, que ie regarde comme un flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres ; Et il n'est pas seulement present à ma memoire, mais il me semble que j'entens sa voix ; car, comme Periclés, il laisse un éguillon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent.

Lycinus. Cesse ce long preambule, qui ne fait que retarder ma joye, & me rapporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

l'Ami. Je crains de faire comme ces mauvais Comediens, qui representent mal de bonnes choses, & de corrompre l'excellence de son discours, par la foiblesse du mien. Mais si ie manque, souvien-toy que le Poëte n'est pas coupable de la faute des Acteurs, & que i'ay oublié ou alteré, ce qu'il avoit peu-estre dit autrement. Du reste n'atten de moy, non plus que d'un messager de Comedie, qu'un simple recit, & souhaite seulement que ma memoire soit fidelle, afin que ie n'oublie rien qui soit important ; car

prié de le vouloir écouter. Car outre le plaisir que j'auray à le redire, ie veux que cela me tiéne lieu de justification, pour faire voir que ce n'est pas sans cause que ie suis transporté d'une si sainte fureur. En effet, ie suis si touché des choses que j'ay ouïes, que lors que ie n'ay personne à les conter ie m'en entretiens moy-mesme; Semblable à ces Amoureux, qui en l'absence de leurs Maitresse s'entretiennent des faveurs qu'ils en ont receuës, & se plaisent à repasser dans leur esprit leurs paroles & leurs actions, comme si elles estoient presentes; quelquefois avec tant d'attention qu'ils ne prennent pas garde à ce qu'ils voyét, tant ils sont attachez à ce qu'ils ne voyent point. Je me console de mesme en l'absence de Nigrinus, que ie regarde comme un flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres; Et il n'est pas seulement present à ma memoire, mais il me semble que j'entens sa voix; car, comme Periclés, il laisse un éguillon dans l'esprit de ceux qui l'écoutent.

Lycinus. Cesse ce long preambule, qui ne fait que retarder ma joye, & me rapporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

l'Ami. Je crains de faire comme ces mauvais Comediens, qui representent mal de bonnes choses, & de corrompre l'excellence de son discours, par la foiblesse du mien. Mais si ie manque, souvien-toy que le Poëte n'est pas coupable de la faute des Acteurs, & que j'ay oublié ou alteré, ce qu'il avoit peu-estre dit autrement. Du reste n'aten de moy, non plus que d'un messager de Comedie, qu'un simple recit, & souhaite seulement que ma memoire soit fidelle, afin que ie n'oublie rien qui soit important; car

ie vais faire un effort pour te contenter.

Lycinus. Que tu as fait là un bel exorde, & selon les regles de l'Art! Tu devois ajoûter, Que vostre entretien ne fut pas long, & que tu ne t'és point preparé; & autres excuses semblables que les Orateurs ont accoûtumé de faire. Mais imagine-toy que tu as dit tout ce qu'il faloit, & que j'ay répondu de mesme, sans suspendre davantage mon attente, ny m'ennuyer d'un long discours, si tu ne veux estre sifflé comme un mauvais Comedien.

l'Ami. Je suis bien aise que tu m'ayes prevenu & que tu ayes dit par avance ce que j'avois à dire. Je voudrois que tu eusses ajoûté aussi, Que je ne garderay ni son ordre ni ses paroles, tant pour épargner ma memoire, que pour ne point trahir la gloire de mon Heros; en joüant son personnage foiblement.

Lycinus, Ne finiras-tu point ton Prelude?

l'Ami. Pour commencer donc, ie te diray, Qu'il entra en discours par les loüanges des Grecs, & particulierement des Atheniens, qui nourris dans la pauvreté de la Philosophie, sont ennemis du luxe, qu'ils reforment jusqu'aux Etrangers qui viennent chez eux, bien loin de s'en laisser corrompre. Il me conta, à ce propos, qu'un jour il en vint un à Athenes tout couvert d'or & de pourpre, avec un équipage magnifique; mais qu'au lieu d'admirer sa pompe & la magnificence, comme il se l'imaginoit, on avoit pitié de luy, quoy qu'on ne s'en voulust pas mocquer tout publiquement, pour ne point choquer sa liberté. Cependant, on essayoit de l'instruire; Car comme chacun estoit incommodé dans les lieux publics, par la foule de ses valets,

il y en eut un qui dit assez plaisamment, Qu'est-il besoin en temps de paix de se faire suivre par une Armée ? Un autre se joüant sur le luxe de ses habits, Le Printemps, dit-il, n'a pas encore paru, d'où nous viennent tant de fleurs ? Ils reprirent délicatement aussi les mets superflus de sa table, le trop grand soin qu'il prenoit de sa chevelure, la quantité de pierreries dont ses doigts estoient plûtost chargez que parez : si bien qu'en se mocquant tantost d'une chose, & tantost d'une autre, non pas toutefois si haut, ni si aigrement qu'il s'en pust fâcher, ils firent si bien qu'il retourna tout changé en son païs. Il alleguoit un autre exemple pour montrer qu'on n'y avoit point de honte de la pauvreté, mais plûtost qu'on en faisoit gloire, Qu'en des jeux publics, les Sergens ayãt pris un Bourgeois vestu d'une étoffe teinte contre l'Ordonnãce qui deffendoit de se trouver aux Spectacles en cét habit ; le peuple cria que l'on eust pitié de luy, & qu'il ne l'avoit pas fait par vanité, mais parce qu'il n'en avoit point d'autre. Il loüoit encore la liberté & la tranquillité du païs, où l'on vivoit modestement, & sans envie, & soûtenoit que cela estoit conforme à la doctrine des Philosophes, & convenable à celuy qui vouloit conserver la pureté de ses mœurs, & suivre les loix de la nature. Mais ceux qui mesurent leur félicité, aux grandeurs & aux richesses, & qui sont nourris cãs la flatterie & la servitude, esclaves des voluptez. Ceux-là, dit-il, doivent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la débauche, dont l'esprit une fois imbu, fait banqueroute à l'honneur, & lors que ce divin hoste en est dehors, l'ame n'est plus qu'un desert remply de bestes farouches. C'est là, dit il, qu'est

il y en eut un qui dit assez plaisamment, Qu'est-il besoin en temps de paix de se faire suivre par une Armée ? Un autre se jouant sur le luxe de ses habits, Le Printemps, dit-il, n'a pas encore paru, d'où nous viennent tant de fleurs ? Ils reprirent délicatement aussi les mets superflus de sa table, le trop grand soin qu'il prenoit de sa chevelure, la quantité de pierreries dont ses doigts estoient plûtost chargez que parez : si bien qu'en se mocquant tantost d'une chose, & tantost d'une autre, non pas toutefois si haut, ni si aigrement qu'il s'en pust fâcher, ils firent si bien qu'il retourna tout change en son païs. Il alleguoit un autre exemple pour montrer qu'on n'y avoit point de honte de la pauvreté, mais plûtost qu'on en faisoit gloire, Qu'en des jeux publics, les Sergens ayans pris un Bourgeois vestu d'une étoffe teinte contre l'Ordonnance qui deffendoit de se trouver aux Spectacles en cét habit ; le peuple cria que l'on eust pitié de luy, & qu'il ne l'avoit pas fait par vanité, mais parce qu'il n'en avoit point d'autre. Il loüoit encore la liberté & la tranquillité du païs, où l'on vivoit modestement, & sans envie, & loüoit que cela estoit conforme à la doctrine des Philosophes, & convenable à celuy qui vouloit conserver la pureté de ses mœurs, & suivre les loix de la nature. Mais ceux qui mesurent leur felicité, aux grandeurs & aux richesses, & qui sont nourris en la flatterie & la servitude, esclaves des voluptez. Ceux-là, dit-il, doivent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la debauche, dont l'esprit une fois imbu, fait banqueroute à l'honneur, & lors que ce divin hoste en est dehors, l'ame n'est plus qu'un desert rempli de bestes farouches. C'est là, dit-il, qu'est le sejour du mensonge & de l'imposture ; C'est là qu'on n'oit que des chansons lascives, & qu'on ne voit que des actions deshonnestes. C'est-là que la volupté entre par toutes les portes, dont il se fait comme un fleuve de delices, qui submerge les vertus, & qui traîne avec luy l'orgueil, l'ambition, l'avarice & cent autres vices semblables. Voilà quelle est la vie de Rome ; c'est pourquoy lors que j'eus quité la Grece pour y venir, je me repentis bien-tost de cette resolution, & creus avoir quité la lumiere du Soleil, comme dit Homere, pour venir habiter parmy les tenebres. Pourquoy, disois-je en moy-même, renonçois-tu au repos & à la tranquillité de la Grece, pour vivre icy dans le tracas & le tumulte ? pour ne voir que des flatteurs, des empoisonneurs, des assassins, des corrupteurs, & autre telle racaille ? Que veux-tu faire en un lieu où tu ne peux vivre comme on y vit ? Après avoir donc resvé quelque temps là dessus, je delibere de me retirer de la foule comme Jupiter enleva Hector de la bataille, & de m'entretenir en particulier avec Platon & la Philosophie, quoy que plusieurs tiennent cette vie là, hebeté & oisive. De là, comme de dessus un theatre, je contemple tout ce qui passe dans Rome, dont une partie me fait rire, & l'autre me fait pitié ; mais l'une & l'autre me sert d'instruction. Car s'il faut loüer le mal par le profit qui nous en revient, je ne trouve tant de sujet nulle part d'exercer sa vertu, pour resister à tous les plaisirs deshonnestes, à toutes les passions dereglées, à tous les alechemens de voluptez, non pas en se faisant lier comme Ulisse au mast du Navire, ni en se bouchant les oreilles, comme luy au chant des Sirenes, mais en marchant

la teſte haute & le courage élevé. D'ailleurs, comme les choſes paroiſſent davantage par l'opoſitiõ de leurs contraires, le Vice donna luſtre à la Vertu, & l'on mepriſe davantage les biens periſſables, lors qu'on en reconnoiſt les deffauts; Lors qu'on voit tout à coup comme dans une Comedie, le riche devenir pauvre, le maiſtre eſclave, & l'amitié des hommes ſe changer avec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus eſtrange, c'eſt qu'encore qu'on voye l'inſtabilité des choſes du monde, & que la Fortune ſe jouë de tout ce qui eſt icy bas, on ne laiſſe pas de l'adorer, & d'admirer de vaines grandeurs, & de trompeuſes richeſſes, au lieu de s'en rire comme on devroit. Car qui ne riroit de voir les Grand étaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence? Les uns ne vous ſaluënt que par la bouche d'autruy, & veulent qu'on ſe contente de les voir ſãs leur parler, comme on aſſiſte à des ſpectacles. D'autres, encore plus glorieux, ſouffrent que l'on les adore, non pas de loin, à la façon des Perſes, mais en leur baiſant la main, & embraſſant leurs genoux, le dos tout courbé, & les yeux baiſſez contre terre; mais l'ame encore plus humiliée que le corps. Car ils mettent leur felicité en ces fadaiſes, auſſi bien que le peuple qui les regarde, quoy qu'il ſçache bien que tout cela n'eſt que piperie, & qu'on les maudit en les adorant. Cependant, Monſieur ſe tient debout à ſouffrir ces fauſſes adorations, & à ſe laiſſer tromper luy-même, & vous donne ſa main a baiſer, que j'aime encore mieux que ſa bouche. Ceux-là, pourtant, me ſemblent plus ridicules, qui leur font la cour, & qui ſe levent dés minuit pour eſtre de plus grand matin à ſe morfondre à leur porte, &

la teſte haute & le courage élevé. D'ailleurs, comme les choſes paroiſſent davantage par l'oppoſition de leurs contraires, le Vice donna luſtre à la Vertu, & l'on mépriſe davantage les biens periſſables, lors qu'on en reconnoiſt les deffauts; Lors qu'on voit tout à coup comme dans une Comedie, le riche devenir pauvre, le maiſtre eſclave, & l'amitié des hommes ſe changer avec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus eſtrange, c'eſt qu'encore qu'on voye l'inſtabilité des choſes du monde, & que la Fortune ſe jouë de tout ce qui eſt icy bas, on ne laiſſe pas de l'adorer, & d'admirer de vaines grandeurs, & de trompeuſes richeſſes, au lieu de s'en rire comme on devroit. Car qui ne riroit de voir les Grand étaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence? Les uns ne vous ſaluëñt que par la bouche d'autruy, & veulent qu'on ſe contente de les voir ſãs leur parler, comme on aſſiſte à des ſpectacles. D'autres, encore plus glorieux, ſouffrent que l'on les adore, non pas de loin, à la façon des Perſes, mais en leur baiſant la main, & embraſſant leurs genoux, le dos tout courbé, & les yeux baiſſez contre terre; *mais l'ame encore plus humiliée* que le corps. Car *ils mettent leur felicité en ces fadaiſes, auſſi bien que le peuple qui les regarde,* quoy qu'il ſçache bien que tout cela n'eſt que piperie, & qu'on les maudit en les adorant. Cependant, Monſieur ſe tient debout à ſouffrir ces fauſſes adorations, & à ſe laiſſer tromper luy-méme, & vous donne ſa main a baiſer, que j'aime encore mieux que ſa bouche. Ceux-là, pourtant, me ſemblent plus ridicules, qui leur font la cour, & qui ſe levent des minuit pour eſtre de plus grand matin à ſe morfondre à leur porte, &

à ſouffrir la mauvaiſe humeur de leurs valets, qui leur diſent leurs veritez, & les appellent ſouvent par leur nom. Mais qu'elle eſt, aprés tout, la recompenſe de tant de peines & de veilles! ce n'eſt ſouvent qu'un miſerable repas où l'on endure mille affrons: & où l'on eſt contraint de faire & de dire mille choſe contre ſon ſentiment; Enfin, d'où l'on ſe retire toûjours ou mal-content, ou malade; de ſorte qu'il faut aller décharger ſon cœur à un amy, ou rendre gorge en quelque coin, & donner de l'exercice aux Medecins. Ce que je trouve de plus plaiſant, c'eſt que quelques-uns n'ont pas ſeulement le loiſir d'eſtre malades, & ſont contraints de courir toute la ville, lors qu'il ſe faudroit mettre au lit. Mais je n'ay garde de les plaindre; Car les flateurs, à mon avis, ſont pires que ceux qu'ils flatent, & ſont cauſe par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'inſolence des autres. Ce ſont eux qui corrompent leur modeſtie par l'admiration de leur grandeur, & par la loüange de leurs richeſſes; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette ſervitude volontaire, les Grands leurs viendroient faire la cour eux-meſmes, & les prieroient de contempler leur felicité de peur qu'elle ne leur fuſt inutile. A quoy ſerviroient tant de mets ſuperflus ſur leurs tables, s'il n'y avoit perſonne pour en goûter, veu que ſouvent ils n'en goûtent pas eux-meſmes, & que l'abondance engendre le dégouſt? A quoy ſerviroient leurs beaux meubles, & leurs grands Palais, ſi perſonne ne les venoit voir? Car ces choſes ne ſont pas ſi conſiderables par elles-meſmes, que par l'eſtime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'eſtre heureux en les poſſedant. Il faudroit donc pour rabaiſſer leur or-

gueil opposer le mépris à leur vanité; au lieu de les enorgueillir comme on fait, par de fausses loüanges. Encore seroient-elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtisans qui n'ont rien de meilleur à dire: mais que ceux qui font profession de Sagesse soient les plus lâches flateurs, c'est ce qui est insupportable. Car de quel œil pésez-vous que ie voye un Philosophe déja sur l'âge parmi la foule des Courtisãs, à la suite d'un Grãd, ou faire la cour à des valets pour gagner les bonnes graces du maître? Ils devroient pour le moins quitter leur habit & leur mine austere quand ils veulent faire des choses qui en sont indignes, & ne pas pratiquer le Vice sous l'équipage de la Vertu; Car ils ne different qu'en cela des autres, & sont les plus insolens dans la débauche, sans parler de leur gourmandise & de leur yvrognerie. Il blâmoit particulierement ceux qui enseignent pour de l'argent & qui font trafic de la Vertu, comme s'ils mettoient la Sagesse à l'encan dans un marché; Il appelloit leurs Escoles des boutiques & des tavernes, & ne pouvoit souffrir qu'un homme qui fait profession de mépriser les richesses, & qui les veut rendre odieuses, méne une vie si contraire à sa doctrine. Aussi ne tiroit il point tribut de son sçavoir, & ceux qui en avoient besoin le pouvoient consulter à toute heure, & y venir puiser comme dans une source publique. Car il songeoit si peu à s'enrichir, qu'il negligeoit mesme son bien, & aidoit les pauvres tous les ans du reste de son revenu. Il croyoit que la joüissance des choses ne nous appartenoit qu'à proportion du besoin que nous en avions, & que c'estoit une espece d'iniustice de retenir le reste. C'estoit un exemple vivant de sobrieté &

gueil opposer le mépris à leur vanité; au lieu de les enorgueillir comme on fait, par de fausses loüanges. Encore les rendent-elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtisans qui n'ont rien de meilleur à dire: mais que ceux qui font profession de Sagesse soient les plus lâches flateurs, c'est ce qui est insupportable. Car de quel œil pensez-vous que ie voye un Philosophe déja sur l'âge parmi la foule des Courtisans, à la suite d'un Grand, ou faire la cour à des valets pour gagner les bonnes graces du maître? Ils devroient pour le moins quitter leur habit & leur mine austere quand ils veulent faire des choses qui en sont indignes, & ne pas pratiquer le Vice sous l'équipage de la Vertu; Car ils ne different qu'en cela des autres, & sont les plus insolens dans la débauche, sans parler de leur gourmandise & de leur yvrognerie. Il blâmoit particulierement ceux qui enseignent pour de l'argent & qui font trafic de la Vertu, comme s'ils mettoient la Sagesse à l'encan dans un marché; Il appelloit leurs Escoles des boutiques & des tavernes, & ne pouvoit souffrir qu'un homme qui fait profession de mépriser les richesses, & qui les veut rendre odieuses, mène une vie si contraire à sa doctrine. Aussi ne tiroit il point tribut de son sçavoir, & ceux qui en avoient besoin le pouvoient consulter à toute heure, & y venir puiser comme dans une source publique. Car il songeoit si peu à s'enrichir, qu'il negligeoit mesme son bien, & aidoit les pauvres tous les ans du reste de son revenu. Il croyoit que la joüissance des choses ne nous appartenoit qu'à proportion du besoin que nous en avions, & que c'estoit une espece d'injustice de retenir le reste. C'estoit un exemple vivant de sobrieté &

de temperance, sans excés dans son boire & dans son manger, regle dans ses exercices, modeste tant en ses habits qu'en sa contenance, quoy que d'un port venerable, pour ne point parler de la douceur de ses mœurs & de son esprit. Il avertissoit ceux qui le venoient voir de ne point remettre de jour à autre l'amendement de leur vie, parce qu'on ne devoit point differer à bien vivre. Mais il n'approuvoit pas ce que quelques-uns prennent pour un grand exercice de vertu, de se fouëtter ou déchiqueter la peau pour s'accoûtumer à la douleur, & disoit que c'estoit dans l'ame qu'il falloit planter l'indolence, & qu'en matiere d'instruction on devoit avoir égard à l'âge, à la complexion & aux habitudes, pour ne point accabler la nature en la surchargeant, ni rompre un baston que l'on vouloit redresser. J'ay veu un jeune homme, qui aprés avoir passé par cette épreuve, eut recours à luy comme à un azyle, & parut depuis plus réglé & plus modeste. Il passoit de là à la reprehension d'autres vices, & la fureur des spectacles dont la passion a gagné iusques aux plus sages; & touchoit le deffaut de ceux qui ont trop de soin de leurs funerailles, ajoûtant que les Romains prononçoient une parole veritable en toute leur vie, lors qu'ils mettoient dans leur testament, que ce qu'ils diroient ne leur pust nuire, ni prejudicier. Mais ie ne pouvois m'empescher de rire de l'impertinence de ceux qui aprés avoir esté sots toute leur vie, pour l'estre encore aprés leur mort, ordonnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits avec eux, ou que leurs esclaves se tiendront pres de leur sepulchre, & les couronneront de fleurs. Ce sont ceux-là mesmes qui

ſe traitent trop magnifiquement durant leur vie, qui répandent du vin dans les feſtins parmy les odeurs, boive des parfums, ſe couronnent de fleurs, veulent avoir des roſes en Hyver ; Enfin, qui n'aimoyt les choſes que hors de leur ſaiſon, & contre l'ordre de la Nature. Il appelloit cela faire un ſoléciſme dans la Volupté, & comme Momus trouvoit à redire que le Taureau euſt les cornes au deſſus des yeux, & diſoit qu'il les devoit avoir au deſſous, afin qu'il vit mieux où il frappoit, il trouvoit mauvais qu'aimant les ſenteurs, ils ne les miſſent pas plûtoſt ſous leur nez que ſur leur teſte. Il ſe mocquoit auſſi de ceux qui ſont trop delicats dans leur boire & dans leur manger ; & diſoit, Qu'ils ſe donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaiſir, qui eſt à peu prés l'étenduë de noſtre goſier, car devant ni aprés ils ne ſentoient rien. Il ajoûtoit, Qu'ils achetoient bien cherement ce petit paſſage par tant de chagrins & de maladie : Et qu'ils avoient bien merité ce ſupplice, en meritant les ſolides voluptez que l'on tire de la Philoſophie, pour des bagatelles. De là il venoit aux deſordres de ceux qui importunẽt tout le mõde dans les bains publics par une foule de valets, & qui s'appuyent ſur leurs eſclaves, comme s'ils n'avoient point de jambes, ou qui par la ruë, & dans les bains meſme ont des gens qui marchent devant eux pour les averrir où il faut mettre le pied, comme s'ils avoient oublié qu'ils marchent, qui eſt une choſe qu'on voit arriver tous les jours aux plus Grands de Rome. Il diſoit qu'il eſtoit ridicule de ſe ſervir de ſes oreilles pour oüir, & de ſes mains pour manger, & d'avoir beſoin des yeux & des jambes d'autruy, pour ſe conduire,

Ou ; ſe font porter en chaiſe comme d'és une biére.

se traitent trop magnifiquement durant leur ris, qui répandent du vin dans les festins parmy les odeurs, boive des parfums, se couronnent de fleurs, veulent avoir des roses en Hyver ; Enfin qui n'aiment les choses que hors de leur saison, & contre l'ordre de la Nature. Il appelloit cela faire un solécisme dans la Volupté, & comme Momus trouvoit à redire que le Taureau eût les cornes au dessus des yeux, & disoit qu'il les devoit avoir au dessous, afin qu'il vit mieux où il frappoit, il trouvoit mauvais qu'aimant les festeurs, ils ne les missent pas plûtost sous leur nez que sur leur teste. Il se mocquoit aussi de ceux qui sont trop delicats dans leur boire & dans leur manger ; & disoit, Qu'ils se donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaisir, qui est à peu prés l'étenduë de nostre gosier, car devant ni aprés ils ne sentoient rien. Il ajoûtoit, Qu'ils achetoient bien cherement ce petit passage pourtant de chagrins & de maladie : Et qu'ils avoient bien merité ce supplice, en meritant les solides volupcez que l'on tire de la Philosophie, pour des bagatelles. De là il venoit aux desordres de ceux qui importunét tout le mõde dans les bains publics par une foule de valets, & qui s'appuyent sur leurs esclaves, comme s'ils n'avoient point de jambes, ou qui par la ruë, & dans les bains mesme ont des gens qui marchent devant eux pour les avertir où il faut mettre le pied, comme s'ils avoient oublié qu'ils marchent, qui est une chose qu'on voit arriver tous les jours aux plus Grands de Rome. Il disoit qu'il estoit ridicule de se servir de ses oreilles pour oüir, & de ses mains pour manger, & d'avoir besoin des yeux & des jambes d'autruy, pour se conduire.

On s'se font porter en chaise comme à la mesme bière.

comme s'il on estoit boiteux & avengle. Tandis qu'il reprenoit donc ces choses, & autres semblables, avec beaucoup d'éloquence, ie demeurois attaché à son discours, sans en perdre une parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut achevé, ie le regardois comme immobile, sans pouvoir prononcer une parole, & j'estois tout en fuëur & tout interdit. Car s'il m'est permis de philosopher à mon tour, il me semble que le cœur de l'homme est comme un jeu où chacun vise ; mais peu y donnent ; & des corps que l'on y tire, les uns pour estre trop violens, passent à travers, sans s'y arrester ; les autres pour estre trop foibles, n'y font point d'impression : Mais ceux qui sont mesurez à sa portée ; & frotez, non pas de venin ou de resine, comme ceux des Scythes & des Curetes, mais d'une grace invisible, comme d'une huile douce & penetrante ; ceux-là, dis-je, font des blessures qui ne se gueriſſent jamais, & qui sont si agreables qu'elles font couler des larmes de joye, comme il m'arriva en cette occasion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs invulnerables ; car comme le ton Phrygien de la flûte, ne touche que ceux qui sont épris des fureurs de la Deesse Cibéle, les discours de la Philosophie n'émeuvent que les esprits qui sont disposez à les recevoir.

L'Ami. Que tu me contes là des choses divines & agreables ! & que tu as fait en mon absence un grand festin de Nectar & d'Ambroisie ! Si le plaisir que tu as receu peut estre comparé à une blessure, à cause de l'impression qu'il a faite sur toy, ie puis dire que ie suis blessé d'un mesme trait ; & qu'en me racontant ton mal tu me

l'as communiqué: c'eſt pourquoy ſonge à trouver un remede pour tous deux.

LYCINUS. Il faut avoir recours pour cela à celuy qui en eſt l'Autheur, comme Telephe à Achille, pour en recevoir gueriſon.

Il y a icy un Traitté intitulé LE IVGEMENT DES VOYELLES, *qui eſt une plainte de l'S, contre le T, ſur quelques mots qu'il luy dérobe, comme par exemple on dit* Thalatta *pour* Thalaſſa *par un caprice de l'Vſage ainſi que* chaiſe *en Francois, pour* chaire. *L'Auteur prend de là occaſion de joüer ſur la rencontre des mots, mais comme cela n'a aucun rapport à noſtre langue, il ne ſe peut traduire; auſſi laiſſe-t'on ces mots en Grec dans la verſion Latine. Mais un de mes Neveux a compoſé un Dialogue à cette exemple qui ſe trouvera à la fin du livre.*

TIMON, OU LE MISANTHROPE.

DIALOGUE.

Où TIMON, JUPITER, MERCURE, & pluſieurs autres parlent.

C'eſt la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans une extrême pauvreté, ſans eſtre aſſiſté de perſonne quoy qu'il eût fait du bien à pluſieurs dans ſa fortune. Il s'en prend donc à Jupiter, qui touché de compaſſion, luy envoye le Dieu des Richeſſes, pour le tirer de la neceſſité où il eſtoit.

TIMON. O Jupiter, Protecteur de l'Hoſpitalité, de la Societé, de l'Amitié; & s'il y a quelqu'autre Epithete que les Poëtes te

l'as communiqué: c'eſt pourquoy ſonge à trouve
un remede pour tous deux.

LYCINUS. Il faut avoir recours pour cela à celu
qui en eſt l'Autheur, comme Telephe à Achil
pour en recevoir gueriſon.

Il y a ici un Traitté intitulé LE IVGEMENT DES VOYELLES, qui eſt une plainte de l'Auteur contre le T, ſur quelques mots qu'il luy dérob comme par exemple on dit Thalatta *pour* Tha
laſſa *par un caprice de l'Vſage, ainſi que* charit *en Francois, pour* chaire. *L'Auteur prend de là occaſion de joüer ſur la rencontre des mots, mai comme cela n'a aucun rapport à noſtre Langu il ne ſe peut traduire; auſſi laiſſe-t'on ces mo en Grec dans la verſion Latine. Mais un n mes Neveux a compoſé un Dialogue à cett exemple qui ſe trouvera à la fin du livre.*

TIMON, OU LE MISANTHROPE.

DIALOGUE.

Où TIMON, JUPITER, MERCURE & pluſieurs autres parlent.

C'eſt la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans une extrême pauvreté, ſans eſtre aſſiſté de perſonne, quoy qu'il eût fait du bien à pluſieurs dans ſa fortune. Il s'en prend donc à Jupiter, qui touché de compaſſion, luy envoye le Dieu des Richeſſes, pour le tirer de la neceſſité où il eſtoit.

TIMON. O Jupiter, Protecteur de l'Hoſpitalité, de la Societé, de l'Amitié, & s'il y a quelqu'autre Epithete que les Poëtes re

donnent en leur fureur, ou pour remplir la meſure de leurs Vers, lors qu'ils ne ſçavent plus que dire. O toy, qui greſles, qui tonnes & qui foudroyes ſur les impies; Qu'eſt devenu ton foudre & tes carreaux de feu autrefois ſi redoutables? Ils ſont maintenant froids & éteints, & s'en ſont allez en fumée. Salmonée te brave à cette heure impunement avec ſon faux tonnerre; Le tien n'eſt plus qu'un bruit vain, & un tiſon fumant qui ne fait rien que noircir. Pourquoy, Grand Dieu, és-tu devenu ſi froid & ſi lent à punir les crimes, comme ſi tu eſtois ſourd & aveugle de vieilleſſe, & que tu ne viſſes & n'entendiſſes plus les forfaits qui ſe commettét tous les jours? Car lors que tu eſtois jeune & boüillant, tu ne faiſois ni paix ni tréve avec les coupables, & en abimois les uns par des tremblemens de terre, & les autres par des deluges, comme tu fis du tẽps de Deucalion, que tu ſauvas dans une petite nacelle du naufrage de l'Univers, pour reparer les ruines du Monde, & conſerver quelque étincelle du genre humain. Les hommes ſont devenus plus cruels & plus méchans qu'ils n'eſtoient alors, on ne te fait tantoſt plus d'offrandes ni de ſacrifices, ſi ce n'eſt quelqu'un en paſſant aux jeux Olympiques; encore eſt-ce plutoſt par coûtume, que par zele ou par devoir. Enfin, on t'a preſque depoſſedé, comme tu as fait ton predeceſſeur. Les voleurs te pillent tous les jours impunément, juſqu'à mettre ſur toy leurs mains ſacrileges, comme ils ont fait depuis peu à Olympie, où pendant la ſolemnité des jeux, ils ont coupé l'or de ta chevelure. Cependant, vainqueur des Tirans, tu fus ſi lâche que de ſouffrir cet affront ſans crier ſeulement à l'aide, pour réveiller les

chiens, ou le voisinage endormy. Qu'il faisoit beau voir alors Jupiter, avec un foudre de quinze pieds à la main, qui se laissoit rondre par des brigans! Quand te réveilleras-tu d'un si long assoupissement illustre usurpateur, pour châtier de plus grands crimes que ceux des fables? Car pour ne point parler des autres, puis que ce ne seroit jamais fait, comment laisses-tu impunis les ingrats qui m'ont abandonné, aprés avoir mangé tous mon bien, & qui ne me regardent pas dans ma misere, aprés m'avoir adoré dans ma fortune? Ils se détournent de moy lors qu'ils me rencontrent, & me fuient comme un oyseau de mauvais angure. Maintenant donc privé de tous biens & accablé de tous maux, ie suis contraint de philosopher icy avec la besche & le boyau. Tout l'avantage que ie tire de ma retraitte, c'est que ie ne vois point la prosperité des méchans, qui n'est pas une petite felicité. Réveille-toy donc encore un coup, fils de Saturne & de Rhée; d'un sommeil plus long que celuy d'Epimenide, & r'allumant ton foudre sur le mont Eta, écrases-en les impies, si tu ne veux qu'on ne croye que tu sois mort, comme on le publie en Crete, & que tout ce qu'on dit de toy ne soit que fable & que fiction poëtique.

JUPITER. Qui est ce blasphémateur qui crie si haut du mont Hymete? Il faut que ce soit quelque Philosophe; car un autre ne seroit pas si insolent.

MERCURE. Ne connois-tu pas Timon, qui t'a fait tant d'offrandes & de sacrifices, & qui nous traittoit si magnifiquement le jour de ta feste.

JUPITER. Quoy, c'est luy! Dieux quel changement!

chiens, ou le voisinage endormy. Qu'il fait beau voir alors Jupiter, avec un foudre de quinze pieds à la main, qui se laissoit rondre par des brigans! Quand te réveilleras-tu d'un si long soupissement illustre usurpateur, pour châtier de plus grands crimes que ceux des fables? Car pour ne point parler des autres, puis que cela ne seroit jamais fait, comment laisses-tu impunis les ingrats qui m'ont abandonné, aprés avoir mangé tous mon bien, & qui ne me regardent pas dans ma misére, aprés m'avoir adoré dans ma fortune? Ils se detournent de moy lors qu'ils me rencontrent, & me fuient comme un oyseau de mauvais angure. Maintenant donc privé de tous biens & accablé de tous maux, ie suis contraint de philosopher icy avec la besche & le boyau. Tout l'avantage que ie tire de ma retraitte, c'est que ie ne vois point la prosperité des méchans qui n'est pas une petite felicité. Réveille-toy donc encore un coup, fils de Saturne & de Rhée, d'un sommeil plus long que celuy d'Epimenide, & t'allumant ton foudre sur le mont Eta, écrases en les impies, si tu ne veux qu'on ne croye que tu sois mort, comme on le publie en Crete, & que tout ce qu'on dit de toy ne soit que fable & que fiction poëtique.

JUPITER. Qui est ce blasphémateur qui crie si haut du mont Hymette? Il faut que ce soit quelque Philosophe; car un autre ne seroit pas si insolent.

MERCURE. Ne connois-tu pas Timon, qui t'a fait tant d'offrandes & de sacrifices, & qui nous traittoit si magnifiquement le jour de ta feste.

JUPITER. Quoy, c'est luy! Dieux quel changement!

changement! Comment un homme si riche, & qui avoit tant d'amis, a-t'il pû tomber tout à coup dans une si honteuse pauvreté?

MERCURE. En faisant du bien à des ingrats, qui l'ont abandonné, comme les Corbeaux font les charognes, lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

JUPITER. Veritablement, il a quelque sujet de se plaindre; & nous ne pouvons, sans estre plus ingrats que les faux amis, l'abandonner ainsi dans son mal-heur, apres le soin qu'il a eu de nous dans sa fortune. Mais accablé d'affaires de tous costez, & dépité contre les meschans, dont le nombre croist tous les iours, iusqu'à me donner de l'épouvante, ie ne regarde tantost plus la Terre; outre que j'ay la teste rompuë des disputes des Philosophes, qui m'empeschent d'entendre les cris des autres, si bien que celuy-cy a esté égaré parmy la foule. Mais pour ne le pas laisser languir plus long-temps dans sa misere, prends avec toy le Dieu des Richesses, & le meine chez luy, avec ordre de n'en point partir, quand il le voudroit chasser. Pour ceux qui l'ont abandonné, ie ne manqueray pas de les foudroyer, si-tost qu'on aura racommodé mon foudre, dont ie rompis l'autre iour deux pointes en le lançant trop brusquement contre le Philosophe Anaxagoras, qui vouloit persuader à ses disciples que nous n'estions que des chansons. Mais il se mit à couvert sous l'autorité de Pericles, & cependant j'allay mettre en poudre le Temple de Castor & de Pollux, qui ne m'avoit fait aucun mal. En attendant ce sera un assez grand supplice pour des ingrats, de voir rentrer en honneur celuy qu'ils ont mépriſé.

MERCURE. Qu'il eſt important de crier haut, non ſeulement dans vn Barreau, pour gagner ſa cauſe, mais encore en faiſant des vœux & des prieres ! Si le bon-homme Timon fût demeuré les bras croiſez ſans rien dire, il eût eſté gueux toute ſa vie; maintenant par ſes cris & ſes importunitez, il a arraché meſme du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, ie croy que cela ne luy ſervira de rien; car voila le Dieu des Richeſſes, qui ne veut pas obeïr.

JUPITER. Pourquoy ?

MERCURE. Il luy faut demander à luy-meſme.

PLUTUS. Voulez-vous que ie retourne en un lieu où l'on ne me ſçauroit ſouffrir ? Envoyez-moy chez ces gens qui ſçavent ce que ie vaux, & combien ie couſte à acquerir, & que les fous qui l'ignorent, croupiſſent toute leur vie dans la pauvreté.

JUPITER. Tu n'as rien à craindre, il eſt aſſez inſtruit par ſa diſgrace. Mais ie m'étonne que tu te mettes en colere de ce qu'on te laiſſe libre, veu que tu te plaignois autrefois des uſuriers, qui t'enfermoient ſous la clef, ſans te laiſſer ſeulement voir la lumiere, & te faiſoient ſouffrir mille geſnes. Tu diſois que c'eſtoit ce qui te rendoit paſle & defiguré, & ce qui eſtoit cauſe que tu ne ſongeois qu'à t'évader. Tu meriterois donc, pour une ſi injuſte plainte, d'eſtre mis en priſon perpetuëlle, dans quelque tour d'airain, comme une autre Danaé, pour n'y vivre que d'intereſt & d'uſure, qui eſt un fort mauvais aliment. Tu blâmois auſſi les avares qui meurét d'amour pour toy, & cependant n'en oſent iouïr; Semblables à ce chien des Fables, qui attaché au ratelier ne pouvoit manger du foin, ny ſouffrir que le cheval

Mercure. Qu'il eſt important de crier haut, non ſeulement dans vn Barreau, pour gagner ſa cauſe, mais encore en faiſant des vœux & des prieres! Si le bon-homme Timon fût demeuré les bras croiſez ſans rien dire, il eût eſté gueux toute ſa vie; maintenant par ſes cris & ſes importunitez, il a arraché meſme du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, ie croy que cela ne luy ſervira de rien; car voila le Dieu des Richeſſes, qui ne veut pas obeïr.

Jupiter. Pourquoy?

Mercure. Il luy faut demander à luy-meſme.

Plutus. Voulez-vous que ie retourne en un lieu où l'on ne me ſçauroit ſouffrir? Envoyez-moy chez ces gens qui ſçavent ce que ie vaux, & combien ie couſte à acquerir, & que les fous qui l'ignorent, croupiſſent toute leur vie dans la pauvreté.

Jupiter. Tu n'as rien à craindre, il eſt aſſez inſtruit par ſa diſgrace. Mais ie m'étonne que tu te mettes en colere de ce qu'on te laiſſe libre, toi que tu te plaignois autrefois des uſuriers, qui t'enfermoient ſous la clef, ſans te laiſſer ſeulement voir la lumiere, & te faiſoient ſouffrir mille geſnes. Tu diſois que c'eſtoit ce qui te rendoit paſle & defiguré, & ce qui eſtoit cauſe que tu me longeois qu'à t'évader. Tu meriterois donc, pour une ſi injuſte plainte, d'eſtre mis en priſon perpetuelle, dans quelque tour d'airain, comme une autre Danaé, pour n'y vivre que d'intereſt & d'uſure, qui eſt un fort mauvais aliment. Tu blâmois auſſi les avares qui meurét d'amour pour toy, & cependant n'en oſent iouïr; Semblables à ce chien des Fables, qui attaché au ratelier ne pouvoit manger du foin, ny ſouffrir que le cheval

en mangeaſt. Tu diſois qu'ils eſtoient ialoux d'eux mêmes, & ſe retranchoient leurs propres plaiſirs, ſans conſiderer que ce qu'ils aimoient ſeroit un iour la proye d'un voleur, ou de quelque indigne heritier. N'as-tu point de honte de te dédire ainſi de tes anciennes maximes?

Plutus. Si tu me veux écouter, tu trouveras que j'ay raiſon. Car les uns me laiſſent aller par negligence, & les autres m'épargnent par ſtupidité, faute de ſçavoir que s'ils ne m'employent, ie leur ſeray inutile, & qu'ils ſeront contraints de me quitter, avant que de s'eſtre ſervis de moy. Diroit-on qu'un homme aime ſa maiſtreſſe, qui l'abandõneroit à tout le monde? Je croy que non, & que quand tu eſtois amoureux, tu n'en uſois pas de la ſorte. D'autre coſté, de l'avoir en ſa puiſſance ſans en iouïr, cela eſt encore plus ridicule; cependant, c'eſt ce que font les uns & les autres.

Jupiter. Ils ſont aſſez punis par leur vice, ſans que tu te mettes en peine de les punir; puiſque les uns comme des Tantales, meurent de foif au milieu des eaux; & les autres, comme des Phinées voyent emporter leur bien par des Harpyes, avant que d'en avoir gouſté. Mais va trouver Timon, tu le trouveras tout autre qu'auparavant.

Plutus. C'eſt comme ſi tu m'envoyois verſer de l'eau dans un muid percé.

Jupiter. Si cela eſt, il ſera bien-toſt à ſec, & contraint de boire la lie quand il n'y aura plus de vin. Mais va viſte, & que Mercure ſe ſouvienne de m'amener au retour quelque Cyclope du mont Ethna, pour racommoder mon foudre; car ie vois bien que j'en auray grand beſoin.

Mercure. Parlons; Qu'as-tu à clocher? és-tu boiteux auſſi bien qu'aveugle?

PLUTUS. Je vay toûjours de la sorte quand on m'envoye chez quelqu'un ; c'est pourquoy ie n'arrive que fort tard, & souvent quand on n'en a plus que faire. Mais lors qu'il est question de retourner, ie vay viste comme le vent, & l'on est estonné qu'on ne me voit plus.

MERCURE. Cela n'est pas toûjours veritable ; car il y a des gens à qui les biens viennent en dormant.

PLUTUS. Je ne marche pas alors sur mes jambes, mais on m'emporte sur des crochets, & ce n'est pas Jupiter qui m'envoye, mais Pluton, qui est aussi Dieu des Richesses, comme son nom le témoigne. Car il fait passer en un moment de grands biẽs d'une main à l'autre ; Et tandis qu'un pauvre mort est ietté en quelque coin couvert d'un linge, de peur que les chats ne le mangent, son heritier se creve de rire en me voyant, & laisse pleurer les autres qui bâilloient apres moy cõme de petites hirondelles, & n'ont avallé que du vent. Car lors qu'on a ouvert le testament, on trouve pour heritier quelque lâche flatteur, ou quelque infame valet qui servoit aux plaisirs de son maître, & qui change aussi-tost de nom, & en prend un magnifique, laissant ses compagnons étonnez de sa fortune, qui portent le deüil pour luy. Cependant, il ne me tient pas plûtost, qu'il en devient glorieux & insolent, frappe l'un, injurie l'autre, tant qu'il tombe dans les pieges de l'amour, ou de quelque autre passion, qui consume en peu d'heures ce que le deffunt avoit amassé avec beaucoup de temps & de peine, & triomphe du fruit de mille crimes.

MERCURE. Cela arrive d'ordinaire ; mais quand tu marches tout seul, comment peux-tu

PLUTUS. Je vay toûjours de la sorte quand on m'envoye chez quelqu'un ; c'eſt pourquoy ie n'arrive que fort tard, & ſouvent quand on n'en a plus que faire. Mais lors qu'il eſt queſtion de retourner, ie vay viſte comme le vent, & l'on eſt eſtonné qu'on ne me voit plus.

MERCURE. Cela n'eſt pas toûjours veritable ; car il y a des gens à qui les biens viennent en dormant.

PLUTUS. Je ne marche pas alors ſur mes jambes, mais on m'emporte ſur des crochets, & ce n'eſt pas Jupiter qui m'envoye, mais Pluton, qui eſt auſſi Dieu des Richeſſes, comme ſon nom le témoigne. Car il fait paſſer en un moment de grands biés d'une main à l'autre ; Et tandis qu'un pauvre mort eſt ietté en quelque coin couvert d'un linge, de peur que les chats ne le mangent, ſon heritier ſe creve de rire en me voyant, & laiſſe pleurer les autres qui bâilloient apres mon ame de petites hirondelles, & n'ont avallé que du vent. Car lors qu'on a ouvert le teſtament, on trouve pour heritier quelque lâche flatteur, ou quelque infame valet qui ſervoit aux plaiſirs de ſon maître, & qui change auſſi-toſt de nom, & en prend un magnifique, laiſſant ſes compagnons étonnez de ſa fortune, qui portent le deüil pour luy. Cependant, il ne me tient pas pluſtroſt, qu'il en devient glorieux & inſolent, frappe l'un, injurie l'autre, tant qu'il tombe dans les pieges de l'amour, ou de quelque autre paſſion, qui conſume en peu d'heures ce que le deffunt avoit amaſſé avec beaucoup de temps & de peine, & triomphe du fruit de mille crimes.

MERCURE. Cela arrive d'ordinaire ; mais quand tu marches tout ſeul, comment peux-tu

trouver le chemin, veu que tu és aveugle ?

PLUTUS. Auſſi m'égaré-je quelquefois, & prens-je ſouvent l'un pour l'autre.

MERCURE. Je le croy ; car tu n'aurois pas laiſſé, par exemple, Phocion ou Ariſtide, pour enrichir Hipponique & Callias ; mais encore, comment fais-tu ?

PLUTUS. Je tourne tant, haut & bas, à droit & à gauche, que je rencontre quelqu'un qui me ſaiſit au colet, & qui te va remercier de ſa fortune, ou quelque autre Dieu qui n'y aura pas ſongé.

MERCURE. Jupiter ſe trompe donc, lors qu'il croit que tu enrichis les gens de bien ?

PLUTUS. Comment voudroit-il qu'un aveugle comme moy puſt trouver un homme de bien, qui eſt une choſe ſi rare ? mais comme les meſchans ſont en grand nombre, j'en rencontre toûjours quelqu'un.

MERCURE. Mais d'où vient que tu cours ſi viſte au retour, veu que tu ne ſçais pas le chemin ?

PLUTUS. On diroit que ie ne vois clair qu'alors, & que le deſtin ne m'a donné des jambes que pour fuir.

MERCURE. Dis-moy encore pourquoy eſtant aveugle, pâle, deffait & boiteux, tu as tant de galans qui meurent d'amour pour toy, & qui mettent toute leur felicité à te poſſeder ?

PLUTUS. C'eſt que la paſſion les empeſche de voir mes defauts, & qu'ils ſont éblouïs de l'éclat qui m'environne.

MERCURE. Mais lors qu'ils te tiennent en leur puiſſance, ne reconnoiſſent-ils pas auſſi-toſt les maux que tu traînes apres toy ? Cependant, ils ne s'en peuvent défaire, & on leur arracheroit pluſtroſt les entrailles que leur or.

PLUTUS. L'orgueil, la folie & la vanité les arrestent, & autres vices semblables qui marchent toûjours à ma suite, & qui ne se sont pas plûtost emparez d'une ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouve admirable ce qui ne l'est pas, & pour comble de malheur, est preste à souffrir mille tourmens, pour ne point quiter la cause de sa ruine.

MERCURE. Que tu-és leger & glissant! Tu coules comme une anguille, quand on te presse; au lieu que la pauvreté est si gluante, qu'on ne s'en sçauroit depêtrer. Mais tout en riant, nous voicy arrivez pres du mont Hymette. Descendons, & me prends par le manteau, de peur que tu ne t'égares.

PLUTUS. Tu as raison; car comme ie suis étourdy, j'irois peut-estre me jetter entre les bras de quelque sot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit est-ce que j'entends comme du fer qui frape contre une pierre?

MERCURE. C'est Timon qui cultive un champ pierreux. Dieux! comme il est fait, au prix de ce qu'il estoit autrefois! Le voila tout crasseux, & tout couvert de haillons! Mais quelles gens voy-je autour de luy? La Force, la Santé, la Sagesse, la Vertu, conduites par le Travail, & la Pauvreté. Voila bien d'autres gens que tes Satellites.

PLUTUS. Fuyons, il ne nous voudra pas recevoir en leur presence.

MERCURE. Ne crains rien, sous la conduite de Mercure, & les auspices de Jupiter.

LA PAUVRETE'. Où menes-tu celuy-cy, Mercure?

MERCURE. Vers Timon, de la part du Maître des Dieux.

LA PAUVRETE'. Quoy! il me mépriſe ſi fort

PLUTUS. L'orgueil, la folie & la vanité les arrestent, & autres vices semblables qui marchent toûjours à ma suite, & qui ne se font pas plûtost emparez d'une ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouve admirable ce qui ne l'est pas, & pour comble de mal-heur, est preste à souffrir mille tourmens, pour ne point quiter la cause de sa ruine.

MERCURE. Que tu-és leger & glissant! Tu coules comme une anguille, quand on te presse, au lieu que la pauvreté est si gluante, qu'on ne s'en sçauroit depêtrer. Mais tout en riant, nous voicy arrivez pres du mont Hymette. Descendons, & me prends par le manteau, de peur que tu ne t'égares.

PLUTUS. Tu as raison; car comme ie suis étourdy, j'irois peut-estre me jetter entre les bras de quelque sot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit est-ce que j'entends comme du fer qui frape contre une pierre?

MERCURE. C'est Timon qui cultive un champ pierreux. Dieux! comme il est fait, au prix de ce qu'il estoit autrefois! Le voila tout crasseux, & tout couvert de haillons! Mais quelles gens voy-je autour de luy? La Force, la Santé, la Sagesse, la Vertu, conduites par le Travail, & la Pauvreté. Voila bien d'autres gens que tes Satellites.

PLUTUS. Fuyons, il ne nous voudra pas recevoir en leur presence.

MERCURE. Ne crains rien, sous la conduite de Mercure, & les auspices de Jupiter.

LA PAUVRETE'. Où menes-tu celuy-cy, Mercure?

MERCURE. Vers Timon, de la part du Maître des Dieux.

LA PAUVRETE'. Quoy! il me mépriſe si fort

luy qui me devroit maintenir, qu'il me veut ravir celuy que ie possedois, pour le livrer à mon ennemy, afin qu'aprés l'avoir corrompu par les délices, il me le rende en suite pour le guerir? Est-ce là la recompense des services que j'ay rendus à Timon, en luy ostant ses vices, & en l'instruisant à la Vertu?

MERCURE. Jupiter le veut ainsi, & ses ordres sont inviolables.

LA PAUVRETE'. Suivez-moy, mes compagnes, Timon verra bien-tost ce qu'il perd en nous perdant. Qu'il se souvienne que ie ne luy ay rien appris que de bon, & que mon rival n'en fera pas de même. Tien, Mercure, ie te le rends sain de corps & d'esprit, sage, laborieux, vigilant, mépriſant le luxe & la vanité, comme des choses pernicieuses ou inutiles.

MERCURE. Les voila partis; avançons.

TIMON. Qui estes-vous qui venez ainsi troubler ma solitude, & me détourner de mon ouvrage? Retirez-vous, que ie ne vous en fasse repentir.

MERCURE. Tout beau, ie suis Mercure qui t'amene le Dieu des Richesses, de la part de Jupiter. Reçois-le comme tu dois, & comme il merite.

TIMON. Je ne me soucie, ny des Dieux ny des hommes, trompé par les uns & abandonné des autres; & ie vais de ce pas rompre la teste à cét aveugle, s'il ne se retire.

PLUTUS. Fuyons de bonne heure, que ce fou ne nous cause quelque malencontre.

MERCURE. Arreste-toy, sans te depiter contre les Dieux qui te veulent rétablir dans ta gloire; & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la teſte de ces folles promeſſes, & de ces vaines eſperances. Il ne me faut pour vivre que ce hoyau, & ie ſeray aſſez heureux, pourveu que ie ne vous voye point

MERCURE. Cela ſeroit bon, ſi nous eſtions hommes, mais nous ſommes des Dieux qui venons pour te ſoulager. Reçoy la bonne fortune que le Ciel t'envoye.

TIMON. J'ay beaucoup d'obligation à Jupiter, de l'honneur qu'il me fait de ſe ſouvenir de moy; mais ie ne veux point recevoir celuy-cy, qui eſt la cauſe de tous mes maux. Car c'eſt luy qui m'a livré aux flateurs; qui m'a fait dreſſer des embûches; qui m'a rendu odieux & expoſé à l'envie; qui m'a rompu par les delices; & lors que ie ne me pouvois plus paſſer de luy, il m'a abandonné comme un traiſtre; Au lieu que la pauvreté m'a receu à bras ouverts, & m'exerçant dans le travail & la peine, m'a fourny les choſes neceſſaires & m'a appris à mépriſer les ſuperfluës. C'eſt elle qui m'a rendu maiſtre de moy-meſme, qui m'a affranchy du pouvoir de la Fortune, qui m'a enſeigné quelles eſtoient les veritables richeſſes, qui m'a mis en un eſtat tranquile, où ie ne crains ny une populace émuë, ny un Orateur corrompu, ny un Courtiſan flateur, ny un Tyran irrité; & où ie cultive ce chãp en paix, ſans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t'en donc comme tu és venu, Mercure, & remene cét aveugle à Jupiter; ie ſeray aſſez ſatisfait, quand il aura rendu les autres auſſi mal-heureux que moy.

MERCURE. Tu te trompes, mon amy. Tout le monde ne ſçait pas ſuporter la pauvreté cõme tu fais, ny crier ſi à propos pour eſtre délivré. Ne t'opiniâtre point contre Jupiter, & reçoy les

TIMON. Ne me rompez point la teſte de vos folles promeſſes, & de ces vaines eſperances. Il ne me faut pour vivre que ce hoyau, & ie ſeray aſſez heureux, pourveu que ie ne vous voye point.

MERCURE. Cela ſeroit bon, ſi nous eſtions hommes, mais nous ſommes des Dieux qui venons pour te ſoulager. Reçoy la bonne fortune que le Ciel t'envoye.

TIMON. J'ay beaucoup d'obligation à Jupiter, de l'honneur qu'il me fait de ſe ſouvenir de moy; mais ie ne veux point recevoir celuy cy, qui eſt la cauſe de tous mes maux. Car c'eſt luy qui m'a livré aux flateurs; qui m'a fait dreſſer des embûches; qui m'a rendu odieux & expoſé à l'envie; qui m'a rompu par les delices; & lors que ie ne me pouvois plus paſſer de luy, il m'a abandonné comme un traiſtre; Au lieu que la pauvreté m'a receu à bras ouverts, & m'exerçant dans le travail & la peine, m'a fourny les choſes neceſſaires & m'a appris à mépriſer les ſuperfluës. C'eſt elle qui m'a rendu maiſtre de moy-meſme, qui m'a affranchy du pouvoir de la Fortune, qui m'a enſeigné quelles eſtoient les veritables richeſſes, qui m'a mis en un eſtat tranquile, où ie ne crains ny une populace émuë, ny un Orateur corrompu, ny un Courtiſan flateur, ny un Tyran irrité; & où ie cultive ce champ en paix, ſans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t'en donc comme tu és venu, Mercure, & remene cét aveugle à Jupiter; ie ſeray aſſez ſatisfait, quand il aura rendu les autres auſſi mal-heureux que moy.

MERCURE. Tu te trompes, mon amy. Tout le monde ne ſçait pas ſupporter la pauvreté comme tu fais, ny crier ſi à propos pour eſtre délivré. Ne t'opiniâtre point contre Jupiter, & reçoy les

biens qu'il t'envoye; il ne faut pas refuſer les preſens des Dieux. Aſſez de gens ont fait des prieres qui n'ont pas eſté ſi bien exaucées que tes injures.

PLUTUS. Veux-tu me permettre de me deffendre, ſans me mettre en colere?

TIMON. Oüy, pourveu que ce ſoit en peu de mots, & ſans preambule; car ie ſuis ennemy des longs diſcours.

PLUTUS. Mais j'en aurois beſoin pour répondre à tous les chefs de ton accuſation. Dy-moy, ie te prie, en quoy puis-je t'avoir offencé? Eſt-ce en te comblant d'honneur & de biens, & te donnant à ſouhait tout ce que les autres deſirent? Si tes ſemblables t'ont fait quelque déplaiſir, ie n'en ſuis pas cauſe, & leur mépris n'eſt venu que de mon abſence. J'aurois bien plus de ſujet de me plaindre, de ce que tu m'as livré entre leurs mains, & abandonné à ceux qui me dreſſoient continuellement des pieges. D'ailleurs, ce n'eſt pas moy proprement qui t'ay quitté; mais tu m'as chaſſé de chez-toy, ce qui m'a mis en telle colere que ie ne voulois pas revenir, quelque ordre que j'en euſſe de Jupiter, comme Mercure te le dira.

MERCURE. Ne crains point qu'il y retourne jamais, & demeure icy, puiſque Jupiter te le commande; Continuë de fouir, Timon, & tu trouveras un treſor.

TIMON. Il faut obeïr aux Dieux; mais conſidere, Mercure, que tu me vas rejetter en de nouveaux maux.

MERCURE. Porte-les patiemment pour l'amour de moy, quand ce ne ſeroit que pour faire enrager tes ingrats & tes envieux. Cependant ie vais regagner le Ciel par le mont Ethna pour

m'aquitter de la commiſſion de Jupiter.

PLUTUS. Vien Treſor, ſous le hoyau de Timon. Continuë à creuſer, mon amy.

TIMON. Grands Dieux! qu'eſt-ce que ie voy? Veillé-je, ou ſi ie dors? d'où peut venir tant d'or en des lieux ſi reculez? Ne ſont-ce point auſſi des charbons? Non, c'eſt de l'or tres-pur & tres-fin, qui étincelle comme du feu. Vien, cher amy, que ie t'embraſſe apres une ſi longue abſence. Je croy maintenant tout ce que les Poëtes ont dit de Jupiter & de Danaé; car ie ne voy point de pucelle qui n'ouvrit ſon ſein à une choſe ſi aymable, & ſi precieuſe. O Midas & Crœſus, vous n'avez eſté que des coquins au prix de moy! Ceſt tout ce que peut faire le grand Roy de Perſe que de m'égaler, & le treſor de Delphes ne vaut pas le mien. Conſacrons icy mon hoyau, & mes haillons à la pauvreté: car ie voy bien que ie n'en auray plus que faire, & que ie vivray deſormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non, retirons-nous plûtoſt en quelque petit coin du monde pour y vivre tout ſeul à noſtre aiſe, & y baſtir une tour pour enfermer noſtre treſor. Car ie ne veux plus vivre que pour moy. Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Alliez, tout cela n'eſt que chimere. La Patrie meſme me paſſera pour un fantôme. Je ne veux plus avoir de conſideration pour perſonne, ni aymer d'autre que moy-meſme. Tous les hommes ſeront deſormais mes ennemis; leur rencontre me ſera funeſte; ie mettray un grand deſert entre eux & moy, & ne feray jamais ny paix ny treve avec eux. Quand ie ſacrifieray, ie ne traiteray perſonne; Autant que j'ay eſté liberal & complaiſant, ie deviendray cruel & barbare. Si le

m'acquitter de la commission de Jupiter.

PLUTUS. Vien Tresor, sous le hoyau de Timon. Continuë à creuser, mon amy.

TIMON. Grands Dieux! qu'est-ce que ie voy? Veille-je, ou si ie dors? d'où peut venir tant d'or en des lieux si reculez? Ne sont-ce point aussi des charbons? Non, c'est de l'or tres-pur & tres-fin, qui étincelle comme du feu. Vien, cher amy, que ie t'embrasse apres une si longue absence. Je croy maintenant tout ce que les Poëtes ont dit de Jupiter & de Danaé; car ie ne voy point de pucelle qui n'ouvrit son sein à une chose si aymable, & si precieuse. O Midas & Crœsus, vous n'avez esté que des coquins au prix de moy! C'est tout ce que peut faire le grand Roy de Perse que de m'égaler, & le tresor de Delphes ne vaut pas le mien. Consacrons icy mon hoyau, & mes haillons à la pauvreté: car ie voy bien que ie n'en auray plus que faire, & que ie vivray desormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non, retirons-nous plûtost en quelque petit coin du monde pour y vivre tout seul à nostre aise, & y bastir une tour pour enfermer nostre tresor. *Car ie ne veux plus vivre que pour moy.* Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Alliez, tout cela n'est que chimere. La Patrie mesme me passera pour un fantôme. Je ne veux plus avoir de consideration pour personne, ni aymer d'autre que moy-mesme. Tous les hommes seront desormais mes ennemis; leur rencontre me sera funeste; ie mettray un grand desert entre eux & moy, & ne feray jamais ny paix ny treve avec eux. Quand ie sacrifieray, ie ne traiteray personne; Autant que j'ay esté liberal & complaisant, ie deviendray cruel & barbare. Si le

feu se *prend quelque part*, bien loin d'y porter de l'eau j'y porteray de l'huile; Si quelqu'un crie à l'aide en se noyant, ie l'enfonceray au lieu de luy tendre la main. Voila maintenant, mes Dogmes, & les maximes de ma politique. Qu'on m'appelle Lycanthrope ou Misanthrope, c'est dequoy ie ne me soucie point, bien loin de m'en offenser j'en feray gloire. Je feray bien aise, pourtant, avant que de me retirer, qu'on sçache que ie suis riche, afin qu'on en creve de dépit. Mais qui l'a déja dit à tout le monde? On accourt icy de tous costez. Retirons-nous sur cette montagne pour y estre plus en seureté. Toutefois, j'ayme mieux encor me communiquer pour ce coup, quand ce ne seroit que pour faire enrager davantage ceux que ie voy, par le mépris que j'en feray. Qui est celuy-cy qui s'avance le premier? C'est le Parasite Gnathon, qui me rendit n'a guere une corde, comme ie luy demandois du pain, sans se souvenir des grands repas qu'il a faits autrefois chez moy. Je suis bien aise qu'il soit venu le premier, pour estre le premier puny.

Loup-garou & ennemy du genre humain.

GNATHON. Bon-jour, le beau, l'agreable, & le fortuné Timon; J'avois bien dit que les Dieux ne rejetteroient pas toûjours les prieres d'un homme de bien.

TIMON. Bon-jour, le plus méchant & le plus scelerat de tous les hommes.

GNATHON. Ha ha ha! tu veux rire; Car tu as toûjours aymé la raillerie. Quand veux-tu que nous beuvions ensemble? Je sçay une chanson à boire toute nouvelle.

TIMON. J'ay envie auparavant de te faire chanter une complainte.

GNATHON. Pourquoy me frapes-tu ? Viens devant le Juge.

TIMON. Attens un peu, ie te feray bien crier d'une autre façon.

GNATHON. Donne-moy plûtoſt quelque choſe pour me guerir ; car l'argent eſt un remede à tous maux.

TIMON. Quoy ! tu n'es pas encore party.

GNATHON. Je me retire ; mais tu te repentiras de m'avoir traitté ſi mal.

TIMON. Qui eſt cet autre tout pelé ? c'eſt Philiade, le plus cruel de tous mes vautours, qui apres avoir receu de moy juſqu'au mariage de ſa fille, me frappa l'autre jour que j'eſtois malade, au lieu de me ſoulager. Cependant, il ne ſe pouvoit laſſer de me loüer durant ma fortune, & de dire que j'eſtois plus beau que Narciſſe, & que ie chantois mieux que ne font les Cygnes des Poëtes.

PHILIADE. Ha ! l'impudent coquin que Gnathon, il te traite maintenant d'amy & de camarade, luy qui ne te vouloit pas regarder auparavant. Tu as eu raiſon de chaſtier ſon ingratitude. Pour moy, tu ſçais l'eſtime que j'ay toûjours fait de ta vertu, & ie n'euſſe pas manqué de te viſiter dans ta diſgrace, ſi ie n'euſſe ſceu que les malheureux n'appreheudent rien tant que le viſage de leurs amis, dans leur infortune, mais ie t'apportois dequoy adoucir l'amertume de ta condition, lors que j'ay appris que tu n'en avois plus de beſoin. Je n'ay pas laiſſé pourtant d'avancer, pour t'avertir de ſonger mieux à l'avenir aux amitiez que tu voudras faire, & de te garder des flateurs, qui ne t'abandonneront point depuis qu'ils auront halené une fois ton treſor. Il ne ſe faut point fier aux hommes de ce temps-cy ; l'in-

GNATHON. Pourquoy me frapes-tu ? Vien devant le Juge.

TIMON. Attens un peu, ie te feray bien crier d'une autre façon.

GNATHON. Donne-moy plûtoſt quelque choſe pour me guerir ; car l'argent eſt un remede à tous maux.

TIMON. Quoy ! tu n'es pas encore party.

GNATHON. Je me retire ; mais tu te repentiras de m'avoir traitté ſi mal.

TIMON. Quoy, eſt cet autre tout pelé ? c'eſt Philiade, le plus adroit de tous mes flateurs, qui après avoir receu de moy juſqu'au mariage de ſa fille, me frappa l'autre jour que j'eſtois malade, pour me ſoulager. Cependant il ne te pouvoit traitter de meſme ſorte durant ma fortune, & de dire que j'eſtois plus beau que Narciſſe, & que ie chantois mieux que ne font les Cygnes des Poëtes.

PHILIADE. Ha ! l'impudent coquin que Gnathon, il te traite maintenant d'amy & de camarade, luy qui ne te vouloit pas regarder auparavant. Tu as eu raiſon de chaſtier ton ingratitude. Pour moy, tu ſçais s'il eſt vray que j'ay toujours fait de ta vertu, & ie n'euſſe pas manqué de te viſiter dans ta diſgrace, ſi ie n'euſſe ſceu que les malheureux n'appreheudent rien tant que le viſage de leurs amis, dans leur infortune ; mais ie t'apportois dequoy adoucir l'amertume de ta condition, lors que j'ay appris que tu n'en avois plus de beſoin. Je n'ay pas laiſſé pourtant d'avancer, pour t'avertir de songer mieux à l'avenir aux amitiez que tu voudras faire, & de te garder des flateurs, qui ne t'abandonneront point depuis qu'ils auront halené une fois ton treſor. Il ne te faut point fier aux hommes de ce temps-cy ; il n'y a point de gratitude regne par tout. Mais tu n'as pas beſoin qu'on te faſſe des leçons, toy qui pourrois inſtruire les autres, & dont la vie peut ſervir d'exemple à toute la Poſterité.

TIMON. Je te remercie, Philiade, de tes bons avertiſemens ; Mais approche un peu que ie te toſtone.

PHILIADE. Dieux ! il m'a rompu la teſte avec ſon baſton. Qui nous a amené ce fou ? Eſt-ce là la recompenſe de mes bons avis !

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Demea, qui s'approche avec un Decret à la main, qu'il a fait sans doute à ma faveur. Car il ſe dit tout haut mon parent, quoy que n'agueres ayant à faire quelque diſtribution aux pauvres de ma Tribu, il n'a faſoit pas ſemblant de me connoiſtre. Cependant j'ai payé autrefois une groſſe amende pour luy, ſans quoy il ſeroit pourry en priſon.

DEMEA. Bon-jour, la gloire de ton païs, l'appuy & le ſoûtien de ta famille, le rempart de toute la Grece. Le Peuple & le Senat aſſemblez, t'attendent pour paſſer le Decret que voicy. *Attendu que Timon fils d'Equecratidés, du Bourg de Colyte, ſurpaſſe tous les autres, tant en ſçavoir qu'on probité, & ne ceſſe de rendre ſervice à l'Eſtat, & de veiller pour le bien public. D'ailleurs, qu'il a remporté le prix aux jeux olympiques, tant à la lutte, qu'à la courſe, & aux autres exercices.*

TIMON. Quel impoſteur ! ie ne me ſuis jamais trouvé à ces jeux.

DEMEA. N'importe, on ne ſçauroit mettre trop de choſes favorables en un decret. Ne m'interrompts point. *Attendu*, dis-je, *qu'il a remporté en un même jour le prix de tous ces jeux, & qu'il s'eſt porté vaillamment en la journée contre les*

Acarnaniens, où il enfonça deux bataillons de Spartiates.

TIMON. Comment cela ? ie n'ay jamais esté à la guerre.

DEMEA. Je loüe ta modestie, mais ie n'ay pû dissimuler la verité; *Attendu enfin, qu'il est homme de conseil & d'execution, il a semblé bon au Senat, & au Peuple, de luy dresser une statuë d'or dans le Chasteau, pres de celle de Minerve, qui soit couronnée de rayons, & qui tienne un foudre à la main, pour Symbole de son éloquence & de sa valeur, & de le couronner aussi de sept couronnes d'or, qui seront proclamées aujourd'huy sur le theatre public par les nouveaux Acteurs, puisque c'est la feste de Bacchus, & un iour de réjoüissance pour luy* C'est l'avis de l'Orateur Demea, son Ami, son Parent, & son Disciple. Mais ie suis fâché de n'avoir pas amené avec moy mon fils qui porte ton nom.

TIMON. Et tu n'es pas marié ?

DEMEA. Non ; mais ie le feray l'année qui vient, & appelleray de ton nom le premier fils qui me naistra.

TIMON. J'en doute ; Car auparavant, ie te casseray la teste, pour recompense de ta lâche & de ton infame flaterie.

DEMEA. Au secours mes Amis, souffrirez-vous qu'un maraut frappe les Citoyens, luy qui n'est pas Citoyen ? Mais ie te feray bien-tost porter la peine de ton insolence, Boutefeu, qui as brûlé le Chasteau, pour piller le Tresor public.

TIMON. Trouve de meilleures couleurs à ta calomnie, car le Chasteau n'a point esté brûlé ni le Tresor pillé.

DEMEA Mais tu n'es riche que de larcin.

TIMON. Reçoy un second coup de baston

Acarnaniens, où il enfonça deux bataillons de Spartiates.

TIMON. Comment cela ? ie n'ay jamais esté à la guerre.

DEMEA. Je loüe ta modestie, mais ie n'ay pû dissimuler la verité; *Attendu enfin, qu'il est venu de conseil & d'execution, il a semblé bon au Senat, & au Peuple, de luy dresser une statuë en dans le Chasteau, pres de celle de Minerve, qui soit couronnée de rayons, & qui tiendra un foudre à la main, pour Symbole de son eloquence & de sa valeur, & de le couronner aussi de sept couronnes d'or, qui seront proclamées autour'duy sur le theatre public par les nouveaux Acteurs, puisque c'est la feste de Bacchus, & un iour de réjoüissance pour luy* C'est l'avis de l'Orateur Demea, ici Ami, son Parent, & son Disciple. Mais ie suis fâché de n'avoir pas amené avec moy mon fils qui porte ton nom.

TIMON. Et tu n'es pas marié ?

DEMEA. Non ; mais ie le feray l'année qui vient, & appelleray de ton nom le premier fils qui me naistra.

TIMON. *J'en doute ; Car auparavant, ie te casseray la teste, pour recompense de ta lâche & de ton infame flaterie.*

DEMEA. Au secours mes Amis, souffrirez-vous qu'un maraut frappe les Citoyens, luy qui n'est pas Citoyen ? Mais ie te feray bien-tost porter la peine de ton insolence, Boutefeu, qui as brûlé le Chasteau, pour piller le Tresor public.

TIMON. Trouve de meilleures couleurs à ta calomnie, car le Chasteau n'a point esté brûlé ni le Tresor pillé.

DEMEA. Mais tu n'es riche que de larcin.

TIMON. Reçoy un second coup de baston

pour ton imposture, mais sans crier, que ie ne t'en donne un troisiéme. Car il seroit honteux, apres avoir défait deux bataillons de Spartiates, que le ne puisse mettre à la raison un coquin. A quoy me serviroit-il d'avoir remporté tant de prix en un jour aux jeux Olympiques? Qui est cet autre qui s'avance, c'est le Philosophe Thrasyclés ; Je le reconnois à sa barbe de bouc, & à la hauteur de ses sourcils. Il marche à grands pas, & grommele entre ses dents; sans doute qu'il medite quelque harangue, car il retrousse ses cheveux sur son front. Qu'il ressemble bien, en cet estat, au Triton, ou au Borée de Zeuxis ! C'est une chose étrange qu'un homme si modeste en apparence, & d'une mine si grave & si austere, apres avoir philosophé tout le iour avec ses Disciples, n'ait pas plustost beu sur le soir un grand hanap que son vallet luy apporte, que tous ces beaux discours s'en vont en fumée, & il ne s'en souvient non plus que s'il avoit beu de l'eau du fleuve d'Oubly. Car alors se courbant sur son assiette, comme s'il y devoit trouver la vertu qu'il cherche toûjours, & qu'il ne trouve jamais, il donne echec & mat à tous ses plats, quoy qu'il se plaigne toûjours que l'on mange tout sans luy, & s'emplissant de vin & de viande, coudoye ceux qui sont assis prés de luy à table ; répand de la sausse sur sa barbe & sur ses habits ; querelle la compagnie, tant qu'il le faut emporter yvre du festin, où il ne laisse pas en begayant de loüer la sobrieté & la continence, entre les bras de quelque Musicienne. Mais de iour il ne le cede à personne en mensonge & en impudence, sans parler de ses usures, & de cent autres vertus semblables; car c'est un parangon de sagesse & de doctrine.

Mais ie m'en vais l'accommoder de toutes pieces.

THRASYCLES. Je ne viens pas au bruit de tes tresors, comme les autres, ny au souvenir de tes festins : Car ie ne fais pas plus d'estat de l'or que des cailloux du rivage, & n'ay besoin pour vivre que de pain & d'eau, avec quelque oignon, ou quelque salade, quand ie me veux traiter plus splendidement. Ce méchant manteau sert pour me couvrir, & avec cela ie dispute de la fierté avec Jupiter. Mais ie veux empescher que tu ne te laisses corrompre a ta fortune, & si tu m'en crois, tu jetteras ton argent dans la riviere, comme une chose superflüe, pour ne point dire pernicieuse, si tu n'en veux point faire part à ceux qui en ont besoin, & particulierement aux Philosophes, qui le meritent mieux que les autres. Mais pour moy, ie ne te demande rien ; car cette besace me suffit. Ce n'est pas que si tu y voulois mettre quelque chose pour t'acquiter d'une partie de ce que tu dois a la Philosophie, ce ne fust pour en aider quelque ami incommodé. Du reste, elle n'est pas fort grande, & ne tient que deux boisseaux à la grande mesure ; car il faut qu'un Philosophe se contente de peu.

TIMON. C'est bien dit ; mais approche auparavant, que ie te donne quelques coups de poing pour exercer ta patience ; & de surcroist un coup de baston.

THRASYCLES. Au secours, mes Amis, souffrez-vous qu'on m'assassine dans une ville libre?

TIMON. Qu'as-tu à crier? est-ce qu'on ne t'en donne pas assez? Tien, en voilà encore une douzaine par dessus le marché. Mais qu'est cecy? toute la ville accourt en foule, ie jmpose sur cette

Mais ie m'en vais l'accommoder de toutes ces.

THRASYCLES. Je ne viens pas au bruit des tresors, comme les autres, ny au souvenir des festins : Car ie ne fais pas plus d'estat de l'or que des cailloux du rivage, & n'ay besoin pour moy que de pain & d'eau, avec quelque oignon, ou quelque salade, quand ie me veux traicter fort splendidement. Ce manteau icy peut me couvrir, & avec cela ie n'envie point ceux qui sont avec Jupiter. Mais ie veux en parler ouvertement à tes compagnons, & leur dire ce que ie croy, tu jetteras tout à bon dans la riviere, comme une chose superflue, pour ne point donner occasion à ceux qui n'en ont point, de faire partage avec ceux qui en ont besoin, & particulierement aux vrais Philosophes, qui le meritent mieux que les autres. Mais pour moy, ie ne te demande rien ; car cette beface me suffit. Ce n'est pas que si tu y voulois mettre quelque chose pour l'acquit d'une partie de ce que tu dois à la Philosophie, ce ne fust bien en aider quelque ami incommodé. Du reste elle n'est pas fort grande, & ne tient que des boisseaux à la grande mesure ; car il faut qu'un Philosophe se contente de peu.

TIMON. C'est bien dit ; mais approche auparavant, que ie te donne quelques coups de poing pour exercer ta patience ; & de surcroist un coup de baston.

THRASYCLES. Au secours, mes Amis, souffrez-vous qu'on m'assassine dans une ville libre?

TIMON. Qu'as-tu à crier? est-ce qu'on ne t'en donne pas assez? Tien, en voilà encore une douzaine par dessus le marché. Mais qu'est cecy? toute la ville accourt en foule, grimpons sur cette montagne pour nous deffendre plus facilement d'eux, à coups de pierre.

PLUSIEURS. Tout beau, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne sera pas pour le moins sans coup-ferir.

L'ALCYON, OU LA METAMORPHOSE.

DIALOGUE

DE CHERIPHON, ET DE SOCRATE.

Il prend subiet de parler de la puissance divine, sur la fable des Alcyons, mais c'est plustost, à mon avis, selon l'opinion de Socrate, que selon la sienne. ce qui fait douter à quelques-uns, si ce Dialogue est de luy.

CHERIPHON. QUEL son a frapé mon oreille ? Qu'il est agreable ! Il vient du costé du rivage, & de la pointe de ce rocher qui s'avance dans la mer. Mais de quel animal peut-ce estre ? car les poissons sont muets, & les oyseaux qui hantent les mers, n'ont point proprement de chant.

SOCRATE. C'est l'Alcyon tant vanté, dont on conte cette fable, Que la fille d'Eole ayant perdu le bon Ceix son mary, fils de l'estoile du iour, se consumoit en des regrets superflus, lors que les Dieux touchez de compassion, la changerent en oyseau, qui cherche encore sur les eaux, celuy qu'elle n'a pû rencontrer sur la terre.

CHERIPHON. Quoy ? c'est l'Alcyon ? Je ne l'avois iamais ouy ; mais sa voix a veritablement quelque chose de lugubre. Comment est-il fait?

car ie n'en ay iamais veu, quoy que j'en aye souvent ouy parler.

SOCRATE. Il eſt fort petit ; mais ſa gloire n'eſt pas petite ; car pour recompenſe de ſon amour, les vens retiennent leur haleine lors qu'il fait ſon nid, & qu'il couve ſes petits, & la mer eſt tranquile dans la plus grande rigueur de l'hyver. C'eſt aujourd'huy un de ces beaux iours qu'on nomme de ſon nom Alcyoniens. Voy comme le Ciel eſt ſerein, & la face de la Mer unie comme la glace d'un miroir.

CHEREPHON. Je le remarquay des hier. Mais dy moy, Socrate, que vouloient dire les Anciens, de nous debiter ces Fables, qui ne ſont pas ſeulement impoſſibles, mais ridicules ?

SOCRATE. Il eſt bien difficile, Cherephon, de iuger de la poſſibilité & de l'impoſſibilité des choſes, & de meſurer l'étenduë de la puiſſance divine à noſtre foibleſſe ; puis-que l'homme le plus âgé n'eſt qu'un enfant à l'égard de Dieu, & ſa vie un point à comparaiſon de l'eternité. Tu ſçais quelle tempeſte il faiſoit il y a trois iours ; telle qu'il ſembloit que le monde dût abyſmer. Crois-tu qu'il ſoit plus facile de produire le calme apres un ſi grand orage, que de changer une femme en oyſeau ! Cõbien d'une petite boule de cire, les enfans font-ils de figures differentes ? & tu t'eſtonnes que Dieu de cette maſſe terreſtre, faſſe des choſes qui nous ſoient inconnuës ? Ne ſçais-tu pas qu'il eſt plus haut au deſſus de nous que le Ciel ne l'eſt au deſſus de la terre ? Combien un homme ſurpaſſe-t'il un enfant tant en force qu'en adreſſe, iuſques-là qu'un ſeul en battroit des millions ? Si nous avons donc tant d'avantage ſur nos ſemblables, quel ſera celuy du Createur

car ie n'en ay iamais veu, quoy que j'en aye ouy parler.

Socrate. Il eſt fort petit ; mais ſa gloire n'eſt pas petite ; car pour recompenſe de ſon amour les vens retiennent leur haleine lors qu'il fait ſon nid, & qu'il couve ſes petits, & la mer eſt tranquile dans la plus grande rigueur de l'hyver. Or aujourd'huy un de ces beaux iours qu'on nomme de ſon nom Alcyoniens. Voy comme le Ciel eſt ſerein, & la face de la Mer unie comme la glace d'un miroir.

Cherephon. Je le remarquay des hier. Mais dy moy, Socrate, que vouloient dire les Anciens de nous debiter ces Fables, qui ne ſont pas ſeulement impoſſibles, mais ridicules ?

Socrate. Il eſt bien difficile, Cherephon, de iuger de la poſſibilité & de l'impoſſibilité des choſes, & de meſurer l'étenduë de la puiſſance divine à noſtre foibleſſe ; puis-que l'homme le plus âgé n'eſt qu'un enfant à l'égard de Dieu, & ſa vie un point à comparaiſon de l'eternité. Tu ſçais quelle tempeſte il faiſoit il y a trois iours telle qu'il ſembloit que *le monde dût abyſmer*. Crois-tu *qu'il ſoit plus facile de produire le calme apres un ſi grand orage, que de changer une femme en oyſeau* ! Cõbien d'une petite boule de cire, les enfans font-ils de figures differentes ! Et tu t'eſtonnes que Dieu de cette maſſe terreſtre faſſe des choſes qui nous ſoient inconnuës ? Ne ſçais-tu pas qu'il eſt plus haut au deſſus de nous que le Ciel ne l'eſt au deſſus de la terre ? Combien un homme ſurpaſſe-t'il un enfant tant en force qu'en adreſſe, iuſques-là qu'un ſeul en battroit des millions ? Si nous avons donc tant d'avantage ſur nos ſemblables, quel ſera celuy du Createur ſur ſa creature ? Ceux qui n'ont pas appris à écrire, ny à iouër des inſtrumens, ne ſçauroient faire ny l'un, ny l'autre ſans miracle ; & il n'y a rien de ſi facile à ceux qui le ſçavent. On peut dire icy la meſme choſe. La Nature d'une matiere informe produit une abeille, d'une adreſſe & d'un ſçavoir admirable ; & d'un œuf, qui n'eſt point different d'un autre, en fait deux oyſeaux tout differens. Il y a cent autres merveilles qui nous obligent à eſtre fort retenus lors que nous parlons de la puiſſance divine. Je laiſſeray donc cette hiſtoire ou cette fable à mes enfans, comme ie l'ay receuë de mes peres & meres, & conteray à mes deux femmes Xantipe & Myrto, l'amour que tu as euë pour ton mary, divine Alcyonne, & la recompenſe que tu en as receuë du Ciel. Ne veux-tu pas faire le ſemblable, Cherephon ?

Cherephon. Ouy, certes, à l'exemple de Socrate, puis-que cela ſert auſſi à entretenir l'amitié conjugale.

PROMETHE'E, OU CAUCASE.

DIALOGUE

DE VULCAIN, DE MERCURE, ET DE PROMETHE'E.

C'eſt un ieu de l'Auteur ; pour monſtrer que tout ce qu'on a feint de Promethée eſt ridicule, ce qu'il fait pour oſter l'autorité aux Fables, & par conſequent à la Religion des Payens, qui eſtoit fondée deſſus. Et c'eſt là le ſujet des Dialogues des Dieux, dont celuy-cy eſt comme la teſte.

MERCURE. VOICY le Caucaſe où il nous faut atacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point de neige, afin d'enfoncer plus fort les cloux, & qui ſoit découvert de tous coſtez, pour rendre ſon ſuplice plus évident.

VULCAIN. Je le veux, mais il ne le faut pas mettre ſi bas, que les hommes qu'il a faits le puiſſent venir détacher ; ny ſi haut, qu'on ne le puiſſe voir. Il ſera bien à mon avis, vers le millieu de cette montagne, au deſſus de cét abiſme. Nous attacherons l'une des mains à ce roc, & l'autre à celuy qui eſt voiſin.

MERCURE. Tu as raiſon ; car ils ſont tous deux eſcarpez, & inacceſſibles. Viença, Promethée, ne te fais point tirer l'oreille, & monte viſtement que l'on t'attache.

PROMETHE'E. Ayez pitié d'un mal-heureux ; que l'on fait ſouffrir injuſtement.

MERCURE. J'en ſuis d'avis, pour nous faire met-

PROMETHE'E, OU CAUCASE.

DIALOGUE

DE VULCAIN, DE MERCURE, ET DE PROMETHE'E.

C'eſt un jeu de l'Auteur ; pour monſtrer qu'on ce qu'on a feint de Prometée eſt ridicule et fait pour oſter l'autorité aux Fables, & par conſequent à la Religion des Payens. qui eſtoit fondée deſſus. Et c'eſt là le ſujet des Dialogues Dieux, dont celuy-cy eſt comme la teſte.

MERCURE. VOICY le Caucaſe où il nous faut attacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point de neige, afin d'enfoncer plus fort les cloux, & qui ſoit ſi couvert de tous coſtez, pour rendre ſon ſupplice plus évident.

VULCAIN. Je le veux, mais il ne le faut pas mettre ſi bas, que les hommes qu'il a faits le puiſſent venir détacher ; ny ſi haut, qu'on ne le puiſſe voir. Il ſera bien à mon avis, vers le milieu de cette montagne, au deſſus de cét abiſme. Nous attacherons l'une des mains à ce roc, & l'autre à celuy qui eſt voiſin.

MERCURE. Tu as raiſon ; car ils ſont tous deux eſcarpez, & inacceſſibles. Viença, Promethée, ne te fais point tirer l'oreille, & monte viſtement que l'on t'attache.

PROMETHE'E. Ayez pitié d'un mal-heureux que l'on fait ſouffrir injuſtement.

MERCURE. J'en ſuis d'avis, pour nous faire mettre en ta place ? Eſt-ce que tu crois que le Caucaſe n'eſt pas aſſez grand, pour nous y attacher tous trois, ou que tu és bien-aiſe d'avoir des compagnons de ta miſere, qui eſt la conſolation des mal-heureux, çà, la main droite, coigne, Vulcain, de toute ta force : çà, la gauche, qu'on l'attache auſſi. Voila qui va bien. Le Vautour deſcendra tantoſt pour te ronger les entrailles, en recompenſe de ta belle invention.

Son pere & ſon ayeul.

PROMETHE'E. O terre qui m'as engendré ! & toy Saturne & Japet, faut-il tant ſouffrir pour n'avoir rien fait !

MERCURE. Rien fait, miſerable ! & n'eſt-ce rien faire que de tromper Jupiter en un Feſtin, & ne luy donner que des os couverts de graiſſe, pour ſe reſerver la meilleure part ? D'ailleurs qui t'obligeoit à faire l'homme, cét animal fin & cauteleux, & particulierement les femmes, & à voler cauſſitte le feu du Ciel, qui eſtoit le partage des Dieux, & leur plus precieux treſor ? Apres cela, tu viendras nous preſcher ton innocence, & dire qu'on a grand tort de te punir.

Raillerie contre Socrate.

PROMETHE'E. As-tu bien le courage, Mercure, de me perſecuter en cet eſtat, & de me reprocher des choſes, pour leſquelles ie meriterois, ie le iure par les Dieux, d'eſtre nourry aux dépens du public dans le Prytanée ? Que ſi tu eſtois de loiſir, ie ſerois bien aiſe de diſputer contre toy, pour confondre Jupiter en ta perſonne. Prends un peu ſa defenſe, toy qui és ſi grand Orateur, & fay voir qu'il a eu raiſon de m'attacher icy, prés des portes Caſpiennes, pour eſtre un ſpectacle d'horreur aux Scythes.

MERCURE. Tu t'aviſes un peu tard de te defendre. Mais dy ce que tu voudras, auſſi bien nous

faut-il attendre la descente de l'oiseau qui doit commencer ton supplice. Cependant, ie seray ravy d'entendre ta Rhetorique, car on dit que tu és un grand Sophiste.

PROMETHE'E. Parle le premier, puisque tu es l'accusateur, & pren garde de ne pas trahir la cause de Jupiter, Vulcain sera nostre Iuge.

VULCAIN. Non pas cela, meschant; mais plûtost ton accusateur & ton bourreau, pour avoir fait refroidir ma forge en dérobant le feu du Ciel.

PROMETHE'E. Separons donc l'accusation en deux. Tu parleras du larcin, & Mercure des autres crimes; Aussi bien le Dieu des larrons n'auroit-il point de grace à parler contre-eux.

VULCAIN. Que Mercure parle pour nous deux, car ie n'entens rien à la chicane, & n'ay pas esté nourry comme luy dans un barreau, mais on sçait que c'est un de ses mestiers, aussi bien que le larcin.

MERCURE. Il faudroit beaucoup de temps, pour se preparer à une si grande accusation; car ce n'est pas assez d'en rapporter nuëmẽt tous les chefs; mais puisque tu en tõbes d'accord, & mesme que tu en fais gloire, il n'est point necessaire de plus longs discours, & ce seroit folie de se mettre en peine de prouver des crimes que l'ó avoue. Je diray seulement que c'est bien abuser de la clemence de Jupiter, que de retomber si souvent.

PROMETHE'E. Nous verrons tantost, si ce que tu dis est folie ou non. Mais puis-que tu crois que cela suffit, ie vais entrer en ma deffence. Premierement, j'atteste les Dieux, que j'ay pitié de voir Jupiter si chagrin & de si mauvaise humeur, que pour n'avoir pas eu la meilleure part dans un

delia il veüille crucifier nõ pas un homme, mais
un Dieu, & de ses anciens camarades, qui l'a servy
dans l'occasion. Tu sçais quelle est la liberté des
festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans
qui s'en formalisent; car les honnestes gens, au
lieu de s'en offenser, la tournent en raillerie. Mais
de garder rancune sur le cœur pour s'en venger apres
si cruellement, cela est indigne, je ne dis pas d'un
Dieu, ny du souverain des Dieux, mais mesme
d'un galant Homme. Car si l'on bannit de la ta-
ble ces honnestes libertez, que restera-t'il que de
se soüler comme des bestes; ce qui est tout à fait
indigne de la table de Jupiter. Je ne croyois donc
pas qu'il s'en dûst souvenir le lendemain, bien-
loing de m'en punir comme il a fait, & de s'ima-
giner qu'il ayt receu une grande injure, de ce
qu'on a fait une des parts meilleure que l'autre,
pour voir s'il sçauroit bien choisir. Mais prenons
la chose au pis, & posons, non pas qu'il ayt eu la
moindre part, mais qu'il n'en ayt point eu du
tout, faloit-il pour cela mesler, comme on dit,
le Ciel, & la Terre, & ne parler que de croix,
de tourmens, de rochers & de precipices! Qui
garde qu'on n'ait [illegible] à foiblesse?
Que ne se [illegible] pour de
[illegible]

honte de me deffendre, mais on en devoit avoir davantage de m'accuſer. Parlons maintenant du ſecond, qui concerne la creation de l'homme, où ie doute ce qu'on veut reprẽdre, & ſi l'on veut dire qu'il n'en falloit point faire du tout, ou qu'il le falloit faire d'autre façon. J'examineray donc l'un & l'autre, & pour le premier, ie diray, que tant s'en faut que les Dieux y ayent perdu quelque choſe, qu'ils y ont gagné beaucoup, & qu'il leur eſt plus avantageux qu'il y ait des hommes, quelques méchãs qu'ils puiſſent eſtre, que s'il n'y en avoit point du tout. Pour reprendre la choſe de plus haut, il faut ſçavoir qu'il n'y avoit du cõmencement que les Dieux au monde, & que la Terre n'eſtoit qu'un grand & vaſte deſert, couvert de foreſts épaiſſes. Car d'où viennent à vôtre avis, ces Champs & ces Jardins ſi bien cultivez, ces Temples, ces Autels & ces Statuës qu'on adore, que de l'invention humaine? Comme ie ſonge donc toûjours à quelque choſe d'utile & d'avantageux pour le public, ie détrempay de la terre avec de l'eau, comme dit le Poëte, & les patriſſant enſemble j'en fis un hõme à nôtre image, avec l'aide de Minerve. Voila tout mon crime. Mais dequoy les Dieux ſe plaignent-ils? en ſont ils moins Dieux qu'ils n'eſtoient auparavant? Car à voir comme Jupiter ſe tourmente, on diroit qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne ſe revoltent contre luy, cõme ont fait autrefois les Geans? & n'eſt-il pas aſſez puiſſant pour les deffaire, luy qui a rangé les Titans à la raiſon? Les Dieux donc n'ont receu aucun dommage de mon invention, mais pour montrer qu'ils y ont beaucoup profité, on n'a qu'à regarder la Terre qui eſtoit alors en friche, & qui maintenant eſt cultiv-

honte de me deffendre, mais on en devoit avoir davantage de m'accuser. Parlons maintenant du second, qui concerne la creation de l'homme. Ie doute ce qu'on veut reprendre, & si l'on veut dire qu'il n'en falloit point faire du tout, ou qu'il falloit faire d'autre façon. J'examineray l'un & l'autre, & pour le premier, ie diray, que tant s'en faut que les Dieux y ayent perdu quelque chose, qu'ils y ont gagné beaucoup, & que leur est plus avantageux qu'il y ait des hommes, quelques méchãs qu'ils puissent estre, que s'il n'en avoit point du tout. Pour reprendre la chose de plus haut, il faut sçavoir qu'il n'y avoit dés le commencement que les Dieux au monde, & que la Terre n'estoit qu'un grand & vaste desert, couvert de forests épaisses. Car d'où viennent autre avis, ces Champs & ces Jardins si bien cultivez, ces Temples, ces Autels & ces Statuës que i'adore, que de l'invention humaine? Comme i'ay donc toûjours à quelque chose d'utile & d'avantageux pour le public, ie détrempay de la terre avec de l'eau, comme dit le Poëte, & les ayant triſſant ensemble j'en fis un hõme à nôtre image avec l'aide de *Minerve*. *Voila tout mon crime.* *Mais dequoy les Dieux se plaignent-ils?* en ont-*ils moins Dieux qu'ils n'estoient auparavant? n'y en a-t'il point parmy nous? & pour cela on ne* à voir comme Jupiter se courmente, on dira *condamne point le Ciel & la Terre, qui nous ont* qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne *produits!* Vous direz, peut-estre, que nous avons revoltent contre luy, cõme ont fait autrefois *plus de soin qu'auparavant, & qu'il faut pourvoir* Geans? & n'est-il pas assez puissant pour les *à toutes leurs necessitez.* Et qui a iamais veu un faire, luy qui a rangé les Titans à la raison! *Parleur se plaindre de la fecondité de son trou-* Dieux donc n'ont receu aucun dommage de *peau, à cause de la peine qu'elle luy donne.* Car invention, mais pour montrer qu'ils y ont beau- *cela est penible, cela est aussi utile & honora-* coup profité, on n'a qu'à regarder la Terre qui *ble; outre que cela nous sert d'occupation, &* estoit alors en friche, & qui maintenant est *qu'autrement nous demeurerions les bras croisez*

cultivée & fournie de mille choses utiles à la vie; car elle ne produit rien d'elle-même que de sauvage. La Mer même est en quelque sorte adoucie par la Navigation, les Isles habitées, les Villes pleines de Temples, d'Autels, de Festes, & de Sacrifices. Enfin, pour parler avec le Poëte, toutes les ruës & les places publiques sont pleines de Jupiter. Encore, si l'on me pouvoit reprocher d'avoir travaillé pour ma gloire; mais parmy tant de Temples des Dieux, où en trouverez-vous un de Promethée? ce qui fait assez voir que j'ay negligé mon interest particulier, pour celuy du public. Considerez encore qu'une felicité sans témoins n'est qu'une felicité imparfaite, & que s'il n'y avoit point d'hommes, la beauté du monde seroit comme morte, & nos avantages beaucoup moindres, n'y ayant personne pour les admirer. D'ailleurs, comme nous ne connoissons les choses que par comparaison, la grandeur de nôtre fortune nous seroit inconnuë s'il n'y avoit point de malheureux. Cependant, au lieu de m'honorer pour de si grands biens, on me crucifie, & ie reçois des peines d'où ie devois attendre des recõpenses. Mais quoy! il y a parmy les hommes des meurtriers, des incestueux, & des adulteres. Et

Ou, en trouverez vous beaucoup.

faut-il attendre la descente de l'oiseau qui doit commencer ton supplice. Cependant, ie seray ravy d'entendre ta Rhetorique, car on dit que tu és un grand Sophiste.

PROMETHE'E. Parle le premier, puisque tu es l'accusateur, & pren garde de ne pas trahir la cause de Jupiter, Vulcain sera nostre Iuge.

VULCAIN. Non pas cela, meschant; mais plûtost ton accusateur & ton bourreau, pour avoir fait refroidir ma forge en dérobant le feu du Ciel.

PROMETHE'E. Separons donc l'accusation en deux. Tu parleras du larcin, & Mercure des autres crimes; Aussi bien le Dieu des larrons n'auroit-il point de grace à parler contre-eux.

VULCAIN. Que Mercure parle pour nous deux, car ie n'entens rien à la chicane, & n'ay pas esté nourry comme luy dans un barreau, mais on sçait que c'est un de ses mestiers, aussi bien que le larcin.

MERCURE. Il faudroit beaucoup de temps, pour se preparer à une si grande accusation; car ce n'est pas assez d'en rapporter nuëmẽt tous les chefs; mais puisque tu en tõbes d'accord, & mesme que tu en fais gloire, il n'est point necessaire de plus longs discours, & ce seroit folie de se mettre en peine de prouver des crimes que l'õ avouë. Je diray seulement que c'est bien abuser de la clemence de Jupiter, que de retomber si souvent.

PROMETHE'E. Nous verrons tantost, si ce que tu dis est folie ou non. Mais puis-que tu crois que cela suffit, ie vais entrer en ma deffence. Premierement, J'atteste les Dieux, que j'ay pitié de voir Jupiter si chagrin & de si mauvaise humeur, que pour n'avoir pas eu la meilleure part dans un

faut-il attendre la descente de l'oiseau qui doit commencer ton supplice. Cependant, ie seray ravy d'entendre ta Rhetorique, car on dit que tu es un grand Sophiste.

PROMETHE'S. Parle le premier, puisque tu es l'accusateur, & pren garde de ne pas trahir la cause de Jupiter, Vulcain sera nostre Iuge.

VULCAIN. Non pas cela, meschant; ie suis plûtost ton accusateur & ton bourreau, pour avoir fait refroidir ma forge en dérobant le feu du Ciel.

PROMETHE'S. Separons donc l'accusation en deux. Tu parleras du larcin, & Mercure des autres crimes; Aussi bien le Dieu des larrons n'auroit-il point de grace à parler contre-eux.

VULCAIN. Que Mercure parle pour vous deux, car ie n'entens rien à la chicane, & n'ay point esté nourry comme luy dans un barreau, mais ie sçait que c'est un de ses mestiers, aussi bien que le larcin.

MERCURE. Il faudroit beaucoup de temps pour se preparer à une si grande accusation; ce n'est pas assez d'en rapporter nuëmẽt tous les chefs; mais puisque tu en tõbes d'accord, & veux me que tu en fais gloire, il n'est point necessaire de plus longs discours, & ce seroit folie de se mettre en peine de prouver des crimes que l'õ avoue. Je diray seulement que c'est bien abuser de la clemence de Jupiter, que de retomber si souvent, Prometh'e. Nous verrons tantost, si que tu dis est folie ou non. Mais puis-que tu crois que cela suffit, ie vais entrer en ma deffence. Premierement, J'atteste les Dieux, que j'ay pitié de voir Jupiter si chagrin & de si mauvaise humeur que pour n'avoir pas eu la meilleure part dans le festin il veüille crucifier nõ pas un homme, mais un Dieu, & de ses anciens camarades, qui l'a servy dans l'occasion. Tu sçais quelle est la liberté des festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent; car les honnestes gens, au lieu de s'en offenser, la tournent en raillerie. Mais de garder cela sur le cœur pour s'en venger apres si cruellement, cela est indigne, ie ne dis pas d'un Dieu, ny du souverain des Dieux, mais mesme d'un galant Homme. Car si l'on bannit de la table ces honnestes libertez, que restera-t'il que de se taster comme des bestes; ce qui est tout à fait indigne de la table de Jupiter. Je ne croyois donc pas qu'il s'en dûst souvenir le lendemain, bien-loing de m'en punir comme il a fait, & de s'imaginer qu'il ayt receu une grande injure, de ce qu'on a fait une des parts meilleure que l'autre, pour voir s'il sçauroit bien choisir. Mais prenons la chose au pis, & posons, non pas qu'il ayt eu la moindre part, mais qu'il n'en ayt point eu du tout, faloit-il pour cela mesler, comme on dit, le Ciel, & la Terre, & ne parler que de croix, de vautours, de rochers & de precipices! Qu'il prenne garde qu'on n'impute cela à foiblesse & à lascheté, Que ne feroit-il point pour de grandes choses, puis qu'il en vient à ces extremitez pour un morceau de viande? Combien les hommes font-ils plus iustes & plus raisonnables? Où en a-t'on veu qui ayent fait mourir leur cuisinier pour avoir friponné quelque chose? On ne prend pas garde à ces bagatelles, ou si l'on les chãtie, c'est seulement d'un soufflet ou de quelque coup de poing; mais d'envoyer pour cela un homme au gibet, c'est une action barbare, & une cruauté inouïe. Voila pour le premier point, où sans mentir j'ay eu quelque

te de me deffendre, mais on en devoit avoir
ntage de m'accuſer. Parlons maintenant du
ond, qui concerne la creation de l'homme, où
oute ce qu'on veut reprẽdre, & ſi l'on veut di-
u'il n'en falloit point faire du tout, ou qu'il
lloit faire d'autre façon. J'examineray donc
& l'autre, & pour le premier, ie diray, que
s'en faut que les Dieux y ayent perdu quel-
choſe, qu'ils y ont gagné beaucoup, & qu'il
eſt plus avantageux qu'il y ait des hommes,
lques méchãs qu'ils puiſſent eſtre, que s'il n'y
voit point du tout. Pour reprendre la choſe
lus haut, il faut ſçavoir qu'il n'y avoit du cõ-
ncement que les Dieux au monde, & que la
re n'eſtoit qu'un grand & vaſte deſert, cou-
de foreſts épaiſſes. Car d'où viennent à võ-
avis, ces Champs & ces Jardins ſi bien culti-
ces Temples, ces Autels & ces Statuës qu'on
re, que de l'invention humaine? Comme ie
ge donc toûjours à quelque choſe d'utile &
antageux pour le public, ie détrempay de la
e avec de l'eau, comme dit le Poëte, & les pal
ant enſemble j'en fis un hõme à nôtre image,
l'aide de Minerve. Voila tout mon crime.
s dequoy les Dieux ſe plaignent-ils? en ſont
noins Dieux qu'ils n'eſtoient auparavant? Car
ir comme Jupiter ſe tourmente, on diroit
y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne ſe
ltent contre luy, cõme ont fait autrefois les
s? & n'eſt-il pas aſſez puiſſant pour les deſ-
, luy qui a rangé les Titans à la raiſon? Les
x donc n'ont receu aucun dommage de mõ
ation, mais pour montrer qu'ils y ont beau-
profité, on n'a qu'à regarder la Terre qui
t alors en friche, & qui maintenant eſt cul-

tivée

honte de me deffendre, mais on en devoit avec davantage de m'accuser. Parlons maintenant second, qui concerne la creation de l'homme. ie doute ce qu'on veut reprẽdre, & si l'on veut re qu'il n'en falloit point faire du tout, ou qu le falloit faire d'autre façon. J'examineray l'un & l'autre, & pour le premier, ie diray, q tant s'en faut que les Dieux y ayent perdu que choſe, qu'ils y ont gagné beaucoup, & qu leur eſt plus avantageux qu'il y ait des hommes quelques méchãs qu'ils puiſſent eſtre, que s'il en avoit point du tout. Pour reprendre la chos de plus haut, il faut ſçavoir qu'il n'y avoit de commencement que les Dieux au monde, & que Terre n'eſtoit qu'un grand & vaſte deſert, co vert de forests épaiſſes. Car d'où viennent vo tre avis, ces Champs & ces Jardins ſi bien cu vez, ces Temples, ces Autels & ces Statuës qu adore, que de l'invention humaine? Comme ſonge donc toûjours à quelque choſe d'autr d'avantageux pour le public, ie détrempay u terre avec de l'eau, comme dit le Poëte, & les p triſſant enſemble j'en fis un hõme à nôtre imag avec l'aide de *Minerve*. *Voila tout mon crim Mais dequoy les Dieux ſe plaignent-ils? en fon ils moins Dieux qu'ils n'eſtoient auparavant? C à voir comme Jupiter ſe courmente, on dira qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne revoltent contre luy, cõme ont fait autrefois Geans? & n'eſt-il pas aſſez puiſſant pour les d faire, luy qui a rangé les Titans à la raiſon? Le Dieux donc n'ont receu aucun dommage de m invention, mais pour montrer qu'ils y ont beau coup profité, on n'a qu'à regarder la Terre q eſtoit alors en friche, & qui maintenant eſt co

rivée & fournie de mille choſes utiles à la vie; car elle ne produit rien d'elle-même que de ſauvage. La Mer même eſt en quelque ſorte adoucie par la Navigation, les Iſles habitées, les Villes pleines de Temples, d'Autels, de Feſtes, & de Sacrifices. Enfin, pour parler avec le Poëte, toutes les ruës & les places publiques ſont pleines de Jupiter. Encore, ſi l'on me pouvoit reprocher d'avoir travaillé pour ma gloire; mais parmy tant de Temples des Dieux, où en trouverez-vous un de Promethée? ce qui fait aſſez voir que j'ay negligé mon intereſt particulier, pour celuy du public. Conſiderez encore qu'une felicité ſans témoins n'eſt qu'une felicité imparfaite, & que s'il n'y avoit point d'hommes, la beauté du monde ſeroit comme morte, & nos avantages beaucoup moindres, n'y ayant perſonne pour les admirer. D'ailleurs, comme nous ne connoiſſons les choſes que par comparaiſon, la grandeur de nôtre fortune nous ſeroit inconnuë s'il n'y avoit point de malheureux. Cependant, au lieu de m'honorer pour de ſi grands biens, on me crucifie, & ie reçois des peines d'où ie devois attendre des recõpenſes. Mais quoy! il y a parmy les hommes des meurtriers, des inceſtueux, & des adulteres. Et n'y en a-t'il point parmy nous? & pour cela on ne condamne point le Ciel & la Terre, qui nous ont produits! Vous direz, peut-eſtre, que nous avons plus de ſoin qu'auparavant, & qu'il faut pourvoir à toutes leurs neceſſitez. Et qui a iamais veu un Paſteur ſe plaindre de la fecondité de ſon troupeau, à cauſe de la peine qu'elle luy donne. Car ſi cela eſt penible, cela eſt auſſi utile & honorable; outre que cela nous ſert d'occupation, & qu'autrement nous demeurerions les bras croiſez

Ou, en vous beaucoup.

faire, que nous souler de Nectar & d'Ambrosie ce qui me fache le plus, c'est de voir
qui se plaignent davantage des hõmes
qui ne s'en sçauroiẽt passer, & particu-
t des femmes, qu'ils ayment le plus,
ils en disent le plus de mal. Ils se dégui-
les iours en cent façons pour en iouïr, &
ens de les caresser, en font des Déesses.
n pourra dire que j'ay eu raison d'avoir
me, mais que ie le devois faire d'une
te, & non pas semblable à nous. Et pou-
hoisir un plus beau modelle que celuy
avois tout parfait? Eussiez-vous voulu
se fait un animal sans intelligence, qui
nous rendre aucun service? Que vous
stes! Vous prenez bien de la peine, pour
l'une Hecatombe, d'aller iusques chez les
ns irreprehensibles, & vous crucifiez
i est cause que vous avez des Autels & des
es. Mais c'est assez de cela, parlõs main-
u larcin du feu. Et premierement, vous
crobé, pour l'avoir donné aux hommes?
as la nature de cét element de se cõmu-
ns se perdre? C'est donc une ialousie rou-
ndigne de ceux que les Poëtes appellent
faiteurs. D'ailleurs, quand i'aurois dero-
e feu du Ciel, ie ne vous aurois point fait
ne fait rostir ny boüillir l'ambroisie; au
les hommes en ont besoin tous les iours
s petites necessitez, quand ce ne seroit
vous faire des Sacrifices. N'est-il pas
vous n'estes iamais plus aise, que quand
vez aller humer la fumée de quelque
e? de sorte que vos plaintes sont contrai-
desirs. Je m'estonne que vous n'ayez des-

sans rien faire, que nous souler de Nectar & d'Ambroisie. Mais ce qui me fache le plus, c'est de voir que ceux qui se plaignent davantage des hõmes sont ceux qui ne s'en sçauroient passer, & particulierement des femmes, qu'ils ayment le plus quoy qu'ils en disent le plus de mal. Ils se dégoustent tous les iours en cent façons pour en iouir: & non contens de les caresser, en font des Déesses. Quelqu'un pourra dire que j'ay eu raison d'avoir fait l'homme, mais que ie le devois faire d'une autre sorte, & non pas semblable à nous. Et pourquoy ie choisir un plus beau modelle que celuy que ie sçavois tout parfait? Eussiez-vous voulu que ie fusse fait un animal sans intelligence, et qui n'eust pû nous rendre aucun service? Que vous estes injustes! Vous prenez bien de la peine, pour gouster d'une Hecatombe, d'aller iusques chez les Ethiopiens irreprehensibles, & vous crucifiez celuy qui est cause que vous avez des Autels & des Hecatõbes. Mais c'est assez de cela, parlõs maintenant du larcin du feu. Et premierement, n'est-ce pas la nature de cét element de se communiquer sans se perdre? C'est donc une ialousie petite pure, indigne de ceux que les Poëtes appellent des Bienfaiteurs. D'ailleurs, quand i'aurois dérobé tout le feu du Ciel, ie ne vous aurois point ôté tout. On ne fait rostir ny boüillir l'ambroisie; lieu que les hommes en ont besoin tous les iours pour leurs petites nécessitez, quand ce ne seroit que pour vous faire des Sacrifices. N'est-il pas vray que vous n'estes iamais plus aise, que quand vous pouvez aller humer la fumée de quelque holocauste? Je iorte que vos plaintes sont contraires à vos desirs. Je m'estonne que vous n'ayez

C'est une Excuse qu'Homere leur donne.

rendu au Soleil de leur envoyer sa lumiere, qui est un feu beaucoup plus brillant & plus pur, & que vous ne l'accusez de prodiguer vos tresors, & de dissiper vostre bien. Voila tout ce que i'avois à dire pour ma deffence. C'est à vous d'y répondre si vous pouvez; mais ie demande la replique.

MERCURE. Il n'est pas aisé de répondre à un si impudent Sophiste, tu es bien heureux que Jupiter ne t'a point ouy; car ie suis asseuré qu'il t'eût voyeroit une douzaine de Vautours au lieu d'un, tant tu l'as vilainement outragé sous pretexte de te deffendre. Mais dy-moy, pourquoy estant Prophete, n'as-tu point sçû ce qui te devoit arriver?

PROMETHE'E. Je l'ay bien sçû Mercure: mais j'ay sçû aussi que ie serois delivré par un Heros de tes amis, qui viendra de Thebes, & qui tuëra mon Vautour.

MERCURE. Je voudrois qu'il fust déja arrivé, & que nous fussions à table ensemble comme auparavant, pourveu que tu ne fisses point les pars.

PROMETHE'E. Patience, tu m'y reverras encore, car Jupiter me délivrera pour un service important que ie luy rendray.

MERCURE. Quel est-il?

PROMETHE'E. Tu connois Thetis: mais ie ne veux point divulguer un secret qui doit faire ma délivrance.

MERCURE. Si cela est, tu as raison de n'en rien dire. Allons Vulcain, ie voy déja l'oiseau qui vient fondre sur sa proye, & voudrois que le liberateur fust aussi proche que le danger.

DIALOGUES DES DIEUX.

Le sujet est touché dans l'argument du Dialogue precedent : du reste, une partie des Fables est expliquée icy d'une façon gaye qui aide beaucoup à les retenir.

DIALOGUE DE PROMETHE'E & de JUPITER.

PROMETHE'E. DElivre-moy, Jupiter, ie n'en puis plus.

JUPITER. Que ie te dêlivre méchant ? Est-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre qui nous cause tant de mal, & pour avoir dérobé le feu du Ciel, & trompé ton maître dans un festin ?

PROMETHE'E. N'ay-je pas assez souffert, attaché depuis si long-temps au Caucase, & nourissant de mes entrailles le plus cruel de tous les Vautours?

JUPITER. Ce n'est pas la centiéme partie de ce que tu as merité. Tu devrois estre écrasé du Caucase, & non pas y estre attaché; & n'avoir pas seulement le foye rongé par douze Vautours, mais encore les yeux & le cœur.

PROMETHE'E. Tu ne te repentiras point de m'avoir fait cette grace.

JUPITER. C'est que tu as envie de me tromper encore en un coup.

PROMETE'E. A quoy cela serviroit-il? as-tu oublié où est le Caucase ? & n'as-tu point d'autres moyens de me punir, quand celuy-là te manqueroit ?

JUPITER. Mais encore que me veux-tu dire ?

PROMETHE'E. Si ie te dis où tu vas, me croiras-tu ?

DIALOGUES DES DIEUX.

Le sujet est touché dans l'argument du Dialogue precedent : du reste, une partie des Fables y est expliquée icy d'une façon gaye qui aide beaucoup à les retenir.

DIALOGUE
DE PROMETHE'E & de JUPITER.

PROMETHE'E. DElivre-moy, Jupiter, je n'en puis plus.

JUPITER. Que ie te délivre méchant ? Est-ce pour avoir fait ce beau chef-d'œuvre qui nous cause tant de mal, & pour avoir dérobé le feu du Ciel, & trompé ton maître dans un festin ?

PROMETHE'E. N'ay-je pas assez souffert, attaché depuis si long-temps au Caucase, & nourissant de mes entrailles le plus cruel de tous les Vautours ?

JUPITER. Ce n'est pas la centiéme partie de ce que tu as merité. Tu devrois estre écrasé du Caucase, & non pas y estre attaché; & n'avoir pas seulement le foye rongé par douze Vautours, mais encore les yeux & le cœur.

PROMETHE'E. Tu ne te repentiras point de m'avoir fait cette grace.

JUPITER. C'est que tu as envie de me tromper encore en un coup.

PROMETE'E. Aquoy cela serviroit-il : as-tu oublié où est le Caucase ? & n'as-tu point d'autres moyens de me punir, quand celuy-là te manqueroit ?

JUPITER. Mais encore que me veux-tu dire ?

PROMETHE'E. Si ie te dis où tu vas, me croiras-tu ?

JUPITER. Pourquoy non ?

PROMETHE'E. Tu vas coucher avec une Nereide.

JUPITER. Et puis, qu'en arrivera-t'il ?

PROMETHE'E. Il naistra de vous un enfant qui te deposſedera comme tu as fait ton pere; pour le moins les Destins t'en menacent, c'est pourquoy tu feras bien de n'y point aller.

JUPITER. Je te croiray pour ce coup, puis-que tu as si bien deviné. Que Vulcain te détache pour recompense.

DIALOGUE
DE JUPITER, ET DE CUPIDON.

CUPIDON. PArdonne-moy, Jupiter, si j'ay failly, ie n'y retourneray plus ; faut-il tenir sa colere contre un enfant ?

JUPITER. Un enfant ? petit fripon, plus vieux que Japet, & plus subtil que Promethée.

CUPIDON. Je m'en raporte aux Peintres & aux Poëtes qui me representent toûjours de la sorte ; mais encore que t'ay-je fait pour me mal traiter.

JUPITER. Tu le demandes, méchant, qui m'as rendu amoureux de toutes les femmes, sans qu'une seule soit amoureuse de moy si bien qu'il me faut tous les iours trouver mille inventions pour en ioüir.

CUPIDON. C'est qu'elles te redoutent, & qu'elles craignent par respect de t'aprocher.

JUPITER. Mais on ayme bien les autres Dieux, Apollon n'a-t'il pas esté chery de Brancus & d'Hyacinthe ?

CUPIDON. C'est qu'il est beau & galant, &

avec tout cela, Daphne ne s'est iamais pû resoudre a l'aymer, tant l'amour est une chose libre. Que si tu voulois te parer & adoucir un peu la fierté de tes regards, ie ne doute point que tu ne leur donnasse dans la veuë ; mais il faudroit pour cela quitter ton foudre & ton Egide.

IUPITER. Voudrois-tu que ie fisse des choses indignes de Iupiter ?

CUPIDON. Ne sois donc point amoureux.

IUPITER. Ie le veux estre mais sans toutes ces [illegible] fois ie te pardonne pour ce coup.

DIALOGUE

DE MERCURE & DE IUPITER.

IUPITER. Cognois-tu [illegible] Io, la fille d'I-[illegible]

[illegible] Iunon l'a transformée [illegible] pour m'empescher de [illegible] a un monstre qui [illegible] yeux, il y en [illegible] Mais tu es asses [illegible] la forest [illegible] & apres sa [illegible] Egypte où elle [illegible] qu'elle [illegible] la Fa-[illegible]

DIALOGUE

de JUPITER & de GANYMEDE.

JUPITER. BAise-moy, mon petit mignon, maintenant que nous sommes hors de danger, & que ie n'ay plus ny bec, ny ongle.

GANYMEDE. Et que sont-ils devenus? N'es-tu pas venu fondre sur moy en forme d'Aigle, & m'enlever du milieu de mon troupeau? Comment és-tu devenu homme?

JUPITER. Je ne suis ny homme ny aigle, mais le souverain des Dieux, qui me suis ainsi transformé pour te posseder.

GANYMEDE. Es-tu Pan? mais tu n'as ny cornes, ny jambes velues, ny flute, qui sont les marques de ce Dieu.

JUPITER. N'en connois-tu point d'autres?

GANYMEDE. Non; mais nous sacrifions tous les ans à celuy-cy, un bouc à l'entrée de sa caverne; & pour toy, ie croy que tu-és quelque mauvignon d'enfans, de ceux qui les enlevent pour

[illegible]re.

[illegible]u iamais ouy parler de Jupiter,
[illegible]un Autel consacré sur le Mont
[illegible]tonne & qui éclaire?
[illegible]Quoy! c'est toy qui fait tout ce
[illegible]là haut, à qui mon pere sacri-
[illegible]belier? & que t'aurois-ie fait
[illegible]peut-estre qu'à cette-heure mes
[illegible]ngées du loup.
[illegible]longes encore à tes brebis, main-
[illegible]u-és Immortel & le compagnon

la, Daphné ne s'eſt iamais pû reſou-
r, tant l'amour eſt une choſe libre.
ulois te parer & adoucir un peu la
regards, ie ne doute point que tu ne
e dans la veuë; mais il faudroit pour
ón foudre & ton Egide.
Voudrois-tu que ie fiſſe des choſes
Jupiter?
1. Ne ſois donc point amoureux.
Je le veux eſtre, mais ſans toutes ces
urefois ie te pardonne pour ce coup.

DIALOGUE

R CURE & de JUPITER.

COnnois-tu Io?
MARCURE. Qui, la fille d'I-

Elle meſme; Junon l'a transformée
par ialouſie, pour m'empeſcher de
l'a donnée en garde à un monſtre qui
ais; car comme il a cent yeux, il y en
uelqu'un qui veille. Mais tu es aſſés
n'en deffaire; Va le tuër en la foreſt
où il garde cette belle; & apres ſa
neneras Io par mer en Egypte où elle
ſous le nom d'Iſis. Je veux qu'elle
ents & aux flots, & qu'elle ſoit la Pa-
nonniers.

avec tout cela, Daphne ne s'eſt iamais pû retirer à l'aymer, tant l'amour eſt une choſe libre. Que ſi tu voulois te parer & adoucir un peu ta fierté de tes regards, ie ne doute point que tu ne leur donnaſſe dans la veuë; mais il faudroit pour cela quitter ton foudre & ton Egide.

JUP. TER. Voudrois-tu que ie fiſſe des choſes indignes de Jupiter?

CUPIDON. Ne ſois donc point amoureux.

JUPITER. Je le veux eſtre, mais ſans tourner en foibleſſes; toutefois ie te pardonne pour ce coup.

DIALOGUE

de MERCURE & de JUPITER.

JUPITER. COnnois-tu Io?

MERCURE. Qui, la fille d'Inachus?

JUPITER. Elle meſme; Junon l'a transformée en geniſſe, par ialouſie, pour m'empeſcher de l'aymer, & l'a donnée en garde à un monſtre qui ne dort jamais; car comme il a cent yeux, il y en a touſjours quelqu'un qui veille. Mais tu es adroit pour m'en deffaire; Va le tuër en la foreſt de Nemée, où il garde cette belle; & apres ſa mort, tu ameneras Io par mer en Egypte où elle ſera adorée ſous le nom d'Iſis. Je veux qu'elle preſide aux vents & aux flots, & qu'elle ſoit la patrone des Nautonniers.

GANYMEDE. Comment ! tu ne me remettras pas aujourd'huy où tu m'as pris ?

JUPITER. Non ; car toute ma peine seroit perduë.

GANYMEDE. Mais mon pere se mettra en colere lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le fouët pour avoir abandonné mon troupeau.

JUPITER. Ne crains point, tu demeureras toûjours icy.

GANIMEDE. Je ne le veux pas, laisse-moy aller, & ie te promets pour recompense de te sacrifier l'honneur de nôtre troupeau.

JUPITER. Que tu-es simple, & veritablement enfant ! Il faut oublier tout cela maintenant que tu-és dans le Ciel, & en estat de faire du bien à ton pere & à ton païs, sans te soucier de leur colere ; Car tu ne seras plus homme, mais Dieu ; & au lieu de lait & de fromage tu vivras de Nectar & d'Ambroisie, & verras reluire ton Astre dans le Ciel, par dessus les autres.

GANYMED. Mais si ie veux iouër qui me tiendra compagnie ? car i'avois plusieurs petits camarades sur le Mont Ida.

JUPITER. Cupidon iouëra avec toy aux osselets ; console-toy seulement, & ne songe plus aux choses du monde.

GANYMED. Mais à quoy serviray-je icy ? y a-t'il des troupeaux à garder ?

JUPITER. Tu seras l'Echanson des Dieux, & leur verseras le Nectar.

GANYMEDE. Est-il meilleur que le lait ?

JUPITER. Tu ne voudras plus boire d'autre chose lors que tu en auras gousté.

GANYMED. Et où coucheray-je la nuit, sera-ce avec mon petit camarade Cupidon ?

GANYMEDE. Comment ! tu ne me remettras pas aujourd'huy où tu m'as pris ?

JUPITER. Non ; car toute ma peine seroit perduë.

GANYMEDE. Mais mon pere se mettra en colere lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le fouët pour avoir abandonné mon troupeau.

JUPITER. Ne crains point, tu demeureras toûjours icy.

GANIMEDE. Je ne le veux pas, laisse-moy aller, & ie te promets pour recompense de te sacrifier l'honneur de nôtre troupeau.

JUPITER. Que tu-es simple, & veritablement enfant ! Il faut oublier tout cela maintenant que tu-es dans le Ciel, & en estat de faire du bien à ton pere & à ton pais, sans te soucier de leur colere ; Car tu ne seras plus homme, mais Dieu : & au lieu de lait & de fromage tu vivras de Nectar & d'Ambroisie, & verras reluire ton Astre dans le Ciel, par dessus les autres.

GANYMEDE. Mais si ie veux joüer qui me tiendra compagnie ? car i'avois plusieurs petits camarades sur le *Mont Ida*.

JUPITER. *Cupidon* joüera avec toy aux osselets ; *console-toy* seulement, & ne songe plus aux choses du monde.

GANYMEDE. Mais à quoy serviray-je icy ? y a-t'il des troupeaux à garder ?

JUPITER. Tu seras l'Echanson des Dieux, & leur verseras le Nectar.

GANYMEDE. Est-il meilleur que le lait ?

JUPITER. Tu ne voudras plus boire d'autre chose lors que tu en auras goûté.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit, sera-ce avec mon petit camarade Cupidon ?

JUPITER. Non, mais avec moy, car c'est pour cela que ie t'ay pris.

GANYMEDE. Ne sçaurois-tu coucher seul ?

JUPITER. C'est qu'il y a du plaisir de coucher avec un bel enfant.

GANYMEDE. A quoy sert la beauté quand il faut dormir ?

JUPITER. Cela rend le sommeil plus agreable.

GANYMEDE. Mais mon pere se fâchoit toûjours quãd ie couchois avec luy, & disoit que je ne faisois que remuër & parler toute la nuit, & que ie luy donnois des coups de pied ; de sorte qu'il m'croyoit le matin coucher avec ma mere. Si tu ne m'as donc enlevé que pour cela, tu peux bien me remettre où tu m'as pris.

JUPITER. Je t'aime bien de la sorte ; car ie te baiseray alors tout mon saoul.

GANYMEDE. Tu feras ce qu'il te plaira, mais pour moy, ie dormiray cependant.

JUPITER. Nous en parlerons une autre fois ; Maintenant Mercure qu'on l'emméne, & qu'on luy fasse boire l'Immortalité ; afin qu'il nous serve d'Echanson : mais aprends luy auparavant à presenter le gobelet.

DIALOGUE

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. DEpuis que tu as amené icy Ganymede, tu ne me caresses plus comme auparavant.

JUPITER. Es-tu jalouse d'un si simple & si innocent garçon ? Je croyois qu'il n'y eust que les femmes qui te pussent mettre en mauvaise humeur.

Tu ne te gouvernes pas mieux pour ce
ny d'une façon plus honneſte. Car ie vous
ce une choſe bien-ſeante au Maître des
e ſe metamorphoſer tous les iours, tan-
ntoſt en taureau, tantoſt en Cygne, pour
nmettre ſur terre des adulteres? Mais en-
tranſportes-tu pas des Maîtreſſes dans le
mme tu-as fait ce petit mignon de cou-
ue tu tiés toûjours pres de toy, ſous pre-
en faire ton Echanſon, comme s'il n'y en
int icy, & qu'Hebé & Vulcain fuſſent las
leur charge, & qu'on ne pût prendre à un
e Verſeur d'eau ? D'ailleurs, tu ne prends
de ſa main le verre, que tu ne le baiſes
e en preſence de tout le monde, &
oit que ce baiſer t'eſt plus doux que le
Car ſouvent tu demandes à boire ſans
f, & ſeulement pour avoir un pretexte
ſer ; quelquefois tu le fais boire le pre-
our boire apres luy, & le baiſer en quel-
e en beuvãt. Il te faiſoit beau voir l'autre
ier avec luy aux oſſelets ſans ton foudre
gide ! Je ſçay tout, ne penſe pas m'en
ire.

R. Quel mal y a-t'il à baiſer un bel en-
joindre ce plaiſir à celuy du Nectar : Si
is gouſté, tu ne me ferois plus ces re-

. Ce ſont-là des diſcours de Pederaſte,
e que i'euſſe bien perdu l'eſprit pour
ma bouche de celle d'un petit efeminé.
R. Tout efeminé qu'il eſt, il m'eſt plus
ue.....Ne m'en fais pas dire davantage,
e contrôler mes actions.

Je te conſeille de l'épouſer pour me-

JUNON. Tu ne te gouvernes pas mieux pour ce regard, ny d'une façon plus honneste. Car ie te prie, est-ce une chose bien-seante au Maistre des Dieux de se metamorphoser tous les iours, tantoſt en or, tantoſt en taureau, tantoſt en Cygne, pour aller commettre ſur terre des adulteres? Mais encore ne tranſportes-tu pas des Maiſtreſſes dans le Ciel, comme tu-as fait ce petit mignon de cochette, que tu tiés touſjours pres de toy, ſous pretexte d'en faire ton Echanſon, comme s'il n'y en avoit point icy, & qu'Hebé & Vulcain fuſſent las de faire leur charge, & qu'on ne pût prendre à tout beſoin, le Verſeur d'eau? D'ailleurs, tu ne prenois iamais de ſa main le verre, que tu ne le baiſaſſes luy méme en preſence de tout le monde, à l'on diroit que ce baiſer t'eſt plus doux que Nectar. Car ſouvent tu demandes à boire [illegible] avoir ſoif, & ſeulement pour avoir un pretexte de le baiſer, quelquefois tu le fais boire le premier, pour boire apres luy, & le baiſer en quelque ſorte en beuvant. Il te faiſoit beau voir l'autre iour, joüer avec luy aux oſſelets ſans ton foudre ny ton Egide! Je ſçay tout, ne penſe pas m'en faire accroire.

JUPITER. Quel mal y a-t'il à baiſer un bel enfant, & à joindre ce plaiſir à celuy du Nectar? Si tu en avois gouſté, tu ne me ferois plus ces reproches.

JUNON. Ce ſont-là des diſcours de Pederaſte: il faudroit que j'euſſe bien perdu l'eſprit pour aprocher ma bouche de celle d'un petit efeminé

JUPITER. Tout efeminé qu'il eſt, il m'eſt plus agreable que.....Ne m'en fais pas dire davantage, & celle de contrôler mes actions.

JUNON. Je te conſeille de l'épouſer pour me

fâcher encore plus; Souvien-toy comme tu me traites pour luy.

JUPITER. C'eſt que tu voudrois que ton boiteux nous ſervist à table, lors qu'il ſort de ſa forge, tout couvert de ſuye & de ſueur, & que ie le baiſaſſe en cet eſtat, où il te fait horreur à toy-meſme qui és ſa mere. Penſez qu'il ſeroit beau voir de renvoyer pour luy Ganymede, qui eſt ſi beau, & ſi mignon, & ce qui te fâche le plus, de qui les baiſers ſont plus doux que le Nectar.

JUNON. Maintenant, que ce beau Fils eſt icy, le mien te fait mal au cœur; mais tu ne t'en plaignois pas auparavant, & toute ſa ſuye, & ſa ſueur n'empeſchoient pas qu'avec plaiſir tu ne priſſes le verre de ſa main.

JUPITER. Ta jalouſie ne fait qu'accroiſtre ta douleur, & mon amour. Fay-toy ſervir par Vulcain, ſi tu n'es pas bien aiſe de voir Ganymede, mais pour moy, ie veux qu'il me preſente à boire, & qu'il me donne à chaque fois dix baiſers. Ne pleure point, mon mignon, ie feray repentir tous ceux qui s'attaqueront à toy.

AUTRE DIALOGUE

de JUNON & de JUPITER.

JUNON. QVi penſes-tu que ſoit Ixion!

JUPITER. Vn fort galand homme, & de bonne compagnie; car ſans cela, ie ne l'aurois pas admis à ma table.

JUNON. C'eſt un inſolent qui n'eſt pas digne de cet honneur.

JUPITER. Qu'a-t'il fait? Je le veux ſçavoir.

y honte de le dire, tant ſon impu-
nde.
-t'il voulu careſſer quelque Deeſſe?
que c'eſt ce que tu veux dire.
s'eſt addreſſé à moy-meſme. Je ne
rde du cõmencement à ſon amour;
royant qu'il avoit touſiours l'œil
'il ſoûpiroit de temps en temps, &
des larmes; qu'il beuvoit apres
'avois bû, & en beuvant me regar-
it le verre, ie m'apperçus de ſa fo-
honte de te le dire, & crûs que cela
la fin il a eſté ſi inſolẽt que de m'en
ouchant les oreilles, pour n'en rien
s venuë icy te le dire tout courant,
fiſſes un châtiment exemplaire.
Voilà un hardy maraut, de vouloir
nes à Jupiter. Il faut que le Nectar
re; mais c'eſt moy qui en ſuis cau-
ner les Mortels, & les faire man-
. Car il ne ſe faut pas étonner ſi
es viãdes, ils ont les mêmes deſirs,
de l'amour pour des beautez im-
çais quel Tiran c'eſt que l'Amour.
ſt vray qu'il eſt bien ton maiſtre,
n, comme l'on dit, par le nez. Mais
urquoy tu as pitié d'Ixion : C'eſt
e te rendre ce que tu luy as preſté;
né autrefois avec ſa femme, & en
s.
T'en ſouvient-il encore ? Sçais-tu
deſſein ? Ce ſeroit un trop grand
bannir pour jamais de noſtre pre-
uis qu'il pleure & ſoûpire, ie ſuis

JUNON. J'ay honte de le dire, tant son impudence est grande.

JUPITER. A-t'il voulu caresser quelque Deesse? car il semble que c'est ce que tu veux dire.

JUNON. Il s'est addressé à moy-même. Je ne prenois pas garde du cõmencement à son amour, mais à la fin voyant qu'il avoit touſiours l'œil sur moy, & qu'il soûpiroit de temps en temps, & laiſſoit couler des larmes; qu'il beuvoit après moy lors que j'avois bû, & en beuvant me regardoit, & baiſoit le verre, ie m'apperçus de la folie, mais j'eus honte de te le dire, & crûs que cela se passeroit. A la fin il a esté si insolent que de m'en parler; Alors bouchant les oreilles, pour n'en rien entẽdre, je suis venuë icy te le dire tout courant, afin que tu en fiſſes un châtiment exemplaire.

JUPITER. Voilà un hardy maraut, de vouloir planter des cornes à Jupiter. Il faut que le Nectar l'ait bien enyvré; mais c'est moy qui en suis cause, pour trop aimer les Mortels, & les faire manger à ma table. Car il ne se faut pas étonner à user des mêmes viãdes, ils ont les mêmes desirs, & conçoivent de l'amour pour des beautez immortelles? *Tu sçais quel Tiran c'est que l'Amour.*

JUNON. *Il est vray qu'il est bien ton maiſtre,* & te mene bien, comme l'on dit, par le nez. Mais *je voy bien pourquoy tu as pitié d'Ixion: C'est* qu'il ne fait que te rendre ce que tu luy as presté. Car tu as couché autrefois avec sa femme, & en as eu Pirithoüs.

JUPITER. T'en souvient-il encore? Sçais-tu quel est mon dessein? Ce seroit un trop grand supplice de le bannir pour jamais de nostre presence; mais puis qu'il pleure & soûpire, je suis d'avis....

JUNON. Quoy? que le couche avec luy?

JUPITER. Non pas cela; mais quelque fantôme qui te ressemble, pour contenter en quelque sorte sa passion.

JUNON. Ce seroit le recompenſer, au lieu de le punir.

JUPITER. Mais quel mal cela te feroit-il?

JUNON. Il croiroit m'embraſſer & l'affront en retomberoit sur moy.

JUPITER. Mais il n'y auroit que luy de trompé; car quand nous formerions une nuë à ta reſſemblance, ce ne seroit pas Junon.

JUNON. Comme les hommes ont souvent plus de vanité que d'amour, il s'iroit vanter d'avoir couché avec moy, & me perdroit de reputation.

JUPITER. Si cela arrive, ie le precipiteray dans les enfers, où attaché à une rouë, il ne fera que tournoyer, sans prendre jamais aucun repos.

JUNON. Ce ſupplice ne seroit pas trop grand pour son crime.

DIALOGUE

DE VULCAIN ET D'APOLLON.

VULCAIN. APollon, as-tu veu le petit Mercure, comme il est beau & ſoûrit à tout le monde? Il fait assez voir ce qu'il sera un jour, quoy que ce ne soit encore qu'un enfant.

APOLLON. L'appelles-tu enfant? luy qui est plus vieux que Japet en malice.

VULCAIN. Quel mal peut-il avoir fait, qu'il ne fait encore que de naiſtre?

APOLLON. Demande-le à Neptune dont il a

emporté le trident, & à Mars de qui il a pris l'épée, sans parler de moy, dont il a dérobé l'arc & les flèches.

VULCAIN. Quoy ? un enfant encore au maillot ?

APOLLON. Tu verras ce qu'il sçait faire s'il t'approche.

VULCAIN. Il est déja venu chez moy.

APOLLON. Et ne t'a-t'il rien pris ?

VULCAIN. Non, que ie sçache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VULCAIN. Je ne vois point mes tenailles.

APOLLON. Je gage qu'on les trouvera dans ses langes.

VULCAIN. Quoy, il est déja si adroit ce petit voleur ! Je croy qu'il a apris à dérober dans le ventre de sa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez ; Tu vois comme il cause, il sera un jour grand orateur, & mesme bon luteur, si ie ne me trompe ; car il a déja donné le croc-en-jambes à Cupidon ; Et comme les Dieux en rioient, & que Venus le prit pour le baiser, il luy déroba son Ceste, & eût emporté le foudre de Jupiter, s'il n'eust esté trop chaut, & trop pesant ; mais il luy enleva son sceptre.

VULCAIN. Voila un hardy petit galand.

APOLLON. Il est aussi musicien.

VULCAIN. Comment cela ?

APOLLON. Il a fait un instrument de la coquille d'une tortuë, dont il jouë en perfection, [illegible] me rendre jaloux, moy qui suis le Dieu [illegible]onie. Sa mere dit, qu'il ne dort pas [illegible] nuit, & qu'il va jusqu'aux enfers, pour [illegible]rs quelque butin ; car il a une verge

emporté le trident, & à Mars de qui il a pris l'épée, sans parler de moy, dont il a dérobé l'arc & les flèches.

VULCAIN. Quoy ? un enfant encore au maillot ?

APOLLON. Tu verras ce qu'il sçait faire s'il t'approche.

VULCAIN. Il est déja venu chez moy.

APOLLON. Et ne t'a-t'il rien pris ?

VULCAIN. Non, que ie sçache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VULCAIN. Je ne vois point mes tenailles.

APOLLON. Je gage qu'on les trouvera dans ses langes.

VULCAIN. Quoy, il est déja si adroit ce petit voleur ! Je croy qu'il a apris à dérober dans le ventre de sa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez ; Tu vois comme il cause, il sera un jour grand orateur, & mesme bon luteur, si ie ne me trompe ; car il a déja donné le croc-en-jambes à Cupidon. Et comme les Dieux en rioient, & que Venus le prit pour le baiser, *il luy déroba son Carquois* & eût emporté *le foudre de Jupiter*, s'il n'eût esté trop chaut, & trop pesant ; mais il luy enleva son sceptre.

VULCAIN. Voila un hardy petit galand.

APOLLON. Il est aussi musicien.

VULCAIN. Comment cela ?

APOLLON. Il a fait un instrument de la coquille d'une tortuë, dont il jouë en perfection jusqu'à me rendre jaloux, moy qui suis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit, qu'il ne dort pas mesme la nuit, & qu'il va jusqu'aux enfers, pour faire toûjours quelque butin ; car il a une vertu

de grande vertu, dont il r'appelle les morts à la vie, & conduit les vivans au tombeau.

VULCAIN. C'est moy qui la luy ay donnée pour luy servir de jouët.

APOLLON. Il t'a pris tes tenailles pour recompense.

VULCAIN. Je suis bien aise que tu m'en fasse souvenir, ie les vais chercher dans son berceau.

DIALOGUE

de VULCAIN & de JUPITER.

VULCAIN. VOicy une coignée bien tranchante que ie t'apporte, Que veux-tu que nous en fassions ?

JUPITER. Fend-moy la teste en deux tout d'un coup.

VULCAIN. Tu veux voir si ie seray assez fort pour l'entreprendre ; Dy tout de bon, à quoy tu la veux employer.

JUPITER. A me fendre la teste par la moitié. Je ne ris point, & si tu ne m'obeïs, tu verras comme il t'en prendra ; Frape seulement de toute ta force ; car la teste me fend de douleur, & ie souffre les mesmes maux, que si j'estois en travail d'enfant.

VULCAIN. Prend garde que nous n'allions faire quelque sottise ; Car ie ne t'accoucheray pas si doucement qu'une Sage-femme.

JUPITER. Frape seulement, sans rien craindre, & me laisse faire le reste.

VULCAIN. C'est bien malgré moy ; mais qu'y feroit-on ? il faut obeïr. Grands Dieux ! Je ne m'étonne pas si tu avois mal à la teste, y ayant

nfermée, & encore une Amazone
& le bouclier ; C'eſt ce qui te ren-
. Mais qu'elle eſt belle ! Donne-la
compenſe de t'avoir délivré ſi heu-
puis qu'elle eſt déja en âge d'eſtre

e le veux ; mais tu auras bien de la
oudre à t'épouſer ; car elle veut de-
e toute ſa vie.
Laiſſe-moy faire, j'en viendray
pourveu que j'aye ton conſente-

Ne t'y frotte pas ſi tu es ſage.

DIALOGUE

TUNE ET DE MERCURE.

NE ſçauroit-on parler à Ju-
piter ?
lon, il eſt empeſché.
y-luy que c'eſt moy.
e l importune point, on ne le peut
oir aujourd'huy.
t-ce qu'il eſt avec Junon ?
e n'eſt pas cela.
y donc : avec Ganymede ?
ncore moins.
a t'il ? ie le veux ſçavoir.
le trouve mal.
equoy ?
y honte de le dire.
moy qui ſuis ſon frere ?

une femme enfermée, & encore une Amazone avec la lance & le bouclier ; C'eſt ce qui me rendoit ſi colere. Mais qu'elle eſt belle ! Donne-moy pour recompenſe de t'avoir délivré de ton treuſement, puis qu'elle eſt déja en âge d'eſtre mariée.

Jupiter. Je le veux ; mais tu auras bien de la peine à la reſoudre à t'épouſer ; car elle veut demeurer vierge toute ſa vie.

Vulcain. Laiſſe-moy faire, j'en viendray bien à bout, pourveu que j'aye ton conſentement.

Jupiter. Ne t'y frotte pas ſi tu es ſage.

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET DE MERCURE.

Neptune. NE ſçauroit-on parler à Jupiter ?

Mercure Non, il eſt empeſché.

Neptune. Dy-luy que c'eſt moy.

Mercure. Ne l'importune point, on ne le peut voir aujourd'huy.

Neptune. Eſt-ce qu'il eſt avec Junon ?

Mercure. Ce n'eſt pas cela.

Neptune. Quoy donc ; avec Ganymede ?

Mercure. Encore moins.

Neptune. Qu'a-t'il ? ie le veux ſçavoir.

Mercure. Il ſe trouve mal.

Neptune. Dequoy ?

Mercure. J'ay honte de le dire.

Neptune. A moy qui ſuis ſon frere ?

Mercure. Il vient d'accoucher.

Neptune. Comment ? eſtoit-il hermaphrodite ? Je ne m'en eſtois pas apperceu, ny qu'il euſt le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

Mercure. Auſſi n'eſt-ce pas là qu'il avoit mal.

Neptune. Où donc, à la teſte ? comme quand il accoucha de Minerve ? Il a le chef bien fecond.

Mercure. Non, à la cuiſſe.

Neptune. Comment cela ? accouche-t'il par tous les endroits du corps ?

Mercure. Junon, par jalouſie, a perſuadé à Semele qu'il aymoit, de coucher avec luy dans toute ſa gloire ; ſi bien que le feu de ſon foudre s'eſt pris au lambris de la chambre, & l'a conſumée. Tout ce qu'on a pû faire en cette rencontre, ç'a eſté de ſauver l'enfant ; car elle eſtoit groſſe ; & de le mettre tout chaud, du ventre de la mere dans la cuiſſe de Jupiter, où il a acheve ſon terme. Il vient preſentement de s'en delivrer, & eſt encore tout debile du travail.

Neptune. Et qu'a-t'on fait de l'enfant ?

Mercure. Je l'ay porté à Nyſſe, pour eſtre nourry par les Nymphes du païs, qui l'ont nommé Dionyſius du nom de ſon pere, & de celuy de leur Patrie.

Neptune. Ainſi Jupiter eſt le pere & la mere de cet enfant ?

Mercure. Il eſt vray ; mais ie n'ay pas le loiſir de t'en dire davantage ; car ie vais de ce pas querir de l'eau, & le reſte dont ont beſoin les accouchées.

DIALOGUE

ERCURE & DU SOLEIL.

A Rreſte,Soleil,par l'eſpace de trois
jours, & qu'il n'y ait, cependant,
gue nuit ; Que les heures détellent
x, eſteins ton flambeau, & te repoſe.
II. Voila des commandemens bien
Eſt-ce que j'ay manqué à mon devoir;
, pour me punir, veut que la nuit
du jour ?
. Non, c'eſt qu'il en a beſoin pour
d'importance.
II. Où eſt-il maintenant ?
. Chez Alcmene en Beocie.
II. Et une nuit ne ſuffit pas pour con-
deſirs ?
. Non pas cela ; mais pour achever
'il a commencé.
II. Qu'il l'acheve à la bonne heure;
ne ſe faiſoit pas du temps de Saturne.
choit point d'avec Rhéa, pour aller
femme de ſon voiſin : Maintenant
rain il faut bouleverſer tout le mon-
lant, mes chevaux deviendront ré-
exercice, & il naiſtra des eſpines dans
du Soleil. Les hommes languiront
nebres : & tout cela, pour baſtir ce
!
. Tay-toy, qu'il ne t'en faſſe re-
endant, je vais achever ma commiſ-
à la Lune qu'elle ne ſe haſte pas non

DIALOGUE

de MERCURE & du SOLEIL.

MERCURE. ARreste, Soleil, par l'espace de trois jours, & qu'il n'y ait, cependant qu'une longue nuit; Que les heures detournent tes chevaux, esteins ton flambeau, & retire-toi.

LE SOLEIL. Voila des commandemens bien étranges. Est-ce que j'ay manqué à mon devoir, que Jupiter, pour me punir, veut que la nuit triomphe du jour?

MERCURE. Non, c'est qu'il en a besoin pour une chose d'importance.

LE SOLEIL. Où est-il maintenant?

MERCURE. Chez Alcmene en Beocie.

LE SOLEIL. Et une nuit ne suffit pas pour contenter ses desirs?

MERCURE. Non pas cela; mais pour achever le heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'achève à la bonne heure: mais cela ne se faisoit pas du temps de Saturne. Il ne découchoit point d'avec Rhéa, pour aller caresser la femme de son voisin: Maintenant pour une putain il faut bouleverser tout le monde. Cependant, mes chevaux deviendront restifs faute d'exercice, & il naîtra des espines dans la carriere du Soleil. Les hommes languiront dans les tenebres: & tout cela, pour bastir un beau Heros!

MERCURE. Tay-toy, qu'il ne t'en faille repentir. Cependant, je vais achever ma commission, & dire à la Lune qu'elle ne se haste pas tant

plus, & au sommeil qu'il n'abandonne point les hommes, de peur qu'ils ne s'apperçoivent de ce changement.

DIALOGUE

de VENUS & de LA LUNE.

VENUS. DEquoy t'accuse-t'on, belle Courriere? d'arrester quelque fois ton char au milieu de ta course, pour aller visiter un chasseur, & pour le contempler à ton aise lors qu'il est endormy sur les Montagnes de la Carie.

LA LUNE. C'est ton fils qui en est cause.

VENUS. Laissons-là ce petit insolent, qui n'épargne pas mesme sa mere, & qui m'a souvent couverainte de descendre sur le mont Ida, pour y caresser Anchise, ou sur le Liban en faveur d'Adonis, avant que Proserpine me l'eust ravy pour le posseder; quoy que depuis, touchée de mes larmes, elle me l'ait rendu pour moitié. Je l'ay cent fois menacé de briser son arc & son carquois, & de luy couper les aisles, & le fessay bien l'autre jour avec un de mes patins; mais quoy! il ne s'en souvient plus, si-tost qu'il est échapé. Cependant, ce Chasseur est-il beau? car cela serviroit de quelque consolation.

C'est qu'il moitié de l'année aux enfers

LA LUNE. Tu sçais qu'il n'y a point de laides amours; mais il est vray que je ne me puis lasser de le regarder, lors qu'au retour de la chasse, il étend son manteau sur l'herbe, & s'endort, appuyé d'une main sur son coude, & de l'autre laissant negligemment tomber ses traits. Alors

nt ſans faire bruit, & marchant ſur la
es pieds ; de peur de l'éveiller, ie gouſte,
chant, le doux parfum de ſon haleine. Tu
ſſez le reſte, car tu ſçais ce que c'eſt que
mais il eſt vray que ie meurs d'amour.

DIALOGUE

VENUS ET DE CUPIDON.

REGARDE ce que tu fais, petit
fripon, ie ne parle point des de-
ue tu cauſes dans le monde; mais que ne
int dans le Ciel ? Tu changes Jupiter en
as ; Tu fais deſcendre la Lune en terre;
s le Soleil dans les priſons de Climene;
r des affrons que tu me fais à moy mé-
is ta mere. Mais tout cela ſeroit peu, ſi
ois auſſi attaqué à celle des Dieux, que
ourir toute forcenée ſur le mont Ida,
e d'amour pour ſon Atys, & s'enque-
aux forests & aux rochers; montée ſur
i eſt traiſné par des Lions, & ſuivy de
ntes, qui ne ſont pas plus ſages qu'elle.
ſe font des inciſions au coude; les au-
nt tout échevelés par des precipices;
onnent du cor, ces autres du tambour
bales ; ſi bien que toute la montagne
leurs cris & de leurs débauches. Je
c que cette Deeſſe, ſi elle retourne
ur en ſon bon ſens, ne venge ſur toy
ou qu'elle ne te tuë en ſa fureur, & ne
hirer par ſes Lions, ou bien par ſes
ſont encore plus farouches.

descendant sans faire bruit, & marchant sur la pointe des pieds ; de peur de l'éveiller, ie gouste en approchant, le doux parfum de son haleine ie devines assez le reste, car tu sçais ce que c'est d'aimer ; mais il est vray que ie meurs d'amour

DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. REGARDE ce que tu fais, petit fripon, ie ne parle point des desordres que tu causes dans le monde ; mais que fais-tu point dans le Ciel ? Tu changes Jupiter cent façons ; Tu fais descendre la Lune en terre. Tu arrestes le Soleil dans les prisons de Climene sans parler des affronts que tu me fais à moy même qui suis ta mere. Mais tout cela seroit peu, si tu ne t'estois aussi attaqué à celle des Dieux, car tu fais courir toute forcenée sur le mont Ida transportée d'amour pour son Atys, & s'écorchant de luy aux fueilles & aux rochers ; montée sur un char qui est traisné par des Lions, & suivy de ses Corybantes, qui ne sont pas plus sages qu'elle. Car les uns se font des incisions au coude ; les autres courent tout échevelés par des precipices. Ceux-cy sonnent du cor, ces autres du tambour & des cymbales ; si bien que toute la montagne retentit de leurs cris & de leurs débauches. Ecrains donc que cette Deesse, si elle recouvre quelque jour en son bon sens, ne venge sur toy cet affront, ou qu'elle ne te ruë en sa fureur, & ne te fasse déchirer par ses Lions, ou bien par ses Prestres qui sont encore plus farouches.

CUPIDON. Je ne crains ni les uns ni les autres, car ses Prestres sont trop effeminez, & j'ay apprivoisé ses lions, & en fais ce que ie veux. D'ailleurs elle est trop empeschée à l'amour pour songer à la vengeance. Et puis, quel mal fais-je, de rendre aymable ce qui est beau ? Voudrois-tu que j'eusse guery Mars de la passion qu'il a pour toy ?

VENUS. Que tu es malin ! mais qu'il te souvienne de ce que j'ay dit.

DIALOGUE

D'HERCULE, D'ESCULAPE & de JUPITER.

JUPITER. N'AVEZ vous point de honte devous entrebattre comme des coquins, & de vous quereler jusqu'à la table de Jupiter ?

HERCULE. Est-il juste, mon pere, que ce Charlatan passe devant moy ?

ESCULAPE. Non pas Charlatan ; mais le Dieu de la Medecine, qui vaut mieux cent fois que toy, & tous tes semblables.

HERCULE. En quoy est-ce, Imposteur, que tu vaudrois mieux que moy ? Est-ce pour avoir esté frappé de la foudre pour ton beau sçavoir : car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCULAPE. Il te sied bien de me reprocher ma mort, apres avoir esté brûlé tout vif sur le mont Eta comme un criminel.

HERCULE. C'a esté volontairement lors que j'ens purgé l'Univers de monstres. Mais pour toy, qu'as-tu jamais fait que l'empirique, comme ces affronteurs, qui sçavent quelques se-

par où ils se font admirer ?

ULAPE. Tu-as raison ; car c'est moy qui nnay de l'onguent pour la brusture lors que ntas icy tout échaudé. Mais ie n'ay iamais omme toy, esclave d'une Impudique, qui oit filer, & te soufleroit lors que tu man- à ton devoir. D'ailleurs, ie n'ay point tué mme, ny mes enfans, comme tu as fait.

RCULE. Si tu ne te tais, tu porteras la peine insolence, & ie te feray faire une culebu- ciel en terre, dont tu auras bien de la pei- uerir, quelque excellent que tu sois dans decine.

ITER. Et moy, si vous ne vous arrestez, ie mettray tous deux dehors par les épaules : sculape passe le premier, puis qu'il est le ncien.

DIALOGUE.

MERCURE & D'APOLLON.

CURE. QV'as-tu, Apollon, d'estre ainsi triste ?

LON. Qui ne le seroit, estant si mal-heu- reux en amour ?

URE. Quel mal-heur t'est-il arrivé depuis la perte de Daphné ?

LON. La mort d'Hyacinthe.

URE. Qui l'a tué ?

LON. Moy-mesme.

URE. Estois-tu en fureur comme tu y es quelquefois ?

LLON. Non; mais comme ie joüois au pa- c luy, Zephyre ialoux de nostre amitié,

crets par où ils se font admirer ?

ESCULAPE. Tu-as raison ; car c'est moy qui te donnay de l'onguent pour la brulure lors que tu montas icy tout échaudé. Mais ie n'ay iamais esté comme toy, esclave d'une Impudique qui me faisoit filer, & me soufletoit lors que ie manquois à ton devoir. D'ailleurs, ie n'ay point tué ma femme, ny mes enfans, comme tu as fait.

HERCULE. Si tu ne te tais, tu porteras la peine de ton insolence, & ie te feray faire une cheute du ciel en terre, dont tu auras bien de la peine à guerir, quelque excellent que tu sois en la Medecine.

JUPITER. Et moy, si vous ne vous arrestez, ie vous mettray tous deux dehors par les épaules. Qu'Esculape passe le premier, puis qu'il est le plus ancien.

DIALOGUE.

de MERCURE & d'APOLLON.

MERCURE. QV'as-tu, Apollon, d'estre si triste ?

APOLLON. Qui ne le seroit, estant si malheureux en amour ?

MERCURE. Quel mal-heur t'est-il arrivé depuis la perte de Daphné ?

APOLLON. La mort d'Hyacinthe.

MERCURE. Qui l'a tué ?

APOLLON. Moy-mesme.

MERCURE. Estois-tu en fureur comme tu fus quelquefois ?

APOLLON. Non ; mais comme ie joüois au palet avec luy, Zephyre ialoux de nostre amitié

a emporté le palet & luy en a cassé la teste. Ie l'ay poursuivy vainement, iusqu'aux Montagnes ; car qui pourroit atteindre le vent ? Mais au retour, j'ay esté contraint de faire les funerailles de mes amours avec celles d'Hyacinthe ; Toutesfois, pour me consoler, j'ay fait naistre de son sang une fleur, qui est illustre pour son odeur & pour sa beauté, & qui porte la marque de mes regrets & de mes plaintes ; mais ie ne laisseray pas de le regretter toute ma vie.

MERCURE. Tu-as tort, Apollon ; Car ceux qui aiment les choses mortelles, se doivent resoudre à les perdre.

AUTRE DIALOGUE.

d'APOLLON & de MERCURE.

MERCURE. C'Est une chose étrange, Apollon, que Vulcain ait épousé les plus belles de toutes les Deesses, & ie ne sçay comme elles ont le courage de l'embrasser, lors qu'au retour de sa forge il est tout couvert de suye & de sueur.

APOLLON. Il y a dequoy s'en estonner, & principalement à un Amant infortuné comme moy, qui suis un peu mieux fait que luy, pour ne rien dire davantage.

MERCURE. Vante maintenant ta beauté & ton harmonie, & moy ma force & mon adresse ; lors qu'il te faudra coucher, nous nous trouverõs tout seuls ; tandis qu'un miserable courtaut de boutique tout estropié, caressera Venus & les Graces.

APOLLON. Encore as-tu eu quelque bonne fortune en ta vie, ce qui te peut servir de quel-

ıfolation ; car tu n'as pas autrefois déplû
s, & en as eu l'hermaphrodite : Mais moy
‹ perſonnes que j'ay ſervies, l'une a mieux
ſtre changée en arbre, que de me ſouffrir;
tué l'autre, par mal-heur, en me joüant.
dy-moy; comment ces Deeſſes ne ſont-
ıint jalouſes les unes des autres ?

CURE. C'eſt que Venus paſſe ſon temps
Ciel, tandis que les Graces ſont dans l'Iſle
nos avec Vulcain.

LLON. Penſes-tu qu'il ſçache les débau-
ſa femme ?

CURE. S'il les ſçait ? il n'en faut point
mais il n'en oſeroit rien dire, car il craint
e de Mars : Tu ſçais comme les gens de
ont inſolens, & particulierement envers
ans comme luy.

LON. On dit pourtant qu'il leur dreſſe
piege.

CURE. Je ne ſçay ; mais ie voudrois y
s.

DIALOGUE

de JUNON & de LATONE.

VEritablement, Latone, tu as fait de
beaux enfans à Jupiter.

NE. Nous ne pouvons pas toutes eſtre
e Vulcain.

. Il eſt vray qu'il eſt eſtropié ; mais
at Venus l'a bien voulu pour mary; car
il a enrichi le Ciel de mille feux, il s'eſt
uſtre par l'excellence de ſon Art. Mais ta

fille,

que consolation ; car tu n'as pas autrefois été à Venus, & en as eu l'hermaphrodite : Mais de deux personnes que j'ay servies, l'une a mieux aymé estre changée en arbre, que de me souffrir ; & j'ay tué l'autre, par mal-heur, en me jouant. Mais, dy-moy ; comment ces Deesses ne sont elles point jalouses les unes des autres ?

Mercure. C'est que Venus passe son temps dans le Ciel, tandis que les Graces sont dans l'Isle de Lemnos avec Vulcain.

Apollon. Penses-tu qu'il sçache les déportements de sa femme ?

Mercure. S'il les sçait ? il n'en faut point douter ; mais il n'en oseroit rien dire, car il craint la colere de Mars : Tu sçais comme les gens de guerre sont insolens, & particulierement contre les Artisans comme luy.

Apollon. On dit pourtant qu'il leur a dressé quelque piege.

Mercure. Je ne sçay ; mais je voudrois n'en estre pris.

DIALOGUE

de Junon & de Latone.

Junon. Veritablement, Latone, tu as fait de beaux enfans à Jupiter.

Latone. Nous ne pouvons pas toutes estre meres de Vulcain.

Junon. Il est vray qu'il est estropié ; mais en cet estat Venus l'a bien voulu pour mary, outre qu'il a enrichi le Ciel de mille feux, il s'est rendu illustre par l'excellence de son Art. Mais

fille, d'un courage masle, contre la bien-seance de son sexe, va iusqu'en Scythie esgorger ses hostes, plus cruelle mille fois que les Scythes ; & ton fils est de tous mestiers, Archer, Violon, Poëte, Medecin, & a estably des Bureaux de prophetie à Delphes, à Claros, & à Didyme, où il se mesle de predire l'avenir, & surprend les simples par des Oracles trompeurs, qui ont toûjours quelque porte de derriere, pour évader. Cependant, comme le nombre des sots est infiny, il s'enrichit de ses impostures ; mais les plus sages reconnoissent bien la fourbe, & sçavent que ce grand Prophete n'a pas sceu qu'il tueroit son Hyacinthe ; & que Daphné le fuiroit, malgré toute sa beauté & sa perruque d'or. Je m'estonne donc qu'on t'ait preferée à Niobe, & que tes enfans ayent esté iugez plus beaux que les siens.

Latone. Ta ialousie ne peut souffrir qu'ils triomphent dans le Ciel, & soient celebres, l'une par la beauté, & l'autre par son harmonie.

Junon. Tu me fais rire, de prendre ton fils pour un excellent Musicien, luy qui eust esté escorché en la place de Marsyas, si les Muses luy eussent fait justice. Pour ta fille, elle est si belle avec son visage de pleine lune, qu'Acteon fut devoré par ses chiens, pour l'avoir veuë toute nuë ; de peur qu'il ne fust la trompette, aussi bien que le témoin de sa laideur. Car pour sa pretenduë virginité, je n'en fais que rire, veu qu'elle ne pourroit faire le mestier de Sage-femme, comme elle fait, sans quelque experience.

Latone. Il te sied bien, Junon, d'estre altiere, estant compagne du lit & du thrône de Jupiter ; mais nous te verrons bien honteuse, lors

qu'épris de l'amour de quelque mortelle, il te quittera pour la posseder.

DIALOGUE

D'APOLLON & de MERCURE.

APOLLON. QV'as-tu à rire, Mercure?

MERCURE. Qui ne riroit, Apollon, d'une chose si plaisante?

APOLLON. Conte-la moy, afin que j'en rie à mon tour.

MERCURE. Mars vient d'estre pris, couché avec Venus.

APOLLON. Comment cela? fay-moy le recit de cette avanture.

MERCURE. Il y a long-temps que Vulcain se doutoit de leur amour, & épioit l'heure de les surprendre. Il avoit donc mis autour de son lit des filets comme invisibles, & estoit allé travailler à son fourneau. Le galand prenant son temps en l'absence du mary, est allé coucher avec sa maîtresse; mais le Soleil les a découverts, & en a averty Vulcain; de sorte qu'il les a pris tous deux sur le fait, & les a envelopez dans les rets. Venus toute confuse, tâchoit à couvrir sa nudité; Mars cherchoit à se depestrer; mais comme il a veu qu'il n'en pouvoit venir à bout, il a eu recours aux prieres & aux menaces.

APOLLON. Et Vulcain l'a laissé échaper?

MERCURE. Bien-loin de cela il a appellé tous les Dieux, pour estre témoins de son deshonneur. Cependant, ces pauvres Amans se voyant pris comme au trebuchet, baissoient la veuë &

qu'épris de l'amour de quelque mortelle, il s
quittera pour la posseder.

DIALOGUE

D'APOLLON & de MERCURE.

APOLLON. QV'as-tu à rire, Mercure?
MERCURE. Qui ne riroit, Apollon, d'u
choſe ſi plaiſante?

APOLLON. Conte-la moy, afin que j'en
mon tour.

MERCURE. Mars vient d'eſtre pris, couc
avec Venus.

APOLLON. Comment cela? fay-moy le
de cette avanture.

MERCURE. Il y a long-temps que Vulca
doutoit de leur amour, & épioit l'heure d
ſurprendre. Il avoit donc mis autour de ſo
des filets comme inviſibles, & eſtoit allé
fer à ſon fourneau. Le galand prenant ſon
en l'abſence du mary, eſt allé coucher avec la
treſſe; mais le Soleil les a découverts, &
averty Vulcain; de ſorte qu'il les a pris tous
ſur le fait, & les a enveloppez dans ſes rets. V
toute confuſe, tâchoit à couvrir ſa nudité; Ma
cherchoit à ſe depeſtrer; mais comme il a
qu'il n'en pouvoit venir à bout, il a eu recou
aux prieres & aux menaces.

APOLLON. Et Vulcain l'a laiſſé échaper?

MERCURE. Bien-loin de celail a appellé
les Dieux, pour eſtre témoins de ſon des
neur. Cependant, ces pauvres Amans ſe voy
pris comme au trebuchet, baiſſoient la veuë &

couvroient d'un voile de honte, comme pour cacher leur nudité.

APOLLON. Mais ce fol ne rougit-il point de publier ſon infamie?

MERCURE. Il eſt le premier à en rire; Mais pour te dire la verité, j'enviois la bonne fortune de Mars, d'eſtre ſurpris couché avec la plus belle de toutes les Deeſſes, & lié auec elle par des chaînes qui ne ſe pouvoient rompre.

APOLLON. Quoy! tu voudrois eſtre pris de la ſorte?

MERCURE. Qui en doute? Vien les voir en cét eſtat, & ſi tu n'es de mon avis, ie blâmeray ta froideur, ou loüeray ta continence.

DIALOGUE

de JUNON & de JUPITER.

JUNON. I'AUROIS honte, Jupiter, d'avoir un fils yvrogne & efféminé comme le tien, toûjours en la compagnie de certaines femmes furieuſes, & qui ſont plus mâles que luy; Enfin il reſſemble mieux à tout autre qu'à ſon pere.

JUPITER. Mais cét efféminé a conquis la Thrace & la Lydie, & aſſujetty les Indes, apres en avoir fait le Roy priſonnier, avec tous ſes Elephans. Et ce qui eſt de plus étrange, c'eſt qu'il a fait tout cela en ſautant & dançant avec des femmes, au ſon du tambour & de la flûte, & le plus ſouvent yvre; Que ſi quelqu'un a oſé parler de ſes myſteres, il l'a pris dans ſes ceps & la mere meſme a deſchiré ſon enfant. Cela n'eſt-il pas

Agavé & Penthée.

grand, & digne de Jupiter ? D'ailleurs, s'il eſt voluptueux & débauché, cela ne fait tort à perſonne ; Que ne feroit-il point eſtant ſobre, puis-qu'il fait de ſi grandes choſes eſtant yvre ?

JUNON. Ne viendras-tu point loüer auſſi l'invention de la vigne, apres avoir veu les maux qu'elle cauſe, & qu'elle couſta la vie au premier, *Icare.* à qui il fit ce beau preſent ?

JUPITER. Ce n'eſt pas le vin qui fait ces deſordres, mais l'excés ; car en le prenant moderément, il rend les hommes plus gays & plus vigoureux. Mais c'eſt la jalouſie qui te fait parler, & le ſouvenir de Semele ; puis-que tu blâmes indifferemment ce que ſon fils a de plus beau.

DIALOGUE

de VENUS & de CUPIDON.

VENUS. D'Où vient, petit Amour, que tu domptes tous les Dieux, & moy-meſme qui ſuis ta mere, & que tu ne peux rien ſur Pallas, comme ſi pour elle ton carquois eſtoit ſans fleſches, & ton flambeau ſans chaleur ?

CUPIDON. C'eſt que ie l'aprehende.

VENUS. Mais Mars eſt bien plus furieux, & tu ne l'aprehendes point ?

CUPIDON. Il me rend les armes volontairement, & m'appelle à ſon ſecours ; au lieu que Pallas me regarde de travers ; & un iour qu'il m'arriva de l'approcher, Si tu me touches, dit-elle, ie te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied, te precipiteray dans les enfers. D'ailleurs, elle a le regard terrible, & eſt effroyable avec ſon caſque & ſon bouclier, où l'on voit briller la

grand, & digne de Jupiter? D'ailleurs, s'il est vo-
luptueux & débauché, cela ne fait tort à perso-
ne; Que ne seroit-il point estant sobre, puis-qu'il
fait de si grandes choses estant yvre?

JUNON. Ne viendras-tu point loüer aussi l'in-
vention de la vigne, apres avoir veu les maux
qu'elle cause, & qu'elle couta la vie au premier
à qui il fit ce beau present?

JUPITER. Ce n'est pas le vin qui fait ces desor-
dres, mais l'excés; car en le prenant moderé-
ment, il rend les hommes plus gays & plus vi-
goureux. Mais c'est la jalousie qui te fait parler,
& le souvenir de Semele; puis-que tu blâmes in-
differemment ce que son fils a de plus beau.

DIALOGUE

de VENUS & de CUPIDON.

VENUS. D'Où vient, petit Amour, que tu
domptes tous les Dieux, & moy-
mesme qui suis ta mere, & que tu ne peux rien
sur Pallas, comme si pour elle ton carquois estoit
sans flesches, & ton flambeau sans chaleur?

CUPIDON. C'est que ie l'aprehende.

VENUS. Mais Mars est bien plus furieux, & tu
ne l'aprehendes point?

CUPIDON. Il me rend les armes volontaire-
ment, & m'appelle à son secours; au lieu que Pal-
las me regarde de travers; & un jour qu'il m'a-
riva de l'approcher, Si tu me touches, dit-elle,
ie te perceray de mon dard, ou te prenant par le
pied, te precipiteray dans les enfers. D'ailleurs
elle a le regard terrible, & est effroyable avec son
casque & son bouclier, où l'on voit briller la

teste de Meduse, coëffée de serpens.

VENUS. Mais tu crains Pallas & la Gorgone,
& n'aprehendes ny Jupiter ny ses foudres; les Mu-
ses mêmes qui n'ont ny foudre ny Gorgone, sont
à l'épreuve de tes traits.

CUPIDON. C'est que ie les respecte, & qu'elles
ont quelque chose de venerable, outre qu'elles
me divertissent par leurs chansons, & qu'il n'y
auroit point d'apparence de rendre le mal pour
le bien.

VENUS. Et Diane que t'a-t'elle fait?

CUPIDON. Elle a quelqu'autre amour dans la
teste.

VENUS. Quel?

CUPIDON. Celuy de la chasse, qui la fait brosser
par les forests, où ie ne la sçaurois suivre: Mais
pour son frere, quoy qu'il soit excellent Archer....

VENUS. Je sçay bien ce que tu veux dire; Que
tu l'as souvent blessé de tes dars.

LE IVGEMENT DE PARIS.

DIALOGUE

de JUPITER, MERCURE, PARIS, & les trois Deesses.

JUPITER. PRENS cette pomme, Mercure,
& va en Phrygie vers le beau pa-
steur de Troye, qui paist ses troupeaux sur le mont
Ida; Tu luy diras que ie l'ay fait Juge de la
beauté, parce qu'il est beau & amoureux. Les
Belles, il est temps de partir; car ie ne veux point
estre Juge, entre ma femme & mes filles, puis-

t prononcer en faveur de l'une, sans
eux autres ; & ie voudrois, s'il se
ie toutes trois remportassent la vi-
vous n'avez rien à craindre ; car
iris est fils de Roy, & parent de Ga-
est si simple & si peu malicieux, que
ez point apprehender de paroistre

our moy, mon pere, ie ne refuserois
Momus pour Juge, & accepte celuy-
il puisse estre ; car que pourroit-il
à la Deesse de la Beauté ; Mais il faut
ussi à mes rivales.
Nous prendrions à un besoin Mars
; quoy que ce soit ton galand.
Es-tu de mesme sentiment, Miner-
tu rougis, & baisses la veuë ? mais la
bien aux filles ; & ie vois bien que
tente aussi. Partez donc, à la bonne-
e les mal-heureuses ne s'en prennent
Juge; car vous sçavez que vous estes
il n'y a qu'une pomme.
. Allons, & prenons le chemin de la
e passeray le premier pour vous con-
us me suivrez sans vous arrester. Du
gnez rien, Je connois Pâris, il est hon-
e, & ne vous fera point d'injustice.
Que tu me plais de dire cela ; mais
-il marié ?
. Non ; mais ie croy qu'il a une mai-
mont Ida ; toutefois, c'est quelque
e & mal-apprise, qu'il n'aime pas
n avis ; mais pourquoy fais-tu cette

rêvois à autre chose.

qu'on ne peut prononcer en faveur de l'une, sans offenser les deux autres ; & ie voudrois, s'il pouvoit, que toutes trois remportassent la victoire. Mais vous n'avez rien à craindre ; car outre que Páris est fils de Roy, & parent de Ganimede, il est si simple & si peu malicieux, que vous ne devez point apprehender de paroistre devant luy.

VENUS. Pour moy, mon pere, ie ne refuseroi pas mesme Momus pour Juge, & accepte celuy-cy, quel qu'il puisse estre ; car que pourroit-on reprendre en la Deesse de la Beauté ; Mais il faut qu'il agrée aussi à mes rivales.

JUNON. Nous prendrions à un besoin Mars pour Arbitre, quoy que ce soit ton galand.

JUPITER. Es-tu de mesme sentiment, Minerve? Quoy! tu rougis, & baisses la veuë ? mais pudeur sied bien aux filles ; & ie vois bien que tu en és contente aussi. Partez donc, à la bonne heure, & que les mal-heureuses ne s'en prennent point à leur Juge; car vous sçavez que vous estes trois, & qu'il n'y a qu'une pomme.

MERCURE. Allons, & prenons le chemin de la Phrygie, ie passeray le premier pour vous conduire, & vous me suivrez sans vous arrester. Il reste, ne craignez rien, Je connois Páris, il est honneste homme, & ne vous fera point d'injustice.

VENUS. Que tu me plais de dire cela ; mais dy-moy, est-il marié ?

MERCURE. Non ; mais ie croy qu'il a une maistresse sur le mont Ida ; toutefois, c'est quelque fille grossiere & mal-apprise, qu'il n'aime pas trop ; à mon avis ; mais pourquoy fais-tu cette question ?

VENUS. Je rêvois à autre chose.

PALLAS. Tu t'acquittes mal de ta commission, Mercure, d'entretenir celle-cy separement.

MERCURE. Ce n'est rien ; Elle me demandoit seulement si Páris estoit marié.

PALLAS. Pourquoy cela ?

MERCURE. Je ne sçay ; Elle dit qu'elle l'a fait sans dessein.

PALLAS. Est-il marié en effet ?

MERCURE. Je croy que non.

PALLAS. Est-ce un simple vilageois, ou s'il aime la gloire & l'honneur ?

MERCURE. Je pense qu'estant jeune, & fils de Roy, il seroit bien-aise de se signaler dans les batailles.

VENUS. Voy-tu que ie ne me plains pas de ce que tu t'entretiens toute seule? Venus n'est pas de ces humeurs querelleuses, & qui se fâchent de tout.

MERCURE. Il n'y a pas aussi de sujet de s'en fâcher ; car elle me demandoit la mesme chose que vous ; & ie luy répondois de mesme. Mais tout en devisant, nous voicy arrivez en Phrygie. Voila le mont Ida que ie découvre, & vôtre Juge aussi, si ie ne me trompe.

JUNON. En quel endroit ? ie ne le voy pas.

MERCURE. A main gauche, sur la pente de ce coteau. Voila son troupeau & sa cabane.

JUNON. Je ne voy pas le troupeau.

MERCURE. Regardez vis à vis de mon doigt. Ne voyez-vous pas sortir des brebis du milieu de ces rochers, & quelqu'un avec sa houlette qui les rassemble, de peur qu'elles ne s'écartent trop ?

JUNON. Je le voy, si c'est luy.

. C'eſt luy-meſme. Mais puis-que
s ſi prés, deſcendons, de peur de l'é-
ant tout à coup fondre devant luy.
le veux. Maintenant que nous ſom-
iés, que Venus marche devant; Car
voir le chemin, eſtant venuë icy ſou-
ier ſon Anchiſe.
: ne me pique point de ces repro-

. C'eſt moy qui vous conduiray; Car
nt, quand Jupiter eſtoit amoureux
le, que ie venois ſouvent icy voir
t ce petit mignon, & lors qu'il l'en-
is autour de luy pour le ſoûlever, &
s eſtre loin de ce lieu, veu que, s'il
nt bien, il jettoit de la flâtre ſur ce
ſon troupeau, lors que Jupiter, chan-
, le vint ravir, & mordant de ſon
, pour le tenir plus ferme, l'empor-
nuës tout étonné, & tournant la tê-
regarder. Alors, i'amaſſay ſa flâte
mbée, dans la frayeur; Mais ſa-
Juge que voicy. Bon-jour, le beau

à vous le beau fils. Qui ſont ces Da-
s menez dans ces deſerts? Elles ſont
t trop delicates, pour broſſer parmy

. Ce ne ſont pas des Dames, Pa-
es Déeſſes. Tu vois devant toy, Ve-
& Junon. Pour moy, ie ſuis Mercu-
u changes de couleur, & t'étonnes?
n, nous ne ſommes pas venus icy
ler, mais pour te faire juge d'un dif-
ces Deeſſes pour la beauté, parce

que tu es sçavant dans les choses de l'amour. Du reste, le prix de la victoire est écrit au tour de cette pomme.

PARIS. Que ie voye ? *C'est pour la plus belle.* Grands Dieux ! comment pourroit un mortel juger de trois beautez immortelles! cela surpasse la capacité d'un berger, & si quelqu'un le pouvoit faire, ce seroit plûtost un courtisan, qu'un villageois. S'il falloit dire quelle est la plus belle de ces brebis ou de ces chévres, ie m'en acquitterois peut-estre bien ; mais voicy des beautez divines, & si accomplies, que l'œil a de la peine à se retirer de dessus l'une, pour contempler les deux autres, tant la veuë demeure attachée au premier objet, & le juge toûjours le plus beau. D'ailleurs, ie suis tellement ébloüy de tant de clarez, qu'il me semble que ie n'ay pas assez de deux yeux, & ie voudrois estre tout œil, comme Argus, pour les pouvoir mieux contempler, outre que l'une estant femme de Jupiter, & les deux autres ses filles, il ne fait pas seur de se mesler de leur different.

MERCURE. Mais Jupiter le commande, & ses ordres sont inviolables.

PARIS. Que les mal-heureuses donc n'en accusent que leur malheur, & qu'elles ne s'en prennent point à moy.

MERCURE. Elles l'ont promis ; il ne reste plus qu'à juger.

PARIS. Il le faut faire, puisqu'on ne s'en peut desfendre; mais ie voudrois bien sçavoir si on les peut voir toutes nuës, car il est difficile d'en bien juger autrement.

MERCURE. C'est à toy qui es le Juge, d'en ordonner.

cela eſt, ie les veux voir toutes nuës
. Deshabillez-vous, voſtre Juge le
, & tandis qu'il vous regardera, ie
a teſte de l'autre coſté.

Tu as raiſon, Pâris, de nous vouloir
nuës, ie te vais montrer que ie n'ay
nt quelque partie du corps agreable;
s rivales; mais que ie ſuis également
ut.

. Ne la regarde point, Pâris, qu'elle
ſa ceinture; car c'eſt une magicien-
nt quelque charme enfermé. Elle ne
auſſi veuir parée & ajuſtée en Courti-
ſe laiſſer voir toute nuë & ſans arti-

lle a raiſon; oſtez voſtre ceinture.
Que Pallas oſte donc ſon caſque, dont
reſte eſt capable d'épouvanter un ber-
nt-elle quo-ſes yeux bleus ne ſoient
rts ſans armes?

Tien, voila mon caſque.

Tien, voila ma ceinture.

Hâtons-nous de nous deshabiller.

ieux! Que de beautez & de mer-
e celle-cy a d'éclat, & cette autre de
qu'il paroiſt bien que l'une eſt fille
mme de Jupiter! Mais que la dernie-
& qu'elle a les façons aimables & at-
Ah c'eſt trop de felicité pour un mor-
ois, ie les veux voir encore ſeparé-
n les voyant toutes enſemble, on eſt
e l'on ne ſçai. que choiſir.

le veux.

ge Junon demeure, & que les deux
urent.

Junon. Quand tu m'auras bien regardée, Pâris, il reste encore quelque chose à considerer ; C'est le prix de la victoire ; car si tu me l'adjuges, je te feray Roy de toute l'Asie.

Paris. Je ne suis point ambitieux ; mais ie ne vous feray point d'injustice. Retirez-vous ; Que Pallas s'approche.

Pallas. Si tu prononces en ma faveur, ie te rendray invincible.

Paris. Je ne me pique point de valeur, & le Royaume de mon pere est en paix ; mais vous n'avez rien à craindre, ie ne me laisse corrompre ni par promesses, ni par presens, reprenez vos habits & vos armes ; Que Venus s'avance.

Venus. Me voila. Regarde-moy bien depuis les pieds jusqu'à la teste ; car ie n'ay pas le moindre défaut. Il y a long-temps que te voyant jeune & beau comme tu-es, j'ay pitié de te voir confiné dans ces rochers, sans venir aux Villes ni aux Assemblées, & passer la fleur de ton âge parmy les bestes dans des solitudes. Car à quoy te peuvent servir ces arbres & ces deserts, & quel avantage tirent tes troupeaux de ta beauté ? Ne devrois-tu pas avoir déja une maistresse, non pas quelque paisane malfaite, mais quelque belle Grecque d'Argos, de Sparte, ou de Corinthe, telle qu'est maintenant Helene, l'honneur de son sexe, comme Pâris l'est du sien, & comme luy, capable d'aymer. Si elle t'avoit veu une fois, ie sçay qu'elle quitteroit tout pour te suivre. N'en as-tu jamais oüi parler ?

Paris. Non ; mais ie serois bien aise d'en apprendre quelque chose.

Venus. Elle est fille de cette Baile, dont Jupiter amoureux, se changea en Cygne pour la posseder.

Et comment eſt-elle faite ?

Tu peux croire qu'elle n'eſt pas noire
un Cygne, ny groſſiere, eſtant éclo-
ille d'un œuf. Si tu l'avois veuë lu-
ë, à la façon de ſon païs, tu ſerois
gentilleſſe & de ſa grace. Ores déja
s guerres pour l'amour d'elle ; car
avit qu'elle n'avoit encore que dix
, elle eſt creuë en beauté avec l'âge,
ur elle les yeux de toute la Grece.
s l'ont recherchée ; mais Menelatis a
à tous ſes rivaux ; toutefois ie te la
i tu veux.

Comment cela, ſi elle eſt mariée ?

Ne t'en mets point en peine, ce ſont-
de mon meſtier ; mais tu n'es encore
ent.

omment feras-tu ? Je te prie de me

u iras en Grece ſous pretexte de voir
i toſt que tu ſeras arrivé à Lacede-
ene te voudra voir ; laiſſe-moy faire

Cela me ſemble incroyable, qu'elle
ter ſon mary & ſa patrie, pour ſuivre
& un inconnu.

ay deux fils, dont l'un rend ayma-
e amoureux, j'en mettray l'un dans
autre en ſon cœur. Apres cela, nous
s à bout aiſément ; car ie te donne-
s Graces pour t'accompagner.

e ne ſçay ce qui en arrivera ; mais ie
e la voir, & il me ſemble que ie
Grece, que j'arrive à Sparte, que ie
mmeine à Troye ; & j'enrage que

tout cela n'eſt déja fait.

VENUS. Ne te haſte point, que tu ne m'ayes donné la pomme; car il faut que ie ſois gaye en ta compagnie; autrement nous ne ferions rien qui vaille: Mais apres cela, nous celebrerons enſemble tes nopces, & ma victoire.

PARIS. Mais ſi tu me trompois auſſi?

VENUS. Veux-tu que ie t'en jure?

PARIS. Non; mais promets-le encore un coup.

VENUS. Hé bien, ie promets de te donner cette belle pour maiſtreſſe; d'eſtre moy-meſme ta guide, & de conduire toute l'entrepriſe.

PARIS. Et tu ameneras auſſi les deux Amours & les Graces?

VENUS. Et le Deſir meſme, & l'Hymenée.

PARIS. Reçoy la pomme, & te ſouvien de tes promeſſes.

DIALOGUE

de MARS & de MERCURE.

MARS. As-tu oüi la rodomontade de Jupiter, Que ſi nous le faſchions il jetteroit une chaiſne du Ciel en terre, avec laquelle il attireroit à ſoy les hommes & les elemens, par un ſi violent effort, que quand tous les Dieux tireroient contre, ils ne ſeroient pas ſi forts que luy: Veritablement, il n'y a pas un de nous qui ne luy cede en particulier; mais de s'imaginer que tous enſemble nous ne le vaillions pas, il me ſemble qu'il y a de l'orgueil à le croire, & de la vanité à le publier. Car on ſçait qu'il eut bien de

se retirer des mains de Neptune, de
le Minerve, qui le vouloient enchaîner,
contraint, pour se sauver, de faire
rs de soupleſſe. Encore ſi Tetis ne luy
ié Briarée, qui le délivra avec ſes cent
e ſçay ce qui en fut arrivé, & s'il n'euſt
pris avec toute ſa force & ſon adreſſe.

RA. Tout beau, n'en dy pas davantage;
ſeur ni à toy de dire ces choſes, ni à
s entendre.
le ſçay bien à qui ie m'adreſſe, & que
: perſonne qui ſçait auſſi bien ſe taire
r.

DIALOGUE

: PAN & de MERCURE.

. BOn-jour, mon pere.
Bon-jour, mon fils: mais qui es-tu
elles ainſi? car à voir comme tu es fait,
les mieux à un Bouc, qu'à un Dieu.
Tu te fais plus de tort qu'à moy, de me
la ſorte. Ne te ſouvient-il plus de cette
que tu forças en Arcadie? Qu'as-tu à te
s doigts? c'eſt Penelope la fille d'Icare.

RA. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainſi
ec une barbe, une queüe, & des pieds
?
C'eſt que tu t'eſtois metamorphoſé en
ur la ſurprendre.

RE. Il m'en ſouvient; mais j'ay honte
r.

PAN. Je ne te feray point de deshonneur ; car outre qu'on m'adore en Arcadie où ie possede mille troupeaux ; Je suis illustre dans la Musique, & j'ay fait paroistre ma valeur en la Bataille de Marathon ; si bien que les Atheniens m'ont donné pour recompense une grotte sous leur forteresse, où si tu viens jamais, tu verras comme j'y suis honoré.

MERCURE. N'es-tu point marié ?

PAN. Non.

MERCURE. Je ne m'en estonne pas, car qui voudroit d'un animal fait comme toy.

PAN. C'est qu'estant de complexion fort amoureuse, ie ne me pourrois passer d'une seule femme.

MERCURE. Tu caresses donc les Chévres?

PAN. Ne me dis point d'injures. Echo, Pitys, & toute la troupe des Bacchantes sont amoureuses de moy.

MERCURE. Sçais-tu ce que ie desire, pour recompense de t'avoir donné la vie ? C'est que tu ne m'appelles jamais ton pere; mais ne laisse pas de m'embrasser pour ce coup. Adieu.

DIALOGUE

D'APOLLON & de BACCHUS.

APOLLON. QUi croiroit jamais que Cupidon, Priape, & Androgyne fussent freres, estant si differens & d'humeur & de visage ? Car l'un est le plus petit & le plus puissant des Dieux; & des deux autres, le der-

nier n'eſt ni maſle ni femelle ; & le premier eſt un vergalant.

BACCHUS. Cette diverſité vient de celle de leurs peres, quoy que tous les jours on en voye d'auſſi grande entre ceux qui ſont nez de meſme pere & de meſme mere.

APOLLON. Ce n'eſt pas entre Diane & moy, qui prenons tous deux les meſmes plaiſirs & les meſmes exercices.

BACCHUS. Mais elle égorge ſes hoſtes en Scythie, & tu fais le Medecin en Grece ; cela ne s'accorde pas.

APOLLON. Crois-tu qu'elle ſe plaiſe à ces cruautez ? C'eſt pour s'accommoder aux mœurs des Barbares, d'où elle ne cherche que l'occaſion de s'évader.

BACCHUS. Elle fait bien. Mais pour te dire la verité, ce Priape eſt un étrange maſle, car comme ie paſſois chez luy à Lampſaque, il me voulut careſſer la nuit, apres m'avoir fait bonne chere.

APOLLON. Et que fis-tu ?

BACCHUS. Je tournay la choſe en raillerie.

APOLLON. Tu fis bien ; car il n'y avoit point d'apparence de rendre des injures pour des careſſes. Et puis, tu en vaux bien la peine ; car tu es aſſez beau garçon.

BACCHUS. Et toy auſſi ; C'eſt pourquoy tu n'as qu'à te tenir ſur tes gardes, s'il t'approche.

APOLLON. Il ne feroit pas bon s'y fiotter ; car avec ma perruque blonde, ie porte un arc & des fleches ; & comme ie vois fort clair, il eſt difficile de me prendre par derriere.

DIALOGUE

de MERCURE & de SA MERE.

MERCURE. Y A-t'il un Dieu dans le Ciel, qui soit plus malheureux que moy.

MAYA. Ha! mon fils, ne parles point ainsi.

MERCURE. Pourquoy non? puisque j'ay tout seul plus d'affaires, que tous les autres Dieux ensemble. Premierement, il me faut lever dés le point du jour, pour nettoyer la sale du festin, & celle des assemblées. Apres cela, il me faut trouver au lever de Jupiter pour prendre ses ordres, & les porter deçà & delà. Je sers de Maistre d'Hostel, & quelquefois d'Eschanson; au moins, faisois-je ce mestier, avant la venuë de Ganymede. Mais ce qui m'incommode le plus, c'est que la nuit mesme, lors que tout le monde se repose, il me faut aller mener un convoy de morts aux enfers, & assister à leur jugement, comme si tout le jour, je n'estois pas assez occupé à faire le mestier de Sergent, d'Athlete, d'Orateur, & de plusieurs autres semblables. Castor & Pollux se reposent tour à tour, mais moy je ne repose jamais, & ne fais que courir haut & bas, tandis qu'Hercule & Bacchus, qui ne sont pas fils de Deesse, comme moy; mais nez de chetives & miserables mortelles, se donnent du bon temps à la table de Jupiter. Je viens de quitter tout presentement la fille d'Agenor à Sidon, & voila qu'on me renvoye à Argos vers Danaé; encore m'a-t'on dit que je visse, en passant Antiope & en Beocie, mais je l'ay refusé tout à plat; & quelquefois je voudrois estre vendu

pour esclave, afin de changer de maistre.

MAYA. Quitte cette pensée, mon fils, il faut obeïr à ton pere, & travailler tandis qu'on est jeune. Haste toy d'executer ses commandemens; car tu sçais qu'il est colere, & que les Amoureux sont impatiens.

DIALOGUE

de JUPITER & du SOLEIL.

JUPITER. QU'as-tu fait, malheureux, d'avoir donné ton char à conduire à un jeune étourdy, qui a brûlé la moitié du monde, & gelé l'autre; de sorte que si ie ne l'eusse abattu d'un coup de foudre, c'estoit fait du genre humain?

LE SOLEIL. J'ay failly, Jupiter, ie l'avouë, pour n'avoir pû éconduire un fils, ny souffrir les larmes d'une maistresse, mais ie ne croyois pas qu'il en dût arriver tant de mal.

JUPITER. Ne sçavois-tu pas bien qu'elle estoit la fougue de tes chevaux, & que pour peu qu'ils vinssent à quitter leur route, tout estoit perdu?

LE SOLEIL. Je le sçavois bien; c'est pourquoy ie mis moy-mesme Phaëton sur mon char & luy donnay toutes les instructions necessaires; mais les chevaux n'ayant pas senty leur conducteur, ont pris le frein aux dents, & il a esté ébloüi de la splendeur de la lumiere, & épouvanté de l'abysme qu'il voyoit sous ses pieds. Mais il est assez puny, & moy aussi, par son supplice.

JUPITER. Oüy bien luy; mais non pas toy. Je pardonne, toutefois, à la tendresse d'un pere

mais c'eſt à la charge que tu n'y retourneras plus; autrement, ie te feray ſentir que le feu de mon tonnerre eſt bien plus chaud que le tien. Cependant, donne ordre que les ſœurs de Phaëton l'enſeuelliſſent ſur les bords de l'Eridan où il eſt tombé; & pour recompenſe, ie les changeray en peupliers d'où découlera l'ambre, pour ſymbole de leurs larmes. Du reſte, r'habille ton char, dont le timon eſt rompu, & l'une des rouës fracaſſée, puis reprens ta route, que tu auras aſſez de peine à garder apres un ſi funeſte accident; mais ſouvien-toy de ce que i'ay dit.

DIALOGUE.

D'APOLLON & de MARCURE.

APOLLON. NE me ſçaurois-tu apprendre à connoiſtre Caſtor & Pollux; car ie m'y trompe toûjours, à cauſe de leur reſſemblance.

MARCURE. Celuy qui eſtoit hier avec nous, c'eſt Caſtor.

APOLLON. Comment les peux-tu diſcerner, eſtant ſi ſemblables?

MARCURE. Pollux a le viſage meurtry des coups qu'il a receu à la lute, & particuliérement de Bebryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaiſir de m'apprendre cette particularité; car voyant à chacun ſa moitié d'œuf, ſon cheval blanc, ſon javelot, & ſon eſtoille, ie les confondois toûjours; mais dy-moy, Pourquoy ne ſont-ils pas tous deux à même temps dans le ciel?

MERCURE. C'eſt qu'ayant eſté ordonné que des deux fils de Leda, l'un ſeroit mortel & l'autre immortel, ils ont partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainſi meurent & vivent tour à tour.

APOLLON. C'eſt un grand obſtacle à leur amitié, car ainſi ils ne peuvent jamais ni ſe parler ni ſe voir. Mais encore, quel meſtier font-ils? car chacun de nous a le ſien. Je ſuis Prophete, mon fils Medecin, ma ſœur Sage-femme, toy Athlete. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger?

MERCURE. Ils aident aux matelots, pendant la tempeſte.

APOLLON. C'eſt un meſtier bien neceſſaire, pourveu qu'on s'en acquitte bien.

DIALOGVES DES DIEUX MARINS.

Le ſujet de ces Dialogues eſt le même que celuy des precedens, qui eſt de ſe rire de l'opinion qu'on avoit des Dieux, & de tourner toute la Theologie Payenne en raillerie.

DIALOGUE de DORIS & de GALATE'E.

DORIS. ON dit que Polypheme eſt amoureux de toy, Galatée, Tu as là un beau galant?

GALATE'E. Ne t'en mocque point, Doris, tel qu'il eſt, il eſt fils de Neptune.

DORIS. Quand il ſeroit fils de Jupiter; la

:5 ...naissance ne fait rien à la beauté. Il est velu comme un Ours, & n'a qu'un œil.

...esté ordonné à ...roit mourir de ...é le bien & le ...meurent & vi...

GALATE'E. Le poil est signe de force, & son œil ne luy sied pas mal au milieu du front; outre qu'il en void aussi bien que s'il en avoit deux.

...bstacle à leur ...nais ni se parler ...s Prophetes, ...me, roy Athé... & manger? ...atelots, pen...

DORIS. Il semble à t'oüir parler, que tu sois l'Amante plûtost que l'aimée?

GALATE'E. Non pas cela; mais ie ne puis souffrir ta jalousie ny celle de tes compagnes. Car sous ombre que paissant ses troupeaux sur le mõt Etna, comme nous solatrions sur le rivage, il me trouva plus belle que vous, cela vous fait crever de dépit.

...r bien neceſſ... ...en.

DORIS. Tu as bien de la vanité, de croire qu'on puisse estre jalouse de toy non plus que de luy; Qu'y-a-t-il de considerable que ta blancheur, qui t'a fait nommer Galatée? Il t'a trouvé belle parce que tu ressemblois à son beurre & à son fromage. Comme qui diroit de laict.

...VES ...MARINS ...même que ...rire de l'eau ...courues sans

mais on ne fait cas de la blancheur que quand il y a du rouge meſlé parmy. Si tu t'és iamais veuë dans la mer quand elle estoit calme, tu as pû reconnoistre tes defauts.

GALATE'E. Avec tout cela, j'ay trouvé un fils de Neptune pour Amant; mais pour vous, il n'y a ny berger ny matelot qui en voulust. D'ailleurs, cet Amant est excellent Musicien.

...A TE'E. ...e est sans ...Tu as la ...; Doris, ...Jupiter ...

DORIS. Ne parle point de sa musique, Galathée, nous l'oüimes l'autre iour, qu'il t'aborda en chantant. Bon Dieu l'étrange Musicien! & la plaisante lyre qu'il avoit, faite de la carcasse d'une teste de cerf, où les cornes servoient de chevilles! Helas, toute babillarde qu'elle est, avoit honte de luy répondre; car sa voix & son instrument n'estoient iamais bien d'accord. Et ce beau galant portoit en son sein, par mignardise, vn petit

Ours velu comme luy ; Qui ne t'envieroit un Amant si accomply ?

GALATE'E. Montre-nous le tien, Doris, que nous voyons s'il est bien fait.

DORIS. Je n'en ay point, Galatée, & ne me pique point d'en avoir ; mais ie ne t'envie point ton Cyclope puant & borgne, qui pour comble de perfection, dévore ses hostes. Puissiez-vous vivre long-temps en bonne amitié, & faire des enfans qui vous ressemblent.

DIALOGUE

de NEPTUNE & de POLYPHEME.

POLYPHEME. AH ! mon Pere, vengez-moy de cét estranger, qui est venu loger chez-moy, & m'a creve l'œil en dormant.

NEPTUNE. Qui a esté si hardy, mon fils ?

POLYPHEME. *Personne* ; car c'est ainsi qu'il se nomma. Il est vray, qu'en partant, il dit qu'il s'appelloit Vlysse, lors qu'il vit qu'on ne le pouvoit plus atteindre.

NEPTUNE. Je le connois ; c'est le Prince d'Ithaque, qui retourne du siege de Troye. Mais comment a-t'il osé se prendre à toy ; car il n'est pas estimé vaillant ?

POLYPHEME. Comme je ramenois le soir mon troupeau, ie trouvay des voleurs dans ma caverne, & en fermay l'entrée auec une piece de rocher ; puis en appercevant quelques-uns à la lueur du feu, qui se cachoient, Je les devoray ; car des voleurs ne meritoient pas un plus favorable traittement. Alors, ce fourbe me donna d'un

liqueur traitresse ; dont ie n'eus pas plustost bû, qu'il me sembla que ma grotte tournoit c'endessus-dessous ; & dans cét étourdissement, le perfide prenant son temps, me creva l'œil, avec vn bâton bruslé par le bout.

NEPTUNE. Il falloit que tu fusses bien yvre, pour ne te pas éveiller du coup ! Mais comment se pût-il sauver, & détourner du roc qui fermoit l'entrée de ta caverne ?

POLYPHEME. Je l'ôtay moy-mesme, pour l'attraper au passage, tant j'estois transporté de fureur ; mais il échapa ie ne sçay comment sous le ventre de quelque beste, comme elles passoient l'une apres l'autre, car ie ne les pouvois pas tenir toûjours renfermées.

NEPTUNE. Que n'appellois-tu à ton secours les autres Cyclopes ?

POLYPHEME. Je le fis ; mais comme ils m'eurent demandé qui m'avoit si mal-traité, & que j'eus répondu *Personne*, ils creurent que i'estois fou, & s'en allerent ; ainsi ce méchant évada, & ce qui me fâche le plus, c'est qu'il crioit en se retirant que Neptune même ne me pourroit guerir.

NEPTUNE. Console-toy, le traître n'échapera pas ; car il est encore en mon pouvoir, estant dans l'estenduë de mon Empire. Mais ie te trouve bié mal-adroit de t'estre laissé ainsi éborgner.

DIALOGUE
de NEPTUNE & d'ALPHE'E.

NEPTUNE. D'Où vient, beau fleuve, que tu passes dans la mer, sans meſler tes eaux avec les siennes, non plus que

si tu estois de glace; Semblable à ces oiseaux, qui se plongent en un endroit, pour reparoistre en un autre ?

ALPHE'E. C'est un mystere d'amour, Neptune, que tu ne condamneras pas; car tu as autrefois aymé.

NEPTUNE. Et de qui és-tu amoureux ? Est-ce d'une Dame, ou d'une Nymphe, ou de quelqu'une des Nereïdes ?

ALPHE'E. Non; d'une fontaine.

ALPHE'E. D'Aretuse.

NEPTUNE. C'est une belle & claire source, qui roule ses petits flots argentez parmy les cailloux du rivage, avec un murmure tres-agreable.

ALPHE'E. Que tu la dépeins bien ! c'est elle que ie vay chercher.

NEPTUNE. Va; & sois heureux en tes amours. Mais dy-moy, où l'as-tu pû voir, estant d'Arcadie & elle de Sicile ?

ALPHEE. Tu és trop curieux, & moy trop presse, pour te répondre.

NEPTUNE. Tu as raison, j'ay tort de retarder un Amant, qui va trouver sa Maitresse. Haste-toy, & lors que tu l'auras rencontrée, mesle-toy si bien avec elle, que vous ne fassiez tous deux qu'une mesme source.

DIALOGUE

de PROTE'E & de MENELAÜS.

MENELAÜS. IE ne trouve pas étrange, Protée, qu'un Dieu marin comme toy se change en eau, ny mesme en plante; mais de devenir

tenir feu, cela me paroist incomprehensible; car encore pour lion, cela se pourroit mieux souffrir.

PROTE'E. Il ne laisse pas d'estre tres-veritable, Menelaüs.

MENELAÜS. Je le sçay bien; car j'en suis témoin moy-même; mais pour ne t'en point mentir, ie croy qu'il y avoit de la tromperie, & tu és un Charlatan, qui fais des tours de passe-passe.

PROTE'E. Quelle tromperie y peut-il avoir en des choses si evidentes? Que si tu en doutes, tu n'as qu'à y mettre la main, tu sentiras bien tost la chaleur.

MENELAÜS. L'experience en seroit un peu dangereuse.

PROTE'E. Ne sçais tu pas ce qui arrive au Polipe, de prendre la couleur des choses ausquelles il s'attache; de sorte que les pescheurs mêmes ont de la peine à le discerner?

MENELAÜS. Je l'ay ouy dire; mais ie trouve ce que tu fais bien plus incroyable.

PROTE'E. A qui croiras-tu, si tu ne crois à tes yeux?

MENELAÜS. Je l'ay veu, & demeure encore incredule; car ie ne puis concevoir comment une même chose peut estre le feu & l'eau.

DIALOGUE
de PANOPE & de GALE'NE'.

PANOPE. Vis-tu hier ce que fit la Discorde en Thessalie, aux nopces de Thetis & de Pelée?

GALE'NE'. Je n'y estois pas ; car Neptune m'avoit commandé de tenir la mer calme ; mais encore que fit cette querelleuse !

PANOPE. Comme Neptune & Amphitrite estoient allez coucher la mariée, & que les uns beuvoient & les autres dansoient aux chansons d'Apollon & des Muses, la Discorde indignée de ce qu'elle n'avoit pas esté priée au festin, jetta dans la sale une pomme d'or, qui alla tomber, comme à dessein, aux pieds de Venus, de Pallas & de Junon. Mercure l'ayant amassée vit qu'il y avoit escrit autour, *C'est pour la plus belle.* Les Nymphes, comme nous, se tûrent ; car qu'eussent-elles fait en la presence de trois grandes Divinitez ? Mais ces Deesses commencerent aussitost à s'entrequereller pour l'avoir ; & si Jupiter, qui estoit present, ne leur eust imposé silence, je croy qu'elles en fussent venuës aux mains. Il ne voulut pas neantmoins decider leur different, & les renvoya à Pâris pour les juger.

GALE'NE. Et qu'en est-il arrivé ?

PANOPE. Je n'en sçay rien ; mais il est aisé à juger que nul ne remportera le prix de la Beauté, que celle qui en est la Deesse.

DIALOGUE
de NEPTUNE, d'UN TRITON, & d'AMYMONE.

LE TRITON. UNe belle fille vient tous les iours puiser de l'eau dans le lac de Lerne.

NEPTUNE. Est-ce quelque esclave, ou quelque personne de condition ?

LE TRITON. C'eſt une des cinquante filles de Dinaïs; car il les traite fort rudement, & les contraint de travailler de leurs mains.

NEPTUNE. Mais vient-elle ſeule? Il y a bien loin de-là à Argos où elle demeure.

LE TRITON. Seule; ſi bien qu'il faut qu'elle ait toûjours la cruche à la main; car tu ſçais que la ville eſt fort alterée.

NEPTUNE. Tu me donnes envie de la voir; Attelle mes chevaux à mon char; ou plûtoſt amene un des Dauphins de mon écurie, ce ſera plûtoſt fait. C'a que ie monte, n'abandonne point l'étrié, & lors que nous ſerons arrivez, ie me mettray en embuſcade tandis que tu feras le guet; mais ne manque pas de m'avertir lors que tu la verras paſſer.

LE TRITON. La voila qui vient.

NEPTUNE. Dieux! qu'elle eſt belle, & en la fleur de ſon âge! Donnons.

AMYMONE. Aux voleurs, c'eſt, ſans doute, quelque Pirate que mon oncle a envoyé pour nous trahir, ou quelqu'un de ceux qui enlevent des filles pour les vendre. Au ſecours. Laiſſez-moy, ou j'appelleray mon pere.

LE TRITON. Taiſez-vous, belle Amymone, c'eſt Neptune.

AMYMONE. Que me veut faire ce méchant? Et pourquoy me traiſne-t'il dans la mer?

NEPTUNE. Ne craignez rien, ie ne vous feray point de mal, & de toutes vos ſœurs vous ſerez la ſeule qui ne puiſerez point d'eau apres vôtre mort, dans une cruche percée; mais frapant de mon trident ce rocher, ie feray naître une fontaine en vôtre place.

le ZEPHIRE & de NOTUS.

CETTE geniſſe que tu vois, qui paſſe en Egypte, ſous la conduite de
:, eſt une des maiſtreſſes de Jupiter.
RE. Il eſt vray, mais c'eſtoit alors une bel-
que la jalouſie de Junon a depuis trans-
de la ſorte.
us. Et Jupiter l'ayme-t'il encore en cét

YRE. Ouy, & nous a deffendu de ſouffler
ne fuſt arrivée, car elle doit accoucher en
, & ſon fils ſera Dieu, & elle Déeſſe.
us. Une geniſſe, Déeſſe?
IRE. Ouy, & la Déeſſe des Nautonniers.
e ſouffelerons plus que par ſon ordre.
us. Allons donc luy faire la cour de bon-
e, pour gagner ſes bonnes graces.
YRE. La voila paſſée. Voy-tu qu'elle ne
plus à quatre pieds, & qu'elle a repris ſa
e forme?
us. C'eſt un miracle, Zephyre; elle n'a
n de geniſſe, & Mercure qui l'a changée,
é auſſi de figure, & a pris celle d'un chien.
RE. Retournons nôtre curioſité; cela ne
s ſans myſtere, & Mercure ſçait mieux
s pourquoy il le fait.

DIALOGUE

de NEPTUNE & des DAUPHINS.

NEPTUNE. Je vous ayme, Dauphins, de continuër vostre amour & vôtre fidelité, vers le genre humain.

UN DAUPHIN. Il ne faut pas s'étonner, Neptune, si ayant eſté hommes, nous avons de l'amour pour les hommes.

NEPTUNE. Sans mentir, ie veux mal à Bacchus, de vous avoir ainſi metamorphoſez apres ſa victoire; Il ſe devoit contenter, à mon avis, de vous aſſujettir comme il fit les autres peuples. Mais contez-moy un peu l'avanture d'Arion: car pour Melicerte, ie ſçay que vous le paſſaſtes à Corinte, lors qu'il fut precipité, avec ſa mere, en bas des rochers Scironides.

UN DAUPHIN. Comme Arion eſtoit fort aymé de Periandre pour l'excellence de ſon Art, il demeuroit d'ordinaire avec luy; mais lors qu'il fut devenu riche, il luy prit envie de retourner en ſon païs, pour y faire montre de ſes richeſſes. Apres s'eſtre donc embarqué dans un navire, les matelots, gens ſans foy & ſans humanité, le jetterent dans la mer pour avoir ſon bien; mais il les pria auparavant de luy permettre de faire ſon oraiſon funebre, & de chanter quelque elegie ſur ſa lyre; puis, s'eſtant lancé dans la Mer, avec ce qu'il avoit de meilleur, les Dauphins, qui eſtoient accourus à la douceur de ſon harmonie, le ſauverent, & ie le portay moy-même ſur mon dos, juſqu'à Tenare.

NEPTUNE. Je le trouve bien payé de ſes chanſons; & vous loüe de l'amour que vous avez pour la muſique.

DIALOGUE

de NEPTUNE & d'AMPHITRITE.

Helle. NEPTUNE. QVE la mer où eſt tombée cette belle, s'appelle de ſon nom *l'Helleſpont*, & que les Nereïdes emportent le corps dans la Troade, où ceux du païs auront ſoin de luy dreſſer un tombeau.

AMPHITRITE. Il me ſemble que nous ferions mieux de l'enſevelir icy; car ſon mal-heur & les cruautez de ſa maraſtre, me fendent le cœur de pitié.

NEPTUNE. Mais elle ne peut demeurer dans le ſein des flots, & il ne ſeroit pas honneſte de l'enterrer dans le ſable. C'eſt aſſez qu'elle ait cette conſolation dans ſon infortune, que ſa maraſtre aura le meſme deſtin qu'elle, & pourſuivie par Athamas, ſe iettera dans la Mer, en bas du mont Citheron, avec ſon fils Melicerte.

Ino.

AMPHITRITE. Elle meriteroit bien d'eſtre conſervée en faveur de Bacchus, dont elle a eſté la Nourrice.

NEPTUNE. Il eſt vray que Bacchus a merité cette grace; mais elle ne la merite pas.

AMPHITRITE. Mais comment cette belle s'eſt-elle laiſſé tomber en bas du Belier qui la portoit, veu que ſon frere s'y eſt bien tenu?

Chryſus.

NEPTUNE. Il n'eſt pas eſtrange qu'un homme ſe tienne mieux à cheval qu'une fille; outre qu'el-

le a esté épouvantée de l'abisme qu'elle voyoit sous ses pieds.

AMPHITRITE. Que la Nuë qui estoit sa mere ne l'aydoit-elle en cette rencontre ?

NEPTUNE. On ne peut éviter son destin.

DIALOGUE

D'IRIS & de NEPTUNE.

IRIS. IVPITER te commande d'arrester cette Isle qui flote sur la mer Egée, apres avoir esté détachée de la Sicile par la tempeste.

NEPTUNE. Pourquoy cela ?

IRIS. Pour servir aux couches de Latone, qui est en travail d'enfant.

NEPTUNE. Quoy ! le Ciel & la terre ne sont pas suffisans pour luy rendre ce service ?

IRIS. La colere de Junon luy ferme le Ciel, & la Terre a juré de ne la point recevoir ; Si bien qu'il ne reste que cette Isle qui n'estant pas alors au monde, n'est point obligée au serment.

NEPTUNE. Arreste à ma voix, Isle flotante, pour servir à la naissance de deux iumeaux qui seront l'honneur du Ciel & les plus beaux enfans de Jupiter. Que les vents retiennent leur haleine, tandis que les Tritons feront passer l'acouchée. Pour le serpent qui la poursuit, il servira de trophée à ces jeunes Dieux, dés le point de leur naissance. Va dire à Jupiter que tout est prest, & qu'elle vienne quand il luy plaira.

DIALOGUE
du fleuve Xanthe, & de la Mer.

Xanthe. Reçoy-moy dans ton sein, mere des Fleuves, pour éteindre le feu qui me devore.

la Mer. Qui t'a ainsi mal-traité, pauvre Xanthe?

Xanthe. Vulcain, pour avoir deffendu les miserables Troyens contre la fureur d'Achile, qui les moissonnoit sur mes bords; Car me débordant par la multitude des corps morts, ie faillis à l'engloutir, dequoy Vulcain irrité vômit contre moy tant de flâmes, qu'il seicha toutes les plantes de mon rivage, & fit mourir tous mes poissons; & i'eus bien de la peine à me sauver en l'état où tu me vois.

la Mer. Pourquoy te prenois-tu aussi à Achile?

Xanthe. Voudrois-tu que i'eusse trahy des peuples qui me reverent?

la Mer. Et voudrois-tu aussi que Vulcain eût abandonné le fils d'une Deesse qu'il aime?

DIALOGUE
de Doris & de Thetis.

Doris. Dequoy pleures-tu, Thetis?

Thetis. De l'horreur du spectacle que ie viens de voir. Acrise ayant enfermé sa fille, *Danaé & Persée.* avec son enfant dans un coffre, a commandé

qu'on les jettaſt tous deux dans la mer.

DORIS. D'où vient un commandement ſi cruel ?

THETIS. De ſa virginité violée. Il avoit mis cette Belle dans une tour d'airain, pour empeſcher qu'on ne la vit ; lors que Jupiter changé en pluye d'or s'eſt coulé ie ne ſçay comment à travers les tuiles, & luy a fait un beau garçon, dont elle vient d'accoucher.

DORIS. Et que dit cette pauvre Dame ?

THETIS. Elle ne refuſe pas de mourir, pourveu qu'on pardonne à l'enfant, qui n'a point failly ; Mais le pere impitoyable, ſans écouter prieres ni larmes, a repouſſé cette petite creature qui luy tendoit ſes bras innocens, comme ſi elle euſt imploré ſon aſſiſtance, & qui ſoûrit maintenant aux vagues, qui ſont preſtes à l'engloutir.

DORIS. Cela me touche auſſi bien que toy ; mais ſont-ils encore en vie ?

THETIS. Le petit coffret nage ſur l'eau, prés de l'Iſle de Seriphe.

DORIS. Jettons-le dans les filets de quelque peſcheur, pour le ſauver du naufrage.

THETIS. Je le veux, car je n'ay rien tant en horreur que la cruauté.

DIALOGUE.

de Iſſeuve ENIPE'E & de NEPTUNE.

ENIPE'E. ESTOIT-IL iuſte, Neptune, d'emprunter mon nom & ma reſſemblance pour abuſer de ma maiſtreſſe ?

NEPTUNE. Tres-juste, Enipée ; car pourquoy mépriser les larmes de cette Belle qui venoit tous les jours pleurer sur tes bords, contrainte par la violence de son amour ?

ENIPE'E. Et falloit-il pour cela luy faire cette supercherie ?

NEPTUNE. Je l'ay fait par compassion ; & elle a témoigné d'en estre contente.

ENIPE'E. Oüy, tant qu'elle a crû que c'estoit moy ; mais lors que tu t'es nommé, elle a pensé se desesperer, & j'enrage qu'un autre ait eu le plaisir, qui n'appartenoit qu'à moy.

NEPTUNE. Tu as tort de faire le jaloux, apres avoir fait le cruel. Une autre fois sois moins dédaigneux, & ne laisse pas perdre les momens qui sont si precieux en amour.

DIALOGUE

D'UN TRITON & des NEREIDES.

TRITON. CE monstre marin que vous aviez envoyé pour devorer Andromede, est mort, sans luy avoir fait aucun mal.

IPHIANASSE. Comment cela ? Cephée s'est-il servy de sa fille, comme d'un apast pour le surprendre ?

TRITON. Non ; mais Persée l'a tué.

IPHIANASSE. C'est mal reconnoistre le service que nous luy avons rendu en le sauvant des flots avec sa mere ; mais encore, comment cela s'est-il fait ?

TRITON. Acrise l'avoit envoyé en Lybie contre les Gorgones.

IPHIANASSE. Quoy ? tout seul & sans compagnie, à une avanture si perilleuse, & par un chemin si dangereux ?

TRITON. Il estoit allé par l'air avec des aisles que Minerve luy avoit prestées.

IPHIANASSE. Mais comment s'est-il pû garantir de leur veuë qui estoit mortelle ?

TRITON. A la faveur du bouclier de cette Déesse, où voyant comme dans un miroir l'image de Meduse qui dormoit avec ses sœurs, il l'a empoignée par les cheveux, & luy a coupé la teste ; puis s'est sauvé. Mais comme il passoit au retour sur les costes d'Ethiopie, il a veu Andromede sur le point d'estre devorée par le monstre, & touché d'amour & de pitié, pour cette belle infortunée, il a petrifié le monstre d'un des regards de Meduse, apres l'avoir étourdy d'un coup de sabre. En suite, délivrant la pucelle, qui estoit attachée sur un roc à demy-nuë, il l'a aidée à descendre par ces precipices, & l'a ramenée à son pere, qui pour recompense la luy a donnée en mariage.

Cassiepe mere d'Andromede, s'estoit estimée plus belle que les Nereïdes.

IPHIANASSE. J'en ay une extréme joye ; car apres tout, qu'avoit fait cette pauvre fille, pour souffrir un supplice si cruel ? Estoit-elle coupable de la vanité de sa mere ?

TRITON. Non ; mais la mere eût esté punie par le supplice de sa fille.

THETIS. Je n'aime pas ces injustes compensations ; outre qu'il ne faut pas prendre garde aux paroles d'une Barbare, qui est maintenant assez punie, par l'apprehension qu'elle a euë de perdre ce qu'elle aimoit.

DIALOGUE

de NOTUS & de ZEPHIRE.

NOTUS. IE n'ay jamais veu sur mer vn si beau spectacle, que celuy que ie viens de voir, l'as tu veu, Zephyre?

ZEPHYRE. Non, ie soufflois du costé des Indes, où ie n'ay veu que des Elephans, des Grifons & des Negres.

NOTUS. Tu ne recouvreras iamais une si belle occasion; Connois-tu le Roy Agenor?

ZEPHYRE. Qui? le pere d'Europe.

NOTUS. C'est d'elle que ie veux parler. Tu sçais le commencement de ses amours avec Jupiter, mais tu n'en sçais pas la suite. Comme elle estoit descenduë avec ses compagnes, pour s'ebatre sur le rivage, il est venu bondir autour d'elle, sous la figure d'un taureau, qui estoit si beau & si bien fait, qu'il luy a pris enuie de monter dessus, car il paroissoit fort doux & se laissoit manier. Mais il n'a pas eu plustost une si douce charge, qu'il s'est lancé dans la mer, & a tiré vers la Grece. La pauvre fille toute honteuse, empoignant d'une main l'une des cornes, pour se tenir plus ferme, & de l'autre, arrestant son voile qui flotoit au gré du vent, a tourné la teste vers ses compagnes eplorées, qui luy tendoient les bras du rivage.

ZEPHYRE. Est-ce là tout ce beau spectacle? Jupiter changé en taureau, qui porte sur son dos une fille qu'il a enlevée par surprise.

NOTUS. C'est que tu n'entens pas le reste.

Auſſi-toſt la mer eſt devenuë calme; les vents ont retenu leur haleine; mille petits amours ſont venus voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau, ſans mouïller que la pointe de leurs pieds. Les uns portoient en leurs mains la torche nuptiale, les autres chantoient l'Hymenée, ſuivis de la troupe des Dieux Marins, & des Nereïdes à demy-nuës, montées ſur des Dauphins, & accompagnées des Tritons qui folaſtroient à l'entour. Neptune & Amphitrite marchoient devant, qui repreſentoient le pere & la mere de la mariée. Venus, portée ſur deux Tritons dans une conque marine, répandoit des fleurs ſur cette Belle. Ce ſpectacle a duré depuis la coſte de Phenicie juſqu'en Crete, où Jupiter n'a pas plûtoſt mis le pied, qu'il a repris ſa premiere forme, & tenant par la main ta maiſtreſſe, l'a menée dans l'antre Dictea, toute honteuſe; Tu devines aſſez le reſte. Cependant, la troupe des Dieux Marins s'eſt diſſipée, & les vents ont recommencé à ſouffler comme auparavant, l'un deçà, l'autre delà.

ZEPHYRE. Que ie t'envie un ſi beau ſpectacle, dont le recit me ravit en admiration.

DIALOGUES DES MORTS.

Quoy qu'il entre icy quelque chose au sujet des Dialogues precedens, & que l'Auteur se veüille moquer de l'opinion des Payens touchant l'état des morts apres cette vie, il prend de là occasion, de se railler de la vanité des choses du monde, pour en faire mieux connoistre la foiblesse.

DIALOGUE

de DIOGENE & de POLLUX.

DIOGENE. Ie te prie, Pollux, puisque c'est demain ton tour de voir la lumiere, de dire au Philosophe Menipe, qu'il vienne icy rire tout son saoul, s'il n'a assez rit là haut. Car encore y a-t'il quelque doute au lieu où il est, de ce qu'on devient apres cette vie; mais icy il n'y en a point, & il s'étonnera comme moy, de voir les Rois & les Princes si petits, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à leurs plaintes. Mais dy luy qu'il apporte toutes ses bribes; parce qu'il en aura bien à faire; & qu'il n'y a rien icy à manger.

POLLUX. Mais comment le connoistray-je?

DIOGENE. C'est un vieux pele qui porte un méchant manteau tout rompu, & repetassé. Tu le trouveras à Athenes ou à Corinthe, qui se mocque de tout, & particulierement de l'orgueil des Philosophes, qui pensent tout sçavoir & ne sçavent rien.

POLLUX. S'il est fait comme tu dis, il n'est

pas difficile à reconnoistre. Mais veux-tu que ie die aussi quelque chose de ta part aux Philosophes.

DIOGENE. Dy leur, qu'ils quittent leurs vaines disputes, & leurs argumens sophistiques, & qu'ils cessent de s'enquerir de la nature des choses, & de parler de ce qu'ils n'entendent point.

POLLUX. Ils diront que ie suis un ignorant, & que ie n'entens pas la Philosophie.

DIOGENE. Di-leur que ie leur annonce, qu'ils ayent à pleurer.

POLLUX. Je n'y manqueray pas.

DIOGENE. Pour les grands, mon petit Amy, tu leur diras; Pourquoy, fous que vous estes, vous tourmentez-vous apres de vaines grandeurs & amassez-vous talens sur talens, comme si vous ne deviez jamais mourir? puis quand il les faudra quitter, vous serez inconsolables. Ne manque pas aussi de dire au beau Megile de Corinthe, & à l'Athlete Damoxene; Qu'il n'y a icy ny force, ny beauté, ny adresse, ny cheveux blonds, ny yeux doux, ny incarnat aux joues & aux levres; En un mot, rien que cendre & que poussiere.

POLLUX. Il n'est pas fort difficile de faire aussi ce message.

DIOGENE. Mais dy aux pauvres, dont tu verras un grand nombre s'affliger & se tourmenter, Qu'ils cessent desormais leurs plaintes, parce qu'icy bas tout est égal, & que les riches n'y sont pas plus considerez que les autres. Pour les Lacedemoniens, fay leur reproche de ma part, de leur lâcheté, & leur dy qu'ils ne sont plus ce qu'ils estoient autrefois, & qu'ils ont bien degeneré de la gloire de leurs Ancestres.

POLLUX. N'en dy point de mal, Diogene,

car ie ne le souffrirois pas; mais ie m'acquitteray des autres commissions.

DIOGENE. Laissons-les là, puisque tu le veux; mais qu'il te souvienne du reste.

DIALOGUE

de CRESUS, de MENIPE & de PLUTON; Où d'autres parlent aussi.

CRESUS. NOus ne pouvons plus souffrir ce Philosophe Cynique, que tu nous as donné pour voisin, & si tu ne le veux mettre ailleurs, nous serons contrains de déloger.

PLUTON. Quel mal vous peut-il faire étant mort?

CRESUS. Lors qu'il nous entend regretter nôtre felicité, à l'un ses tresors, ou ses grandeurs, & à l'autre ses delices, il se mocque de nous, & nous vient dire des injures. Quelquefois, il se met à chanter pour nous interrompre; enfin, il nous est à charge par tout.

PLUTON. Que disent-ils là de toy, Menipe?

MENIPE. La verité, Pluton, Car j'ay en horreur leur infamie; comme s'il ne leur suffisoit pas d'avoir mal vescu là-haut, sans transporter encore leurs vices dans les enfers, & étaler icy leur mollesse & leur lâcheté.

PLUTON. Leur felicité estoit assez considerable, pour la regretter.

MENIPE. Tu resves, Pluton, de les vouloir flatter dans leurs vices.

PLUTON. Ce n'est pas mon dessein; mais ie ne puis souffrir de division dans mon Empire.

MENIPE. Quand ie me tairois, le souvenir de leur felicité passée les tourmenteroit assez, aussi bien que l'image de leurs crimes.

CRESUS. N'as-tu point de honte de nous venir offenser, iusqu'en la presence de Pluton?

MENIPE. C'est vous qui en devriez avoir, de vous estre fait adorer comme des Dieux, sans considerer que vous estiez hommes & mortels comme les autres, & que toute vostre felicité devoit passer comme un songe. C'est donc avec raison que vous pleurez maintenant ce que vous ne croyiez jamais perdre.

MIDAS. Ah mes tresors!

CRESUS. Ah mes grandeurs!

SARDANAPALE. Ah mes délices!

MENIPE. Courage, voilà une agreable musique pour un Philosophe. Mais afin de rendre plus complette l'harmonie, ie vous répondray de temps en temps ce beau mot d'Apollon, *Connois-toy toy-mesme*; Car si vous eussiez bien connu vostre foiblesse, & la vanité des choses du monde, vous ne seriez pas maintenant en peine de les regretter.

DIALOGUE

de MENIPE & de TROPHONIUS. en presence d'Amphiloque.

MENIPE. POurquoy est-ce qu'apres vostre mort on vous a basty des Temples, & mis au nombre des Dieux?

TROPHONIUS. Sommes-nous responsables des sottises que fait le peuple?

MENIPE. Mais le peuple ne l'auroit pas fait, si vous ne luy aviez imposé pendant vostre vie, & fait croire que vous estiez Prophetes.

TROPHONIUS. C'est à Amphiloque à te répondre ; car pour moy ie suis un Heros, qui sçay droit de predire l'avenir ; On diroit que tu n'as jamais esté à Lebadie, autrement tu ne douterois pas d'une verité si authentique.

Couvert d'un linge & tenant un gasteau à la main.

MENIPE. Il n'est pas necessaire d'y avoir esté, ni d'avoir fait toutes les singeries que l'on fait en entrant dans ta caverne, pour sçavoir que tu-es mort, & que tu n'as rien par dessus les autres que ton imposture; Mais ie te conjure par ta prophetie, de me dire ce que c'est qu'un Heros, car ie n'en sçay rien.

TROPHONIUS. C'est comme un milieu entre Dieu & l'homme, ou plûtost un composé de tous les deux.

MENIPE. Si cela est, où est ta partie divine?

TROPHONIUS. En Beocie, où elle rend des Oracles.

MENIPE. Je n'entens pas ces mysteres; car il me semble que ie te vois icy tout entier.

DIALOGUE

de MERCURE & de CARON.

MERCURE. CONTONS ensemble, Maître Batelier, que nous n'ayons quelque different, lors que nous aurons oublié tous deux, ce que j'ay fourny pour toy.

CARON, Contons, ie le veux.

MERCURE. Premierement, une petite ancre de vingt-cinq sols, pour ta barque.

CARON. Vingt-cinq sols! c'est beaucoup.

MERCURE. Il le couste autant, sur ma foy, & la courroye où est attachée la rame, deux carolus.

CARON Jette, Vingt-cinq sols, & deux carolus.

MERCURE. Plus, une éguille à racommoder les voiles, quatre sols & un double.

CARON. Ajouste-les.

MERCURE. Pour de la poix & du goudron, pour calfeutrer ta nacelle, avec des clous & une corde à remuer les voiles, le tout ensemble, dix sols.

CARON. C'est bon marché.

MERCURE. Voilà tout; si ie ne me trompe; mais quand est-ce que tu me payeras?

CARON. Je n'ay point d'argent pour l'heure; mais s'il arrivoit quelque bon temps, comme peste, guerre ou famine, on gagneroit davantage, & ie pourrois frauder la gabelle, & trouver dequoy te payer.

MERCURE. Et cependant, ie demeureray les bras croisés à souhaiter qu'il arrive des maux au monde, afin de t'avoir mon argent?

CARON. Je ne puis m'aquiter autrement; car on ne gagne rien aujourd'huy.

MERCURE. J'ayme mieux encore n'estre pas payé, que de voir arriver ces mal-heurs. Mais à propos, as-tu remarqué la difference qu'il y a des morts d'à present, aux anciens? C'estoit autrefois des gens forts & vigoureux, la plus part du temps blessez, & ce ne sont maintenant que de petits foireux, pasles & deffaits, dont les uns sont morts de poison, les autres de leurs débauches, & la plus part ont esté envoyez icy par leurs heritiers, pour avoir leur bien.

CARON. Je ne m'en étonne pas; car on a assez de peine d'en avoir.

MERCURE. Ne t'etonne donc pas auſſi que ie te recommande ce que ie t'ay preſté.

DIALOGUE
de PLUTON & de MERCURE.

PLUTON. COnnois-tu ce vieux bon-homme qui n'a point d'enfans, & qui a tant de gens autour de luy qui aboyent apres ſa ſucceſſion ?

MERCURE. Oui ? ce Sicionien ?

PLUTON. Luy-meſme. Je te prie de le laiſſer encore en vie, juſqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui luy font la cour pour avoir ſon bien.

MERCURE. Cela ſeroit injuſte de le voir ſi long-temps vivre, & les autres mourir ſi ieunes.

PLUTON. Nullement, mais tres-iuſte ; car pourquoy veulent-ils eſtre ſes heritiers ſans eſtre ſes parens ni ſes amis ? N'eſt-ce pas une honte de leur voir faire des vœux en public, pour ſa ſanté tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fuſt déja mort ? Je te prie qu'il ſoit immortel à leur égard.

MERCURE. Ce ſeroit le châtier comme ils meritent ; mais il eſt vray qu'il les joüe admirablement bien de ſon coſté, faiſant à toute heure ſemblãt de mourir, quoy qu'il ſe porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs preſens & leurs careſſes ; de ſorte qu'à la fin, ie crains qu'ils ne deuiennent pauvres par trop d'enuie de s'enrichir.

PLUTON. Qu'il retourne donc en la fleur de ſon âge, comme Iolas, & pour eux qu'ils ceſſent de partager ſes treſors en ſonge, & quittent toutes leurs vaines eſperances.

MERCURE. Laisse-moy faire, ie te les ameneray tous l'un apres l'autre dans peu de temps ; Je pense qu'ils sont sept en tout.

PLUTON. Courage, Mercure, Que le bon-homme survive à tous ses heritiers imaginaires.

DIALOGUE

de TERPSION & de PLUTON.

TERPSION. Est-il iuste, Pluton, que ie meure à l'âge de trente ans, & que ce vieux Theorite qui en a plus de quatre-vingt dix, soit encore en vie ?

PLUTON. Tres-iuste, Terpsion ; car celuy là est digne de vivre qui ne souhaite la mort de personne : & ceux-là sont dignes de mourir, qui tendent des pieges à leur amy, pour avoir sa succession.

TERPSION. Mais n'est-il pas iuste que celuy qui ne peut plus jouïr de ses biens, les laisse à celuy qui en peut user ?

PLUTON. Tu fais de nouvelles loix, de vouloir faire mourir ceux qui ne peuvent plus employer leurs tresors dans les voluptez ; car Dieu & la Nature en ont autrement ordonné.

TERPSION. C'est leur ordre aussi que ie contrarie ; car les plus vieux, ce me semble, devroient mourir les premiers, & les autres en suite, sans laisser vivre par exemple un vieux goutteux qui a perdu l'usage de tous les sens, & n'est plus qu'un sepulcre animé ; pour faire mourir un jeune homme robuste & vigoureux comme moy.

C'eſt mettre, comme on dit, la charruë devant les bœufs, ou, ſi tu veux que ie m'exprime plus noblement, faire remonter les fleuves vers leur ſource. Si l'on ſçavoit, au moins, combien chacun d'eux doit vivre, on ne leur feroit pas la cour en vain.

PLUTON. Pourquoy eſtes-vous ſi ardens auſſi, à deſirer le bien des autres; & pourquoy vous donnez-vous en adoptiõ aux vieillars, pour nous faire rire apres quand ils viennent à vous mettre en terre? Car c'eſt un plaiſir de voir de jeunes gẽs comme vous devenir amoureux de vieillards & de vieilles decrepites, & leur faire mille careſſes ſur tout, lors qu'ils n'ont point d'enfans; car il n'y a que cela qui les rende aimables. C'eſt pourquoy, lors qu'ils en ont, ils font ſemblant de les haïr, pour ſe faire rechercher, & puis à la mort les rappellent à leur ſucceſſion, ſelon l'ordre de la Raiſon & de la Nature; ſans vous laiſſer pour toutes vos veilles & vos peines, que des plaintes & des regrets inutiles.

TERPSION. C'eſt ce qui me fait encore enrager apres ma mort; Car combien ay-je employé de temps & de bien à courtiſer Theocrite, qui faiſoit ſemblant à toutes heures de mourir, avec ſon raſlement & ſa courte haleine? ce qui m'obligeoit à redoubler mes preſens, pour debuſquer mes rivaux, & ie croy en verité que cela eſt cauſe de ma mort; car ie ne dormois ni nuit ni jour, & ie m'aperçeus bien que ce ſouvenir le faiſoit rire l'autre jour à mon enterrement.

PLUTON. Courage, Theocrite, Vi joyeux j'uſqu'à ce que tu les ayes tous enterrez.

TERPSION. Plût à Dieu que Cariclés mourût auſſi devant luy.

C'est mettre, comme on dit, la charrue devant les bœufs, ou, si tu veux que je m'exprime plus noblement, faire remonter les fleuves vers leur source. Si l'on sçavoit, au moins, combien chacun d'eux doit vivre, on ne leur feroit pas la cour en vain.

PLUTON. Pourquoy estes-vous si ardens à desirer le bien des autres; & pourquoy vous retenez-vous en adoptiõ aux vieillars, pour nous faire rire apres quand ils viennent à vous mettre en terre? Car c'est un plaisir de voir de jeunes gens comme vous devenir amoureux de vieillardes de vieilles decrepites, & leur faire mille carresses sur tout, lors qu'ils n'ont point d'enfans: car c'est a que cela qui les rende aimables. C'est pourtant lors qu'ils en ont, ils font semblant de les pour se faire rechercher, & puis à la mort pellent à leur succession, selon l'ordre de la son & de la Nature; sans vous laisser pour vos veilles & vos peines, que des plaintes & regrets inutiles.

TARPSION. C'est ce qui me fait encore ger apres ma mort; Car combien ay-je emp de temps & de bien à courtiser Thecorite, faisoit semblant à toutes heures de mourir, son rallement & la courte haleine: ce qui m'i groit à redoubler mes presens, pour debu mes rivaux, & je croy en verité que cela est de ma mort; car je ne dormois ni nuit ni jour, je m'aperçeus bien que ce souvenir le faisoit l'autre jour à mon enterrement.

PLUTON. Courage, Thecorite, Vi joyeux qu'à ce que tu les ayes tous enterrez.

TARPSION. Plût à Dieu que Carictés mort aussi devant luy.

PLUTON. Et Philon mesme & Melante; Ils mourront tous l'un apres l'autre de rage & de desespoir.

TARPSION. Cela me console, Vi long-temps, Theocrite.

DIALOGUE

de ZENOPHANTE & de CALLIDI'MIDE's.

ZENOPHANTE. COMMENT és tu mort, Callidemides? car pour moy tu sçais que je me crevay en un festin chez Dinias, qui est une belle fin pour un Parasite.

CALLIDI'MIDE's. Je le sçay, mais mon aventure est bien plus tragique: tu connois le vieux Preodore.

ZENOPHANTE. Qui? ce Richard qui n'a point d'enfans, à qui tu faisois la cour?

CALLIDI'MIDE's. Luy même. Il m'avoit promeu de me faire son heritier; mais ennuyé de l'allechanson, qui par mal-heur fit un *qui pro quo*, & m'empoisonna pour luy. Cela fit bien rire ce bonhomme lors qu'il eut découvert la fourbe & qu'il me vit tomber tout à coup à la renverse.

ZENOPHANTE. Il en avoit bien du sujet, car je ne me puis tenir d'en rire jusqu'en l'autre monde, quoy que je n'y aye point d'interest. Tu t'és égaré mon amy, en voulant prendre le plus court, au lieu que tu fusses arrivé plus seurement par le droit chemin, quoy que peut-estre un peu plus tard.

DIALOGUE
de CNEMON & de DAMNIPE.

CNEMON, VOILA le proverbe arrivé de la chevre qui prit le loup.

DAMNIPE. Qu'as-tu d'estre ainsi ému ?

CNEMON. Qui ne le seroit, ayant este si miserablement pris au piege que j'avois tendu moy-mesme, & laissant pour successeur un homme que ie n'aymois point, au preiudice de mes heritiers legitimes!

DAMNIPE. Comment cela ?

CNEMON. Je cajolois Hermolaüs, pour avoir sa succession ; & pour l'engager, ie luy montray mon testament, où ie le faisois mon heritier, afin de l'obliger d'en faire autant. Mais par mal-heur, ie suis mort le premier, quoy qu'il eust déja un pied dans la fosse, & il jotiit maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poissons qui devorent la proye avec l'hameçon.

DAMNIPE. Non seulement la proye & l'hameçon, mais le pêcheur même, qui s'est laissé prendre dans ses filets.

CNEMON. C'est ce qui me fait mourir de regret, mesme apres ma mort.

DIALOGUE
de SIMYLE & de POLYSTRATE.

SIMYLE. ENFIN, tu nous es venu trouver, Polystrate, à l'âge de prés de cent ans.

POLYSTRATE.

DIALOGUE

de CNEMON & de DAMNIPE.

CNEMON, VOila le proverbe arrivé à chevre qui prit le loup.

DAMNIPE. Qu'as-tu d'estre ainsi ému?

CNEMON. Qui ne le seroit, ayant esté si rablement pris au piege que j'avois rendu mesme, & laissant pour successeur un homme ie n'aymois point, au preiudice de mes neu legitimes!

DAMNIPE. Comment cela?

CNEMON. Je cajolois Hermolaüs pour sa succession; & pour l'engager, ie luy mon testament, où ie le faisois mon heritier de l'obliger d'en faire autant. Mais par m ie suis mort le premier, quoy qu'il eust pied dans la fosse, & il joüit maintenant mon bien, ayant fait comme ces poissons devorent la proye avec l'hameçon.

DAMNIPE. Non seulement la proye & l'ha con, mais le pêcheur même, qui s'est laissé pr dre dans ses filets.

CNEMON. C'est ce qui me fait mourir de gret, mesme apres ma mort.

DIALOGUE

de SIMYLE & de POLYSTRATE.

SIMYLE. ENfin, tu nous es venu trouver Polystrate, à l'âge de prés de cent ans.

POLYSTRATE. Aquatre-vingt dix-huit, Simyle.

SIMYLE. Comment as-tu passé les derniers trente ans qu'il y a que ie suis mort?

POLYSTRATE. Assez gayement, contre ton opinion.

SIMYLE. Il est vray que ie ne puis m'imaginer comment tu te pouvois réjoüir ainsi caduque & sans enfans.

POLYSTRATE. J'avois toutes choses à souhait.

SIMYLE. Mais tu t'épargnois tout de mon vivant.

POLYSTRATE. Les presens abordoient de toutes parts, & l'on m'envoyoit ce qu'il y avoit de meilleur dans les païs étrangers; j'avois plus de credit tout seul que le reste de la ville, les plus grands me faisoient la cour, & les Dames s'estimoient heureuses de me posseder.

SIMYLE. Es-tu devenu quelque Prince apres ma mort, ou si Venus t'a changé comme ce vieillard qui la passa dans sa nacelle? car lors que ie mourus tu n'estois qu'un vieux chassieux, qui n'avois que quatre dents à la bouche.

POLYSTRATE. On m'aymoit tel que j'estois, & l'on m'eust encore plus aymé, si j'eusse esté plus decrepit.

SIMYLE. Tu nous contes des Enigmes.

POLYSTRATE. On voit pourtant arriver cela tous les iours aux vieillards qui n'ont point d'enfans.

SIMYLE. Ah! ie t'entends; on te cajoloit pour avoir ton bien, tous tes attraits estoient dans ton coffre.

POLYSTRATE. Il est vray; mais ie ne laissois pas de regner, & pour témoigner mon pouvoir, tantost ie fermois la porte à l'un, tantost ie fai-

fois son uisage à l'autre ; ce qui redoubloit leurs services.

SIMYLE. Enfin, que leur as-tu laissé ?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets ; car j'ay fait mon heritier un jeune garçon qui ne s'y attendoit pas.

SIMYLE. De quel âge ?

POLYSTRATE. De vingt-ans.

SIMYLE. Je voy bien pourquoy.

POLYSTRATE. Ce n'est pas ce que tu penses ; mais parce qu'il le meritoit mieux que les autres. Maintenant, on le caresse à son tour, & les plus Grands se trouvent à son lever.

SIMYLE. Qu'on luy donne si l'on veut, le commandement des Armées ; il ne m'importe, pourveu que ceux qui brigueroient la succession ne l'ayent pas euë.

DIALOGUE

de CARON & de MERCURE.
Où plusieurs autres parlent.

CARON. VOYEZ, Messieurs, où nous en sommes. Nous n'avons que cette méchante nacelle, qui fait eau de tous costez ; cependant vous venez en foule, avec grand équipage ; ie crains bien que vous ne vous en repentiez, & particulierement ceux qui ne sçavent pas nager ; car si le bâteau vient une fois à pancher de costé ou d'autre, nous voila tous au fonds de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc, pour passer heureusement & sans danger ?

soi-même un usage à l'autre ; ce qui redoubloit les services.

SIMYLE. Enfin, que leur as-tu laissé ?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets : car j'ay fait mon heritier un jeune garçon qui ne s'y attendoit pas.

SIMYLE. De quel âge ?

POLYSTRATE. De vingt-ans.

SIMYLE. Je voy bien pourquoy.

POLYSTRATE. Ce n'est pas ce que tu penses ; mais parce qu'il le meritoit mieux que les autres. Maintenant, on le careſſe à son tour, & plus. Grands se trouvent à son lever.

SIMYLE. Qu'on luy donne si l'on veut le commandement des Armées ; il ne m'importe, pourveu que ceux qui briguoient ta succession n'ayent pas euë.

DIALOGUE

de CARON *&* de MERCURE.
Où plusieurs autres parlent.

CARON. VOyez, Messieurs, où nous sommes. Nous n'avons que ces méchante nacelle, qui fait eau de tous costez, cependant vous venez en foule, avec grand équipage ; je crains bien que vous ne vous en repentiez, & particulierement ceux qui ne sçavent pas nager ; car si le bâteau vient une fois à pancher de coſté ou d'autre, nous voila tous au fond de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc pour passer heureuſement & sans danger ?

CARON. Je vous le diray ; il faut laiſſer tout ce bagage à l'autre bord, encore est-ce tout ce que vous pourrez faire, que de passer en cét état. Assis-toy, Mercure, à l'entrée de la nacelle, & ne laiſſe entrer perſonne qui n'ait tout quitté.

MERCURE. C'est bien dit, qui est celuy-cy qui marche le premier ?

MENIPE. C'est moy. Tien, voila ma beſace & mon bâton, qui est tout mon vaillant ; car pour mon manteau, ie ne l'ay pas seulement apporté.

Philoſophe Cynique.

MERCURE. Entre, Menipe, tu és galant-homme, & t'aſſis au haut bout auprés du Pilote, pour observer la contenance de chacun. Mais qui est ce beau fils ?

UN MORT. Charmolée de Megare, de qui le baiſer valoit deux talens.

1000. 4. *livres.*

MERCURE. Quitte-là tous ces baiſers, mon amy, & ces joües vermeilles, & ces cheveux longs, & ce teint vif & éclatant ; Entre maintenant que tu és libre. Mais qui est ce fanfaron, avec la pourpre & son diadême, qui nous regarde de travers ?

UN MORT. Lampique Roy des Gelons.

MERCURE. Que veux-tu faire de tout cét appareil, mon amy ?

Lieu de Sicile.

UN MORT. Voudrois-tu qu'un Roy marchaſt tout nud, & sans équipage ?

MERCURE. Un Roy ? non, mais bien un mort ; Quitte tout cela.

UN MORT. Laiſſe-moy pour le moins quelque marque de grandeur, afin qu'on me reconnoiſſe.

MERCURE. Nullement, il faut tout quitter, & ton orgueil, & ta vanité, & ta folie, & tes cruautez, & tes violences ; Monte à cette heure.

que rien ne t'empesche, Mais qui est ce grand paillard que voicy ?

UN MORT. Le luteur Damasias.

MERCURE. Tu-as raison ; car il me souvient de t'avoir veu souvent dans les lieux des exercices; mais tu as trop d'embonpoint pour un mort; tu enfoncerois la nacelle. Quitte toute cette chair inutile, & cette adresse, & cette force, & cette vigueur, & ces acclamations, & ces couronnes; car tout cela ne sert de rien en l'autre monde.

UN MORT. Tien, voila tout ; ie ne differe plus en rien du reste des morts.

MERCURE. Entre maintenant que tu és leger. Et toy aussi, Craton, quitte ces richesses, ce luxe, ces vanitez ; & laisse sur le bord tes ancestres, & ta noblesse ; & tous ces titres magnifiques, & ces inscriptions, & ces éloges, & ces statuës, & ta gloire, & ton sepulcre, & ton epitaphe : Car le souvenir seul de ces choses est si pesant, qu'il seroit capable de nous submerger.

UN MORT. C'est bien malgré moy ; mais qu'y feroit-on ? il faut obeïr.

MERCURE. Qui est celuy-cy avec ses armes? hé! mõ amy, que veux-tu faire icy bas de ce trophée?

UN MORT. C'est le monument que m'a dressé mon païs, pour luy avoir gagné une bataille.

MERCURE. Il falloit laisser tout cela là-haut; car il y a icy une profonde paix, & l'honneur en est banny, aussi bien que les querelles. Mais qui est cét autre, avec sa mine grave ? on diroit qu'il resve profondement, & son sourcil me fait peur.

MENIPE. C'est quelque Philosophe, Mercure, ou plûtost un imposteur & un charlatan ; Fay-le deshabiller, tu verras combien de choses ridicules il cache sous son manteau.

que rien ne l'empeſche. Mais qui eſt ce gra
paillard que voicy ?

UN MORT. Le ſuteur Damaſias.

MERCURE. Tu-as raiſon ; car il me ſouvie
de l'avoir veu ſouvent dans les lieux des cur
ces ; mais tu as trop d'embonpoint pour un ma
tu enfoncerois la nacelle. Quitte toute cette
inutile, & cette adreſſe, & cette force, & ce
vigueur, & ces acclamations, & ces couron
car tout cela ne ſert de rien en l'autre mond

UN MORT. Tien, voila tout ; je ne d
plus en rien du reſte des morts.

MERCURE. Entre maintenant que tu és
Et toy auſſi, Craton, quitte ces richeſſes, ce
ces vanitez ; & laiſſe ſur le bord tes ancêtres
ta nobleſſe ; & tous ces titres magnifiques
inſcriptions, & ces éloges, & ces ſtatuës, &
gloire, & ton ſepulcre, & ton epitaphe. Ca
ſouvenir ſeul de ces choſes eſt ſi peſant, q
ſeroit capable de nous ſubmerger.

UN MORT. C'eſt bien malgré moy ; mais q
feroit-on ? il faut obeïr.

MERCURE. Qui eſt celuy-cy avec ſes armes
mô amy, que veux-tu faire icy bas de ce trop
mon païs, pour luy avoir gagné une bataille

MERCURE. Il falloit laiſſer tout cela là-h
car il y a icy une profonde paix, & l'honneur
eſt banny, auſſi bien que les querelles. Mais
eſt cét autre, avec ſa mine grave ? on diroit q
reſve profondement, & ſon ſourcil me fait pe
ou plûtoſt un impoſteur & un charlatan ; Mer
deshabiller, tu verras combien de choſes
cules il cache ſous ſon manteau.

MERCURE. Dieux ! combien de doutes, d'im-
pertinences, de reſveries, de penſées vaines &
frivoles, de queſtions obſcures & embrouillées,
de curioſité inutiles, d'exactitude en des cho-
ſes de neant ? Mais qu'eſt-ce qu'il nous cache icy ;
ſon ambition, ſon avarice, ſes débauches ? Quite
tout cela, & ton arogance, & ton effronterie, &
ta colere ; car il faudroit une Galere à trente ra-
mes pour te porter.

MENIPE. Coupe-luy auſſi cette grande barbe
de bouc, qui peſe plus de ſoixante onces, tant el-
le eſt large & touffuë.

MERCURE. Tu-as raiſon ; mais qui la coupera,
car ie n'ay point de ciſeaux ?

MENIPE. Moy ſur le bord du bateau, avec cette
coignée, ou plûtoſt avec une ſcie, pour rendre la
choſe plus ridicule.

MERCURE. Courage ; tu-és plus humain, de la
ſorte !

MENIPE. Veux-tu que ie luy oſte auſſi un peu
de la hauteur des ſourcils ?

MERCURE. Je le veux ; car il les releve par deſ-
ſus ſon front

MENIPE. Il a encore quelque choſe de bien
puant ſous l'aiſſelle.

MERCURE. Et quoy ?

MENIPE. La flaterie, qui luy a donné entrée
chez les Grands.

LE PHILOSOPHE. Quite donc auſſi, Menipe, ta
liberté, ton indifference, & ta raillerie.

MERCURE. Nullement. Cela ne peſe pas trop,
& ſert de divertiſſement pendant le paſſage.
Mais qui eſt cet Orateur ? Qu'il quite auſſi
ſes longs diſcours qui n'ont point de fin, ces
entrées & ces ſorties ennuieuſes, ces digreſſions

hors de propos, ces figures pueriles, ces periodes rondes & carrées, ces frequentes antitheſes, ces hyperboles exceſſives, ces termes poëtiques & empoulez. Voila qui va bien; délie le bateau, tire l'eſchelle, leve l'anchre, déplie les voiles, dreſſe le gouvernail. Voguons, Qu'avez-vous à pleurer, ſors que vous eſtes, & particulierement ce Philoſophe?

LE PHILOSOPHE. Je croyois que l'ame fuſt immortelle.

MENIPE. Tu en as menty, ce n'eſt pas cela que tu regrettes.

LE PHILOSOPHE. Quoy donc?

MENIPE. Tes débauches & tes voluptez. Tu n'iras plus écornifler comme tu faiſois, à la table des Grands, ny courre le Bordel toute la nuit, la teſte entortillée dans ton manteau, pour venir le lendemain preſcher la vertu à tes Ecoliers, afin d'attraper leur argent. Voila ce qui te tuë.

MERCURE. Et toy, Menipe, n'és-tu point fâché d'eſtre mort?

MENIPE. Comment le ſerois-ie, que ie ſuis venu icy ſans mander? Mais tandis que nous parlons, j'entens quelques cris là-haut.

MERCURE. C'eſt que les uns ſe réjoüiſſent de la mort du Tyran, les autres applaudiſſent à Diophante qui fait l'oraiſon funebre de Craton dans Sicyone. Voilà les femmes qui traînent par les cheveux la femme du Tyran, & les enfans qui jettent des pierres à ſes enfans. D'autre coſté, la mere de Damaſias le pleure en la compagnie des autres femmes; mais perſonne ne te regrette, Menipe.

MENIPE. Tu verras bien-toſt les chiens & les corbeaux s'entrebattre, à qui me ſervira de

hors de propos, ces figures puerilles, ces periode rondes & carrées, ces frequentes antitheses hyperboles excessives, ces termes poëtiques compoulez. Voila qui va bien, délie le bara tire l'eschelle, leve l'ancre, déplie les ma dresse le gouvernail. Voguons, Qu'avez-vo pleurer, lors que vous estes, & particulierem ce Philosophe?

LE PHILOSOPHE. Je croyois que l'ame immortelle.

MENIPE. Tu en as menty, ce n'est pas rien tu regrettes.

LE PHILOSOPHE. Quoy donc?

MENIPE. Tes débauches & tes volupte n'iras plus écornifler comme tu faisois à des Grands, ny courre le Bordel toute la n teste entortillée dans ton manteau, pour re lendemain prescher la vertu à tes Escoliers, d'attraper leur argent. Voila ce qui te ma

MERCURE. Et toy, Menipe, n'es-tu pa fasché d'estre mort?

MENIPE. Comment le serois-je, que je fus nu icy sans mander? Mais tandis que nous lons, j'entens quelques cris là-haut.

MERCURE. C'est que les uns se réjoüissen la mort du Tyran, les autres applaudissent à phante qui fait l'oraison funebre de Craton Sicyone. Voilà les femmes qui trainent par cheveux la femme du Tyran, & les enfans jettent des pierres à ses enfans. D'autre coste mere de Damasias le pleure en la compagnie autres femmes; mais personne ne te regrette Menipe.

MENIPE. Tu verras bien-tost les chien les corbeaux s'entrebattre, à qui me ser tombeau, & faire un beau charivary à mes funerailles.

MERCURE. Courage, ie te loüe d'estre ainsi ferme & resolu. Mais puis que vous voila passez, allez vous presenter devant vôtre Juge, tandis que Caron & moy irons querir le reste des morts.

MENIPE. Bon voyage, Mercure; Mais avançons, que tardons-nous? on ne sçauroit éviter le jugement, & l'on ne parle icy que de roües, de gibets, & de vautours. On verra bien-tost ce que chacun a dans le ventre.

DIALOGUE

de CRATE'S & de DIOGENE.

CRATE'S. As-tu connu ce vieux Merique de Corinthe, qui avoit tant de vaisseaux, à qui son cousin, qui n'estoit pas moins riche ny moins vieux que luy, avoit accoustumé de dire, *Il faut que je t'enterre, ou que tu m'enterres!* Car ils s'estoient entredonnez par testament tout leur bien; & les Devins, aussi bien que les Oracles, asseuroient tantost l'un & tantost l'autre, qu'il survivroit à son compagnon.

DIOGENE. Et qu'en est-il arrivé?

CRATES. Qu'ils sont tous deux morts à même temps, & que leur succession est écheuë à des gens de qui les Devins ny les Oracles n'avoient point parlé.

DIOGENE. Que j'en suis aise! Nous ne nous amusions pas à ces sottises-là pendant nôtre vie, & je n'ay iamais souhaitté la mort d'Anthistene, pour avoir son baston qui estoit d'un fort oli-

vier, ny toy la mienne, pour avoir ma beſace & mon tonneau.

CRATE'S. C'eſt que chacun ſe contentoit de ce qu'il avoit ; & qu'il me ſuffiſoit d'heriter de tes vertus, comme tu avois fait de celles de ce grand homme, qui eſt un treſor beaucoup plus precieux, quoy qu'il ne ſoit pas ſi recherché. Cavous ne voyez perſonne qui nous vienne faire la cour pour ce ſujet; au lieu que chacun court apres les grandeurs & les richeſſes.

DIOGENE. Je ne m'en étonne pas ; car ils ont l'ame corrompuë par les delices, & eſtant vuides d'honneur, ils ne peuvent contenir la vertu ; Semblables au tonneau percé des Danaïdes ; Mais ils ne manquent pas de griſes ny de crochets, pour retenir leur or quand on le leur veut arracher.

CRATE'S. Nous avons auſſi cette conſolation que nous emportons avec nous nos treſors ; au lieu qu'ils laiſſent les leur là-haut, & qu'on leur oſte icy iuſqu'au double qu'on leur a mis dans la bouche pour le paſſage.

DIALOGUE

D'ALEXANDRE & D'ANNIBAL. Où Scipion & Minos parlent.

ALEXANDRE. ARreste. Carthaginois, c'eſt à moy à paſſer devant.

ANNIBAL. Je ne te le cederay point.

ALEXANDRE. Veux-tu que Minos ſoit nôtre Juge !

vier, ny toy la mienne, pour avoir ma befac-
mon tonneau.

CRATE'S. C'eſt que chacun ſe contentoit de
qu'il avoit ; & qu'il me ſuffiſoit d'heriter de
vertus, comme tu avois fait de celles de
grand homme, qui eſt un treſor beaucoup
precieux, quoy qu'il ne ſoit pas ſi recherché
vous ne voyez perſonne qui nous vienne ſuiv
cour pour ce ſujet; au lieu que chacun cour
les grandeurs & les richeſſes.

DIOGENE. Je ne m'en étonne pas ; car
l'ame corrompuë par les delices, & eſtant vuë
d'honneur, ils ne peuvent contenir la vert
Semblables au tonneau percé des Danaïdes
Mais ils ne manquent pas de griffes ny de
chers, pour retenir leur or quand on le leur
arracher.

CRATE'S. Nous avons auſſi cette conſolation
que nous emportons avec nous nos treſors, a
lieu qu'ils laiſſent les leur là-haut, & qu'ils
oſte icy juſqu'au double qu'on leur a mis dans
bouche pour le paſſage.

DIALOGUE

D'ALEXANDRE & D'ANNIBAL.
Où Scipion & Minos parlent.

ALEXANDRE. ARISTE. Carthaginois, cé
à moy à paſſer devant.

ANNIBAL. Je ne te le cederay point.

ALEXANDRE. Veux-tu que Minos ſoit not
Juge !

ANNIBAL. Je le veux.

MINOS. Qui eſtes-vous ?

ALEXANDRE. Alexandre & Annibal.

MINOS. Tous deux grands hommes ; mais quel eſt voſtre different ?

ALEXANDRE. A qui paſſera le premier ; Cet Affriquain eſt ſi inſolent, que de me diſputer la préſeance, à moy qui ay eſté Monarque de toute l'Aſie, & le plus grand Capitaine de l'Univers.

MINOS. Il faut entendre ſes raiſons, que dis-tu à cela, Annibal ?

ANNIBAL. Que ie ſuis heureux d'avoir à parler devant un Juge qui ne donnera rien à la faveur, & qui n'aura pas tant d'égard à l'apparence, qu'à la verité. Je dis donc, que celuy qui s'eſt eſlevé comme moy par ſes propres forces, & qui ne doit qu'à luy-meſme ſa fortune, doit eſtre preferé à celuy qui tire ſa gloire de ſes Anceſtres. Car eſtant paſſé d'Affrique en Eſpagne avec une poignée de gens, ie me rendis d'abord illuſtre par ma valeur ; & apres la mort de mon beau-frere, ayant eu le commandement des Armées, ie domptay les Celtiberiens & les Gaulois qui regardent l'Occident ; puis, traverſant les Alpes, ie conquis toute l'Italie juſqu'à Rome, apres avoir gagné trois grandes batailles, & tué pour un iour tant d'ennemis, que ie meſuray au boiſſeau les anneaux d'or que portent les Chevaliers, & marchay ſur un pont de corps morts. J'ay fait toutes ces choſes ſans me dire fils de Jupiter, ny vouloir paſſer pour un Dieu. Mais ce qui eſt de plus conſiderable, c'eſt que ie n'ay pas eu affaire à des Armeniens, ni à des Medes, qui fuïent avant le combat, & qui abandonnent la victoire à qui a la hardieſſe de l'attendre ; mais aux nations

s belliqueuſes , & aux Capitaines les plus
mentez de l'Univers. D'ailleurs , ie n'ay
e toutes ces conqueſtes avec des troupes
ies de longue-main,ny avec des ſoldats de
aïs ; mais avec une armée de vagabons &
ccenaires ; non pas heritier d'un ſceptre ,
mple bourgeois de Carthage. Alexandre,
ttraire , ayant receu de ſon pere avec un
e une armée qui eſtoit invincible, a eu be-
ncore de fortune pour dompter un Prince
ueux & des nations éfeminées ; & depuis,
pu par ſa victoire,a dégeneré de ſes Ancê-
s'eſt fait adorer comme un Dieu, apres a-
é de ſa main ſes meilleurs amis, & envoyé
es au ſupplice. Pour moy , triomphant &
eux , ayant eſté rapellé en Affrique , pour
ſer à Scipion , j'ay obeï comme le moin-
Citoyens ; & depuis, condamné injuſte-
j'ay porté patiemment mon exil. Mais
is une partie de ma gloire, que j'ay fait
ces choſes ſans le ſecours des Lettres ny
nces, & ſans avoir eu pour precepteur A-
Que ſi Alexandre pretend quelque avan-
r ſon Diademe , cela eſt bon à l'égard des
des Macedoniens,mais non pas de moy,
uis pas né ſon ſujet,& qui ay remporté la
e ſage & de vaillant Capitaine ; mais de
rtune n'a pas ſecondé toûjours la valeur.
s. Voila parlé fortement, & non en Bar-
ie répons-tu à cela, Alexandre ?

ANDRE. Que ma renommée ſuffiroit
donner l'avantage, ſi ie ne voulois l'em-
r la force de la raiſon, auſſi bien que par
s, & triompher par mes paroles , comme
ctions. Car ayant trouvé le Royaume

les plus belliqueuses, & aux Capitaines les p
experimentez de l'Univers. D'ailleurs, ie n'a
pas fait toutes ces conquestes avec des trouve
aguerries de longue-main, ny avec des soldats n
mon païs; mais avec une armée de vagabons &
de mercenaires; non pas heritier d'un sceptre
mais simple bourgeois de Carthage. Alexandre
au contraire, ayant receu de son pere avec s
Empire une armée qui estoit invincible, a eu s
soin encore de fortune pour dompter un Perse
voluptueux & des nations efeminées; & depuis
corrompu par sa victoire, a degeneré de ses ma
tres, & s'est fait adorer comme un Dieu, apres a
voir tué de sa main ses meilleurs amis, & conv
les autres au supplice. Pour moy, triomphant s
victorieux, ayant esté rapelle en Affrique pour
m'opposer à Scipion, j'ay obeï comme le moin
dre des Citoyens; & depuis, condamné injuste
ment, j'ay porté patiemment mon exil. Mais
j'oubliois une partie de ma gloire, que j'ay ac
toutes ces choses sans le secours des Lettres n
des Sciences, & sans avoir eu pour precepteur A
ristote. Que si Alexandre pretend quelque avan
tage par son Diademe, cela est bon à l'égard des
Perses & des Macedoniens, mais non pas de moy
qui ne suis pas né son sujet, & qui ay remporté la
gloire de sage & de vaillant Capitaine; mais de
qui la fortune n'a pas secondé toûjours la valeur.

MINOS. Voila parlé fortement, & non en Bar-
bare. Que répons-tu à cela, Alexandre?

ALEXANDRE. Que ma renommée suffiroit
pour me donner l'avantage, si ie ne voulois l'em-
porter par la force de la raison, aussi bien que par
les armes, & triompher par mes paroles, comme
par mes actions. Car ayant trouvé le Royaume

de mon pere chancellant & ébranlé par sa cheu-
te, j'ay sceu l'affermir par le supplice de ses meur-
triers, & faire trembler la Grece par la ruïne de
Thebes. En suite, élû General contre les Bar-
bares, j'ay porté mes armes & mes esperances
plus loin qu'aucun autre devant moy; & traver-
sant l'Hellespont j'ay défait les Capitaines de
Darius en bataille rangée, conquis toutes les
Provinces jusqu'en Cilicie, vaincu le Roy de
Perse luy-mesme, & moissonné pour un iour tant
de lauriers, que la barque de Caron ne fut suffi-
sante pour passer les morts, tant le nombre en
estoit grand. En suite, pour ne point parler de
Tyr ni d'Arbelles, j'ay assujetty toute l'Asie, jus-
qu'aux Indes, & les Indes mesmes, & pris l'Oce-
can pour borne de mon Empire. Non content de
ces exploits, j'ay traversé le Tanaïs, & vaincu les
Scythes, triomphé de tous les ennemis de la
Grece, & laissé des couronnes en partage à mes
Capitaines. Que si apres avoir fait tant de choses
au dessus d'un mortel, les hommes m'ont pris
pour un Dieu, cela leur est pardonnable, & à moy
aussi de l'avoir souffert à l'établissement d'un nou-
vel Empire. Enfin, tu vois devant toy le Con-
querant de la moitié de l'Univers, à qui un ban-
ni dispute la presseance, apres estre mort esclave
d'un petit Roy de Bithynie. Ajoûtez à cela, que
j'ay fait toutes ces conquestes en lion & à force
ouverte; au lieu qu'Annibal n'a jamais agi que
par fraude, & a este dompté à la fin par ses propres
armes, aussi cruel envers les vaincus, que ie leur ai
esté clement. Mais il a bonne grace de me repro-
cher mes débauches, apres les délices de Capouë,
qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoi-
res. Jamais mes plaisirs n'ont soüillé la gloire

s & j'ay attendu à triompher que ie
l'ennemis. Je pourrois dire plusieurs
s pour ma deffence ; mais ie rougi-
yer plus de paroles ; pour une cause
e reste plus qu'à prononcer sur ce

Arreste, Minos, j'ay quelque chose
.
Qui es-tu ?
Scipion, qui ay vaincu Annibal,
arthage.
qu'as-tu à dire ?
Que ie le cede à Alexandre, & que
Annibal.
Tu as raison ; tu passeras devant
ndre devant tous ; Qu'on ne m'en

DIALOGUE

ENS & D'ALEXANDRE.

HE quoy ! Alexandre, tu es mort
comme un autre homme !
S. Cela n'est pas étrange, estant

Mais Jupiter estoit donc un im-
e que tu estois son fils, & ta mere
t accroire, en disant qu'elle avoit
n dragon.
S. C'est qu'il n'y a pas trop d'assu-
nmes, ny aux oracles ; mais ie le
e que cela imprimoit plus de res-
ance dans l'esprit des peuples.

de mes armes & j'ay attendu à triompher que n'euſſe plus d'ennemis. Je pourrois dire pluſieurs autres choſes pour ma deffence ; mais ie rougirois d'employer plus de paroles, pour une cauſe ſi juſte. Il ne reſte plus qu'à prononcer ſur le different.

SCIPION. Arreſte, Minos, j'ay quelque choſe à repreſenter.

MINOS. Qui es-tu ?

SCIPION. Scipion, qui ay vaincu Annibal & dompté Carthage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire ?

SCIPION. Que ie le cede à Alexandre, & que ie le diſpute à Annibal.

MINOS. Tu as raiſon ; tu paſſeras devant Juy, & Alexandre devant tous ; Qu'on ne m'en parle plus.

DIALOGUE

de DIOGENE & d'ALEXANDRE.

DIOGENE. HE quoy ! Alexandre, tu es mort comme un autre homme !

ALEXANDRE. Cela n'eſt pas étrange, eſtant né mortel.

DIOGENE. Mais Jupiter eſtoit donc un impoſteur, de dire que tu eſtois ſon fils, & ta mere nous en faiſoit accroire, en diſant qu'elle avoit couché avec un dragon.

ALEXANDRE. C'eſt qu'il n'y a pas trop d'aſſurance aux femmes, ny aux oracles ; mais ie le ſouffrois, parce que cela imprimoit plus de reſpect & d'obeïſſance dans l'eſprit des peuples.

DIOGENE. Enfin, à qui as-tu laiſſé ton Empire ?

ALEXANDRE. Je ne ſçay, car ie n'ay pas eu le loiſir d'en diſpoſer ; Mais en mourant, ie donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as-tu à rire ?

DIOGENE. C'eſt qu'il me ſouvient du temps que la Grece te proclamoit ſon General, & que ſes Orateurs te donnoient rang entre ſes principaux Dieux. Il y en eut meſme de ſi inſolens que de te facrifier & de te baſtir des Temples comme au fils de Jupiter ; mais où es-tu enſevely ?

ALEXANDRE. En Babylone ; car il n'y a que trois iours que ie ſuis mort ; mais Ptolomée me doit emporter en Egypte, pour m'y faire adorer avec les Dieux du païs.

DIOGENE. Qui ne riroit, Alexandre, de voir que tu n'es pas encore ſage apres ta mort, & que tu te flates de l'eſperance de te voir adoré avec des monſtres ! Quitte ces ſottes vanitez, il n'y a point de commerce d'icy là-haut, & l'on ne retourne plus au monde depuis qu'on en eſt une fois party. Mais ie voudrois bien ſçavoir comment tu portes la perte de ton Empire, & ce que tu penſes quand il te ſouvient de Bactres & de Babylone, de ta grandeur & de ta gloire ? Quoy ! tu pleures, pauvre ſot, Ariſtote ne t'a-t'il point apris que tout cela n'eſtoit que vanité ?

ALEXANDRE. Que dis-tu là Diogene, du plus lâche de tous mes flateurs ? ha ! ne m'oblige point, ie te prie, à publier ſes deffauts, & à te dire comme il a abuſé de la bonté de mon naturel, & de la paſſion extréme que j'avois pour les Lettres ; tantoſt me cajolant ſur ma beauté, & tantoſt ſur mes richeſſes, qu'il mettoit hardiment au nombre des biens, afin qu'il n'euſt point de honte de les demander, ny de les recevoir. Voila ce que

à sa doctrine, de prendre pour biens
qui ne le sont pas, & dont la perte
ne m'afflige.

E. Sçais-tu ce que tu feras pour te gue-
qu'auſſi bien il n'y a point d'ellebore
monde? Va boire cinq ou six grands
fleuve Lethé, jusqu'à ce que tu ayes per-
venir de tous tes biens imaginaires.
voila Cilite & Callisthene, avec une
ialcontens, qui s'apreſtent à te tour-
ay, pour le moins apres ta mort, & bois
oul; car c'eſt le ſeul moyen de guerir.

DIALOGUE

ALEXANDRE & de PHILIPPE.

. IL faut que tu confeſſes maintenant
que tu es mon fils; car tu ne ſerois
eſtant fils de Jupiter?

NDRE. Je le ſçavois bien dés là-haut;
royois cette opinion favorable à mes

PE. Quoy! de te laiſſer ainſi piper aux
tes courtiſans?

NDRE. Non, mais de répandre par
eur de mon nom & de mes armes, auſſi
n'oſaſt reſiſter.

PE. Et à quels peuples as-tu jamais eu
fuſſent ſi redoutables? Il falloit arra-
ac moy, les Thraces, les Illyriens &
ſont dix mille ſous Clearque ont fait
llions de Barbares.

NDRE. Mais les Scythes & les In-
leurs Elephans, eſtoient-ils à mé-

j'ay profité à ſa doctrine, de prendre pour bien des choſes qui ne le ſont pas, & dont la poſ maintenant m'afflige.

DIOGENE. Sçais-tu ce que tu feras pour te rit, puis qu'auſſi bien il n'y a point d'eſcho en l'autre monde? Va boire cinq ou ſix grac traits du fleuve Leché, juſqu'à ce que tu ayes du le ſouvenir de tous tes biens imagina Auſſi bien voila Clite & Calliſthene, avec foule de malcontens, qui s'apreſtent à te menter; Fuy, pour le moins apres ta mort tout ton ſaoul; car c'eſt le ſeul moyen de g

DIALOGUE

D'ALIXANDRE & de PHILIPPE.

PHILIPPE. IL faut que tu confeſſes maintenant que tu es mon fils; car tu ne ſeras pas mort eſtant fils de Jupiter?

ALEXANDRE. Je le ſçavois bien dés la mais ie croyois cette opinion favorable à mes deſſeins.

PHILIPPE. Quoy! de te laiſſer ainſi piper aux flateries de tes courtiſans!

ALEXANDRE. Non, mais de répandre par tout la terreur de mon nom & de mes armes, qu'on ne m'oſaſt reſiſter.

PHILIPPE. Et à quels peuples as-tu jamais affaire qui fuſſent ſi redoutables? Il falloit quer comme moy, les Thraces, les Illyriens les Grecs, dont dix mille ſous Clearque ont fuir des millions de Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scythes & les Indiens avec leurs Elephans, eſtoient-ils à mépriſer? Je ne les ay pas vaincus pourtant en ſemant des diviſions parmy eux, ni en corrompant leurs Chefs, & manquant de parole à tous, mais en bataille rangée. Pour les Grecs, ie les ay gagnez par la douceur, apres les avoir domtez par la force.

PHILIPPE. J'ay appris tout cela de Clite, & que tu avois pris les coûtumes des vaincus, & t'eſtois fait adorer comme un Dieu, ſans ſouffrir qu'on me loüaſt en ta preſence, ce qui fut cauſe de ſa mort. Il ajoûtoit que tu as expoſé Lyſimachus aux Lyons, & fait mourir tes autres amis par des crimes ſupoſez; pour ne point parler des amours de Roxane & des careſſes d'Epheſtion. Je n'ay trouvé qu'une choſe digne de moy dans l'hiſtoire de ta vie, c'eſt de t'eſtre abſtenu de la femme de Darius, & d'avoir eu ſoin de ſa mere & de ſes filles.

ALEXANDRE. Et ne dis-tu rien de ma valeur, lors que ie ſautay tout ſeul en bas du rampart dans la Ville des Oxydraques?

PHILIPPE. Cette action eſt plus digne de blâme que de loüange. Ce n'eſt pas que ie n'eſtime le courage en un Prince, & que ie ne ſois bien aiſe de le voir l'épée à la main à la teſte de ſes troupes; Mais il y a de la difference entre la valeur d'un General & celle d'un fantaſſin; outre que cela nuiſoit à la reputation de tes armes, de voir un Dieu ſanglant entre les mains des Chirurgiens. Et maintenant que tu és mort, combien penſes tu qu'il y en a qui ſe moquent de tes impoſtures? Dailleurs, l'avantage que tu voulois tirer de cette reputation, diminuë beaucoup de ta gloire, comme ayant voulu étonner par des preſtiges, ceux que tu ne pouvois

ir la force; outre que tout cela, quelque
l soit, est encore au dessous d'un Dieu.
DRE. On m'a comparé pourtant à Bac-
Hercule, d'autant plus que j'ay pris des
, qu'ils avoient trouvées imprenables.
E. C'est une chose étrange que tu ne
core défait de ces sottises, & que tu
ire le fils de Jupiter jusques dans les
pprens pour le moins à estre sage apres

DIALOGUE

CHILE & de D'ANTILOQUE.

UE. QUe disois-tu n'aguere à Ulys-
ie, Que tu aymerois mieux
de quelque pauvre laboureur, qui n'au-
n saoul de pain, que de regner icy par-
bres? Que cela est indigne du disciple
& de Chiron, & qu'il sent bien plus
hilygien, que son Achille, qui prefera
lorieuse à une vie pleine de delices!
Ha! fils de Nestor, C'est que je ne
alors que toute la gloire du monde
mee, quoy qu'en die Homere, & tous
Il n'y a plus icy ny force, ny beauté,
; Je ne voy point que les Troyens
ndent, ny que les Grecs m'y reverent.
gal & envelopé de mesmes tenebres;
ait souhaiter de revivre, au hazard
compagnon.
T O Q U E. Il faut obeïr aux loix du
e pas murmurer contre l'ordre de la

vaincre par la force, outre que tout cela, quelle grand qu'il soit, est encore au dessous d'un Dieu.

ALEXANDRE. On m'a comparé pourtant à Achus & à Hercule, d'autant plus que j'ay pris de fortereſſes, qu'ils avoient trouvées imprenables.

PHILIPPE. C'eſt une choſe étrange que tu sois pas encore défait de ces ſottiſes, & que veüilles faire le fils de Jupiter juſques dans Enfers. Apprens pour le moins à eſtre ſage après ta mort.

DIALOGUE

D'ACHILE & de D'ANTILOQUE.

ANTILOQUE. QUe diſois-tu n'aguere d'Achile, Que tu aymerois mieux eſtre valet de quelque pauvre laboureur, que de regner ſur tout les Ombres? Que cela eſt indigne d'un diſciple de Phœnix & de Chiron, & qu'il tient bien peu ſon lâche Phrygien, que ſon Achille, qui preſere une mort glorieuſe à une vie pleine de delices.

ACHILLE. Ha! fils de Neſtor, C'eſt que je ne ſçavois pas alors que toute la gloire du monde n'eſt que fumée, quoy qu'en die Homere, & tous les Poëtes. Il n'y a plus icy ny force, ny beauté, ny induſtrie; Je ne voy point que les Troyens m'y apprehendent, ny que les Grecs m'y reverent. Tout y eſt égal & envelopé de meſmes tenebres. Ce qui me fait ſouhaiter de revivre, au hazard d'eſtre petit compagnon.

ANTILOQUE. Il faut obeïr aux loix de la monde, & ne pas murmurer contre l'ordre de la

Nature. Tous les Grands hommes ſont morts, auſſi bien que toy.

ACHILLE. Tu eſſayes en vain de me conſoler, Antiloque; Je ne ſçay comment le ſouvenir de la vie me donne des regrets, & à toy auſſi. Mais tu-és plus ſage que moy pour diſſimuler, ſi ce n'eſt plûtoſt lâcheté de ne s'oſer plaindre, quand on ſouffre.

ANTILOQUE. Au contraire, c'eſt reſolution. Car à quoy ſervent toutes ces plaintes? ne vaut-il pas mieux porter ſon mal en patience, que de ſe faire moquer de ſoy par des regrets inutiles?

DIALOGUE

D'HERCULE, & de DIOGENE.

DIOGENE. N'EST-CE pas-là Hercule? C'eſt luy, ſans doute. Je le connois à ſa peau de lyon & à ſa maſſuë, ſans parler de ſon arc ni de l'avantage de ſa taille. Mais comment eſt-il mort eſtant fils de Jupiter? D'où vient, mon amy, qu'ayant touſiours eſté triomphant & victorieux, tu-as eſté à la fin domté par la mort? Je te ſacrifiois là-haut comme à un Dieu.

HERCULE. Avec raiſon; Car Hercule eſt au Ciel en la compagnie des Dieux, & ie ne ſuis que ſon ombre.

DIOGENE. Que dis-tu là? peut-on eſtre en même temps au Ciel & dans les Enfers?

HERCULE. Je t'ay déja dit, que ce n'eſt pas Hercule que tu vois icy.

DIOGENE. Eſt-ce que tu as pris ſa place, pour joüer icy bas ſon perſonnage?

LE. C'eſt quelque choſe de ſemblable.
NE. Mais comment Eaque, qui eſt ſi
t'il pû prendre pour un autre ?
UL E. Il a eſté déçeu par la reſſem-

EN E. Je le croy ; car ce n'eſt en effet
ſme choſe ; & j'ay peur, au contraire,
ſoit icy Hercule, dont le Ciel n'ait que

ILE. Tu-és bien inſolent de mo con-
le crains-tu point que ie te faſſe ſentir
nnage ie repreſente ?
NE. Et que pourrois-tu faire à un mort,
ierement n'eſtant qu'vne ombre? Mais
ors que tu eſtois la-haut, eſtois-tu dé-
e d'Hercule, ou ſi vous n'eſtiez tous
ne meſme choſe, qui s'eſt partagée
ort?
LE. Quoy qu'on ne ſe puiſſe empeſcher de
à un ſi impudent Sophiſte, ie te diray
i eſtoit né d'Amphitryon eſt mort, &
que ie ſuis ; mais ce qui eſtoit né de Ju-
ans le Ciel.
NE. Je t'entens, c'eſt qu'Alcmene eut
aux, l'un d'Amphitryon, & l'autre de

LE. Nullement ; ces deux n'eſtoient

. Cela eſt difficile à comprendre, deux
a un ſeul, l'un mortel & l'autre immor-
n'eſt comme l'on peint les Centaures,
aux & moitié hommes.
LE. Ne ſommes-nous pas tous com-
me & du corps ? Qui empeſche donc
e monte au Ciel, qui eſt le lieu de ſon

HERCULE. C'eſt quelque choſe de ſemblable.

DIOGENE. Mais comment Eaque, qui eſt exact, s'a-t'il pû prendre pour un autre?

HERCULE. Il a eſté déçeu par la reſſemblance.

DIOGENE. Je le croy; car ce n'eſt pas que la meſme choſe; & j'ay peur, au contraire, que ce ne ſoit icy Hercule, dont le Ciel n'a que l'image.

HERCULE. Tu-és bien inſolent de me contredire. Ne crains-tu point que ie te faſſe connoiſtre quel perſonnage ie repreſente?

DIOGENE. Et que pourrois-tu faire à un mort, & particulierement n'eſtant qu'vne ombre? Dis-moy, lors que tu eſtois la-haut, eſtois-tu déja l'ombre d'Hercule, ou ſi vous n'eſtiez tous deux qu'une meſme choſe, qui s'eſt partagée apres la mort?

HERCULE. Quoy qu'on ne ſe puiſſe empeſcher de reſpondre à un ſi impudent Sophiſte, ie te diray que ce qui eſtoit né d'Amphitryon eſt mort, & que c'eſt cela que ie ſuis; mais ce qui eſtoit né de Jupiter eſt dans le Ciel.

DIOGENE. Je t'entens, c'eſt qu'Alcmene a eu deux jumeaux, l'un d'Amphitryon, & l'autre de Jupiter.

HERCULE. Nullement; ces deux n'eſtoient qu'un.

DIOGENE. Cela eſt difficile à comprendre, de faire Hercules en un ſeul, l'un mortel & l'autre immortel, ſi ce n'eſt comme l'on peint les Centaures moitié chevaux & moitié hommes.

HERCULE. Ne ſommes-nous pas tous compoſez de l'ame & du corps? Qui empeſche donc que l'une ne monte au Ciel, qui eſt le lieu de ſon

origine, & que l'autre ne deſcende icy?

DIOGENE. Cela ſeroit bon, ſi tu eſtois le corps d'Hercule; mais tu n'és que ſon ombre, & tu ſerois ſans y penſer, trois Hercules au lieu de deux; l'un au Ciel, l'autre dans les enfers, & le troiſiéme ſur le mont Oëta où tu as eſté bruſlé.

HERCULE. Je vois bien que tu és un grand Sophiſte; mais qui és-tu?

DIOGENE. Diogene, & non pas ſon ombre; qui ne ſuis pas dans le Ciel, mais parmy les morts & me mocque d'Homere & de ſes Fables.

DIALOGUE

de MENIPPE & de TANTALE.

MENIPPE. QUAS-TU à pleurer, Tantale: & de quel tourment ſouffres-tu dans ce lac où tu habites;

TANTALE. Je meurs de ſoif, Menipe.

MENIPPE. E's-tu ſi pareſſeux, que de ne te pouvoir baiſſer pour boire, ou prendre ſeulement de l'eau dans le creux de ta main?

TANTALE. L'eau s'enfuit quand ie m'en approche, & ſi j'en penſe prendre avec la main, elle eſt auſſi-toſt écoulée.

MENIPPE. Cela eſt étrange! Mais qu'as-tu beſoin de boire, n'ayant plus de corps? Car ce qui avoit faim & ſoif, eſt enterré en Lydie, & l'ame n'a pas beſoin de boire ni de manger.

TANTALE. C'eſt mon ſupplice, Menipe, que mon ame ait la meſme alteration que mon corps.

MENIPPE. Je le veux croire, puiſque tu le dis: mais encore qu'elle eſt ton apprehenſion?

Crains-tu de mourir de soif, comme s'il y avoit une autre mort apres celle-cy ?

TANTALE. Non ; mais cela fait partie de mon suplice, d'avoir soif sans qu'il en soit besoin.

MENIPE. Tu resves Tantale, & si tu as besoin de boire c'est de l'ellebore, pour guerir un mal contraire à la rage, d'aprehender la soif, & non pas l'eau.

TANTALE. Je ne refuse pas d'en boire, pourveu qu'on m'en donne.

MENIPE. Console-toy, Tantale, tu n'és pas le seul des morts, qui ne boit point; car tous tant qu'ils sont, n'ayant point de corps ne peuvent boire, mais tous n'ont pas comme toy une soif extrême, sans se pouvoir desalterer.

DIALOGUE

de MENIPE & de MERCURE.

MENIPE. OU sont toutes ces beautez de l'autre monde ? Montre moy tout, Mercure; car ie ne fais que d'arriver.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Menipe, mais regarde de ce costé-là, tu y verras Nirée, Narcisse, Hyacinthe, Achille, Tyro, Leda, Helene; enfin, tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'un & dans l'autre sexe.

MENIPE. Je ne vois que des os, & des carcasses toutes semblables.

MERCURE. C'est pourtant tout ce que les Poëtes ont admiré, quoy qu'il semble que tu n'en fasses point d'estat.

MENIPE. Pour le moins, monstre-moy Helene ; car ie ne la sçaurois reconnoistre.

Crains-tu de mourir de soif, comme s'il y avoit une autre mort apres celle-cy ?

TANTALE. Non ; mais cela fait partie de mon suplice, d'avoir soif sans qu'il en soit besoin.

MENIPE. Tu resves Tantale, & si tu as besoin de boire c'est de l'ellebore, pour guerir un mal contraire à la rage, d'aprehender la soif, & aimer pas l'eau.

TANTALE. Je ne refuse pas d'en boire, pourvu qu'on m'en donne.

MENIPE. Console-toy, Tantale, tu n'es pas le seul des morts, qui ne boit point; car tous ceux qu'ils sont, n'ayant point de corps ne peuvent boire, mais tous n'ont pas comme toy une soif extrême, sans se pouvoir desalterer.

DIALOGUE

de MENIPE & de MERCURE.

MENIPE. OU sont toutes ces beautez de l'autre monde ? Montre moy tout Mercure; car ie ne fais que d'arriver.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Menipe, mais regarde de ce costé-là, tu y verras Narcisse, Hyacinthe, Achille, Tyro, Leda, Helene enfin, tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'un & dans l'autre sexe.

MENIPE. Je ne vois que des os, & des carcasses toutes semblables.

MERCURE. C'est pourtant tout ce que les Poëtes ont admiré, quoy qu'il semble que tu n'en faisses point d'estat.

MENIPE. Pour le moins, monstre-moy Helene ; car ie ne la sçaurois reconnoistre.

MERCURE. Cette carcasse que tu vois, c'est Helene.

MENIPE. Quoy ? c'est pour cela que toute la Grece s'embarqua sur mille Navires, & que tant de braves gens perirent, & tant de Villes furent ruinées?

MERCURE. C'est que tu ne l'as pas veuë en sa beauté ; car ie suis seur que tu n'aurois point craint d'endurer mille travaux pour cette Belle, comme dit le Poëte. Ne vois-tu pas que les fleurs, quand elles sont passées, n'ont plus rien de beau, & lors qu'elles sont en leur lustre, tout le monde les admire ?

MENIPE. C'est ce qui m'étonne, Mercure, que tant d'honnestes gens ne se soient pas apperçeus qu'ils entreprenoient de si grands travaux, pour une chose de si peu de durée.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir de philosopher, Menipe, choisy un lieu commode pour ta demeure, tandis que j'iray faire passer le reste des Ombres.

DIALOGUE

d'EAQUE, de PROTESILAS, de MENELAÜS, & de PARIS.

EAQUE. POurquoy est-ce, Protesilas, que tu te jettes sur Helene, & que tu l'étrangles ?

PROTESILAS. Par ce qu'elle est cause de ma mort, & de ce que ma femme est demeurée veuve, & ma maison imparfaite.

EAQUE. Il s'en faut prendre à Menelaüs,

qui t'a mené à la guerre de Troye, où tu és mort.

PROTESILAS. Tu as raison ; c'est à toy que j'en veux, miserable.

MENELAÜS. Ce n'est pas encore à moy qu'il s'en faut prendre, mais à Pâris, qui contre tout droit d'hospitalité m'est venu enlever ma femme, & meriteroit d'estre mal traité, non seulement par les Grecs, mais par tous ceux qui sont morts au siege de Troye.

PROTESILAS. Vien donc, mal-heureux, que ie t'étrangle, puis-que tu és cause de la mort de tant de gens ; Tu ne m'échaperas point.

PARIS. Tu as tort, Protesilas, de traiter si mal un amoureux comme toy, & l'esclave d'un mesme Dieu. Ne sçais-tu pas que c'est luy qui nous force d'aymer, & qui fait de nous ce qui luy plaist?

PROTESILAS. Il est vray que ce petit Dieu d'amour est cause de tout le mal.

EAQUE. Mais on le pourroit excuser aussi en disant, qu'il n'y a que toy proprement qui sois cause de ta mort ; puis qu'oubliant ta maistresse, que tu ne faisois que d'épouser, tu t'allas jetter devant tous les autres pour aquerir de la gloire, & fus le premier tué à la descente du Navire.

PROTESILAS. J'aurois bien plus de sujet de m'en prendre aux Dieux, & d'accuser le destin qui l'avoit ainsi ordonné.

EAQUE. Prens-t'en donc à eux, & laisse ceux-cy en repos apres leur mort.

qui t'a mené à la guerre de Troye, où tu es mort.

PROTESILAS. Tu as raison ; c'est à toy que j'en veux, miserable.

MENELAÜS. Ce n'est pas encore à moy qu'il s'en faut prendre, mais à Paris, qui contre mon droit d'hospitalité m'est venu enlever ma femme, & meriteroit d'estre mal traité, non seulement par les Grecs, mais par tous ceux qui sont morts au siege de Troye.

PROTESILAS. Vien donc, mal-heureux, que ie t'étrangle, puis-que tu és cause de la mort de tant de gens ; Tu ne m'échaperas point.

PARIS. Tu as tort, Protesilas, de traiter si mal un amoureux comme toy, & t'esclarcir en mesme Dieu. Ne sçais-tu pas que c'est luy qui nous force d'aymer, & qui fait de nous ce qu'il luy plaist?

PROTESILAS. Il est vray que ce petit Dieu d'Amour est cause de tout le mal.

EAQUE. Mais on le pourroit excuser aussi en disant, qu'il n'y a que toy proprement qui sois cause de ta mort ; puis qu'oubliant ta maistresse que tu ne faisois que d'épouser, tu t'allas jetter devant tous les autres pour aquerir de la gloire, & fus le premier tué à la descente du Navire.

PROTESILAS. J'aurois bien plus de sujet de m'en prendre aux Dieux, & d'accuser le destin qui l'avoit ainsi ordonné.

EAQUE. Prens-t'en donc à eux, & laisse ceux-cy en repos apres leur mort.

DIALOGUE

de MENIPPE & d'EAQUE, Où plusieurs autres parlent.

MENIPPE. IE te conjure par le Dieu des Enfers, de me montrer tout ce qu'on peut voir icy.

EAQUE. Il seroit difficile de te montrer tout ; mais voicy le principal, Cerbere, Caron, Phlegeton, & le marais que tu-as passé.

MENIPPE. Je sçay tout cela, & que tu-és le portier des Enfers, J'ay veu mesme Pluton & les Furies ; mais montre-moy ces illustres morts dont on parle tant.

EAQUE. Voilà Agamemnon, Achile, Diomede, Vlysse, Ajax, Idomenée, & les autres Princes Grecs.

MENIPPE. Grands Dieux, Homere! en quel état sont les Heros de tes Rapsodies, sans aucune forme ni beauté qui les puisse faire reconnoistre. En un mot, rien que cendre & que poussiere. Mais qui est celui-cy, Eaque ?

EAQUE. C'est Cyrus & Cresus en suite ; puis Sardanapale, & plus loin, Midas & Xerxes.

MENIPPE. C'est donc toy, detestable, qui as percé le mont Athos, & enchaisné l'Hellespont, & qui as fait trembler toute la Grece ! Est-ce là Cresus Dieux! comme il est fait & Sardanapale! ie te prie que ie luy donne vn coup de poing.

EAQUE. Tout beau ; Tu luy romprois la teste qu'il a extrémement delicate, à cause que ce n'estoit qu'un effeminé. Mais veux-tu que ie te montre aussi les Philosophes ?

MENIPE. Je le veux.

EAQUE. Tien, voilà Pytagore.

MENIPE. Bon-jour, Euphorbe, Apollon, & tout ce qu'il te plaira.

PYTAGORE. Bon-jour, Menipe.

MENIPE. N'as-tu plus ta cuisse dor ?

PYTAGORE. Non; mais que ie voye s'il n'y a rien à manger dans ta besace.

MENIPE. Il n'y a que des féves, mon amy, qui n'est pas un manger pour toy.

PYTAGORE. Donne, donne, on a d'autres sentimens en l'autre monde, & ie ne m'aperçois point icy de ce que j'y remarquois là-haut.

EAQUE. Voilà Solon, Thalés, Pittacus, & les autres Sages, qui sont, comme tu vois, sept en tout.

MENIPE. Je ne vois que ceux-là qui ne pleurent point, & qui conservent quelque gayeté icy bas; Mais qui est celuy-cy tout poudreux comme vn gasteau cuit dans les cendres, & tout plein d'éleveures ?

EAQUE. C'est Empedocle qu'on a tiré du mont Ethna, tout échaudé.

On luy donne des pantoufles d'airain.

MENIPE. Dieu te gard Maistre Pantoufler, qui t'a meu de te jetter tout vif dans cette fournaise ?

EMPEDOCLE. La melancolie.

MENIPE. Di plûtost que c'estoit orgueil, vanité, presomption, pour faire croire que tu estois immortel lors-qu'on ne te trouveroit plus; Voilà ce qui ta consumé toy & tes pantoufles. Mais ta fourbe n'a servy de rien; car on t'a veu apres ta mort. Ce n'est pas tout; Où est Socrate?

EAQUE. Avec Nestor, Palamede, & les autres grands causeurs du temps passé, qui en conte à son ordinaire.

MENIPE

MENIPE. Je le veux.

EAQUE. Tien, voilà Pytagore.

MENIPE. Bon-jour, Euphorbe, Apollon: I tout ce qu'il te plaira.

PYTAGORE. Bon-jour, Menipe.

MENIPE. N'as-tu plus ta cuisse dor?

PYTAGORE. Non; mais que ie voyes s'il y rien à manger dans ta beface.

MENIPE. Il n'y a que des féves, mon ami: n'eſt pas un manger pour toy.

PYTAGORE. Donne, donne, on a d'autres fer mens en l'autre monde, & ie ne m'aperçois po icy de ce que j'y remarquois là-haut.

EAQUE. Voilà Solon, Thalès, Pittacus, & autres Sages, qui ſont, comme tu vois, ici tout.

MENIPE. Je ne vois que ceux-là qui ne p rent point, & qui conſervent quelque gayeté bas; Mais qui eſt celuy-cy tout poudreux com vn gasteau cuit dans les cendres, & tout pl d'éleveures?

EAQUE. C'eſt Empedocle qu'on a tiré du mo Ethna, tout échaudé.

MENIPE. Dieu te gard Maiſtre Pantoufliers t'a meu de te jetter tout vif dans cette fournai

On loy t'a meu de ainſi fait cuire.

EMPEDOCLE. La melancolie.

MENIPE. Di plûtoſt que c'eſtoit orgueil, v nité, preſomption, pour faire croire que tu eſt immortel lors-qu'on ne te trouveroit plus; Va ce qui ta conſumé toy & tes pantoufles. Mais fourbe n'a ſervy de rien; car on t'a veu apres mort. Ce n'eſt pas tout; Où eſt Socrate?

EAQUE. Avec Neſtor, Palamede, & les autre grands cauſeurs du temps paſſé, qui en conte ſon ordinaire.

MENIP

MENIPE. Je ſerois bien-aiſe de le voir, ſi c'eſt prés d'icy.

EAQUE. Voy-tu cette teſte chauve?

MENIPE. C'eſt un ſigne commun à tous les morts.

EAQUE. Je te dis ce camus.

MENIPE. Ils le ſont tous auſſi.

SOCRATE. Eſt-ce moy que tu demandes, Menipe?

MENIPE. Ouy, Socrate.

SOCRATE. Que fait-on à Athenes?

MENIPE. Force gens font les Philoſophes, qui n'en ont que l'habit & la démarche; Tu ſçais comme Platon & Ariſtipe ſont venus icy, l'un ſortant de la Cour d'un Tyran; & l'autre tout parfumé.

SOCRATE. Et qu'eſt-ce qu'on dit de moy?

MENIPE. Tu-és trop heureux pour ce regard; car on croit que tu-as eſté un homme admirable & qui as tout ſçeu, quoy que pour te dire la verité, ie croy que tu ne ſçavois rien.

SOCRATE. Je leur ay dit cela tant de fois; mais ils n'en vouloient rien croire.

MENIPE. Qui ſont ceux-là qui ſont pres de toy?

SOCRATE. Charmide, Phedre, & Alcibiade.

MENIPE. Courage, tu n'as pas oublié tes bonnes coûtumes en l'autre monde, & aimes encore les beaux garçons.

SOCRATE. Que voudrois-tu que ie fiſſe icy de plus agreable? mais aſſis-toy là prés de nous.

MENIPE. J'aime mieux aller prés de Creſus & de Sardanapale, pour leur ouïr faire leurs regrets; car cela me fait crever de rire.

EAQUE. Et moy, ie m'en vais auſſi, de peur que quelque mort ne s'évade pendant mon abſence, Adieu; une autre fois tu verras le reſte.

DIALOGUE

de MENIPE & de CERBERE.

C'eſt que Menipe eſtoit un Philoſophe Cynique.

MENIPE. DIs-moy, Cerbere, puiſque nous ſommes camarades, En quel eſtat eſtoit Socrate lors qu'il vint icy? Car comme tu-és Dieu, tu ſçais pour le moins auſſi bien parler qu'aboyer.

CERBERE. Il ſembloit d'abord fort reſolu, & vouloit paſſer pour homme qui n'apprehende point la mort; mais lors qu'il eut mis le pied dans ces triſtes lieux, il fut effrayé de l'épaiſſeur de leurs tenebres, & comme ie commençay à l'aboyer & à le mordre, il ſe mit à pleurer comme un enfant, & à ſe tourmenter en cent façons.

MENIPE. C'étoit donc un impoſteur, qui ne mépriſoit pas la mort, comme il diſoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en falloit paſſer par là, il témoigna de la reſolution pour ne point paroiſtre ſouffrir à regret une neceſſité, & pour ſe rendre plus admirable. On peut dire cela generalement de tous les Philoſophes, qu'ils ſont fort vaillans juſqu'à ce paſſage; mais ils perdent cœur alors comme les autres.

MENIPE. Mais moy; comment t'ay-je paru en ce moment?

CERBERE. Digne de ta profeſſion, & Diogene avant toy, car vous n'eſtes point venus icy par force, ni en rechignant; mais d'une façon libre &

gaye, comme s'il n'y eust eu à rire que pour vous, & à pleurer pour tous les autres.

DIALOGUE

de CARON, de MENIPE, & de MERCURE.

CARON. PAye le Batelier, maraut.

MENIPE. Crie tant que tu voudras, tu n'auras rien.

CARON. Çà, un double pour le passage.

MENIPE. Comment veux-tu que ie t'en donne si ie n'en ay point?

CARON. Y a-t'il quelqu'un qui n'ait pas vaillant un double?

MENIPE. Moy.

CARON. Je t'étrangleray, mal-heureux, pour mon argent.

MENIPE. Et moy, ie te rompray la teste à coups de baston.

CARON. Je t'auray donc passé pour neant?

MENIPE. Que Mercure te paye s'il veut, puisqu'il m'a amené icy.

MERCURE. Cela seroit bon, que ie payasse pour les morts, apres avoir eu la peine de les conduire!

CARON. Je ne te laisseray pas aller autrement.

MENIPE. Mets donc ta nacelle à bord; mais comment feras-tu pour me faire payer, si ie n'ay point d'argent?

CARON. Ne sçavois-tu pas bien qu'il en falloit apporter?

MENIPE. Et quand ie l'aurois sçeu, me pouvois-je empescher de mourir?

Quoy ! tu seras le seul qui te vanteras
ē la barque de Caron pour rien?
Non pas pour rien ; car j'ay tiré à la
pompe, sans te rompre la teste de mes
les autres.
N. Cela n'a rien de commun avec le

. Remets-moy donc en vie.
Bon, pour me faire battre par Eaque?
. Laisse-moy donc en repos.
. Monstre ce que tu as dans ta besace.
. Il n'y a que des lupins, ou quelque
.
D'où nous as-tu amené ce chien, Mer-
ne fait qu'abeyer tout le monde, & se
ceux qui pleurent?
RE. Tu ne sçais qui tu as passé, Caron,
mme parfaitement libre, & qui ne se
ien.
. Que si ie te r'atrape jamais!
. On n'y retourne pas deux fois.

DIALOGUE

ITON, de PROTESILAS, & de PROSERPINE.

AS. HA! Pluton, & toy fille de Ce-
rés, ne rejettez pas la priere
.
. Qui és-tu, qui parle ainsi?
LAS. Le premier des Grecs, qui mou-
de Troye.
Et que veux-tu?

PROTESILAS. Retourner au monde pour quelques heures.

PLUTON. C'eſt une priere que font tous les morts, & que perſonne n'obtient.

PROTESILAS. Ce n'eſt pas l'amour de la vie qui me fait parler ; mais le deſir de voir ma maiſtreſſe, que ie laiſſay dans ſa chambre nuptiale, pour me hâter de partir avec les Grecs; & ie fus ſi mal-heureux que d'eſtre tué par Hector à la deſcente du Navire; L'amour que j'ay donc pour cette Belle ne me donne point de repos, & ie voudrois la pouvoir encore entretenir vn moment.

PLUTON. N'as-tu pas beu de l'eau du fleuve Léthé comme les autres?

PROTESILAS. J'en ay beu, mais le mal eſtoit plus fort que le remede.

PLUTON. Elle ne tardera point à venir, & t'épargnera la peine de l'aller trouver.

PROTESILAS. Mais ie ne puis ſouffrir l'arente; Tu ſçais l'impatience des Amans, Pluton, car tu as autrefois aimé.

PLUTON. Que te ſervira-t'il de la revoir un moment, pour la reperdre pour toûjours ?

PROTESILAS. Peut-eſtre que ie la perſuaderay de venir avec moy, & par ce moyen ie croiſtray ton Empire d'une Ombre.

PLUTON. Cela n'eſt pas iuſte Proteſilas, & ne s'eſt jamais fait.

PROTESILAS. C'eſt qu'il ne t'en ſouvient plus; car tu rendis à Orphée ſon Eurydice, & à Hercule Alceſte, qui eſtoit ma parente.

PLUTON. Voudrois-tu paroiſtre devant elle en cet eſtat, où tu la ferois mourir de peur ? Et penſes-tu qu'elle te vouluſt regarder, ni qu'elle te fût reconnoiſtre.

NE. Faisons-luy grace, Pluton, & s à Mercure de le remettre là-haut & de sa verge lors qu'il sera arrivé au luy faire reprendre sa premiere for- ndre tel qu'il estoit au sortir de sa ptiale.

Puis-que Proserpine le veut, j'y con- ne celui-cy, Mercure; mais qu'il se u'on ne luy a accordé qu'un jour.

DIALOGUE

Mausole & de Diogene.

Pourquoy fais-tu tant le dédai- gneux & le mépriſant, comme ſi pas digne de te regarder?

. Parce que j'ay eſté Roy, Diogene, mmandé un grand païs, ſans parler é ni de ma valeur. D'ailleurs j'ay ùn eau dans Halicarnaſſe, enrichy de es dans le marbre, de ſorte qu'il y a es qui égalent mon ſepulcre; Apres pas raiſon de faire le vain?

Quoy? pour ta beauté, ta valeur, ton ton ſepulcre? Mais, mon amy, tu bas de tout cela; & ſi tu veux pren- n pour Juge, on te dira que ta carcaſ- fferente de la mienne. Pour ton ſe- ceux d'Halicarnaſſe à s'en vanter, & aux Etrangers, comme une des mer- onde, & un chef-d'œuvre d'Archi- s ie ne voy pas à quoy il te peut ſer- à t'accabler ſous ſa peſanteur.

MAVSOLE. Comment? tout cela me seroit inutile ; & Mausole ne seroit en rien different de Diogene?

DIOGENE. Si fait bien ; car Mausole pleurera sa felicité passée, & Diogene s'en rira. Il parlera de son sepulcre, construit par sa belle Artemise, & Diogene ignorera s'il a un sepulcre ; car cela luy est indifferent, mais il se souviendra qu'il a laissé une memoire immortelle, pour avoir mené la vie la plus accomplie qu'un mortel puisse mener, plus haute mille fois que ton sepulcre, miserable Mausole, & plus durable que luy, quand il seroit basty sur un roc.

DIALOGUE

de THERSITE, de NIRE'E, & de MENIPE.

NIRE'E. VOicy Menipe qui jugera lequel de nous deux est le plus beau.

MENIPE. Il faut sçavoir premierement qui vous estes.

NIRE'E. Nirée & Thersite.

MENIPE. Lequel de vous deux est Nirée, & lequel Thersite? car ie ne le sçaurois discerner.

THERSITE. J'ay desia cet avantage, qu'avec ma teste pelée & pointuë, nous sommes si semblables, que nostre Juge ne nous a pû reconnoistre ; Dy maintenant, Menipe, lequel de nous deux te semble devoir remporter le prix de la beauté.

NIRE'E. Moy, sans doute, qui suis fils de Caropes & d'Aglaye, & le plus beau de tous ceux qui furent au siege de Troye.

MENIPE. Mais mon ami, tu n'as point aporté ta beauté en l'autre monde ; & s'il y a quelque

difference en ta carcasse & la sienne, c'est que la tienne est plus fragile, parce que tu n'estois qu'un efféminé.

NIRE'E. Demande un peu à Homere comme j'estois fait là-haut.

MENIPE. C'est un songe que la vie, Nirée, il ne faut pas regarder ce que tu estois autrefois; mais ce que tu-és maintenant.

NIRE'E. Quoy! ie ne suis pas encore plus beau que luy?

MENIPE. Voulez-vous que ie vous die, vous n'estes beaux ni l'un ni l'autre, ni pas un d'entre les morts; car il n'y a point de distinction.

DIALOGUE
de MENIPE & de CHIRON.

MENIPE. I'AY oüi dire, Chiron, que pouvant estre immortel, tu avois souhaité la mort; Comment as-tu pû avoir de l'amour pour une chose si peu aymable?

CHIRON. C'est que i'estois las de vivre.

MENIPE. Mais n'estois-tu pas bien-aise de voir la lumiere?

CHIRON. Non; car ie ne faisois tous les jours que la mesme chose, boire, manger & dormir; le plaisir de la vie consiste dans la diversité.

MENIPE. Mais comment supportes-tu la mort, apres avoir quité la vie pour elle?

CHIRON. Sans déplaisir. Car il y a une certaine égalité parmy les morts qui ne me déplaist pas, comme dans un Estat populaire, où l'un n'est pas plus grand Seigneur que son compagnon; & il ne m'importe qu'il soit jour ou nuit; outre qu'on a

eſt avantage icy bas, qu'on n'eſt pas tourmenté de faim ni de ſoif, & des autres incommoditez de la vie humaine.

MENIPE. Pren garde, Chiron, que tu ne retombes inſenſiblement dans le defaut que tu as voulu éviter; Car ſi tu t'és laſſé de la vie parce que tu faiſois tous les jours la meſme choſe, tu te lasseras, à plus forte raiſon, de la mort, où tout eſt ſemblable.

CHIRON. Que faut-il donc faire, Menipe?

MENIPE. Ce que font les Sages, Se contenter de ſa condition, & croire qu'il n'y a rien d'inſupportable ni dans la vie ni dans la mort.

DIALOGUE

de DIOGENE, d'ANTISTHENE, & de CRATE's.

DIOGENE. PUiſque nous ſommes de loiſir, allons nous promener vers la porte, pour voir ceux qui entrent, & ce qu'ils diſent.

ANTISTHENE. Je le veux; car c'eſt un plaiſir de voir les uns pleurer & les autres ſuplier qu'on les relâche, ou ſe roidir en deſcendant contre celuy qui les mène.

CRATE's. Je vous veux conter, à ce propos, ce qui m'arriva à la deſcente. Nous eſtions grand nombre; mais les plus apparens eſtoient Ariaces Satrape des Medes, Oronte l'Armenien, & le riche Mnemodore. Le dernier avoit eſté tué par des voleurs prés la montagne de Citheron, comme il alloit à Eleuſine, & avoit encore les mains toutes ſanglantes des coups qu'il avoit receus;

Aussi se lamentoit-il étrangemẽt,& regretoit ses enfans qu'il laissoit encore jeunes,s'accusant d'une extréme imprudence, de ce qu'ayant à passer par des lieux que la guerre avoit desolez, il n'avoit mené que deux valets avec luy, quoy qu'il eût quantité de vaisselle d'or & d'argent. Arsacés estoit un venerable vieillard, qui se fâchoit fort d'aller à pied contre la coustume des Parthes ; & qui eût bien voulu qu'on luy eût amené son cheval qui avoit esté tué avec luy. Car comme il couroit à toute bride devant les autres, en une bataille contre le Roy de Capadoce, un soldat Thracien s'avançant, mit un genou en terre afin de se tenir plus ferme,& destournant de son bouclier le coup que luy portoit Arsacés,donna de sa pique dans le poitral de son cheval,de telle roideur,qu'il perça homme & cheval tout ensemble, l'impetuosité de sa course ayant redouble la force du coup. Pour Oronte, il avoit les jambes si foibles, qu'il ne se pouvoit tenir debout, ce qui arrive ordinairement à ces peuples,accoustumez à aller a cheval;de sorte qu'en mettant pied à terre, on diroit qu'ils marchent sur des épines ; Il bronchoit donc à chaque pas sans qu'on le pût faire avancer;si bien que Mercure fut contraint à la fin de le charger sur ses épaules,& de le porter jusqu'au bateau, ce qui me faisoit rire.

ANTISTHANE. Pour moy, quand ie descendis icy, ie ne voulus point me mesler parmy la foule,mais laissant les autres crier & se plaindre, ie courus prendre place dans la nacelle, afin de passer plus commodement. Cependant, voyant lamenter les uns, & les autres rendre gorge, ie ne me pouvois tenir de rire non plus que toy.

DIOGENE. Voilà les avantures de vostre passage; mais les miennes sont bien plus plaisantes; car il m'arriva de passer avec le Banquier Blepsias, qui estoit du port de Piree, Lampis l'Acarnanien, qui commandoit les troupes étrangeres, & un riche homme de Corinthe nommé Damis, que son fils avoit empoisonné. Le premier s'estoit laissé mourir de faim, à ce qu'on disoit, & paroissoit fort passe & fort maigre, & le second s'estoit tué pour une Courtisanne; Quoy que la cause de leur mort ne me fust pas incõnuë, je ne laissay pas de la vouloir apprendre d'eux; & comme Damis accusoit son fils, ie luy dis, qu'il ne s'en devoit prendre qu'à luy-mesme, puisqu'il ne luy donnoit rien à l'âge des voluptez, tandis que tout vieux & cassé il passoit le temps dans les delices. Je dis à l'Acarnanien qu'il avoit grãd tort de s'estre laissé vaincre par une femme, luy qui avoit tousiours paru invincible à ses ennemis; & ie gronday fort Blepsias d'avoir épargné son bien, comme s'il eût dû vivre eternellement, pour le laisser à des étrangers qui ne le touchoiẽt de rien; Mais nous voicy tantost arrivez à la décente. Remarquons de loin ceux qui viennent: Dieux! combien en voilà qui se tourmentent, iusqu'à ces vieillards tout décrepits, tant ils sont amoureux de la vie! Je ne voy que les enfans qui ne pleurent point; mais interrogons ce vieux bon-homme que voicy; Qu'as-tu à pleurer, mon amy? est-ce que tu croyois estre immortel, ou que tu regrette quelque grande felicité?

UN MORT. Non, j'estois un pauvre pescheur, qui avois bien de la peine à vivre, tout boiteux & presque aveugle, sans aucuns enfans pour me soulager.

DIOGENE. Et avec cela tu regrettes la vie?

UN MORT. C'eſt qu'elle eſt agreable ; & la mort hideuſe.

DIOGENE. Tu radotes, bon-homme, & tu retournes en enfance; Que dirons-nous de ces jeunes gens qui ayment la vie, ſi celui-cy la regrette lors qu'il devroit ſouhaiter la mort, comme un azyle à ſa vieilleſſe ? Mais retournons, de peur qu'on ne s'imagine en nous voyant ſi prés de la porte, que nous voulions nous évader.

DIALOGUE
de MENIPE & de TIRESIAS.

MENIPE. IL n'eſt pas aiſé maintenant de ſçavoir ſi tu-as eſté aveugle, car tout le monde l'eſt icy ; mais ſi tu-as eſté maſle & femelle, comme on nous le veut faire croire, di-moy, je te prie, quelle eſt la condition la plus heureuſe, celle de l'homme ou de la femme ?

TIRESIAS. Celle de la femme; car elles ſont les maîtreſſes & ne vont point à la guerre, n'ont ni procés ni querelle à demeſler, ni aucune autre fâcheuſe affaire.

MENIPE. Mais ne te ſouvient-il point de la Medée d'Euripide, qui deplore leur condition & le mal qu'elles ſouffrent en accouchant ? A propos, n'as-tu jamais accouché.

TIRESIAS. Pourquoy me fais-tu cette queſtion?

MENIPE. Par curioſité, ſans aucun deſſein de t'offenſer.

TIRESIAS. Je n'ay point eu d'enfans, mais je n'eſtois pas ſterile.

MENIPE. Eſtois-tu homme & femme tout

enſemble, ou ſi un ſexe a ſuccedé à l'autre: & cela s'eſt-il fait peu à peu, ou tout d'un coup ?

TIRESIAS. A quoy tendent toutes ces demandes? Eſt-ce que tu doutes de la verité ?

MENIPP. Eſt-il deffendu d'en douter ? & faut-il recevoir pour Oracles, tout ce que diſent les Poëtes, ſans oſer s'en enquerir ?

TIRESIAS. Tu n'aurois garde de croire qu'il y ait eu des femmes changées en beſtes ny en arbres, puis que tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes.

MENIPP. Nous examinerons cela une autre fois; Mais di-moy maintenant, quand tu eſtois femme, ſi tu ſçavois l'avenir, ou ſi tu-és devenu homme, & prophete en meſme temps?

TIRESIAS. Que tu ſçais peu de mes nouvelles! Il ſemble que tu ignores comme les Dieux me firent Juge de leur different, & que Junon m'aveugla; mais Jupiter me donna le don de prophetie pour recompenſe.

MENIPP. N'es-tu point encore deffait de ces fables? Mais tu-as cela de commun avec tous les autres Devins, de ne rien dire qui vaille.

DIALOGUE
D'AIAX, & D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. SI ta fureur t'a couſté la vie, lors que tu faiſois le moulinet ſur un troupeau de mourons, comme ſi c'euſſent eſté des hommes, pourquoy t'en prens-tu à Ulyſſe, & pourquoy ne le voulus-tu pas voir l'autre jour qu'il deſcendit aux Enfers, pour conſulter Tirefias?

C'eſt qu'il eſt cauſe de ma mort, pour
iſputé les armes d'Achille.

MNON. Mais croyois-tu devoir eſtre le
ar tout, ſans qu'on t'oſaſt rien conteſter?

Non; mais ces armes m'appartenoient
it de ma naiſſance; Toy-meſme me les
ui eſtois plus grand ſeigneur qu'Ulyſſe,
s autres, hormis ce faquin, à qui j'ay
le fois la vie.

MNON. Il s'en faut prendre à Theris
nt expoſer en public, comme ſi chacun
oit d'y pretendre; au lieu de te les don-
e à ſon couſin germain.

Je ne devois m'attaquer qu'à celuy qui
ineſtoit.

MNON. Mais Uliſſe eſt excuſable, s'il
paſſion pour la Gloire, dont tout les
gens ſont amoureux; & tu ſçais qu'il
la victoire, au jugement meſme de
nis.

J. ſçay bien qui en fut la cauſe, mais
nt pas attaquer aux Dieux; Toutefois, je
s pas Uliſſe, quand meſme ils me le
eroient.

DIALOGUE

MINOS & de SOSTRATE.

QU'ON plonge ce Voleur dans le
Pſ geton, & qu'on faſſe déchirer
, à la Chimere. Pour ce Tyran,
nde tout de ſon long pres de Tiçye,
rongé comme luy par des vautours;

Mais vous autres belles ames; allez aux champs Elisées, cueillir le fruit de vos bonnes actions.

SOSTRATE. Je n'ay que deux mots à dire, s'il plaist à Minos de m'écouter.

MINOS. Que ie t'écoute, méchant! comme si tu n'estois pas convaincu d'avoir tué & volé sur les grands chemins!

SOSTRATE. Il est vray; mais il faut voir si j'ay merité pour cela d'estre puny.

MINOS. Comment? ne faut-il pas rendre à chacun selon ses œuvres?

SOSTRATE. Les Destins ne l'avoient-ils pas ordonné, comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui se fait au monde?

MINOS. Il est certain que nous sommes tous sujets aux loix des Parques, qui prescrivent à chacun ce qu'il doit faire, dés le point de la naissance.

SOSTRATE. Mais quand on tuë quelqu'un par l'ordre d'un autre, qui est proprement l'auteur du meurtre?

MINOS. Celuy qui l'a commandé, car l'autre n'en est que l'instrument, non plus que l'épée; sur tout, s'il a esté contraint d'obeïr.

SOSTRATE. Courage, tu fortifies encore mon raisonnement; & lors qu'un valet aporte un present de la part du Maistre, à qui a-t'on l'obligation, ou au maitre, ou au valet?

MINOS. Au maitre, car l'autre n'en est que le porteur.

SOSTRATE. Ne vois-tu donc pas que tu as tort de me punir & de recompenser ceux cy, puis que nous n'avons fait les uns & les autres qu'executer l'ordre du Destin?

MINOS. On trouveroit bien d'autres choses à dire qui voudroit tout éplucher; mais tu meri-

re puny non ſeulement comme un Vo-
s comme un Sophiſte qui controle les
s Dieux. Toutesfois délie ce pauvre
rcure; mais c'eſt à la charge qu'il ne l'i-
aux autres, de peur qu'il ne nous vien-
e la teſte de ſemblables queſtions.

NECROMANCIE.

DIALOGUE

MENIPE & de PHILONIDE.

'incertitude des Philoſophes, & conclut
ie la plus commune eſt la meilleure;
è mocque en paſſant de la magie, & de
onies ridicules & extravagantes.

E te ſalüe, Portique ſuperbe entrée de
mon Palais, que ie te contemple avec
is que ie ſuis de retour à la lumiere!
DE. N'eſt-ce pas là le Philoſophe Me-
luy ſans doute ; Mais quel eſtrange
t que veut dire cette maſſuë, cette ly-
eau de lyon ? Il faut que ie l'aborde.
Menipe, d'où viens-tu, que l'on a eſté
s ſans te voir?

le ſors des portes des Enfers, & de la
ere des morts, où l'on habite loin des

RE. Grands Dieux ! nous n'avions
Menipe eſtoit mort, & le voilà reſ-

. Tu te trompes, *l'Enfer m'a receu*
ſes entrailles.

PHILONIDE. Hé! mon amy, qui ta meu d'entreprendre un si étrange voyage?

MENIPE. *Le feu bouillant de la jeunesse.*

PHILONIDE. Quitte un peu ce langage tragique, & mettant bas le cothurne, di-nous d'où vien cét habit extravagant, & quel a esté le sujet d'un voyage si peu agreable.

MENIPE. *Vn important secret m'a conduit en ces lieux,*
Pour consulter là bas l'ombre de Tirésie.

PHILONIDE. Tu resves de parler ainsi poëtiquement à tes amis, & par Rapsodies.

MENIPE. Ne t'en étonne point, Philonide; Car comme ie ne fais que de quiter Euripide & Homere, j'ay l'esprit encore tout plein de leurs termes tragiques & empoulez, & il me semble que les Vers me naissent à la bouche. Mais dimoy comme va le monde, & ce qu'on y fait?

PHILONIDE. Ce qu'on y faisoit lors que tu en es party, on vole, on se parjure, on preste à usure.

MENIPE. Miserables, qui ne sçavent pas ce qui est ordonné contre les riches dans les Enfers, dont les decrets sont irrevocables.

PHILONIDE. Que dis-tu? y a-t'il quelque chose d'ordonné depuis peu là-bas, contre ceux qui sont icy?

MENIPE. Oüy certes, & tres important; mais il n'est pas permis de reveler ces mysteres, de peur qu'on ne nous accuse d'impieté devant le tribunal de Rhadamante.

PHILONIDE. Hé! Menipe, par les Dieux, ne refuse pas ce secret à ton amy, qui le sçaura bien cacher, & qui est initié luy-mesme dans les mysteres.

MENIPE. Tu m'imposes une charge bien rude,

; mais pour l'amour de toy il faut taſ-
n acquiter ; Il eſt ordonné que les ri-
ennent leurs treſors enfermez comme
ınaé...

IDE. Ne paſſe pas outre, que tu ne-
le ſujet de ton voyage, & qui t'aſſery
apres tu conteras tout d'un temps ce
eu & ouï dans les enfers ; car comme
ux, tu n'auras ſans doute rien oublié
iable.

. Il te faut obeïr ; car le moyen de
lque choſe aux prieres d'un amy. Je
ray donc par mon voyage, & te diray
qui me le fit entreprendre. Comme
ore jeune, & que j'entendois les Poëtes
guerres & des diviſions, non ſeule-
leros, mais des Dieux mêmes, & con-
cins, leurs inceſtes, leurs adulteres,
lences ; ie m'imaginois que tout cela
ſeulement veritable, mais juſte, com-
ait par les Dieux, qui ne pouvoient
n eſtois ſenſiblement touché. Mais
ûs devenu grand, & que ie vis les loix
tout le contraire, & qui puniſſoient
es ſéditieux, & les adulteres ; ie fus
cine, ne ſçachant quel party prendre.
té ie ne pouvois m'imaginer que les
nt faire des injuſtices ; & de l'autre,
e les Legiſlateurs n'euſſent pas deffé-
s s'ils les euſſent trouvées raiſonna-
ette incertitude, ie crûs qu'il eſtoit à
onſulter les Philoſophes, comme les
nde, & les Precepteurs du genre hu-
pprendre d'eux la verité. Mais ie
bien-toſt que j'eſtois tombé d'un pe-

rit mal en un plus grand. Car apres avoir bien épluché leur vie & leur doctrine, ie trouvay qu'il y avoit plus d'incertitude parmy eux, que parmy les autres, & que nostre vie estoit sans comparaison plus tranquille & plus reglée que la leur. L'un m'ordonnoit de passer mon temps & de me réjoüir, & disoit que le souverain bien consistoit dans la volupté; L'autre crioit que c'estoit la peste de la vie, & qu'il faloit suër, travailler, s'endurcir au mal & à la peine, gronder tout le monde, & tâcher de luy déplaire, & avoit tousiours dans la bouche ce mot d'Hesiode, Que la vertu ne se peut obtenir sans travail, & qu'il faut grimper sur le coteau. Celui-cy estoit d'avis de mépriser les richesses & en tenoit la possession non seulemẽt indifferente, mais dangereuse; Cét autre les mettoit hardiment entre les biens. Apres, combien de contrarieté parmy eux pour les choses de la Nature? L'un pose un vuide; l'autre des atomes; celui-cy des idées; celui-là des substances incorporelles, avec une foule de termes barbares & inconnus, dont ils vous assomment. Mais ce qui est de plus étrange, c'est qu'avançant des maximes toutes contraires, ils semblent pourtant avoir tous raison; si bien que vous ne sçavez que répondre à celuy qui dit qu'il est froid, ni à celuy qui dit qu'il est chaud; quoy que vous sçachiez bien qu'il ne peut estre froid & chaud en même temps. J'estois donc comme ces dormeurs qui donnent de la teste tantost d'un costé, & tantost d'un autre, sans sçavoir ce qu'ils font. Ce qui est de plus insuportable, c'est que considerant leur vie, vous la trouvez toute contraire à leur doctrine. Car ceux qui disent qu'il faut mépriser les richesses, sont les plus avares, n'enseignans

de l'argent, & ont tous les jours des
ur leurs usures. Ceux qui rejettent la
tout pour elle. Mais sur tout, ils crient
ns contre la volupté, & en partie
ne s'atachent qu'à elle, & sont plus
x que les autres. Déchû donc de l'espe-
rouver la verité par leur moyen, j'estois
ine que jamais, & si quelque chose me
, c'estoit de voir, que ceux qu'on estil-
lus sages, n'estoient pas plus habiles
n ce point. Cependant cõme ie resvois
our & nuit, il me prit envie d'aller en
, consulter quelque Mage des disciples
tre, parce qu'on disoit que par des char-
s sortileges, ils ouvroient la porte des
faisoient entrer & sortir qui il leur plai-
dessein estoit de consulter Tirefias, qui
e & prophete tout-ensemble, me pour-
gner mieux que nul autre, qu'elle estoit
re vie, & celle qu'un honneste homme
oisir. Je fis donc marché avec l'un d'eux
Mithrobarzanés, qui avoit de longs
une grande barbe blanche, & obtins
c beaucoup de peine, qu'il voulût être
e dans une entrepriſe si hazardeuſe. Il
me lava dans l'Euphrate un mois en-
e cours de la Lune, commençant au le-
eil, le visage tourné vers l'Orient, &
une longue oraiſon, cõme ces Sergens
ui parlent si viſte & si mal qu'on ne les
nt. Je penſe toutefois qu'il invoquoit
. Apres avoir fait toutes ſes conjura-
e crácha au nez par trois fois, & me ra-
regarder perſonne par le chemin. Ce-
e me donnoit à manger que du gland,

& à boire que du laict & de l'hydromel, ou de l'eau du fleuve Coaspés : Nous avions la terre pour lit, & le ciel pour couverture. Lors que ie fus bien preparé de la sorte, il me mena sur le minuit à la riuiere du Tigre, & m'y ayant bien lavé & nettoyé, fit quelques ceremonies de purification avec une torche, de l'oignon marin, & plusieurs autres choses, barbottant touſiours cette longue oraiſon. Comme ie fus bien enchanté & tournoyé, pour n'eſtre point endommagé par les fantômes, il me ramena au logis, en me faiſant marcher à reculons. Le reſte de la nuit fut employé à nous preparer au départ. Il mit donc une longue ſoutane de Magicien, & m'arma comme tu vois de cette maſſuë, de cette lyre, & de cette peau de lyon, avec ordre ſi l'on me demandoit mon nom, de ne pas dire Menipe, mais Ulyſſe, Hercule, ou Orphée.

PHILOXENE. Pourquoy cela? ie n'en voy pas la raiſon.

MENIPPE. C'eſt qu'il croyoit que nous paſſerions mieux ſous le nom de ces Heros, qui eſt connu dans les enfers, que ſous le noſtre. Le jour venu nous deſcendimes à la riviere pour nous embarquer; Car il avoit preparé un bateau & des victimes, avec les autres choſes neceſſaires pour le ſacrifice. Apres que nous eûmes chargé nôtre petit fait, nous entrâmes triſtes & dolens, comme dit le Poëte, & quitant à regret le rivage. Nous n'eûmes pas vogué long-temps, que nous deſcendîmes dans le lac où l'Euphrate ſe perd, & de-là dans une terre deſerte & ſi couverte de bois qu'on n'y voyoit goutte. Je mis pied à terre ſous la conduite du Mage, & apres avoir creuſé une foſſe, nous y égorgeâmes nos victimes, & eſpanchâmes le

ut autour. Pendant tous ces mysteres, il
ne torche allumée, & invoquoit ensem-
s les demons; les peines, les furies, la
e Hecate, & la haute Proserpine, en-
nt parmy ces discours de grands mots
s & inconnus, & criant à pleine teste, &
s entre ses dents, comme auparavant.
coup la forest tremble, par la force de
tement, la terre se fend, & l'on entend
les cris de Cerbere. L'enfer peu à peu se
re, avec le lac brûlant, le fleuve de feu,
noir de Pluton, qui trembloit jusques
trône. Nous entrons par cette ouverture
trouvons Rhadamante à demi-mort de
, Cerbere aboyant, & tout prest à nous
, mais ie l'endormis aisément au son de
. Comme nous fûmes à la barque de Ca-
us faillîmes à ne point passer, tant elle
leine; Ce n'estoit que gens blessez,
jambe, l'autre à la teste, comme au
l'un combat. Mais aussi-tost qu'il nous
u'il apperceut la peau de lyon & la mas-
naginant que j'estois Hercule, il nous fit
ce, & nous passa à l'autre bord. En suite,
nonstra le chemin. Mitrobarzanés mar-
vant, parce qu'on ne voyoit goute, &
ois pas à pas, le tenant par le bord de
tant que nous arrivâmes dans un pré
it tout planté d'asphodeles, où nous
ncontinent environnez d'ombres mur-
s. Nous passons outre, jusqu'au tri-
Minos, qui avoit à ses costez les de-
s peines, & les furies, avec une longue
e coupables. Ce n'estoit qu'adulteres,
aux, maltotiers, flateurs de Cour,

hypocrites, & autre semblable vermine qui trouble la tranquillité de nostre vie. On voyoit à part les usuriers, pâles, goutteux, hydropiques, avec chacun une chaine au col & un maillet de fer du poids de six viages livres. Nous demeurâmes là quelque temps à entendre leurs deffenses; mais ils estoient accusez par de plaisans Orateurs.

PHILONIDE. Qui sont-ils? ne m'envie point ce plaisir.

MINIPE. Te Souvient-il de ces ombres que tous les corps, lors qu'ils sont opposez au Soleil? Ce sont là nos accusateurs apres nôtre mort & les fideles témoins de tout ce que nous avons fait au monde, comme ceux qui ne nous ont point abandonnez durant tout le cours de nostre vie. Minos, apres les avoir ouïs & examinez, renvoye les coupables aux lieux destinez aux suplices, pour y payer la peine de leurs crimes. Il tourmente principalement ceux qui se sont enorgueillis de leur grandeur, detestant leur faste & leur vanité de peu de durée, de ne s'estre pas souvenus qu'ils estoient hommes, & mortels comme les autres. Vous les voyez alors nuds, honteux, & dépoüillez, qui osent à peine lever les yeux, & qui regardent leur felicité comme un songe. J'avois une joye incroyable de les voir en cét état, & m'aprochant doucement de ceux que j'avois connus en ce monde, ie les faisois souvenir de leur arrogance, & du plaisir qu'ils prenoient, à voir le matin une foule de gens à leur porte, qui les attendoient à la sortie, & qui estoient repoussez par leurs valets, jusqu'à ce qu'il plust à Monsieur de sortir, tout couvert d'or & de pourpre, qui caressoit les uns d'un clin d'œil, & les autres

ris,& penſoit bien obliger ceux à qui il ſa main à baiſer. Ils enragoient de ſe ocher leurs veritez. Il ſe plaida là une Minos ſembla donner quelque choſe à Car comme Denis le Tyrã eſtoit accuſé s atroces,par Dion, & convaincu par le ge irrefragable des Philoſophes Scoi- ſtipe le Cyrenien vint à la traverſe, & eſt reſpecté là-bas,& en grande autho- y les Ombres,il le délivra, ſur le point voré par la Chymere, en diſant, qu'il du bien aux gens de Lettres. Alors,qui- bunal de Minos,nous vinmes aux lieux ux ſuplices,où c'eſtoit une choſe effro- ntendre le cry des damnez, parmy le üets & le bruit des chaiſnes.Ils eſtoient -meſle, Rois, vaſſaux, pauvres, riches, claves,& tous de differentes peines; les le feu ou ſur la roüe, les autres déchi- erbere, ou par la Chimere, & tous de- eur crime.Nous en remarquâmes quel- de nôtre connoiſſance qui ſe cachoient ét la teſte de l'autre coſté;ou s'ils nous nt,c'eſtoit en tremblant,& avec des reſ- s ſoûmiſſions, qui nous faiſoient rire, lors que nous nous ſouvenions de leur de leur preſomption.On faiſoit grace es de la moitié de leurs peines. Nous ſi ces celebres criminels des Fables, Si- on, Tantales, & cét enfant de la terre, neuf arpens de ſon corps. De-là,nous ux champs Elyſées,qui eſt le ſejour des ux, où nous viſmes une autre foule de tinguez par Tribus & par Nations Les uſez, qui s'en vont preſque en fumée, comme

comme dit Homere : D'autres jeunes & plus entiers, particulierement les Egyptiens, à cauſe qu'on les embaume. Mais ils ſont tous tres-difficiles à cõnoitre, car on diroit que tous les morts ſe reſſemblent. Toutefois, en y prenant garde de bien prés, on y remarquoit quelque difference. Ils eſtoient couchez tous enſemble, grands & petits, ſans qu'on pût diſtinguer Agamemnon d'avec ſon cuiſinier Pyrrhias, ni Therſite d'avec Nirée; car ils n'avoient plus les marques qui les faiſoient reconnoitre. Ce n'eſtoient que des carcaſſes qui guignoient par le trou des yeux, & montroient de grandes dens décharnées. Conſiderant donc ces choſes, la vie de l'homme me ſembloit une Comedie, dont la fortune eſt le Poëte, qui dõne à chacun le perſonnage qu'elle veut; à l'un, celuy d'un Monarque, ou d'un faquin; à l'autre, celuy d'une jeune beauté, ou d'une vieille ridicule. Car pour faire que la Comedie ſoit bonne, il faut qu'il y ait de tout. Quelquefois une même perſonne change de condition, comme Creſus de Roy devient eſclave, & Meandre ſucceſſeur de Policrate, paſſe du rang des valets en celuy des Princes. La fortune les laiſſe quelque temps ſous cet habit; mais à la fin de la Comedie, chacun reprend le ſien, & redevient ce qu'il eſtoit auparavant. Quelques ſots & opiniaſtres, aprés veulent conſerver leur habillement, veulent conſerver leur dignité, & ſe fâchent quand on les dépoüille, comme ſi la Comedie devoit toûjours durer, & que les habits ne fuſſent pas empruntez. C'eſt ainſi qu'un Comedien fait tantoſt Priam, & tantoſt Agamemnon, & devient eſclave, aprés avoir eſté Cecrops ou Erechthée. En un mot, lors qu'il a mis bas le Cothurne, ce n'eſt

s Agamemnon fils d'Atrée, ni Creon fils de
nacés; mais Pol fils de Clariclés, de quel-
méchant village, où Satyre fils de Theogi-
,qui n'eſt pas de meilleur lieu. Voila comme
t les choſes du monde.

HILONIDE. Mais dy-moy, ceux qui ont ces
gnifiques tombeaux enrichis de colonnes &
ſtatuës, avec ces ſuperbes inſcriptions; ne
t-ils pas plus eſtimez là-bas que les autres?

ENIPS. Non, mon ami; car ſi tu avois veu
uſole avec ſon Mauſolée, tu te creverois de
; Il eſt jetté là en un trou comme les autres,
ne gagne rien à ſon tombeau ſi ſomptueux,
d'eſtre accablé ſous ſa peſanteur. Car lors
Eaque diſtribuë les places, il ne donne pas
s d'un pied à chacun, & il faut retirer ſes jã-
,& s'y accommoder comme on peut. Mais tu
ois bien davantage ſi tu voyois les Satrapes
ndiant là-bas, & eſtant contrains pour vivre,
faire le métier de Harangeres, ou d'apprendre
Grammaire à des grimaux, bafoüez & ſouffle-
comme des coquins. Pour moy, ie ne me
vois tenir de rire en voyant Philippe de Ma-
oine refaire des vieilles ſavates en un coin;
'autres demander l'aumône aux carrefours,
me Darius, Xerxés, & Polycrate.

HILONIDE. Tu nous contes-là d'étranges
ſes, & preſque incroyables; mais les Sages,
me Diogene & Socrate, que font-ils?

NIPS. Celui-cy ſe promene comme il fai-
à Athenes & contrôle tout le monde, eſtant
dinaire avec Palamede, Neſtor, Ulyſſe, &
utres grands cauſeurs du temps paſſé, qui ſe
ent à ſon entretien. Il ſemble avoir encore
ambes enflées du poiſon qu'on luy a donné.

Pour Diogene, il s'amuſe à perſecuter Midas & Sardanapale, auprés deſquels il a choiſi ſa demeure & s'eſclate de rire lors qu'il leur entẽd regretter leur felicité, demeurant tout le jour couché ſur le dos, à chanter, tandis que les autres pleurent ſi bien que ces pauvres miſerables, pour n'avoir pas touſjours la teſte rompuë, ont fait reſolution d'abandonner le quartier.

PHILONIDE. C'eſt aſſez de ces choſes; dy maintenant ce qu'on a ordonné dans les Enfers contre les riches.

MENIPE. Tu-as bien fait de m'en faire ſouvenir; car j'ay failly à l'oublier, quoy que ce fuſt le ſujet principal de mon diſcours. Comme j'étoit donc là-bas, le Magiſtrat fit publier l'Aſſemblée pour les affaires de la Communauté, & voyant tout le monde y courir, ie me meſlay parmy la foule. On y traitta diverſes matieres, dont la derniere fut celle des riches, à qui l'on fit des reproches de leur inſolence & de leur preſomption. Alors un des principaux de l'Aſſemblée ſe levant, leut ce Decret: *Sur ce qui nous a eſté repreſenté, que les Riches, pendant leur vie, font beaucoup de mal aux pauvres, & les bafoüent & mal-traitent; il a ſemblé bon au Senat & au Peuple, qu'aprés leur mort, leur corps ſoit condamné aux peines comme les autres; & pour leur ame, qu'elle paſſe inceſſamment d'aſne en aſne, pour eſtre battuë & chaſſée par les pauvres, comme ils les ont battus & chaſſez pendant leur vie, juſques à ce que le terme ſoit accomply de deux cens cinquante mille ans, aprés lequel il leur ſera permis de ſe retirer. Vn tel fils, fils d'un tel, d'un tel païs, & d'une telle tribu a fait ce Decret.* Cette Ordonnance leuë, le Magiſtrat l'approuva

: le ratifia; Cerbere en aboya, & Proſer-
bourdonna, qui ſont les formes des veri-
; dans les Enfers. Voilà ce qui ſe paſſa ce
lans l'Aſſemblée, aprés quoy j'alay faire
ires, & conſulter Tireſie, qui eſtoit le ſu-
on voyage. Je luy dis d'abord ce qui m'a-
ené, & le priay de me dire ſon ſenti-
Alors ſe ſoûriant d'une façon ridicule,
c'eſt un petit vieillard aveugle, tout con-
il me dit d'une voix greſle, Mon fils, ie
n que tu as frequenté les Philoſophes, &
ſont eux qui ont cauſé ton incertitude;
ie ſont pas d'accord de ce que tu veux
; mais il n'eſt pas permis de le reveler, de
'on ne nous accuſe d'impieté devant le
al de Radamanthe. Ha! mon petit bon-
, luy dis-je, ne me laiſſe pas languir da-
: dans un aveuglement plus grand que le
es mots, comme s'il eut eu pitié de moy,
ra à part, & s'approchant de mon oreille;
ieure vie, dit-il, c'eſt la plus commune.
ourquoy quittant-là toutes ces chimeres
ioſophes, & ces vaines ſpeculations ſur la
principe des choſes, & tenant pour cer-
tous ces beaux raiſonnemens ne ſont
de ſubtiles impoſtures; ſonge à vivre &
iiir. Cela dit, il ſe déroba, & rentra dans
d'Aſphodelle; & moy parce qu'il ſe fai-
, ie dis au Mage, qu'il eſtoit temps de ſe
& de reprendre noſtre chemin. Ne te
int en peine, dit-il, j'en ſçay un plus
x me prenant par la main il me mena en
rrée plus obſcure, où me montrant du
foible rayon de lumiere, qui paſſoit à
une fente; C'eſt-là, dit-il, l'Oracle de

Trophonius, & le chemin par où l'on décend de la Beocie dans les Enfers ; Remonte par-là, & tu seras incontinent en ton pays. Moy, tout réjoüy, ie pris congé du Mage, & grimpant du mieux que ie pûs par ce trou, ie me suis trouvé, ie ne sçais comment, à Lébadie.

CARON, OU LE CONTEMPLATEUR. DIALOGUE.

DE CARON ET DE MERCURE.

Où plusieurs autres parlent.

Il dépeint icy la vanité des choses du monde, d'une façon tres-agreable.

MERCURE. DEQUOY ris-tu, Caron, & pourquoy quittant ta nacelle es-tu venu icy haut chercher la lumiere ? Tu n'avois pas accoûtumé de te mêler des choses du mõde.

CARON. J'ay voulu voir ce qui s'y passe, & ce que les hõmmes regrettent tant quand ils meurent ; car personne n'est entré dans ma nacelle sans larmes A l'exemple de ce jeune Thessalien, j'ay demandé de pouvoir estre un jour absent du navire ; & en ayant obtenu la permission, ie suis monté jusqu'icy, tres-heureux de t'avoir rencontré ; car ie suis seur que tu me montreras tout. *Protesilas.*

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Caron ; car j'ay quelque commission de la part de Jupiter, & tu sçais qu'il est coleré & que si ie tardois trop, il me pourroit laisser pour jamais avec vous dans les Enfers ou me prenãt par un pied cõme il fit Vulcain me precipiter en bas du Ciel, pour faire rire

te les Dieux, lors que je leur verserois à
tout clopinant.

RON. Quoy! tu abandonnerois ainsi ton
n ami, & ton camarade, errant par le monde
guide? Souvientoy que je ne t'ay jamais
rer la rame ni la pompe; en passant la Bar-
quoy que tu sois fort & robuste; Mais en ar-
t là-bas tu te couches de ton long sur le til-
& dors tout ton soul, si ce n'est que tu
ntre quelque babillard d'entre les morts
t'entretenir. Cependant tout vieux que ie
, il faut que i'empoigne la rame, & que ie
passe à l'autre bord. Ne m'abandonne donc
, ie te prie, mon petit Mercure; car comme
utres chancellent dans les tenebres, ie suis
ébloüi à la lumiere.

RCURE. Tu as envie de me faire battre;
on ne sçauroit éviter son mal-heur, ni rien
er à son ainsi. N'attens pas, pourtant, que ie
e montrer tout; il faudroit pour cela un sie-
& Jupiter me feroit crier par les carrefours
me un fugitif. D'ailleurs, les revenus de Plu-
n patiroient, car personne ne passeroit ce-
ant; & Eaque, qui est le maltotier des En-
demanderoit diminution; mais il faut tâ-
de te montrer le principal.

RON. C'est à toy à voir ce qu'il faut faire;
: suis tout neuf en ce pays-cy.

RCURE. Il nous faut choisir quelque
agne d'où l'on puisse tout voir; Si tu pou-
nonter au ciel, ce seroit un grand abregé,
contemplerois aisément tout de là haut;
comme tu converses incessamment parmy
nbres; tu n'es pas digne d'entrer au palais
umiere.

CARON. Tu ſçais ce que ie dis là bas à ceux qui paſſent la Barque, lors qu'ils ſe veulent mêſler de me donner leur avis; car comme ils n'entendent rien à la navigation, s'il arrive quelque tempeſte, ils veulent auſſi-toſt qu'on baiſſe les voiles, ou qu'on les relâche à bord; mais ie leur commande de ſe tenir coy, & de me laiſſer faire. De meſme à preſent, fay tout ce que tu jugeras à propos, ſans m'en demander mon avis, comme ſi tu eſtois le pilote, & que ie fuſſe le paſſager, car ie t'obeïray en tout & par tout.

MERCURE. Tu as raiſon; Je feray ce qu'il faudra; il ne reſte plus qu'à trouver un lieu commode pour tout voir. Le Caucaſe ſera-t-il aſſez haut, ou ſi nous prendrons le Parnaſſe, ou le mont Olympe: Mais cela me fait ſouvenir d'un deſſein que ie te veux communiquer; car j'auray beſoin de ton aſſiſtance.

CARON. Commande, c'eſt à moy d'obeïr.

MERCURE. Homere dit, Que les fils d'Aloée, qui n'eſtoient que deux non plus que nous, & encore enfans, entreprirẽt de déraciner le mont Oſſa, & le mettre ſur l'Olympe, & celuy de Pelion par deſſus, afin de s'en ſervir comme d'échelle pour monter aux cieux; Mais ces jeunes étourdis furent punis de cette temerité. Pour nous qui ne voulons pas, comme eux, prendre le ciel par eſcalade, ie ſuis d'avis ſeulement que nous roullions ces montagnes l'une ſur l'autre, pour découvrir de plus loin.

CARON. Et penſes-tu que nous ſoyons aſſez forts tous deux pour cela.

MERCURE. Pourquoy non; crois-tu que nous ne vaillions pas bien des enfans?

CARON. Je ne dis pas cela; mais pour en

bout, il faut des forces extraordinaires.

CURE. C'eſt que tu es groſſier, mon amy; tu n'as pas lû Homere. Car en trois mots, cet homme fait une échelle de montagne où l'on peut grimper au ciel aiſément, je m'étonne que tu trouves cela étrange, veu que ſçais qu'Atlas ſeul nous porte tous, & le ciel même, & qu'Hercule prit un jour ſa place pour le délaſſer.

N. J'ay oüi dire cela auſſi-bien que toy; mais eſt vray ou non, ie m'en rapporte à toy qui le ſçaits.

CURE. Il eſt tres-veritable, Caron; car ſans cela y des gens d'honneur voudroient-ils mentir? Travaillons donc premierement à dépoſer le mont Oſſa, puis nous mettrons le mont Pelion au ſommet feüillu. Regarde combien nous avons toſt fait, & poëtiquement. Je veux monter le premier, pour voir s'ils ſeront bien faits. Grands Dieux? nous ne ſommes encore qu'au bas du ciel; Je découvre à peine à peine l'Ionie & la Lydie; & à l'Occident l'Italie & la Sicile; l'Iſle de Crete au Midy, & le Pont au Septentrion. Il faut aller querir le Mont Ida, & mettre encore le Parnaſſe par deſſus. Ho! Je le veux; mais prens garde en chargeant, ſi tu ne viennes à tomber, & que nous repentions un peu tard d'avoir negligé l'architecture d'Homere.

CARON. Ne crains point, mon ami, tout ira bien; j'emporte l'Eta, & roule deſſus le Parnaſſe qui va le mieux du monde. Je voy tout, plus qu'à monter.

CARON. Donne-moy la main; ca la montée eſt haute, pour un vieillard comme moy.

MERCURE. C'eſt ta curioſité,& non pas moy qui te donne toute cette peine ; car on ne peut tout voir,& demeurer dans ſa chãbre;çà la main, & prends garde où tu mets le pied, pour n'aller pas faire la culebute. Courage! te voilà en haut, auſſi bien que moy,le mont de Parnaſſe eſt fourchu,tu te mettras ſur un coupeau & moy ſur l'autre,pour eſtre plus à nôtre aiſe,& nous conſidererõs ce que nous voudrõs tout à loiſir. Que vois-tu?

CARON. Je voy une grande plaine,& un grand lac qui l'environne,avec des rivieres plus groſſes que le Phlegeton & le Cocyte;je voy auſſi de petits animaux qui ſortent hors de leurs trous.

MERCURE. Ces trous-là ce ſont des villes, & ces animaux,des hommes,qui te paroiſſent petits de loin.

CARON. Vois-tu que tu n'as rien fait,d'entaſſer montagne ſur montagne; car on n'apperçoit pas diſtinctement de ſi loin, & mon deſſein n'étoit pas de voir des villes & des foreſts comme dans la carte ; mais de connoiſtre ce qui ſe paſſe dans le monde,& comme on s'y gouverne ; car ce matin,lors que tu m'as rencontré ie riois d'une avanture aſſez plaiſante. Quelqu'un prié à ſouper chez ſon voiſin,a dit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver ; mais là deſſus il eſt tombé une tuile qui luy a caſſé la teſte ;N'y avoit-il pas dequoy rire,de luy voir promettre ſi hardiment ce qu'il ne pouvoit tenir? Il nous faut donc deſcendre, pour conſiderer les choſes de plus prés.

MERCURE. Demeure,ie ſçay une recette pour éclaircir la veuë,que j'ay appriſe auſſi d'Homere; nous verrons s'il eſt auſſi bon Empirique qu'Architecte. Mais prens garde,quand ie l'auray faite de bien voir,afin qu'il n'y faille plus retourner.

ray le bandeau qui te couvroit les yeux,
verras aisément les hommes & les Dieux.

ce ? ne vois-tu pas bien à present?

RON. A merveilles; Un lynx est aveugle au
de moy; Tu n'as plus qu'à te preparer à ré-
e. Mais veux-tu que ie t'interroge aussi en
pour montrer que ie ne suis pas si ignorant
u penses?

RCURE. Et où les aurois-tu apris, pauvre
ier?

RON. Tu ne sçaurois t'empescher de mé-
de la vacation. N'ay-je pas ouy Homere là-
chagouler ses Raplodies? Car comme ie le
is, il s'émût une tempeste, excitée sans dou-
r quelques Vers qui estoient contraires à la
gation; de sorte que Neptune, en colere, jet-
trident comme s'il eut voulu pescher à-la
, & fit une si grande tourmente que ma bar-
faillit à s'enfoncer. Cependant, il prit un mal
œur à Homere qui luy fit vuider tout ce
avoit dans le corps avec Scylle, Caribde, &
heme.

RCURE. Ie ne m'étonne pas qu'il ne te
sté quelque chose d'une si grande evacua-
mais si tu m'en crois tu parleras en langage
humain.

RON. Dy-moy donc sans tant de façon,
t celuy-cy qui passe tous les autres tant en
qu'en grandeur?

RCURE. C'est Milon Catoniate, à qui la
applaudit dans les spectacles, pour luy
veu porter un bœuf d'un bout à l'autre
carriere.

RON. Hé! mon ami, qu'ils auront bien
e raison de m'applaudir, lors que ie le por-

teray moy-même, après que la mort, cet Athlete le invincible, l'aura terrassé. Il se lamentera alors au souvenir de ces acclamations. Maintenant tout glorieux, il ne songe pas à nous.

Mercure. Comment y songeroit-il en un état si vigoureux?

Caron. Laissons-le là, il nous donnera assez de plaisir, lors que bien loin de porter un bœuf, il ne pourra pas porter un moucheron. Mais qui est cét autre plein de majesté? il semble étranger à son habit?

Mercure. C'est Cyrus fils de Cambises qui a transporté l'Empire des Medes aux Perses. Il vient de dompter les Assyriens, & de prendre Babylone, & marche maintenant contre Cresus Roy de Lydie, afin de se rendre maistre de l'Univers.

Caron. Et où est Cresus?

Mercure. Regarde cette forteresse à triple mur? C'est Sardes, capitale de son Empire. Le voilà assis sur un trône d'or, qui parle a Solon. Veux-tu que nous écoutions ce qu'ils disent?

Caron. Je le veux.

Cresus. Maintenant, Solon, que j'ay déplié devant toy tous mes tresors, & que tu as veu toute ma gloire, dy-moy, je te prie, qui tu crois le plus heureux de tous les hommes?

Caron. Ecoutons un peu ce qu'il répondra.

Mercure. Ne crain rien, il ne dira point de sottise.

Solon. Il y en a bien peu, Cresus, qui meritent ce nom, mais de tous ceux que j'ay connus, Biton & Cleobis me semblent les plus heureux.

Mercure. Il veut dire les enfans de cette Prestresse d'Argos, qui moururent tous deux en

mps, aprés avoir traîné leur mere sur
ns le temple.

. Et bien que ceux-là soient les plus
qui sont les autres ?

Tellus, cet illustre Athenien, qui
ur son païs, aprés avoir bien vécu.

s. Et moy, maraut ne te semble-je
eux ?

On ne peut juger de la felicité de
u'aprés cette vie, lors qu'il a fourni
ent sa carriere.

. Courage Solon, tu es un brave hom-
e ma barque, juge de ce different. Mais
ux-là que Crœsus envoye si chargez,
qu'ils portent sur leurs épaules ?

E. Des lingots d'or, qu'il donne en
Apollon, pour recompense de ses ora-
eurs qui le feront bien-tost perir; car
mement superstitieux.

Quoy ! ce jaune rougissant c'est de
la premiere fois que j'en avois veu,
oir tant oüi parler.

A. Voilà, mon ami, le sujet de tant
s, de combats, de trahisons, de larcins,
, d'empoisonnemens, de pai jures, de
mer & sur terre.

Quoy ! pour cela il ne ressemble pas
ivre, car j'en voy, comme tu sçais,
noye qu'on me donne pour le passa-
ne voy point l'avantage qu'a ce me-
tres, sinon qu'il est plus pesant, &
urber ces crochetteurs sous le faix.

E. On ne fait pas estat du cuivre,
t trop commun, mais l'un & l'autre
ntrailles de la terre.

CARON. Tu contes là d'étranges folies.

MERCURE. Solon, comme tu vois, n'en fait point de conte, & se moque de la vanité de ce Roy barbare; mais il semble qu'il luy veüille dire quelque chose. Escoutons.

SOLON. Dis-moy, Cresus, crois-tu qu'Apollon ait besoin de ces tresors?

CRESUS. Pourquoy non? il n'a point de pareilles offrandes dans son temple.

SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la gueuserie dans le ciel, qu'on y ait besoin des richesses de la Lydie.

CRESUS. Où en pourroit-on trouver ailleurs autant que dans mon Empire?

SOLON. Dis-moy y croit-il aussi du fer?

CRESUS. Non.

SOLON. Voy-tu que le meilleur de tous les metaux te manque?

CRESUS. Pourquoy?

SOLON. Si tu veux répondre sans te mettre en colere, tu le sçauras. Quel est le meilleur de ce qui conserve, ou de ce qui est conservé?

CRESUS. Ce qui conserve.

SOLON. Si donc Cyrus t'attaque, comme on le dit, feras-tu des armes d'or, ou bien de fer?

CRESUS. De fer.

SOLON. Et si tu n'en as point on transportera tous tes tresors en Babyloune.

CRESUS. Ne parlons point de cela.

SOLON. Je prie les Dieux que cela n'arrive point; mais tu vois par là que le fer vaut mieux que l'or.

CRESUS. Voudrois-tu que je fisse revenir mes lingots d'or pour en envoyer de fer?

SOLON. Non, car Apollon n'en a que faire, & ceux-cy seront la proye de quelque Pirate, ou de quel-

uerant, qui s'en ſeruirõt mieux que luy.
s. Tu portes envie à mes richeſſes, &
oujours la guerre.

URE. Le barbare ne peut ſouffrir la li-
hiloſophe, & s'étonne de luy voir mé-
luxe & ſa vanité; mais il regrettera
de ne l'auoir pas creû, lors qu'il ſe verra
re conduit au ſupplice; car j'entendis
Cloton, qui repaſſoit les deſtins des
& qui diſoit que Creſus ſeroit pris par
Cyrus par la Reine des Maſſagettes; La
iontée ſur un cheual blanc, toute preſte
ier, & d'autre coſté Cambyſes le Suc-
Cyrus, qui apres auoir erré long-temps
bie & l'Ethiopie, mourra enragé pour
le bœuf Apis?

N. Il y aura bien alors de quoy rire;
n'oſeroit les regarder maintenant au
leur pompe & de leur gloire.

URE. Qui croiroit que l'un ſeroit mené
ſur un echafaut, & l'autre plongé dans
au plein de ſang, avec ces reproches,
du ſang dont tu as toujours eſté ſi alteré.

N. Mais qui eſt celuy-là avec un man-
ourpre & un diadéme, à qui ſon Cuiſi-
ne t... anneau d'or qu'il a trouué dans le
un poiſſon?

URE. C'eſt Polycrate Tyran de Samos
it parfaitement heureux & qui ne ſçait
ſera trahy par ſon eſclave, & livré au
Orétes, qui l'attachera à un gibet; car il y
tout cela à Cloton.

N. Courage, ma fille, pend les uns &
les autres, pour leur apprendre qu'ils
mes, & ne les épargne que pour les preci-

piter de plus haut, afin que la cheute en soit plus grande. Je t'iray alors tout mon seul quand je les verray dans ma nacelle, sans tout cet équipage de grandeur.

Mercvre. Voilà ce qui arrivera; mais vois-tu cette foule de gens, dont les uns labourent, les autres navigent, les uns font la guerre, les autres plaident, les uns triomphét, les autres mendient?

Caron. Je voy une grande multitude bien occupée, & une vie bien pleine de trouble & de misere. On diroit de leurs villes que ce sont des ruches d'abeilles, car chacun a son éguillon dont il pique son voisin; mais j'en voy comme les guespes & les frélons qui mangent le bien d'autruy sans rien faire. Mais qu'est-ce que cette nuë obscure qui les environne?

Mercvre. Ce sont les diverses passions qui les agitent, & particulierement la crainte & l'esperance, dont l'une les menace & les atterre, & l'autre les flate & les releve, les laissant à la fin comme des Tantales, qui bâillent apres un bien qui s'enfuit. Vois tu les Parques qui filent d'enhaut les destins, où ils tiennent attachez par de petits filets, semblables à des toiles d'araignées, & demeurent suspendus pour quelque temps? Mais lors que le filet vient à rompre ils tombent avec grand bruit, sur tout quand ils sont montez fort haut. Car cet autre qui n'est gueres esleve, quand il viendra à tomber il n'y aura que son voisin qui l'entende. En vois-tu dont le filet est attaché à celuy de leur compagnon? C'est signe que leur vie dépend de la sienne, & celuy qui a le plus long fil sera heritier de celuy qui a le plus court.

Caron. Cela est tout à fait plaisant.

CURE. Encore plus que tu ne penſes, & crement quand on conſidere leurs occu- & leurs exercices, & cõme la mort vient leur vie & leurs eſperances. Vois-tu ces x & ces miniſtres, la peſte, la guerre, la ſans conter une infinité d'autres mala- oy ils ne ſongẽt point durant la proſpe- s l'adverſité les réveille tous avec des nens & des plaintes. Que s'ils conſide- e bonne heure qu'ils ſont mortels, & avoir demeuré quelque temps en vie, il a quitter comme un ſonge, ils ſeroient p plus ſages, & n'auroient pas tant de nourir. Mais maintenant qu'il ſemble reſent durera toujours, lors que l'un de ſtres de la mort leur vient ſignifier l'ar- ſtin, ils ne ſont pas conſolables. Que u que feroit celuy qui baſtit un Palais, & e les ouvriers, s'il croyoit mourir avant achevé? Et celuy qui ſe réjoüit de ce mme luy a fait un fils, & qui veut qu'il nom, s'il eſtoit adverty qu'il ne paſſera de ſept ans, comment ſe deſeſpereroit- d'en faire des feux de joye? Mais le mal regarde celuy de ſon voiſin, qui a rem- prix aux jeux Olympiques, & non pas qu'on porte au bûcher, ou qui a fait on pere de deſeſpoir par ſes debauches. cette grande troupe de chicaneurs & s, qui ne ſongent qu'à amaſſer, & avant oir joüi de leur bien, ils ſont appellez iſtes Officiers de la mort?

N. Je vois tout cela, & ſonge en moy- quel eſt ce grand plaiſir qu'ils regrettent d ils meurent.

MERCURE. Si quelqu'un vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Rois, & de ceux qu'on estime les plus heureux, & qui semblent hors du pouvoir de la fortune, on trouveroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car sans parler des maladies qui leur sont cõmunes avec les autres, toute leur vie n'est que trouble & qu'inquietude. Si ceux-là dõc sont malheureux, ie laisse à juger ce que sont les autres.

CARON. Je te veux dire à quoy ie compare les pauvres mortels, à ces boüillons d'écume que font les torrens, dont les uns plus petits, les autres plus gros, se grossissent encore de la ruïne des autres, jusqu'à ce qu'ils viennent à crever eux mesmes par leur excessive grosseur.

MERCURE. Je trouve cette comparaison pour le moins aussi bonne que celle d'Homere, qui les compare à des feüilles; mais ie m'estonne qu'étant si fragiles, ils facent de si grands desseins, & qu'ils se tourmentent si fort pour de vains honneurs & des dignitez passageres.

CARON. Veux-tu que ie leur crie de toute ma force, qu'ils quittent ces travaux inutiles, & qu'ils songent desormais à vivre cõme des gens qui doivent mourir. O fous que vous estes! pourquoy courez-vous sans cesse aprés les vanitez? vous ne durerez pas eternellement. De tout ce que vous admirez, il n'y a rien d'immortel, ni qui vous doive accompagner aprés cette vie. Il faut que cet usurier quitte ses tresors, cet amoureux sa maistresse, cet ambitieux sa dignité. Si ie leur criois cela & autres choses semblables, crois-tu qu'ils n'en devinssent pas plus sages?

MERCURE. O mon ami! tu ne sçais en quel estat l'erreur & la passion les ont mis. Ils auroient

eilles sourdes à tes remontrances, plus que mpagnons d'Ulisse ne les avoient au chant rènes. Ils ne t'entendroient pas quand tu te ois la teste à force de crier. Il est vrai qu'il y ui entendét un peu plus clair que les autres.

ON. Veux-tu que nous parlions à ceux-là?

RCURE. Il seroit superflu, car ils sçavent e que tu leur peux dire; Les vois-tu qui se nt en un coin pour en rire tout seuls à leur car ils sont hais des sots, autant pour le s qu'ils les haïssent, & meditent de bonne leur retraitte.

RON. Courage, Messieurs, Mais le nom- est bien petit.

RCURE. Il y en a assez pour pouvoir in- les autres; Mais il est temps de se retirer.

RON. Apprens-moy une chose auparavant, ne te rompray plus la teste, où sont les se- res où l'on les met aprés leur mort?

RCURE. Vois-tu ces lieux releyez qui sont les villes, enrichis de petites colomnes & ramides? ce sont leurs sepulchres.

RON. Pourquoy s'amusent-ils ainsi à cou- r & à parfumer des pierres? J'en voy, ce mble, qui dressent leur bûcher auprés, & eusent une fosse où ils brûlent des viandes, ent du vin & de l'hydromel.

RCURE. Je ne sçay à quoy cela peut ser- nais ils se persuadent que les ames revien- des enfers humer la graisse & la fumée, & le vin qui est dans ces fosses.

RON. Comment pourroient-ils manger n'ont plus de corps? Mais tu le sçais mieux oy; car comme c'est toy qui les amenes, s si on les laisse revenir. J'aurois bien des

affaires, s'il me les falloit repasser à toute heure pour aller boire. O insensez vous ne sçavez gueres comment vont les choses de là-bas: celuy qui a un superbe tombeau est comme celuy qui n'en a point: Oui n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à son valet, ni à Achille qu'à Therſite. *Cela est pris d'Homere.*

MERCURE. Puis que tu m'en fais souvenir, ie te veux montrer le tombeau d'Achille; Le vois-tu sur le bord de la mer, au Cap de Sigée, vis à vis de celuy d'Ajax dans le Rethéen?

CARON. Ils ne sont pas fort magnifiques; Mais montre-moy un peu ces villes dont on parle tant, Ninive, Babylone, Mycéne, Cleone & Troye meſme; car il me souviene d'en avoir bien passé de ce quartier-là en l'espace de dix ans.

MERCURE. Il y a long-temps que Ninive n'est plus, sans qu'on puisse de viner seulement où elle a esté; Mais voilà la grande Babylone avec ſes Tours, que bien tost on cherchera aussi dans ſes ruines. Pour Mycéne, Cleone & Troye, j'ay honte de te les montrer; car ie sçay qu'à ton retour tu étrangleras Homere, d'en avoir parlé ſi hyperbolyquement. Il est vray qu'elles ont esté autrefois plus considerables, mais maintenant elles sont toutes ruinées, car les villes ont leur deſtin aussi bien que les hommes; & ce qui est de plus estrange, les fleuves meſmes, comme celuy d'Inachus, dont on ne voit pas seulement les veſtiges dans Argos.

CARON. Grands Dieux, Homere! quelle hyperbole d'avoir appellé Troye, la Grande, & Cleone, la bien baſtie! Mais tandis que nous parlons, qui sont ceux là qui ſe baignent?

MERCURE. Les Argiens & les Lacedemoniens qui s'entretiénent pour le lieu meſme qui leur

amp de bataille. Vois-tu le General
à demi mort, qui dresse luy-mesme
ée ?

. O la grande folie, de ne pas sçavoir
chacun d'eux possederoit le Peloponese
entier, il n'obtiendroit pas d'Eaque
pied de terre aprés sa mort; & pour ce
il sera tantost aux uns & tantost aux
ui renverseront souvent ce trophée
aruë.

R. C'est ainsi qu'il en arrivera; Mais il
de décendre, & de remettre ces mon-
leur place, pour n'embaraſſer pas les
es lors qu'ils les trouveroient à dire.
ns chacun à nos affaires, toy à ta na-
noy à ma commission. Adieu, ie t'iray
evoir.

. Tu m'as fait grand plaisir, Mercure,
ettray toute ma vie au rang des bien-
Dieux qu'eſt-ce des pauvres mortels !
ots, sacrifices, combats, & de Caron pas

ue de la Religion des Payens & de leurs
res, & particulierement de l'abus
des sacrifices.

erſonne ſi mélancolique qui ne rie, en-
e que font tous les jours les hommes
festes, leurs ceremonies, & leurs sacri-
u'elle opinion ils ont des Dieux, sans
leurs vœux & de leurs prieres. Mais il
lerer premierement, s'ils meritent le
eligieux, plûtoſt que d'Impies, d'avoir

de si lâches sentimens de la Divinité, que de croire qu'elle veüille estre cajollée, & qu'elle se fâche quand on luy rend pas de vains honneurs, & des services inutiles. Car on dit que tous les maux qui arriverét autrefois en Etolie, & toutes les calamitez des Calidoniens avec leur meurtre & la mort de Meleagre, viennent du courroux de Diane, indignée de ce qu'õ l'avoit oubliée en un sacrifice; Et il me semble que ie la voy toute seule dãs le Ciel, qui se plaint & se desespere tandis que les autres font bõne chere chez Æneé. Si cela est, les Ethiopiens doivent estre trois fois heureux, comme Homere les appelle, ou Jupiter est bien ingrat, veu qu'ils le traittent quelquefois douze jours entiers avec tous les Dieux à sa suite. Car cõme il vend ses faveurs & qu'il ne donne rien pour neant, il y a apparence qu'il recõpense bien ceux qui le servent. L'un achette de luy la santé par le sacrifice d'un bœuf; l'autre la royauté par une hecatombe. Celuy-cy immole quatre victimes pour devenir riche; Cet autre neuf pour pouvoir retourner en son pays, où sa fille même, comme Agamemnon, pour sortir du sien. Il y en eut un alors, qui racheta pour quelque temps le sac de Troye par un sacrifice de douze bœufs, et às cõter un voile qu'il donna en offrande à Minerve. Je croy qu'il y a bien des choses à meilleur marché, & qui ne coûtent, comme on dit, que le demider, ou tout au plus qu'ũ chapeau de fleurs, ou bien quelques grains d'encens. Sur ce fondement, Chrysés Prêtre d'Apollon & consommé dans ses mysteres, se plaint à luy de ce que son voyage vers Agamemnon a esté inutile, & luy fait des reproches de ce qu'il souffre qu'õ le mépriſe, aprés avoir mis en credit son Temple, &

é le premier sur ſes Autels, les cuiſſes des tau-
x & des chevres. Apollon donc touché au vif
s reproches, empoigne ſon arc & ſes fléches,
perchant ſur les navires, frappe d'un trait pe-
ciel non ſeulement les hommes, mais les
s mêmes. Puiſque nous ſommes ſur ſon ſujet
ns tout d'un temps ce que la Religion luy
ouë; Je laiſſe à part ſes amours infortunées,
me le mépris de Daphné & le trépas d'Hya-
e, mais on dit qu'il fut banny du Ciel pour
r tué les Cyclopes, & contraint pour vivre de
ier à Admette en Theſſalie, & en Phrygie à
aedon, en la compagnie de Neptune, où ga-
t leur miſerable vie à faire des briques, ils
rent les murs de Troye; & furent ſi malheu-
, que de n'eſtre pas payez de leurs journées.
-ce pas là une belle hiſtoire & bien ho-
ble pour un Dieu? mais ce n'eſt rien encore
ix de ce qu'on dit de Vulcain & de Prome-
de Saturne & de Cybelle, & de preſque toute
ce de Jupiter. Car les Poëtes, aprés avoir in-
é les Muſes, pour apprédre d'elles ces beaux
eres, chantent comme Saturne châtra le
dont il eſtoit fils, afin de regner en ſa place,
vora ſes enfans comme Thyeſte, pour empê-
qu'ils ne luy en fiſſent autant qu'il en avoit
ſon pere. Que Jupiter fut dérobé par ſa me-
i ſuppoſa pour luy une pierre, & qui l'expo-
Créte, où il fut nourry par une chevre, com-
Téléphe par une biche, Cyrus par une chien-
Romulus par une louve. Ils ajouſtent, qu'il
ſa auſſi ſon pere, & le mit en priſon perpe-
e & qu'il épouſa pluſieurs femmes, & ſa ſœur
rniere, à la façon des Aſſyriens & des Perſes.
ſecond amoureux, il remplit le Ciel d'en-

fans, tant bâtards que legitimes, se changeãt tantoſt en taureau, tantoſt en cygne, tantoſt en aigle, & quelque fois encor, pour joüir de ſes amours: enfin en autant de formes que Protée. Qu'il enfanta Minerve de ſon cerveau, comme Bacchus de ſa cuiſſe, où il le mit pour achever ſon terme, après l'avoir tiré du ventre de ſa mere, qu'il n'étoit qu'à demy formé, c'eſt pourquoy il luy falut faire une inciſion pour accoucher, lors que les tranchées le prirent. Ils diſent preſque la meſme choſe de Junon, qu'elle engendra Vulcain toute ſeule, ſans la compagnie de de ſon mary, & que ce malotru forgeron qui ne bouge du fourneau & de l'enclume, parmy le feu & la fumée, fut jetté en bas du Ciel par Jupiter, & tomba dans l'Iſle de Lemnos, où il ſe fut rompu le col ſans les habitans du païs qui le receurent entre leurs bras, comme il gambadoit par l'air, & le garantirent du deſtin d'Aſtianax; Cela n'empécha pas pourtant qu'il ne ſe rompit une jambe dont il ſera boiteux toute ſa vie. Encore cela n'eſt-il rien à l'égard du malheureux Prometée, qui pour avoir eſté trop charitable envers les hommes, fut attaché par Jupiter ſur le mont Caucaſe, où vne aigle luy ronge le foye.

Mais pour Cybelle, car il eſt deſormais temps d'en parler, n'a-t-elle pas bonne grace à ſon âge, & mere des Dieux comme elle eſt, de ſe promener par la Phrygie avec ſon Atis, qu'elle a contraint par ſa jalouſie à ſe faire Eunuque? Aprés cela qui peut condamner les débauches de Venus & les amours d'Endimion & de la Lune? Mais quittons là tous ces beaux myſteres pour monter au Ciel, & voir un peu ce qu'on y fait. Homere nous apprend qu'il eſt d'airain; mais qu'en y en-

trant on le voit briller d'une clarté beaucoup plus pure & plus vive que la nôtre; Que le plancher y est d'or, & qu'il n'y fait jamais nuit. On rencontre d'abord les Heures qui sont comme les Portiers, & Iris avec Mercure qui servent de valets de pied. Aprés vient la forge de Vulcain, qui est pleine de toute sorte de feux d'artifices, & ensuite le palais des Dieux qu'il a fait de ses propres mains, & celuy de Jupiter qui est son chef d'œuvre. Or les Deitez assemblées chez le Monarque des Cieux, car il faut parler poëtiquement des fictions poëtiques, se courbent pour regarder s'ils ne verront point monter quelque part la fumée d'un sacrifice, afin d'en venir humer la graisse, & boire le sang autour des Autels comme des mouches. Car autrement ils sont reduits à leur ordinaire, de nectar & d'Ambrosie, qui ne doivent pas estre si excellens que chantent les Poëtes, puisqu'ils les quittẽt pour du sang & de la graisse. Ils ont admis autrefois les hommes à leur table, comme Tantale & Ixion, dont l'un fut chassé pour son caquet, & l'autre pour sa lasciveté, & depuis ce temps-là le Ciel a esté comme inaccessible au genre humain. Voilà l'histoire des Dieux, & le culte qu'on leur rend y est conforme. On leur a consacré d'abord des forests & des montagnes, & ensuite des plantes & des oyseaux, assignant à chacun le sien. Aprés cela, les hommes se les sont partagez, & ont pris chacun le leur; Ceux de Delphes & de Delos, ont pour leur part Apollon, les Atheniens Minerve, comme le mot Grec le tesmoigne, les Mygdoniens Cybelle, les Ephesiens Diane. Junon est allée demeurer à Argos, & Venus à Paphos & à Cyrere. Ceux de Crete reconnoissent Jupiter pour leur Citoyen,

citoyen, & de plus montrent son sepulchre; cependant nous sommes si sots de croire que c'est luy qui tonne, & qui foudroye, veu qu'il y a long-temps qu'il est mort & enterré. On leur a aussi basti des Temples pour leur demeure, & dressé des statuës, faites de la main des plus grands Sculteurs, qui sans les avoir iamais veus, que ie sçache ont fait Jupiter barbu, Apollon sans barbe, Mercure en jeune homme, Neptune avec des cheveux noirs, Minerve avec des yeux bleus, & ainsi du reste. Cependant le peuple ignorant qui les adore, ne croit plus que ce soit l'ivoire des Indes, ni l'or de la Thrace; mais le fils de Saturne & de Rhée, que Phidias a transporté du ciel en terre, pour garder la solitude de Pise, où il est assez heureux, quand on luy fait tous les cinq ans quelque sacrifice aux jeux Olympiques. Ce n'est pas tout, car après leur avoir construit des Temples & des Autels, avec un lieu pour les Aspersions & les Oracles, le Laboureur y mene son bœuf, le Berger sa brebis ou sa chevre; un autre y porte un gâteau ou de l'encens; mais le pauvre qui n'a rien, en est quitte pour faire la reverence. Lors que la victime est couronnée, on considere bien attentivement si elle n'a point quelque défaut, de peur de perdre son temps & sa peine, & ce qui est de plus fâcheux son argent; puis on l'approche de l'Autel & on l'égorge en la presence de Dieu. Elle jette des cris mourans qui sont comme l'augure du Sacrifice. Cependant il est écrit sur la porte; Que personne n'entre dans le lieu des Aspersions qu'il n'ait les mains pures. En suite, le Sacrificateur tout sanglant ouvre l'estomach de la victime, & luy arrachant les entrailles, comme un autre Polyphéme, en tire le cœur, puis arrose de sang le

On leur baise la main.

tour de l'Autel, & fait le reste de la ceremonie. Car allumant du feu, il y porte la chevre avec sa peau, & la brebis avec sa laine; La graisse monte au Ciel en un globe de fumée, où elle se perd dans les nuées. Les Schites mépriſant ce culte comme indigne de la Divinité, immolent des hommes à Diane, qui se plaist à répandre le sang humain. Mais cela n'est encore rien, à mon avis, au prix de ce que ſont les Egyptiens, car c'est là veritablement qu'on voit des choſes toutes celeſtes & toutes divines; Jupiter, avec la teste d'un Belier, Mercure avec celle d'un chien, Pan avec un corps de Chevre, un autre en Cigogne, en Singe, ou en Crocodile. Que ſi vous voulez ſçavoir ce que cela ſignifie, vous trouverez des Preſtres ras & tonſurez, avec des Propheres & des Scribes qui vous diront, mais à huis clos, & comme on dit, *hors d'icy Prophanes*, Que les Dieux pour ſe ſauver des mains des Geans, ſe vinrent cacher en Egypte, ſous la figure de ces animaux, dont ils gardent encore l'Image en memoire de cette avanture. Et de peur que vous n'en doutiez, cela eſt écrit il y a plus de dix mille ans, dans le livre des ceremonies. Les victimes y ſont de meſme qu'ailleurs, hormis qu'ils les pleurent avant que de les égorger, & les environnent en ſe frappant l'eſtomac. Quelques-uns ſe contentent pour tout ſacrifice de les enterrer aprés qu'elles ſont égorgées. Pour le bœuf Apis, qui eſt leur grand Dieu, perſonne ne fait tãt d'état de ſa chevelure, eût-il la perruque de Niſus, qu'il ne la raſe en ſigne de deüil, lors que ce Dieu vient à mourir. Cependant on le prend comme les autres du milieu du troupeau; mais on deſtine toſt ours le plus beau à cet office. Ces choſes-là, & autres ſemblables, ſe

sont tous les jours, & sont cruës du peuple ignorant; mais elles sont si sottes qu'elles n'ont point besoin d'estre refutées. Il ne faut qu'un Heraclite & un Democrite, l'un pour en pleurer, l'autre pour en rire.

LES SECTES DES PHILOSOPHES A L'ENCAN.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE MERCURE.

Où plusieurs autres parlent.

C'est une raillerie de toutes les Sectes, & de leurs Autheurs.

JUPITER. QV'on range ces Sieges, & qu'on nétoye par tout, tandis qu'on aura soin de porter les Sectes, afin qu'elles donnent dans la veuë. Mercure, fay l'office de Sergent, & appelle les marchans à la bonne heure, pour ne point retarder la vente. Nous vendons toutes sortes de vies, & à l'usage de tout le monde; Si quelqu'un n'a pas son argent comptant on luy fera credit pour un an en donnant caution.

MERCURE. Voilà bien des acheteurs, il ne les faut pas laisser morfondre. Par où commencerons nous?

JUPITER. Par la Secte Italique; Fay décendre ce venerable vieillard aux cheveux longs.

MERCURE. Là ho! Pitagore, descendez, & faites le tour de la place pour vous montrer au peuple.

JUPITER. Ciel

CURE. Voici une vie celeſte & divine; qui
era? Qui veut eſtre plus grand que l'hom-
Qui veut connoiſtre l'harmonie de l'Uni-
revivre aprés ſa mort?

ARCHAND. Voilà de grandes promeſſes,
erſonnage a bonne mine; mais que ſçait-
cipalement?

CURE. L'Arithmetique, L'Aſtronomie,
metrie, la Muſique, la Magie, la Science
odiges; tu vois un Prophete accomply.

MARCHAND. Peut-on l'interroger?

RCURE. Pourquoy non?

MARCHAND. D'où es-tu?

AGORE. De Samos.

MARCHAND. Ou as-tu étudié?

AGORE. En Egypte chez les Sages du païs.

MARCHAND. Si ie t'achette que m'ap-
ras-tu?

AGORE. Je ne t'apprendray rien; mais
ray ſouvenir de ce que tu as ſçeu autrefois.

MARCHAND. Comment cela.

AGORE. En purifiant ton ame, & la net-
de ſes ordures.

MARCHAND. Prenons qu'elle ſoit déja
comment l'inſtruiras-tu?

AGORE. Par le ſilence; Tu ſeras cinq ans
arler.

MARCHAND. Va-t-en inſtruire le fils de
s; Je veux eſtre homme & non pas ſtatuë:
ncore, que feras-tu aprés ce long ſilence?

AGORE. Je t'enſeigneray la Geometrie,
Muſique.

MARCHAND. Cela eſt plaiſant qu'il faille
Violon, avant que d'eſtre Philoſophe! Et
cela, que m'apprendras-tu?

PYTAGORE. L'Arithmetique.

LE MARCHAND. Je la ſçay déja.

PYTAGORE. Comment conte-tu?

Le Marchand. Un, deux, trois, quatre.

Pytagore. Tu te trompes, ce que tu crois quatre, c'eſt dix, le triangle parfait; & noſtre ſentiment.

LE MARCHAND. Par le grand Dieu *Quatre*, je n'ay jamais rien oüi de plus merveilleux, ni de plus divin! *C'eſt que 1. 2. 3. 4. ſont dix.*

PYTAGORE. Aprés cela, tu ſçauras qu'il y a quatre Elemens, la Terre, l'Eau, l'Air, & le feu, leur forme, leurs qualitez, & leur mouvement.

LE MARCHAND. Comment! l'air & le feu ont une forme.

PYTAGORE. Ouy & tres-viſible; car s'ils n'avoient point de forme, ils ne ſe pourroient mouvoir. Aprés tu ſçauras que Dieu eſt un nombre, & une harmonie.

Le Marchand. Tu nous contes d'étranges choſes!

Pytagore. Bien plus, tu-es autre que tu ne parois, & il y a en toy pluſieurs hommes.

Le Marchand. Que dis-tu, ie ne ſuis pas celuy qui te parle?

Pytagore. Tu és le meſme à cette heure, mais tu as eſté un autre jadis, & paſſeras à l'avenir en d'autres perſonnes, par une revolution perpetuelle.

Le Marchand. Je ſeray donc par ce moyen, immortel. Mais c'eſt aſſez de ces choſes: dequoy vis-tu?

Pytagore. Je ne mange rien qui ait vie; mais de tout le reſte, horſmis des féves.

hand. Pourquoy ne manges-tu point

. Parce qu'elles ont quelque chose de
nierement, elles ressemblent aux par-
lles, ce que tu remarqueras aisément,
ns une verte & que tu luy ôtes la cosse;
estant cuites & exposées à la Lune un
mbre de nuits, elles se changent en
ce qui est de plus considerable, c'est
sert à Athenes pour eslire les Magi-

hand. Certes tes discours sont plus
os; mais deshabille-toy; car ie te veux
ud Grands Dieux! il a une cuisse d'or;
on homme, mais un Dieu: il faut que
à quelque prix que ce soit: combien
?

. Trois cens livres.

hand. Je les donne.

Ecry son nom, & de quel pays il est.

. C'est un Italien, des environs de
de arente. mais il n'est pas seul, ils
de trs cens qui l'ont acheté en com-

Qu'ils l'emmenent. Publies-en un

Icy, Diogene: Voicy une vie masle
ise, une vie libre; qui l'achettera?

hand. Tout beau, Sergent, on ne
un homme libre: Ne crains-tu point
aille un procez criminel dans l'Areo-

. Il ne se soucie point qu'on le vende;
que état qu'il soit, il est toûjours li-

Le Marchand. Que pourroit-on faire d'un si malotru animal, si l'on n'en fait un folloyeur, ou un porteur d'eau?

C'est qu'il portoit un méchant manteau tout rapetassé, avec un bâton & une besace.

Mercure. Non, mais un portier, car il aboye comme un chien, & en porte le nom.

Le Marchand. Mais d'où est-il? & que sçait-il faire?

Mercure. Tu luy peux demander.

Le Marchand. Je crains qu'il ne me morde; car il grince les dents, & me regarde de travers: Vois-tu comme il fronce le sourcil, & comme il leve le baston.

Mercure. Ne crains point, il est apprivoisé.

Le Marchand. De quel pays es-tu, mon ami?

Diogene. De tout pays.

Le Marchand. Comment cela?

Diogene. Je suis citoyen de l'Univers.

Le Marchand. Quel est ton but?

Diogene. D'imiter Hercule.

Le Marchand. Que n'as-tu donc comme luy la peau de lyon, car ton baston ne peut servir de massuë;

Diogene. Ce méchand manteau me sert de peau de lyon, & ie fais la guerre comme luy à des monstres qu'on nomme les passions, afin d'en purger l'Univers.

Le Marchand C'est un beau dessein, mais qu'elle est ta profession?

Diogene. Je suis le Medecin de l'ame, & le Heraut de la liberté & de la verité.

Le Marchand. Dieu te gard, maistre Heraut, si ie t'achete, que m'apprendras-tu?

Diogene. Je t'arracheray à tes delices & t'enfermeray avec la pauvreté; En suite, ie te feray suer,

oucher ſur la dure,& manger de tout;
de l'argent,tu le jetteras, ſi tu m'en
a riviere. Du reſte, tu ne te ſoucieras
s ni de patrie, & tout ce qu'on en dit
our une fable. Aprés, quittant la mai-
ere, tu habiteras quelque vieille ma-
lque ſepulchre, ou ſi tu veux, comme
ncau. Ta beſace ſera tout ton revenu:
ojjours pleine de bribes & de vieux
& avec cela, tu feras la nique aux ri-
diſputeras de la felicité avec Jupiter.
e foüette, ou qu'on t'outrage, tu n'en
re.

hand. Il faudroit pour cela, avoir
ne huitre à l'écaille, ou d'une tor-

Tu feras ce que dit Euripide, Tu
ns te plaindre. Du reſte, voicy le ſom-
a doctrine. Il faut eſtre audacieux,
onder tout le monde, & trouver à re-
car c'eſt le moyen de ſe faire admirer.
ole rude, le ton de meſme, le viſage
, la mine barbare ; enfin toute la fa-
ne & ſauvage ; Eſtre ſans douceur,
ſans humanité; vivre dans les lieux
uentez comme s'il n'y avoit perſon-
out ſeul parmy la foule. Choiſir toû-
our le plus ridicule objet, & faire en
ue les autres ont honte de faire en
Que ſi tu t'ennuye de vivre, avec un
nic tu t'envoyeras en l'autre monde.
titude que je te preſche.

ond. Elle n'eſt pas humaine, & me

Mais elle eſt facile, & l'on n'a be-

soin pour cela ni de livres, ni de preceptes; D'ailleurs, c'est le chemin le plus court pour arriver à la gloire; car tu deviendras en moins de rien tres-celebre, fusses-tu moins qu'un Savetier, ou qu'un Crocheteur.

LE MARCHAND. Il ne faut point de precepteur pour cela, & ie ne sçay quel metier tu ferois bien, sice n'est celuy de Batellier ou de Harangere, où l'on est accoustumé à dire & à recevoir des injures. Toutesfois si l'on en veut deux carolus, les voilà.

MERCURE. Donne; aussi bien nous tardoit-il d'en estre défait, car il ne faisoit que nous rompre la teste, & aboyer tout le monde.

JUPITER. Qu'on en crie un autre.

MERCURE. Qui veux-tu?

JUPITER. Aristipe, cet illustre débauché.

MERCURE. Voicy un morceau friand & delicat, qui l'achetera? Qui veut mener vne vie douce & oisive, parmy les plaisirs & la bonne chere, qu'il achete ce beau mignon,

UN MARCHAND. Qu'il s'avance & qu'il nous die ce qu'il sçait faire; s'il m'accommode ie l'acheteray.

MERCURE. Ne le tourmente pas, car il est yure, & il auroit peine à te répondre: Voy comme il chancelle & comme il begaye?

LE MARCHAND. Où est l'homme de bon sens qui le voudroit charger d'un tel maraut? Dieux! quelle cassolette! Mais dis-moy ce qu'il sçait faire, & à quoy il sera propre?

MERCURE. A faire raison à table, & à danser après boire, c'est le fait de quelque riche débauché; car il entend la sausse & le ragouſt; en un mot, c'est un grand artisan de la volupté. Il a tou-

nourry à Athenes ou à la Cour des
ille, qui en faisoient grand estat.
RCHAND. Mais quel est le sommai-
trine ?
e. Ne se soucier de rien, se servir de
her la volupté par tout où elle est.
RCHAND. Qu'il s'adresse à un autre
ma cuisine n'est pas assez bien fondée

TE. Vous verrez qu'il nous demeurera.
. Fais le retirer, & en appelle un autre,
ces deux contraires, car il ne les faut
r.
RE. Heraclite & Democrite, descen-
l'abrege de la sagesse & de la folie du

RCHAND. Dieux quelle antipathie !
lle de pleurer, & l'autre de rire ; Qu'as-
mon amy ?
RITE. C'est que tout ce que vous faites
e ridicule, & vous aussi.
RCHAND. Quoy ! Tu te moques ain-
mes, & des choses humaines ?
RITE. Oüy, car il n'est rien de solide,
nité ; l'homme n'est qu'un concours
& le joüet du sort & de la fortune.
CHAND. C'est toy-mesme qui es fou
gant : Mais quelle impudence ? Ne ces-
ais de rire ? Il vaut mieux s'adresser à
est plus sage. Dis moy mon amy, qu'as-
er ?
LITE. C'est que la condition des hom-
rable tout à fait deplorable, rien n'est
icy bas, tout est sujet à une vicissitude
e, le plaisir de l'homme n'est que dou-
çavoir qu'ignorance, sa grandeur que

baſſeſſe, ſa force qu'infirmité. Je regrette le paſſé, le preſent m'ennuye, l'avenir me pouvante, ie veux dire la fin du monde & l'embraſement de l'Univers.

LE MARCHAND. Et qu'eſt-ce que le monde?

HERACLITE. Un enfant qui joüe aux oſſelets, & qui ſe tourmente pour neant.

LE MARCHAND. Et les hommes?

HERACLITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux?

HERACLITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tu nous contes des enigmes, & n'es gueres plus clair que les Oracles.

HERACLITE. C'eſt que ie ne me ſoucie pas d'eſtre entendu.

LE MARCHAND. Perſonne auſſi ne voudra t'avoir, & ne ſe ſouciera de toy.

HERACLITE. Je vous ordonne à tous de pleurer, ſoit que vous m'achetiez, ou que vous ne m'achetiez point.

LE MARCHAND. L'un eſt fou gaillard, & l'autre melancolique; ie ne veux ni l'un ni l'autre.

MERCURE. Ceux-cy encore nous demeureront.

JUPITER. Appelle cet eloquent Athenien.

MERCURE. Icy, Socrate, deſcendez; voicy une vie ſage & reglée; qui l'achetera?

LE MARCHAND. Qu'eſçais-tu faire?

SOCRATE. Aimer.

LE MARCHAND. Tu n'és pas mon fait, car j'ay beſoin d'un Precepteur pour mon fils, & il eſt trop beau pour le confier à un amoureux.

SOCRATE. Et qui peut mieux que moy gouverner un bel enfant? car ie ne ſuis pas amou-

n corps, mais de l'esprit, & quand nous crions ensemble, il ne se passeroit rien de nneste.

Marchand. Cela est un peu suiet à cau-

rate. Je te le jure par le Chien & le Pla-

Marchand. Les plaisans Dieux !

rate. Quoy ! le Chien ne te semble pas un ! & ne sçais-tu pas ce qu'est Cerbere dans fers, & Anubis en Egypte, sans parler du celeste ?

Marchand. Tu as raiſon, ie n'y pensois mais encore quelle est ta doctrine.

rate. J'ay formé une Republique en idée, gouverne selon ses loix.

Marchand. Dis-m'en quelqu'une ?

rate. Premierement, les femmes y sont nunes, & il est permis à chacun de caresser de son voisin.

Marchand. Et que deviendront les loix e l'adultere.

rate. Ce ne sont que des chansons.

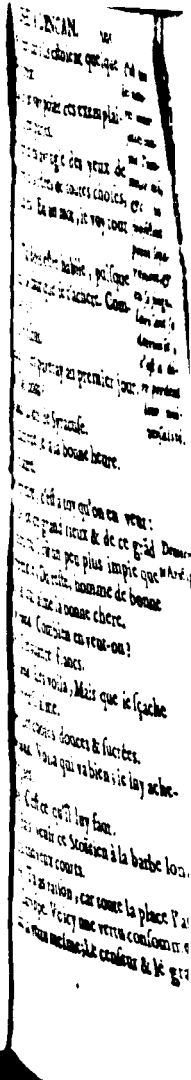
Marchand. Et pour les garçons, quel est ntiment ?

rate. Que leur baiser soit la recompense de tu.

Marchand. Voilà une belle recompen- mais encore quels sont tes principaux dog-

rate. Les idées, qui sont les exemplaires ls de tout ce qui est au monde ; Car de e que tu vois, il y a des modeles & des pa- hors de la Nature.

Marchand. Et où sont-ils ?



Socrate. Nulle part, car s'ils estoient quelque part ils ne seroient point.

C'est que les natures insensibles comme l'homme, le chien, &c. ne subsistent point separément, & en se singularisant se détruisent, c'est à dire perdent leur universalité.

Le Marchand. Ie ne voy point ces exemplaires eternels, dont tu me parles.

Socrate. C'est que tu es aveugle des yeux de l'esprit, mais ie voy des idees de toutes choses, & toy & moy invisibles : En un mot, ie voy tout double.

Le Marchand Tu dois estre habile, puisque tu es clairvoyant : Il faut que ie t'achete. Combien me coustera-t-il ?

Mercure. Mille escus.

Le Marchand. Ie les payeray au premier jour.

Mercure. Ton nom ?

Le Marchand. Dion de Syracuse.

Mercure. Emmene-le à la bonne heure.

Jupiter. Un autre.

Mercure. Epicure, c'est à toy qu'on en veut : voicy le disciple de ce grand rieux & de ce grãd débauché, sinon qu'il est un peu plus impie que tous deux ensemble ; Du reste, homme de bonne compagnie, & qui aime la bonne chere.

Democrite & Aristipe.

Un Marchand. Combien en veut-on ?

Mercure. Cinquante francs.

Le Marchand. Les voilà ; Mais que ie sçache auparavant ce qu'il aime.

Mercure. Les choses douces & sucrées.

Le Marchand. Voilà qui va bien ; ie luy acheteray des figues.

Mercure. C'est ce qu'il luy faut.

Jupiter. Fais venir ce Stoïcien à la barbe longue, & aux cheveux courts.

Mercure. Tu as raison, car toute la place l'attend. Icy Chrysipe. Voicy une vertu consommée, ou plutost la vertu mesme ; Le censeur & le grand

critique des actions humaines, qui est luy tout seul toutes choses.

Vn Marchand. Comment l'entends-tu ?

Mercure. C'est qu'il est luy seul sage, riche, eloquent, beau, juste, & ainsi du reste.

Le Marchand. Il est donc aussi de tous métiers?

Mercure. Il le semble.

Le Marchand. Dis-moy; mon ami, ne seras-tu point fâché de servir ?

Chrysipe. Non; car cela n'est pas en nostre pouvoir, & ce qui n'est pas en nostre pouvoir, est indifferent.

Le Marchand. Je ne t'entends point.

Chrysipe. Quoy ! tu ne sçais pas qu'il y a des choses principales ?

Le Marchand. Encore moins.

Chrysipe. C'est que tu n'as pas la faculté comprehensive, & que tu n'es pas accoustumé à nos termes; Mais quand tu auras appris la Philosophie, tu ne sçauras pas seulement cela, mais ce que c'est qu'accident, & accident d'accident.

Le Marchand. Apprens-moy ce que cela signifie; car ces mots m'étonnent.

Chrysipe Rien n'empesche que tu ne le sçaches; si quelqu'un venoit à estre blessé à une jambe, dont il fust déja estropié, la premiere blessure seroit un accident, la seconde un accident d'accident.

Le Marchand. La grande subtilité; mais ne sçais-tu rien d'avantage ?

Chrysipe. Je sçay faire des filets à prendre les hommes.

Le Marchand. Comment s'appellent-ils ?

Chrysipe Des syllogismes.

Le Marchand. Il faut que ce soit vn ouvrage fort subtil.

Chrysippe. Voicy quel il eſt ; As-tu un fils ?

Le Marchand. Pourquoy ?

Chryſippe. Si un crocodile l'avoit pris, & qu'il eût promis de le rendre, pourveu qu'on luy pûſt dire ce qu'il a reſolu d'en faire, Que répondrois-tu ?

Le Marchand. Je ne ſçay, réponds pour moy, ie te prie, de peur qu'il ne le devore.

Chryſippe. Ne crains rien ; ie t'apprendray d'autres choſes bien plus ſubtiles, & de plus fins argumens, comme *le Moiſſonneur, le Dominant, l'Electra, & le Maſqué.*

Le Marchand. Qu'elle eſt cette Electra ;

Chryſippe. La fille d'Agamemnon ſi celebre, qui ſçait en meſme temps une choſe, & ne la ſçait pas : Car elle ſçait qu'Oreſte eſt ſon frere, mais elle ne ſçait pas, que celuy qui eſt preſent eſt Oreſte. Pour le Maſqué il eſt tout à fait incomprehenſible. Répons-moy : Tu connois ton pere ?

Le Marchand. Qui en doute ?

Chryſippe. Qu'on te preſenteroit maſqué, que répondrois-tu ?

Le Marchand. Que ie ne le connois point.

Chryſippe. Tu connois donc ton pere, & ſi tu ne le connois pas ?

Le Marchand. Nullement ; car qu'on le démaſque ie le connoiſtray : Mais encore quel eſt le bruit d'une ſcience ſi admirable ? Et lors que tu y ſeras arrivé, comment vivras tu ?

Chryſippe. Selon Nature ; Mais il faut bien travailler auparavant, & s'uſer les yeux ſur de vieux manuſcrits tout griffonnez ; lire de gros commentaires, & apprendre des termes barbares & inconnus. Avec tout cela on ne ſçauroit eſtre ſage ſans s'eſtre purgé le cerveau trois fois avec de l'Ellebore.

Le Marchand. Cela eſt grand & genereux; mais d'eſtre un paſle uſurier comme tu es, cela eſt-il d'un homme qui a pris trois fois de l'ellebore, & qui a une vertu conſommée ?

Chriſippe. Oüy, car il n'appartient qu'au ſage de faire profiter ſon argent.

Le Marchand. Pourquoy ?

Chryſippe. Parce qu'il n'appartient qu'à luy de tirer des conſequences, & que l'intereſt eſt une conſequence du principal. Par meſme raiſon, il peut tirer l'intereſt de l'intereſt, comme d'une conſequence on en tire une autre; Et cela ſe prouve par ce ſyllogiſme hypothetique. Si le premier luy appartient, auſſi fait le ſecond. Or le premier luy appartient, *Ergò* le ſecond.

Le Marchand. Il faut dire la meſme choſe de l'argent que tu prens pour inſtruire la jeuneſſe; Que le ſage peut faire profiter de tout, & meſme de la vertu ?

Chryſippe. Tu l'entends; mais ce n'eſt pas à cauſe de moy que ie le prends, c'eſt à cauſe de mon diſciple; Car comme il eſt plus honneſte de donner que de recevoir, ie ne refuſe pas d'eſtre le preneur, afin qu'il ſoit le donneur.

Le Marchand. Mais vous dites le contraire, Que le diſciple eſt le preneur & le maître le donneur en l'inſtruiſant ?

Chryſippe. Tu fais le railleur, mais prends garde que ie ne te perce à jour d'une demonſtration.

Le Marchand. Et qu'en arrivera-il ?

Chryſippe. Honte, ſilence, confuſion, car ſi ie veux preſentement ie te changeray en pierre.

Le Marchand. Comment cela; es-tu un Perſée ?

CHRYSIPE. Voicy comment; la pierre eſt vn corps.

LE MARCHAND. Il eſt vray.

CHRYSIPE. Vn animal eſt vn corps?

LE MARCHAND. Sans doute.

CHRYSIPE. Tu és animal?

LE MARCHAND. Cela s'entend.

CHRYSIPE. Ergo tu és pierre?

LE MARCHAND. Nullement? mais je te prie, rends moy ma premiere forme.

CHRYSIPE. Il eſt aiſé. Nulle pierre n'eſt animal; Tu es animal, Ergo tu n'es pas pierre.

LE MARCHAND. Grand mercy, ie commençois déja à ſentir du froid aux jambes, & aurois peur d'eſtre petrifié comme Niobe; Cela ſera cauſe que je t'acheteray. Combien en veut-on?

MERCURE. Cent quatre liures.

LE MARCHAND. Les voila.

MERCURE. Es-tu ſeul?

LE MARCHAND. Non; tous les Banquiers y ont part.

MERCURE. Ils ſont en grand nombre, & bien capables du *Moiſſonneur*; car ils ſont forts & robuſtes. *Argument dont il a parlé.*

JUPITER. Ne t'amuſe point, Publies-en un autre.

MERCURE. Là ho: Peripateticien, décendez; Voicy le beau, le riche, le ſçauant, le doux, le ſage, le moderé; en un mot, convenable à la vie humaine, & qui plus eſt, double.

UN MARCHAND. Comment cela?

MERCURE. Il ſemble autre dedans que dehors, c'eſt pourquoy ſi tu l'achettes ſouvien-toy de diſtinguer entre l'homme exterieur & l'interieur.

MARCHAND. Quels ſont ſes principaux
es?

CURE. Qu'il y a trois ſortes de biens, ceux
ps, de l'eſprit, & de la fortune.

MARCHAND. Cela eſt humain. Combien
ltera-t-il?

CURE. Cinq cens liures.

MARCHAND. C'eſt beaucoup.

CURE. Ce n'eſt pas trop; car il ſemble
de l'argent caché, & tu ne te ſçaurois trop
de l'emmener, parce qu'il y aura bien des
iſſeurs. D'ailleurs, comme il n'ignore
t'apprendra combien vit un moucheron;
à quelle profondeur les rayons du Soleil
ent la mer; quelle eſt l'ame des huiſtres, &
utres curioſitez.

MARCHAND. Dieux! qu'il eſt ſubtil.

CURE. Il ſçait bien encore d'autres choſes
rieuſes, Comment ſe forme l'enfant dans
re de la mere; Que l'homme eſt un animal
& non pas l'aſne, qui ne ſçait ni rire, ni
ni nauiger.

MARCHAND. Voilà un ſçauoir admirable,
tout bien neceſſaire. Tien; voila ton ar-

TER. Que reſte-t-il?

CURE. Le Sceptique. Décendez, Pyrrhon,
aut haſter, car la preſſe s'ecoule. Qui veut
cy?

MARCHAND. Moy: Mais dy auparauant,
is-tu Pirrhon?

RHON. Rien.

MARCHAND. Comment rien;

RHON. Parce que je ne ſçay pas ſeulement
quelque choſe au monde.

LE MARCHAND. Et ne suis-je pas ?

PYRRHON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Et toy.

PYRRHON. Encore moins.

LE MARCHAND. Dieux ! la plaisante incertitude! Et que veulent dire ces balances?

PYRRHON. C'est pour peser les raisons de part & d'autre, & apres auoir bien pesé & consideré tout, ie trouue que je ne sçay rien.

UN MARCHAND. Es-tu aussi extrauagant dans les mœurs, que dans la doctrine, & ne fais-tu rien auec ordre ?

PYRRHON. Tout; hormis que je ne poursuis point un fugitif. *La Verité qui s'enfuit.*

LE MARCHAND. Pourquoy?

PYRRHON. Parce que je ne saurois apprehender.

LE MARCHAND. Je le croy; car tu es assez pesant: mais encore quel est le but de ton sçauoir? *Il iouë sur le mot d'apprehender, qui signifie concevoir & prendre, en termes de chicane.*

PYRRHON. Ne voir, ni n'ouïr, ni n'entendre.

LE MARCHAND. Quoy! estre sourd & aueugle?

PYRRHON. Et avec cela, perdre le sens & la raison, & n'estre en rien diferent d'un vermisseau.

LE MARCHAND. Tu merites que l'on t'achete pour ta rareté, comme une piece de cabinet; Combien en veut-on?

MERCURE. Trente liures.

LE MARCHAND. Les voila. Hé bien! que dis-tu maintenant; n'es-tu pas à moy?

PYRRHON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Cela est pourtant vray, l'argent est compté, & la marchandise livrée.

PYRRHON. Je ne me détermine point, & tiens tousjours la balance égale.

LE MARCHAND. Cependant, il me faut suiure; car je t'ay acheté.

PYRRHON. Qui le sçait?

LE MARCHAND. Le Sergent & les assistants.

PYRRHON. Y a-t-il quelqu'un icy?

LE MARCHAND. Je te le feray tantost bien sçavoir en te faisant travailler à coups de baston.

MERCURE. Suis-le, sans tant contester: A demain, Messieurs, que nous vendrons la vie des bourgeois & des artisans, & autres de moindre estoffe.

LE PESCHEUR, OU LA VENGEANCE.

DIALOGUE

DE LUCIEN ET DES PHILOSOPHES.

Où plusieurs autres parlent.

Il s'excuse de ce qu'il a dit contre les Philosophes, comme n'ayant eu dessein que de parler de ceux qui abusent de ce nom.

SOCRATE. DONNE, donne, à bons coups de mottes & de pierres, sur cét imposteur: Prenons garde qu'il ne nous échape; Boute Platon, Boute Chrysipe; Choquons tous ensemble; Que le baston & la besace s'entresuivent contre leur commun ennemy; car il n'a épargné personne. Qu'est ce, Aristipe, tu languis. Que le souvenir de l'injure qu'il t'a faite, serve à t'animer à la vengeance. C'est à ce coup, Diogene, qu'il faut mettre le baston en œuvre, & monstrer ce que tu sçais faire. Courage, Aristippe, doublons le pas. Bon, le voila pris. Nous le tenons, meschant, tu ne nous eschaperas pas

Qui te fera voir tout à cette heure quelles gens tu as offenſez ? De quelle mort le ferons-nous mourir? mais ce n'eſt pas aſſez d'une mort, il faut qu'il en ſouffre pluſieurs, pour reparation de ſon crime; autrement la Juſtice qui proportionne la peine au delict, ne ſeroit pas ſatisfaite.

PLATON. Je ſuis d'anis qu'on luy arrache les yeux, & qu'on luy coupe la langue, puis qu'on le mette en croix, apres l'avoir bien foüetté ; Que t'en ſemble, Empedocle?

EMPEDOCLE: Qu'il le faut jetter tout vif dans la fournaiſe du mont Ethna, pour luy apprendre à parler de ceux qui valent mieux que luy.

PLATON. Mettons-le plûtoſt en pieces, comme Penthée ou Orphée, afin que chacun en ait ſa part.

LUCIEN. Hé! pardon, Meſſieurs! ie vous en conjure au nom de la Philoſophie.

SOCRATE. Point de pardon mon ami, Il n'y a point de ſocieté entre l'homme & les beſtes farouches.

LUCIEN. Suivez plûtoſt le conſeil d'Homere: *Prenez la rançon du captif, & le laiſſez aller.*

PLATON. Tu as beau dire; tu ne nous eſchaperas pas.

LUCIEN. Si Homere me manque, i'auray recours à Euripide: *Ne rejettez point les prieres du miſerable, qui implore voſtre aſſiſtance.*

PLATON. Mais il dit en un autre endroit; Que celuy qui a fait le mal, ſe doit reſoudre à le ſouffrir, & que la fin de la calomnie eſt l'infelicité.

LUCIEN. Puis qu'il n'y a point moyen d'eſchaper, dites-moy pour le moins ce que l'ay fait?

PLATON. Tu le demande, meſchant, aprés nous avoir vendus comme eſclaves; nous qui ne ſom-

mes pas seulement libres, mais qui affranchissons les autres! Tu nous vois donc assemblez pour tirer vengeance de cette injure, apres avoir obtenu de Plutõ un jour de répit pour te venir persecuter. Il n'est pas jusqu'à Pytagore qui n'en ait voulu estre, le vois-tu en ce coin qui ne dit mot?

LUCIEN. Je commence à reprendre haleine; car je suis asseuré que vous ne me ferez point de mal pourveu que vous me vouliez écouter. Jettez ces pierres que vous avez amassées, ou les gardez plûtost pour en lapider ceux qui le meritent.

PLATON. Tu nous cajoles en vain pour essayer de te sauver. Il faut que tu vestes un pourpoint de pierre, comme dit Homere, pour reparation des crimes que tu as commis.

LUCIEN. Moy, Messieurs. Hé! ne traittez pas si mal vostre bien-faiteur, qu'on ne vous accuse d'ingratitude comme les Philosophes de ce temps-cy. Vous perdriez trop à ma mort.

PLATON. Qui a jamais oüi parler d'une si grande insolence? A la fin il nous fera croire que nous luy sommes obligez, pour nous avoir vendus à l'encan.

LUCIEN. Quelle apparence y a-t-il que je vous aye voulu ofenter, moy qui vous dois tout ce que je sçais & ce que je vaux, puisque c'est dans vos livres que j'ay puisé ma doctrine, & dans ce divin parterre que j'ay cueilly toutes ces fleurs? Il faudroit que je fusse plus brutal que ces barbares qui s'attaquerent à Apollon & aux Muses, apres avoir appris d'eux l'art de chanter & celuy de tirer de l'arc.

Thamiris & Eurite On dit de Lancer le trait.

PLATON. C'est-là un trait de ta Rhetorique; car on dit, je tu-es grand Orateur. Mais tu-es d'autant plus coupable, que tu te sers de nos ar-

mes contre nous-mêmes, & que tu iettes des pierres dans un jardin où tu as cueilly des fleurs.

Lucien. Je n'euſſe iamais crû que de ſi Grands hommes ſe fuſſent laiſſez tranſporter à la colere ſur les bruits de la Renommée. Pour le moins ne me condamnez pas ſans m'oüir, & faites qu'on juge noſtre procez par les formes de la Juſtice. Convenons du Juge, du temps, & du lieu; & puis, vous parlerez l'un ou l'autre, ou tous enſemble, & ie répondray à tous les chefs de voſtre accuſation & acquieſceray au iugement quel qu'il puiſſe eſtre. Que ſi ie gagne ma cauſe, ie ne veux point d'autre recompenſe, ſinon, que vous tourniez vos armes contre ceux qui vous ont animez contre moy.

Platon. Encore que ce ſoit donner moyen d'échaper à un impoſteur, nous voulons bien le permettre de ſe défendre, pourveu que ce ſoit devant un Juge qui ne nous ſoit point ſuſpect. Qui prendrons-nous?

Lucien. La Philoſophie.

Platon. Mais elle ne peut eſtre Juge & partie tout enſemble; car c'eſt elle que tu as offenſée en noſtre perſonne.

Lucien. J'ay tant de confiance en la bonté de ma cauſe, que je ne craindrois pas de prendre pour Juges mes ennemis.

Platon. Que ferons-nous, Meſſieurs? nous ne pouvons refuſer des offres ſi raiſonnables.

Socrate. Il le faut prendre au mot, & luy donner audiance; Car ſi nous le condamnons ſans l'oüir, nous ouvrions une large porte à la calomnie, & ie ne ſçaurois que répondre à mes accuſateurs, s'ils venoient à me reprocher ce crime.

Platon. Tu as raiſon; Allons trouver la Philoſophie, & luy demander juſtice.

Lucien. Courage, Meſſieurs, voila qui eſt bien plus raiſonnable que ce que vous vouliez tantoſt faire. Mais où eſt-elle? car je ne vous celle point qu'il y a long-temps que ie la cherche inutilement. J'ay bien trouvé des gens qui ſe vantoient de ſçavoir le lieu de ſa demeure, & qui s'offroient de m'y mener; mais i'ay connu à la fin qu'ils ne le ſçavoiẽt pas mieux que moy. Quelquefois i'ay eſté en des lieux, où l'on diſoit qu'elle eſtoit, & i'en voyois ſortir des perſonages fort venerables; Mais en entrant ie n'ay trouvé au lieu d'elle qu'une courtiſane plâtrée & fardée, qui cachoit ſon afeterie ſous une feinte negligence; mais ſes actions la faiſoient aſſez connoître & démentoient ſes paroles; car elle aymoit les cajoleries & les preſens, & faiſoit plus d'eſtat des Grands Seigneurs que des autres. D'ailleurs, quoy qu'elle parût fort negligée, elle portoit des parures & des ornemens ſous la robe. Je me retiray de bonne heure, de peur d'eſtre pris de ſes filets, & i'eus pitié de ceux, qui au lieu de la Philoſophie, n'embraſſent que ſon fantôme.

Platon. Il eſt vray que ſa demeure n'eſt pas connuë de tout le monde, mais elle doit paſſer icy au retour de l'Academie, pour s'aller promener au Pécile. La voy-tu qui en vient avec une façon douce & modeſte? On diroit qu'elle medite par le chemin, tant elle marche gravement.

Lucien. J'en voy pluſieurs qui ont ſa démarche & ſa contenance; mais nous la reconnoiſtrons bien à ſes diſcours, & encore mieux à ſes actions.

La Philoſophie. Qu'eſt-ce-cy, mes amis, vous a-t-on fait quelque affront là bas, que vous eſtes

estes venus icy? Qui est cét homme que vous traînez ? Est-ce quelque voleur, ou quelque assassin ?

Plaute. Non, mais un monstre, qui n'est pas digne de vivre, pour s'estre attaqué à *toy*, que tout l'Univers respecte, & pour nous avoir dit des injures à nous qui sommes tes disciples?

La Philosophie. Il ne faut pas prendre garde aux paroles, mais aux actions; Ne voyez-vous pas que ie souffre tous les jours que la Comedie me déchire en plein Theatre; car comme les vens allument un flambeau au lieu de l'éteindre, les faux rapports redoublent l'éclat de la vertu, & font briller davantage sa lumiere. Comment estes-vous devenus si chagrins & si colores en l'autre monde, vous qui criiez tant contre les passions en celuy-cy?

Plaute. La Renommée nous a apporté jusqu'aux enfers, l'affront que celuy-cy nous a fait, & nous en a tirez pour venir venger cette injure.

La Philosophie. Il ne faut pas se [illegible]
[illegible]ouïr; Que répons-tu à cela [illegible]

Lucien. Que j'ay eu [illegible]
du Ciel, à [illegible]
pour [illegible]
[illegible]

avoir oüis ; Allons seulement à l'Areopage, ou plûtoſt à la forcereſſe, pour découvrir de plus haut ce qui ſe paſſe dans la ville.

La Philoſophie. Attendez-moy au Pecile, mes Compagnes, ie reviendrai bien-tôt vous trouver.

Lucien. Qui ſont elles ?

La Philoſophie. Celle que tu vois ſi robuſte, c'eſt la Vertu, la Science marche devant, & la Verité la ſuit.

Lucien. Où eſt la verité? ie ne la vois point.

La Philoſophie. C'eſt qu'elle ne veut pas qu'on la voye, parce qu'elle eſt nuë & ſans ornement ; mais regarde de ce coſté-là tu la verras à demy.

Lucien. Je la découvre à toute peine. Mais pourquoy ne les meines-tu pas avec toy pour rendre la compagnie plus complete ? outre qu'il eſt difficile ſans elles de nous bien juger, & que ie veux prendre la verité pour mon Avocat.

La Philoſophie. Suivez-moy, mes cheres ſœurs ; car vous avez quelque intereſt à la cauſe.

La Verité. Allez-y vous autres ; car pour moy il y a long-temps que ie ſçais ce qui en eſt, & que ie ne me meſle plus des choſes du monde.

Lucien. Mais tu es neceſſaire à la juſtification d'un innocent.

La Verité Que la Liberté vienne donc avec moy, pour m'aſſiſter au jugement d'une perſonne qui eſt en peine pour l'amour d'elle, & que la Raiſon demeure.

Lucien. Nous en avons beſoin auſſi ; car nous avons à faire à des gens qu'il eſt difficile de convaincre, parce qu'ils trouvent toûjours quelque échapatoire.

La Verité. Qu'elle vienne donc, & quelle

amene avec soy la Demonstration. Suivez-moy toutes, puis-que vous estes neccessaires au jugement.

Aristote. Quoy! nostre adversaire se veut servir contre nous de la verité?

La Philosophie. As-tu peur qu'il ne la corrompe?

Platon. Non; mais il est fort artificieux.

La Philosophie. Il ne sçauroit rien faire en presence de la Verru, qui tient la balance, mais comment est-ce qu'il s'appelle?

Lucien. Parrhesiade, fils d'Alethion, & d'Elenxiclée.

La Philosophie. Quel est son pays?

Lucien. La Syrie près de l'Euphrate; Quoy! tu t'en étonnes. Il y a plusieurs de mes parties dont l'origine n'est pas moins barbare. Il n'importe que la langue soit si pure, pourveu que la doctrine le soit.

La Philosophie. Il est vray; mais qu'elle est ta profession? car il est besoin de le sçavoir.

Lucien. C'est de dire la verité librement, & de convaincre l'orgueil & l'imposture.

C'est à peu près ce que son nom signifie.

La Philosophie. Tu fais un métier bien dangereux, & qui a beaucoup d'ennemis.

Lucien. Il le paroist bien; car ie suis en danger pour ce sujet, & comme j'aime la simplicité & la verité, autant que ie hay le mensonge & l'arrogance, ie trouve bien plus d'objets de ma haine, que de mon amour.

La Philosophie. Aussi ces deux choses ne sont-elles qu'une, quoy qu'elles paroissent doubles; c'est pourquoy elles ne doivent point estre separées.

Lucien. Tu le sçais mieux que personne, di-

vine Fille ; mais il eſt vray que j'abhorre les méchans autant que j'ayme les gens de bien.

La Philoſophie. Puis que nous voicy devant le Temple de Minerve, que la Preſtreſſe range les ſieges, tandis que nous entrerons pour faire nôtre priere.

Lucien. Je te prie grande Deeſſe, comme tu découvres tout du haut de ton Temple, dom'aider à découvrir la fourbe & l'impoſture. Su ſçais combien tu en vois tous les jours qui ſe parjurent, il eſt temps que tu les chaſties. Que ſi tu vois que le menſonge l'emporte ſur la verité, donne-moy pour le moins ton ſuffrage pour contrebalancer celuy des autres.

La Philoſophie. Nous voila aſſis, commençons; Que les Philoſophes choiſiſſent quelqu'un pour porter la parole, car ils ne ſçauroient parler tous enſemble ? Et quand il aura achevé, l'accuſé parlera à ſon tour.

Les Philoſophes. Qui prendrons-nous ? C'eſt à toy Platon à nous deffendre, car tu as l'eſprit ſublime ; les raiſons fortes & preſſantes, accompagnées de delicateſſe & des autres graces de ton pays. Raſſemble donc tout ce que tu as jamais dit contre tes ennemis, & tes envieux, car celuy-cy eſt pire que tous les autres. Déploye toutes les forces de ton éloquence, & mets en œuvre toutes les figures de ta Rhetorique, & particulierement l'Ironie qui t'eſt ſi familiere, avec ces interrogations frequentes & agreables. Dy, ſi tu veux que Jupiter monte ſur ſon Char aiſlé pour prendre vengeance des coupables.

Gorgias, Polus, Prodicus, Hippias.

Platon. Je ne ſuis pas aſſez fort pour une ſi grande accuſation, prenez plûtoſt Diogene, ou quelqu'autre Philoſophe accoûtumé à dire des

injures ; car il n'eſt pas tant queſtion icy d'élegance que de vehemence & de force.

Diogene. C'eſt moy qui ſeray l'accuſateur, puiſque c'eſt moy auſſibien qu'il a traitté le plus mal, & qu'il n'eſt pas beſoin de grand diſcours où la choſe parle de ſoy-meſme.

Platon. Souvien-toy qu'il ne s'agit point icy des differens qui ſont entre nous, mais d'un affront qui nous eſt fait en commun ; c'eſt pourquoy n'abandonne point noſtre cauſe pour plaider la tiçane. Il n'eſt queſtion que de ſçavoir ſi nous ſommes tels que celuy-cy nous a dépeins. Parle fortement, comme le merite la grandeur de l'injure, & l'eſtime qu'on a de toy.

Diogene. Ne craignez point, Meſſieurs, ie n'oublieray rien qui ſerve à noſtre deffence, & ne trahiray point voſtre cauſe. Si la Philoſophie même, comme elle eſt d'une nature douce & paiſible, qui n'aime pas la vengeance, vouloit pardonner au coupable, ie ferois voir à ce galant que ie ne porte pas en vain vn baſton.

La Philoſophie. Il le faut vaincre par la raiſon, & non par la force. Mais ne tarde pas davantage, voila l'eau verſée, & toute la compagnie attentive oüir ce que tu diras. *Coûtume ancienne d'horloges d'eau.*

Lucian. Puis qu'il n'y a que Diogene qui parle, que les autres prennent place parmy les Juges.

La Philoſophie. Mais ne crains-tu point de faire tes Juges de tes parties ?

Lucian. Non ; cela ne ſervira qu'à faire éclater davantage mon innocence, & à honorer mon triomphe.

La Philoſophie. Je te trouve bien genereux ; Prenez place, puis qu'il le veut, & que Diogene parle.

Diogene. Ie ne m'amuseray point à *décrire* icy les avantages de la Philosophie, ni à representer les services que tous ces Grands personnages que voicy ont rendus au genre humain, il n'y a point d'apparence de perdre en loüanges superfluës, le temps qu'on nous a dõné pour faire nos plaintes, puis qu'il n'y en a pas trop pour une si grande accusation. Ce Sophiste que vous voyez, ayant quitté le bareau pour nous venir attaquer, a transporté contre nous tout ce qu'il avoit de force & de vehemence, & ne cesse de nous dire des injures & de nous exposer au mépris & à la haine publique; Car il veut faire passer nos plus hautes meditations pour des chimeres, & nous traite de ridicules, ayant gagné par là l'aprobation du peuple, qui n'aime rien tant que la médisance, & qui est bien aise de voir déchirer la reputation des plus Grands hommes, comme si leur abaissement contribuoit quelque chose à sa gloire. C'est *ainsi* qu'on se plaisoit autrefois à voir exposer Socrate en risée dans les Comedies d'Eupolis & d'Aristophane; mais ce n'estoit pas un si grand crime de railler en particulier, en un jour de réjoüissance, où la bouffonnerie faisoit partie de la feste, que d'assembler toute une compagnie d'honnestes gens, comme fait celuy-cy, pour reciter un volume d'invectives contre les Philosophes les plus celebres, sans qu'on luy en ait jamais donné aucun sujet; ce qui le rend sans excuse. Mais ce qui est insupportable, c'est qu'il emprunte le sacré nom de la Philosophie pour maltraitter ses disciples, & qu'il se sert du Dialogue nostre favory contre nous-mesmes, ayant corrompu jusqu'à Menipe, l'un de mes secta-

Teste du Bacchus.

teurs, pour se mocquer de nous plus hardiment. Il en faut donc faire un chastiment exemplaire, si nous ne voulons devenir la fable du peuple, & donner licence à tout le monde de nous dire des injures. Car de se taire en cette rencontre, ce ne seroit pas modestie, mais lâcheté, aprés avoir souffert le plus grand affront qu'on puisse faire à des gens libres, qui est de les vendre pour esclavés, & moy particulierement qu'il a livré pour deux carolus, comme l'opprobre de tous les autres. Quelque artificieux donc qu'il puisse estre, ie ne sçay ce qu'il pourra dire, d'avoir ainsi prophané ce qu'il y a de plus saint parmy les hommes. C'est-là le sujet pourquoy nous nous sommes assemblez ; & nous nous addressons à toy pour tirer vengeance de cette injure, afin d'empescher qu'à l'avenir on ne nous mépriſe, & qu'aucun ne soit si osé que de rien entreprendre de semblable.

Les Philosophes. Courage, Diogene ; Voila parler fortement, & dire beaucoup de choses en peu de paroles.

La Philosophie. Cessez ces vaines acclamations, & qu'on verse de l'eau à l'accusé pour se défendre.

Les Philosophes. Que dira-t-il ?

Lucien. Que Diogene n'a pas dit tout ce qui faisoit contre moy, & qu'il en a oublié ce qu'il y avoit de plus atroce, dont j'ay pourtant si peu de honte, que ie le veux dire moy-mesme, parce que cela servira à l'éclaircissement de la verité, & fera voir qui sont ceux que j'ay voulu piquer dans cette satyre. Que si ma réponse a quelque chose de rude, qu'on ne s'en prenne pas

à moy, mais à ceux qui en sont cause par leurs vices. Pour reprendre la chose de plus haut, dés que j'eus remarqué le mensonge, l'imprudence, & les criailleries du bareau, avec les autres vices de la chicane. Je la quittay promptement, pour me jetter entre les bras de la Philosophie comme en un port salutaire; Car elle meine une vie tranquille, éloignée du trouble & de la discorde, & ses preceptes sont tres-saints, pourveu qu'on les veüille pratiquer, ce que peu de gens font. Lors que j'eus donc reconnu que plusieurs n'aimoient pas tant la Philosophie pour elle-même, que pour la gloire & pour le profit, & qu'ils se contentoient d'avoir la mine & l'apparence de Philosophes, sans en avoir l'effet; j'entray en colere de leur voir profaner ce sacré nom, & ne pus souffrir que des singes contrefissent les hommes, ni qu'un asne couvert de la peau d'un lion voulust passer pour ce qu'il n'étoit pas. Mais ce qui me fâchoit le plus, c'est qu'on vouloit rendre la Philosophie complice de leurs deffauts, & accuser de leurs vices ces Grands hommes dont ils empruntoient le nom pour couvrir leurs crimes. Car comme on avoit perdu l'idée de leur vie, & qu'on ne sçavoit plus de quelle façon ils avoient vécu, cela rendoit la calomnie plus plausible. Je voulus donc faire quelque piece de raillerie, conforme à l'humeur du peuple, pour luy apprendre à vous distinguer de ces infames; mais vous ne le pouvez souffrir, & vous me traînez en Justice pour ce sujet. Dites-moy, Messieurs, si je voyois quelqu'un qui revelast les misteres, serois-je impie de le reprendre? Ne voyez-vous pas que les Intendans des

jeux font foüetter souvent en leur presence les Acteurs qui representent mal Jupiter, Minerve, ou Neptune ; sans que ces Dieux trouvent mauvais qu'on châtie ceux qui ne jouënt pas bien leurs personnages ? Car de faire mal celuy d'un messager ou d'un esclave, il n'y a pas grand danger ; mais il n'est pas pardonnable de deshonorer un Heros ou un Dieu par des gestes lascifs & des contenances deshonnestes : Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il y en a qui semblent n'apprendre vos maximes, que pour vivre tout au contraire ; car ils ne cessent de crier, qu'il faut mépriser la gloire & les richesses, vivre sans passion, n'estimer Bien que ce qui est honneste ; & cependant, ils courent aprés les grandeurs & les vanitez, n'enseignent que pour de l'argent, sont plus coleres que de petits chiens, plus mutins que des coqs, plus timides que des liévres, plus fureurs que des singes, plus lascifs que des moineaux, & plus larrons que des chouettes. Ils font rire tout le monde, lors qu'on les voit parmy la foule, à la suite des Grands, & se presser à leur porte ou à leur table, où ils sont insupportables mesme aux Courtisans, par leurs lâches flatteries ; & contraints par la violence du vin, ils font & disent cent extravagances, & exposent en risée la Philosophie. Mais ce qui est de plus honteux, c'est que disant que le sage n'a besoin de rien, & qu'il possede tout en soy-mesme, ils ne cessent de demander, & se fâchent quand on les refuse, qui est une chose aussi plaisante, que si l'on voyoit quelqu'un mendier avec la pourpre & le diadéme. Cependant, lors qu'ils vous importunent de leurs demandes, ils vous font

un grand sermon sur la liberalité, & disent, que les richesses sont indifferentes; Mais si quelqu'un de leurs amis a besoin de quelque chose, ou qu'il les prie de luy faire part de ce qu'ils ont de trop, ils demeurent mûets comme des poissons, & tous ces beaux discours de vertu s'en vont en fumée. En un mot, leur amitié ne dure qu'autant qu'on ne touche point à leur bourse; le moindre interest est capable de la rompre, & de les faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces chiens qui se joüent ensemble, mais si quelqu'un vient à jetter un os au milieu d'eux, aussitost ils s'entremordent. On dit à ce propos, qu'autrefois un Roy d'Egypte apprit des singes à danser, à quoy ils reüssirent admirablement, parce que cet animal aime à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce spectacle dura long-temps, jusques à ce qu'un Bourgeois qui vouloit rire, s'avisa de jetter des noix dans la sale, où ils dansoient; car alors, oubliant leurs pas & leur contenance affectée, ils se ruërent dessus pesle-mesle, sans avoir égard à leurs beaux habits ni à leurs masques, & oublierent le personnage qu'ils representoient, pour joüer celuy qu'ils estoient en effet. C'est ce que font ces mauvais Philosophes dont ie parle; car ie n'ay garde de toucher aux autres. Mais, dites-moy, Messieurs, qu'ont ces gens-là de commun avec vous que la mine & l'apparence? Encore leur pardonnerois-je s'ils vous contrefaisoient bien; mais ils en sont plus éloignez que le ciel ne l'est de la terre. Voilà ce que j'avois à dire pour ma defense; & ie prens à témoin la verité, si j'ay rien dit que ce qu'elle sçait elle-mesme.

La Philosophie. Retirez-vous; qu'on aille aux

opinions. Que vous en semble, mes Compagnes?

La Verité. Pour moy, tandis qu'il a parlé ie baissois la veuë de honte, & eusse voulu estre bien loin, parce que j'en reconnoissois plusieurs à ses discours, tant il les a bien dépeins, & pensois voir ce qu'il rapportoit.

La Vertu. Il m'est arrivé la mesme chose.

La Philosophie. Qu'en dites-vous, mes Disciples?

Les Philosophes. Que bien loin d'estre nostre ennemy, il le faut mettre au rang de nos bienfaiteurs, puis qu'il a soin de nostre reputation, & qu'il veut conserver l'estime que nous avons acquise durant nostre vie. Nous avons fait justement comme ceux de Troye, qui pressérent tant de Comediens qui passoient par leur païs, de leur joüer quelque Tragedie, qu'ils leur representerent leurs propres malheurs. Qu'il raille desormais tant qu'il luy plaira des defauts de ceux qui contrefont les Philosophes, nous l'avoüerons plutost que de le contredire.

Diogene. Pour moy, ie luy en sçay bon gré; & non seulement ie me repens de ce que i'ay dit contre luy; mais ie veux estre son amy à l'avenir.

La Philosophie. Je le declare absous tout d'une voix, & le repute pour mien.

Lucien. Il reste encore quelque chose à faire apres ma justification, c'est de châtier les coupables; car ie veux estre leur accusateur.

La Philosophie Que le Syllogisme les appelle.

Le Syllogisme. Paix, écoutez; Que tous les Philosophes viennent au Palais pour se defendre, en presence de la Philosophie, accompagnée de la Verité & de la Vertu.

Lucien. Il y en a peu qui se presentent; car

ils redoutent la Vertu, & appréhendent que la Verité ne découvre leurs defauts; outre qu'ils sont répandus à cette heure par la Ville pour chercher quelque lipée franche, mais ie sçay bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux qui font profession de la Philosophie viennent recevoir chacun une piece d'argent & un pain; & ceux qui auront la plus grande barbe, auront de surcroist un cabat de figues. Il n'est point besoin de science ni de vertu, pourveu qu'on sçache faire des argumens en toutes les formes; mais celuy qui remportera le prix de la dispute, aura pour recompense un talent. Grands Dieux! comme ils accourent en foule, & comme ils se pressent de tous costez pour entrer. On diroit d'un essain d'abeilles; le Printemps n'a pas tant de fleurs, l'Esté de moissons, ni l'Automne de raisins, pour parler comme les Poëtes. Tout le Palais en est plein, & l'on ne voit par tout que barbes, bastons & besaces, pour ne rien dire des autres marques qui sont pires que celles-là. Ce peu qui estoit monté à la premiere publication est disparu, ou confondu dans la foule: mais certes il y devroit avoir quelque signe pour les reconnoistre; car ceux qui ne valent rien ont quelquefois meilleure mine que les autres, & parlent mieux de la vertu, quoy qu'ils la pratiquent plus mal.

Les Philosophes Nous y donnerons ordre une autre fois; Escoutons ce qu'ils veulent dire.

Platoniciens. C'est à nous à recevoir les premiers.

Pytagoriciens. Nullement; C'est à nous qui sommes les plus anciens.

Peripateticiens. C'est plutost aux Peripatti-

ciens, puis qu'il s'agit de recevoir de l'argent, qui fait partie de leur felicité.

Stoiciens. Si cela eſt, les Stoïciens ſont preferables, parce qu'ils le ſçavent mieux faire profiter que les autres.

Epicuriens. Le cabat de ſignes pour le moins nous appartient; car nous mettons le ſouverain bien dans la volupté.

Academiciens. Et à nous ſe prix de la diſpute; car il n'y en a point qui ſçachent mieux diſputer que les Academiciens.

Stoiciens. Il faudroit que les Stoïciens n'y fuſſent pas; car ils ne le cedent à perſonne en opiniâtreté.

Academiciens. Mais vous eſtes attachez à de certaines maximes, que vous eſtes obligez de défendre, au lieu que n'en ayant point, nous pouvons diſputer contre les autres, & contre nous-meſmes.

La Philoſophie. Ceſſez de vous entrebattre; & vous autres Cyniques; quittez ce baſton, ou ne vous en ſervez qu'à marcher. Ce n'eſt pas de cela dont il s'agit; mais de diſcerner les bons & les mauvais Philoſophes, pour recompenſer les uns & punir les autres. Qu'eſt-ce là? ils s'écoulent tous & craignent la touche. Qu'on amaſſe cette beſace que ce Cynique a jettée pour mieux fuir, & qu'on voye ce qui eſt dedans; ſans doute que ce ſont des bribes, ou de vieux bouquins.

Lucien. Nullement; mais de l'argent, des dez, un miroir & des parfums, avec un petit coûteau de ſacrifice.

La Philoſophie. Et avec cela, il a la hardieſſe de crier contre le luxe?

Lucien. Voilà comme ils ſont faits preſque

tous ; mais comment ferons-nous pour faire connoiſtre les méchans ? C'eſt à la Verité d'y travailler, pour empécher que le menſonge ne triomphe d'elle.

La Verité. Puis que tu témoignes tant de paſſion pour moy, prends avec toy la raiſon, & allez enſemble faire une reveuë generale. Vous amenerez tous les Philoſophes dans le Pritanée, où l'on couronnera les uns & l'on marquera les autres au front d'un fer chaud, qui portera l'empreinte d'un renard ou bien d'un ſinge.

La Philoſophie. C'eſt bien dit ; mais pour les reconnoiſtre, il les faudroit éprouver non pas au Soleil, comme l'Aigle fait ſes petits ; mais à la gloire, aux plaiſirs & aux richeſſes. Ceux qui pourront les regarder fixement, ſans eſtre ébloüis de leur éclat, ſeront declarez legitimes, & les autres jettez en bas comme des bâtards.

Lucien. Mais comment les pourrons-nous attraper? Je ſuis d'avis que la Preſtreſſe du Temple nous preſte cette ligne que quelque peſcheur a conſacrée à la Deeſſe, & nous mettrons au bout un peu d'or ou quelque friandiſe pour les ſurprendre.

C'eſt un quartier d'Athenes qu'on met dans la forteresſe.

La Preſtreſſe. La voïlà.

La Philoſophie. Que veut-il faire de cette ligne? Il la jette du coſté de la ville, a-t-il envie de peſcher des pierres dans le Pelagiſque.

Lucien. Taiſez-vous, que vous n'épouvantiez le gibier Je voy venir une grande dorade; mais non, c'eſt un chat de mer, qui eſt en embuſcade autour de ce roc. Prions les Dieux marins de nous eſtre favorables ; le voila qui bâille aprés l'hameçon, il ſent l'or, il le ſuit, il l'avale, il eſt pris; Tirons-le en haut ; Que le ſyllogiſme nous

ayde; Je le tiens. Grands Dieux! quelles dents! pendons-le par les ouïes, & retirons l'or de sa gueule; Quoy! il l'a déja avalé? faisons-luy rejetter pour en prendre d'autres; Que dis tu, Diogene, connois-tu le compagnon? Il est de ton vivier.

Diogene. Je le renie pour mien.

Lucien. Combien pensés-tu qu'il vaille? Il se plaignoit hier que nous l'avions livré pour deux carolus.

Diogene. Encore est-ce trop, car il ne vaut rien du tout; Rejettons-le, & essayons d'en avoir quelqu'autre; mais prenons garde qu'il ne soit si pesant qu'il rompe la ligne.

Lucien. Ne crains point, ils sont legers comme du vent; mais qui est celui-cy, large & plat? C'est un Turbot. Le voilà qui mord à l'hameçon, il est pris, tirons-le; Demande à Platon s'il le connoist, car il est des siens.

Platon. Quoy! maraut, tu donnes sur l'or?

Lucien. Que veux-tu qu'on en fasse?

Platon. Qu'on le rejette comme l'autre, il ne vaut pas mieux que luy.

Diogene. Peschons encore.

Lucien. I'en voy approcher vn tout rayé d'or qui court à la proye, mais il a découvert l'hameçon, il tourne queüe; Toutefois, le voila qui revient tant il est gourmand; il mord; il est pris.

Diogene. De quelle espece est-il?

Lucien. Demande-le à Aristote.

Aristote. Je ne le connois point.

Lucien. Je suis donc d'avis qu'on le rejette.

Diogene. J'en voy plusieurs qui vont en foule; prenons un filet; car ils sont difficiles à attraper;

Il vaille des espines de la Philosophie Stoique.

& picquent de tous costez; mais ce sera assez d'en prendre un, aussi bien ne valent-ils rien, & sont pleins d'arrestes. Jette la ligne, mais garnis-là de plomb par en bas, de peur qu'ils ne la coupent, & qu'ils ne s'en aillent avec la proye.

Lucien. Grands Dieux ! comme ils s'entrebattent pour la prendre, lés uns rongent la figue, les autres s'attachent à l'or. Mais en veila un de pris; Dis-nous qui tu és ? Je suis plaisant d'interroger un poisson qui est muet ; il le faut demander à Chrysipe ; car il y a de l'or en son nom.

C'est que Chryson en Grec signifie or.

Chrysipe. Il est trop gourmand, je ne le connois point.

Lucien. Tu as raison, il ne vaut pas mieux que les autres, n'en mangeons point, que quelque arreste ne nous étrangle.

La Philosophie. C'est assez, aussi bien nostre amorce est trop precieuse, pour la hazarder davantage, & le proverbe ne veut pas qu'on peschе avec un hameçon d'or, de peur de perdre plus qu'on ne peut gagner. Rendons la ligne à la Prestresse, & renvoyons les Philosophes, puisque voilà tantost le jour écoulé ; cependant la Raison & l'arrheſiade feront la reveuë que j'ay dit.

Lucien. Allons ; mais où irons-nous premierement ? sera-ce à l'Academie ou au Portique, ou si nous commencerons par le Lycée ?

La Raison. Il n'importe ; mais en quelque lieu que nous allions, nous aurons plus besoin de fer chaud, que de couronnes.

LE TYRAN, OU LE PASSAGE DE LA BARQUE.

DIALOGUE

DE CARON, DE CLOTHON, ET DE MERCURE,

Où plusieurs autres parlent.

C'est merveilleuse des Tyrans & de leurs Vices.

CARON. CLOTHON, tout est preſt, la ſentine eſt vuidée, le maſt dreſſé, les voiles renduës, les armes attachées il n'y a plus qu'à lever l'ancre ; mais Mercure n'eſt pas encore venu. Cependant il ſe fait tard, & nous n'avons rien gagné, quoy que nous deuſſions avoir déja fait trois voyages. Pluton ne manquera pas tantoſt de s'en prendre à moy, & de dire que je n'ay jamais haſte ; mais tu vois que ce n'eſt pas ma faute, & que c'eſt noſtre beau conducteur qui a oublié de revenir. Je croy qu'il a beſt de l'eau du fleuve d'oubly, ou qu'il s'amuſe à luter en quelque lieu, ou à jotter des inſtruments, ou à haranguer, ou à dérober; car c'eſt auſſi un de ſes métiers. Apres cela, il vient faire le galand, comme ſi nous n'eſtions pas dignes de le regarder, & qu'il ne fut pas à nous pour moitié.

Clothon. Vous verrez qu'il eſt empeſché là-haut, & qu'il y a quelque amourette en campagne, ou quelque commiſſion de Jupiter.

Caron. C'eſt mal uſer d'un bien qui eſt en commun, nous n'avons pas accoûtumé de le retenir *icy* au delà de ſon terme. Mais je voy bien ce que c'eſt, il n'y a parmy nous que de l'Aſphodel.

le & de la viande pour les morts, le reſte n'eſt rien que tenebres; au lieu que tout eſt beau & riant là-haut, & qu'on y a tout ſon ſoul de nectar & d'ambroiſie. Auſſi diroit-on quand il ſort d'icy, que c'eſt un priſonnier qui ſe ſauve, & quand il faut revenir, c'eſt le Diable, on ne le ſçauroit ravoir.

Clothon. Ne te mets point en colere; le voila de retour avec bonne compagnie. Voy comme il les chaſſe devant luy ainſi qu'un troupeau de mourons; mais il me ſemble que j'en voy un qui eſt lié, & un autre qui ſe creve de rire, & qui aide à les chaſſer. Qu'as-tu Mercure, d'eſtre ainſi tout en eau, & hors d'haleine, avec les pieds poudreux?

Mercure. Qu'aurois-je; ſinon qu'il m'a fallu courir tout le jour apres ce miſerable qui s'enfuyoit, & qui eſt cauſe que j'ay failly aujourd'huy à faire banqueroute à la nacelle.

Clothon. Qu'avoit-il ainſi à fuïr?

Mercure. Il vouloit retourner au monde; il faut que ce ſoit quelque Prince, car il regrette une grande felicité.

Clothon. Et penſoit-il pouvoir vivre, ayant achevé ſa fuſée.

Mercure. S'il le penſoit? Voy-tu ce galand homme, avec ſon baſton & ſa beſace, ie croy que ſans luy il en fut venu à bout; car depuis que ta ſœur Atropos me l'a mis entre les mains, il n'a fait que ſe debattre, & roidir des jambes pour s'empeſcher d'avancer. Quelquefois il tâchoit de me flechir par ſes prieres, & par ſes larmes, & me faiſoit de grãdes promeſſes; mais je ſçay trop bien mon métier. Cependant, il a ſi bien fait qu'il s'eſt dérobé de nous tellement qu'eſtant à la porte, comme i'ay voulu rendre mon compte, il

s'eſt trouvé un mort à dire. Alors Eaque fronçant le ſourcil, & me regardant de travers ? Ne ſçavois-tu, m'a-t il dit, t'empeſcher de dérober même les morts? Sçay-tu pas bien que ce n'eſt pas icy le lieu de voler, mais de punir les voleurs, & qu'on ne nous ſçauroit, ni corrompre, ni ſurprendre? Alors, tout confus, comme tu peux penſer, je me ſuis ſouvenu de ce qui eſtoit arrivé par le chemin, & retournant ſur mes pas, i'ay rencontré ce galand qui n'eſtoit qu'à deux doigts de la lumiere.

Clothon. Cependant, nous t'accuſions de pareſſe, ſans conſiderer que le meſſager des Dieux doit avoir appris à cheminer.

Caron. Qu'attendons-nous à partir ? Eſt-ce que nous n'avons pas eſté aſſez long-temps ſans rien faire?

Clothon. Tu-as raiſon, embarque, tandis que je prendray mon regiſtre, & me mettant à la deſcente, *ie* demanderay à chacun ſon nom, ſon village, & ſa maiſon. Mercure aura ſoin de les ranger à meſure qu'ils entreront. Commençons par ces petits enfans qui n'ont rien à me répondre, comme ie n'ay rien à leur demander.

Mercure. Tien, Caron, en voila trois cens, en contant ceux qui ont eſté expoſez.

Caron. Voila une belle marchandiſe, & bien capable de nous enrichir ! Ceux-cy ont eſté bien pris ſur le Vert ? Je voudrois bien ſçavoir pourquoy ils ſont venus au monde, pour en partir auſſi toſt.

Mercure. Tay-toy ? Que veux-tu apres cela, Clothon? Prendrons-nous ceux qui n'ont point eſté pleurez à leur mort?

Clothon. Tu veux dire ces vieillards? Charge-

les, auſſi bien ne ſçauroient-ils marcher; & je ne les veux point interroger, car je n'ay que faire de ſçavoir ce qui s'eſt fait, il y a cent ans. La ho! bonnes gens? Ils ne répondent rien: Je penſe qu'ils ſont ſourds de vieilleſſe.

Mercure. Ils ſont tout flétris & ridez comme ces fruits que l'on a cueillis trop tard, & qui ſont ſeichez ſur la branche. En voila quatre cens moins deux.

Clothon. On diroit de raiſins ſecs; Amene en ſuite les bleſſez? Qui eſt-ce qui vous a ainſi accoûtrez, mes amis? Mais j'auray plûtoſt fait de le regarder ſur mon livre: Il en devoit mourir hier quatre vingts-quatre, en un combat chez les Medes, & parmy eux Gobare, fils d'Oxyarte.

Mercure. Les voila.

Clothon. Et ces ſept amoureux qui ſe ſont tuez par deſeſpoir, avec le Philoſophe Theagene pour une Courtiſane de Megare?

Mercure. Les voicy tout contre.

Clothon. Ceux qui ſe ſont entretüez pour regner, y ſont-ils? Et ce Cocu qui a eſté empoiſonné par ſa femme & ſon galand.

Mercure. Les voila auſſi.

Clothon. Amene en ſuite les pendus & les rotiez, avec ces ſeize, qui ont eſté tuez par des voleurs ſur le grand chemin.

Mercure. Les voilà tous percez de coups; Veux-tu auſſi les femmes?

Clothon. Oüy, & ceux qui ſont periſ ſur mer, & les malades avec le Medecin Agathoclés: Mais où eſt ce Philoſophe Cynique, qui devoit s'empoiſonner pour venir en poſte en l'autre monde?

Le Cynique. Me voicy, Glothon, que j'avois

je fait pour me laisser si long-temps en vie? Ma fusée n'estoit-elle pas encore achevée ? Car i'ay tâché plusieurs fois de la rompre sans en pouvoir venir à bout.

Clothon. Nous t'avions laissé en vie pour instruire les autres, & pour les guerir de leurs vices; mais entre à la bonne-heure.

Le Cynique. Non pas, s'il ce plaist, que celuy-cy ne soit entré, car i'ay peur qu'il ne nous eschape, & qu'il ne t'émeuve à compassion par ses prieres, & par ses larmes.

Clothon. Tu ne me connois pas bien ; Je suis vne mau-piteuse, avec qui'l n'y a rien à gagner: Mais qui est-il?

Le Tyran. Le Tyran Megapenthés.

Clothon. Fay-le entrer.

Le Tyran. Je te prie, Clothon, que ie puisse retourner en vie pour quelques heures, je reuiendray apres sans mander.

Clothon. Que veux-tu aller faire là-haut?

Le Tyran. Achever mon Palais, qui est demeuré imparfait.

Clothon. Ne t'en mets point en peine, vn autre l'achevera.

Le Tyran. Que j'aille pour le moins dire à ma femme où j'ay caché mon threfor?

Clothon. Il est déja trouvé, Megaclés s'en est saisi.

Le Tyran. Quoy ! cét infame, que i'ay épargné par mépris !

Clothon. Luy-mesme; il vivra encore quarante ans, & joüira de tes Concubines, & de ton bien.

Le Tyran. Tu me fais tort, Clothon, de livrer ce que j'ay de plus precieux, à mon plus grand ennemy.

Clothon. Hé maraut ! n'eſtoit-ce pas le bien de Cydimaque que tu fis mourir, apres avoir égorgé ſes enfans en ſa preſence !

Le Tyran. Mais il eſtoit maintenant à moy.

Clothon. Il eſt vray; mais le temps de le poſſeder eſtoit paſſé.

Le Tyran. Eſcoute un mot à l'oreille, je te donneray mille talens d'or.

Clothon. Où ſont-ils ? tu n'as plus rien, mon amy ; Qu'on emporte ce galand : car je voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de ſon plein gré.

Le Tyran. Que n'attendois-tu que j'euſſe achevé de dompter les Piſidiens, & de mettre ſous contribution toute la Lydie, pour graver ſur mon tombeau mes grandes & immortelles actions.

Clothon. Ce n'eſtoit pas là l'ouvrage d'un jour, il t'eut falu plus de vingt années.

Le Tyran. Je te donneray caution du retour: Veux-tu au lieu de moy mon favory?

Clothon. On ne meurt point par Procureur: Mais n'eſtoit-ce pas luy, meſchant, que tu ſouhaitois tant de laiſſer en vie?

Le Tyran. Cela eſtoit bon alors, mais on a d'autres maximes en l'autre monde.

Clothon. Il ſera bien-toſt icy, ne t'en mets point en peine, car ton ſucceſſeur le fera mourir.

Le Tyran. Acheve de redoubler mon ſupplice, & me dis le reſte de ce qui arrivera apres ma mort.

Clothon. L'un de tes valets épouſera ta femme, qu'il y a long-temps qu'il entretient.

Le Tyran. Qui ! ce perfide, qu'elle m'a fait mettre en liberté!

Clothon. Luy-meſme. Pour ta fille, on la con-

te déja entre les Concubines du nouveau Prince : D'ailleurs on a briſé toutes tes ſtatuës, & ton nom eſt en opprobre, & en execration à ta Patrie.

Le Tyran. Mais n'y a-t-il pas un de mes amis qui entreprenne ma défenſe, & qui témoigne quelque reſſentiment de ces injures?

Clothon. Et avois-tu des amis? ou as-tu merité jamais d'en avoir ? Toutes les careſſes qu'on te faiſoit, c'eſtoit ou par crainte ou par eſperance; & ce n'eſtoit pas toy qu'on aymoit, c'eſtoit ta fortune.

Le Tyran. Mais ce n'eſtoit que vœux & que ſouhaits pour ma proſperité, lors que je tombois malade : Chacun deſiroit de mourir, & de me laiſſer en vie; Ils ne juroient tous que par moy.

Clothon. C'eſt pourtant l'un d'eux qui t'a empoiſonné. Te ſouvient-il du dernier coup que tu bus hier chez Hippias?

Le Tyran. Quoy ! ce coup qui eſtoit un peu amer? je m'en doutay bien. Mais pourquoy l'a-t-il fait.

Clothon. Tu perds le temps en des queſtions inutiles, il faut partir.

Le Tyran. Une choſe me tuë, Clothon, & me fait ſouhaiter de revivre pour m'en véger. Comme j'avois la mort entre les dents, un de mes valets monta ſur le ſoir dans ma chambre, & ne voyant qu'une de mes concubines pres de moy, la jetta par terre, & la des-honora à ma veuë, aprés avoir fermé la porte ſur luy. En ſuite, ſe tournant vers mon lit: Ha! méchant, dit-il, combien de fois m'as-tu battu injuſtement ? Là deſſus il me cracha au nez, & ſe mit à me ſoufleter, & à m'arracher la barbe. Sur ces entrefaites on

oüir monter quelqu'un, & ma concubine sur la pleureuse. Que si ie les pouvois tenir ?

Clothon. Ceſſe de les menacer, & viens rendre compte de tes actions.

Le Tyran. Y a-t-il quelqu'un assez hardy pour vouloir condamner un Roy ?

Cloton. Un Roy non, mais bien un mort : Tu auras tantoſt à faire à un Iuge qui ne t'épargnera pas.

Le Tyran. Que ie retourne donc en vie, quand ce ſeroit pour eſtre eſclave.

Clothon. Où eſt ce Philoſophe Cynique avec ſon baſton, & toy, Mercure, tirez-le enſemble par les pieds & par la teſte.

Mercure. Suy-moy, coquin ; Tien Caron, ie t'en charge, attache-le bien au maſt du navire, qu'il ne puiſſe eſchaper.

Le Tyran. Qu'on me donne pour le moins le haut bout, puiſque j'ay eſté Roy ?

Le Cynique. Je ne m'étonne pas que ton valet t'ait mal-traité, glorieux comme tu és. Si tu n'és plus ſage, ie traiteray mal ta Royauté.

Le Tyran. Quoy ! un Cynique aura la hardieſſe de me braver ; un coquin, que j'ay failly à faire pendre, parce qu'il ſe meſloit de contrôler mes actions !

Clothon. Qu'on l'attache pour punition au maſt du vaiſſeau.

Micyle. Et moy ; Ne ſonge-t-on point à me paſſer, ou ſi l'on mépriſe ma pauvreté ?

Clothon. Qui es-tu ?

Micyle. Le Savetier Micyle.

Clothon. Quoy ? tu te fâches de demeurer, & ce Tyran veut donner des millions pour le laiſſer encore ſur terre ? Eſt-ce que tu eſtois las de vivre.

Micyle.

Micyle. Ecoute, la plus venerable de toutes les Deesses: Jamais la promesse du Cyclope ne m'a plû d'estre mangé le dernier, puis qu'enfin il faut estre mangé: D'ailleurs, il y a bien de la difference entre la vie de ce Tyran & la mienne. Il vivoit dans la gloire & dans l'opulence; parmy les jeux, les plaisirs & la bonne chere; & il a de la peine à quitter toutes ces delices. Car ces choses sont si gluantes, qu'on ne s'en sçauroit détacher. Ceux qui sont par tout ailleurs, tremblent quand il en faut venir là, & ne se peuvent empêcher de tourner la teste vers le monde, comme un amant passionné vers sa maistresse. Ce Tyran donc n'a cessé de contester par le chemin, & de s'importuner pour retourner à la lumiere. Mais moy, qui n'ay rien qui m'arreste; ni tresors, ni grandeurs, ni voluptez, j'étois toûjours prest à partir, & ta sœur ne m'a pas plutost fait signe, que j'ay jetté là mon tranchet & mes savates, pour accourir icy pieds nuds, sans songer seulement à me decrasser ni à oster la poix de mes mains. Je marchois devant, comme tu as veu, & en arrivant, j'ay esté ravy de voir que nul n'est icy plus grand que son compagnon, & que ie ne cours point fortune de mourir de chaud ni de froid, de soif ni de faim, ni d'estre battu par les valets d'un grand Seigneur, ou mis en prison par un importun creancier. Au contraire, ie voy que les pauvres rient icy, & que les riches y pleurent, bien loin de ce qui se fait là-haut.

Clothon. Il est vray qu'il y a long-temps que ie ne voy rire, Dy-m'en le sujet?

Micyle. Je te le diray, Comme ie demeurois prés du Tyran, & que ie contemplois de

plus prés sa gloire, il me paroissoit comme un Dieu, tant il estoit au dessus de la condition humaine. Mais lors que ie l'ay veu icy, sans sa pourpre & son diadême, il m'a semblé ridicule; & ie me suis ry de moy-mesme, d'avoir iugé de sa felicité par l'odeur de sa cuisine, & par une vaine pompe. Quand ie considere aussi cét usurier, qui se plaint & se tourmente, de ce qu'il est mort sans avoir ioüi de ses richesses, & qui les a laissées en proye à un ieune débauché, qui s'en donne par les joües: Je ne puis m'empécher de rire, sur tout, lors qu'il me souvient comme ie l'ay veu passe & défait, qui n'estoit heureux que par le bout des doigts, dont il contoit ses écus; Mais que ne partons-nous, reservant cét entretien pour le passage?

Clothon. Monte, que l'on tire l'anchre.

Caron. Où veux-tu aller? que tout est plein, attens à passer une autre fois.

Micyle. Tu me fais tort, Caron, de me laisser ainsi transir sur le bord, & ie m'en plaindray à Rhadamante. Mal-heureux que ie suis, ils partent sans moy! ie les suivray à la nage, aussi-bien n'ay-ie pas peur de me noyer estant mort, & d'ailleurs ie n'ay pas dequoy payer le batelier.

Clothon. Arreste, il n'est pas permis de passer de la sorte.

Micyle. J'iray encore plus viste que vous.

Clothon. Aprochons-nous plutost pour le prendre. Tens-luy la main, Mercure, & l'ayde à monter.

Caron. Où voulez-vous qu'il se mette?

Mercure. Sur les épaules de ce Tyran.

Clothon. Tu as raison? Monte & foule aux

pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à la bonne heure.

Le Cynique. Te peut-on dire la verité, Caron; ie n'ay rien pour te donner; car ie n'ay apporté que mon baston & ma beſace, mais ie m'offre de tirer à la rame, & à la pompe, & pourveu que tu me donnes de bons outils, tu n'auras point de ſujet de te plaindre de moy.

Caron. Tien, il faut tirer d'une mauvaiſe paye ce qu'on peut.

Le Cynique. Diray-je en paſſant quelque chanſon pour nous deſennuyer?

Caron. Je le veux? Si tu en ſçais quelque bonne.

Le Cynique. Fay-donc taire ceux-cy, qui me rompent la teſte de leurs cris.

Les Morts. Ah ma vigne! ah ma maiſon! ah ma femme! ah mes enfans! ah mes grandeurs! ah mes richeſſes!

Mercure. Il n'y a que toy qui ne regrettes rien, Micyle; mais il n'eſt pas permis de paſſer la barque de Caron ſans larmes.

Micyle. Que veux-tu que j'y faſſe: Je n'ay rien à regretter.

Mercure. Encore faut-il donner quelque choſe à la coûtume.

Micyle. Ah, mes vieux ſouliers! Je ne vous verray plus! Je ne ſeray plus tout le iour à me morfondre dans une ruë, expoſé à toutes les injures du temps & des laquais, ſans manger depuis le matin iuſques au ſoir! Qui eſt-ce qui heritera de ma poix & de mes aleſnes? Mais ie ſuis las de crier, nous voila tantoſt à bord.

Caron. Ça, que chacun mette la main à la bourſe. Tu ne tires rien, Micyle?

Micyle. Que veux tu que ie tire, si ie n'ay rien? A peine sçay-ie de quelle couleur est l'argent, ni si la monnoye est ronde ou carrée.

Caron. O l'heureuse journée, & le grand gain que nous avons fait! Encore ay-ie peur que celuy-cy n'amene la coûtume de ne rien payer: Décendez viste, que j'aille passer les asnes, & le reste des animaux.

Clothon. Conduy-les, Mercure, tandis que j'iray querir ces deux Princes, qui se sont entretuez pour les bornes de leurs Estats.

Mercure. Allons, mes amis, marchez devant, si vous n'aimez mieux me suivre.

Micyle. Grands Dieux, quelle obscurité! Où est maintenant le beau Paris? On ne sçauroit discerner icy la brune d'auec la blonde; car tout y est de mesme couleur, & ie ne voy point de difference entre mes haillons, & la pourpre de ce Tyran. Mais où est ce Cynique?

Le Cynique. Icy, Micyle, nous irons si tu veux de compagnie.

Micyle. J'en suis content, donne-moy la main? Te souvient-il des mysteres d'Eleusine? il me semble que cecy y a beaucoup de rapport.

c'est qu'en y representoit Cerés de la sorte,

Le Cynique. Tu as raison, en voicy une qui s'avance la torche au poing, avec un regard furieux; Sans doute, c'est quelqu'une des Furies.

Mercure. Reçoy ceux-cy, Tisiphone, il y en a mille, & quatre par dessus le marché.

Tisiphone. Il y a long-temps que Rhadamante vous attend.

Rhadamante. Fay-les approcher; & toy, Mercure, fay l'office d'Huissier, aussi-bien icy bas que là-haut.

Le Cynique. Ie te prie, Rhadamante, que ma cause soit appellée la premiere, car ie veux accuser ce Tyran, & mon témoignage aura beaucoup plus de force, quand on sçaura comme j'ay vécu.

Rhadamante. Qui es tu?

Le Cynique. Un Philosophe Cynique.

Rhadamante. Avance-toy; Crie, Mercure, si quelqu'un a des reproches à faire contre luy. Personne ne parle, deshabille-toy, pour voir si tu n'as point quelque tache de peché.

Le Cynique. Regarde, me voila tout nud.

Rhadamante. Ie n'en voy que trois ou quatre, encore à demy éfacées: mais voila quelque marque de brûlure, on diroit que tu y as mis le feu.

Le Cynique. Ce sont les restes des pechez que j'ay faits avant que d'avoir embrassé la Philosophie: mais ie les ay effacez depuis peu à peu.

Rhadamante. Tu as usé d'excellens remedes, car il n'y paroist presque plus: Va dans les champs Elysées, joüir du repos des bien-heureux: Mais qu'on appelle auparavant la cause de ce Tyran, puis qu'il en veut estre l'accusateur.

Micyle. Hé! Seigneur Rhadamante, il n'y a qu'un mot à la mienne; me voila déja des-habillé.

Rhadamante. Qui es-tu?

Micyle. Le Savetier Micyle.

Rhadamante. Il est vray que tu n'as pas la moindre tache, non pas mesme les marques de brûlure de ce Philosophe, va-t-en avec luy; Qu'on appelle la cause de ce Tyran.

Mercure Megapenthés fils de Lacydas, où es-tu ; c'eſt à toy qu'on en veut ? Il tourne la tête de l'autre coſté, & ne fait pas ſemblant de nous entendre : Tiſiphon traine-le par les cheveux. Que l'accuſateur parle.

Le Cynique. Il n'eſt pas beſoin de grands diſcours pour le convaincre, il ne faut que le deshabiller comme les autres, on verra de belles taches ; Toutefois, ſi tu veux pour la forme, ie diray une partie de ce qu'il a fait. Je ne parleray point des crimes qu'il a commis, pour parvenir à l'Empire, ni ayant que d'y eſtre parvenu; Mais apres qu'il s'en fut rendu maiſtre, avec une bande de voleurs & d'aſſaſſins, il fit mourir plus de dix mille Citoyens ſans aucune forme de procés; & s'eſtant enrichy de leurs dépoüilles, s'abandonna à toutes ſortes de vices & de diſſolution. Car il violoit les filles, enlevoit les femmes à leurs maris, & les enfans à leurs peres, & triomphoit hautement de la pudeur, & de la liberté publique. Pour ſon orgueil & ſon inſolence, ils ont eſté à un ſi haut point, qu'il ſeroit plus aiſé de regarder le Soleil en plein midy, que de le contempler en ſa gloire. Quant à la cruauté, il a inventé de nouveaux ſupplices pour tourmenter les miſerables, & n'a pas épargné ſes propres amis, les uns à cauſe de leur vertu, les autres pour avoir leur bien. Qu'on les appelle, ils témoigneront cõtre luy, mais les voila tous venus.

Rhadamante. Que répons tu à cela ?

Le Tyran. Que les meurtres ſont veritables; mais ce qu'il a dit des voluptez eſt faux.

Le Cynique. Je ne veux point d'autres témoins que la lampe qui a éclairé ſes débauches, & le lict où il les a commiſes.

Mercure. La Lampe & le Lict de Megapenthés, aprochez ?

Rhadamante. Qu'a-t-il fait en vostre presence.

Le Lict. Toutes les saletez imaginables, que j'ay honte de publier.

Rhadamante. Ton silence les dit assez. Que la lampe parle.

La Lampe. Celles qu'il a faites de iour me sont inconnuës ; mais la nuit, j'ay voulu quelquefois m'éteindre pour ne les point voir ; car il a souïllé en cent façons ma lumiere.

Rhadamante. C'est assez ; Qu'on le deshabille ? Dieux ! il est tout couvert de vices : Quel supplice trouverons-nous assez grand pour le punir ?

Le Cynique. J'en sçay un dont personne ne s'est encore aviſé.

Rhadamante. Dy-le, tu obligeras tout l'Enfer.

Le Cynique. Qu'il ne boive point de l'eau du fleuve d'Oubly, comme les autres.

Rhadamante. Pourquoy ?

Le Cynique. Parce que le souvenir de ses crimes luy sera un bourreau perpetuel.

Rhadamante. Tu as raison, qu'on l'attache prés de Tantale, & que la consideration de sa felicité passée serve encore à le tourmenter.

DE CEVX QVI ENTRENT AU SERVICE DES GRANDS.

Il décrit les incommoditez qu'on y souffre, & particulierement celles qu'endurent les gens de Lettres.

IE ne sçay par où commencer, mon cher Timoclés, pour te dire ce qu'on est contraint de faire & de souffrir chez les Grands, quand même on y entreroit comme ami, & l'on peut appeller amitié une si dure servitude. Car ie sçay une partie de ce qu'on y souffre, non pas pour l'avoir éprouvé moy-mesme; mais pour l'avoir apris de ceux qui avoient passé par cette épreuve dont les uns languissoient encore dans les fers, les autres en estoient délivrez, & contoient avec plaisir l'histoire de leurs mal-heurs, & celle de leur delivrance. Ceux-cy me sembloient les plus croyables, & les mieux instruits, pour avoir sondé pleinement, s'il faut ainsi dire, la profondeur de ces mysteres. Je les écoutois donc attentivement, comme on fait ceux qu'on voit échapez du naufrage, conter, la teste rase dans les temples, la fureur des vagues émuës, la rage des vents, la hauteur des rochers, les cris lamentables des matelots, lors que le gouvernail emporté, le mast rompu, les voiles déchirées, ostent toute esperance de salut; & là-dessus l'apparition favorable des étoiles de Castor & de Pollux,

qui viennent tout à propos comme un Dieu de Comedie, lors que le Poëte ne peut plus démesler son intrigue. C'est ainsi que ces Courtisans me contoient les tempestes de la Cour, où tout leur rioit d'abord ; mais ils disoient que le calme fut bien-tost suivy de la tourmente, & qu'ils eurent beaucoup à soufrir tout le temps de leur navigation, jusqu'à ce que leur vaisseau s'alla briser contre un écueil qui estoit caché sous les ondes, ou contre quelque roc escarpé, d'où ils se sauverent à peine tous nuds, aprés avoir tout perdu. Pendant ce triste recit, il me semble que de honte, ils taisoient encore plusieurs choses, que ie devinois aisément, & que ie te veux representer avec le reste, parce que ie te voy brûler d'envie il y a long-temps de t'embarquer sur cette mer. Car comme l'on fut tombé un jour sur ce discours, dans une compagnie où nous estions, l'un de ceux qui estoient presens ayant commencé à loüer cette condition comme la plus heureuse, parce que non seulemẽt on faisoit bonne chere sans qu'il en coûtât rien, on estoit logé magnifiquement, traîné en caroſſe, aimé des plus grands de Rome; mais qu'on estoit payé pour cela comme pour un grand service : Je te vis alors ouvrir l'oreille à ce discours, & tout prest à mordre à l'hameçon. Pour empescher donc que tu ne sois pris, & que tu ne te puisse plaindre qu'on t'ait veu tomber dans le precipice, sans t'en avertir ; ie te veux representer une partie des maux qui sont attachez à cette profession, & te découvrir les filets qui sont tendus sous ces fleurs. Aprés, tu t'y jetteras si tu veux à corps perdu, sans que io m'en soucie beaucoup, puisque ie me seray acquité de mon devoir, & que j'auray déchargé ma

conscience. Mais quoy que ce discours soit entrepris particulierement pour toy, il ne regarde pas seulement les Philosophes, mais toutes les personnes de Lettres qui s'attachent au service des Grands pour estre à leurs gages, puisque les maux qu'on y souffre sont communs à tous, mais doivent estre d'autant plus insupportables aux Philosophes, qu'ils ne sont pas mieux traitez que les autres. Et en cela ie ne condamne pas seulement ceux qui sont cause du mal, mais ceux qui sont si lâches que de l'endurer: ce que tu ne dois point trouver mauvais, si ce n'est un crime de dire la verité trop librement; puisque ce n'est pas moy qui suis cause de leur mal-heur, mais eux-mesmes. Je ne pretens pas pourtant comprendre en ce rang les Courtisans, ny les autres ames lâches qui ne sçauroient faire autre chose, & qui sans cela seroient inutiles: car outre qu'ils ne sont pas dignes d'un meilleur traittement, ils ne m'ecouteroient pas quand ie leur dirois la verité, & ne croiroient pas recevoir un affront, quand mesme on leur verseroit, comme on dit, le pot de chambre sur la teste. C'est donc seulement pour les personnes de Lettres que j'écris, afin de les affranchir s'il se peut. Pour cela, j'examineray toutes les raisons qui les peuvent porter à ce dessein, & feray voir qu'elles ne sont ni pressantes, ni necessaires, afin de leur oster toute sorte de pretexte & d'excuse. La premiere qu'ils alleguent, c'est la pauvreté, comme le pire de tous les maux, pour lequel éviter on peut tout faire & tout souffrir. Ils ont donc toûjours à la bouche le mot de Theognis, *Qu'elle domte les plus fiers courages*, & alleguent tout ce que les Poëtes & les plus lâches esprits ont pû

inventer contre-elle, pour en faire peur aux hommes. Il est certain que s'ils se pouvoient par là mettre à couvert de la necessité pour toute leur vie, ils seroient excusables de chercher un azile pour se défendre contre un si grand ennemy: mais le remede est pire que le mal, & au lieu de le guerir, il ne fait que l'empirer. Car la pauvreté dure toujours, & la cruelle necessité de servir, parce qu'on dépense chez les Grands tout ce qu'on gagne à leur service, encore souvent ne suffit-il pas. L'autre raison est, qu'ils n'embrasseroient pas cette profession, s'ils en avoient d'autre; mais comme ils ne sont plus en âge d'apprendre, ils sont contrains de subir le joug de la servitude. Voyons donc, s'ils n'ont point d'autre moyen de subsister, & si ce qu'ils gagnent ne leur coûte guieres, & qu'ils ne travaillent pas plus que les artisans pour l'avoir; Car ce seroit le comble de la felicité, de pouvoir vivre à son aise sans rien faire. Mais le contraire se trouvera veritable, puis qu'il leur naist tous les iours de nouveaux maux, à qui les forces du corps & de l'esprit ne sont pas capables de resister. Nous en parlerons lors que nous representerons le reste de ce qu'ils endurent; il suffira presentement de montrer, que ce n'est pas là la veritable cause du mal: mais l'éclat trompeur des richesses qui leur donne dans la veuë, & les ébloüit. Ils croyent que la felicité consiste dans le luxe, & se promettent des montagnes d'or, qu'ils ne possederont iamais qu'en songe. Ce n'est donc pas tant la necessité qui les presse, que le desir des choses vaines & superflües, qui les rend esclaves toute leur vie. Car comme les Dames adroites qui sçavent que l'amour s'éteint par la joüissance,

entretiennent d'esperance leurs galans, & promettent toujours ce qu'elles n'accordent jamais; les Grands recompensent le plus tard qu'ils peuvent ceux qui les servent, pour faire durer leur servitude. Or il est ridicule de toûjours souffrir pour l'esperance toute seule, sur tout lors qu'elle est incertaine. & le mal certain & indubitable: Car ie ne les blâmerois pas trop de travailler pour la volupté, s'ils ne l'achetoient point au prix de la liberté qui vaut mieux qu'elle, & au lieu de la felicité, n'embrassoient que son idole. Les Compagnons d'Ulisse, charmez d'une volupté presente, firent banqueroute à l'honneur, & en oublierent le retour en leur patrie; C'est à peu prés ce que font ceux qui voilent leur servitude du nom d'une honneste amitié. Mais pour moy ie renoncerois mesme à celle de l'Empereur, si elle me coustoit ma liberté, sans en tirer aucun avantage, & qu'il possedast tout seul toutes ses grandeurs & ses richesses sans m'en faire part. Voila donc le sujet veritable de leur esclavage, & le peu d'utilité qui leur en revient. Voyons maintenant ce qu'ils sont obligez de faire pour en venir là; nous examinerons en suite ce qu'ils sont contrains de souffrir dans cette condition, & qu'elle est la catastrophe de la tragedie. Premierement, on ne peut dire qu'il est facile d'entrer chez les Grands; & qu'il n'y a qu'à le vouloir; Il faut bien suër & travailler auparavant; s'habiller au dessus de sa condition, & de la façon qu'ils aiment le mieux pour ne leur pas mettre devant les yeux des objets qui leur soient desagreables; les suivre par tout, avec mille incommoditez; se trouver le matin à leur lever, souffrir la mauvaise

Il y a au Grec, de la couleur.

humeur de leurs valets, & les rebufades de leurs portiers, à qui il faut meſme donner de l'argent pour retenir voſtre nom. Avec tout cela, Monſieur ſera pluſieurs jours ſans vous regarder; Que ſi vous eſtes ſi heureux qu'aprés un long temps il vienne à jetter les yeux ſur vous, & à s'abaiſſer juſqu'à vous parler, alors vous croyez que voſtre fortune eſt faite. Cependant, vous faites rire ceux qui ſont preſens, qui vous voyent tout interdit, dire quelque mot de travers, & qui vous prennent pour un lourdaut, ou pour un faquin, qui n'a pas coûtume de parler à des perſonnes de condition: car ce que vous appellez pudeur, un Courtiſan l'appelle lâcheté & foibleſſe. Vous vous retirez donc tout confus, & vous blâmez vous-meſme de trop de timidité. Enfin, aprés beaucoup de travaux, non pas pour Helene ni pour Troye, comme dit le Poëte, mais pour devenir eſclaves; Si la fortune vous rit, & que quelque Dieu vous ſoit favorable, ou vous reçoit à faire preuve de voſtre eſprit, vous ne manquez pas de prendre pour voſtre ſujet le Panegyrique de celuy à qui vous parlez; Car les Grands ſont bien aiſes d'entendre publier leurs loüanges. Alors comme s'il s'agiſſoit de la vie ou de l'honneur, il vous faut donner la geſne, pour faire quelque choſe de grand & d'achevé, de peur de tromper ſon attente, outre qu'eſtant reburé une fois, perſonne aprés cela ne vous voudroit plus recevoir. Vous vous tourmentez donc en cent façons pour ſurpaſſer vos rivaux, & tremblez lors que ce Seigneur ſemble ne pas approuver ce que vous avez fait, ou le loüer foiblement & l'écouter avec negligence. Mais vous eſtes tout

transporté, lors qu'il soûrit & qu'il fait mine de l'entendre avec plaisir. Considerez cependant, quel creve-cœur c'est à un honneste-homme, qui est quelquefois déja sur l'âge, de subir l'examen d'un sot ou d'un ignorant. Ajoûtez à cela, qu'on recherche toute vostre vie, & qu'on vous contraint de répondre de toutes les fautes de vôtre jeunesse; car vous ne manquez pas d'envieux qui les publient, ou par malice, ou pour se mettre en vostre place; & l'on croit plus aisément le mal que le bien. Que si vous estes assez heureux pour surmonter toutes ces difficultez; Que personne ne vous traverse; Que le maître vous goûte; Que sa femme y consente; Que vous ayez l'approbation des amis & des domestiques: Alors vous pensez estre au dessus de la fortune, mais vous n'estes encore qu'au bas de la roue, car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Or il eût été à propos, pour tant de peine que vous aviez prise, que vous n'eussiez pas remporté seulement vne couronne de laurier, mais du profit aussi bien que de l'honneur. Car pour commencer par le festin de vostre reception, permettez-moy d'appeller ainsi le premier repas que vous ferez chez ce Seigneur, vous y trouverez plus de sujet de mécontentement, que de satisfaction. Il viendra d'abord un valet assez bien fait vous convier, à qui il faudra donner quelque chose, qu'il refusera du commencement, mais il le prendra à la fin, riant en soy mesme de ce que vous estes obligé de luy faire des presens pour être compagnon de sa servitude. Vous vous parez, cependant, & mettez vos beaux habits, pour assister à un festin où vous devez perdre vostre liberté. Il faut

bien prendre vos mesures, pour n'arriver ni trop tost ni trop tard ; car l'un est incivil & l'autre importun. Le maistre, apres vous avoir bien receu, vous prendra par la main & vous fera asseoir au dessus de luy, pour vous faire plus d'honneur, & vous serez contraint de vous y mettre apres plusieurs contestations, & de prendre place parmy quelques amis qu'il aura appellez pour ce sujet. Alors, comme si vous estiez à la table de Jupiter, vous repaissez plus vos yeux que vostre estomac, à contempler tout ce qui se passe. Les autres ne sont pas moins curieux de voir comme vous vous y prendrez d'abord ; quelquefois par ordre du maistre, pour remarquer si vous ne jetterez point quelques regards à la derobée sur sa femme, ou sur ses enfans. Que si vous paroissez un peu surpris, & déconcerté, on ne manquera pas d'en rire, & de vous prendre pour un pedant qui n'avez pas accoûtumé de hanter les compagnies. Car vous n'avez pas seulement la hardiesse de demander à boire, ni de toucher aux viandes, & attendez qu'on vous serve, ou avez l'œil sur vostre voisin, pour faire comme luy, de peur de commettre quelque incivilité. Cependant, vous estes agité de cent diverses pensées, & tantost admirez la magnificence de ce Seigneur, & avez pitié de vostre condition en la comparant à la sienne; tantost vous beniſſez vostre fortune d'être prest à joüir de cette felicité; & à faire des jours gras toute vostre vie. Vous tenez donc pour bien employez tous les travaux que vous avez pris pour y parvenir. Là dessus, on se met à boire des lanez, & quelqu'un prenant un grand verre, pour vous faire plus d'honneur, boit à la vostre, ou vous donnant quelque titre qu'il croira vous

Ou, quelqu'un au lieu de luy.

estre agreable. Mais quand c'est à vostre tour, vous ne sçavez que répondre, & passez pour un sot ou pour un pedant. Vous ne laissez pas de donner de la jalousie aux anciens serviteurs de la maison, qui voyent traitter avec tant de civilité un nouveau venu. Il ne manquoit plus que cela à nostre servitude, disent-ils, il n'y a plus rien à faire à Rome que pour ces gens-là, parlant des Grecs, & ie ne voy pas pourquoy l'on en fait tant d'état pour sçavoir parler une autre langue que la nostre. Attens, dit l'un, cela ne durera pas long-temps, c'est un balay neuf, qu'on jettera bien-tost derriere la porte; Je ne luy donne que quatre ou cinq jours, apres quoy ie le verray aussi bien que nous regretter sa condition. L'autre ajoûte, n'avez-vous pas remarqué comme il boit & mange goulument, & qu'il ronge ses viandes jusqu'aux os. On voit bien qu'il n'a pas accoûtumé de faire bonne chere; Je croy qu'il n'avoit pas son saoul de pain. En un mot, vous faites ce jour-là tout l'entretien de la famille, & c'est proprement vostre festin, car on n'y parle que de vous; & l'on se prepare déja à vous faire piece. D'autre costé, comme vous avez plus bû & mangé que de coûtume, le ventre vous presse, & vous voudriez estre dehors; mais il vaudroit mieux crever que de faire quelque action mal-seante. Cependant, comme le festin continuë, & qu'il arrive toûjours mets sur mets, & spectacles sur spectacles? car le maistre du logis est bien-aise d'étaler devant vous toute sa magnificence: Vous maudissez mille fois & le festin & les conviez, & l'heure que vous avez jamais pensé à venir là, & voudriez à un besoin que le feu prist à la maison;

Coûtume ancienne.

ou qu'il survint quelqu'autre accident, qui obligeast la compagnie à se retirer. Vous ne prenez donc plaisir à rien, & ne voyez pas s'il faut ainsi dire ce qui se passe, ny n'entendez la douceur des voix & des instrumens, quoy que vous soyez contraint, par bien-seance, de faire de temps en temps des exclamations, quand ce ne seroit que pour ne point passer pour stupide. Voila quel est ce premier festin tant souhaitté, qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez soy. Car ce n'est pas dans la multitude ni dans la diversité des viandes que consiste la bonne chere, mais dans la franchise & la gayeté. Ajoûtez à cela le dégoust qui suit vostre débauche, & les maux de teste & d'estomac que vous avez toute la nuit, avec des inquietudes qui vous empêchent de reposer. Cependant, il faut convenir le lendemain du prix de vostre servitude, en presence de deux ou trois de ces Messieurs qui ont soupé le soir avec vous, & lors que vous avez pris un siege, car on ne parlera pas à vous autrement, ce Seigneur commence ainsi: Vous voyez, Monsieur, l'état de ma maison, & comme tout y est sans fard & sans artifice; vous en devez user de mesme, & croire que tout est à vous. Car il n'y auroit point d'apparence que j'eusse quelque chose de reservé pour une personne à qui j'ouvre mon cœur & mon ame, & à qui je donne la conduite de mes enfans & de moy-mesme. Mais puis qu'il faut quelque chose de certain pour vôtre entretenement, quoy que je sçache bien que ce n'est pas ce qui vous meine, & qu'il ne faut pas grand' chose à un homme de Lettres, je vous prie de le dire franchement, & de ménager la bourse d'une personne qui vous aime, & qui a beaucoup d'autres dé-

estre agreable. Mais quand c'est à vostre tour, vous ne sçavez que répondre, & passez pour un fot ou pour un pedant. Vous ne laissez pas de donner de la jalousie aux anciens serviteurs de la maison, qui voyent traitter avec tant de civilité un nouveau venu. Il ne manquoit plus que cela à nostre servitude, disent-ils, il n'y a plus rien à faire à Rome que pour ces gens-là, parlant des Grecs, & ie ne voy pas pourquoy l'on en fait tant d'état pour sçavoir parler une autre langue que la nostre. Attens, dit l'un, cela ne durera pas long-temps, c'est un balay neuf, qu'on jettera bien tost derriere la porte; Je ne luy donne que quatre ou cinq jours, apres quoy ie le verray aussi bien que nous regretter sa condition. L'autre ajoûte, n'avez-vous pas remarqué comme il boit & mange goulument, & qu'il ronge ses viandes jusqu'aux os. On voit bien qu'il n'a pas accoûtumé de faire bonne chere; Je croy qu'il n'avoit pas son saoul de pain. En un mot, vous faites ce jour-là tout l'entretien de la famille, & c'est proprement vostre festin, car on n'y parle que de vous, & l'on se prepare déja à vous faire piece. D'autre costé, comme vous avez plus bû & mangé que de coûtume, le ventre vous presse, & vous voudriez estre dehors; mais il vaudroit mieux crever que de faire quelque action mal-seante. Cependant, comme le festin continuë, & qu'il arrive toûjours mets sur mets, & spectacles sur spectacles? car le maistre du logis est bien aise d'étaler devant vous toute sa magnificence: Vous maudissez mille fois & le festin & les conviez, & l'heure que vous avez jamais pensé à venir là, & voudriez à un besoin que le feu prist à la maison,

Coûtume ancienne.

ou qu'il survint quelqu'autre accident, qui obligeast la compagnie à se retirer. Vous ne prenez donc plaisir à rien, & ne voyez pas s'il faut ainsi dire ce qui se passe, ny n'entendez la douceur des voix & des instrumens, quoy que vous soyez contraint, par bien-seance, de faire de temps en temps des exclamations, quand ce ne seroit que pour ne point passer pour stupide. Voila quel est ce premier festin tant souhaitté, qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez soy. Car ce n'est pas dans la multitude ni dans la diversité des viãdes que consiste la bonne chere, mais dans la franchise & la gayeté. Ajoûtez à cela le dégoust qui suit vostre débauche, & les maux de teste & d'estomac que vous avez toute la nuit, avec des inquietudes qui vous empêchent de reposer. Cependant, il faut convenir le lendemain du prix de vostre servitude, en presence de deux ou trois de ces Messieurs qui ont soupé le soir avec vous, & lors que vous avez pris un siege, car on ne parlera pas à vous autrement, ce Seigneur commence ainsi: Vous voyez, Monsieur, l'état de ma maison, & comme tout y est sans fard & sans artifice; vous en devez user de mesme, & croire que tout est à vous. Car il n'y auroit point d'apparence que j'eusse quelque chose de reservé pour une personne à qui j'ouvre mon cœur & mon ame, & à qui ie donne la conduite de mes enfans & de moy-mesme. Mais puis qu'il faut quelque chose de certain pour vôtre entretenement, quoy que ie sçache bien que ce n'est pas ce qui vous meine, & qu'il ne faut pas grand' chose à un homme de Lettres, ie vous prie de le dire franchement, & de ménager la bourse d'une personne qui vous aime, & qui a beaucoup d'autres dé-

penſes à faire, comme vous voyez. Je ne parle point des preſens que vous recevrez icy, qui ſeront pourtant aſſez conſiderables pour les mettre en ligne de compte, ni des faveurs que vous pouvez juſtement attendre. Ces paroles démontent toutes vos eſperances, & vous precipitent du faiſte de la gloire où vous penſiez eſtre monté, dans l'abiſme du neant. Vous demeurez donc quelque temps ſans repartir, tant que flatté de l'eſprit d'une recompenſe incertaine, & de ce qu'il a dit en entrant que tout eſtoit à vous, quoy que ce ne fut qu'un compliment; vous luy répondez tout confus, que vous n'avez garde de luy rien preſcrire, & que vous ne voulez que ce qu'il luy plaira. Mais il ne l'entend pas ainſi, & vous preſſe de le dire, & ſur voſtre refus, il prie un de ſes amis de le faire, aprés luy avoir fait encore quelque preambule ſur la grandeur & la neceſſité de ſa dépenſe. Alors ce galant-homme, nourry toute ſa vie dans les flatteries de la Cour, commence par le bon heur que ce vous eſt d'avoir obtenu une place ſi enviée, & d'eſtre dans la maiſon & dans l'amitié d'un des plus grands de Rome. Il dit que vous eſtes trop heureux, pourveu que vous le ſçachiez connoiſtre? Qu'il ſçait pluſieurs perſonnes de Lettres tres-celebres qui donneroient beaucoup pour cela, bien loin de demander quelque choſe, à cauſe de l'honneur & du profit qui leur en pourroit revenir. Là deſſus il propoſe quelque appointement fort leger, particulierement ſi l'on a égard à voſtre eſperance, & vous eſtes obligé de vous en contenter, pour ne point conteſter honteuſement ſur des gages comme un valet; outre qu'il n'eſt plus temps de reculer, & que vous eſtes pris. Vous

Eſtrennes, &c.

passez donc sous le joug, qui est assez doux d'abord. car on ne vous veut pas desesperer, & l'on n'est pas encore las de vous, joint qu'on a quelque respect pour un nouveau venu. D'ailleurs, vous estes felicité de ceux de vôtre connoissance, comme si vous aviez fait une grande fortune, & admiré des sots qui vous voyent entrer librement dans le baluſtre, quoy que vous soyez bientost las de cét honneur, & que vous ne sçachiez pas ce qu'on peut tant admirer dans vostre condition. Vous ne laissez pas pourtant de vous plaire à ces petits applaudissemens, & de juger de vostre bon-heur par l'opinion d'autruy. Vous aidez mesme à vous tromper, & vous flattez d'esperance que vostre fortune augmentera tous les jours, encore que tout le contraire arrive, & que vous reconnoissiez à la fin ce que j'ay dit, que tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Vous demanderez, peut-estre, quels sont ces maux, & ce qu'il y peut avoir de si insupportable en cette condition? Premierement, il faut renoncer à toute la gloire de vos Ancestres si vous en avez quelqu'une, & compter ce jour-là pour le dernier de vostre liberté, & le premier de vostre servitude. Ne vous offensez pas du mot, puis que vous souffrez bien la chose, & tenez pour asseuré que vos services ne seront pas encore si agreables que ceux des autres, parce que vous vous y prendrez de mauvaise grace, n'y estant pas accoustumé. Cependant, le souvenir de vostre liberté vous reviendra dans l'esprit, & vous fera regimber quelquefois, & porter plus impatiemment vostre esclavage. Si ce n'est que vous ne croyiez pas estre esclave pour n'estre pas né en Bithynie, &

n'avoit pas esté vendu à son de trompe sur la place publique. Car il n'en estoit point de besoin, puis que vous vous estes vendu vous-mesme, & que vous avez couru toute la ville pour chercher un maistre. Ajoutez à cela qu'il faut tendre la main de temps en temps parmy les autres valets, pour recevoir vos gages, quels qu'ils puissent estre. Mais dites-moy, miserable; Car ie dois parler ainsi à un homme qui se dit Philosophe, & qui ne l'est pas; si vous aviez esté pris sur mer, & vendu par les Pirates, ne crieriez-vous pas contre la Fortune? & si quelqu'un vous vouloit entraîner dans la servitude, n'imploreriez-vous pas le secours des Loix, & ne prendriez-vous pas à témoin les Dieux & les hommes, pour montrer que vous estes né libre? Cependant pour peu de chose vous renoncez volontairement à la liberté, & encore à un âge où vous devriez songer à vous affranchir, si vous estiez né esclave. Que sont devenus tous ces beaux discours de la Philosophie qui mettent la liberté à un si haut prix? Vous la rendez esclave elle-même, avec la vertu & la Sagesse, & n'avez point de honte de les mêler parmi la canaille, & de leur apprendre à begayer une langue étrangere pour les rendre ridicules. Vous mangez tous les jours avec une foule de gens ramassez, où vous estes contraint de boire plus que vostre saoul, quand il leur plaist, & de louër ce qui ne vous plaist pas, pour vous lever le lendemain dés le point du jour, au son d'une cloche, & perdre la plus douce heure du repos, pour aller courir toute la ville avec vos bas crottez du soir. Estiez-vous reduit à une si grande necessité, que d'estre contraint pour vivre de trahir ainsi vostre liberté & vostre honneur, ou si vous avez esté

Ou, vos jambes.

ébloüi de l'éclat trompeur des Richesses, & charmé par l'odeur de la Cuisine ? Vous portez donc maintenant tout à loisir la peine de vostre intemperance, & comme un singe attaché à un billot, vous servez de joüet aux autres, tandis que vous vous estimez heureux, pour manger tout vôtre saoul de figues? Où sont tous ces beaux discours de Sagesse & de Vertu? vous les avez mis en oubli, aussi bien que vostre patrie & vostre race. Encore seroit-ce peu, si vostre servitude n'estoit que honteuse, & que la peine n'y fut pas jointe à l'infamie. Mais considerons un peu si vos travaux sont supportables, & s'ils different beaucoup de ceux des autres valets. Premierement, la passion que ce Seigneur avoit témoigné d'abord pour les Lettres, n'estoit qu'une passion feinte; car comme dit le Proverbe, *Qu'un de commun l'asne avec la Lyre?* Pensez-vous qu'il se soit jamais rompu la teste pour découvrir la Sagesse de Platon, ou l'éloquence de Demosthene? Qui auroit banni du cœur des Grands l'avarice & l'ambition, il n'y resteroit que le luxe, l'ignorance, la mollesse & la brutalité. Pourquoy donc a-t-il voulu avoir un Philosophe à sa suite? parce que cela faisoit à sa vanité, & qu'il en acquerroit la reputation d'habile homme. C'est pour ta barbe & ton manteau qu'il t'a pris, plûtost que pour ta doctrine. *Il veut passer pour sçavant, ou du moins* pour homme qui aime les belles lettres, & qui se connoist aux bonnes choses; c'est pourquoy il te fait suivre par tout, sans te donner un seul moment de relasche. Quelquefois il t'entretient par la ruë, non pas de doctrine, car il ne sçauroit; mais de tout ce qui luy vient à la fantaisie, pour faire voir qu'il donne tout son temps à l'étude, &

ce que ie trouve de plus étrange, c'eſt de vous voir ainſi à jeun, couronné & parfumé comme ces ſepulcres autour deſquels on fait bõne chere, & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlandes. D'autre côté, quand le maitre de la maiſon eſt un peu jaloux, vous n'eſtes pas en ſeureté ſi vous n'eſtes tout à fait déſagreable, & eſtes contraint de baiſſer les yeux à table comme les Courtiſans du Roy de Perſe, de peur d'eſtre percé d'un coup de fléche tout en beuvant. Car les Grands ont une infinité d'yeux & d'oreilles? qui voyent & qui entendent, non ſeulement ce qui ſe paſſe, mais ce qui ne ſe paſſe pas. Quand donc le matin, ou lors que vous ne pouvez dormir, vous faites reflection là-deſſus, vous dites en vous-meſme; Miſerable que ie ſuis, qu'elle felicité ay-ie quittée pour me plonger dans un gouffre de mal-heurs? Que ſont devenuës toutes ces belles eſperances dont i'entrenois ma réverie? Au lieu de la liberté, ie rencontre la ſervitude, & pour le repos ie trouve le tracas & le tumulte. Quand vivray-ie pour moy, aprés avoir tant veſcu pour autruy? on me traine par tout emmuſelé comme un Ours, & ie ſers de joüet à tout le monde, & de ſupplice à moy-meſme. Là deſſus l'heure ſonne, il faut retourner à ſon travail ordinaire, aprés s'eſtre graiſſé les jointures, afin de les avoir plus ſouples. Cependant, cette vie ſi contraire à celle que vous meniez auparavant, vous mine peu à peu, & entraine aprés ſoy pluſieurs maladies; mais il ne faut pas laiſſer de faire bon viſage, & de tâcher à vaincre ſon mal. Car ſi vous venez à vous relâcher tant ſoit peu, on dira que vous contrefaites le malade, pour vous exemter de voſtre devoir; de ſorte que vous devenez

devenez à la fin pâle & transi comme un mort. Voila les maux de la ville, Que s'il faut aller à la campagne, ce sont de nouvelles incommoditez. Car pour ne point parler des autres, il se trouve souvent que vous venez des derniers, ou à cause du mauvais temps, ou pour avoir attendu trop long-temps le chariot; si bien qu'en arrivant à l'hostellerie, vous ne sçavez où coucher, si ce n'est avec le cuisinier ou le coiffeur de Madame, qui vous donnent la moitié de leur lict, encore est-ce par une grace particuliere. Je te veux conter, à ce propos, ce qui avint à un Philosophe Stoïque qui demeuroit chez une Dame de condition, & des plus galantes de Rome, qui allant aux champs, le fit asseoir *prés* de son Mignon. Premierement, l'assemblage estoit ridicule d'un Muguet & d'un Philosophe; Et il les faisoit beau voir tous deux à une portiere, l'un avec sa mine grave, & l'autre paré & ajusté en Courtisane, qui à un besoin eut porté une coiffe pour se garder du hasle, & l'on dit qu'il le vouloit faire si l'on ne l'en eût empêché. Tout le long du chemin il ne fit que rire & chanter, à peine qu'il ne dansast en carosse. Pour comble de bonne fortune, la Dame pria nostre Philosophe, comme le plus sage de la compagnie, de porter sa petite chienne, à qui elle craignoit qu'il n'arrivât quelque accident; à cause qu'elle estoit pleine, ce qui fit dire assez plaisamment à ce Muguet, que de Philosophe Stoïque il estoit devenu Philosophe Cynique, & il faut boire la raillerie de peur de l'accroître en se defendant, & de se faire moquer de soy. Cependant, cela augmentoit la beauté du spectacle, de voir un Philosophe déja sur l'âge, avec sa grande barbe, porter entre ses bras

Theſmo polis.

à l'entretien des personnes doctes. Cependant, il te faut courir haut & bas, car tu sçais comme la ville de Rome est faite, & trotter aprés luy pour le suivre, jusqu'à qu'il entre chez quelqu'un de ses amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu-es dehors à t'entretenir tout seul, & prens un livre à la main, que tu lis debout, faute de siege. Enfin, la nuit vient que tu n'as quelquefois ni bû ni mangé, & as à peine le loisir d'entrer dans le bain pour souper sur le minuit du reste des autres. Car on ne te fait plus le mesme honneur qu'auparavant, & l'on entretiendra en ta place un nouveau venu, selon la coûtume des Grands, qui mépriſe ceux qui sont à eux, & qui caressent ceux qui n'y sont pas. Tu te mets donc à table en un coin pour estre témoin de ce qui se passe, comme si tu n'estois pas de la compagnie : Car tu ne bois plus de mesme vin, ni ne manges des mesmes viandes, mais on servira au haut bout le gibier & la venaison, & devant toy quelque pigeon maigre & sec, encore quelquefois te le prend-on pour le donner à un autre, & l'on te dit à l'oreille, pour te consoler, que tu es de la maison. Que s'il y a quelque morceau délicat, n'attens pas que l'on t'en serve, si tu n'és bien des amis de celuy qui tranche, où l'on te donnera quelques os couverts de graisse, comme Promethée fit à Jupiter. N'est-ce pas encore une chose insupportable, & qui fait enrager, quand on a tant soit peu de sentiment; de voir que ceux qui sont au dessus de vous à table, laissent par mépris des viandes où vous n'oseriez toucher, & avalent le vin delicieux candis que vous ne beuvez que du ginguet; Encore n'en avez-vous pas tout vostre saoul; car souvent les valets ne font pas

semblant de vous entendre, & tournent la teste de l'autre costé, quand vous demandez à boire. Mais en recompense, ils vous servent toûjours dans quelque coupe d'or ou d'argent, afin qu'on ne voye pas la difference du vin. Ajoûtés à cela plusieurs autres déplaisirs, sur tout quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'un Maquereau ou d'un Violon que de vous; si bien que vous vous retirez à part tout triste, & maudissez le Destin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous avoir donné aucun agrément pour vous faire aimer. Car vous ne sçavez pas seulement faire un bon conte, & estes mesme à charge lors qu'on se veut réjoüir. En un mot, si vous voulez tenir vostre gravité vous estes insupportable; & si vous voulez faire le plaisant, vous devenez ridicule, comme un Comedien, qui voudroit faire rire dans un personnage de Tragedie. Vous en venez donc jusqu'à souhaitter d'estre Poëte au lieu de Philosophe, & à un besoin Astrologue ou Magicien, à cause de l'estime que vous voyez faire de ces gens là chez les Grands, à qui ils composent des chansons d'amour, & promettent des grandeurs & des richesses. Au deffaut de cela, vous estes contraint de plier & de baisser la teste, parce qu'il ne faut qu'un valet envieux ou mécontent pour vous perdre, & pour vous accuser de ne trouver pas que le page de Madame chante bien, *ou* joüe bien de la lyre, qui est un crime irremissible. Il faut donc, en dépit que vous en ayez vous répandre en loüanges excessives & affectées, & crier avec un gosier sec comme les grenoüilles des champs. Car on attend toûjours de vous quelque flatterie délicate, qui témoigne vostre esprit & vostre complaisance. Mais

ou, danse

ce que ie trouve de plus étrange, c'eſt de vous voir ainſi à jeun, couronné & parfumé comme ces ſepulcres autour deſquels on fait bõne chere, & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlandes. D'autre côté, quand le maître de la maiſon eſt un peu jaloux, vous n'eſtes pas en ſeureté ſi vous n'eſtes tout à fait déſagreable, & eſtes contraint de baiſſer les yeux à table comme les Courtiſans du Roy de Perſe, de peur d'eſtre percé d'un coup de fléche tout en beuvant. Car les Grands ont une infinité d'yeux & d'oreilles? qui voyent & qui entendent, non ſeulement ce qui ſe paſſe, mais ce qui ne ſe paſſe pas. Quand donc le matin, ou lors que vous ne pouvez dormir, vous faites reflection là-deſſus, vous dites en vous-meſme; Miſerable que ie ſuis, qu'elle felicité ay-ie quittée pour me plonger dans un gouffre de mal-heurs? Que ſont devenuës toutes ces belles eſperances dont i'entrenois ma réverie? Au lieu de la liberté, ie rencontre la ſervitude, & pour le repos ie trouve le tracas & le tumulte. Quand vivray-ie pour moy, aprés avoir tant veſcu pour autruy? on me traine par tout emmuſelé comme un Ours, & ie ſers de joüet à tout le monde, & de ſupplice à moy-meſme. Là deſſus l'heure ſonne, il faut retourner à ſon travail ordinaire, aprés s'eſtre graiſſé les jointures, afin de les avoir plus ſouples. Cependant, cette vie ſi contraire à celle que vous meniez auparavant, vous mine peu à peu, & entraine aprés ſoy pluſieurs maladies; mais il ne faut pas laiſſer de faire bon viſage, & de tâcher à vaincre ſon mal. Car ſi vous venez à vous relâcher tant ſoit peu, on dira que vous contrefaites le malade, pour vous exemter de voſtre devoir; de ſorte que vous deyenez

devenez à la fin pâle & transi comme un mort. Voila les maux de la ville, Que s'il faut aller à la campagne, ce sont de nouvelles incommoditez. Car pour ne point parler des autres, il se trouve souvent que vous venez des derniers, ou à cause du mauvais temps, ou pour avoir attendu trop long-temps le chariot; si bien qu'en arrivant à l'hostellerie, vous ne sçavez où coucher, si ce n'est avec le cuisinier ou le coiffeux de Madame, qui vous donnent la moitié de leur lict, encore est-ce par une grace particuliere. Je te veux conter, à ce propos, ce qui avint à un Philosophe Stoïque qui demeuroit chez une Dame de condition, & des plus galantes de Rome, qui allant aux champs, le fit asseoir prés de son Mignon. Premierement, l'assemblage estoit ridicule d'un Muguet & d'un Philosophe; Et il les faisoit beau voir tous deux à une portiere, l'un avec sa mine grave, & l'autre paré & ajusté en Courtisane, qui à un besoin eut porté une coiffe pour se garder du hasle, & l'on dit qu'il le vouloit faire si l'on ne l'en eût empêché. Tout le long du chemin il ne fit que rire & chanter, à peine qu'il ne dansast en carosse. Pour comble de bonne fortune, la Dame pria nostre Philosophe, comme le plus sage de la compagnie, de porter sa petite chienne, à qui elle craignoit qu'il n'arrivât quelque accident; à cause qu'elle estoit pleine, ce qui fit dire assez plaisamment à ce Muguet, que de Philosophe Stoïque il estoit devenu Philosophe Cynique, & il faut boire la raillerie de peur de l'acroître en se defendant, & de se faire moquer de soy. Cependant, cela augmentoit la beauté du spectacle, de voir un Philosophe déja sur l'âge, avec sa grande barbe, porter entre ses bras

Theisme Polit.

un petit chien qui passoit la teste par l'ouverture de son manteau, & s'amusoit à lescher sa barbe où il estoit resté peut estre quelque goute de sauce du soir precedent. On dit qu'il pissoit mesme quelquefois sur luy, & que la pauvre beste fit ses petis dans son manteau. Voila les affrons que les gens de Lettres sont contrains d'endurer chez les Grands, où l'on les accoûtume peu à peu à tout souffrir. J'en ay veu un qu'on obligea de declamer en pleine table pour divertir la compagnie, & l'on le railloit de ce qu'il ne harangoit pas à l'eau, mais au vin ; Toutefois pour le consoler en quelque sorte, on luy donna cinquante francs. Que si le maistre de la maison se mesle d'écrire en prose ou en vers, ce vous est vn nouveau supplice. Car il ne manquera pas de vous lire ses ouvrages, mesme pendant le repas, & il les faudra admirer quand ils seroient pleins de solecismes, & prendre sans fautes pour des figures de Rhetorique ; si l'on ne veut courir la fortune des Courtisans de Denis le Tyran, qu'il envoyoit aux Carrieres lors qu'ils ne le loüoient pas assez à son gré, & les faisoit passer pour des envieux, ou pour des traîtres. D'autres veulent passer pour beaux; qu'il faut traitter d'Adonis & d'Hyacinthes, quand ils seroient les plus desagreables du monde. Mais c'est bien pis quand les femmes sont les sçavantes, & veulent avoir des Doctes auprés d'elles pour les entretenir tandis qu'on les coiffe, ou qu'elles dînent. Car s'il arrive alors quelque poulet de leur Galand, elles les plantent là pour y répondre, & il faut quitter tous ces beaux discours de Vertu & de Doctrine, tandis que Madame fait une lettre d'amour. Que si elles vous font quelque miserable present aux estren-

Il a égard à la coûtume ancienne des horloges d'eau, dõt on se servoit dans le barreau.

C'estoit comme les Galeres parmy nous.

nes, il faudra pour action de graces leur faire un Panegyrique, où on les comparera à tout ce qu'il y a de beau & d'illustre dans toute l'antiquité; Mais il ne faut pas oublier de donner quelque chose au valet qui en porte le premier la nouvelle, quoy qu'il en vienne encore une douzaine d'autres le lendemain se faire de feste, à qui il faudra témoigner d'en avoir l'obligation, bien qu'il n'y ayent rien contribué, & leur faire quelque present, encore ne sont-ils pas contens. Ajoûtez à cela que pour estre payé de ses appointemens, qui sont moins que rien, il faut faire la cour au Tresorier ou à l'Intendant, sans parler de ceux qui ont l'oreille de Monsieur ou de Madame, & qui les gouvernent; car s'il vous arrive de les demander, vous estes insupportable. Cependant, vous ne recevez rien que vous ne le deviez long-temps auparavant au Tailleur, au Cordonnier, ou à l'Apoticaire; si bien que vous ne mettez rien en bourse. Pour comble de mal-heur, vous estes exposé à l'envie & à la medisance: Car comme le maître commence à se lasser de vous, qui vieillissez, & devenez un peu pesant, il voudroit en estre déja defait; outre que vous luy estes à charge, parce que vous attendez de luy quelque recompense de vos longs services. Il ne faut donc que le moindre faux rapport pour vous perdre & pour vous faire chasser mesme en plein minuit; & alors de tous vos services il ne vous reste que la goute, ou quelqu'autre maladie incurable. Cependant, non seulement vous n'avez rien amassé, mais vous avez mangé tout ce que vous aviez, & oublié tout ce que vous sçaviez. si bien qu'il ne faut plus parler pour vous ni d'employ ni de fortune; Joint que vous estes déja sur l'âge, & ressemblez

à ces vieux chevaux uiez de travail, dont la peau mesme ne vaut rien. D'ailleurs, celuy qui vous a chassé, vous imputera quelque crime pour se iustifier, fust-ce celuy de magie, & on le croira aisément, pour la haine qu'on porte aux gens de Lettres; outre que la plusſpart ne pouuant se rendre recommandables par de bonnes qualitez, font semblant pour se faire estimer, d'avoir quelques secrets défendus, & l'on croit facilement les mesmes defauts de ceux qui ont la mesme flaterie & la mesme lâcheté. Ajoûtez à cela, que le maistre de la maison a interest de vous perdre, de peur que vous ne reveliez les secrets de sa famille, comme chez les Grands il y a toûjours quelque chose qu'il importe de cacher. Il ne vous reste donc de tous vos travaux que la Gourmandise, qui est un monstre insatiable, qui à la fin vous devorera lors que vous n'aurez plus dequoy luy donner. Pour achever le portrait de cette vie, à l'exemple de Cebes, ie voudrois pouvoir emprunter le pinceau d'Apelle, ou de quelqu'autre fameux Peintre de l'antiquité; mais à leur defaut ie tâcheray de m'en aquiter. Figuretoy la Fortune sur un trône eleve, environné de rochers & de precipices, & à l'entour d'elle une infinité de gens qui s'efforcent d'y monter, tant ils sont ébloüis de son eclat & de ses lumieres. L'Esperance richement parée se presente à eux pour guide, ayant à ses costez la Tromperie & la Servitude, derriere elle, le Travail & la Peine, qui les exercent rudement, & aprés les avoir bien tourmentez, les abandonnent à la Vieillesse. Alors la Calomnie les empoignant les traine en bas, nuds, honteux & dépoüillez, tenant d'une main un licou, & de l'autre couvrant leur honte,

suivis du Repentir qui les livre au desespoir, & c'est la fin du Tableau. Voilà la peinture des *Ambitieux* ; Considere si tu veux suivre leur route, & entrer par la porte de la Gloire pour sortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu faces, souvien-toy du sage qui dit, *Qu'à tort nous accusons le Destin de nos malheurs, dont nous sommes cause nous-mesmes.*

DEFENSE DV DISCOVRS PRECEDENT.

C'est une Apologie pour soy mesme, sur ce qu'ayant pris la charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte, ou quelqu'autre semblable, il semble avoir contrevenu à ses maximes.

IL y a long-temps que ie considere, illustre Sabinus, ce que tu peux penser de me voir entrer au service de l'Empereur, aprés avoir tant crié contre ceux qui entrent au service des Grands. Car ie m'imagine que tu ne t'es pû empêcher de rire, & de dire ainsi en toy-mesme, Quoy ! apres auoir tant blâmé la servitude, s'y jetter volontairement! A-t-il perdu le jugement ou la memoire, de démentir ainsi ses paroles par ses actions ? Il faut qu'il ait esté bien ébloui de l'éclat de l'or, pour prendre des chaînes à cause qu'elles étoient dorées ; & qu'on luy ait fait de grandes promesses, pour le faire changer d'avis à son âge, & renoncer à la liberté qui luy estoit si naturelle. Voila à peu prés ce que tu as dit à quoy tu ajoûteras peut-estre un conseil d'ami. Tu sçais, me diras-tu, que ton Discours a esté publié il y a long-temps,

& estimé de tous ceux qui l'ont veu, & particulierement des personnes doctes. Car outre qu'il est bien écrit, il explique clairement & agreablement la plus grande partie des défauts qui se rencontrant dans cette profession, & contient des preceptes tres-salutaires pour empécher les gens de Lettres de tomber en un endroit assez glissant, & dans un piege capable d'attraper les plus habiles. Mais puis que tu y es tombé toy-mesme, songe à suprimer de bonne heure ton Ouvrage, & prie Mercure de donner, s'il se peut, à boire de l'eau du fleuve Lethé à tous ceux qui l'ont veu & oüi, de peur qu'on ne te reproche la mesme chose qu'à Bellérophon, d'avoir esté toy-mesme l'instrument de ton malheur. Car, pour te dire la verité, ie ne voy point de couleur pour te défendre, & ie te trouve bien empéché de repondre à ceux qui diront, Que tu parles comme un Cesar, mais que tu n'agis pas de mesme, & que tu n'es libre qu'en paroles, mais que tu és esclave en effet. Ou bien l'on dira que ce n'est pas ton ouvrage que tu as lû, & que tu t'és paré des plumes d'autruy comme la Corneille d'Esope; ou que tu as fait comme ce Legislateur des Crotoniates, qui apres avoir fait des loix sanglantes contre l'adultere, fut trouvé couché avec sa belle-sœur, & se lança hardiment dans le feu, quoy qu'on vouluſt changer son supplice en un exil, & qu'il eut l'amour pour excuse, qui est une passion qui triomphe des plus sages. Ainsi, apres avoir decrié le service des Grands, tu y entres en ta vieillesse, & és d'autant moins excusable que ta servitude est volontaire & plus éclatante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'une Tragedie,

Bellérophon porta les lettres qui contenoient qu'on le fit mourir.

Salathe.

Ie hais le sage qui n'est pas sage pour luy mesme,

& de te comparer à ces Acteurs qui se font admirer en la presentation des personnages des Dieux & des Heros, & ne sont pourtant que des faquins; ou au Singe de Cleopatre, qui aprés avoir dansé avec applaudissement au son de la flûte en habit d'homme, renonça à toutes ces aclamations pour courir aprés des noix qu'on luy jetta. Ainsi ayant voulu faire le Legislateur & donner des Loix aux plus Grands hommes, tu as montré que tu n'étois rien moins que cela, & que tu n'avois goûté la Philosophie que du bout des levres. Tu portes donc iustemẽt la peine de ton inconstance, d'entrer volontairemẽt en servitude, aprés avoir insulté si hautemẽt aux malheureux que la pauvreté contraint de servir; Semblable à ce Charlatan, qui debitoit un remede indubitable contre la toux, & en etoit tourmenté luy-meſme. Voila à peu prés ce que l'on peut dire contre moy; à quoy il est temps que ie r:ponde, aprés avoir fait des vœux à Mercure qui est le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preste des paroles & des raisons pour me iustifier; sinon ie te supplieray comme un grand Orateur, de suppléer à ce qui manquera à ma défense. Mais par où commenceray-ie d'abord? rejetteray-je ma faute sur le Destin ou sur la Fortune qui sont les Arbitres du monde, & qui nous entrainent par force où il leur plaist; ou si quittant cette défence, comme trop foible & trop commune, Je nieray que ce soit pour la recompense que ie me sois mis au service de l'Empereur, mais pour l'assister en la conduite de son Estat, & n'estre pas inutile au public, ou par l'admiration que j'avois de sa vertu. Mais j'ay peur, si ie dis cela, qu'on ne m'accuse d'ajoûter la flaterie à l'inconstance, & de redoubler

mon crime au lieu de le diminuer, si bien qu'il ne reste plus que de rejetter ma faute sur la neceſſité qui n'a point de loy, & de dire avec la Medée d'Euripide, Que ie voy bien que ie fais mal, mais que j'y ſuis contraint par la pauvreté, dont les éguillons ſont ſi poignans, que Theognis pardonne à celuy qui ſe noye ou ſe precipite pour les éviter. Voila, à mon avis, ce qu'on peut dire en ma faveur; Mais ne crains pas que j'employe de ſi foibles armes pour me défendre. La Famine ne ſera jamais ſi grande dans Argos, qu'on y ſoit contraint d'aller cultiver les deſerts de l'Arabie, ni moy ſi mauvais Orateur, que d'avoir recours à une ſi lâche défenſe. Prenons donc une autre route, & conſiderons enſemble, s'il n'y a point quelque difference entre le ſervice des Grands & celuy du Prince. Certes ces choſes ſont auſſi éloignées que le ciel l'eſt de la terre: Car encore qu'il y ait par tout du ſervice & de la recompenſe, la choſe n'eſt pas ſemblable. L'un eſt un triſte eſclavage, l'autre un commandement honorable, que l'on ne peut condamner ſans blâmer tous les Magiſtrats & les Gouverneurs des Provinces auſſi bien que les Generaux d'Armée, qui reçoivent comme moy des apointemens du Prince pour le ſervice qu'ils luy rendent. Il ne faut donc pas confondre des choſes toutes diverſes, ſous pretexte qu'on ſe ſert d'un meſme terme pour les exprimer, ni mettre en meſme claſſe tous ceux qui tirent quelque recompenſe du Public pour leurs travaux & leurs veilles, autrement on en viendroit juſqu'à s'attaquer à la perſonne meſme de l'Empereur, comme ie diray tantoſt. Auſſi n'ay je compris dans ma cenſure que les gens de Lettres, car encore qu'ils ſoient aux Grands comme

nous sommes au Prince, & reputez de leur maison comme nous de celle de l'Empereur; ils n'ont pas pour cela part au Gouvernement. Si ie voulois donc relever ma condition autant que tu la ravales, ie dirois, que bien loin de servir, ie fais la charge du Prince en Egypte, & suis l'arbitre de la Province, en composant & decidant les differens des particuliers, & veillant à l'observation des Loix dõ: j'ay en main l'interpretation. D'ailleurs, ie ne reçoy pas mes appointemens d'un particulier, mais de l'Empereur; non pas des gages de valet, comme ceux dont j'ay parlé, mais des appointemens tres-considerables. Ajoûtez à cela, qu'en m'aquittant bien de ma charge ie pourray passer à de plus grandes, au lieu que les autres demeurent esclaves toute leur vie. Mais ie passe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a personne qui ne travaille en quelque sorte pour la recõpense, & que le Prince mesme n'en est pas exempt. Car sans parler des tributs qu'on luy paye, qui sont comme les appointemens de la Royauté; les Statuës & les Temples qu'on luy dresse, avec les loüanges & les benedictions qu'on luy donne, sont le salaire & la recompense de ses soins & de ses veilles; de sorte qu'on pourroit dire; si ce n'étoit trop entreprendre, que son employ & le mien ne different que du plus & du moins, & qu'il y a la mesme proportion que du petit au grand. Veritablement si j'avois posé pour fondement, comme quelques Philosophes; que le sage ne doit rien faire, on auroit sujet de m'accuser d'avoir contrevenu à mes Loix & peché contre mes maximes; mais si l'on doit s'employer à quelque chose, comme personne n'en peut douter, à quoy peut-on mieux s'ocuper qu'à rendre service à son Prin.

ce & à son païs? Adioûtez à cela, que ie ne fais pas profession de cette haute sagesse que quelques reveurs font consister en la seule contemplation, mais d'une sagesse humaine, conforme à nostre nature & à nostre besoin, qui veut qu'on soit vtile aux autres & à soy mesme, sans estre un inutile fais de la terre, comme dit Homere. J'ay choisi donc un employ qui eust quelque proportion à ma capacité, & à l'estude que j'avois faite toute ma vie, & où ie puis dire que j'avois acquis quelque reputation. Et veritablement, ie ne croy pas que tu me puisses condamner, veu que tu sçais ce que ie faisois en Gaule lors que tu y arrivas en visitant les Provinces de l'Occident; & comme j'y tenois rang parmy les plus celebres Rheteurs, & recevois de grandes recompenses de mon travail. Je t'ay escrit ceci au milieu de mes occupations, pour me justifier auprés de toy, à cause de l'estime que ie fais de ton merite & de ton approbation. Pour les autres, qu'ils me condamnent tant qu'il leur plaira, c'est dequoy Hippoclide ne se soucie point, comme dit le Proverbe Grec.

Il y a icy un traitté, sur ce que Lucien s'estoit mépris en saluant quelqu'un, & avoit dit le matin ce qu'on a coûtume de dire le soir, comme qui diroit bon soir ou Adieu, pour bon iour, ou Dieu vous gard; Mais il ne se peut traduire à cause de diverses allegations, qui sont renfermées dans la proprieté des termes Grecs, & qui n'ont point de rapport à nostre façon.

HERMOTIME, OU DES SECTES.

Il se rit des promesses magnifiques des Philosophes, & montre que toute leur felicité n'est qu'une chimere, & que personne n'y est parvenu.

DIALOGUE

DE LYCINUS ET D'HERMOTIME.

LYCINUS. A Te voir aller si viste, Hermotime, avec ton livre sous le bras, tu vas sans doute chez ton Philosophe ; Car tu remués les lévres & faits des gestes de la main, comme si tu recitois ta leçon. N'est-ce point que tu repasses dans ton esprit quelque question epineuse ou quelque argument captieux, pour n'estre pas mesme inutile pendant le chemin, & faire toûjours quelque progrés dans la Vertu ?

HERMOTIME. Il est vray que ie songeois à la leçon d'hier, pour ne point perdre le temps qui nous est si precieux. Car comme dit Hippocrate, la vie est courte & l'art long & difficile. Que si cela est vray dans la Medecine, il l'est à plus forte raison dans la Philosophie, qui est beaucoup plus considerable & où il ne s'agit pas de la sanc, mais de la felicité de l'homme.

LYCINUS C'est une chose de grand prix, Hermotime, mais tu ne dois pas, à mon avis, en estre fort eloigné, si l'on en peut juger par le long-temps qu'il y a que tu t'y applique, & par la peine que tu prens depuis vingt ans, à frequenter les

écoles,& à transcrire des leçons,toûjours courbé sur un livre avec un visage pâle & défait, & ne reposant pas mesme durant la nuit. Car ie croy que tu ne réves à autre chose en dormant,ce qui me fait juger, comme j'ay dit,que tu n'és pas bien loin du but,si tu n'y es déja arrivé.

HERMOTIME. Je ne fais que commencer, Lycinus,& tu sçais que la Vertu demeure en un lieu haut & reculé, comme dit Hesiode, & qu'on a beaucoup de peine à y monter par un sentier rude & épineux.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas assez sué & travaillé en l'espace de vingt années?

HERMOTIME. Je ne suis encore qu'au pied de la montagne.

LYCINUS. Mais qui a bien commencé,comme dit le mesme Poëte,a fait la moitié de l'ouvrage; si bien qu'on peut dire que tu és déja vers le milieu.

HERMOTIME. Tu me flates, Lycinus, ie n'avance guere,parce que la montée est âpre,& difficile, & que ie n'ay personne qui me tende la main d'enhaut.

LYCINUS. Ton maistre n'est-il pas capable de t'enlever iusques-là par ses discours,comme par la chaine d'or de Jupiter; car il y a long-temps qu'il est au sommet?

HERMOTIME. S'il ne tenoit qu'à luy ie l'aurois déja atteint; mais comme ie veux m'élever, ma nature basse & terrestre me rameine contre bas.

LYCINUS. Il faut prendre courage, Hermotime, sans perdre iamais de veuë son objet, pour s'animer davantage, sur tout ayant un si bon guide. Mais encore, quand te donne-t-il

esperance d'y arriver? sera-ce aprés les prochains mysteres, ou du moins aprés la grande feste de Minerve?

HERMOTIME. Tu prens un terme bien court, Lycinus.

LYCINUS. Quoy donc! à la premiere Olympiade?

HERMOTIME. C'est bien peu encore, tant pour s'exercer dans la Vertu, que pour obtenir le souverain bien.

LYCINUS. Pour le moins à la seconde, ou tu aurois bien peu de courage de n'y pouvoir parvenir en autant de temps qu'il faudroit pour faire trois fois le tour du Monde, quand on s'amuseroit encore par le chemin. Le roc sur lequel elle habite est-il plus haut que celuy d'Athos, qu'Alexandre emporta en bien moins de temps?

HERMOTIME. Ces choses n'ont point de rapport, Lycinus; car quand dix mille Alexandres joindroient leurs forces, ils n'en viendroient jamais à bout. Il y a des millions d'hommes qui l'ont tenté vainement, dont les uns sont demeurez au bas de la montagne, les autres ayant commencé à grimper se sont lassez aussi-tost? Quelques-uns estant montez jusqu'au milieu, sont retombez en bas par leur pesanteur naturelle; Mais ceux qui ont assez d'heur & de courage pour vaincre les difficultez qui se rencontrent dans une si longue carriere, joüissent aprés d'une souveraine beatitude, & regardent le reste des hommes comme des fourmis, tant ils sont élevez au dessus d'eux.

LYCINUS. Grands Dieux! Hermotime, comme tu nous ravales! tu nous fais plus petits

que des Pygmées ; Il semble que tu triomphes desia dans le Ciel, tandis que nous rampons contre terre.

HERMOTIME. Plût à Dieu que ie fusse assez heureux pour arriver à la Beatitude où i'aspire; mais il y a encore bien du chemin.

LYCINUS. Ne saurois-tu iuger à peu prés le temps qu'il faut pour cela?

HERMOTIME. Non, mais peut-estre que dans vingt ans....

LUCINUS. Vingt ans ! c'est beaucoup.

HERMOTIME. La recompense aussi n'en est pas petite.

LYCINUS. Je le croy ; mais as-tu lettres de vivre iusques-là, desia vieux & cassé comme tu es? & as-tu consulté là-dessus quelque Oracle ? où si ton Docteur est Prophete aussi-bien que Philosophe, pour t'asseurer que tu arriveras à bon port apres de si longues erreurs. Car il n'y auroit point d'apparence, de prendre tant de peine, & de hazarder ton repos sur un peut-estre.

HERMOTIME. Ne parlons point de cela ; & prions seulement les Dieux que nous puissions vivre un moment dans la felicité.

LYCINUS. Tu bornes tes souhaits à bien peu de chose, pour tant de travaux & de veilles. Comment sçais-tu qu'on soit si heureux en ce païs-là, veu que tu n'y as iamais esté ?

HERMOTIME. Je croy mon maistre, qui le sçait.

LYCINUS. Et que dit-il encore ? la Beatitude est ce un tresor, ou quelque chose de semblable ?

HERMOTIME. Tes pensées sont bien basses, Lycinus, & bien indignes d'un Philosophe!

Lycinus. Mais quel plaisir est-ce donc, si ce n'est la Gloire ou la Volupté?

Hermotime. C'est la Force, la Iustice, la Sagesse, la Temperance; avec une Science certaine & indubitable de tout ce qu'on peut sçavoir. Pour les richesses, les honneurs, & les plaisirs, il s'en faut depoüiller, comme fit Hercule sur le mont Oeta de sa depoüille mortelle, n'emportant avec soy que la parcelle de la divinité, toute pure & sans mélange, après avoir este purifiée par le feu. Ainsi epuré par la Philosophie, & depoüillé de tout ce qu'on avoit de terrestre, on monte dans le ciel de la Vertu, pour y joüir d'une felicité eternelle, sans se soucier des choses du monde; non plus que la boüe, & mépriſant ceux qui les estiment.

Lycinus. Par Hercule Etéen, Hermotime; tu as de hauts sentimens de la Vertu: Mais dy-moy, ceux qui y sont arrivez ne descendent-ils iamais du sommet où elle habite, pour converser icy bas parmy les hommes, ou s'ils demeurent toûjours perchez là haut, sans se soucier du reste?

Hermotime. Ouy, rien ne les touche plus, ni gloire, ni grandeur, ni richesses, ni volupté; car ils sont affranchis de la tyrannie des passions.

Lycinus. S'il m'estoit permis de dire la verité; Mais ie ne croy pas qu'il soit honneste de rechercher trop curieusement la vie de ces Grands hommes.

Hermotime. Pourquoy? dy hardiment ce qu'il t'en semble.

Lycinus. Avec toute ta permission, ie n'y vais qu'en tremblant.

HERMOTIME. Ne crains rien, nous sommes seuls.

LYCINUS. Tandis que tu as parlé d'autre chose, ie t'ay laissé dire; Mais lors que tu as dit que les Philosophes ne se soucioient plus des choses du monde, & estoient affranchis de la tyrannie des passions, Alors, certes, mais n'y a-t-il point de danger de le dire? je me suis souvenu de ce qui est arrivé tout nouvellement à l'un d'eux; Veux-tu que ie te le nomme?

HERMOTIME. Pourquoy non?

LYCINUS. C'est ton maistre, qui est si haut élevé dans la Vertu, & dans une vieillesse si venerable.

HERMOTIME. Et qu'a-t-il fait?

LYCINUS. Tu connois ce jeune étranger aux cheveux blonds, qui aime tant à disputer.

HERMOTIME. C'est Dion.

LYCINUS. Luy-mesme, pour ne l'avoir pas payé à point nommé, il l'a pris au colet, & l'a traîné en Justice; & si on ne luy eut osté des mains ce pauvre garçon, ie croy qu'il luy eust arraché le nez, tant il estoit en colere.

HERMOTIME. Pourquoy ne la paye-t'il pas aussi?

LYCINUS. Et quand il ne l'auroit pas payé, est il d'un homme consommé dans la Vertu, & qui a dépoüillé sur le mont Eta tout ce qu'il avoit de terrestre, d'en venir à cette extrémité?

HERMOTIME. C'est qu'il a de petits enfans, à qui il faut trouver du pain.

LYCINUS. Et que ne les entraînent-il après soy là-haut, pour joüir ensemble de la Beatitude.

HERMOTIME. Adieu, Je n'ay pas le loisir de t'entretenir plus long-temps; il faut que ie me haste, de peur de perdre ma leçon.

LYCINUS. Demeure, il y a congé aujourd'huy, si on en doit croire l'affiche qui est sur la porte.

HERMOTIME. D'où vient cela?

LYCINUS. C'est que ton Philosophe fit fier la débauche chez un de ses amis, qui celebroit le jour de la naissance de sa fille, & après avoir bien bû & philosophé, il se prit de parole avec le Peripateticien Euthidême, qui soûtenoit opiniâtrement les choses qui sont contestées entre vous; de sorte qu'il cria jusqu'à minuit, ce qui luy fit mal à la teste, outre qu'il avoit trop mangé pour un vieillard. Il se mit donc au lict au retour, après avoir serré les viandes, qu'il avoit données à garder à son valet, qui estoit derriere luy à table, & pris garde s'il n'en avoit rien escroqué. On dit que depuis il n'a fait que dormir & ronfler, après avoir rendu gorge.

HERMOTIME. Ne sçais-tu point qui a remporté la victoire?

LYCINUS. Ton maistre; quoy que ce n'ait pas esté, comme l'on dit, sans coup ferir. Car comme l'autre est querelleux & opiniastre, & qu'il ne se vouloit pas rendre à ses raisons, il luy a jetté à la teste une coupe grande comme celle de Nestor, dans laquelle il faisoit raison, & luy a fait un grand abreuvoir à mouches, & par ce moyen est demeuré victorieux.

HERMOTIME. Voila comme il faut traitter les opiniâtres.

LYCINUS. Il est vray; car pourquoy irriter un sage qui est roy de ses passions, & principalemẽt

ayant un grand verre à la main : Mais puis que tu-es de loisir, Hermotime, ie te conjure de me dire qui t'a meu d'embrasser la Philosophie ; car tu me persuaderas, peut-estre, d'en faire autant.

HERMOTIME. Ha ! si tu voulois, Lycinus, tu passerois en moins de rien tous les autres ?

LYCINUS. Tu me flattes. Ce seroit beaucoup si en l'espace de vingt années ie pouvois arriver où tu es. Mais à quel âge as-tu commencé ?

HERMOTIME. A quarante ans, qui est à peu prés celuy que tu as.

LYCINUS. Il est vray ; si bien que tu n'as qu'à me donner des preceptes ; mais dy-moy auparavant, s'il me sera permis de faire mes difficultez ?

HERMOTIME Pourquoy non ? dés à present si tu as quelque doute tu n'as qu'à le proposer ; car c'est le moyen d'apprendre.

LYCINUS. Courage, Hermotime, dy-moy, par Mercure, dont tu portes le nom ; s'il n'y a qu'un chemin pour arriver à la Vertu, ou s'il y en a plusieurs ?

HERMOTIME. Plusieurs ; car il y a diverses Sectes.

LYCINUS. Et disent-elles toutes la mesme chose ?

HERMOTIME. Nullement, elles sont toutes contraires.

LYCINUS. Mais la Verité ce me semble est une ?

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINUS. Comment as-tu donc fait pour la trouver, & pour découurir le droit chemin parmy tant d'autres qui égaroient. Apillon t'a t'il servi de guide, comme il fit autrefois à Cherephon,

car il a coûtume de répondre à chacun ce qui luy eſt propre?

HERMOTIME. Je ne l'ay point conſulté pour ce ſujet.

LYCINUS. Eſt-ce que tu n'as pas crû la choſe digne de conſolation, ou que tu as penſé pouvoir bien choiſir tout ſeul? Car il n'eſt pas queſtion de ſçavoir ce que tu és maintenant, ſage à demy, ou tout à fait; mais ce que tu eſtois alors, c'eſt à dire un ignorant comme moy.

HERMOTIME. J'ay cru eſtre aſſez habile pour cela.

LYCINUS. Mais comment as-tu fait pour découvrir la verité qui eſt ſi cachée? enſeigne-moy ton ſecret, afin que j'en puiſſe faire autant.

HERMOTIME. J'ay ſuivy l'opinion commune.

LYCINUS. As-tu compté les voix, comme on fait dans les Eſlections, pour ſçavoir qui en avoit le plus?

HERMOTIME. Non; mais tout le monde dit que les Epicuriens ſont voluptueux; les Peripateticiens pointilleux & avares; les Platoniciens vains & glorieux, les Pythagoriciens ſuperſtitieux, les Cyniques ſales & effrontez, il n'y a que les Stoïciens qui faſſent profeſſion d'une vertu mâle & ſolide, qui ſoient ſeuls ſages, riches, juſtes, & tout ce qui leur plaiſt.

LYCINUS. Mais ſont-ce les autres qui diſent cela d'eux, ou eux-meſmes; car il n'y a point d'apparence de les prendre pour Juges en leurs propre cauſe.

HERMOTIME. Ce ſont les autres.

LYCINUS. Qui? les Peripateticiens, les Platoniciens, & les autres Philoſophes.

Hermotime. Non, mais le peuple.

Lycinus. Prens-garde que tu ne me trompes, & ne me veüilles pas enseigner la verité, car quelle apparence y a-t-il de prendre le peuple pour Juge en des choſes ou il ne connoiſt rien?

Hermotime. Je ne l'ay pas pris pour Juge, mais moy-meſme; car voyant la gravité & la modeſtie des Stoïciens, tant en leur habit qu'en leur contenance, j'ay crû leur Secte la meilleure.

Lycinus. Mais n'as-tu pas remarqué auſſi leur orgueil, leur opiniâtreté, leur avarice, & croistu que pour eſtre vertueux ce ſoit aſſez d'aller veſtu ſimplement, & de porter les cheveux courts, & la barbe longue? Veux-tu que nous prenions deſormais ces marques pour celles de la ſageſſe, & que ſi l'on n'eſt comme eux réveur & melancolique, on ne ſoit pas raiſonnable? Tu dis cela, ſans doute, pour méprouver, & pour voir ſi ie ſeray aſſez ſot pour te croire.

Hermotime. Pourquoy?

Lycinus. Parce que ce ſont les ſtatuës qu'on juge par l'exterieur, & ſelon les diverſes manieres, on reconnoiſt celles de Myron, d'Alcamene, ou de Phidias, mais s'il falloit juger des Philoſophes par là, que ſeroit un pauvre aveugle qui ne connoiſt rien à la mine?

Hermotime. Nous n'avons pas affaire à des aveugles.

Lycinus. Non; mais il eſt queſtion de trouver une marque certaine & indubitable, qui ſoit commune à tous, & par où l'on puiſſe diſcerner le pretexte & l'apparence, d'avec la verité. Toutefois puiſque tu le veux, Que les aveugles ſoient exclus de la Philoſophie, quoy que cela

leur dût servir de consolation pour la perte de leurs yeux: Mais pour les autres, quand ils seroient les plus clairs-voyans du monde, comment pourront-ils juger de l'interieur par la mine? Car la sagesse n'est pas une chose qui paroisse au dehors, mais qui est renfermée au dedans, & qui se met en évidence par le discours, & par des effets semblables aux paroles. Je te veux dire à ce propos ce que Momus reprit dans l'ouvrage de Vulcain. Les Poëtes disent que ce Dieu eut un jour contestation avec Neptune & Minerve touchant l'excellence de leur art. Neptune, pour son chef-d'œuvre, fit un taureau, Minerve une maison, & Vulcain un homme. Lors qu'ils furent devant Momus qu'ils avoient pris pour Juge, il n'est pas besoin de dire ce qu'il reprit dans les ouvrages des autres, mais il blâma Vulcain de n'avoir pas fait une fenestre au cœur de l'homme, pour voir si ce qu'il dit, s'accorde avec ce qu'il pense. Mais il en parloit en Aveugle; tu vois bien plus clair que luy, & tu n'apperçois pas seulement les pensées & les desseins, mais la bonté & la malice des hommes.

Hermotime. Tu railles; j'ay choisi à la bonne heure, & ne me repens point de mon choix.

Lycinus. Mais ne me veux tu pas communiquer ton secret pour m'empêcher de perir comme les autres?

Hermotime. Rien ne t'agréra de tout ce que je te diray.

Lycinus. Ce n'est pas cela, mais tu ne veux rien dire qui m'agrée. Toutefois, puisque tu dissimule, & que tu m'envie ce bon-heur, de crainte peut-estre que je ne devienne plus habile

que toy;ie tâcheray de trouver tout seul la verité & de faire le choix le plus iuste & le plus equitable qui me sera possible.

HERMOTIME. Jen suis content ; car ce sera sans doute quelque chose digne d'estre sçeu.

LYCINUS. Ne te mocque point de moy, si mon invention est un peu grossiere, puis-que tu ne me veux pas dire la tienne Posons que la Vertu soit une ville dont les habitans sont parfaitement heureux ; & comme ton maitre, doüés de force, de justice, de sagesse, de temperance, en un mot semblables à Dieu. Qu'il n'y ait là dedans ni haine, ni envie, ni rancune, ni violence ; rien que douceur, qu'amitié, que concorde, qu'union. Car ce qui fait les querelles & les divisions parmy les hommes, en est banny ; l'orgueil, l'ambition, l'avarice, qui sont les pestes de la societé humaine ; de sorte qu'on y meine une vie heureuse & tranquille, dans l'égalite, la liberté, l'équité, & les autres vertus qui font la felicité des Empires.

HERMOTIME. Et bien, Lycinus, tout le monde ne doit-il pas souhaiter d'estre citoyen d'une si divine Republique, sans se soucier de la peine qu'il faut prendre pour y parvenir, ni perdre courage pour la longueur du chemin, pourveu qu'on en puisse venir à bout ?

LYCINUS. Par Jupiter, Hermotime, ce doit estre là le but de tous nos desseins, pour lequel il faut negliger tous les autres, & ne se soucier ni de femmes, ni d'enfans, ni de patrie ; mais essayer par un genereux effort de les entraîner après nous, & s'ils nous retiennent, leur abandonner plûtost le manteau pour estre plus li-

bres. Car il ne faut pas craindre qu'on nous refuse la porte pour estre nus, & sans équipage. J'ay oüi autrefois un vieillard discourir de cette contrée, & me convier à le suivre, avec promesse de m'y faire recevoir pour Citoyen, mais ie ne le voulus pas croire, ou par jeune âge, ou par ignorance, dont ie ne suis pas à me repentir; car ie serois desia pour le moins aux faux bourgs. Il disoit, entr'autres choses, s'il m'en souvient bien, que tous les habitans de cette ville estoient étrangers, & qu'il n'y avoit point de naturel du païs; mais que chacun y estoit bien venu sans distinction de richesse, de naissance, ou de dignité, pourveu qu'on fût adroit, laborieux, vigilant, pour pouvoir surmonter toutes les difficultez qui se rencontrent dans une si longue carriere, car si-tost qu'on est arrivé, on est égal à tous les autres.

Hermotime, Tu vois donc bien que ie ne me peine pas en vain pour y arriver.

Lycinus, J'ay le mesme desir, Hermotime, & il n'y a rien que ie ne fisse pour cela; mais comme elle est invisible, & reculée des yeux des hommes, ainsi que tu dis aprés Hesiode, on a besoin d'un bõ guide pour la trouver, de peur de s'égarer par le chemin. On ne manque pas de gens qui se vantent de le sçavoir, & qui promettent d'y mener, mais ils tiennẽt des routes toutes contraires. Les uns vous conduisent par des lieux agreables, où vous trouvez du frais & de l'õbre; les autres par des deserts & des rochers; où vous estes bruslé des ardeurs du Soleil, & à demy mort de soif & de lassitude. Chacun crie neantmoins, que son chemin est le meilleur, & qu'il meine droit à la felicité; quoy qu'ils aboutissent à des

lieux differens: Et quelque route que vous teniez vous trouvez toujours à l'entrée un homme de bonne mine qui vous tend les bras, & qui vous convie d'y entrer, & dit que c'est le droit chemin, & que tous les autres vous égalent. C'est ce qui donne de la peine que cette multitude & cette diversité de chemins; car on ne sçait lequel suivre.

Hermotime. Je te veux tirer de doute, Lycinus; car tu ne peux manquer de croire ceux qui y ont esté.

Lycinus. Qui? mon amy, & par quel endroit? Les guides sont aussi incertains que les voyes; car celuy qui suit Platon, dit que le sien est le meilleur; l'Epicurien & le Peripaticien tout de mesme; tu en diras autant des Stoïques; chacun loüe celuy qu'il a suivi, mais ie ne puis sçavoir qui a raison. Je voy bien qu'ils sont tous arrivez quelque part; mais si c'est à la ville que nous cherchons, c'est ce que ie ne sçay point; & peut estre qu'au lieu d'aller à Corinthe ou à Athenes, ils me meneront en Babylone. D'ailleurs, comme il n'y peut avoir qu'un droit chemin, il ne faut pas peu d'esprit ou de bon-heur, pour bien adresser, & il est dangereux de laisser aller ses pas à l'avanture, & de mettre au hazard une chose d'où dépend nostre felicité; outre qu'il n'y a pas peu de danger d'abord à quitter le droit chemin; car depuis qu'on est une fois embarqué dans un Vaisseau, on est contraint de suivre la route.

MARMOTINE. Quoy que tu puisses faire, tu ne trouveras point de meilleurs guides, ni de plus asseurez que les Stoïques & tu n'as qu'à suivre la piste de Zenon & de Chrysipe, pour arriver à Corinthe.

LYCINUS.

Lycinus. Celuy qui suit Platon ou Epicure m'en dira autant, Hermotime ; si bien qu'il faut ou les croire tous, ce qui seroit ridicule, ou n'en croire pas un, ce qui est plus seur, jusqu'à ce qu'on ait découvert la verité. Car posé qu'ignorant le meilleur chemin, ie suive le vostre, Platon & Pythagore n'auront-ils pas sujet de me dire, Que t'avons-nous fait, Lycinus, pour nous condamner sans nous ouïr, & pour embrasser à nostre prejudice le party d'un nouveau venu ? Que leur répondray-je, ie, à ton avis ? sera-ce assez de dire, J'ay crû Hermotime qui estoit mon amy ? Ne diront-ils pas qu'ils ne connoissent point cét Hermotime, & ne sçavent qu'il est, mais qu'il ne faloit pas ainsi ajoûter foy à un homme qui ne connoissoit qu'une Secte, encore peut-estre ne la sçavoit-il pas trop bien ; ni condamner toutes les autres, sans avoir examiné leur doctrine. Que les Legislateurs veulent qu'on entende les deux parties, avant que de prononcer sur leur different, & quand on ne le fait pas la Sentence est nulle, & il est permis d'en appeller. Si quelque Ethiopien, ajoûteront-ils, n'estant jamais sorty de son païs, disoit que tous les hommes sont noirs, ne luy diroit-on pas qu'il a tort, d'asseurer ce qu'il ne sçait point ? Pren donc garde qu'on ne te condamne, d'asiner qu'il n'y a point de meilleure Secte que la tienne, sans avoir épreuvé les autres, & de faire une regle generale pour tous les hommes, sans estre jamais sorty d'Ethiopie. *Zenon.*

Hermotime. Mais pour avoir suivi la doctrine des Stoïques, ie n'ignore pas celle des autres Philosophes ; car la regle du bien aprend à connoistre le mal, & au meme temps que mon Docteur me dictoit son opinion, il me refu-

tois celle de Platon & d'Epicure.

Lycinus. Mais Platon & Epicure ne se tairont pas, & diront. Tu as un étrange amy, Lycinus, qui croit à nos ennemis touchant les choses qui nous concernent, sans considerer que par erreur ou par malice ils peuvent déguiser la verité, & qu'il n'y a personne qui sçache mieux nos opinions que nous-mesmes. Si quelqu'un voyoit un Athlete s'exercer tout seul avant le combat, & donner en l'air des coups de poin, le prononceroit-il pour cela victorieux & ne luy diroit-il pas que pour réporter la victoire, il faut avoir terrassé son ennemy? Voila ce que te diront les Philosophes; mais Platon, qui a esté en Sicile, y ajoûtera peut-estre l'exemple de Gélon & de Syracuse, qui fut long-temps sans sçavoir qu'il avoit l'haleine mauvaise, jusqu'à ce qu'une Courtisane le luy apprit. Alors, il alla trouver sa femme, tout en colere, & luy dit des injures de ce qu'elle luy avoit celé si long-temps un defaut, où il eût pû apporter quelque remede. Mais elle s'excusa sur ce qu'elle croyoit tous les hommes faits de la sorte, n'ayant jamais pratiqué que son mary. Ainsi, Hermotime, celuy qui n'a veu que les Stoïques, ignore avec raison comme sont faits tous les autres.

Hermotime. Laissons-là, ie te prie, l'Ethiopien & la femme de ce Tyran, & considerons ensemble si la chose n'est point comme ie dis. N'est-il pas vray que si ie disois que deux fois deux sont quatre, ils ne seroit pas besoin d'assembler tous les Arithmeticiens du monde, pour sçavoir si j'aurois raison, puis qu'il ne se pourroit faire autrement, quand tous les Mathematiciens diroient le contraire?

Lycinus. La chose n'est pas semblable, Hermo-

time, car tu confons des choſes qui n'ont point de rapport, & compare ce qui eſt certain & dubitable avec ce qui ne l'eſt pas. As-tu jamais veu quelqu'un qui doutaſt que deux fois deux fuſſent quatre, au lieu que les Philoſophes ne s'accordent ni de la fin ni des principes? Prens donc garde que tu n'argumentes mal, car tandis qu'on eſt en diſpute quelle Secte eſt la meilleure, tu vas l'attribuër tout d'un plein ſaut à la tienne.

HERMOTIME. C'eſt que tu ne prens pas bien ce que ie dis: Poſons que deux hommes ſoient entrez dans un Temple, & qu'on ait perdu quelque vaiſſeau ſacré, les faudra-t-il foüiller tous deux ſi on le trouve ſur le premier? ie croy que non. Ainſi, il n'eſt pas beſoin de chercher ailleurs, ce qu'on rencontre chez les Stoïques.

LYCINUS. La choſe n'eſt pas encore ſemblable. Car premierement, deux hõmes ne ſont pas ſeulement entrez dans le Temple, mais pluſieurs: ſi bien qu'il n'eſt pas neceſſaire que l'un & l'autre l'ait abſolument. D'ailleurs, il n'eſt pas bien certain quelle eſt la choſe qu'on a perduë; car tous les Prêtres du Temple n'en ſont pas d'accord. Ils ne s'accordent pas ſeulement de la matiere, les uns diſent qu'elle eſt d'or; les autres d'argent ou de cuivre, c'eſt pourquoy il eſt neceſſaire de les foüiller tous pour le ſçavoir, & quãd on auroit trouvé quelque piece ſur le premier, il ne faudroit pas laiſſer de deſtabiller les autres, parce qu'on ne ſçait pas aſſeurement ſi c'eſt celle-là qu'on a perduë, & que le vaiſſeau ſacré n'a aucune marque pour le faire reconnoître. Ce qui augmente encore la difficulté, c'eſt que tous ont quelque choſe de divers prix; Mais il te faut eclaircir de la par un autre exemple; As-tu jamais aſſiſté aux Jeux de la Grece?

HERMOTIME. Ouy, & en divers lieux. Tout nouvellement aux Ieux Olympiques, j'estois à la ganche des Iuges, pour voir de plus prés ce qui se passoit.

LYCINUS, Sçais-tu comme on fait pour aparier les combattans ?

HERMOTIME. Autrefois, quand Hercule y presidoit, on prenoit des feüilles de laurier.

LYCINUS. Je ne demande pas ce qui se faisoit autrefois, mais ce qui se fait maintenant.

HERMOTIME. On prend une urne, dans laquelle on met des balottes de la grosseur d'une féve, où il y a écrit un A, ou un B, ou quelqu'autre lettre semblable, & toûjours deux de chacune. Alors, les champions s'avancent l'un aprés l'autre, & font leur priere à Jupiter, puis mettent la main dans l'urne; mais le Heraut étendant sa verge les empéche de lire, julqu'à ce qu'ils ayent tous tiré. Auſſi-toſt l'un des Juges, ou quelqu'autre, car il ne m'en ſouvient pas bien, prend la balotte, de chacun, & aparie ceux qui ont les lettres ſemblables : Que ſi le nombre des Athlettes eſt impair, celuy qui a la lettre unique ſe bat contre le vainqueur, qui n'eſt pas un petit avantage, parce qu'il vient tout frais au combat, contre un qui eſt déja laſſé.

Quand le nombre des combattans eſt pair.

LYCINUS. Arreſte; Voila ce que ie voulois. N'eſt-il pas vray qu'on ne ſçauroit reconnoiſtre celuy qui a la lettre vnique que l'on n'ait veu toutes les autres ? Pour reprendre donc tous nos exemples; comme on ne peut deviner celuy qui doit combattre le dernier, ou qui a dérobé le vaſe; ou quel eſt le chemin qui va à Corinthe qu'on ne les ait examinez tous : On ne peut connoiſtre

quelle eſt la meilleure de toutes les Sectes, ſans les avoir toutes épluchées; puiſque ſi l'on en a oublié quelqu'une, ce ſera peut-eſtre celle-là qui aura trouvé la verité. C'eſt ainſi que pour dire quel eſt le plus beau de tous les hommes, il faut les avoir tous veus; or c'eſt la beauté ſouveraine que nous cherchons.

HERMOTIME. J'en tombe d'accord.

LYCINVS. Et ſçais-tu quelqu'un qui ait couru toutes les Sectes & examiné toute leur doctrine? car ſi cela eſtoit, tu nous delivrerois d'une grande peine?

HERMOTIME. Il ſeroit difficile d'en trouver.

LYCINVS. Que ferons-nous donc, Hermotime, perdrons-nous pour cela courage, ou ſi nous tâcherons de faire nous-meſmes ce que perſonne n'a encore fait, de tout voir & examiner? Si ce n'eſt que ce que nous avons dit y repugne, que depuis qu'on s'eſt une fois embarqué dans un vaiſſeau, il faut, en dépit qu'on en ait, ſuivre ſa route, & qu'on n'arrive nulle part, quand on change à toute heure de chemin.

HERMOTIME. Il nous faudroit, comme à Theſee, le fil d'Ariadne, pour nous démeſler de ce labyrinthe.

LYCINVS. Suivons le conſeil de cét Ancien, de demeurer ſur la défiance, ſans adjoûter foy à tout ce qu'on dit; & comme un bon Juge, donnons audience à toutes les parties l'une après l'autre.

HERMOTIME. C'eſt bien fait.

LYCINVS. A qui nous adreſſerons-nous le premier? Veux-tu que ce ſoit à Pythagore? Combien penſes-tu qu'il faille de temps pour apprendre ſa doctrine? ſeras-ce aſſez de dix ans,

sans y comprendre les cinq années du silence, mais il en faudra donner autant à Platon, à Aristote, à Diogene, à Pyrrhon & à Epicure; sans parler de Stoïques, puis que tu as tantost dit qu'à peine quarante ans suffiroient. Et pour montrer que ie n'en prens pas trop, il ne faut que te ressouvenir combien tu connois de Philosophes de toutes Sectes, qui ont plus de quatre-vingts ans, qui publient tout-haut qu'ils ne sont encore que des novices. Si tu n'en veux croire Socrate, qui ne faisoit pas profession de tout sçavoir, mais de ne sçavoir rien Cependant, cela fait cent ans, en prenant seulement dix Sectes.

HERMOTIME. Je voy bien déja qu'il est impossible de les apprendre toutes.

LYCINUS Que ferons-nous donc? faudra-t-il renoncer à nostre maxime, de ne se point determiner qu'on ne les ait toutes épluchées? Car si nous faisons autrement, nous marcherons en ténebres, & broncherons à chaque pas prenant la premiere chose qui se presentera, pour la verité, faute de la bien connoistre, & quand nous l'aurons rencontré, nous ne sçaurons pas asseurément si c'est elle, parce qu'il y a plusieurs mensonges qui luy ressemblent.

HERMOTIME. Tu me mets fort en peine, Lycinus, & ie croy que ie suis sorty aujourd'huy de chez moy à la male-heure, veu que ie pensois estre déja bien avant dans la recherche de la Verité, & ie voy qu'il est impossible de la trouver.

LYCINUS. Ce n'est pas à moy qu'il s'en faut prendre, mais à ceux qui t'ont mis au monde ou plûtost à la Nature, qui ne t'a pas donné d'assez bons yeux ni une assez longue vie pour la découvrir. Je te diray seulement, qu'elle n'a pas

tant d'éclat que le mensonge ; mais qu'elle parle plus librement; ce qui la rend souvent importune. Considere que tu t'és voulu mettre en colere contre moy, pour avoir levé un peu le voile qui la couvroit. Mais si tu aymois une statuë ; & que ie t'eusse fait voir que tu n'en sçaurois joüir, faudroit-il pour cela me prendre à partie, au lieu de me rendre graces pour t'avoir détrompé ?

HERMOTIME. Que ferons-nous donc, renoncerons-nous à la Philosophie ?

LYCINUS. Je ne dis pas cela ; mais seulement que pour bien faire il faut reconnoistre & examiner toutes les Sectes, avant que de s'embarquer en pas une, de peur de s'égarer en voulant prendre party. N'és tu pas de cette opinion ?

HERMOTIME. Je ne sçay que répondre, puis qu'il faudroit pour cela vivre autant que le Phénix; & qu'on ne se peut fier à des gens qui ne sont pas d'accord entr'eux, & qui se déchirent les uns les autres, ou par malice, ou par envie, ou par ignorance. Mais si cela est, tu és donc le seul qui ait découvert la verité ?

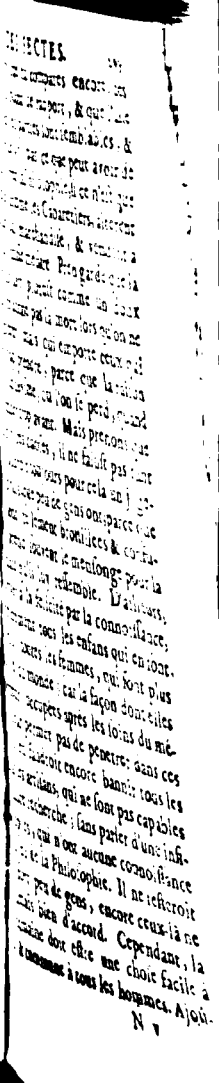
LYCINUS. Je ne ne dis pas cela, mais que ie l'ignore comme les autres.

HERMOTIME. On pourroit dire, ce me semble, qu'encore qu'il fût necessaire d'examiner toutes les Sectes, pour sçavoir quelle est la meilleure, il ne faudroit pas tant de temps pour cela; puisque, comme dit le Proverbe, on peut juger par un échantillon de toute la piece, comme Phidias jugea de la grandeur du lyon à voir sa griffe. Ainsi, en courant les principaux dogmes de chaque Secte, ce qu'on peut faire en peu d'heures, on verroit bien à peu prés ceux qui ont raison, sans une recherche si curieuse.

Lycinus. J'ay bien oüy dire, qu'on pouvoit juger d'une partie par le tout, mais non pas du tout par une partie; & ton exemple ne conclud rien: Car Phidias n'eust pas jugé de la grandeur du lyon par sa griffe, s'il n'eust jamais veu de lyon, comme à voir la main d'un homme on ne jugeroit pas de qui il est, si l'on n'avoit jamais veu d'homme. Ainsi, tu ne peux bien sçavoir ce qui est honneste, où consiste la felicité des Stoïques, que tu ne sçaches le reste de leur doctrine. Car encore que tu puisses apprendre en peu de temps leurs sentimens touchant la fin, & les principes des choses, tu ne peux sçavoir s'ils ont raison, que tu n'ayes examiné toutes leurs preuves, ce qui n'est pas l'ouvrage d'un iour. Autrement, pourquoy auroient-ils fait tant de volumes, pour prouver ce peu de chose qui te semble si facile? Il vaudroit mieux, & ce seroit le plus court, de consulter quelque Devin à chaque proposition, pour sçavoir si elle est vraye, ou bien égorger des victimes, pour essayer de voir dans leurs entrailles ce qu'on ne peut voir dans son esprit. Mais si tu veux ie te donneray une invention plus facile & de moindre dépence, qui est de faire des marques qui portẽt emprint le nom de chaque Secte, & de tirer au sort la premiere qui viendra?

Hermotime. Cela seroit ridicule; mais comme ceux qui veulent achetter du vin, ne vont pas fureter tous les cabarets de la ville, mais quand ils en trouvent un bon ils s'y tiennent, & ne boivent pas tout le tonneau pour en juger, mais se se contentent de quelques gouttes; Qui empêche de faire la mesme chose dans la Philosophie.

Lycinus. Que tu és glissant, Hermotime, quand on te pense tenir tu échappes; mais tu n'as



rien fait, parce que tu compares encores des choſes qui n'ont point de rapport, & que l'une eſt un Tour dont les parties ſont ſemblables, & l'autre non. Je ne voy pas ce que peut avoir de commun le vin avec la Philoſophie, ſi ce n'eſt que les Philoſophes, comme les Cabaretiers, alterent & boroüillent leur marchandiſe, & vendent à faux poids & à fauſſe meſure. Prens garde que la Philoſophie ne ſoit plûtoſt comme un doux poiſon, qui ne donne pas la mort lors qu'on ne fait qu'en goûter, mais qui emporte ceux qui en veulent trop prendre, parce que la raiſon humaine eſt un abyſme, où l'on ſe perd, quand on le veut ſonder trop avant. Mais prenons que pour examiner ces choſes, il ne faluſt pas tant d'années, il faudroit toûjours pour cela un jugement tres-exquis, que peu de gens ont; parce que les choſes ſont tellement broüillées & confuſes, qu'on prend ſouvent le menſonge pour la verité, à cauſe qu'il luy reſſemble. D'ailleurs, s'il faut arriver à la felicité par la connoiſſance, voila premierement tous les enfans qui en ſont bannis, puis, toutes les femmes, qui ſont plus de la moitié du monde; car la façon dont elles ſe gouvernent, occupées aprés les ſoins du ménage, ne leur permet pas de penetrer dans ces myſteres. Il en faudroit encore bannir tous les villageois & les artiſans, qui ne ſont pas capables d'une ſi haute recherche; ſans parler d'une infinité de peuples, qui n'ont aucune connoiſſance des Lettres ni de la Philoſophie. Il ne reſteroit donc que fort peu de gens, encore ceux-là ne ſont-ils jamais bien d'accord. Cependant, la felicité humaine doit eſtre une choſe facile à obtenir, & commune à tous les hommes. Ajoû-

tez à cela, que les plus habiles se trompent à toute heure dans la recherche de la Verité, semblables à des pecheurs, qui aprés avoir jetté leur filet, sentant quelque chose de pesant, pensent avoir pris bien du poisson, & trouvent que ce ne sont que des pierres. Je dis davantage, qu'aprés avoir couru toutes les Sectes, on ne peut sçavoir encore si la Verité n'est point quelqu'autre chose que tout cela.

HERMOTIME. Comment ?

LYCINUS. Si quelqu'un, par exemple, prenoit vingt jettons dans sa main, & donnoit à deviner combien il y en a, ne se peut il pas faire que tous se trompassent au compte ? De mesme, en la Philosophie, l'un dit que la felicité consiste dans la Vertu ; l'autre dans la Volupté ; celuy-cy dans le Sçavoir ; celuy-là dans les Honneurs ou les richesses, ne se peut-il pas faire, comme j'ay dit, que ce ne soit rien de tout cela ? Mais nous nous hastons de courir, sans sçavoir si nous sommes dans le chemin. Il faloit s'enquerir auparavant, si la Verité estoit le partage des hommes, & s'il y avoit quelqu'un qui l'eust trouvvée?

HERMOTIME. Tu veux donc dire, que quand nous sçaurions tout ce qui a jamais esté dit sur ce sujet, nous ne serions pas asseuré de l'avoir !

LYCINUS. C'est une consequence necessaire de ce raisonnement.

HERMOTIME. C'est donc peine perduë d'étudier en Philosophie ?

LYCINUS. Il le semble ; Car nous trouvons premierement, qu'il faut choisir quelle Secte est la meilleure, mais que pour cela il faudroit un temps qui surpasse la vie de l'homme ; sans par-

ler des affaires & des maladies, qui l'occupent ou qui la traversent : Aprés, qu'il faut un jugement tres-exquis ; enfin, qu'il est mesme incertain si l'on peut trouver la Verité. Il seroit donc besoin d'abord, de trouver quelqu'un qui nous apriſt à la connoistre ; autrement, le premier imposteur fera de nous ce qu'il luy plaira, comme de l'eau répanduë sur une table, que l'on conduit du doig où l'on veut, ou comme une girouëtte qui tourne à tout vent.

HERMOTIME. Tu as raiſon ; il faut trouver quelqu'un qui nous l'enſeigne. Je t'ay beaucoup d'obligation, de m'avoir abregé le chemin.

LYCINUS. Tu en és plus éloigné que iamais ; car aprés avoir trouvé quelqu'un qui faſſe profeſſion de discerner le vray d'avec le faux, il faut, pour luy ajoûter foy, estre asſeuré qu'il ne ſe trompe point. Et quiprendrons-nous pour cela ? car pour juger d'un habile homme, il faut estre auſſi habile que luy ; & celuy-là aura beſoin encore du témoignage d'un autre, ce qui iroit à l'infiny. D'ailleurs, toutes les demonſtrations qu'on publie, ne ſont ni certaines ni évidentes, & prouvent ſouvent des choſes douteuſes par d'autres qui le ſont encores plus ; ſi bien qu'à l'exemple de ceux qui courent dans un rond, on ſe retrouve toûjours au lieu d'où l'on eſt party.

HERMOTIME. Toute la peine donc que j'ay priſe juſqu'à cette heure, eſt inutile ?

LYCINUS. J'en ſuis bien fâché ; mais tu as bien des compagnons, ce qui te doit ſervir de quelque conſolation ; car tous les Philoſophes ſe tourmentent de ce qu'ils n'entendent point, & ont des deſirs & des deſſeins au deſſus de leur portée. Tu fais donc comme un homme

qui se plaindroit de ce qu'on l'auroit éveillé au milieu d'un songe agreable. Car lors que les Philosophes se promettent des montagnes d'or, & qu'ils font les Rois & les Dieux sur le papier; si leur valet leur vient demander quelque chose des necessitez de la vie, ils se mettent en colere, comme si on les tiroit du ciel en terre, & de l'opulence à la pauvreté. En un mot, la Beatitude imaginaire que tu te figurois tantost, n'est guere differente des Chimeres & des Hippogrifes, & autres fictions poëtiques, qui plaisent à l'esprit par la nouveauté. Comme donc Medée devint amoureuse de Jason, sans l'avoir veû, tu t'és passionné pour une chose que tu ne connoissois pas, & que tu ne pouvois obtenir. Et la cause de cela, vient, à mon avis, de ce que le premier qui se l'est imaginé, a esté assez adroit pour le persuader aux autres; & personne ne s'est aviſé de tourner la teste, pour voir s'il estoit dans le chemin, mais il a suivy aveuglément la trace de ceux qui l'ont devancé; outre que chacun s'ennuye de sa condition, & croit toûjours trouver la felicité en ce qui luy manque. Car nous sommes si promts, que sans nous enquerir davantage si ce qu'on nous dit est veritable, nous nous laissons aller inconsideremẽt à la premiere opinion qui se presente, & sommes emportez aprés par la consequence des choses; comme si nous avions accordé une fois que deux fois deux sont cinq, on concluroit en suite que quatre fois deux sont dix, & cent autres absurditez. C'est ainsi que fait la Mathematique, qui aprés avoir basty sur des fondemens qui ne sont point, une longueur sans largeur, un point qui ne se peut diviſer, croit que le reste qu'elle

enseigne sont des veritez infaillibles. Ainsi, après avoir accordé les principes de chaque Secte, nous sommes contrains de croire les consequences qu'on en tire, encore qu'elles soient fausses. Cependant, nous vieillissons dans nostre erreur, sans obtenir ce que nous cherchons, ni découvrir l'imposture, & ceux qui la reconnoissent ont honte de se dedire en leur vieillesse, & de confesser qu'ils se sont trompez, & occupez toute leur vie à des fadaises. Car s'ils avoüoient leurs fautes, ils ne seroient plus respectez comme auparavant. Que si nous en trouvons quelqu'un qui ait la hardiesse de l'avoüer, celuy-là merite veritablement le titre de Philosophe ; les autres sont des Charlatans, qui ignorent la verité ou qui la déguisent. Mais posons que la Philosophie Stoïque soit la meilleure, encore faudra-t-il considerer si nous pouvons arriver au but qu'elle nous propose, & si ce n'est point en vain qu'on y travaille. Veritablement, elle promet beaucoup, Qu'on sera seul riche, sage, sçavant, roy de ses passions; mais nous l'apprendrions mieux, si nous pouvons trouver quelqu'un qui y soit parvenu. En connois-tu de la sorte ?

HERMOTIME. Non.

LYCINUS. Pourquoy donc se donner tant de peine pour arriver en un lieu, où ni toy, ni ton maistre, ni le sien, ni pas un de leurs devanciers ne sont arrivez ? Tu ne sçaurois dire qu'il suffise d'en approcher ; car celuy qui est à la porte, n'est pas plus dedans, que celuy qui en est à cent lieuës ; mais il a seulement plus d'inquietude, parce qu'il voit de plus prés ce qui luy manque. D'ailleurs, je veux que tu sois fort proche, il y a déja tant de temps que tu tra-

vailles,& tu dis qu'il te faut encore plus de vingt années : As-tu lettres de vivres jusques-là, à l'âge où tu es. Mais posons le cas que tu y arrives, & que tu trouves ce que tu cherches, combien en joüiras-tu ? C'est comme si quelqu'un se laissoit mourir de faim en travaillant, toûjours à acquerir de l'appetit. On dit que la Vertu consiste dans l'action ; c'est à dire, à vivre justement, sagement, fortement ; mais vous autres Stoiciens, & quand ie dis vous,ie pense dire les plus grands de tous les Philosophes, laissant là les choses essentielles qui ne sont point contestées, vous travaillez à apprendre des termes barbares, & à faire des argumens cornus ; & celuy qui y est le plus sçavant, & estime le plus habile. Ainsi quittant le fruit qu'on peut tirer de la Philosophie, vous vous attachez à l'écorce. N'estce pas ce que vous faites dans vos écoles, depuis le matin jusqu'au soir.

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINUS. Ne vous reprocheroit-on pas donc à bon droit que vous prenez l'ombre pour le corps, & que vous courez toute vostre vie après un fantosme, quoy que vous pensiez faire une chose fort utile ? Dy-moy, ie te prie, voudrois-tu estre semblable à ton Precepteur, à la reserve de la science,aussi colere, aussi quereleux, aussi avare, aussi gourmand, aussi voluptueux, encore qu'il ne le semble pas? Veux-tu que ie te die à ce propos ce que repõdit l'autre jour un simple Bourgeois à un Philosophe qui est suivy de toute la jeunesse ? Car comme il se vouloit faire payer d'un de ses écoliers, & luy reprochoit en colere,que le mois estoit échû, son oncle prenant la parole : Cesse,luy dit-il, de croire que mon ne-

veu t'ait fait une grande injure, si n'ayant acheté de toy que des paroles, il ne t'a pas si-tost donné de l'argent. Outre que tu n'as rien perdu de tout ce que tu luy as apris: ce que nous desiriõs le plus sa mere & moy, lors que nous le mismes entre tes mains, c'estoit de le rendre plus vertueux, & il n'est rien moins que cela. Car il a violé la fille de nostre voisin, & couroit fortune de la vie, si l'on n'eust accommodé l'a faire pour de l'argent. En outre il a batu sa mere, qui l'avoit surpris cõme il emportoit quelque chose de la maison, pour fripponner avec ses camarades. Il n'y a que le mensonge & l'effronterie, & autres vertus semblables où il a fait grand progrés, car il estoit beaucoup plus sage & plus modeste, quand nous te l'avons donné; Cependant, j'aimerois mieux qu'il eut apris à se corriger de quelques-uns de ses défauts, que cent sottise, dont il nous rompt la teste tous les jours, Qu'un Crocodile a pris un enfant, qu'il a promis de rendre pourvû qu'on luy die ce qu'il a resolu d'en faire; Que s'il est jour il n'est pas nuit; & autres semblables fadaises. Enfin il ne dit rien de ce qu'on sçait, ou qu'on ne veut pas sçavoir, & croit quand il sçaura tout cela, que riẽ n'empêchera qu'il ne soit parfaitement sage, & qu'il ne considere le reste des hommes que cõme des fourmis ou des mouches. Comme on reprochoit dõc cela à ce Philosophe, il répondit que la Philosophie luy avoit servi de bride, & que s'il ne l'eût aprise, au lieu qu'il n'a fait que batre sa mere, il l'eût peut-estre tuée; Qu'il faut dire de lui ce que disent les nourices quand elles envoiẽt leurs enfans à l'école. *Que s'ils n'y font point de bien ils n'y font point de mal:* Que pour luy il avoit fait ce qui estoit de son devoir, & qu'on le fist inter-

roger par un Philosophe de leur secte, qu'il le satisferoit sur tout. Voila ce que dit ce Docteur; mais pour toy, tu n'as pas appris la Philosophie pour t'empêcher de devenir pire, mais pour en devenir meilleur.

HERMOTIME. Que veux-tu que ie te die? ie suis si touché de tes raisons, que ie regrette mille fois la peine que j'ay prise pour ne rien sçavoir. Maintenant, que tu m'as dessillé les yeux, ie voy clairement la vanité des choses que j'ay admirées, & pleure le temps que j'ay perdu en des curiositez fâcheuses & inutiles.

LYCINUS. Il n'est pas question de pleurer; mais de prendre pour toy la consolation que donna le renard des fables, à celuy qui s'amusoit à conter les vagues, & qui s'estoit mépris au compte. Car il luy dit, qu'il n'avoit qu'à conter celles qui restoient, sans se mettre en peine de celles qui estoient écoulées, veu qu'aussi-bien il en estoit passé, une infinité de semblables avant qu'il se mist à conter. Contente-toy donc desormais de vivre comme les autres, sans faire des desseins au dessus de ta portée, ni avoir honte d'estre devenu sage un peu tard. Du reste, ce que j'ay dit, n'est point par une haine particuliere que j'aye contre les Stoïques; au contraire, j'ay choisi leur Secte comme la principale, pour confondre en elle toutes les autres.

HERMOTIME. Je te promets de changer maintenant, non seulement de vie, mais d'habit & de contenance, & d'en prendre une plus reglée, & plus humaine, pour faire voir que j'ay renoncé à toutes ces sottises, & plût à Dieu que ie pusse oublier tout ce que j'en ay appris. Je prendrois volontiers pour cela de l'ellebore comme

fit Chrysipe, quoy que pour un different sujet. Cependant, ie t'ay beaucoup d'obligation de m'avoir détrompé, il me semble que tu m'es apparû comme les étoiles de Castor & de Pollux, pendant la tempeste. A peine que ie ne me fasse couper les cheveux, comme ceux qui sont échappez du naufrage; ie fuiray à l'avenir la rencontre d'un Philosophe, comme celle d'un furieux ou d'un chien enragé.

HERODOTE, OU AETION.

Il se sert des exemples d'Herodote & d'Aëtion, pour justifier sa conduite.

QUon seroit heureux de pouvoir imiter Herodote, ie ne dis pas en toutes ses perfectiõs car ce seroit un trop grand souhait; mais ou en la beauté du discours, ou en la gravité des Sentences, ou en la delicatesse de sa langue Jonique, ou enfin en mille autres avantages, qui font tomber la plume des mains de tous ceux qui le voudroiét entreprendre. Mais ce qu'il fit lors qu'il sortit de son pays, peut estre imité aisément. Car aprés avoir deliberé en soy-mesme des moyens qu'il tiendroit pour se rendre illustre, il crut qu'il seroit trop long de courir par toutes les villes, & se presentant aux jeux Olympiques, où toute la Grece estoit assemblée, il recita son histoire avec tant d'aplaudissement, qu'on donna le nom de Muses a ses livres! Il devint donc, en moins de rien, plus celebre que ceux qui avoient gagné le prix des jeux, & l'on crioit par tout, lors qu'il passoit. Voila celuy qui a si dignemẽt chanté nos victoires, & celebré les avantages que nous avons

remportez sur les Barbares. Par cet artifice il obtint l'aprobation generale dans une seule assemblée, & au lieu d'un Herault qu'ont les autres victorieux, il eut toute la Grece pour Trompette de ses loüanges. Son exemple fut suivy depuis par le Rheteur Hippias, qui estoit Grec, & en suite par plusieurs autres, qui se sont signalez de même par des harangues publiques. Mais il n'est point besoin d'aleguer les Anciens, puis que de nostre temps Aëtion exposa publiquement aux jeux Olympiques le tableau des amours de Roxane & d'Alexandre, ce qui luy acquit tant de reputation, que celuy qui presidoit aux ieux luy dõna sa fille en mariage. Ce devoit estre un merveilleux tableau, direz-vous, pour élever un Peintre à un si haut degré d'honneur. Je vous en veux faire la description pour en donner quelque idée à ceux qui n'ont point esté en Italie, où est maintenant une si excellente piece. C'est une chambre magnifique où l'on voit assise sur son lit Roxane toute éclatante de gloire, mais plus brillante encore par sa beauté, quoy qu'elle baisse les yeux de honte, pour la presence d'Alexandre qui est debout devant elle. Mille petits amours soûrians voltigent autour, dont les uns lévent son voile par derriere, comme pour la montrer au Prince, les autres la deshabillent. Quelques-uns tirent Alexandre par le manteau comme un ieune Epoux plein de pudeur, & le presentent à sa maistresse. Il met à ses pieds sa couronne, en la compagnie d'Ephestion, qui tient un flambeau à la main, & qui s'apuye sur un beau garçon qui represente l'Hymenée. Voila le principal dessein du tableau. A costé sont d'autres petits Amours qui folâtrent avec ses armes. Les uns portent la

Prodicus Ceus, Anaximenes Chius, Polus Agrigentinus.

Proxenidés.

lante, tout courbé comme des porte-faix sous un fardeau trop pesant, les autres son bouclier, sur lequel il y en a un d'assis, qu'il meinent comme en triomphe, tandis qu'un autre est en embuscade dans la cuirace, qui les attend au passage pour leur faire peur. Et cette galenterie n'est pas inutile, mais elle sert à faire voir l'humeur belliqueuse d'Alexandre, qui au milieu des plaisirs n'abandonnoit pas le soin de la guerre. Voila la description de ce chef-d'œuvre, qui par la feinte representation d'un mariage, en produisit un veritable. Maintenant pour en faire l'application, ie diray qu'à l'exemple d'Herodote & d'Aëtion ve voulant faire connoistre à mon entrée dans la Macedoine, sans courre par tout en une saison fâcheuse, j'ay choisi cette illustre Compagnie, qui n'est pas composée d'une vile populace, comme celle qui se trouve à des jeux, mais des plus Grands personnages de toute la Grece; & n'est pas assemblée dans les deserts de Pise sous des huttes & des cabanes, mais dans une ville magnifique, où elle represente comme les Etats de la Province, si bien qu'elle ne cede en rien en la solemnité des jeux Olympiques. A la verité, si vous me comparés à ces deux Heros, ie seray fort peu de chose; mais en me considerant separément, ie meriteray peut estre quelque estime.

Philosophes, Orateurs, Historiens.

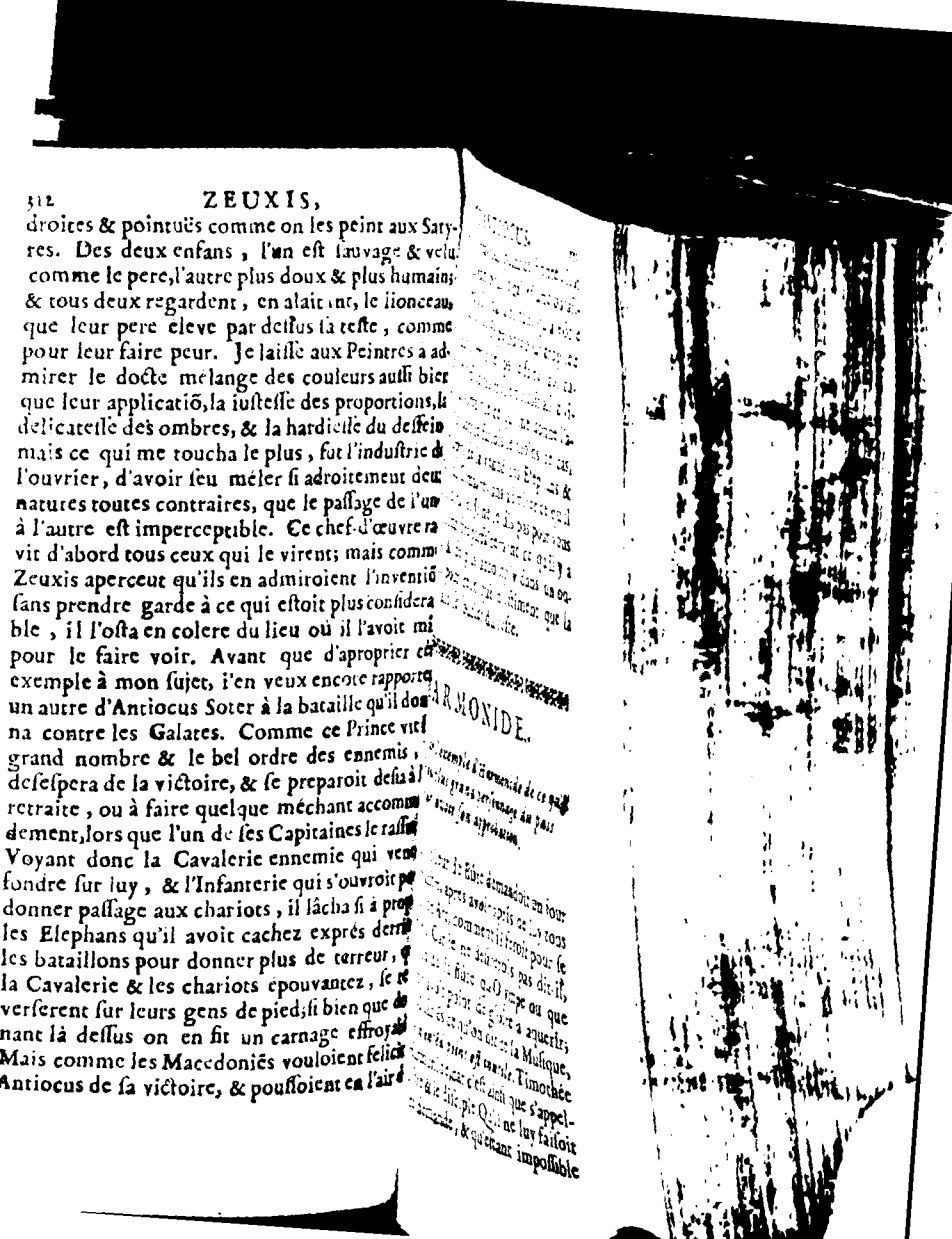
ZEUXIS, OU ANTIOCUS.

C'eſt comme une Apologie de ſa façon d'écrire dont il y a déja quelque choſe dans le Traitté contre celuy qui l'avoit appellé Promethée.

COmme ie me retirois l'autre jour, après vous avoir lû mõ ouvrage, pluſieurs de ceux qui l'avoient oüi m'aborderent, & m'ayant ſalüé fort civilement, me reconduiſirent chez moy, avec des loüanges qui me faiſoient rougir, & que j'aurois honte de rapporter à d'autres qu'à mes amis. Ce qu'ils admiroient d'avantage dans ma façon d'écrire, c'eſtoit la nouveauté de l'invention, dont chacun rapportoit quelque exemple qui l'avoit le plus touché; Car ils n'avoient point de ſujet de vouloir flatter un étranger comme moy, de qui ils n'avoient rien à eſperer ni à craindre. Ces loüanges, quoy qu'elles me chatoüillaſſent l'oreille, me laiſſoient neantmoins quelque regret, en ce qu'ils ſembloient n'admirer en mes ouvrages que la nouveauté, comme on dit qu'une chanſon, quelque mauvaiſe qu'elle ſoit, eſt bonne quand elle eſt nouvelle. Je diſois donc en moy-meſme. Quoy! n'ay-je aucun avantage par deſſus les autres, que de ne pas ſuivre leur route? N'y a-t-il pas du choix & de l'agencement dans mes paroles; de la force & de la delicateſſe dans mes penſées; de la vigueur dans mon expreſſion; de l'ordre & de la conduite dans tout mon diſcours? Voila ce qui eſt digne de loüange, & non pas la nouveauté, qui ne doit eſtre eſtimée que comme la bordure du tableau.. Je vous veux

conter, à ce propos l'histoire de Zeuxis, qui a emporté la gloire du plus grand Peintre qui fut iamais, & qui ne s'amusoit point à representer des choses ordinaires comme les autres, mais tâchoit tousiours de montrer l'excellence de son Art sur de nouveaux sujets. Entre tous ses grands dessins, celuy qui m'a le plus touche c'est la Centaure, dont i'ay veu une copie à Athenes ; car l'original fut emporté par Sylla, & perit sur mer avec plusieurs autres raretez de la Grece. Je vous la vais donc depeindre, au moins mal qu'il me sera possible, non pas pour pretendre la gloire d'exceller dans les descriptions, mais parce que l'ennuiement qu'elle me donna a servi à me la mieux imprimer dãs l'esprit. C'est une Centaure couchée sur l'herbe, dont la partie animale est etenduë par terre, & celle qu'elle a de femme est relevée à demy & appuyée sur le coude. Elle alõge les pieds de derriere, & trousse ceux de devant, en recourbant l'un, & pinçant la terre de l'autre, comme font les chevaux quand ils se veulent redresser. Elle se panche un peu sur le costé pour donner à teter à ses petits, dont elle tient l'un entre ses bras, qu'elle alaite avec ses mamelles de femmes, & l'autre est pendu à celles qu'elle a de cavale. Au haut du tableau, est le Centaure comme en sentinelle, qui ne paroist qu'a demy, & leur montre un faon de lionne, qu'il a pris. Quoy qu'il semble soûrire, il a neãtmoins la mine farouche & la perruque affreuse, outre qu'il est presque tout velu. Mais sa femme, aussi mignõne qu'il est sauvage, a la moitié du corps de ces belles cavales de Thessalie, qui n'ont point encore esté domptées, & l'autre moitié de la plus belle femme du monde, hormis qu'elle a les oreilles

droites & pointuës comme on les peint aux Satyres. Des deux enfans, l'un eſt ſauvage & velu comme le pere, l'autre plus doux & plus humain; & tous deux regardent, en alaitant, le lionceau que leur pere eleve par deſſus la teſte, comme pour leur faire peur. Je laiſſe aux Peintres a admirer le docte mélange des couleurs auſſi bien que leur applicatiõ, la juſteſſe des proportions, la delicateſſe des ombres, & la hardieſſe du deſſein; mais ce qui me toucha le plus, fut l'induſtrie de l'ouvrier, d'avoir ſeu méler ſi adroitement deux natures toutes contraires, que le paſſage de l'une à l'autre eſt imperceptible. Ce chef-d'œuvre ravit d'abord tous ceux qui le virent; mais comme Zeuxis aperceut qu'ils en admiroient l'inventiõ ſans prendre garde à ce qui eſtoit plus conſidérable, il l'oſta en colere du lieu où il l'avoit mis pour le faire voir. Avant que d'aproprier cet exemple à mon ſujet, j'en veux encore rapporter un autre d'Antiocus Soter à la bataille qu'il donna contre les Galates. Comme ce Prince vit grand nombre & le bel ordre des ennemis, deſeſpera de la victoire, & ſe preparoit deſia à la retraite, ou à faire quelque méchant accommodement, lors que l'un de ſes Capitaines le raſſeura. Voyant donc la Cavalerie ennemie qui venoit fondre ſur luy, & l'Infanterie qui s'ouvroit pour donner paſſage aux chariots, il lâcha ſi à propos les Elephans qu'il avoit cachez exprés derriere les bataillons pour donner plus de terreur, que la Cavalerie & les chariots épouvantez, ſe renverſerent ſur leurs gens de pied; ſi bien que donnant là deſſus on en fit un carnage effroyable. Mais comme les Macedoniẽs vouloient feliciter Antiocus de ſa victoire, & pouſſoient en l'air de



ARMONIDE.

cris de ioye : N'avez-vous point de honte, leur dit-il de faire les vains pour le gain d'une bataille, que vous devez plus tost à la fortune qu'à vôtre valeur : de sorte qu'il ne fit peindre pour trophée qu'un Elephant. Il seroit temps de faire l'application de ces deux Histoires si elle n'estoit assez visible. Car vous voyez que ce qui me donne l'avantage, c'est ce dont ie faisois le moins de cas, & qu'on est surpris de la venuë des Elephans & de la semelle du Centaure, sans admirer ce qu'il y a de plus admirable. Je ne le dis pas pour vous qui sçavez connoistre parfaitement ce qu'il y a de plus beau & de plus accomply dans un ouvrage ; mais pour ceux qui n'estiment que la nouveauté, sans se soucier du reste.

HARMONIDE.

Il se iustifie par l'exemple d'Harmonide de ce qu'il s'adresse au plus grand personnage du pais pour avoir son approbation.

VN grand joüeur de flûte demandoit un jour à son maistre, apres avoir apris de luy tous les secrets de son Art, comment il feroit pour se rendre illustre : Car ie ne desirerois pas dit-il, joüer aussi bien de la flûte qu'Olympe ou que Marsyas s'il n'y avoit point de gloire à aquerir ; & ie dis des Musiciés ce qu'on dit de la Musique, *Quelle qu'õ n'entẽd point est inutile.* Timothée repondit à Harmonide, car c'est ainsi que s'appelloient le maistre & le disciple. Qu'il ne luy faisoit pas une petite demande, & qu'estant impossible

de joüer devant tout le monde, il faloit tâcher de gagner l'estime de ceux qui estoient capables d'en donner. Car les ignorans, dit-il, ont accoûtumé de s'en fier aux autres, comme dans les spectacles chacun aplaudit aux Acteurs, mais peu ajugent la victoire. Harmonide ne sçeut profiter de cét avis; car la premiere fois qu'il monta sur le Theatre public, il expira pour l'avoir voulu prendre d'un ton trop haut, & mourut sans estre couronné. Mais cela ne s'adresse pas seulement à luy, c'est à tous ceux qui se veulent rendre illustres dans quelque profession que ce soit. Je me suis donc presenté à vous, pour me faire connoistre, comme à celuy qui a l'aprobration generale, & de qui les sentimens sont la regle de tout les autres. Les Rois de Lacedemone n'avoiét que deux voix dans le Conseil, mais vous les avez toutes, & vos réponses sont autant d'oracles, qu'on revere d'autant plus qu'ils sont toûjours clairs & salutaires. C'est ce qui me rassure dans la grandeur de mon dessein, outre, que ie pense estre à vous en quelque sorte, puis que ie suis d'une ville dont vous avez pris la protection, & que vous avez comblée de vos faveurs tant publiques que particulieres. S'il arrive donc que ie n'aye pas assez de voix pour remporter le prix, Ajoûtez-y vostre suffrage, comme celuy de Minerve; Aussi bien si ie n'avois vostre approbation, celle des autres ne me sufiroit pas; & sans elle, ie comte pour rien toute ma gloire. C'est vous qui devez apprendre à la posterité ce qu'elle doit croire de mes ouvrages, & ie m'adresse à vous comme aux Dieux, pour confirmer la reputation que les hommes m'ont donnée, afin que i'aye plus d'assurance de paroistre desormais en public; car il n'y

n'y a plus d'assemblée à redourer à celuy qui a triomphé aux Jeux Olympiques.

LE SCYTHE, OV L'ETRANGER.

Ce discours a quelque chose de semblable au sujet du precedent; car par l'exemple de Toxaris qui mena Anacarsis chez Solon comme à l'abregé de toute la Grece, il s'adresse à ceux à qui il parle, pour avoir le suffrage public.

ANACARSIS n'est pas le premier qui vint de Sythie pour apprendre les Sciences à Athénes, car Toxaris y avoit esté avant luy; mais il n'estoit pas comme l'autre de race Royale, ni de ceux qui portent des chapeaux, qui est parmy eux une marque de grandeur; il estoit de ceux qu'on nomme à huit jambes, parce qu'ils n'ont que deux bœufs à leur chariot. Aussi ne retourna-t-il point en son païs, mais il s'habitua à Athénes; & quelque temps apres sa mort, on luy sacrifia comme à un Heros, pour faire voir que les Grecs ont le pouvoir de deïfier, aussi bien que les Scythes, qui dépeschent tous les ans un Ambassadeur vers leur Dieu Zamolxis. Car comme la contagion estoit grande à Athénes, la femme d'un Senateur de l'Areopage vit en songe Toxaris, qui luy commandoit de dire aux Atheniens, que pour faire cesser la peste, il faloit arrouser de vin l'entrée des maisons; ce qu'on fit, & la peste cessa. Soit que la vertu de cette divine liqueur eust la force de purifier l'air, ou que Toxaris qui estoit sçavant dans la Medecine, eust

C'est qu'ils l'y sacrifioient tous les ans un homme.

ue ſecret là deſſus qui n'eſt pas connu de
e monde : Tant y a que par forme de re-
oiſſance, on immole depuis, tous les ans,
eval blanc ſur ſon ſepulcre, d'où cette fem-
: vit monter; car ſon nom fut reconnu par
:aphe, quoy qu'à demy effacée. Mais on
it un Scythe gravé ſur la colonne, avec un
:ndu en une main, & un livre en l'autre, & le
& l'arc ſe voyent encore avec plus de la
ié du corps; le reſte a eſté conſumé par le
s. Ce tõbeau eſt aſſez prés du Dipyle à main
he en allant à l'Academie, & n'eſt pas fort
ifique, mais du reſte ne manque iamais ni
urs ni de courõnes; Car on dit que ce Heros
it encore de la fiévre, ce qui n'eſt pas étran-
pres avoir guery toute une ville de la peſte.
pour venir au ſujet pour lequel ie l'ay ale-
Toxaris vivoit encore lors qu'Anacarſis vint
nénes, & le rencontra un iour par la ruë tout
dit, comme un étranger qui ne ſçait pas les
rs du païs, & n'en entend pas la langue; de
qu'il ſe repentoit d'eſtre venu, & ſe pre-
t déja au retour. Il ne luy fut pas difficile
reconnoiſtre, tant à ſon habit que parce que
it un des grands Seigneurs d'entre les Scy-
ſi bien qu'il l'aborda, & luy demanda s'il
it pas Anacarſis, ce qui le ſurprit tellement,
ailla couler des larmes de joye, de trouver
me de connoiſſance en un païs étranger.
demanda donc ſon nom, ne le pouvant re-
iſtre à cauſe de ſa longue abſence, outre
ſtoit veſtu à la Grecque, la barbe raſe, &
pée, & qu'à ſon diſcours & à ſa façon, on
ris pour un Athenien, tant il eſtoit changé
ſon départ. Comme il ſe fut nommé,

Anacarsis s'enquist si ce n'estoit pas luy qui avoit quitté son païs & sa famille, pour se venir établir en Grece, où l'on disoit qu'il estoit maintenant en grande estime ; & sur la réponse, sçache, luy dit-il, que ie suis l'un de tes adorateurs, & que l'amour de la Grece m'a porté comme toy en cette Province, où j'ay beaucoup souffert depuis ma venuë, servant de joüet aux petis enfans par la nouveauté de mon habit ; sans parler des travaux que j'ay endurez par le chemin. Ie te conjure donc par les Dieux, de me montrer ce qu'il y a de plus remarquable icy, & de m'aprendre les loix & les coûtumes du païs, & me donner la connoissance des grands hommes, qui est le sujet de mon voyage, aussi bien que du tien. C'est avoir bien peu de courage, luy dit Toxaris, de vouloir si-tost quitter la Grece, aprés avoir tant pris de peine pour y venir ; mais elle n'a que trop de charmes pour te retenir lors que tu viendras à la connoistre ; Je te donneray seulement un secret pour apprendre en peu de temps ce que tu desires sçavoir. Il y a un illustre vieillard en cette ville qui a voyagé long-temps en Asie & en Egypte, & conversé avec les Sages du païs ; si bien que les Atheniens l'ont choisi pour leur Legislateur, quoy qu'il ne soit pas fort riche. Si tu peux avoir la connoissance, tu verras en luy toute la Grece, puisque c'est comme un abregé de tout ce qu'il y a de meilleur. Ne tarde donc pas davantage, dit Anacarsis, à me le faire connoistre, & me mene de ce pas chez luy, mais ie crains qu'il ne soit difficile à aborder, & qu'il ne me rebute sur mon nom. Ne crains point, dit Toxaris, ie t'assure du contraire, & qu'il sera bien-aise d'obliger un étranger comme toy, suy-moy, seulement, & vien

faire preuve en sa personne, de la courtoisie & la generosité des Grecs. Mais le voila tout à propos qui s'avance tout rêveur, abordons-le. Reçoy ce present de ma main, Solon. Voicy l'un des plus grands Seigneurs de mon païs, qui l'a quitté pour te venir voir, & pour apprendre de toy les loix & coûtumes de la Grece. Si ie te connois bien, tu ne tromperas point son attente ni la mienne, & d'un honneste Scythe tu en seras un honneste Athénien. Sçache, Anacarsis, que tu as en Solon Athénes & toute la Grece, & que si tu peux obtenir son amitié, tu ne seras plus étranger, mais connu & cheri de tout le monde, tant il y a de perfections renfermées dans ce seul homme. Sa conversation te fera oublier ta patrie, & si tu cherches un amy comme tu dis, tu trouveras icy le but & l'accomplissement de ton dessein; car c'est un modelle de vertu, & l'image vivante de la Philosophie. Rens graces aux Dieux de ce que tu as trouvé un si grand tresor, & ne te plains plus de la fortune, ni ne regrettes les maux que tu as enduré en ton voyage. Il seroit long de dire combien ce present plut à Solon, & ce qu'il répondit à des offres si courtoises. C'est assez de dire qu'ils vécurent depuis dans une parfaite intelligence, & qu'il apprit à Anacarsis tout ce qu'il sçavoit, & luy donna la connoissance des plus grands personnages de la Grece. D'autre costé, Anacarsis ne le pouvoit quitter un moment, tant il estoit charmé de son sçavoir & de sa vertu; de sorte qu'il apprit en peu de temps tout ce qu'il desiroit, & se rendit trés-illustre, chacun croyant que s'il n'eust eu quelque ressemblance aux mœurs de Solon, il n'en eust pas fait son amy. Il est donc le seul

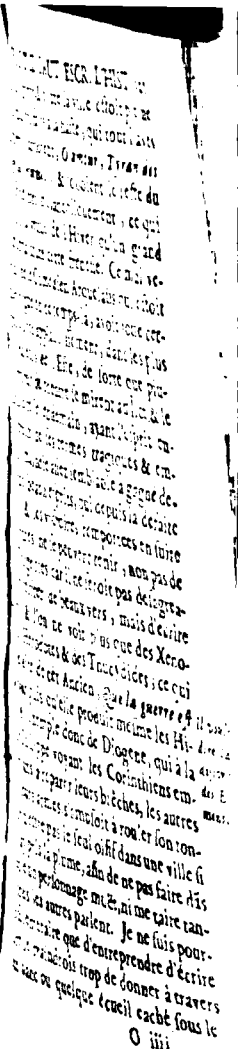
des Barbares qui a esté initié dans les mysteres, & fait citoyen d'Athénes, si l'on en veut croire Theoxéne. Aussi ne retourna-t-il en son païs, comme ie croy, qu'aprés la mort de Solon. Maintenant pour dire ce qui m'a fait tirer Anacarsis de la Scythie, pour venir en Macedoine avec Toxaris & Solon, c'est qu'il m'est arrivé la mesme chose qu'à luy, & ne croyez pas que ie die par vanité. Car les Syriens ne sont pas moins honnestes gens que les Scythes, & ce n'est pas en noblesse ni en grandeur que ie me veux comparer à Enacarsis; mais en ce que ie me trouvay tout surpris, en arrivant icy; tant de la beauté & de la grandeur de la ville, que de la multitude & de la splendeur de ses habitans; de mesme que Telemaque fut remply d'étonnement & d'admiration en voyant le Palais de Menelatis. Car comme j'avois envie de me faire connoistre par quelque ouvrage; puisque ie ne pouvois mieux faire paroistre mon esprit qu'en ce lieu? & que ie manquerois de ceux qui estoient le plus en estime, pour m'adresser à ceux & pour implorer leur protection; ie ne trouvay pas seulement un Toxaris, mais plusieurs; qui aprés m'avoir dit le grand nombre d'honnestes gens dont cette ville estoit remplie, ajoûterent qu'il y en avoit deux principaux tant en noblesse qu'en credit, qui pouvoient disputer de sçavoir & d'éloquence avec les plus grands personnages de la Grece, & estoient également cheris & estimez de tout le monde. Pour leur courtoisie & le reste de leur vertus, il n'est point besoin, dirent-ils, de vous en parler; car vous les reconnoistrez assez vous-mesme. Il suffit de vous dire que l'un est le pere & l'autre le fils, & que le premier peut estre

comparé legitimement à Solon, à Periclés ou à Aristide, & l'autre Alcibiade; puis qu'il a comme luy les façons aymables & attrayantes, sans parler des avantages de sa taille & de sa bonne mine. Toute la difference qu'il y a, c'est que la Grece se repentit d'avoir aimé l'autre, & que l'amour qu'on a pour celuy-cy augmente tous les iours avec son estime. Enfin, c'est l'honneur de son païs, & les delices de tout le monde. Si-tost qu'il ouvre la bouche pour parler, il ravit chacun en admiration; si bien que vous n'avez rien à desirer si son pere & luy viennent une fois à vous recevoir dans leur amitié. J'atteste les Dieux que voila quel estoit le sentiment general, mais je n'ay plus que faire du témoignage des autres, aprés l'avoir reconnu moy-mesme, & je trouve seulement qu'on n'en a pas assez dit. Il ne faut donc point tarder davantage à gagner leurs bonnes graces, puisque leur amitié nous doit servir d'abry contre la tempeste, comme les estoiles de Castor & de Pollux si favorables aux Nautonniers.

COMMENT IL FAVT ESCRIRE L'HISTOIRE.

Le titre sert icy d'Argument.

ON dit que sous le regne de Lysimachus les habitans de la ville d'Abdere furent tourmentez d'une fiévre chaude tres-violente, qui finissoit le septiesme iour par une perte de sang ou une sueur. Mais ce qu'il y avoit de plus étrange, c'est que tous ceux qui en estoient atteints recitoient des Tragedies, & particulierement l'Andromede d'Euripide, d'un air grave



& d'un ton lugubre,& toute la ville eſtoit pleine de ces Comediens faits à la haſte, qui tout hâves & defigurez, s'écrioient, *O amour, Tyran des Dieux & des hommes* ! & joüoient le reſte du rôle de Perſé fort melancoliquement ; ce qui dura juſqu'à la venuë de l'Hiver qu'un grand froid emporta toute cette freneſie. Ce mal venoit de ce que le Comedien Arquelaüs qui eſtoit en grande vogue en ce temps-la, avoit joüé cette Tragedie avec applaudiſſement, dans les plus ardentes chaleurs de l'Eſté ; de ſorte que pluſieurs au retour du theatre ſe mirent au lict,& le contrefaiſoient le lendemain, ayant l'eſprit encore tout plein de ſes termes tragiques & empoulez. Vne maladie aſſez ſemblable a gagné depuis peu nos beaux eſprits, qui depuis la défaite d'Armenie, & les victoires remportées en ſuite ſur les Barbares, ne ſe peuvent tenir, non pas de joüer des Tragedies,car il ne ſeroit pas deſagreable d'oüir reciter de beaux vers, mais d'écrire l'Hiſtoire ; & l'on ne voit plus que des Xenophons, des Herodotes & des Thucydides ; ce qui iuſtifie le dire de cét Ancien, *Que la guerre eſt mere de tout*, puis qu'elle produit meſme les Hiſtoriens. A l'exemple donc de Diogene, qui à la venuë de Philippe voyant les Corinthiens employez,les uns à reparer leurs brêches, les autres à netoyer leurs armes,s'amuſoit à rouler ſon tonneau,pour n'eſtre pas le ſeul oiſif dans une ville ſi occupée: J'ay pris la plume, afin de ne pas faire dãs la Comedie un perſonnage muët,ni me taire tandis que tous les autres parlent. Je ne ſuis pourtant pas ſi temeraire que d'entreprendre d'écrire l'Hiſtoire,ie craindrois trop de donner à travers quelque banc ou quelque écueil caché ſous les

Il vouloit dire la diſcorde des Elemens.

les, qui briſaſt mon freſle vaiſſeau. Je veux lement donner quelque avis à ces nouveaux ivains, quoy que la pluſpart ne croyent pas avoir beſoin, & qu'ils ſe figurent qu'ils n'y a à ſçavoir s'expliquer paſſablement pour de- ir bon Hiſtorien. Mais tu ſçais bien le con- ire, mon cher Philon, & qu'il n'y a guere de ſe plus difficile, ſi l'on veut travailler, comme Thucidide, pour l'Eternité, Je ſçay bien que ie feray pas plaiſir à ceux qui ont déja publié r ſouvrages, avec les aclamatiõs accoûtumées; is cela leur pourra ſervir une autrefois à dé- re les guerres étrangeres, puis qu'en l'état eſt maintenant l'Empire Romain, il n'y a rié i l'oſe choquer. Que s'ils ne veulent pas rece ir inſtruction, ie ne m'en ſoucieray pas beau- up, & quand tous les Abderites auroient la fiè- chaude, le Medecin n'en fera que rire. Or nme tous les preceptes concernent ce qu'on t faire & ce qu'on doit éviter, ie commence- par ceux-cy, ſans m'étendre aux autres qui t communs à toutes les productiõs de l'eſprit, qui concernẽt l'ordre, la penſée & l'expreſſion; is ie me renfermeray dans ceux qui ſont pro- s à noſtre ſujet. Premierement, quelle fauſe font point ces nouveaux Docteurs, lors qu'au de rapporter ſimplement les choſes comme s ſe ſont paſſées; ils s'étendent dans le blâme a loüange des Chefs, & font une Satyre ou un gyrique au lieu d'une Hiſtoire; ſans conſi- r que ces choſes ſont éloignées l'une de l'au- comme le ciel l'eſt de la terre. Celuy qui loüe utre, but que de rejoüir, & ne ſe ſoucie pas de ire au prejudice de la verité; mais le moin- menſonge corrompt la nature de l'Hiſtoire,

ſon recit ne plaiſe. L'Hiſtoire ne ſe- ...ſervir à la Poëſie, qui n'a pour but que ...ſurer la fable, dont la raiſon s'appelle ...ſon ne ſe plaiſe, & ne peut exi- ...ſement de la Poëſie, non plus qu'une ...ſcours d'une Courtiſane, de surent ...ſe conſerver par le ſecours des Fi- ...ſes figures & les mouvements ...ſaire, avec ſi qui la mettent hors de ...ſ vous n'allié donc trop d'ornemens, ...ſaire vraiſemblable à Hercule veſtu des beau- ...ſaux. C'eſt la derniere extrẽmité. ...ſ ne ſe plaiſe quelquefois em- ...ſ ſauvages avec grace; mais elle y doit ...ſ ſeulement, & le tourner toûjours qui ...ſ pas de plaire, mais d'inſtruire; & ...ſ vraiſemble pas tant pour ceux qui ſont à ...ſe pour la poſterité. Ceux-là donc s'ap- ...ſ traité d'Hiſtoire en deux parties, ...ſ ſemblable, & pour cela y comprenons en ...ſ: Car l'Hiſtorien ne doit avoir pour ...ſ rien qui ſe tire d'une narration véri- ...ſ ne ſe quelque agrément dans ſon ...ſ ſe faire pas que ce ſoit pour en corrõ- ...ſ, mais pour la faire mieux recevoir. ...ſ trop la flaterie dégoûte un lec- ...ſ me un lieu de le rejoüir, & c'eſt ordi- ...ſ à doit propoſer de conſerver ſans ſe ...ſ autres. Car quand on plairoit à quel- ...ſ gens d'eſprit en inventant ce qu'ils ...ſ la perfection de chaque choſe conſiſ- ...ſ ſ'attacher; & que ſi vous l'en tirez, vous ...ſ un menſonge, au lieu d'un miracle, le laiſſe à ...ſ ſes lecteurs ne ſont d'ordinaire agrea- ...ſ ſi tous qu'on leur, encore faut-il pour

& fait d'une verité une fable. L'Hiſtoire ne s'accorde pas plus avec la Poëſie, qui n'a pour bornes que la fantaiſie du Poëte, dont la raiſon s'appelle fureur. Mais elle eſt plus chaſte & ne peut employer les ornemens de la Poëſie, non plus qu'une honneſte femme ceux d'une Courtiſane; d'autant plus qu'elle n'emprunte pas le ſecours des Fictions, & n'a pas les figures & les mouvements qui tranſportent l'ame & qui la mettent hors de ſon ſiege. Si vous y meſlé donc trop d'ornement, vous la rendez ſemblable à Hercule veſtu des habits d'Omphale, qui eſt la derniere extravagance. Ce n'eſt pas qu'elle ne puiſſe quelquefois employer les loüanges avec grace; mais elle y doit eſtre fort retenuë, & ſe ſouvenir touſiours que ſon but n'eſt pas de plaire, mais d'inſtruire; & qu'elle ne travaille pas tant pour ceux qui ſont à preſent, que pour la poſterité. Ceux-là donc s'abuſent qui diviſent l'Hiſtoire en deux parties, l'utile & le delectable, & pour cela y comprennent les loüanges. Car l'Hiſtorien ne doit avoir pour but que l'utilité qui ſe tire d'une narration veritable, & s'il meſle quelque agrément dans ſon ouvrage, il ne faut pas que ce ſoit pour en corrompre la verité, mais pour la faire mieux recevoir. Or ce qui ſent trop la flaterie dégouſte un honneſte homme au lieu de le rejoüir; & c'eſt celuy-là qu'on ſe doit propoſer de contenter ſans ſe ſoucier des autres. Car quand on plairoit à quelques-uns, les gens d'eſprit s'en riront, parce qu'ils ſçavent que la perfection de chaque choſe conſiſte dans la nature, & que ſi vous l'en tirez, vous faites un monſtre, au lieu d'un miracle. Ie laiſſe à part que les loüanges ne ſont d'ordinaire agreables qu'à ceux qu'on loüe, encore faut-il pour

plaire qu'elles ſont bien delicates ; mais elles ſont inſupportables à tout le monde, lors qu'elles contiennent des hyperboles exceſſives & des flatteries manifeſtes. Pluſieurs, neanmoins, qui ne les ſçauent pas appreſter, & n'ont pas la grace de l'agencement, ſe contentẽt d'aſſembler pluſieurs choſes incroyables, ſans leur donner ſeulement la teinture de la verité; mais bien loin de plaire ils fâchent meſme ceux qu'ils cajollent, s'ils ont tãt ſoit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Ariſtobule, l'un des Capitaines d'Alexandre, liſant un jour à ce grand Prince de qui il a écrit l'Hiſtoire, la bataille contre Porus, où il méloit des flateries extraordinaires, Alexandre qui navigeoit alors ſur l'Hydaſpe, jetta le livre dans la riviere, & luy dit qu'on luy en devroit faire autant, d'eſtre ſi effronté que d'attribuer de faux exploits à Alexandre, comme s'il n'en avoit pas aſſez fait de veritables. Colere bien iuſte & bien conforme à une autre action de ce Prince, lors qu'il rebuta l'Architecte qui vouloit tailler le mont Athos à ſa reſſemblance, & faire que d'une main il tinſt une ville, & de l'autre il verſaſt un fleuve. Auſſi depuis ne ſe ſervit-il plus d'Ariſtobule, apres avoir reconnu ſa flaterie & ſa lâcheté. Car quel plaiſir y a-t'il d'entendre de fauſſes loüanges, ſi l'on n'eſt de l'humeur des femmes, qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne ſont, comme ſi cela corrigeoit leurs deffaut, ou qu'elles en fuſſent plus ſaines, pour avoir le teint meilleur dans leur tableau. Cependant, la pluſpart des Hiſtoriens modernes font cette faute, ſans ſe ſoucier de la poſterité à qui ils rendent leur Hiſtoire ſuſpecte par ce deffaut. Si l'on doit donc y meſler de l'agrement, il faut, comme i'ay dit, que ce ſoit de

celuy que la verité eſt capable de recevoir,& non pas de faux ornemens, comme i'en ay remarqué depuis peu dans ces nouveaux Hiſtoriens;& ie te prie de ne point eſtimer ce que ie diray incroyable,pour eſtre ridicule;car ie t'en ferois ſerment à un beſoin, s'il eſtoit honneſte de iurer dans un livre. L'un commence ſon Hiſtoire par l'invocatiõ des Muſes,&les prie de favoriſer ſon deſſein; & pour achever,comme il a commencé, il cõpare l'Empereur à Achille, & le Roy de Perſe à Therſite, ſans cõſiderer qu'il luy ſeroit beaucoup plus d'honneur de cõparer ſon ennemy à Hector, pour rẽdre ſa deffaite plus illuſtre. Il ajoûte à cela une loüange de ſoy-meſme & de ſa patrie, pour montrer qu'il eſt digne d'écrire l'Hiſtoire, & marque en paſſant que ſi Homere l'euſt fait, il euſt ſauvé un grand procés aux Grammairiens, qui s'entrebattent maintenãt ſur ce ſujet. Il finit ſon exorde par une proteſtation de ravaler les avantages des ennemis,& de relever les noſtres,& entre ainſi en matiere. *Car ce malheureux Vologeſe fit la guerre à l'Empereur pour la raiſon qui s'enſuit.* Un autre grãd imitateur de Thucydide cõmence ainſi ſon Hiſtoire,à ſon exemple,*Crepereius Calpurnianus citoyen de la ville de Popee,à écrit la guerre des Parthes & des Romains cõmençant dés ſon origine.* Aprés un ſi beau commencemẽt,il eſt facile de iuger du reſte. Car il fait dire mille extravagãces à un certain Orateur de Corfou,& envoye la peſte à ceux de Niſibe, pour n'avoir pas voulu embraſſer noſtre party ; empruntant tout de l'hiſtoire de Thucydide, hormis les longs murs d'Athenes. Il paſſe d'Ethiopie en Egypte & aux Eſtats du Roy de Perſe, où ie le laiſſe tout à propos qui enterroit les Atheniẽs à Ni-

ugeant assez ce qu'il pourroit dire aprés un
au commencement. N'est-ce pas là une belle
n d'imiter Thucydide, de dérober ce qu'il a
pour l'appliquer à un sujet tout different? Nõ
ent de cela, il mesle dans son Histoire les
nes Latins des armes & des machines, & dit
nt & *le fosse*, comme on fait en cette Lãgue,
est une chose biẽ agreable aux oreilles Grec-
s. Un autre a fait la sienne comme un Iournal
quelque Soldat ou de quelque Vivãdier d'Ar-
, en quoy il est plus excusable que les autres;
si cela ne tient lieu d'histoire, cela peut tou-
s servir de memoire à un Historien. Mais son
ription est trop superbe pour un si maigre Ef-
ain. *L'Histoire Parthique du Callimorphe, Me-
in des Hastaires de la sixiéme legion.* Sa Preface
n'est pas moins extravagante. Car il soustient
c'est au Medecin d'écrire l'Histoire, parce
Esculape est fils d'Apollon qui est le pere des
nces, & le protecteur de Muses, & entremesle
my les mignardises de la langue Ionique des
nes bas & populaires. Mais pour dire quelque
se des Philosophes, un d'entr'eux dont ie tais
om par respect, passe tous les autres en extra-
ance. Car il soûtient d'abord qu'il n'appartiẽt
au Sage d'écrire l'histoire, & pour le prouver,
ntasse argument sur argumẽt, en toutes les fi-
es, entremeslant parmy des propositions ridi-
es, des flatteries grossieres & pedantesques.
s ce qui est de plus intuportable, c'est qu'il dit
commencement, que l'Empereur aura cẽt
g par dessus les autres Princes, que les Phi-
nces feront ses Historiens; ce qu'il eut esté
honneste de laisser penser aux autres que de
re. Il ne faut pas oublier aussi celuy qui com-

...ent pour faire l'Heroïque, comme
...e l'Ancestale, je veux à parler ici
...e humain. Et en effet. *Car il faloit*
vous assurer premierement à cette fin. Et aussi
...ne autre qu'on appellent Oxyrrin, de sem-
...blable. Un autre s'illustre par son
...grand imitateur de Thucydide, s'il
...peut arriver, se plaist à décrire toutes les
...campagnes fleuves & les montagnes,
...ne sçais si clair & comme il peut, à son
...ans ses descriptions sont si froides,
...ables en neiges Caspiennes & toute
...espaisseur. A peine un livre luy suf-
...à achever de l'Empereur, ou brûle un
...rangue coëffée de serpens, avec ses re-
...cheveux. Il compare son bandrier à l'arc-
...en-ciel, son chapeau d'or à l'Ecliptique,
...l'Eclipse de Vologese, avec la bride de
...la chevelure ondoyante d'Orodes
...Tigre, d'où il le fait trainer dans un
...rouge de myrrhe, de lauriers & de fierre,
...couvert à l'épreuve des rayons du So-
...ce pas là des particularitez bien ne-
...cessaires à sçavoir pour
...faire, & ce qu'il faut esprimer, & de
...sont pas capables de reconnoistre les
...mesmes de les décrire; semblables à ces
...d'Achis depuis la mort de leur maistre, qui
...ne pas encore comme il faut pouvoir un
...qui se crevent de soupçe pendant le
...cher aux viandes de leurs Maistres. Celuy-cy
...à décrire des choses incroyables,
...étranges; Car il dit qu'un homme
...mourut subitement, & qu'un
...Gaulois fut un homme semblable

mence de la sorte, pour faire l'Herodote, comme l'autre a fait le Thucydide. *Ie viens à parler des Perses & des Romains.* Et en suite. *Car il falloit que quelque malheur arrivast à ceux-là.* Et aussi-tost, *Oyroés que les Grecs appellent Oxyroés*, & autres sorties semblables. Un autre, illustre par son eloquence, & grand imitateur de Thucydide, s'il ne le surpasse mesme, se plaist à décrire toutes les villes, les champs, les fleuves & les montagnes, pour dõner plus de clarté, comme il pense, à son Histoire; mais ses descriptions sont si froides, qu'elles surpassent les neiges Caspiennes, & toute la glace du Septentrion. A peine un livre luy suffit à décrire le bouclier de l'Empereur, ou brille au milieu la Gorgone coëffée de serpens, avec ses regards de travers. Il compare son baudrier à l'arc-en-ciel. Combien employe-t'il de paroles à dépeindre la Veste de Vologese, avec la bride de son cheval, & la chevelure ondoyante d'Osroés au passage du Tygre, d'où il le fait sauver dans un autre ombragé de myrtes, de lauriers & de lierre, qui font un couvert à l'épreuve des rayõs du Soleil? Ne sont-ce pas là des particularitez bien necessaires? mais cela vient de ce qu'ils ne sçavẽt pas ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer, & de ce qu'ils ne sont pas capables de reconnoistre les beaux endroits, ni de les décrire; Semblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur maître, qui ne sçavent pas encore comme il faut porter un manteau, & qui se crevent de souppe pendant le repas, sans toucher aux viãdes delicates. Celuy-cy se plaist aussi à décrire des blessures incroyables, ou des morts étranges; Car il dit qu'un homme blessé au gros orteil mourut subitement, & qu'au combat du General sept ou huit hommes tombe-

ir terre. Pour le nombre des morts il supas-
sime ce qui en est porté dans les lettres de
pereur. Car il dit qu'il y mourut soixante &
ille deux cens trente-six des ennemis, &
n'y en eut que deux de morts du costé des
ains, & neuf de blessez; ce qui est tout enfé-
ncroyable & ridicule. Mais pour paroistre
élegant, & ne point corrõpre comme l'autre
rete de la lãgue Grecque par des termes bar-
& ét ãgers; il dit *Cronus* pour *Saturninus*,
tin pour *Fronton*, *Titanins* pour *Titianus*, &
es semblables impertinẽces Touchãt la mort
verien il dit que tout le mõde s'est trompé,
'il mourut de faim & non d'un coup d'épée,
me on a crû; sans cõsiderer que plusieurs de-
rent jusqu'au septiéme jour sans manger, &
n'en fut que trois; si ce n'est qu'Oliues fust
curé exprés sept jours sur le champ de bataille
tendant que son ennemy fust mort de faim.
que dirons-nous de ceux qui se servent de
e. poëtiques dãs leur Histoire, comme s'ils
ssoient d'un pied un escarpin, & un cothurne
autre, pour joüer ensemble la Comedie & la
gedie. D'autres s'enflent à l'entrée de leur
ge, comme s'ils alloient dire quelque chose
and & de merveilleux, & ne disent que des
s ordinaires, avec un stile bas & rampant; ce
ne fait souvenir de ces tableaux où l'õ peint
don avec un masque d'Hercule, ou de quel-
des Titans, & du Proverbe qui dit, *Qu'un*
les mõtagnes furẽt enceintes & qu'elles n'a-
erent que d'une souris. Car il faut garder par
l'vnité du caractere, & ne pas mesler des
ns parmy la pourpre, ni mettre sur un nain
ste de geant. Quelques-uns font un corps

[illegible] HISTOIRE. [illegible]
[illegible] tiuer par l'exemple de
[illegible] commence ainsi la Retraite des
[illegible] enfants ayant deux fils,
[illegible] des Narrations qui
[illegible] comme ie le montreray
[illegible] enfants de l'é-
[illegible] mais de s'ioüer en
[illegible] ie quelques ils ne sçauroient
[illegible] ce n'est pas par-
[illegible] dit qu'Eu opas est
[illegible] dans la Meſopotamie,
[illegible] et comme il ce n'e-
[illegible] comparera ma Patrie avec ſes
[illegible] & que Saturnin est bai-
[illegible] & qu'Vrgre, comme s'ils cou-
[illegible] veuoüs qu'il ne faille pas
[illegible] perſuader que ie ne tiens ny
[illegible] Enfin, il trauaille ſi reglé-
[illegible] qu'il a composé ſon Hiſtoire
[illegible] & qu'il n'a iamais veu per-
[illegible] en ſeruir. Il ajoûte une plaiſante
[illegible] reuerion, quoy qu'il die l'auoir
[illegible] qui s'eſtoient ſauuez de la bata-
[illegible] ceruiaux qu'õ luy avoit cõnez, &
[illegible] en coupp la gorge, pour mourir
[illegible] ſans avoir recours ni au fer ni
[illegible] a des morts trop ordinaires. La
[illegible] oraiſon funebre, a l'exemple de
[illegible] abat l'eloge de ceux qui mouru-
[illegible] la guerre du Peloponneſe. Car
[illegible] as en reuient tous à cét
[illegible] qu'il n'ait iamais penſé à eux ni
[illegible] Amiraute. Apres avoir donc enleve-
[illegible] magnifiquement, il fait monter ſur
[illegible] en rival de Pericles en éloquence,

sans teste, & penſent ſe ſauver par l'exemple de Xenophon, qui commence ainſi ſa Retraite des dix mille, *Darius & Pariſatis auoient deux fils;* mais ils ne ſçauent pas qu'il y a des Narratiõs qui tiennent lieu d'Exorde, comme ie le montreray tãtoſt. Encore peut-on excuſer les deffauts de l'élocution & de la diſpoſition; mais de s'abuſer en ſes deſcriptions non pas de quelques lieuës, mais meſme de iournées entieres; cela n'eſt pas pardonnable, comme celuy qui dit qu'Europus eſt une Colonie des Edeſſeens dãs la Meſopotamie, à deux journées de l'Eufrate: Et comme ſi ce n'eſtoit pas aſſez, il y tranſporta ma patrie avec ſes tours & ſes ramparts, & dit que Samoſate eſt baignée de l'Eufrate & du Tigre, comme s'ils couloient ſous ſes murailles; quoy qu'il ne faille pas grãd diſcours pour te perſuader que ie ne ſuis ny Parthe ny Caldéen. Enfin, il travaille ſi negligẽment, qu'on diroit qu'il a compoſé ſon Hiſtoire ſur les bruits de Ville & qu'il n'a iamais veu perſonne qui ait eſté en Syrie. Il ajoûte une plaiſante particularité de Severien, quoy qu'il die l'avoir appriſe de ceux qui s'eſtoient ſauvez de la bataille, qu'il caſſa des cry, ſtaux qu'õ luy avoit dõnez, & d'un morceau s'en couppa la gorge, pour mourir d'une fin tragique, ſans avoir recours ni au fer ni au poiſon, cõme à des morts trop ordinaires. En ſuite, il fait ſon oraiſon funebre, à l'exemple de Thucydide, qui a fait l'éloge de ceux qui moururent les premiers à la guerre du Peloponneſe. Car ie ne ſçay comment ils en veulent tous à cét Autheur, quoy qu'il n'ait iamais penſé à eux ni à la deffaite d'Armenie. Apres avoir donc enſeveli ſon Heros magnifiquement, il fait monter ſur ſon ſepulcre un rival de Periclés en éloquence, Ou, verre.

c'eſt à dire un Centurion nommé Afranius Silo, qui dit tant de choſes, & ſi lugubres, qu'il m'a fait pleurer à force de rire, ſur tout lors qu'il ſe lamente amérement à la fin de ſa harangue, au ſouvenir des bons morceaux qu'il avoit mangez à ſa table, & des grãds coups qu'il y avoit bûs. Et pour finir cõme Ajax, il tire ſon épée aprés toutes ſes lamemations, & s'en donne à travers le corps; à grand tort veritablemẽt, car il devoit mourir par la main du bourreau, apres une ſi méchante harãgue. Cependant, l'Auteur dit, que toute l'aſſiſtance etonnee d'une ſi belle action, commença à batre des mains & à élever iuſqu'au ciel cét Afranius par ſes loüanges. Et veritablement, il eſt loüable de s'eſtre ſouvenu de la bõne chere qu'on luy avoit faite, & de n'en avoir pas eſté ingrat à la mort. Mais ie voudrois qu'auparavãt pour nous épargner la peine de lire tant de ſottiſes, il euſt étranglé ſon Hiſtorien. Quelques-uns, ſans s'arreſter aux choſes eſſentielles, s'amuſent à nous cõter des particularitez ridicules ou inutiles. Comme ſi quelqu'un ayant entrepris de décrire la ſtatuë de Jupiter Olympien, commençoit par ces brodequins, ou s'amuſoit à nous dépeindre ſa baſe, ſans toucher au reſte. Car l'un d'eux ne dit que trois mots de la bataille, & s'eſtẽd ſur le recit d'un cavalier Maure, qui s'ecarta par des rochers pour trouver de l'eau, & ayant rencontré des paſtans qui dinoient, ſe mit à table avec eux, aprés avoir eſté reconnu par un de ces vilageois qui avoit eſté en Mauritaine, où il avoit un frere qui portoit les armes. Il ajoûte à cela des contes à dormir debout, Que ce paſtan fut à la chaſſe en ce pa[illegible]s-là, où il vit des trouppeaux d'Elephans, & faillit à eſtre déchiré par un lyon, Qu'il

[illegible] de ſorte que [illegible] recit d'une ſi [illegible] de memoras- [illegible] a contempler un [illegible] ſon cas au marché, [illegible] ie penſe qu'il euſt [illegible] peril. Regar- [illegible] on [illegible] ce cavalier [illegible] la bataille, ou qu'il [illegible] Je paſſe pluſieurs [illegible] particulieres ici vint [illegible] Quand ie firent ces [illegible] & que le cavalier don- [illegible] qu'un cavalier l'a- [illegible] & autres particularitez tres- [illegible] dire de cét Hiſtorien & [illegible] ſemble, ne nous pas qu'ils ont [illegible] piquer aux épines; mais [illegible] un epart ſans cueillir la [illegible] pas moins ridicule, qui ſans [illegible] Inde & en Armenie, dit que [illegible] Mes [illegible] d'Herodo- [illegible] te. [illegible] ridicules que les oreilles, & par- [illegible] [illegible] ſpere pas ce qu'il a oüi, mais ce [illegible] [illegible] la plus-part veu qu'il dit que [illegible] [illegible] ſerieux, qui eſt parmy eux un [illegible] [illegible] parce qu'un ſeul dragon en [illegible] [illegible] Que ces dragons, dis-je, ſont fort [illegible] [illegible] en Perſe un peu au deſſus de [illegible] [illegible] les tuë au bout d'une picque, [illegible] [illegible] ſe tout l'épouvante; puis quand [illegible] [illegible] ſus ou les deſſus, & on les jette [illegible] [illegible] deſſous pluſieurs des nôtres [illegible] [illegible] ſouffre. Il adjoûte qu'il voyoit [illegible] [illegible] un arbre où il s'étoit ſauvé de-

acheta de grands poiſſons à Ceſarée; de ſorte que ce bel Hiſtorien laiſſant à part le recit d'une ſi fameuſe bataille, & tout ce qui ſe fit de memorable de part & d'autre, s'amuſe à contempler un villageois qui achete du poiſſon dans un marché, & ſi la nuit ne fuſt ſurvenuë, ie penſe qu'il euſt ſoupé avec luy, car le ſouper eſtoit preſt. Regardez un peu quelle perte nous euſſions faite, ſi l'on eut perdu ces beaux memoires, & que ce cavalier Maure n'euſt pas eu ſoif à la bataille, où qu'il s'en fuſt retourné ſans boire. Je paſſe pluſieurs belles circonſtances; Qu'une batelcuſe les vint trouver d'un village voiſin; Qu'ils ſe firent des preſens les uns aux autres, & que le cavalier donna au païſan ſa lance, & le païſan au cavalier l'agraphe de ſon ſaye, & autres particularitez tres-neceſſaires. On peut donc dire de cét Hiſtorien & des autres qui luy reſſemblent, non pas qu'ils ont cueilly la roſe ſans ſe piquer aux épines; mais qu'ils ſe ſont piquez aux épines ſans cueillir la roſe. Celuy-là n'eſt pas moins ridicule, qui ſans jamais avoir eſté en Sirie & en Armenie, dit que les yeux ſont plus fidelles que les oreilles, & parcant qu'il ne rapporte pas ce qu'il a oüi, mais ce qu'il a veu. Mais il a ſi bien tout veu, qu'il dit que les dragons des Parthes, qui eſt parmy eux une ſigne de la multitude, parce qu'un ſeul dragon en produit mille; Que ces dragons, dis-je, ſont fort grands, & naiſſent en Perſe un peu au deſſus de l'Iberie, & que l'ō les acache au bout d'une pique, d'où l'on ſéme par tout l'épouvente; puis quand on vient aux mains on les délies, & on les jette à la teſte des ennemis, dequoy pluſieurs des nôtres furent devorez ou étouffez. Il ajoûte qu'il voyoit tout cela du haut d'un arbre où il s'étoit ſauvé de

Mot d'Herodote.

bonne heure, dont bien nous en prit; Car sans cela nous auriõs perdu un bel Historien, qui est témoin oculaire de tant de merveilles, & qui a executé de sa main plusieurs beaux faits d'armes; & a esté mesme blessé, mais je pense que ça esté sur le chemin de Lerne à Corinte d'où il estoit. Cependant, il lisoit toutes ces choses en presence des Corinthiẽs qui sçavoient qu'il n'avoit pas seulement veu la bataille en peinture; Car il ne connoist ni les armes, ni les machines, ni les termes de la guerre, & s'y abuse à tous propos. Vn autre *Ou, mots.* décrit en moins de cinq cẽs vers tout ce qui s'est passé en tant de Provinces, & a l'insolence de prendre le nom d'Historien, avec un titre presque aussi grãd que son livre, *Les victoires remportées nouvellemẽt sur les Parthes par les Romains, en Armenie, en Mesopotamie & en Medie. Par Antiochianus qui a gagné le prix aux jeux consacrez à Apollon*; car je croy qu'il vainquit à la course en sa jeunesse. Vn autre a fait l'Histoire par forme de Prophetie, où il décrit la prise de Volegeses, & la mort d'Ofroés qu'il fait exposer aux lions, & narre en suite nostre triomphe. Non content de cela, il bâtit une ville dans la Mesopotamie, d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire; mais il est en peine s'il la nommera Iréne ou Nicée, en signe de la paix ou de la victoire. Il promet d'écrire en suite l'histoire des Indes, & la navigation de l'Océan, & ce n'est pas une simple promesse; car il a déja fait passer le fleuve Indus à la troisiéme legion, avec une troupe de Gaulois & de Maures, sous la cõduite de Cassius. Mais de sçavoir ce qu'ils feront, & comment ils soustiendrõt le choc des Elephans, cela est encore incertain, & il faut attendre qu'il nous le mande du Royaume

de Musicã, ou de la Republique des Oxydraques. Ils sont, comme j'ay dit, plusieurs autres semblables sortises, ne voyant pas ce qui est digne de remarque, & quand ils le verroient, ne le pouvant exprimer dignement; mais mettant tout ce qui leur vient à la fantaisie. Ils prennent tous des titres superbes. *Des victoires Partiques, tant de livres.* Vn autre plus plaisãmẽt, *Les Platonicques de Demetrius de Sagalasse.* Ce que je n'alegue pas tant par raillerie que pour servir d'instruction. Car celuy qui évitera ces escueils & autres semblables, sera en état de faire quelque chose de bõ, & de prẽdre le *droit* chemin, parce que de deux contraires qui oste l'un pose l'autre. Mais, dira quelqu'un, maintenãt que le chãp est défriché, & les ordures emportées, il est temps d'y jetter la bonne semence, & de faire voir que tu-és capable d'instruire, aussi bien que de railler. Ie dis donc pour entrer en matiere, que celuy qui veut écrire l'Histoire, doit avoir premierement une adresse naturelle à s'expliquer, & à discerner le mensonge d'avec la verité, qualitez qui ne s'acquierent point par l'art, mais qui sont comme des presens du ciel, quoy que l'adresse à s'exprimer se puisse perfectionner par l'étude & par la lecture des anciens. Cecy n'a pas besoin de precepte, car on ne sçauroit dõner de l'esprit à celuy qui n'en a point. Ce seroit un secret plus grãd que la pierre Philosophale, de pouvoir transformer les esprits & faire d'un lourdaut un habile homme. La Sciẽce ne dõne donc pas ce qu'on n'a point, mais elle agence seulement ce qu'on a; & mon dessein n'est pas de rẽdre tout le mõde capable d'écrire l'Histoire, mais d'empescher ceux qui le sont de s'égarer. Car pour avoir de l'esprit, on ne laisse

Ou, Mé-
diris.

d'avoir beſoin d'art & de preceptes, comme
r eſtre bon Muſicien, ce n'eſt pas aſſez d'avoir
ne voix, ſi l'on ne la ſçait conduire. Il faut
re ce que j'ay dit, avoir quelque connoiſſance
affaires du monde, & des choſes de la guerre.
ne ſçauroit rien faire d'un homme qui n'a rié
, & qui eſt obligé d'en croire les autres; Mais
tout, il ne faut eſtre attaché à un autre parti,
il ne faut pas faire cõme ce Peintre qui pei-
oit un Monarque de porfil, parce qu'il n'avoit
ũœil, mais il le faut repreſẽter tout entier. que
reſpect de ſa patrie n'ẽpêche point de dire les
tes qu'elle a receuës, ni les fautes qu'elle a fai-
; car l'Hiſtorien non plus que le Comedien,
ſt pas coupable des malheurs qu'il repreſente.
pour les déguiſer ou les paſſer ſous ſilence, ou
avoit reparer les déſordres, Thucydide n'au-
e pas manqué d'un trait de plume de raſer les
tifications des ennemis, & de rétablir les af-
res de ſa ville; mais les Dieux même n'ont pas
pouvoir de changer les choſes paſſées. Le de-
r donc de l'Hiſtorien eſt de les conter comme
s ſont avenuës, ce qu'il ne peut faire lors qu'il
dépendant d'un Prince ou d'une Republique
qui il a quelque choſe à eſperer ou à craindre
e s'il faut neceſſairement qu'il en parle, il doit
e plus d'état de la verité, que de ſon intereſt
de ſa paſſion. Car c'eſt le ſeul Dieu à qui il doit
ifier, ſans ſe ſoucier du reſte. Enfin, il doit
ir toûjours pour but le jugement de la poſte
, s'il ne veut remporter le titre de flateur, plu
que d'Hiſtorien. On dit à ce propos qu'Ale
dre dit un jour à Oneſicrite, qu'il voudroit
après ſa mort retourner en vie pour quelq
ps, afin de voir le ſentiment qu'on auroit de

luy, & comment on prendroit les choses qu'il avoit faites. Car ie ne m'étonne pas, dit-il, qu'on me loüe, maintenant que les uns m'aprehendent, & que les autres tâchent de gagner mes bonnes graces. C'est pour cela que quelques-uns tiennẽt qu'on dois ajoûter foy à ce qu'Homere dit d'Achille, parce qu'il a écrit apres sa mort ; mais les fictions des Poëtes ne sont point sujettes à ces maximes, & ne relevent que de leur fantaisie. Je veux donc que mon Historien aime à dire la verité, & qu'il n'ait point de sujet de la taire: Qu'il ne donne rien à la crainte, ni à l'esperance, à l'amitié ni à la haine; ne soit d'aucun païs, ni d'aucun parti, & qu'il appelle les choses par leur nom, sans se soucier ni d'offenser, ni de plaire. C'est ce qu'a fait Thucidide, quoy qu'il vist Herodote en si grande estima, qu'on donnoit le nom des Muses à ses Livres. Car j'aime mieux, dit-il, déplaire en disans la verité, que de plaire en contant des fables, parce qu'en deplaisant ie profiteray, & ie nuiray en voulant plaire. Voila quel doit estre le sentiment d'un bon Historien. Pour son stile, il faut qu'il soit clair & naturel sans estre bas : Car comme nous luy proposons la liberté & la verité pour regle de ce qu'il doit dire; aussi faisons-nous la clarté & l'intelligence pour regle de la façon dont il le doit dire. Il faut que ses figures, qui sont comme l'assaisonnement du discours, ne soient ni trop hautes, ni trop recherchées ; si ce n'est lors qu'il veut décrire une bataille ou faire quelque harangue ; car alors il peut enfler son stile, & deplier, s'il faut ainsi dire, les voiles de l'Eloquence. Il ne faut pas pourtant qu'il s'éleve qu'à la mesure des choses dõt il parle, & son stile doit estre exempt d'entousiasme, & de toute fureur.

Qu'il puisse entendre, & les doctes loüent.

» poëtrique. Car y a danger en s'élevant trop, que » la teste ne luy tourne, & qu'il ne s'égare en des » fictions; C'eſt pourquoy il doit marcher bride en » main, & conſiderer que l'excez & le menſonge » ſont les deux plus grands vices de l'Hiſtoire. S'il » veut donc s'élever, que ce ſoit par les choſes plû- » toſt que par les paroles; car il vaut mieux que ſon » ſtile ſoit ordinaire, & que ſa penſée ne le ſoit » pas, que de rendre ſa penſée foible, & ſon ſtile » trop élevé, ou de ſe laiſſer emporter à l'eſſor de » ſon imagination. Que ſes periodes ne ſoient ni trop longues, ni trop étudiées; ſon ſtile ni trop nombreux, ni trop negligé; parce que l'un ſent la barbarie, & l'autre l'affectation. Il faut auſſi que ſes penſées qu'elles ayẽt plus de ſolidité que d'éclat, & approchent plus du raiſonnement d'un ſage politique, que de la pointe d'un Declamateur; Que ſes ſentences ne ſoient ni trop frequentes, ni trop détachées; mais qu'elles ſe trouvent comme enchaſſées dans le corps de ſon ouvrage. Quand à ce qui concerne les choſes qu'il doit écrire, il ne faut pas mettre à l'aventure, mais les ranger avec ſoin, & conſulter ſouvent ceux qui ont eu part aux affaires; ſinon, ſuivre les relations les plus veritables, & qui paroiſſent le moins paſſionnées, ou qui ont moins de ſujet de l'eſtre. En quoy il faut beaucoup d'adreſſe à l'Hiſtorien, pour diſcerner les endroits & les perſonnes d'où elles viennent, & n'ajoûter pas foy legerement à tout ce qu'on dit, mais examiner les raiſons qu'õ a de dire la verité ou de la taire. Lors qu'il aura ſes memoires preſts, ou la plus grande partie, il bâtira le corps de ſon Hiſtoire, & l'agencera en ſuite plus poliment, tant pour les paroles que pour les choſes. Du reſte il ſera comme

le Jupiter d'Homere, qui jette tantoſt la veuë ſur le cãp des Grecs, & tantoſt ſur celuy des Troyens, & décrira ſeparémẽt les actions des deux partis, ſi ce n'eſt dans le recit des batailles, où l'on eſt contraint ſouvent de les confondre. Mais qu'il ne s'amuſe pas à décrire les actions des particuliers, ſielles ne ſont fort illuſtres, & qu'il s'attache au gros, ſans ſe ſoucier du reſte. Qu'il conſidere d'abord les Generaux, les ordres qu'ils donnent, & la diſpoſition de leurs troupes, & qu'ils rendent s'il ſe peut raiſõ de tout. Quãd on viẽt aux mains, qu'il remarque ce qui ſe fait de part & d'autre, & qu'il n'oublie pas le vaincu pour parler toûjours du vainqueur. Qu'en toutes choſes il garde la mediocrité & la bien-ſeance, & qu'il ne s'emporte en jeune hõme, ni ne laſſe ſon lecteur, ou obſcurciſſe ſa narration, pour vouloir tout dire. Il peut quelquefois laiſſer une choſe quand il aura haſte, pour ne point interrompre le fil de l'Hiſtoire; mais qu'il y revienne aprés, & qu'il garde le plus qu'il pourra l'ordre des temps. Qu'il ſuive le vainqueur par tout, ſans perdre aucune action ou particularité remarquable. Que ſon diſcours reſſemble à un miroir fidelle, qui rend des objets tels qu'il les reçoit, & n'en altere rien ni en la forme, ni en la matiere, ni en la couleur. Car il faut qu'il cherche, non pas comme l'Orateur, ce qu'il doit dire, mais comment il le doit dire, & qu'il ſuive ſimplement ſes memoires; ſemblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or & l'ivoire de ſa ſtatuë; mais luy donne ſeulement la forme qu'elle n'avoit point. Enfin, tout le ſecret de ſon Art conſiſte à bien mettre en œuvre ſa matiere; & il a remply parfaitement ſon caractere, & ſatisfait à ſon devoir, quand le lecteur penſe

voir ce qu'il lit, tant il est bien representé. Il commencera quelquefois sans exorde, lors que la chose n'aura point besoin de preparation, & se contentera de rapporter le sommaire des choses qu'il doit dire. Mais lors qu'il se voudra servir d'exorde, il n'aura égard qu'à deux choses, à rendre son auditeur attentif, & docile, sans se soucier de gagner ses bonnes graces. Il viendra à bout de ce que j'ay dit, en montrant qu'il doit traitter de choses grandes & necessaires, & qui regardent particulierement l'interest de ceux à qui il parle; comme fait Herodote, quand il dit, Que c'est pour conserver le souvenir des victoires remportées par les Grecs sur les Barbares & Thucydide, Que la guerre qu'il entreprend de decrire est la plus considerable de toutes celles dont il nous reste quelque memoire, & contient de plus grãds & de plus memorables évenemens. Il servira beaucoup à l'éclaircissement du sujet, d'en proposer les causes d'abord, & l'on jugera que son exorde est petit ou grand, selon que les choses qu'il aura à décrire seront petites ou grandes. Il passera à sa narration doucement & insensiblement, & gardera toutes les perfections qu'enseigne la Rhetorique, la clarté, la netteté, la brieveté, la facilité, l'égalité, se souvenant toûjours que l'Histoire n'est qu'un long recit. Il faut prendre gardé pourtant qu'elle ne soit pas composée de plusieurs narrations consuës ensemble, mais qu'elles soient fonduës en un mesme corps; car il ne faut pas seulement qu'elles se touchent; mais qu'elles se tiennent. Que l'agencement des choses & des paroles en releve l'éclat, sans affectation. Pour la brieveté, elle est utile par tout, principalement lors qu'on a beaucoup de chose à dire.

&

& ne doit pas estre seulement dans les paroles, mais dans les choses. Car il faut passer en trois mot les moins importantes, & n'estre étendu qu'en celles qui le meritent. Il y en a mesme dont il ne faut point parler du tout; car chacun est curieux de sçavoir toutes les particularitez des grãdes entrepriſes, c'est pourquoy on n'y sçauroit estre trop long; au lieu que dans les autres, quelque court qu'on soit, on ennuye. Enfin, il faut faire comme dans un festin bien apresté, où l'on ne sert pas indifferemmẽt toutes sortes de viandes, mais seulement les plus delicates. Car l'Histoire n'est faite que pour conserver la memoire des choses memorables, & non pas des autres. Il faut aussi que l'Historien soit fort retenu dans ſes descriptions, & qu'il paroisse que ce n'est pas par un vain desir de faire paroître son esprit, mais pour éclaircir ou embellir son sujet. Car elles ne sont pas *propremẽt* du corps de l'Histoire, quoy qu'elles y apportent beaucoup de clarté; de sorte qu'elles ne doivent pas estre étenduës au delà de ce qu'on traite. En cela Homere, bié que Poëte, peut servir de regle; car en la décente d'Vliſſe aux Enfers, il ne s'amuſe point à découvrir tous les tourmens des malheureux; au lieu qu'un mauvais Historien en eust remply son ouvrage, aprochant l'eau iusqu'aux lévres de Tantale, & faisant faire plusieurs tours à Ixion sur sa rouë. Thucydide y est aussi fort retenu. Car soit qu'il décrive la forme d'un siege, ou d'un camp, où la figure de quelque machine, il va viſte, & est encore moins étendu dans la deſcription des villes, & du port de Syracuſe. Que s'il paroiſt long dans celle de la peſte, on remarquera en y prenant garde de prés, que c'est la multitude des choſes qui l'arreſte, &

qu'il se haste tant qu'il peut. Quand on fait parler quelqu'un, il luy faut faire dire ce qui est convenable tant à sa personne qu'à la chose dont il s'agit : Et quoy qu'il soit permis en cét endroit d'étaler son éloquence, il faut toûjours que ce soit avec jugement, & sans affectation, & sur tout, dire clairement ce qu'on veut dire. Pource qui est du blâme & de la loüange, il faut prendre garde que vostre Histoire ne puisse passer pour un Panegyrique, ni aussi pour une Satyre, comme celle de Theopompe. Il ne faut donc blâmer ni loüer qu'en passant, & se souvenir qu'il n'y a point de plus beau Panegyrique des Grands hommes que leurs actions, parce qu'il leur est particulier, & qu'il ne sçauroit convenir aux autres. Lors qu'il se presentera quelque chose d'incroyable, ie suis d'avis qu'on le die, mais sans l'asseurer, & laissant à chacun d'en croire ce qu'il luy plaira. En un mot, il se faut toûjours representer ce que j'ay dit, qu'on écrit pour la posterité, & faire comme cét Architecte qui bâtit la tour du Phare. Car apres avoir achevé son ouvrage, qui est une des merveilles du monde, il grava son nom sur une pierre, qu'il enduisit de mortier, & écrivit dessus celuy du Prince qui regnoit, sçachant bien qu'il seroit détruit parmi temps, & qu'on verroit alors paroistre le sien qui dureroit autant que les Siecles. Voila la regle qu'on doit suivre pour bien écrire l'Histoire, si on le fait ie n'auray pas perdu mon temps ; sinon, j'auray roulé en vain mon tonneau.

Soft. ate Onidien.

Il fait allusion à ce qu'il a dit de Diogene.

L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE PREMIER.

I. Dessein de l'Auteur. II. Son embarquement suivy de son arrivée dans une Isle de l'Ocean. III. Son voyage au globe de la Lune. IV. Sa venue en l'Isle des Lampes. V. Son engloutissiment & son sejour dans la baleine. VI. Combat des Isles flottante.

I. Dessein de l'Auteur.

COMME les Athlétes n'ont pas seulement soin du travail mais du repos ; ceux qui s'adonnent aux exercices de l'esprit luy doivent quelquefois donner du relâche, pour revenir apres plus frais à l'estude. Cela ne se peut mieux faire, à mon avis, qu'en le delassant sur quelque sujet agreable, & où l'instruction soit meslée avec le plaisir. C'est ce que j'ay tâché de pratiquer en cet ouvrage, ou parmy plusieurs mensonges assez plaisans, j'ay meslé quelques doctes railleries des anciens Poëtes & Historiens, sans épargner mesme les Philosophes, qui n'ont pû s'empescher de nous debiter pour bons, plusieurs contes fabuleux & ridicules. Car Ctesias, par exemple, dans son Histoire des Indes, a dit des choses qu'il n'avoit jamais ni veuës ni oüies ; & Iambule a composé une Histoire assez ingenieuse des merveilles de l'Ocean, sãs avoir guere plus d'égard à la verité. Plusieurs en ont fait de meme & conté diverses aventures qu'ils disoient leur, être arrivées dans leurs voyages, parmy lesquelles ils ont entremeslé la descriptiõ de divers ani-

maux mõstrueux, de cruautez inoüies, de mœurs tout à fait barbares & sauvages; à l'exẽple d'Homere, qui fait décrire à Vlysse chez Alcinoüs, la captivité des vens, la figure enorme des Cyclopes, la cruauté des Antropophages, avec des bêtes à plusieurs testes, & la metamorphoses de ses compagnons par les charmes d'une sorciere, & autres semblables réveries qu'il debitoit au peuple grossier des Phéaques. Mais ie ne le trouve pas étrange à un Poëte accoûtumé à dire des fables, puis que nous voyons tous les jours la mesme chose arriver aux Philosophes; ie m'étonne seulement que les Historiens ayent pretendu par là nous en faire accroire. Cependant il m'a pris envie, pour n'estre pas le seul au monde qui n'ait pas la liberté de mentir, de composer quelque Roman à leur exemple, mais ie veux en l'avoüant me montrer plus iuste qu'eux, & cét aveu me servira de iustification. Je vais donc dire des choses que ie n'ay iamais ni veuës ni oüies, & qui plus est, qui ne sont point, & ne peuvent estre, c'est pourquoy qu'on se garde bien de les croire.

II. Embarquement de l'Auteur, & son arrivée dans une Isle de l'Ocean.

Un iour, touchez d'un noble desir de voir & d'aprendre des choses nouvelles, nous nous embarquâmes cinquante que nous estions, dans un vaisseau bien équipé, & fourni d'un bon Pilote; & cinglasmes des Colonnes d'Hercule dans la mer Atlantique, pour découvrir la grandeur de l'Ocean, & voir s'il y avoit quelques peuples au delà. Aprés avoir vogué un iour & une nuit sans perdre la terre de veuë, tout à coup au lever du Soleil il s'éleva une si furieuse tempeste, qu'on ne pouvoit pas seulement baisser les voiles; si bien qu'il faluſt se laisser aller au gré du vent, qui aprés nous avoir bien agitez

par l'espace de soixante & dix-neuf iours, nous jettra à la fin dans une Isle fort haute, & couverte de bois, dont les bords estoiét assez calmes. Nous y descendismes pour nous remettre du travail de la mer, & nous estant reposez quelque temps sur le rivage, nous entrâmes plus avant dans le païs pour le reconnoistre, aprés avoir laissé trente de nos compagnons pour la garde du navire. Nous n'eûmes pas fait quatre cens pas à travers une foreſt, que nous trouvâmes une colonne d'airain, sur laquelle estoit écrit en caracteres Grecs, que le temps avoit à demy effacez, *Hercules & Bacchus ont esté iusques icy*. On voyoit encore leurs pas imprimez sur le roc, dont un qui étoit le plus grand, avoit prés d'un arpent de l'ongueur, ce qui nous fit juger que c'estoit celuy d'Hercule. Aprés avoir reveré des lieux si fameux par la venuë de ces Heros, nous continuâmes nostre route, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, que nous arrivâmes à un ruisseau, dont la liqueur étoit comme d'un excellent vin Grec, & qui étoit si large en quelques endroits qu'il pouvoit porter bateau. Ce nous fut un nouveau gage de la venuë de Bacchus, & de la verité de la colonne. Mais comme nous remontions vers sa source, pour découvrir la cause d'une si grande merveille, nous trouvâmes de vignes chargées des raisins, du pied desquelles couloit ce large ruisseau, lequel fourmilloit de poissons qui avoient tous la couleur & le gouſt de vin, & en les ouvrant, on les trouvoit pleins de vendange. Ils enyvroient meſme ceux qui en goûtoient, & nous fûmes contrains de les tẽperer avec des poissons d'eau douce pris dás une riviere voisine. Lors que nous eûmes traversé la premiere, nous découvrismes

d'autres vignes d'une nature bien plus étrange. C'estoient de belles femmes depuis la teste iusqu'à la ceinture, qui finissoient en un gros trone verdoyant, telles que les Peintres peignent Daphné sur le point qu'Apollon la voulut ravir. Leurs doigts s'épandoient en rameaux chargez de raisins, & leurs coiffures estoient faites de pampres & de grapes entrelassées. Elles nous firent mille caresses, nous parlant l'une Grec, l'autre Indien ou Persan; mais elles ne vouloient pas souffrir que l'on cueillist de leurs fruits, & lors qu'on les vouloit prendre elles jettoient des cris, comme si cela leur eust fait mal. Elles ne laissoient pas de nous baiser, & de nous toucher à la main: mais leurs baisers en vroient, & deux de nos compagnons s'estant laissez surprendre à leurs charmes, demeurerent pris par les parties criminelles; & comme s'ils eussent esté entez ensemble commencerent à prendre racine, & à pousser des rejettons. Effrayez d'un si grand prodige, nous courûmes à nostre vaisseau conter à nos compagnons étonnez, une si pitoyable aventure.

III. Voyage au globe de la Lune.

Apres nous estre donc pourveus d'eau & de vin dans les deux fleuves, nous passâmes la nuit sur leurs bords; & le lendemain dés la pointe du iour nous fismes voile par un doux vent, qui se changea sur le midy en une bourasque si violente, que nostre vaisseau fut enlevé par un tourbillon iusqu'à la hauteur de trois mille stades, & commença à voguer par le Ciel l'espace de sept iours & de sept nuits, tant que nous abordâmes au huitiéme en une grande Isle ronde & luisante qui estoit suspenduë en l'air, & ne laissoit pas d'être habitée. Du iour on ne voyoit rien; mais la nuit paroissoient autour quantité d'autres Isles brillantes,

Plus de 100. lieues.

de diverſe grandeur & lumiere,& une terre au deſſous couverte de fleuves, de mers,de foreſts, & de montagnes; ce qui nous fit juger que c'eſtoit la noſtre, outre qu'on y voyoit des villes, qui reſſembloient à de grandes fourmilleres.Lors que nous fûmes plus avant dans le païs, nous fûmes pris par les Hipogryphes. C'eſtoient des hommes, montez ſur les Grifons aiſlez qui avoient trois teſtes.Je ne ſçaurois mieux depeindre leur grandeur, qu'en diſant, que leurs aiſles eſtoient plus longues & plus groſſes que le maſt d'un grand navire. Ils avoient ordre de battre l'eſtrade,pour voir ceux qui entroient & qui ſortoient,& lors qu'ils trouvoient des eſtrangers, ils les amenoient au Roy. Comme nous fûmes en ſa preſence,il jugea que nous eſtions Grecs, à noſtre habit,& demanda comme nous avions fait pour venir en ſon païs, & traverſer une ſi vaſte eſtenduë.Nous luy fiſmes le recit de noſtre aventure, & il nous dit de ſon coſté qu'il eſtoit Endymion,& qu'il avoit eſté enlevé la nuit en dormant,& fait Roy du globe de la Lune, qui eſtoit le païs où nous eſtions. Il ajoûta, que nous n'avions rien à craindre, & qu'il nous feroit bonne chere, & ne nous laiſſeroit manquer de rien; Que s'il pouvoit retourner victorieux de la guerre qu'il avoit contre les habitans du Soleil,nous pourrions demeurer en paix avec luy & jouïr de ſa felicité. Nous luy demandâmes qui eſtoient ces peuples,& le ſujet de leur different ? Il nous dit que c'eſtoit un païs habité comme la Lune, & que Phaëton en eſtoit Roy, & le vouloit empeſcher par envie, d'envoyer une colonie dans l'étoile du jour,qui eſtoit une Iſle deſerte & inhabitée.Mais ie veux, dit-il, l'aller planter ſur

A cheval ſur des Grifons.

sa mouſtache, & ſi vous voulez eſtre de la partie, & venir avec moy, ie vous donneray à chacun un des Griſons de mon écurie, & vous équiperay de toutes choſes neceſſaires, pour demain qui eſt le jour du depart. Comme nous eûmes accepté le party, il nous retint à ſouper, & le lendemain de grand matin que toutes ſes troupes furent aſſemblées, il les rangea en bataille, parce que les Coureurs rapportoient que l'ennemy paroiſſoit. Il avoit bien cent mille homme de cheval, dont il avoit quatre-vingts milles Hippogryphes, & vingt mille Lacanopteres, ſans l'Infanterie & les alliez. Ces Lacanopteres ſont de grands oiſeaux tout couverts d'herbes au lieu de plumes, ſur leſquels eſtoient montez les Scorodomaques & les Cenchroboles. Pour les alliez, il y avoit trente mille Pſyllotoxotes de l'étoille de l'ourſe, & cinquante mille Anémodromes: Les premiers montez ſur de grandes puces groſſes comme douze Elephans, & les autres portez ſur les aiſles du vent. Car retrouſſant leurs robes qui leur pendent juſqu'aux talons, ils en vſent comme de voiles, & ſervent ordinairement d'infanterie legere dans le combat. On attendoit ſoixante & dix mille Strutobalanes, & cinquãte mille Hippogeranes, des Aſtres qui ſont au deſſus de la Capadoce, & l'on en contoit des choſes étranges & incroyables, mais comme ils ne vinrent point, il n'eſt pas beſoin de les rapporter. Voila qu'elle eſtoit l'armée d'Endymion. Pour les armes, chacun avoit un habillement de teſte fait de la coquille d'un limaçon, & une cuiraſſe à écaille d'écoſſe de feve, qui ſont dures & fortes en ce païs-là comme de la corne. Leurs boucliers & leurs épees eſtoient ſemblables aux noſtre.

Qui ont les aiſles d'herbes.

Qui combattent avec des aulx.

Qui jettent des grains de mil.

Que le vent fait courir.

Paſſereaux glans.

Montez ſur des grues.

P v

Quand les armées furent en presence, Endymion se plaça à l'aisle droite avec ses Hippogryphes, & nous mit autour de luy avec les plus vaillans, pour la garde de sa personne. Les Lacanopteres eurent l'aisle gauche, les Alliez furent au milieu. L'infanterie montoit à soixante millions, & fut rangée en cette sorte. Il commanda aux araignées qui sont grandes en ce païs-là cõme les Isles Cyclades, de faire un tissu depuis le globe de la Lune iusqu'à l'étoile du iour, ce qui fut fait en un instant, car elles sont en grand nombre; & il rangea dessus l'infanterie, commãdée par Nycterion fils d'Eudianacté, avec deux Lieutenans Pour l'armée du Soleil, Phaëton prit l'aile gauche, avec les Hippomyrmeques, qui sont des hommes montez sur des fourmis ailees qui couvrent de leurs arpens de leur ombre, & combattent de leurs cornes. Il y en avoit bien cinquante mille A l'aile droite estoient les Aérocoropes presque en mesme nombre. Ceux-cy sont montez sur de grands moucherons, & sons tous Archers. Derriere estoient les Aérocordaques, qui ne combattẽt qu'a coups de trait, & sont fort vaillans & de grand service, quoy qu'ils ne lancent que des raves, mais elles sont grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauve, qui est parmy eux un poison mortel, & qui engendre aussi tost de la puanteur dans la blessure. Prés d'eux estoient dix mille Caulomyceres, gens de main, & pesamment armez, qui portent pour boucliers de grands champignons, & pour lances de grosses asperges. A costé estoient cinq mille Cynobalanes qu'avoient envoyez les habitans de la Canicule, tous avec un museau de chien, & à cheval sur des glans ailez. On atten-

A cheval sur des fourmis.

Moucherõs Aeriens. Sautant en l'air.

Tige champignons.

Chiens glands.

doit des frondeurs de la voye de laict, mais il n'y vint que des Nephelocentaures, & pluſt à Dieu qu'ils ne fuſſent pas venus, car ils furent cauſe de la perte de la bataille. Pour les autres, Phaëton, depuis indigné, mit leurs pays à feu & à ſang. Comme on vint aux mains, après avoir levé les enſeignes & fait braire les aſnes, qui ſont les trõpettes de là haut, les deux armées s'affronterent terriblement, & s'entrechoquerent avec grand bruit. L'aile gauche des ennemis pliad'abord, & ne put ſouſtenir le choc de nos Hippogryphes, qui les pourſuivirent vivement, & en firent un grand carnage; mais leur aile droite eût l'avantage, & les Aëroconopes pouſſerent nos gẽs iuſqu'à noſtre Infanterie, qui retablit le combat, & les mit en fuite, après qu'ils eurent apris la deffaite de leur aile gauche. Il y eût donc grande boucherie, & le ſang ruiſſeloit de tous coſtez dans les nuës, qui en furent teintes, & devinrent rouges, cõme on les voit quelquefois au coucher du Soleil. Il en tomba meſme à terre, & ce fut peut-eſtre par une ſemblable avanture, qu'Homere dit qu'il pleût du ſang à la mort de Sarpedon, quoy qu'il l'attribuë à la douleur de Jupiter. Nos gens de retour de la pourſuite, erigerent deux trophées, l'un dans les nuës, pour la victoire de l'air, & l'autre ſur la toile d'araignée, pour la deffaite de l'Infanterie. Cependant, les Coureurs rapportent qu'on voyoit paroiſtre les Nephelocentaures, qui eſtoient des monſtres aſſez moitié chevaux & moitié hommes, d'une grandeur ſi prodigieuſe, que la partie humaine eſtoit auſſi grande que le Coloſſe de Rhodes, & l'autre groſſe comme un gros navire. Ils eſtoient conduits par le Sagittaire du Zodiaque, & le nom-

Cent autres nues.

bre en eſtoit ſi grand, qu'il ſurpaſſe la creance. Lors qu'ils eurent appris la deffaite de leurs gẽs, ils envoyerent vers Phaëton pour recommencer le combat, & ſe rangerent en bataille. Aprés ils vinrent fondre ſur les noſtres qui eſtoient en deſordre, & épars çà & là dans la pourſuite, ou parmy le bagages, & les ayant deconfits pourſuivirent Endymion iuſqu'au globe de la Lune ſans avoir pû ſauver qu'une partie de ſes Hippogryphes. Ils renverſerent en ſuite nos trophées, & coururẽt tout ce grand eſpace qui s'etend depuis le globe de la Lune juſqu'a l'étoile du iour. C'eſt la que ie fus fait priſonnier, avec deux de mes compagnons. Sur ces entre-faites arriva Phaëton, qui fit dreſſer de nouveaux trophées, & nous fit conduire dans le globe du Soleil, ayant les mains attachées derriere le dos, avec une iambe d'araignée. Il ne voulut pas aſſieger la Lune, mais il fit tirer autour, par forme de circonvalatiõ, un double mur fait de nuées épaiſſies; de ſorte qu'elle ne recevoit plus la lumiere du Soleil, & eſtoit dans une éclipſe perpetuelle. Endymion touché de cette infortune, luy envoya offrir tribut & des oſtages, qu'il ne voulut point recevoir d'abord, mais apres avoir mis l'affaire en deliberation, il ſe relâcha, & la paix fut concluë aux conditiõs. Que le mur ſeroit démoli, & les captifs rendus de part & d'autre pour de l'argẽt: Que Endymion laiſſeroit libre les autres Aſtres, & n'auroit pour amis & pour ennemis que ceux du Soleil. Que luy & ſes ſucceſſeurs payeroient tous les ans à Phaëton & aux ſiens, dix mille muids de roſée, & donneroient autant de leurs ſujets pour ôtages. Que l'etoile du iour ſeroit peuplée en cõmun, & que ceux qui voudroient eſtre compris

Ou, un morceau de iambe.

dans la paix, le feroient. Ces articles furent gravez sur une colonne d'ambre, qui fut plan ce sur les confins de deux Empires Du coste du Soleil signerent Pyronide, Therite & Phlogie, & de l'autre N ctor, Menie, & Polylampe. Ainsi la paix fut faite, le mur demoli, & nous remis en liberté. Lors que nous fûmes de retour, nos compagnõs nous coururent embrasser avec larmes, & Endymion, pour nous obliger à demeurer avec luy nous offrit droit de bourgeoisie; mais ie ne m'y pûs resoudre; qu'il me vouluſt donner son fils en mariage, pour la raiſon que ie diray tantoſt; & comme il nous vit opiniâtrez au retour, il nous traita ſplendidemẽt l'eſpace de ſept iours & nous congedia. Mais avant que paſſer outre, il ne ſera pas hors de propos de raconter icy les merveilles du païs. Premierement, il n'y a point de femmes, & l'on n'en ſçait pas méme le nom. On ſe ſert au lieu d'elles de jeunes garçons juſqu'à l'âge de vingt cinq ans, & ils portent les enfans dans le gras de la iambe, qui s'enfle quand ils ont conceu, & lors qu'ils veulent accoucher on y fait une inciſion. Je croy que c'eſt de là que vient le mot Grec de Gaſtrocnimie, parce que la iambe ſert de ventre. L'enfant eſt mort en venant au monde, mais en l'expoſant à l'air il commence à reſpirer. Il y en a une autre eſpece qui naiſſent comme des plantes, ce qui ſe fait en cette ſorte. On coupe le teſticule droit d'un homme, & on le met en terre; Au bout de quelque temps, il naiſt un grand arbre charnu, qui porte des glands d'une coudée de hauteur, leſquels on ouvre lors qu'ils ſont meurs, & l'on en tire un enfant. Mais ceux là n'ont point de parties naturelles, & s'en attachent lors qu'ils

[illegible] Lors qu'un homme [illegible] mais il s'en va en [illegible] viande, qui ſont [illegible] cau bons; car l'air [illegible] ne mangent pas, [illegible] reparent à pour ce- [illegible] lors qu'elles ſont [illegible] à faire. Leur breu- [illegible] ne vient point ſi fort [illegible] grace. Ils ne font point [illegible] d'ouverture [illegible] trou ou le tarret [illegible] gros. Les plus beaux [illegible] contraire du païs des [illegible] ont les cheveux longs. La [illegible] mention, mais un peu [illegible] n'ont point d'ongles aux [illegible] gauche, il naiſt à tous [illegible] eſpece de choux ca- [illegible] ſert de cuir, & ne ſe rompt [illegible] les ont une eſpece d'orange pa- [illegible] du miel, mais fort [illegible], c'eſt avec du laict [illegible] comme du fromage, on y [illegible]. Ils font de l'huile d'ail, [illegible] excellente. Au lieu de fon- [illegible] qui portent de l'eau, [illegible] comme de la graiſſe; ſi bien [illegible] ny nous n'eſt que le vent [illegible] ce païs-là. Le ventre leur ſert [illegible] mettent tout ce qu'ils veu- [illegible] & le referme comme une g- [illegible] qu'il eſt veu par dedans, les [illegible] quand il fait froid. Les riches

boyaux.

en ont besoin. Les pauvres en mettent de bois, & les plus riches d'yvoire. Lors qu'un homme devint vieux il ne meurt pas, mais il s'en va en fumee. Ils usent tous de mesme viande, qui sont des grenoüilles rôties sur les charbons; car l'air en est tout rempli; mais ils ne les mangent pas, & se contentent d'en avaler la vapeur, & pour cela ils s'approchent des tisons, lors qu'elles rotissent, comme s'ils se mettoient à table. Leur breuvage est de l'air presse dans un verre, dont il sort de la liqueur cõme de la rosee. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouverture en ces lieux-là; mais ils ont un trou sous le jarret par où ils caressent les garçons. Les plus beaux parmy eux sont chauves, au contraire du païs des Comedes où ils aiment les cheveux longs. La barbe ne leur croist pas au menton, mais un peu au dessus des genoux. Ils n'ôt point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'un doigt; mais il naist à tous sur le croupion, comme une espece de choux cabus, tousiours vert, qui est de chair, & ne se rompt pas quãd ils se couchent. Ils ont une étrange proprieté, c'est qu'ils mouchent du miel, mais fort acre, & lors qu'ils s'huilent, c'est avec du laict qui se prend apres comme du fromage, en y meslant un peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur est tres excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains sont comme de la gresle; si bien que lors qu'il gresle parmy nous, c'est que le vent secouë les vignes en ce païs-là. Le ventre leur sert de poche; & ils y mettent tout ce qu'ils veulent, car il s'ouvre & se referme comme une gibeciere; & parce qu'il est velu par dedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches

c'est qu'il est sans boyaux.

portent des habits de verre, & les pauvres de cuivre; car l'un & l'autre se file, & le dernier quand il est moüillé se carde comme de la laine. J'ay peur qu'on ne me croye pas si ie parle de leurs yeux car cela surpasse la creance. Ils s'osent & s'appliquent comme des lunettes, & plusieurs ayant perdu les leurs, empruntent ceux de leurs voisins; car l'on en fait des tresors, & celuy qui en a le plus, est estimé le plus riche. Leurs oreilles sont de feüilles de platane, hormis à ceux qui naissent de gland, qui les ont de bois. Je vis deux merveilles dans le palais du Roy; un puits qui n'estoit pas fort profond, où en descendant on entendoit tout ce qui se disoit dans le monde; & un miroir au dessus, où en regardant on voyoit tout ce qui s'y passoit. J'y ay veu souvent mes amis & ceux de ma connoissance, mais ie ne sçay s'ils me voyoient. Si quelqu'un ne me veut pas croire, quand il y aura este il me croira.

VI Arrivée en l'Isle des Lampes.

Après avoir pris congé du Roy & de toute sa Cour, nous fismes voile à travers les vastes plaines de l'air; mais avant que de partir, il me fit present de deux robes de cristal, & de cinq de letton, avec une armure toute complette de cosse de feves; mais ie perdis tout cela dans le ventre de la baleine. Nous fusmes escortez par un regiment d'Hippogryphes, l'espace d'environ cinq cens stades, & coûtumes beaucoup de païs, mais nous n'abordâmes nulle part, qu'à l'estoile du iour, pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entrâmes apres dans le Zodiaque, & laissant le Soleil à main gauche, commençâmes à raser la terre, sans y descendre, parce que le vent estoit contraire; quoy que nous l'eussions bien desiré, à cause que le pays que nous voyions estoit fort beau & arrousé de plusieurs fleuves. Les

[illegible] à la soûte et
[illegible] nous en cet endroit,
[illegible] encore ennemis, mais
[illegible] souhaitez que la paix
[illegible] ne pas avoir grand
[illegible] cette boitte
[illegible] toute sa nuit, & ie
[illegible] estoit en ville
[illegible] peu à gagner
[illegible] les Hyades & les
[illegible] le Zodiaque. Lors
[illegible] nous trouvames
[illegible] & voyoient comme
[illegible] la place auparavant
[illegible] descentes comme le
[illegible] graces & respendillan-
[illegible] encore, comme les riches.
[illegible] comme leurs logis com-
[illegible] Roy, parloient &
[illegible] & nous demandoient
[illegible] ignorant nostre pretention
[illegible] & de nous rafraichir,
[illegible] pour ne manger de
[illegible] Palais du Roy est au milieu
[illegible] toute la nuit, &
[illegible] ouvert, pour rendre
[illegible] Ceux qui vont faire ne
[illegible] pense, il en coûte les
[illegible] de mort, d'où vient
[illegible] Nous nous appro-
[illegible] nos raisons & leurs ex-
[illegible] la lampe du maître logis,
[illegible] de la famille.

[illegible] toute la nuit *Exploratif* [illegible] & voyant près [illegible]

Nephelocentaures qui estoient à la solde de Phaëton, vinrent fondre sur nous en cét endroit, pensant que nous fussions encore ennemis; mais ils se retirerent lors qu'ils seurent que la paix estoit faite. Nous ne laissasme pas d'avoir grand peur, parce que nous avions renvoyé desia nostre escorte. Après avoir vogué toute la nuit, & le iour suivant, nous arrivasmes sur le soir en l'Isle des Lampes, commençant peu à peu à gagner terre. Elle est située entre les Hyades & les Pleiades, un peu plus bas que le Zodiaque. Lors que nous fumes décendus, nous ne trouvâmes que des Lampes, qui alloient & venoient comme les habitans d'une ville, tantost à la place, tantost sur le port, les unes petites & chetives comme le menu peuple, les autres grandes & respendissantes, mais en petit nombre, comme les riches. Elles avoient toutes leur nom & leur logis comme les Citoyens d'une Republique, parloient & s'entretenoient ensemble, & nous demandoient des nouvelles. Quelques-unes nous prierent même d'entrer chez elles & de nous rafraîchir; mais nous ni voulûmes ni boire ni manger, de peur de surprise. Le Palais du Roy est au milieu de la ville où il rend iustice toute la nuit, & chacun est obligé de s'y trouver, pour rendre compte de ses actions. Celles qui ont fally ne soufrent point d'autre peine, sinon qu'on les éteint, qui est une espece de mort, d'où vient qu'on dit tuer la chandelle. Nous nous approchâmes pour entendre leurs raisons & leurs excuses, & y vîmes iusqu'à la lampe de nostre logis, qui nous dit des nouvelles de la famille.

Comme nous fûmes demeurés là toute la nuit nous en partîmes le lendemain, & voguant prés *semens-*

Emploutif-
v

de l'Autheur, & son seiour dans la Baleine. Voyez les Remarques.

des nuës, vimes la ville de Nephelococcygie, qui nous donna de l'admiration, mais nous n'y décendimes point, parce que le vent estoit contraire. Coronus fils de Cottophion en estoit Roy, ce qui nous fit souvenir du Poëte Aristophane qui en parle, homme docte, & qui pour rien du monde n'eust voulu mentir. Trois iours apres, nous découvrimes clairemẽt l'Ocean, mais nous ne voyons plus de terres, que celles que nous avions laissées dãs le Ciel, qui nous paroissoient claires & luisantes comme des astres. Le quatriéme, sur le midy, le vent s'estant appaisé, nous décendimes tout doucement dans la mer, où nous ne fûmes pas plûtost, que nous commençames à faire bonne chere de ce que nous avions, & parce qu'il faisoit un grand calme, nous nous baignâmes mesme dans l'Ocean. Mais comme souvent un petit rayon de bonne fortune est le prelage d'un grand mal heur, nous n'eûmes pas vogué deux jours, qu'au troisiéme, au lever du Soleil, nous vimes nager force poissons & quantité de baleines, dont il y en avois une d'environ quinze cens stades, qui faisoit blanchir la Mer d'ecume tout à l'entour. Elle avoit les dents longues & pointuës comme des clochers, & blanches comme de l'yvoire. Lors que nous la vimes venir à nous la gueule ouverte, nous nous recommandâmes aux Dieux, & nous embrassâmes l'un l'autre, pour n'estre pas separez même dans la mort. Elle nous engloutit tous ensemble, avec nostre navire, mais de bonne fortune, autant qu'elle pût nous écraser, nostre vaisseau coula heureusement dans l'intervalle de ses dents. Comme nous fusmes dans ce gouffre, nous ne voyons rien d'abord; mais lors qu'elle vint à ouvrir la gueule, nous

Ce mot n'est pas un Grec, mais ie m'en sers pour la commodité de l'expression.

vimes un grand & large monſtre, capable de loger dix mille habitans. Il y avoit dedans quantité d'autres poiſſons qu'elle avoit avalez, des carcaſſes d'hommes & d'animaux, des balles de marchandiſe, des anchres & des maſts de navire; & vers le milieu une terre & des montagnes, qui eſtoient faites, à mon avis, de la quantité de limon qu'elle avaloit. Il y avoit meſme une foreſt & toutes ſortes d'arbres & de plantes comme en un pays cultivé, qui pouvoit avoir trente milles de tour. On y voyoit quantité de Herons & d'Alcyons, & autres oyſeaux de riviere, qui avoiēt fait leurs nids dans le bois. Aprés avoir répandu beaucoup de larmes inutiles, j'encourageay mes Compagnons, & fiſt ſoûtenir le vaiſſeau qui panchoit; puis ayant allumé du feu nous nous mîmes à table; car nous avions quantité de poiſſon de toute ſorte, & de l'eau que nous avions apportée de l'étoile du jour. Le lendemain eſtant éveillé, comme la baleine ouvroit la gueulle, nous voyiōs tantoſt le Ciel, tantoſt des Montagnes, tantoſt des Iſles; car nous la ſentions remüer de tous coſtez en un inſtant. Lorſque nous fûmes accoûtumez à un ſi triſte ſejour, ie pris ſept de mes cōpagnons avec moy, & entrez dans la foreſt pour decouvrir le païs. Nous n'eûmes pas fait ſept cens pas, que nous trouvâmes un petit Temple dedié à Neptune, comme le témoignoit l'inſcription & enſuite pluſieurs ſepulchres, & une fontaine tres-claire aſſez proche. Nous oüiſmes meſme l'aboy d'un chien, & vîme de loin de la fumée, ce qui nos fit juger que le païs étoit habité. Nous doublons le pas, tant que nous trouvons un vieillard & un jeune homme, qui dreſſoient un petit jardin, & y faiſoient venir de l'eau de la fontaine

pour l'arouſer. Joyeux & étonnez tout enſemble nous nous arreſtâmes aſſez long-temps à les regarder, & vîmes qu'ils n'eſtoient pas moins ſurpris que nous. Aprés quelque ſilence de part & d'autre, le vieillard nous demanda ſi nous eſtions des Dieux marins ou des hõmes? Pour nous, dit-il, nous avons eſté autrefois au monde, mais nous flotons maintenãt dans la baleine, ſans ſçavoir au vray ce que nous ſommes; car il ſemble que nous ſoyons morts, & toutefois nous vivons. Et nous, luy dis-je, mon pere, nous ſommes de pauvres étrangers qui fuſmes hier engloutis avec noſtre navire, & il y a aparence que quelque Dieu nous a amenez ici pour nous conſoler l'un l'autre, & pour nous apprendre que nous n'eſtions pas ſeuls dans cette miſere. Faites-nous donc, s'il vous plaiſt, le recit de vôtre avẽture, & puis vous ſçaurez la noſtre. Ce ne ſera pas, dit-il, ſans avoir mangé auparavant, & en diſant cela, il nous prit par la main & nous amena dans ſa cabane, où il nous fit bonne chere de ce qu'il avoit. Lors que nous fuſmes raſſaſiez, il nous preſſa de luy dire qui nous eſtions, & comment nous avions eſté engloutis. Nous luy contaſmes donc tout ce qui nous eſtoit arrivé depuis nôtre embarquement, dequoy il parût fort étonné, & nous dit qu'il eſtoit de l'Iſle de Cypre, & qu'eſtant allé avec ſon fils pour trafiquer en Italie, ils avoient navigé heureuſement juſqu'en Sicile, d'où ils avoient eſté emportez par la tempeſte dans l'Ocean, & engloutis avec leur vaiſſeau, dont nous avions pû voir le debris dans le vẽtre de la baleine. Que tous les autres eſtoient morts, à la reſerve de ſon fils & de luy, & qu'apres leur avoir rendu les derniers devoirs, ils avoient bâty la chapelle que

[illegible] enſemble ce pe-
[illegible] legumes, dont
[illegible] gez & de poiſſõ.
[illegible] eſtoit
[illegible] ſions vû voir une
[illegible] Cabe & arres don-
[illegible] cet chacun un ſiet
[illegible] ſes autres pe ts
[illegible] de feu &
[illegible] e. Qu'il n'y avoit
[illegible] ſi avoit bien
[illegible] baiſ-
[illegible] poiſſons auſſi,
[illegible] po ſon. Qu'il y avoit
[illegible] ſeulement dans cette miſere,
[illegible] encore ſupportable, ſans les
[illegible] qui eſtoient ſauvages, & leur
[illegible] ce mal. Comment, luy dis-je,
[illegible] autres gens que nous. Ouy,
[illegible] d'une façõ effroyable; Car
[illegible] les vers l'Occident habitent
[illegible] le village d'Ereville & le
[illegible] ſont barbares & belliqueux. De
[illegible] ſont les Tritonomen-
[illegible] nous de la ceinture en haut,
[illegible] ſes autres. A la gauche, ſont les
[illegible] & les Cynocephales qui ſont al-
[illegible] au milieu les Pygargrades & les
[illegible] ſes vaillantes, & excellentes
[illegible] Orient, à l'en bouchure du
[illegible] preſque deſert, à cauſe qu'il
[illegible] N'anmoins, i'y ay trã-
[illegible] & y ſis en quelque aſeurance,

Comme
qui dirons
ſon.
Maiſtre de
Camerus.
Teſtes de
Chiens.
Pié legu-
res.

ous avions veuë, & cultivoient ensemble ce petit jardin qui leur fournissoit des legumes, dont ils vivoient avec des fruits sauvages & du poisso. Qu'il y avoit des vignes au païs dont le vin estoit tres-excellent, & que nous avions pû voir une fontaine dont l'eau étoit tres fraiche & tres bonne. Qu'ils s'estoient accommodez chacun un lict de branches d'arbres, avec quelques autres petits meubles necessaires; avoient allumé du feu, & s'occupoiét à la chasse, & quelquefois à la peſche, à travers les oüies de la baleine. Qu'il n'y avoit pas fort loin de là à un estang salé qui avoit bien deux mille cinq cens pas de tour, où ils se baignoient quelque fois, & où y peschoient aussi, parce qu'il y avoit force poisson. Qu'il y avoit vingt sept ans qu'ils vivoient dans cette misere, & que la vie leur seroit encore supportable, sans les habitans du païs qui estoient sauvages, & leur faisoient beaucoup de mal. Comment, luy dis-je, y a-t il icy encore d'autres gens que nous. Oüy, dit-il, & qui sont faits d'une façō effroyable; Car à l'extremité de l'Isle vers l'Occident habitent les Taricanes, qui ont le visage d'écreviſſe & le reste d'anguille; mais barbares & belliqueux. De l'autre costé à main droite, sont les Tritonomenderes, semblables à nous de la ceinture en haut, mais ayant le reste de chats. Ceux-là ne sont pas si méchans que les autres. A la gauche, sont les Carcinoquites & les Cynocephales qui sont alliez ensemble. Au milieu, les Pagourades & les Pitcopodes, nations vaillantes, & excellentes à la course. Vers l'Orient, à l'embouchure du monstre, le pays est presque desert, à cause qu'il est souvent inondé. Neantmoins, j'y ay étably ma demeure, & y vis en quelque asseurance,

Comme qui diroit salez ou confits.

Il fait allusiō aux Tritons.

Mains de Canevas.

Testes de Chien.

Pié-legeres.

moyennant cinq cens huitres que ie paye de tribut aux Psittopodes. Voila l'état du pays. Il faut considerer maintenant comment nous ferons pour y vivre, & pour nous deffendre de tant de monstres. Combien sont-ils, luy dis-je? plus de mil, répondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arrestes de poissõs. Puis qu'ils sont desarmez, repartis je, nous en viendrons bien à bout, & apres les avoir défaits, nous habiterons le païs sãs crainte. Nous resolûmes donc de les combattre, & retournâmes à nostre navire, pour faire les apprests necessaires. Nous commençâmes la guerre par le refus du tribut; car comme ils le vinrent demander, nous leur répondimes arrogamment que nous estions nez libres, & mal-traittâmes leurs Députez. Les Psittopodes donc & les Pagourades vinrent contre nous avec grand bruit; mais nous nous estions preparez à les recevoir, & avions mis vingt-cinq hommes en embuscades, avec ordre de ne se point lever que les ennemis ne fussent passez, afin de les charger en queüe, car nous les attédions de pied ferme avec le reste. Le combat fut grand & opiniâtre, mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuâmes cent soixante & dix des ennemis, sans perdre qu'un de nos camarades, avec le Pilote qui eut le dos percé d'outre en outre d'une arreste de poisson. Nous poursuivimes les autres jusqu'à leurs cavernes, & tout le reste du jour & la nuit suivante, demeurâmes sur le champ de bataille, où nous dressâmes un trophée de l'épine du dos d'un Dauphin. Sur le bruit ce cette defaite, le reste des habitans prirent les armes, & marcherent contre nous dés le lendemain avec grand appareil. Les Taricanes avoient l'aisle droite, les Cy-

Sous la conduite de Pelame.

[illegible] estoient au
[illegible] Trommenderres qui
[illegible] vouloit estre de la
[illegible] pres du Tem-
[illegible] au combat avec de
[illegible] dans le ventre de la
[illegible] Ils firent cetarres
[illegible] & sans ar-
[illegible] jusques à
[illegible] rechercher
[illegible] commencerent au
[illegible] en pieces. Les
[illegible] apres cette nouvelle, se
[illegible] les oüies de la
[illegible] apres demeurâmes
[illegible] à la chasse & aux
[illegible] les vignes, & re-
[illegible] de la terre, semblables
[illegible] dans une prison large &
[illegible] qu'à passer le têps,
[illegible] nous eûmes vescu de la
[illegible], enfin le cinquiéme
[illegible] environ le second baille-
[illegible] ne baillont qu'une fois par
[illegible] conter, nous entendi-
[illegible] comme de rames & de for-
[illegible] son embouchure, où nous re-
[illegible] dans l'intervale de ses dents, nous
[illegible] grands comme des Colosses,
[illegible] ces Isles, comme l'on fait des
[illegible] bien qu'on aura de la peine à le
[illegible] croire, n'ay pas de le dire, parce
[illegible]. Ceſtoient des Isles longues &
[illegible] ne estoient pas fort hautes, & qui
[illegible] avoit cent stades de tour. Il y avoit

cephales la gauche, les Carcinoquires estoient au milieu, il n'y eut que les Tritonomendettes qui demeurerent chez eux, sans vouloir estre de la partie. Nous les vinmes rencontrer prés du Temple de Neptune, & entrâmes au combat avec de grands cris, qui resonnoient dans le ventre de la baleine comme dans un antre. Ils furent défaits aisément, parce qu'ils estoient nuds, & sans armes, de sorte que nous les poursuivîmes jusqu'à la foreſt. Aussi-toſt ils envoyerent rechercher nostre alliance, & sur nôtre refus retournerent au combat, où ils furent tous taillez en pieces. Les Tritonomendettes ayant apris cette nouvelle, se sauverent dans la mer à travers les ouïes de la baleine. Apres cette victoire nous demeurâmes maitres du païs, nous occupant à la chasse & aux exercices du corps, cultivant les vignes, & recueillant en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermez dans une prison large & spatieuſe, qui ne songeroient qu'à passer le tẽps, & à se rejoüir. Comme nous eûmes vescu de la sorte plus d'un an & demy, enfin le cinquiéme jour du neuviéme mois, environ le second baillement du monstre, qui ne bâilloit qu'une fois par heure, ce qui servoit à les conter, nous entendîmes un grand bruit comme de rames & de forçats, & coûrumes en son embouchure, où nous tenant à couvert dans l'intervale de ses dents, nous vîmes des Geans, grands comme des Colosses, qui conduisoient ces Isles, comme l'on fait des navires. Je sçay bien qu'on aura de la peine à le croire, mais ie ne laisseray pas de le dire, parce qu'il est veritable. C'estoient des Isles longues & étroites, qui n'estoient pas fort hautes, & qui pouvoient avoir cent stades de tour. Il y avoit

environ trente hommes sur chacune, sans cõpter ceux qui estoient employez pour la deffence ; & ces trente hommes estoient rãgez de part & d'autre comme les forçasts d'une galere, & ramoient avec des grands pins feüillus. Derriere, sur une eminence, estoit le Pilote, qui tenoit un gouvernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre costé à la prouë, il y avoit environ quarante hommes tous armez, semblable à nous, horsmis que leur cheuelure estoit de feu, ce qui les defendoit comme un casque. Les arbres de l'Isle servoient de voile, car le vent venant à souffler dedans, la faisoit voguer, si bien qu'on la conduisoit où l'on vouloit, & l'on entendoit le siflet du Comite qui faisoit mouvoir les rames tout d'un temps, comme dans une galere. On ne voyoit que deux ou trois de ces Isles d'abord, mais sur la fin il en parût environ six cens, qui tournerent toutes les prouës l'une contre l'autre, pour le combat. Du premier choc il y en eut de brisées, & d'autres coulées à fons, mais plusieurs se maintinrent bravement jusqu'à la fin, & ceux qui combatoient à la prouë faisoient merveilles de biẽ attaquer & de bien defendre. Les vainqueurs sautoient dãs celles des vaincus, pour les empescher de se détacher & de prendre la fuite, & l'on faisoit main basse, sans faire des prisonniers. Au lieu de harpons & de main de fer, ils jettoient de grands polypes attachez les uns aux autres, qui s'acrochoient aux arbres de la foreſt; de sorte que l'on combattoit de pied ferme, comme si ce n'eût pas esté un combat navale. On se lançoit aussi à la teste, au lieu de pierres, des huistres & des tortuës, grosses comme des pieces de rocher, l'un des Generaux s'appelloit Bolocentaure, & l'autre

Cent autre vent, bouteur de mer.

[illegible] premier reprochoit à [illegible] troupeaux [illegible] leur different, & tomba à fonds [illegible] en prit trois [illegible] & poursuivit [illegible] avec la poupe fracassée. [illegible] de retour de la poursuite [illegible] bien en quarante. Apres, il dressa un trophée à Neptune, qui estoit elle-[illegible] ou plustost com-[illegible] à Neptune une des [illegible] demeura toute la nuit [illegible], auquel ils avoient [illegible]. Le lendemain, ils firent [illegible] graces, & ayant enfevelis [illegible] avec des cris de joye & [illegible]. Voilà ce qui se passa aux [illegible]

Thalassopotes ; car on les entendoit souvent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre qu'il luy avoit enlevé plusieurs troupeaux de Dauphins, qui estoit le sujet de leur different. Aussi demeura-t-il victorieux, & coula à fonds cent cinquante Isles des ennemis, en prit trois avec tous ceux qui estoient dedans, & poursuivit le reste qui se retiroit avec la poupe fracassée. Sur le soir, comme il fut de retour de la poursuite, il recueillit tout le butin qui flotoit, tant du bien que des ennemis, car il avoit bien eu quatre-vingts Isles submergées. Apres, il dressa un trophée sur la teste de la Baleine, qui estoit elle-mesme comme une grande Isle, ou plstost comme le continent, & appendit à Neptune une des Isles des ennemis. Sa flote demeura toute la nuit à l'ancre autour du monstre, auquel ils avoient attaché leurs cordages. Le lendemain, ils firent des sacrifices d'action de graces, & ayant ensevely leurs morts, partirent avec des cris de joye & des chants de triomphe. Voila ce qui se passa aux combat des Isles.

L'HISTOIRE VERITABLE,

LIVRE SECOND.

I. Continuation du voyage de l'Auteur. II. Sa venuë aux Isles Fortunée. III. Description des Enfers. IV. l'Isle des Songes. V. Diverses avantures assez extravagantes. VI. D'autres qui le sont encore plus, jusques à son arrivée aux Antipodes.

I. Continuation du voyage de l'Auteur.

APrés ces choſes, ne pouvant endurer un plus long ſejour dans la Baleine, il nous prit envie de faire un trou au côté droit pour nous evader ; mais comme nous eûmes creuſé cinq ou ſix cens pas ſans trouver le fonds, nous abãdonnâmes l'entrepriſe, & jugeâmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle brûla ſept jour entiers ſans en ſentir rien, mais ſur la fin du ſeptiéme, elle bâilloit plus lentement, & refermoit la gueulle auſſi-toſt, ce qui nous fit juger qu'elle commençoit à ſe porter mal. Vers l'onziéme jour, nous apperçûmes qu'elle ſe mouroit, car elle ſentoit fort mauvais; ſi bien que le lendemain nous luy traverſâmes la gueule avec de groſſes poudres, pour l'épeſcher de la refermer ſans quoy nous eſtions tous perdus. Cependant, nous donnâmes ordre à noſtre départ, & fiſmes nos proviſions, prenant l'étranger pour noſtre Pilote. Le troiſiéme jour nous tirâmes nôtre vaiſſeau par l'intervale de ſes dents, & le décêdimes tout doucement dans la mer. Apres montant ſur le

...ame nous arrivames à Nepture
...ne belles barques, & avant de
...rs, nous fit
...rance. Nous remontâmes
...ne corps de la dorne
...ne vaiſſeau à l'ancre
...ſtances de nous demurâ-
...ne groſſe grandeur. Il
...nt, mais la
...ne auroit ſi facilement por-
...la chaleur de cette
...ſions contre ce de-
...ſes deſirs, mais le
...nous fismes un trou
...Pilote, ou nous
...jours, y faiſant
...poiſon que nous trou-
...les vivres com-
...nous détachâmes de
...noſtre vaiſſeau, & mer-
...nous ſur la glace com-
...le cinquiéme jour elle ſe fon-
...mes ſur l'eau comme auparа-
...nous abordâmes en une petite
...nous descendîmes pour faire a-
...eau nous manquoit. Nous y
...eaux ſauvages, qui avoient ces
...eurs, comme vouloit Monſieur
...ne où ils frapent. Puis loin nous
...de la, qui avoit au milieu
...hommages, ou nous ſejournâmes
...ſeignant de la terre de Lilis, &
...ſes habitans, car ils ne portêt point
...Tyro fille de Salmonée, en
...avoit receu cette faveur de Nepture

le dos du monstre, nous sacrifiâmes à Neptune, prés du trophée des Isles flotantes, & ayant demeuré là trois iours, à cause du calme, nous fismes voile le quatriéme. Nous rencontrâmes d'abord quantité de corps morts de la derniere defaite, côtre lesquels nostre vaisseau alloit heurter comme contre des écueils, & nous demeurâmes étonnez de leur prodigieuse grandeur. Il faisoit fort beau du commencement; mais la bise venant à soufler, il fit un froid si insupportable, que la mer se glaça à la hauteur de quatre cens brasses. Nous fûmes donc contrains de décendre, & commençâmes à glisser dessus; mais le vent venant à se renforcer, nous fismes un trou dans la glace par l'avis de nostre Pilote, où nous demeurâmes renfermez trente iours, y faisant du feu, & mangeant le poisson que nous trouvions en creusant. A la fin, côme les vivres commençoient à nous manquer, nous détachâmes du mieux que nous pûmes nostre vaisseau, & mettant la voile au vent, coulâmes sur la glace comme sur du verre. Le cinquiéme iour elle se fondit, & nous voguâmes sur l'eau comme auparavant, tant que nous abourdâmes en une petite Isle deserte, où nous descendimes pour faire aiguade, parce que l'eau nous manquoit. Nous y tuâmes deux Taureaux sauvages, qui avoient les cornes sous les yeux, comme vouloit Momus, afin de mieux voir où ils frapent. Plus loin nous trouvâmes une mer de laict, qui avoit au milieu une petite Isle de fromage, où nous sejournâmes quelque temps, mangeant de la terre de l'Isle, & buvant du laict des raisins; car ils ne portét point de vin. La Princesse Tyro fille de Salmonée, en estoit Reine, & avoit receu cette faveur de Neptu-

Tyro, *signifie fromage, en Grec.*

Galatée, veut dire laict.

ne pour recompense de sa chasteté. Il y avoit aussi un Temple dedié à Galatée, comme il paroissoit par l'inscription.

II Venuë de l'Autheur aux Isles Fortunées.

Comme nous eûmes demeuré là cinq jours nous en partîmes le sixiéme par un bon vent, & deux jours aprés passâmes de cette mer blanche dans une autre, sur laquelle nous vîmes marcher des hommes semblables à nous, horsmis qu'ils avoient des piés de liege, ce qui les soûtenoit sur l'eau. Ils s'approcherent de nostre navire, & nous saluans en nostre langue, nous dirent qu'ils alloient au Liége qui estoit leur patrie. Aprés avoir couru quelque temps autour de nostre vaisseau, ils s'en allerent en nous souhaittãt une heureuse navigation. Ils ne nous eurent pas plûtoſt quittez, que nous decouvrîmes plusieurs Isles, parmy lesquelles estoit la leur sur un grand liege tout rond. Plus loin, sur la droite il y en avoit cinq autres fort hautes & fort grandes, où l'on voyoit paroistre beaucoup de feux, & devant nous une petite, large & basse, d'où s'exhaloit un doux parfum, comme Herodote dit qu'il en sort de l'Arabie heureuse. Nous cinglons de ce coste-là, & trouvons en arrivant de grands ports, larges & tranquilles, & des fleuves d'une eau claire & argentine qui couloit doucement dans la mer. Les bord estoient couverts de bois odoriferans, où l'on oyoit retenir la musique des oiseaux, qui faisoient un concert avec les Zephirs. Car les feüilles agitées par un doux vent, rédoient un son comme de flûtes douces. On entendoit parmy cela, des voix, ou plûtoſt des cris de rejouïssance, comme dans un festin, où les uns chantent & les autres dansent au son du flajolet ou de la lyre. Estonnez de tant de merveilles,

De voſes, violentes, &c.

...ces choses nous dans le port, où ...ssoit, que les gardes nous ...nt marcher, & nous me- ...ner après nous avoir dit ce on ...ns, & que nous estions ...ouvert qui estoit grave- ...ment. Nous vînmes au arrivant ...ssoit à parler avec la cô- ...ne Ayant pas de Te...ps, ...nous reçeu en la compagnie des ...ne en faveur. La ...ux de Tritée ...ssoit Heleine. Et ...ppe de penitence entre A... ...Après beaucoup de conseil... ...maintenant que quatre prin... ...de retourner à Hippo... ...à Menelaüs, à tous ...avoient servis pour eux, ...d'autres femmes comme ...Andromede fut preſentée à ...au liege a costé du vieux ...cois, & l'on nous ...pagnie nous avions osé p... ...de nostre presence à ce... ...pendu, on nous fit entrer, & ...de Caron & d'Alcide se... ...de nostre curiosité, après laquelle ...cependant nous permit de voir les rare... ...de nous entretenir avec ces bien-... ...Quand nous fûmes retournez, on les... ...nous conduisit à la ville, pour assi... ...Nous fûmes tous ravis en entrant ...de la ville d'or, & les murailles ...de pierre de marqueterie d'esmeraude, &

nous entrons à pleines voiles dans le port, où nous ne fûmes pas plûtoſt, que les gardes nous lierent avec des chaines de roſes & nous menerent vers le Prince, aprés nous avoir dit qu'on ne nous feroit point de mal, & que nous eſtions dans l'Iſle des bien-heureux qui eſtoit gouvernée par Rhadamante. Nous trouvâmes en arrivant qu'il y avoit trois cauſes à plaider avant la nôtre. La premiere eſtoit celle d'Ajax fils de Télamon, pour ſçavoir s'il ſeroit receu en la cõpagnie des Heros, aprés s'eſtre tué luy meſme en fureur. La ſeconde eſtoit un different amoureux de Theſée & de Menelaüs, à qui demeureroit Heleine. Et la troiſiéme, une diſpute de preſeance entre Alexandre & Annibal. Aprés beaucoup de conteſtation, Ajax fut receu, moyennant quelques priſes d'ébore, pour leſquelles on le renvoya à Hippocrate. Heleine fut ajugée à Menelaüs, à cauſe des longs travaux qu'il avoit ſoufferts pour elle, outre que Theſée avoit d'autres femmes; comme l'Amazone & Aridane. Alexandre fut preferé à Annibal, & on luy dõna un ſiege à coſté du vieux Cyrus. Apres cela, nous fûmes oüis, & l'on nous demãda d'abord, pourquoy nous avions oſé profaner ces lieux ſacrez de noſtre preſence mortelle? Sur noſtre réponſe, l'on nous fit retirer, & Rhadamante, de l'avis de Caton & d'Ariſtide, remit à nous punir de noſtre curioſité, aprés noſtre mort, & cependant nous permit de voir les raretez du païs, & de nous entretenir avec les bien-heureux. Auſſi-toſt, nos chaines tomberẽt d'elles-meſmes, & l'on nous conduiſit à la ville, pour aſſiſter à leur feſtin. Nous fûmes tous ravis en entrãt, de voir que la ville eſtoit d'or, & les murailles d'émeraudes, avec le pavé marqueté d'ébeine, &

Parce qu'elle avoit eſté femme de l'un & de l'autre.

d'yvoire ; les Temples des Dieux de rubis & de diamans, avec de grands Autels d'une seule pierre precieuse, sur lesquels on voyoit fumer des Hecatombes. Il y avoit sept portes, toute de Cinamome, & un fossé d'eau de senteur large de cent coudées, qui n'estoit profond qu'autant qu'il faloit pour se baigner à son aise. Il ne laissoit pas d'y avoir des bains publics d'un artifice admirable, où l'on ne brûloit que des fagots de canelle. L'edifice estoit de crystal, & les bassins où l'on se lavoit de grands vases de porcelaine pleins de rosée. Du reste, les bien-heureux n'ont point de corps & sont impalpables ; Ils ne laissent pas de boire & de mãger, & de faire les autres fonctions naturelles. On diroit que c'est leur ame toute seule, revestuë de la ressemblance du corps ; car si on ne les touche, on ne sçauroit decouvrir qu'ils n'en ont point ; Semblables à des ombres droites qui ne seroient pas noires. Ils ne vieillissent point, mais ils demeurent toûjours à l'âge où il meurent, horsmis que les vieillards y reprennent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits sont d'un crespe fin de couleur de pourpre, filé par des araignées qui sont sans venin, & qui ne font point horreur. Il ne fait jamais nuit dans toute l'Isle, mais le iour n'y est pas fort éclattant, c'est comme une aurore perpetuelle. De toutes les saisons ils ne connoissent que le Printemps, & de tous les vens que les Zéphirs ; mais la terre est couverte de fleurs & de fruits toute l'année, dont la recolte se fait tous les mois, encore dit-on qu'au mois qui porte le nom de Minos, il y a double moisson. Les épis au lieu de bled sont chargez de petits pains semblables à des champignons, si bien qu'on n'est jamais en peine ni de cuire, ni de

moudre. Il y a trois cens soixante-cinq fontaines d'eau douce, & autant de miel ; & cinq cens d'huile de senteur, mais plus petites ; avec plusieurs ruisseaux de laict & de vin. On mange hors la ville dans la plaine d'Elise, à la fraicheur d'un bois qui l'environne, où l'on est couché sur des fleurs, & les vens portent des viandes. Sur les têtes pendent de grands arbres de cryſtal, qui portent des verres de toutes sortes, & l'on ne les a pas plûtost pris qu'ils sont pleins de vin. On n'est point en peine de se faire des guirlandes, car les petits oiseaux qui voltigent autour en chantant, repandent sur vous des fleurs qu'ils ont pillées dans les prairies voisines. D'ailleurs, il s'éleve des nuées de parfum tant des sources de senteur, que du fleuve dont la ville est ceinte, lesquelles s'épreignent à l'aide des vens, & versent sur l'assistance une liqueur tres-precieuse. On ne cesse de chanter pendãt le repas, & de reciter de beaux Vers, & particulierement ceux d'Homere, qui est assis parmy les Heros au dessus d'Vlysse. Les danses sont composées de filles & de garçons, & les maistres de musique sont Eunome, Arion, Anacréon & Stesicore, dont le dernier est réconcilié avec Helcine. Aprés qu'ils ont finy leurs chansons, paroist un second chœur de Musiciens, composé de serins & de rossignols, qui avec les Zéphirs, font un concert tres-agreable. Mais ce qui fait principalement la felicité des bien-heureux ; c'est qu'ils y a deux sources, l'une du ris, l'autre de la joye, dont chacun boit un grand trait avant que de se mettre à table, ce qui le tient gay le reste du iour. Disons maintenant ceux qui sont les plus estimez dans cette Isle, & qui tiennent le premier rang par-

my les ombres. Premierement, les demy-Dieux, & ceux qui se sont signalez au siege de Troye, horsmis Ajax le Locrien qui est tourmenté, à ce qu'on dit dans les Enfers. D'entre les Barbares, les deux Cyrus, Anacarsis, Zamolxis, & Numa. Des Grecs, Lycurgue, Phocion, & Tellus; les sept Sages, horsmis Periandre; Socrate, qui s'entretient ordinairement avec Palaméde & Nestor, ou avec de beaux garçons comme Narcisse, Hylas, & Hyacinthe; & l'on dit qu'il est amoureux du dernier, car il luy fait forces caresses. Rhadamante l'a souvent menacé de le mal-traitter, s'il ne quittoit son ironie; mais il a de la peine à s'en defaire, tant il est dangereux de faire de mauvaises habitudes. Je n'y vis point Platon, & comme j'en demandois la cause, on me dit qu'il habitoit sa Republique, & qu'il vivoit selon les Loix qu'il y avoit établis. Aristipe & Epicure y sont des premiers, & chacun les veut avoir, parce qu'ils sont de bonne compagnie. Il n'est pas jusqu'à ce pauvre malotru d'Esope qu'il n'y soit, & ils s'en servent cõme de bouffon. Pour Diogéne, on ne le reconnoistroit pas, tant il est changé; car il est devenu voluptueux, & a épousé la Courtisane Laïs. Il ne fait donc rien tout le iour que chanter & danser, & faire mille extravagances, sur tout quand il a bû. Les Stoïciens en sont bannis, & l'on dit qu'ils grimpent encore sur le cõteau, & sont occupez à defricher le chemin de la Vertu. Je n'y vis point d'Academiciens, parce qu'ils deliberent toûjours, & qu'ils ne se peuvent resoudre; On doute mesme s'ils croyent des Enfers & des Champs Elisées. Mais, à mon avis, c'est qu'ils craignent le jugement de Rhadamante, parce qu'ils ont voulu oster toute sorte

...Heureux, Vivent en confusion ...ables et sans monde; mais ...Tantale, Tityer & Achille, ...ne sont encores, & en cela, ils ...heureux. On ne s'abstient pas ...de pleurs. Il n'y avoit que Socrate ...qui ne se conderoit point encore ...heureux. Après avoir fait deux ...ou trois pas, j'aborday Homere, ...à qui je voulois, parce que ...de ses grandes questions que fait ...les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'a...voient interrogé sur ce sujet, que ...n'en savoit plus rien, mais qu'il ...estoit Babylone, & qu'on l'y nom...moit Homere parmy les Grecs, ...qu'il avoit été donné en ostage. Je luy ...dis que non, s'il avoit fait les Vers qu'on ...lui fait; que oüy; ce qui me fit rire de ...la simplicité de ceux qui les veulent revoquer ...en doute. Je remarquay aussi pourtant qu'il avoit com... Zoïle ...me perdu la fureur, & il me dit que Ari...starque ...l'avoit fait sans dessein, & qu'il n'avoit fait ...que l'Odissée avant l'Iliade, com...me quelques-uns croyent. Pour son pretendu aveu...glement, je luy en parlay point, parce que ...je le sçavois contraire. Je vis Zoïle, qui ...me fit beaucoup de plaisirs lorsque j'estois à Athenes, lors qu'il estoit de loisir, & il ...me dit qu'il eût gagné son procez contre ...Homere, & qu'il estoit de loisir, & il ...me dit qu'il eût gagné son procez contre ...Homere, & qu'il estoit accusé de calomnie; mais il fut ...absous à l'ayde d'Ulysse qui plaida la ...cause de ces infames arriva Pythagore, ...qui achevoit toutes ces revolutions, & ...les faisoit metempsycoses; car il avoit

de jugement, & mettre l'Vnivers en confusion. Voilà les plus illustres de l'autre monde ; mais on y revere principalement Thesée & Achille. Les femmes y sont communes, & en cela, ils sont tous Platoniciens. On ne s'abstient pas mesme des garçons ; Il n'y avoit que Socrate qui juroit qu'il ne les toucheroit point, encore croit on qu'il se parjuroit. Aprés avoir esté deux ou trois iours en ce païs-là, j'aborday Homere, & le priay de me dire d'où il estoit, parce que c'estoit une des plus grandes questions qui fust parmy les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'avoient tellement embroüillé sur ce sujet, que luy-mesme n'en sçavoit plus rien, mais qu'il croyoit estre de Babylone, & qu'on l'y nommoit Tigrane, comme Homere parmy les Grecs, à cause qu'il y avoit esté donné en ostage. Je luy demanday en suite, s'il avoit fait les Vers qu'on reboute ? Il me dit que oüy ; ce qui me fit rire de l'impertinence de ceux qui les veulent retrancher. Je m'enquis aussi pourquoy il avoit commencé son Poëme par la Fureur, & il me dit que cela s'estoit fait sans dessein, & qu'il n'avoit pas fait non plus l'Odyssée avant l'Iliade, comme plusieurs croyent. Pour son pretendu aveuglement, ie ne luy en parlay point, parce que je vis bien le contraire. Je luy faisois plusieurs autres demandes, lors qu'il estoit de loisir, & il me répondoit à tout sur le champ, principalement depuis qu'il eût gagné son procez contre Thersite, qui l'accusoit de calomnie ; mais il fut renvoyé absous à l'ayde d'Vlysse qui plaida sa cause. Sur ces entrefaites arriva Pythagore, aprés avoir achevé toutes ces revolutions, & passé par diverses metempsycoses ; car il avoit

Zenodote & Aristarque.

esté metamorphosé par sept fois, & doutoit encore s'il se feroit appeller Pythagore ou Euphorbe. Il fut fort bien receu; parce qu'il avoit tout un costé d'or. Empedocle vint aussi tout grillé; mais on ne le voulut point recevoir, quelque instance qu'il en fit, de peur qu'il ne fust travaillé de mélancolie. Aprés quelque temps on celebra les jeux qu'on nomme *des Trépassez*, où Achille & Thesée presiderent, celuy-cy pour la septiéme fois, & l'autre pour la cinquiéme. Il seroit long de rapporter icy tout ce qui s'y fit; mais Carus de la race des Huraclides, vainquit Vlysse à la lute, & Epée combattit à coups de poin contre Arie, dont le sepulcre est à Corinthe, sans que pas un eust l'avantage. Il n'y a point parmy eux de jeu de Pancrace; Je ne sçay plus qui vainquit à la course; Homere remporta de bien loin le prix de la Poësie; mais Hésiode aussi fut couronné. La couronne estoit faite de plumes de Pân, & c'estoit le prix de tous les jeux. Comme on en sortoit, la nouvelle vint que les Enfers s'estoient revoltez sous la conduite de Phalaris & de Busiride, accõpagnez de Dioméde, de Sciron & de Pityocampte, & qu'ils venoient pour forcer l'Isle des bien-heureux, apres avoir rompu leur fers, & tué leurs gardes. Aussi-tost Rhadamante mit les Heros en bataille sur le bord de la mer, sous le commandement de Thesée, d'Ajax & d'Achille; car le second estoit déja retourné en son bon sens. Apres un grand combat, où Achille fit des merveilles, les Heros furent victorieux. Socrate fit bien aussi à l'aile droite, & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Aussi eust-il pour recompense un beau jardin au faux-bourg où il tenoit Academie, qu'on appeloit l'*Academie des Morts*.

Avis fai re.

Ancien brigand.

...ne reroyez aux Enfers, pour...
...comble. Homere a decrit
...ere de la fausse reine de Troye, &
...et en partant; mais je le perdis
...ge. Il commençoit
...chante des Enfers les com-
...la victoire on fit un grand
...ne, où l'on ne servit que
...mon Pythagore ne s'y trou-
...arriva de nouvelles aven-
...de Sinnare, nostre Pilote qui
...de petite taille, & fort
...voleur d'Heleine, & elle
...peut estre long-temps ca-
...ilement mille carolles à table;
...pas s'égaroient tout
...A la fin, ils se resolurent de
...des Iles voisines, & ga-
...de nos compagnons sans
...qui s'sçavoient bien que
...pas bon. Ils prirent la nuit
...leur dessein, & cinglerent en
...personne s'en apperçût. Mais
...veille en sursaut, & ne trou-
...de la, la femme se mit à crier, &
...fait alla éveiller son frere Aga-
...avec luy faire les plaintes à Rha-
...venu, ceux qu'on avoit envoyez
...apporterent qu'on voyoit un na-
...ge, & Rhadamante fit embarquer
...sur un vaisseau d'Aphodonie fait
...de les envoya aprés. Ils furent si
...ils les atteignirent sur le mi-
...ils prirent terre nulle part.
...apport, remarquant leurs vais-

les vaincus furent renvoyez aux Enfers, pour y estre tourmentez au double. Homere a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna son livre en partant; mais ie le perdis avec le reste de mon équipage. Il commençoit ainsi son Poëme, *Ie chante des Enfers les combats redoutables.* Aprés la victoire on fit un grãd festin selon la coûtume, où l'on ne servit que des féves c'est pourquoy Pythagore ne s'y trouva point. En suite, il arriva de nouvelles aventures; Cinyre fils de Sintare, nostre Pilote qui estoit un grand garçon de belle taille, & fort bien fait, devint amoureux d'Heleine, & elle de luy. Leur amour ne peut estre long-temps caché; car ils se faisoient mille caresses à table; & quelque-fois aprés le repas s'égaroient tout seuls dans la foreſt. A la fin, ils se resolurent de se retirer en quelqu'une des Isles voisines, & gagnerent pour cela trois de nos compagnons sans nous en rien dire, parce qu'ils sçavoient bien que nous le trouverions pas bon. Ils prirent la nuit pour l'execution de leur dessein, & cinglerent en haute mer, sans que personne s'en apperçût. Mais Menelaüs s'estant éveillé en sursaut, & ne trouvant plus prés de luy sa femme, se mit à crier, & sautant en bas du liét alla éveiller son frere Agamemnõ, & vint avec luy faire ses plaintes à Rhadamante. Le iour venu, ceux qu'on avoit envoyez à la découverte, rapporterẽt qu'on voyoit un navire fort éloigné; & Rhadamante fit embarquer cinquãte Heros sur un vaisseau d'Aphodeile fait tout d'une piece, & les envoya aprés. Ils firent si grande diligence qu'ils les atteignirẽt sur le midy, avant qu'ils pussent prendre terre nulle part, & les ramenerent au port, remarquant leur vais-

seau avec des chaines de roses ; car il n'y en a point de plus fortes dãs toute l'Isle. Heleine pleuroit & se desesperoit, s'arrachant les cheveux, & baissant la veuë de honte Rhadamante, aprés avoir interrogé les coupables, les renvoya aux Enfers pour y estre chastiez de leurs crimes, parce que l'Isle des bien-heureux est exempte de supplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain, pour éviter des pareils inconveniens à l'avenir. Je regrettois fort de quitter un si agreable sejour, pour r'entrer dans de nouveaux mal-heurs; mais les Heros me consolerent en me montrant la place qu'ils me donneroient auprés d'eux aprés ma mort. I'alay donc prendre congé de Rhadamante, & le priay de m'enseigner la route que je devois tenir, & de me dire ce qui m'arriveroit par le chemin. Alors me montrant les Isles voisines, Ces cinq là dit-il, que tu vois toutes en feu, sont celles des Enfers, plus loin est celles des Songes ; & en suite, Oygie où demeure Calypso ; mais tu ne la sçaurois encore voir. Quand vous les aurez passées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque temps parmy les Sauvages ; puis vous retournerez en vostre païs ; apres de longues & perilleuses erreurs. Comme il eut dit cela, il arracha une racine de Mauve, & me la presentant m'ordonna d'y avoir recours dans mon affliction. Il me commanda aussi quand ie serois arrivé aux Antipodes, de ne point creuser de feu avec une epée, ni manger de lupins, ou m'approcher d'un garçon qui eût plus de dix-huit ans, & me dit qu'en observant bien ces choses, ie serois reçu dans l'Isle des bien-heureux apres ma mort. Alors ie fis mes prepara-

Raillerie contre Pythagore.

Isle des Enfers.

tifs pour mon départ, & allant dire Adieu à Homere, ie le priay de me faire un quadrain, que ie gravay sur une colonne prés du port; Il contenoit ces mots.

Lucien fauory des Dieux
A veu ces hautes destinées,
Et hors des Isles fortunées
Retourne en son pays, joyeux.

Aprés avoir demeuré là le reste du iour; & pris congé des Heros, ie partis le lendemain; & ils me vinrent conduire jusqu'à mon vaisseau, où Ulysse me tirant à part, me donna une lettre pour Calypso, sans que sa femme en vist rien. Rhadamante envoya avec nous le pilote Nauplion, pour empescher qu'on ne nous arrestast en quelqu'une des Isles voisines, & temoigner que nostre dessein estoit de tirer plus loin.

III. *L'Isle des Enfers.*

Au sortir de cet air doux & odorant, nous entrâmes en un puãr & épais, qui distiloit de la poix au lieu de rosée. On sétoit de loin une odeur de soufre & de bitûme, avec une exhalaison comme de corps morts qu'on rostit. Parmy cela retentissoiẽt les coups de foüet, & le bruit des chaînes, avec les cris des damnez. Nous n'abordâmes qu'à une de ces Isles qui estoit toute bordée d'écueils & de precipices, & par dedans ce n'estoit qu'une roche seiche & aride, sans eau & sans aucune verdure. Apres avoir grimpé cõme nous pûmes par un sẽtier rude & épineux, nous arrivâmes au lieu des supplices, qui étoit tout semé de pointe d'épées & de halebardes, & ceint de trois fleuves, l'un de sang, l'autre de boüe, & le troisiéme de feu, mais d'un feu rapide comme un torrent, & sujet aux tẽpestes comme la mer. On y voyoit des poissons comme des tisons ardens, & d'autres plus petit

comme des charbons qu'on nommoit de petites lampes. On n'y pouvoit aborder que par une porte fort étroite qui estoit gardée par Timon le Misanthrope. Nous y entrâmes pourtant sous la conduite de nostre guide, & vîmes tourmenter plusieurs Roys & particuliers, dont il en avoit quelque-uns de nostre connoissance. Cinyre y estoit pendu par les parties naturelles, & tout noircy de fumée. Il y avoit des gens qui nous montroient tout pour de l'argent, & qui discouroient sur la vie de chacun, & sur la nature du supplice. On tourmentoit principalement les menteurs, & ceux qui avoient imposé à la posterité par leurs écrits fabuleux, comme Ctesias & Herodote, ce qui me donna quelque consolation, parce qu'il n'y a guerre de vice dont ie me sente moins coupable. Aprés cela nous sortimes, ne pouvant plus souffrir la puantur, ni l'horreur du lieu, & prenant congé de nostre guide, nous retournâmes à nostre vaisseau.

IV. L'Isle des Songes

Nous n'eûmes pas navigé beaucoup, que l'Isle des Songes nous apparut, mais obscurement comme les songes ont accoûtumé. Car elle sembloit s'éloigner à mesure que nous en approchions; mais enfin l'ayant attrappé, nous y entrâmes par le havre du Sommeil, & y décendimes sur la brune. Elle estoit ceinte tout autour d'une forest de pavos & de mandragore, qui estoit pleine de hibous & de chauves-souris; car il n'y a point d'autres oiseaux dans toute l'Isle. Il y avoit un fleuve qui ne couloit que de nuit, & deux fontaines d'une eau dormante. Le mur de la ville estoit fort haut & de couleurs changeantes comme l'arc-en-ciel. Elle avoit quatre portes, quoy qu'Homere n'en mette que deux; Les deux

...plaine de la nuict...
...terre, par où sor...
...mélancoliques; les
...vers le port, l'une de
...est celle par où nous
...le Roy de l'Isle, & son
...en courant. A main
...Veût, qui est la Déesse
...celuy du Coq. Le
...Lieutenans, Tarazon
...gardent de la fantaisie & du
...place est la fontaine des
...Songes à ses costez, l'un du
...Vérité. C'est là qu'est
...Dieu dont Antiphon
...Songes est le Prophete, & a obte-
...sommeil. Tous les habitans
...ces, ces uns beaux & de belle
...petits & contrefaits; Ceux-cy
...perruit, & vestus d'or & de pour-
...Rois de Comedie. Ceux-là gueux
...& tous couverts de haillons. Nous
...de nostre connoissance, qui
...chez eux & nous traiterent
...& aprés la bonne chere nous fi-
...Princes à nostre départ. Quel-
...nous mesurerent en nostre pais, & nous
...même jour. Nous demeurâmes
...car on ne conte point autre-
...ce temps-là nous ne fismes que
...; mais à la fin, éveillez par un
...nous gagnons le navire & qui-

...ous aprés nous arrivâmes en l'Isle
...on avant que d'aborder je détache. Avec

premieres regardoient la plaine de la nonchalance, l'une de fer & l'autre de terre, par où sortent les songes affreux & mélancoliques ; les deux autres sont tournées vers le port, l'une de corne & l'autre d'yvoire, qui est celle par où nous entrâmes. Le Sommeil est le Roy de l'Isle, & son Palais est à main gauche en entrant. A main droite est le Temple de la Nuit, qui est la Déesse qu'on y adore ; & en suite, celuy du Coq. Le Sommeil a sous luy deux Lieutenans, Taraxion & Phtoclés, engendrez de la fantaisie & du neant. Au milieu de la place est la fontaine des Sens, qui a deux Temples à ses costez, l'un du Mensonge & l'autre de la Verité. C'est là qu'est l'Oracle & le Sanctuaire du Dieu, dont Antiphon l'interprete des songes est le Prophete, & a obtenu cette grace du Sommeil. Tous les habitans de l'Isle sont differens, les uns beaux & de belle taille ; les autres petits & contrefaits ; Ceux-cy riches à ce qui paroist, & vestus d'or & de pourpre comme des Rois de Comedie. Ceux-là gueux & mendians, & tout couverts de haillons. Nous en vîmes plusieurs de nostre connoissance, qui nous conduisirent chez eux & nous traiterent splendidement, & aprés la bonne chere nous firent tous Rois & Princes à nostre départ. Quelques-uns nous menerent en nostre païs, & nous ramenerent le mesme iour. Nous demeurâmes là trente nuits ; car on ne comte point autrement ; & tout ce temps-là nous ne fîmes que manger & dormir ; mais à la fin, éveillez par un coup de tonnerre, nous gagnons le navire & quittons le port.

Trois iours aprés nous arrivâmes en l'Isle d'Ogygie, où avant que d'aborder ie détache- Avan-

Autres extravagances.

tay la lettre d'Ulysse, de peur que ce fourbe ne nous eust fait quelque supercherie, & n'y trouvay que ce mots, LETTRE D'ULISSE A CALYPSO. *Ie ne vous eus pas plûtost quittée que ie fis naufrage, & ne me sauvay qu'a peine, à l'aide de Leucothée, en la contrée des Pheques. Comme ie fus de retour chez moy, ie trouvay ma femme galantisée par des gens qui mangeoient mõ bien, & apres les avoir tuez, ie fus assassiné par Telegone que i'avois eu de Circé. Maintenant, ie suis en l'Isle des Bien-heureux, où ie regrette les plaisirs que nous avons eus ensemble, & voudrois estre toûjours demeuré avec vous, & avoir accepté l'offre que vous me faisiez de l'immortalité. Si ie puis donc m'échapper, soyez assurée de me revoir. Adieu.* Il ajoûtoit à cela quelque chose en nostre faveur. Nous n'eûmes pas esté fort loin que ie trouvay la grote de Calypso, telle qu'Homere l'a décrit, où elle travailloit en tapisserie. Elle n'eut pas plûtost lû la lettre qu'elle se prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traita magnifiquement, & nous fit diverses questions pendant le repas, s'enquerant fort si Penelope estoit aussi belle & aussi chaste que la Renommée la publioit. Nous luy répondîmes ce que nous vîmes qu'elle auroit de plus agreable, & apres avoir pris congé d'elle, nous retournasmes à nostre vaisseau, & passâmes la nuit sur le rivage. Le lendemain dés le matin nous fîsmes voile par un grand vent & aprés avoir esté batus de la tempeste deux jours entiers, au troisiéme nous fûmes attaquez par des Barbares qui navigeoient sur de grandes citrouilles longues de six coudées. Car lors qu'elles sont seiches ils les creusent, & se servent des grains au lieu de pierres dans le cõbat & des

Ou, en Isle.

[illegible] avec un mast de rozeau. [illegible], nous vîmes paroître [illegible] heures, que ceux-cy n'es- [illegible] qu'ils nous quitterent, [illegible], parce que c'estoient [illegible] Lors nous mîmes la voile au [illegible] mer sans sçavoir qui [illegible] mais il y avoit apparence [illegible] les maîtres. Car on- [illegible] en plus grand nombre, leurs [illegible] forts, estant faits de la [illegible] ox, qui sont grosses & [illegible] & rangées à proportion. [illegible] petite veuë, nous [illegible] & nous tinmes sur nos gar- [illegible] Ce ne fut pas en vain; car [illegible] bien: nous fûmes attaquez [illegible] hommes, qui estoient à che- [illegible] dequels lauroient & hen- [illegible] des cheveux. Lors qu'ils fu- [illegible] se separerent en deux ban- [illegible] marchant au milieu, nous lance- [illegible] cancres, qui estoient gros com- [illegible] Autruche, dont ils faillirent à [illegible]. Nous les repoussâmes à coups [illegible] dans leur Isle, qui estoit deserte [illegible] les contraignoit à faire le mé- [illegible]. Sur le minuit on il faisoit [illegible], nous rencontrâmes un nid d'al- [illegible] de grande grandeur, que la me- [illegible] nous abandonner, du seul vent de son [illegible] prenions d'abord pour un écueil. [illegible] nous nous y descendîmes, & [illegible] estoit fait de grands pins tous [illegible], & contenoit bien cinq cens œufs,

fueilles au lieu de voile, avec un mast de roseau. Apres un rude combat, nous vîmes paroistre sur le midy d'autres Pirates, que ceux-cy n'eurent pas plûtoſt apperceus qu'ils nous quiterent, pour les aller rencontrer, parce que c'eſtoient leurs ennemis. Auſſi-toſt nous mîmes la voile au vent, & cinq âmes en haute mer, ſans ſçavoir qui remporta l'avantage; mais il y avoit apparence que les derniers ſeroient les maiſtres. Car outre qu'ils eſtoient en plus grand nombre, leurs vaiſſeaux eſtoient plus forts, eſtant faits de la moitié d'une coque de noix, qui ſont groſſes & dures en ce pays-là, & longues à proportion. Comme nous les eûmes perdu de veuë, nous penſâmes nos bleſſez, & nous tinmes ſur nos gardes de peur de ſurpriſe. Ce ne fut pas en vain; car avant le coucher du Soleil nous fûmes attaquez par quelque vingt hommes, qui eſtoient à cheval ſur des Dauphins, leſquels ſautoient & henniſſoient comme des chevaux. Lors qu'ils furent prés de nous ils ſe ſeparerent en deux bandes, & nous enfermant au milieu, nous lancerent des yeux de cancres, qui eſtoient gros comme des œufs d'Autruche, dont ils faillirent à nous aſſommer. Nous les repouſſâmes à coups de trait juſques dans leur Iſle, qui eſtoit deſerte & ſterile, ce qui les contraignoit à faire le métier de corſaires. Sur le minuit qu'il faiſoit grand calme, nous rencontrâmes un nid d'alcyons d'une ſi prodigieuſe grandeur, que la mere faillit à nous ſubmerger, du ſeul vent de ſon aile, & nous le prenions d'abord pour un écueil. Apres l'avoir reconnu nous y deſcendîmes, & trouvâmes qu'il eſtoit fait de grands pins tous entiers, & contenoit bien cinq cens œufs,

dont le moindre estoit plus gros qu'une pipe de malvoisie. Les petits estoient prest à éclore, & on les entendoit déja crier dans la coque. Comme nous fûmes un peu éloignez, il nous arriva divers prodiges. Car l'oiseau qui estoit peint sur la poupe de nostre navire, commença à chanter, & à déployer les aisles; nostre Pilote qui estoit chauve, devint tout à coup chevelu, & l'arbre de nostre vaisseau jetta des fruits & des branches. Etonnez de tant de merveilles, & priant les Dieux de détourner ces prodiges, nous n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, qu'il nous en arriva encore de plus grands. Nous vîsmes une foreſt de Peins & de Cyprés, qui flotoient sur l'eau sans racine. Nous pensions d'abord que ce fût la terre ferme, mais en abordant nous trouvâmes ce que j'ay dit. Cependant, comme nous n'y pouvions descendre, ny passer à travers, à cause de l'épaisseur, ou reculer parce que le vent estoit contraire; nous tirâmes nostre navire en haut, à force de cables, qui haussant les voiles, coulâmes sur le faiſte qui estoit touffu, comme sur de la glace. C la me fit souvenir du Poëte Antimaque, qui appelle la mer *Bocagere*. Lors que nous eûmes passé la foreſt qui n'estoit pas fort profonde, nous décendimes nostre navire comme nous l'avions monté, & navigâmes sur une mer claire & unie jusqu'à ce que nous arrivâmes à un precipice. Car les eaux se separant en deux, laissoient au milieu un abysme, où nous faillîmes à tomber; Mais nous pûmes en haste les voiles, & apres avoir jetté la veuë de tous côtez, nous apperceûmes comme un pont d'eau qui joignoit la superficie de deux mers, & passâmes dessus dans vn autre Ocean.

Ou, du prodige.

Ou, la navigation.

Cela à quelque rapport au destroit de Magellã.

…ment & paisible, où nous …
…ouvrez ces petites Isles qui estoit …
…les ceremonies pour faire ai… ornement
…Sauvages nous tirer. Nous trouvâmes de …
…nous cherchions des …
…nes allez pro… fruits.
…que ce fût un trou… ne arrivant, nous vîmes que …
…Sauvages, qui avoient la teste de …
…peint parmy nous le Mino… …
…prendre la fuite, mais ils …
…de si près qu'ils prirent trois …
…la fuite se sauva à la course, …
…nous arriver à nostre vaisseau, …
…estoit affligée pour tirer vengeance …
…& avoir nos camarades; mais en …
…trouvâmes qu'ils les mettoient en …
…pour les difformer, comme des mor… …
…Nous donnons dessus de furie, …
…& en tuâmes deux prisonniers. …
…avions rien à manger, plusieurs …
…de les traiter comme ils avoient …
…nous nous trouvâmes plus à pro… …
…pour en avoir ce qui nous …
…Nous les changeâmes donc con… …
…des poissons secs, & des legu… …
…quelques cerfs que ces Sauvages …
…qui n'avoient que trois pieds, …
…de devant: s'vaisseloient en un… …
…la un jour, pour nous re… …
…de la mer, nous en partîmes …
…& n'eûmes pas fait beaucoup …
…que nous vîmes nager force poiſ… …
…quantité d'oiseaux, comme quand …
…de terre, ce que nous reconnûmes

VI. Autres aventures estranges.

C'estoit vne mer douce & paisible, où nous découvrismes d'abord une petite Isle qui estoit facile à aborder, & y décendismes pour faire aiguade, & prendre des vivres. Nous trouvâmes de l'eau aisément; mais comme nous cherchions des vivres, nous oüimes des mugissemens assez proches, & y accourûmes pensant que ce fut un troupeau de vaches; mais en arrivant, nous vîmes que c'estoient des Sauvages, qui avoient la teste de Taureau, comme on peint parmy nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la fuite, mais ils nous poursuivirent de si prés, qu'ils prirent trois de nos compagnons, le reste se sauva à la course. Lors que nous fûmes arrivez à nostre vaisseau, chacun s'arma en diligẽce pour tirer vengeance de cette injure, & r'avoir nos camarades; mais en arrivant nous trouvâmes qu'ils les mettoient en pieces, & qu'ils se les distribuoiẽt cõme des morceaux de viande. Nous donnons dessus de furie, en mons cinquãte, & en faisons deux prisonniers. Comme nous n'avions rien à manger, plusieurs estoient d'avis de les traiter comme ils avoient fait nos gens, mais nous trouvâmes plus à propos de les garder, pour en avoir ce qui nous faisoit besoin. Nous les changeâmes donc contre du fromage, des poissons secs, & des legumes, outre quelques cerfs que ces Sauvages nous donnerent, qui n'avoient que trois pieds, parce que ceux de devant s'vnissoient en un. Apres avoir demeuré là un jour, pour nous remettre du travail de la mer, nous en partîmes par un bon vent, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous vîmes nager force poissons, & voler quantité d'oiseaux, comme quand on approche de terre, ce que nous reconnûmes

à plusieurs autres signes. Nous vîmes là de plaisans nageurs ; C'estoient des gens couchez sur le dos avec un bâton entre les jambes, qui servoit comme de mast, ou estoit attachée une petite voile qu'ils conduisoient avec la main, & vogroient ainsi sur l'Ocean. D'autres estoient assis sur des liéges, & traînez par des dauphins qui les promenoient comme en caresse sur l'eau. Ils ne nous firent point de mal, mais s'aprochant de nous admiroient nostre façon de naviger autant que nous faisions la leur. Sur le soir nous abordâmes en une petite Isle habitée par des fêmes qui avoient le pied d'asnon ; mais du reste estoient tres belles & vestuës en Courtisannes, avec des lõgues robes trainãtes pour cacher leur defaut, ce qui nous empescha de le découvrir d'abord. Elles nous reçûrent fort bien & nous menerent chez elles ; mais ie n'y allois qu'en tremblant, & me defiois de leurs caresses. Et de fait, i'apperçus chez l'une en entrant des carcasses & des ossemens de morts, ce qui m'obligea à me tenir sur mes gardes, & à prẽdre ma racine de Mauve selon l'ordre de Rhadamante, pour le prier de m'assister en cette occasion. Aprés mettant l'épée à la main, ie me saisis de mon hostesse, & la contraignit de me dire qui elles estoient. Elle m'avoüa qu'elles estoient des femmes marines qui égorgeoient les étrãgers aprés avoir eu leur compagnie, & les mangeoient. Aussi l'ayant liée ie mõtay sur le haut de la maison & appellay mes camarades, qui ne furent pas plûtost venus que ie leur contay ce qu'elle m'avoit dit. Comme elle les apperçut elle se changea en eau, mais trempant mon épée dedans, ie la retiray toute sanglante. Aprés, nous nous en coulûmes à nostre

Voyez les Remarques.

[illegible] nous vîmes, cinq jours en haute [illegible] nous commençames à faire [illegible] Dieux, & à deliberer [illegible] Les uns estoient [illegible] de regagner nostre patrie, [illegible] ce que nous cher- [illegible] laisse nostre vaisseau sur [illegible] aller plus avant en terre-ferme [illegible] les mœurs des habitans. [illegible] leva tout à coup une [illegible] autre navire, & chacun se [illegible] pris avec ses armes, & ce qu'il [illegible]. Voila ce qui m'arriva dans [illegible] ce nouveau Monde. Je décriray aux [illegible] les merveilles que j'y ay veuës.

Suivant le cours Histoire est à la fin du Livre.

navire, & levant les voiles, cinglâmes en haute mer, tant que nous découvrîmes à l'aube du jour les Antipodes. Nous commençâmes alors à faire des actions de graces aux Dieux, & à déliberer de ce que nous avions à faire. Les uns estoient d'avis de prendre terre, & de nous rembarquer aussi-tost pour tâcher de regagner nostre patrie, puisque nous avions rencontré ce que nous cherchions: Les autres de laisser nostre vaisseau sur le rivage, & d'entrer plus avant en terre-ferme pour découvrir le païs & les mœurs des habitans. Dans cette contestation il s'éleva tout à coup une tempeste qui brisa nostre navire, & chacun se sauva comme il pût avec ses armes, & ce qu'il avoit de meilleur. Voilà ce qui m'arriva dans mon voyage *du nouveau Monde*. Je décriray aux Livres suivans les merveilles que j'y ay veuës.

Le supplement de cette Histoire est à la fin du second Volume.

LE MEURTRIER DU TYRAN.

DECLAMATION.

Vn homme monte au Palais pour tuër le Tyran, & ne le trouvant point tue son fils, & luy laisse son épée au travers du corps. Le Tyran de retour arrache l'épée & s'en tuë de désespoir. Le Meurtrier demande le prix proposé à celuy qui tuëroit le Tyran. On luy conteste. Voicy ce qu'il dit.

MESSIEURS. Je ne demande qu'une récompense du meurtre de deux Tyrans, quoy que ie sois le seul de tous ceux qui ont fait de semblables actions, qui en ay tué deux d'un seul coup, l'un de ma main & l'autre de celle du desespoir. C'est moy qui ay mis fin à la tyrannie. C'est mõ épée qui a tué les Tyrã; Je n'ay fait que chãger la façon du meurtre, & tuër moy-mesme celuy qui se pouvoit deffendre, & l'autre par l'affection qu'il portoit à son fils. Ie devrois donc remporter double recompense, & voicy qu'on m'en conteste une; & ie suis sur le point de perdre le fruit de mes travaux, par la malice ou la jalousie d'un particulier, & d'estre le seul mécontent parmi l'allegresse publique. On viole pour moy les loix que j'ay conservées, & ce n'est pas tant par l'amour du bien public cõme on le veut faire croire, que par celuy qu'on porte aux Tyrans, puis qu'on veut verger leur mort sur celuy qui en est l'auteur. Mais pour mieux comprendre la grandeur de mon bien-fait, & de vostre

...ndre un peu dans vostre esprit les ...
...ers de la tyrannie. Vous ...
...les autres qui n'ont qu'un ...
...un tyran déja vieil & cassé, ...
...mmis aux voyages, l'au...
...ur, & en cela de faire des ...
...la domination du pere estoit ...
...ble que celle du fils; puis ...
...dans les passions, ni ...
...ans, ni si ardent dans ses ...
...ne sçache qu'il n'estoit pas ...
...à la cruauté; mais qu'il y ...
...il avoit vniquement ...
...la mort. Aussi luy obeïs...
...ns, & n'estoit que l'exécu...
...r. Car encore qu'il portast le ...
...bourreau, c'estoit son fils qui ...
...en quelque sorte le Tyran ...
...mmoit son Pere estoit le nostre. ...
...nvisible nos enfans & qui vio...
...ers. C'estoit luy qui pilloit & qui ...
...nnoit, les exils & les tourmens ...
...de son ambition & de ses ven...
...ges que les passions des hommes ...
...ent au nom du Prince, elles n'ôt au...
...Mais ce qui nous fâchoit le plus, ...
...estoit l'arc-boutant de la Ty...
...par son moyen il le devenoit eter...
...la mort du Tyran, il reste encore ...
...ance de bannir de servitude; mais ...
...pour iamais de la liberté, ...
...qui empeschoit les plus ge...
...prendre. Toutes ces difficul...
...point estonné mon courage, ...
...le peril, je l'ay affronté tout

délivrance, repassez un peu dans vostre esprit les maux que vous avez soufferts de la tyrânie. Vous n'estiez pas comme les autres qui n'ont qu'un Tyran, vous en aviez deux; l'un déja veil & cassé, que l'âge avoit rẽdu inhabile aux voluptez; l'autre jeune & vigoureux, & en estat de faire des crimes. En un mot, la domination du pere estoit beaucoup plus suportable que celle du fils; puis qu'il n'estoit, ni si violent dans ses passions, ni si rude dans ses châtimens, ni si ardent dans ses convoitises. On disoit mesme qu'il n'estoit pas enclin de son naturel à la cruauté; mais qu'il y estoit porté par son fils, qu'il aymoit vniquemẽt, comme il l'a montré à la mort. Aussi luy obeïssoit-il en tout & par tout, & n'estoit que l'exécuteur de ses volontez. Car encore qu'il portast le nom & le titre de Souverain, c'estoit son fils qui regnoit, & il estoit en quelque sorte le Tyran de son Pere, comme son Pere estoit le nostre. C'estoit luy qui ravissoit nos enfans & qui violoit nos femmes; C'estoit luy qui pilloit & qui saccageoit nos maisons; les exils & les tourmẽs estoient le fruit de son ambition & de ses vengeances. Car lors que les passions des hommes sont autorisées du nom du Prince, elles n'ôt aucunes bornes. Mais ce qui nous fâchoit le plus, c'est de voir qu'il estoit l'arc-boutant de la Tyrannie, & que par son moyen elle devenoit eternelle. Apres la mort du Tyran, il reste encore quelque esperance de sortir de servitude; mais les plus sages desesperoiẽt à jamais de la liberté, voyant un successeur, qui empeschoit les plus genereux de rien entreprendre. Toutes ces difficultez pourtant, n'ont point estonné mon courage, & sans considerer le peril, je l'ay afronté tout

seul, non pas tant seul neanmoins, puisque javois avec moi ma fidele épée. Je n'ay point craint d'acheter au prix de ma vie vostre liberté; car il n'y a point d'apparence de dire la miẽne, veu qu'il ne me restoit aucune esperance d'en échapper. Aprés avoir donc tué une partie des Gardes, & repoussé l'autre, aprés avoir franchy tous les obstacles qui s'opposoiẽt à mon passage, ie marchay droit au fort de la Tyrannie, & tuay de plusieurs coups celuy qui se pouvoit deffendre; & lors que je vis par sa mort vostre délivrance achevée, ie crûs qu'il n'estoit pas digne de mon courage d'attaquer un vieillard foible & sans deffense, & luy laissay faire à luy-mesme une action qui m'eust deshonoré en la faisant. Je viens donc tout ensemble vous annoncer & vous apporter la liberté, Goûtez en paix le fruit de mes dangers & de ma gloire. Le Palais est abandonné, il n'y a plus de Tyran. Vivez desormais selon vos loix, & administré la justice comme auparavant. Vous devez tout ce que vous avez à mon courage & à mon épée, ne leur deniez pas une juste recompense. Ce n'est pas que ie ne sçache biẽ que la Vertu n'a point d'autre recompense qu'elle-mesme; mais vous ne devez pas deshonorer une si belle action par ingratitude, de peur qu'elle ne paroisse moindre si elle n'est couronnée. Mais que dit encore celuy qui s'oppose à un si juste dessein? Que ie n'ay pas tué le Tyran? Je luy demanderois volontiers s'il reste encore quelque chose à faire, si ce n'est pas moy qui ay monté au Palais, repoussé les Gardes, tué le fils de ma main, & le pere de mon épée. Y a-t-il quelqu'un encore qui commande, qui menace, qui tyrannise? Quelqu'un des Tyrans est-il eschappé?

...ville est en paix, la liberté ...ables, la Tyrannie abat... a publiẽ triomphe, les me... ...ans craintes. La ville celebre ... Qui est cause de tout cela? Que ... Je luy cede cet honneur! ... paroist, pourquoy refuseray-... le prix qu'elle a merité, tandis ... Mais quoyques loix ne promet... qui a tué le Tyran, ... qu'il l'ay tué; Et qu'importe ... de ma main ou de la sienne? Cela ... ou non, & n'ay-je pas accomply ... Legislateur, qui estoit d'abolir la ... l'ay tué celuy sans qui le Tyran ne ... Ne regardez pas, Messieurs, ... mort, mais qui est cause de sa mort; ... a merité la recompense. Et qui ... moy: Si ie l'avois tué par la faim ... faim, me pourroit-on disputer le ... dire que ie ne l'avois pas tué de ... fau-il s'attacher aux formes, quand ... on desire? & dans une cause si favo... ...t-on la reconnoissance à son bien... ...e interpretation trop scrupuleuse? ...eut que nos loix, si ie ne les ay pas ob... ...elles ne sont plus en usage, con... ...ll s'ensuit donc par la regle des ... celuy qui fait une bonne action, ... ou par l'entre-mise d'autruy, ... recompense. Car on ne peut ... que j'ay fait au hazard, ni dire ... n'a pas répondu à mon des... ...laissé la le plus foible pour m'a-

rien de tout cela. La ville est en paix, la liberté recouvrée, les loix rétablies, la Tyrannie abatuë. Maintenant la pudicité triomphe, les meres & les maris sont sans crainte. La ville celebre sa delivrance. Qui est cause de tout cela? Que quelqu'un se montre; Je luy cede cét honneur? Que si personne ne paroist, pourquoy refuseroit-on à ma valeur le prix qu'elle a merité, tandis que l'on en joüit? Mais quoy? les loix ne promettent la recompense qu'à celuy qui a tué le Tyran, & ce n'est pas moy qui l'ay tué; Et qu'importe que ie l'ay tué de ma main ou de la sienne? Cela ne revient-il pas à un, & n'ay-je pas accomply le dessein du Legislateur, qui estoit d'abolir la Tyrannie, si j'ay tué celuy sans qui le Tyran ne pouvoit vivre? Ne regardez pas, Messieurs, comme il est mort, mais qui est cause de sa mort; car c'est ce qui a merité la recompense. Et qui en est cause que moy: Si ie l'avois tué par la faim ou par le poison, me pourroit-on disputer le prix, sous ombre que ie ne l'aurois pas tué de ma main? Faut-il s'attacher aux formes, quand on a l'effet qu'on desire? & dans une cause si favorable déniera-t-on la reconnoissance à son bienfaiteur, par une interpretation trop scrupuleuse? Il me souvient que nos loix, si ie ne les ay pas oubliées depuis qu'elles ne sont plus en usage, condamnent à la mort l'auteur, aussi bien que l'executeur du crime. Il s'ensuit donc par la regle des contraires, que celuy qui fait une bonne action, soit par soy mesme ou par l'entre-mise d'autruy, merite une égale recompense. Car on ne peut pas attribüer ce que j'ay fait au hazard, ni dire que l'évenement n'a pas répondu à mon dessein. Eussé-je laissé là le plus foible pour m'a-

taquer au plus fort, pouvois-je redoutter ce qui n'estoit point à craindre, apres avoir executé ce qu'il y avoit de plus perilleux ? Dira-t-on que celuy qui est mort n'estoit pas le Tyran, parce qu'il n'en portoit pas le nom? Ne sçait-on pas biẽ qu'il estoit plustost le seul Tyran, puis-qu'il estoit la seule cause de la Tyrannie. D'ailleurs, le Tyran luy mesme est mort, dequoy vous plaignez-vous, & pourquoy demãdez-vous encore quelque chose aprés le recouvrement de vostre liberté? Vous voyez que la Loy se contente de la fin, sans éplucher trop curieusement les moyens? Pourquoy voulez-vous estre plus habiles que le Legislateur? Si quelqu'un avoit chassé le Tyrá, vous luy accorderiez la récompense comme à vostre Liberateur, quoy qu'estant chassé il pût encore revenir; Maintenant non-seulement le Tyran est mort; mais la Tyrannie est éteinte. Considerez je vous prie cette action, depuis le commencement jusqu'à la fin, pour voir si j'ay obmis quelque chose de mon devoir. Vous m'avoüerez qu'il faloit biẽ de la resolutiõ & de l'amour de la partie, pour se presenter à une mort toute certaine, & entreprẽdre seul de tuër un Tyran au milieu de son Palais & de ses Gardes? Si je ne l'avois qu'entrepris sans le mettre en execution, je meriterois quelque récompense ? Mais je ne dis pas, Ie l'ay entrepris; Ie dis je l'ay executé ; I'ay affranchy mon païs, I'ay rétably le gouvernement populaire. Tout ce qu'il y avoit de difficile à l'entrepriſe, je l'ay fait & accõply de ma main : Car la difficulté n'estoit pas à tuer un vieillard, qui ne se pouvoit défendre; mais à demolir les remparts de la Tyrannie; à forcer son Palais, à tuer ses Gardes, à défaire sa force, son tout, son soustien. Desire-t-on quel-

...Ne suis-je pas tou...
...parler de coupe...du recou...
...Empire. Si dans ce glorieux
...commencement un des Ministres du
...Tyran quelque salaire ; Mais ce
...crime que j'ay tué, c'est en moy
...par supposition de tous les
...malheurs de nous nos maux, & comme
...ratifie pas seulement la liberté,
...Quand il n'y auroit que celuy-
...dont la recompense, vous auriez
...repondre, & vostre conscience
...vostre main ce me la vouloit
...vous disois, voulez-vous que
...& que je fisse voir vivant, vous
...vous aymez mieux que ce fust le
...mort, parce que c'estoit le plus re-
...C'est donc une marque que j'ay plus
...j'avois tué le Tyran, & cependant
...refusez la recompense. Mais je soû-
...fait ce que la loy desire, & que j'ay
...non pas de ma main, mais de la
...d'un seul coup, comme il cõvient
...tant de crimes, mais de mille morts;
...devant ses yeux tout percé de coups,
...espoir, son amour, celuy qu'il destinoit
...son successeur, & qu'il faisoit seul
...de sa vie. Voila les corps qui l'ont tué;
...gage que peut recevoir un pere ; voila
...acquis tout d'un coup : faut qu'il ten-
...pour pension de ses crimes ; aurez
...tion une faveur plutost qu'un supplice
...ce-ci pourra l'affranchir des peines aymoit

que choſe de moy, apres cela? Ne ſuis-je pas tout ſanglant? N'ay-je pas fait le coup fatal du recouvrement de noſtre liberté. Si dans ce glorieux deſſein j'avois ſeulement tué un des Miniſtres du Tyran, ie meriterois quelque ſalaire? Mais ce n'eſt pas ſon ſerviteur que j'ay tué, c'eſt ſon fils; le plus cruel & le plus inſupportable de tous les Tyrans, la ſeule cauſe de tous nos maux, & celuy qui ne nous raviſſoit pas ſeulement la liberté, mais l'eſperance. Quand il n'y auroit que celuy-là de mort, & que l'autre ſeroit encore en vie, ſi ie vous demandois la recompenſe, vous auriez de la peine à me répondre, & voſtre conſcience me l'accorderoit, ſi voſtre juſtice me la vouloit dénier. Car ſi ie vous diſois, voulez-vous que le pere ſoit mort, & que le fils ſoit vivant, vous répondriez que vous aymez miex que ce ſoit le fils qui ſoit mort, parce que c'eſtoit le plus redoutable. C'eſt donc une marque que j'ay plus fait, que ſi j'avois tué le Tyran, & cependant vous m'en refuſez la recompenſe. Mais ie ſoûtiens que j'ay fait ce que la loy deſire, & que j'ay tué le Tyran, non pas de ma main, mais de la ſienne; non d'un ſeul coup, comme il eût bien voulu apres tant de crimes, mais de mille morts; en voyant devant ſes yeux tout percé de coups, ſon fils, ſon eſpoir, ſon amour, celuy qu'il deſtinoit pour ſon ſucceſſeur, & qu'il ſouhaittoit ſeul de laiſſer en vie. Voila les coups qui l'ont tué; voila les coups que peut recevoir un pere; voila une mort digne de ſa vie. Car un Tyran n'eſt pas digne de mourir tout d'un coup, il faut qu'il tente la mort pour punition de ſes crimes; autremẽt ce luy ſeroit une faveur plutoſt qu'un ſupplice. Mais celuy-cy outre l'afectiõ des peres, aymoit

encore son fils par interest, comme celuy sans lequel il ne pouvoit subsister, estant exposé de tous costez aux embûches & aux injures. Quand l'affection donc qu'il portoit à son fils ne l'eût pas obligé à se tuër, le desespoir l'eût fait mourir, n'estant plus en asseurance apres sa mort. Voila les forces que j'ay armées contre luy, & le fer avec lequel je l'ay tué. Il est mort par moy, sans enfans, sans appuy, sans esperance. Il a mené un dueil qui veritablement n'a pas esté long, mais qui a esté grand. Enfin, ce qui est le plus cruel & le plus juste pour un Tyran, il s'est donné la mort à luy-mesme. Qu'on me montre l'épée qui a fait un si beau coup? Quelqu'un dit-il que c'est la sienne? O compagne de ma gloire, on te mépriſe apres une si belle action! on te croit indigne de recompense! Quand ie ne la demanderois que pour toy, apres avoir servy au meurtre de deux Tyrans, on ne te la pourroit dénier sans injustice? mais combien est-elle plus deuë à celuy qui t'a employée contre l'un, & qui t'a prestée à l'autre pour se défaire? Vous la devez donc conserver dans vos Archives comme le gage & l'instrumét de vôtre liberté. Elle vous doit estre en veneration comme une chose divine & sacrée. Representez-vous maintenant ce qu'a pû faire & dire le Tyran avant sa mort. Comme ie perçois le fils de plusieurs coups, & que ie blessois à dessein aux endroits qui pouvoient plus toucher le pere, il commença à l'appeller, non pas à son aide, car il ne le pouvoit plus secourir, mais à sa vengeance. Je me retiray alors pour luy laisser achever le reste. Lors qu'il fut arrivé & qu'il eut veu son fils vnique aux abois, Ha! mon fils, s'écria-t-il, ie suis perdu, ta mort met fin à ma vie. Où est ton meur-

[illegible] garde-t il ne-
[illegible] il me veut faire mou-
[illegible] Non, c'est celuy qui l'a
[illegible] personne. En disant cela il ce-
[illegible] pere qui n'en portoit point,
[illegible] tant que son fils seroit
[illegible] la menace il l'arrache du
[illegible] l'avois laissée à dessein,
[illegible] est temps que tu me con-
[illegible] alleger. Vien tarir la source
[illegible] m'enlever à ma douleur;
[illegible] me veux ôter à me délivrer
[illegible]? dis à Dieu que tu m'eus-
[illegible] fusse mort laissant un
[illegible] de ma douleur, qui eust
[illegible] & la sienne. Mais mainte-
[illegible] consolation. Apres avoir dit
[illegible] mon épée à travers le corps,
[illegible] & de dépit, & luy contraint de
[illegible] forts. Combien de coups
[illegible] combien de tourments! combien
[illegible] de supplices! combien de
[illegible] & merites! Enfin, vous avez
[illegible], tout robuste & vigoureux; le
[illegible] sans son sang, victimes que mon
[illegible] a vostre salut. Mon épée est
[illegible] pour servir de témoin de la gloire
[illegible] La vengeance est effe moindre,
[illegible] parler autrement. Le danger a
[illegible] la gloire & le profit pour
[illegible] le premier personnage de
[illegible] le second, le pere le troisie-
[illegible] mon épée a tout fait.

trier? Qu'il m'acheve. A qui me garde-t-il? mépriſe-t-il ma vieilleſſe, ou s'il me veut faire mourir d'une longue mort? Non, c'eſt qu'il ſçait qu'il m'a déja tué en ta perſonne. En diſant cela il demande une épée, parce qu'il n'en portoit point, n'ayant rien à craindre tandis que ſon fils ſeroit en vie, & trouvant la mienne il l'arrache du cœur de ſon fils où ie l'avois laiſſée à deſſein, & s'écrie, O épée, il eſt temps que tu me conſoles apres m'avoir affligé. Vien tarir la ſource de mes larmes; Vien m'enlever à ma douleur; Vien ayder ma main tremblante à me délivrer des maux que j'endure. Plût à Dieu que tu m'euſſes trouvé le premier; ie fuſſe mort laiſſant un heritier de mon ſeptre & de ma douleur, qui euſt aſſeuré ma vengeance & la ſienne. Mais maintenant ie meurs ſans conſolation. Apres avoir dit cela il ſe donna de mon épée à travers le corps, outré de regret & de dépit, & fut contraint de redoubler pluſieurs fois. Combien de coups grands Dieux! combien de tourmens! combien de morts! combien de ſupplices! combien de recompenſes duës & meritées! Enfin, vous avez veu le fils étendu, tout robuſte & vigoureux; le pere veautré dans ſon ſang; victimes que mon bras a immolées à voſtre ſalut. Mon epée eſt encore auprés pour ſervir de témoin de ſa gloire & de la mienne. La vengeance eût eſté moindre, ſi la choſe ſe fût paſſée autrement. Le danger a eſté pour moy ſeul, la gloire & le profit pour vous tous. J'ay voüé le premier perſonnage de la Tragedie, le fils le ſecond, le pere le troiſiéme; mais mon épée a tout fait.

LE FILS DESHERITE'.

DECLAMATION.

Vn fils deshérité par son pere aprend la Medecine & le guerit comme il estoit devenu furieux. Le pere le rappelle à sa succession; mais voyant qu'il ne vouloit pas guerir sa belle-mere qui estoit tombée malade de la mesme maladie, il le desherite tout de nouveau. Voicy ce que le fils dit pour sa défense.

CE n'est pas une chose nouvelle, Messieurs, de voir mon pere en fureur renoncer aux sentimens de la Nature. Ce qui est de nouveau, c'est qu'il veut étendre son pouvoir sur la Medecine, ou leur rendre esclave de ses passions, & la punir en quelque sorte en ma personne, à cause qu'elle ne peut executer tout ce qu'il desire. Car qui a-t-il de plus étrãge, que de me vouloir obliger à suivre les regles de son caprice, plûtost que celle de mon Art, dans la cure des maladies? Plût à Dieu, Messieurs, que la Medecine pût guerir, non seulement la fureur, mais la colere, mon pere ne retomberoit pas si souvent, & ie ne serois pas maintenant en peine de me defendre. Mais depuis sa gueriſon sa colere s'est augmentée du debris de sa fureur, & ce qui est de plus cruel, c'est qu'il n'est malade que pour moy seul, & qu'il se porte bien pour tous les autres. Il me desherite pour la seconde fois & l'on diroit qu'il ne m'a rappellé que pour me chastier plus rigoureusement. N'est-ce pas là une cruelle recompense,

...me une maladie incurable? Car, ...on pour aucun de ses commande- ...s apprecient de moy-meſme pour ...ce que i'ay crû ie pouvoir faire, quoy ...ce en ſoit la plus grande injure ...ſe pouvoit faire. Quelle apparence donc ...ſe rappelle à la ſucceſſion que ...ſe croit n'a ce qu'il deſire de moy ...te pouvoir: Mais pourquoy veut-il ...ſe reputation pour un mal qui eſt ...ſe? pourquoy veut-il que s'il arrive ...ſe funeſte, i'en ſerviſſent de grãds ...ſe me puiſſe imputer un cri- ...ſe ſoit conſolé des évenemens qui ...ſe à la fortune: Que ne ſera-t il ...ſi, pauvre! il me desherite avant ...ſe fait; Veritablement i'ay regret ...ſe une perſonne qui luy eſt chere, ...ſe à la foibleſſe de mon art ne puiſ- ...ſe la cauſe de la maladie: Mais ie ne ...ſe pour trouver vainement à ...ſe ſemble que ie n'ay pas me- ...ſe ſuffiſante pour ne vouloir pas ten- ...ſe, au prejudice de ma repu- ...ſe comprendre ce dont ie ne puis venir ...ſe, il eſt aiſé de voir par là le ...ſe a eu de me desheriter la pre- ...ſe qu'il me desherite la ſeconde ...ſe luiet. La liberté avec laquelle ...ſe vous que i'ay gardé le ſentiment ...ſe avoir perdu celuy de pere. Mais ...ſe repondre à ſes objections. Car ...ſe puiſſe appeller avec quel- ...ſe & deſobeiſſant? Lors

pour l'avoir guery d'une maladie incurable? Car, Messieurs, ie n'ay point attendu son commandement, ie me suis presenté de moy-mesme pour le guerir, lors que j'ay crû le pouvoir faire, quoy que j'eusse receu de luy la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir. Quelle apparence donc maintenant qu'il m'a r'appellé à sa succession que ie luy voulusse desobeïr, si ce qu'il desire de moy estoit en mon pouvoir? Mais pourquoy veut-il que ie hazarde ma reputation pour un mal qui est sans remede? Pourquoy veut-il que s'il arrive quelque accident, comme il en survient de grãds dans les maladies, on me puisse imputer un crime, & me rendre responsable des évenemens qui sont au pouvoir de la fortune? Que ne fera-t-il point si ie ne reüssis pas, qu'il me desherite avant que d'avoir rien fait; Veritablement j'ay regret de voir malade une personne qui luy est chere, & suis fâché que la foiblesse de mon art ne puisse rien sur la grandeur de sa maladie: Mais ie ne me veux pas perdre pour travailler vainement à la sauver, & il me semble que je n'ay pas merité qu'on me desherite pour ne vouloir pas tenter une chose inutile, au prejudice de ma reputation, ni entreprendre ce dont ie ne puis venir à bout. Cependant, il est aisé de voir par là le peu de raison qu'il a eu de me desheriter la premiere fois, puis qu'il me desherite la seconde pour un si foible sujet. La liberté avec laquelle ie suis accouru à son secours apres mon exheredation, fait assez voir que j'ay gardé le sentiment de fils, lors qu'il avoit perdu celuy de pere. Mais il est temps de répondre à ses objections. Car ie ne veux pas qu'il me puisse appeller avec quelque couleur enfant perdu & desobeïssant? Lors

qu'il me chassa de chez luy ie crûs que ie ne me pouvois mieux défendre de ses reproches & iustifier mon innocence, qu'en vivant de sorte, qu'il ne pût trouver à redire à ma conduite ; si bien que ie ne hantay que d'honnestes gens, & ne m'adonnay qu'à choses honnestes. Car ie me doutois bien qu'estant irrité contre moy, il ne manqueroit pas de m'imputer quelque crime pour se justifier, & déja plusieurs jugeoient par la violence de sa colere qu'il n'estoit pas éloigné de la fureur. Pour le pouvoir donc servir quelque iour vtilement, s'il avoit besoin de mon secours, j'appris la Medecine, & entrepris de grands voyages pour m'instruire en cette profession. A mon retour, ie trouvay ce que j'avois apprehendé, mon pere furieux, & abandonné des Medecins, qui ne connoissoient pas la cause de son mal. En cette extremité, sans me souvenir de l'injure qu'il m'avoit faite, ni attendre qu'il me rapelast en l'estat où il estoit, ie fis ce qu'un bon fils devoit faire, & rejettay la cause de son mauvaiss traitement, plûtost sur les principes de *fureur*, qui estoient alors inconnus, que sur le defaut d'affection. Je ne luy donnay d'abord aucun remede, pour ne point *choquer* les maximes de nostre Art, & les preceptes des Anciens, qui veulent qu'on decouvre la cause du mal avant que de travailler à le guerir, & qu'on prenne garde s'il n'est point de ceux qu'on nomme incurables, pour ne point perdre son temps & sa peine, ni hazarder sa reputation. Comme j'eus donc remarqué qu'il restoit encore quelque esperance, & que le mal n'estoit pas sans remede, j'entrepris sa guerison, contre l'advis de plusieurs qui craignoient que s'il en mesarrivoit on ne m'im-

...mort. Ma belle mere estoit presente ...mourir, non qu'elle se defiast de moy, ...ses actes, à cause de la grandeur de la ma... ...dies. Enfin les Dieux benissent les reme... ...per retournas en convalescence, & re... ...obligation qu'il m'avoit, me rap... ...affection, sans prendre l'advis de per... ...ne connoissoit par tout son sauveur. Auſſi ...me combloit de benedictions & de ...& ma belle mere ne pouvoit dissimu... ...elle avoit, de voir son mary guery ...amour, & contre l'opinion de tout ...Mais comme l'action de mon pere ...de tous les honnestes gens, ie re... ...quelque secret mecontentement dans ...quelques uns, à qui mon exherda... ...avantageuse que mon rappel. ...faites ma belle mere tombe ma... ...toutes les marques d'une maladie in... ...Car ce n'estoit pas une simple fureur, ...qui paroissoit couvé de long temps, ...commençoit jamais plus qu'à la veuë du ...& qui luy redoubloit quand elle en en... ...parler, qui est la marque d'une ...je fus donc bien flatté de voir ...pourois secourir, & que tous mes ...estoient inutiles. Mais mon pere, sans ...de la grandeur du mal ni de son origi... ...couvre les principes de mon Art que j'en ...la guerison, & sur mon refus il s'em... ...contre moy, & impute mes excuses à mali... ...que ie me veux iustifier il s'irrite d'avan... ...ce on fait dans les transports de la pas... ...Mais ie n'ay veux répondre icy, estant pour m...

putast sa mort. Ma belle mere estoit presente toute craintive, non qu'elle se defiast de moy, mais du succés, à cause de la grandeur de la maladie, dont elle sçavoit toutes les causes & les symptômes. Enfin les Dieux benirent les remedes, mon pere retourna en convalescence, & reconnoissant l'obligation qu'il m'avoit, me rappella à sa succession, sans prendre l'advis de personne, & me nommoit par tout son sauveur. Aussi chacun me combloit de benedictions & de loüanges, & ma belle mere ne pouvoit dissimuler la joye qu'elle avoit, de voir son mary guery contre son attente, & contre l'opinion de tout le monde. Mais comme l'action de mon pere fut approuvée de tous les honnestes gens, ie remarquay quelque secret mecontentement dans le visage de quelques uns, à qui mon exheredation estoit plus avantageuse que mon rappel.

Sur ces entrefaites ma belle-mere tombe malade avec toutes les marques d'une maladie incurable. Car ce n'estoit pas une simple fureur, mais un mal qui paroissoit couvé de long temps, qui ne la tourmentoit jamais plus qu'à la veuë du Medecin, & qui luy redoubloit quand elle en entendoit seulement parler, qui est la marque d'une grande malignité. Je fus donc bien fâché de voir que ie ne la pouvois secourir, & que tous mes remedes estoient inutiles. Mais mon pere, sans s'enquerir de la grandeur du mal ni de son origine, veut contre les principes de mon Art que j'en entreprenne la guerison, & sur mon refus il s'emporte contre moy, & impute mes excuses à malice; Lors que ie me veux iustifier il s'irrite d'avantage, comme on fait dans les transports de la passion Mais ie luy veux répondre icy, tant pour ma

défence que pour celle de la Medecine, & ie commenceray d'abord par les loix qui ne luy donnent plus le meſme pouvoir qu'auparavant. Car comme le Legiſlateur ſçavoit que pluſieurs ſe laiſſoient tranſporter à la colere pour de tres-foibles ſujets, & ſur le rapport d'une femme ou d'un valet, faiſoient des choſes dont ils ſe repentoient apres tout à loiſir, il n'a pas voulu donner aux peres une puiſſance abſoluë, & ſans limites, mais a eſtably des Juges pour examiner les cauſes de l'exheredation, & empécher qu'ils ne pûſſent opprimer leurs enfans injuſtement. Il ne veut donc pas qu'on les condamne ſans les oüyr, ny entendre leurs défences. Mais avant que de venir là, Conſiderez, Meſſieurs, s'il a encore droit de me desheriter, & ſi cette facilité n'eſt point conſommé par la premiere exheredation. Car comme il ne m'a engendré qu'une fois, il ſemble qu'il n'a pouvoir de me desheriter qu'une fois, encore faut-il que ce ſoit pour des cauſes legitimes, parce que ſon authorité n'eſt point infinie, & qu'il ne faut pas rendre les Loix eſclaves de la paſſion des hommes. Il eſtoit à propos de donner une fois au pere cette liberté; mais depuis que par un acte authentique il avouë un enfant pour ſien & qu'il approuve ſa conduite, il eſt obligé de perſiſter en ſon jugement, ſans pouvoir changer à toute heure, ny abuſer du pouvoir que les Loix luy donnent. Car le Legiſlateur pourroit dire s'il eſtoit mechant & digne d'eſtre desherité, pourquoy le rappelliez-vous? faut-il ſe moquer des Loix, & vouloir qu'elles condamnent ou abſolvent voſtre fils ſelon que bon vous ſemblera. Ne permettez donc pas, Meſſieurs, que celuy qui a condamné ſon premier jugement par mon

[illegible] ſeconde fois, & repro-
[illegible] conte à la ſeconde fois
[illegible] Il eſt permis d'appeller
[illegible] en tout an tous des Juges;
[illegible] comme d'accord ſoy-meſme
[illegible] acquieſcer à la ſentence, parce
[illegible] prendre qu'à ſoy-meſme ſi
[illegible] donc oüir au pere par
[illegible] de prendre ou de laiſſer le
[illegible] donné, mais apres l'avoir
[illegible] & de la ſucceſſion, ie
[illegible] eſt plus permis de le faire,
[illegible] dans ſa premiere re-
[illegible] pouvoir départir à la fantaiſie.
[illegible] une ſimple exheredation,
[illegible] comme on l'appelle, par la-
[illegible] n'eſt pas de desheriter un fils.
[illegible] ſion ne le reconnoiſt pas
[illegible] que vous ſoyez mon pere,
[illegible] ainſi ordonne, ainſi reſolu.
[illegible] Quand ie ne ſerois pas voſtre fils
[illegible] par adoption, vous n'auriez pas
[illegible] vous precedez; car ce qui vous
[illegible] eſt plus lors que vous
[illegible] determiné. Combien plus
[illegible] eſtoit voſtre fils, s'eſt devenu une
[illegible] par voſtre jugement. Si i'étois né
[illegible] & que vous m'euſſiez mis en ſi-
[illegible] ſeroit pas libre de me rappeller
[illegible] Car les Loix veulent que les cho-
[illegible] demeurẽt en leur vigueur,
[illegible] pour venir à une autre raiſon,
[illegible] vous prie, quel eſt le fils qu'il re-
[illegible] dira pas que lors qu'il me deſavoüa
[illegible] ſavoit, & que depuis ie me ſuis ren-

rappel, me desherite une seconde fois, & reprenne la puissance paternelle dont il a desia une fois usé avec tant d'iniustice. Il est permis d'appeller des jugemens, où l'on tire au sort des Juges; mais quand on est tombé d'accord soy-mesme d'un Juge, il faut aquiescer à sa sentence, parce qu'on ne s'en doit prendre qu'à soy-mesme si l'on a mal choisi. Il est donc loisible au pere par les Loix de la Grece de prendre ou de laisser le fils que la Nature luy a donné; mais aprés l'avoir jugé digne de son alliance & de sa succession, ie soustiens qu'il ne luy est plus permis de le faire, & qu'il faut qu'il demeure dans sa premiere resolution, sans s'en pouvoir départir à la fantasie. Car ce n'est pas icy une simple exheredation, mais une abdication comme on l'appelle, par laquelle on ne se contéte pas de desheriter un fils, mais on le desavouë, & l'on ne le reconnoist plus pour sien. Il est iuste que vous soyez mon pere, puis-que vous l'avez ainsi ordonné, ainsi resolu, ainsi confirmé. Quand ie ne serois pas vostre fils par Nature, mais par adoption, vous n'auriez pas le pouvoir que vous pretendez; car ce qui vous estoit libre d'abord, ne l'est plus lors que vous vous estes une fois determiné. Combien plus quand celuy qui estoit vostre fils, l'est devenu une seconde fois par vostre iugement. Si i'étois né vostre esclave & que vous m'eussiez mis en liberté, il ne vous seroit pas libre de me rappeller à la servitude. Car les Loix veulent que les choses une fois ordonnées demeurét en leur vigeur.

Mais Messieurs, pour venir à une autre raison, considerez ie vous prie, quel est le fils qu'il rebutte. Je ne diray pas que lors qu'il me desavoüa j'estois sans sçavoir, & que depuis ie me suis ren-

du considerable en ma profession. Que j'estois alors ieune,& que ie suis à cette heure en un âge exempt des fautes de la jeunesse. Mais lors qu'il me chassa la premiere fois il n'avoit receu de moy aucune faveur;Maintenant il chasse son biẽfaiteur,à qui il ne peut nier qu'il ne soit redevable de son salut.Quelle ingratitude de desheriter celuy qui l'a guery lors qu'il ne luy estoit plus rien , & qui l'a traité de pere lors qu'il n'estoit plus son fils ? D'ailleurs, le service que ie luy ay rendu n'est pas un service vulgaire ; car encore qu'il ne sache pas en quel estat il estoit alors, Vous sçavez tous,ce qu'il disoit, ce qu'il faisoit, ce qu'il souffroit , lors que ie le suis venu guerir; & comme estant abandonné , s'il faut ainsi dire, des Dieux & des hommes,ie l'ay mis en estant de se pouvoir presenter en Iustice.Mais il est aisé de luy faire voir ce qu'il estoit alors par l'estat où est maintenant sa femme Car s'il me hait pour ne la vouloir pas guerir de la fureur,quelle obligation m'a-t'il de l'en avoir délivré? & pourquoy ne témoigne-t'il autant de reconnoissance qu'il fait paroistre d'ingratitude ? Si-tost qu'il est revenu à soy il me fait appeler en Iustice , & l'on diroit que ie ne l'ay sauvé que pour me perdre; & pour reprendre la haine qu'il avoit conceuë contre moy.C'est une belle reconnoissance,pour un malade qui a recouvré sa santé,d'éprouver ses forces contre son Medecin. Vous rendez-vous, Messieurs, complices d'un si grand crime ? Luy permettez-vous d'opprimer son bien-faiteur , & de faire perir celuy qui l'a fait revivre:Si j'avois fait depuis quelque chose contre luy,la grandeur du bien-fait qu'il a receu de moy devroit le faire oublier , & les fautes passées contre balancer les

[illegible] Ser tout le service que ie luy ay [illegible]ndrement. Ser tout le service que ie luy ay [illegible]ndrement. [illegible]ant d'une nature qui surpasse toutes les [illegible]ors que ie luy puis faire. Car ie croy avoir [illegible]particulier sur celuy que i'ay sauvé, & [illegible]ne doit quelque chose de plus que la vie, [illegible]que la santé de l'ame est beaucoup plus pré[illegible]que celle du corps , & que sans cela la vie [illegible]n continuel supplice. Ceci sert encore [illegible]de voir que lors que ie n'étois plus [illegible]que rien ne m'obligeoit à entreprẽdre [illegible]es, mais plusieurs choses plustost à ne [illegible]ie m'y suis offert volontairem nt.& [illegible]que j'en suis venu à bout. Par là [illegible]rement toute la mauvaise opinion [illegible]avoir de moy , eſteint sa colere par [illegible]on, vaincu son inimitié par mes ter[illegible]pu ion exheredation par ma pieté , & [illegible]ma fidelité en un danger si pressant & [illegible]conjoncture si delicate. Combien pe[illegible]que i'ay souffert de peines à estre tõ[illegible]s de luy, à prendre le temps & les oc[illegible]favorables à la guerison , lors que le mal [illegible]oit quelque relâche. Car la cure des fu[illegible]plus dangereuse de toutes celles de la [illegible]il arrive souvent que la violence du [illegible]e dégoust des remedes leur fait tourner [illegible]contre leur Medecin. Mais i'ay passé [illegible]toutes ces considerations en sa faveur, [illegible]abandonner un moment. Car le plus [illegible]n'est pas à donner le remede , il faut [illegible]appaiser le malade à le recevoir , le [illegible]les viandes convenables , le fortifier par [illegible]le purger de ses mauvaises humeurs; [illegible]facile dans les autres maladies , mais [illegible]ne se peuvent traiter. Souvent qu'on

fautes preſentes. Sur tout le ſervice que ie luy ay fait eſtant d'une nature qui ſurpaſſe toutes les injures que ie luy puis faire. Car ie croy avoir un droit particulier ſur celuy que i'ay ſauvé, & qui me doit quelque choſe de plus que la vie, puis-que la ſanté de l'ame eſt beaucoup plus précieuſe que celle du corps, & que ſans cela la vie n'eſt qu'un continuel ſupplice. Cecy ſert encore à ma deffenſe, de voir que lors que ie n'étois plus ſon fils, & que rien ne m'obligeoit à entreprẽdre ſa gueriſon, mais pluſieurs choſes plûtoſt à ne le pas faire, ie m'y ſuis offert volontairement, & j'ay ſi bien fait que j'en ſuis venu à bout. Par là j'ay effacé hautement toute la mauvaiſe opinion qu'il pouvoit avoir de moy, eſteint ſa colere par ma ſoûmiſſion, vaincu ſon inimitié par mes ſervices, rompu ſon exheredation par ma pieté, & témoigné ma fidelité en un danger ſi preſſant & dans une conjonéture ſi delicate. Combien penſez-vous que i'ay ſouffert de peines à eſtre toûjours auprés de luy, à prendre le temps & les occaſions favorables à ſa gueriſon, lors que le mal luy donnoit quelque relâche. Car la cure des furieux eſt la plus dangereuſe de toutes celles de la Medecine, & il arrive ſouvent que la violence du mal & le dégouſt des remedes leur fait tourner leur rage contre leur Medecin. Mais i'ay paſſé par deſſus toutes ces conſiderations en ſa faveur, ſans l'abandonner un moment. Car le plus grand mal n'eſt pas à donner le remede, il faut preparer auparavant le malade à le recevoir, le nourir de viandes convenables, le fortifier par le ſommeil, le purger de ſes mauvaiſes humeurs; ce qui eſt facile dans les autres maladies; mais les furieux ne ſe peuvent traiter. Souvent qu'on

croit estre à la fin, il ne faut qu'un leger accident pour tout gaster, & pour obliger le Medecin à recommencer tout de nouveau. Celuy donc qui a pû prendre tant de peines, souffrir tant de caprices, courre tant de dangers, combattre un si grãd mal & le vaincre, vous permettrez qu'un pere le desherite contre l'ordre de la Raison & de la Nature? Pour moy, Messieurs, i'ay obeï à leurs justes loix aprés avoir receu la plus grandre injure qu'un fils puisse recevoir; Tandis qu'il violoit les droits du sang, ie les gardois. O pere qui haïs injustement! O fils qui aime avec plus d'injustice! car ie me blâme moy même de ce que j'aime celuy qui me hait, au lieu que les peres ont accoûtumé d'aimer leurs enfans avec plus de tendresse, comme l'Ouvrier fait son ouvrage. Il mépriſe donc les loix civiles, qui ne veulent pas qu'on puisse desheriter un fils sans sujet. & celles de la Nature qui luy donne un amour aveugle pour ceux qu'il a mis au mõde. Mais non seulement il n'aime pas comme un pere doit aimer son fils, il n'aime pas comme on doit aimer son bien-faiteur. Prodige étrange, de haïr celuy qui nous aime, chasser celuy qui nous suit, faire du mal à celuy qui nous fait du bien. Il veut armer contre moy les Loix qu'il a violées, faire la guerre à la Nature par la Loy; mais elles s'accordent trop bien ensemble, il n'en viendra pas à bout. La Loy ne combat pas la Nature, elle la suit, c'est qu'il est mauvais interprete de leurs maximes.

Ie pense avoir assez bien montré que celuy qui a une fois avoüé un fils pour sien, ne le peut plus rejetter; & quand il le pourroit faire, qu'il ne seroit pas juste de traiter de la sorte son bien-faiteur. Venons maintenant à la cause de l'ab-

[illegible] si elle est juste: Ce [illegible] permis de traiter un fils [illegible] on auroit de grandes [illegible] pourroit pas toûjours faire [illegible] Loix n'auroient pas été [illegible] examiner les causes qu'on [illegible] sans sonc quelles elles sont. La [illegible] mon pere a faite depuis qu'il [illegible] est ce casser: ce qu'il avoit [illegible] faites alors son fils, son tout, [illegible] cela qu'a-je fait qui me [illegible] equité? Luy ay-ie man- [illegible] ? A-t-il fait quelque folie, quel- [illegible] ingratitude, ou innocence, qui sont les [illegible] desheritemẽt? Rien de tout [illegible] comme malade sans qu'il y [illegible] Vous voulez que ie la guerisse; [illegible] de la Medecine: Mais si vous ne [illegible] vous resisterez. Il faut voir pre- [illegible] est la nature de la chose que [illegible] demander. Car les Loix comme i'ay [illegible] pas pouvoir de faire tout ce [illegible] ay ne m'obligent à vous obeïr [illegible] tout. Il y a des choses où ie vous [illegible] crime. Si ie vous abandon- [illegible] fi ie n'assiste vos ordres [illegible] de mauvais, si ie dissipois mon [illegible] choses irreparables, vous auriez [illegible] vous plaindre: Mais vous n'avez [illegible] les choses qui sont de ma [illegible] Le pere d'un Peintre ou d'un Mu- [illegible] ne peut pas contraindre son fils de peindre [illegible] de jouer de la flûte, sur tout lors qu'il ne [illegible] pas bien son métier. J'ay appris [illegible] sans vous, ie l'ay exercée sans vous,

dication, & considerons si elle est juste : Car quand mesme il seroit permis de traiter un fils de la sorte, & un fils à qui l'on auroit de grandes obligations, on ne le pourroit pas toûjours faire sans sujet; autrement les Loix n'auroient pas étably des Juges pour examiner les causes qu'on peut avoir. Voyons donc quelles elles sont. La premiere chose que mon pere a faite depuis qu'il est retourné en santé, c'est de casser ce qu'il avoit fait contre moy. J'estois alors son fils, son tout, son sauveur ; Depuis cela qu'ay-ie fait qui me puisse faire perdre cette qualité ? Luy ay-je manqué de respect ? Ay-je fait quelque folie, quelque débauche, ou quelque insolence, qui sont les causes ordinaires des exheredatiõs ? Rien de tout cela. Ma belle-mere tombe malade sans qu'il y ait de ma faute ; Vous voulez que ie la gueriſſe ; Suis-ie le Dieu de la Medecine ? Mais si vous ne le faites, ie vous desheriteray. Il faut voir premierement quelle est la nature de la chose que vous me commandez. Car les Loix comme j'ay dit ne vous donnent pas pouvoir de faire tout ce qu'il vous plaira, ny ne m'obligent à vous obeïr en tout & par tout. Il y a des choses où ie vous puis desobeïr sans crime. Si ie vous abandonnois estant malade, si ie n'exigeois vos ordres dans la conduite de ma vie, si ie dissipois mon bien, & autres choses semblables, vous auriez juste sujet de vous plaindre ? Mais vous n'avez aucun pouvoir sur les choses qui sont de ma profession. Le pere d'un Peintre ou d'un Musicien, ne peut contraindre son fils de peindre ou de chanter à sa fantaisie, sur tout lors qu'il ne luy a pas fait apprendre son métier. J'ay appris la Medecine sans vous, ie l'ay exercée sans vous,

& vous n'en sçauriez encore rien, si ie ne vous avois guery. Chacun est libre dans l'exercice de sa profession, & ie le dois estre d'autant plus dans la Medecine, que cét Art est plus utile à la vie. Il ne faut pas qu'une science si salutaire & si divine dépende du caprice & de la tyrannie des hõmes. Ne soûmettons point à la servitude des loix une doctrine que les Dieux nous ont laissée, & qui a pour but la conservatiõ du genre humain. Quand ie vous aurois donc répondu tout court, ie n'en feray rien; ie pourrois peut-estre biẽ guerir ma belle mere, mais ie ne le veux pas; vous n'auriez pas droit de m'y forcer. Je n'ay pas étudié en Medecine pour les autres, mais pour moy. Ce n'est pas vous qui me l'avez fait apprẽdre. On doit perſuader, & non pas commander au Medecin Ses services ne s'obtiennent pas par menaces, mais par prieres. C'est un Art à qui les peuples ont accordé de grands privileges. Voilà ce que ie vous pourrois répondre que ie tiendrois de vous mon sçavoir; mais vous n'y avez rien contribué, & c'est une injustice de vouloir tirer tribut d'une chose que i'ay appriſe, lors que ie n'estoit plus vostre fils, & par conſequent que vous n'estiez plus mon pere. N'est-ce pas assez que ie l'aye employée pour vostre salut? Où est l'argent que vous avez dépensé pour me l'apprendre? Où sont les Maistres que vous m'avez donnez? Où sont les drogues que vous m'avez achetez? Rien de tout cela. Estant chassé & abandonné de vous, i'ay trouvé des gens qui ont eu pitié de moy, & vous voulez iouïr tyranniquement de ce que i'ay acquis par mon travail, & où vous n'avez rien contr bué que de la haine & de l'averſion, & de l'injuſtice. Soyez content des graces que

[illegible] lors qu'un juſte reſſenti-
[illegible] contraire; Est-il raiſon-
[illegible] ſi ie ſuis inutile à vos ca-
[illegible] vous avoir guery ie deviens
[illegible]

[illegible] vous pourrois dire legitime-
[illegible] vous me commandez ſe-
[illegible] Mais quel eſt voſtre com-
[illegible] ma femme de la fureur,
[illegible] en avez guery. Pour
[illegible] raiſonnement, ie vous
[illegible] les maladies ne ſe reſ-
[illegible] pas eſtre traitez de
[illegible] eu a guery l'un, fait quel-
[illegible] Car encore que tous les
[illegible] de meſme maniere, ils
[illegible] tempérament, c'eſt pour-
[illegible] à diverſes maladies, & dans
[illegible] à divers ſymptõmes. Les uns
[illegible] à guerir, les autres ſont tout à
[illegible] Le meſme grain de froment ſemé
[illegible] apportera diverſement; Il en
[illegible] maladies. Mais mon pere ſans
[illegible] ce qu'il n'entend pas, croit
[illegible] a guery un malade peut gue-
[illegible] ce n'eſt pas que les corps des
[illegible] ſemblables à ceux des hom-
[illegible] grande diverſité, tant à cauſe du
[illegible] de la nourriture & des exerci-
[illegible] ſont plus delicates & plus foi-
[illegible] bien les remedes, & ſont
[illegible] maladies, & particulierement à
[illegible] elles ont plus de legereté, de
[illegible] & de confiance, elles ſortent plûtoſt
[illegible] de la raiſon. Quand vous dites donc,

vous en avez reçuës, lors qu'un iuste ressentiment me solicitoit au contraire ; Est-il raisonnable que mon bien-fait m'assujettisse à vos caprices, & que pour vous avoir guery ie devienne vostre esclave ?

Voilà ce que ie vous pourrois dire legitimement, quand ce que vous me commandez seroit en mon pouvoir ; Mais quel est vostre commandement ? Guerissez ma femme de la fureur. Pourquoy ? parce que vous m'en avez guery. Pour faire voir la foiblesse de ce raisonnemẽt, ie vous diray, Messieurs, que tous les malades ne se ressemblent pas, & ne doivent pas estre traitez de mesme ; & que ce qui a guery l'un, fait quelquefois mourir l'autre. Car encore que tous les hommes soient composez de mesme matiere, ils ne sont pas de mesme temperament, c'est pourquoy ils sont sujets à diverses maladies, & dans une même maladie à divers symptômes. Les uns sont tres-faciles à guerir, les autres sont tout à fait incurables. Un même grain de froment semé en diverses terres rapportera diversement ; Il en est de mesme des maladies. Mais mon pere sans prendre garde à ce qu'il n'entend pas, croit qu'un Medecin qui a guery un malade peut guerir tous les autres. Il ne sçait pas que les corps des femmes ne sont pas semblables à ceux des hommes, & qu'il y a grande diversité, tant à cause du temperament que de la nourriture & des exercices. Les femmes cõme plus delicates & plus foibles ne souffrent pas si bien les remedes, & sont plus sujettes aux maladies, & particulierement à la fureur ; car comme elles ont plus de legereté, de foiblesse & d'inconstance, elles sortent plûtost des bornes de la raison. Quand vous dites donc,

Gueriſſez de la fureur, ajouſtez, ma femme; ſans confondre toutes ſortes de fureurs; & gardez la diſtinction que vous voyez dans la Nature. Car aprés avoir conſideré l'état de la maladie, il faut cõſiderer celuy du malade. S'il eſt froid ou chaud, vieux ou jeune, fort ou foible, & autres particularitez ſemblables, & ne dõner les remedes qu'aprés avoir examiné toute ces choſes, ſi lon a envie de reüſſir. Il y a pluſieurs eſpeces de fureur, pluſieurs choſes la produiſent, & plus particulieremẽt dans les femmes; la haine, l'envie, la jalouſie, la colere, le chagrin, le dépit: car pour peu que ces paſſions ayent trop de violence ou de durée, elles ſe tournent en fureur. Peut-eſtre que c'eſt quelque choſe de ſemblable qui eſt arrivé à ma belle-mere. Tous les Medecins trouvẽt le mal incurable, pourquoy me voulez-vous obliger à le guerir? D'ailleurs quand il ſeroit moindre je n'en entreprendrois pas la cure ſi facilement, de peur que quelque accident inopine ne donnaſt lieu à la calomnie. Mais elle eſt en un eſtat que tous les Medecins du monde ne la ſçauroient rétablir. Vous ne devez donc pas deſirer que j'en entreprenne la gueriſon, ſi vous avez tant ſoit peu de ſoin de mon intereſt & de mon honneur. Que ſi pour cela vous me desheritez, je ne vous ſouhaite aucun mal; mais ſi le voſtre vous reprend, comme la rechûte eſt frequente & dangereuſe dans ces maladies, que voulez vous que je faſſe? Je n'atens point voſtre réponſe; car quoy que vous faſſiez, je vous ſeray touſiours bon fils. Mais ſans mentir, je crains que voſtre colere ne rameine voſtre fureur. Il n'y a que trois iours que vous eſtes guery, & vous vous abandonnez aux paſſions qui ont cauſé voſtre mal.

PHALARIS.

PHALARIS.

Phalaris nous a enroyez
[illegible] cette offrande à Apol-
[illegible] pour iuger de luy ſur le
[illegible] Car il deſire particu-
[illegible] ſa reputation auprés de
[illegible] les Comiſſaires & les Af-
[illegible] & il croit que voſtre ſentimẽt
[illegible] par toute la Grece. Nous pre-
[illegible] Dieux qu'on ne peut ni trom-
[illegible] nous ne vous dirons que la
[illegible] commencer à vous dire quelque
[illegible], avant que de vous parler
[illegible] eſt né de la ville d'Agri-
[illegible] famille tres illuſtre; & aprés
[illegible] tous les honeſtes exercices
[illegible] & de ſa condition, a eſté ad-
[illegible] comme les autres, où il
[illegible] qu'il n'y a jamais eu aucune
[illegible] adminiſtration. Mais comme il
[illegible] ſes ennemis & ſes envieux luy dreſ-
[illegible] embuches, & qu'ils cher-
[illegible] moyẽs de le perdre, il fut
[illegible] la ſeverité, de ſe rendre maître de
[illegible] affranchir de leur tyrannie, que
[illegible] les diviſions, qui regnoient au

PHALARIS.

Harangue des Ambaſſadeurs de Phalaris aux Preſtres de Delphes, pour les obliger à recevoir le Taureau d'airain que ce Prince envoyoit en offrande à Apollon. C'eſt une eſpece de declamation comme les precedentes.

MESSIEURS, Phalaris nous a envoyez ici pour conſacrer cette offrande à Apollon, & vous prier de ne point juger de luy ſur le rapport de la Renommée. Car il deſire particulierement de conſerver ſa reputation auprés de vous, qui eſtes comme les Conſeillers & les Aſſeſſeurs du Dieu, & il croit que voſtre ſentiment ſera de grand poids par toute la Grece. Nous prenons à témoin les Dieux, qu'on ne peut ni tromper ni corrompre, que nous ne vous dirons que la verité. Et pour commencer à vous dire quelque choſe de noſtre Prince, avant que de vous parler de ſon offrande, Phalaris eſt né de la ville d'Agrigente en Sicile, de famille tres-illuſtre; & aprés avoir eſté élevé dans tous les honeſtes exercices de ceux de ſon âge & de ſa condition, a eſté admis au Gouvernement comme les autres, où il s'eſt conduit ſi bien, qu'il n'y a jamais eu aucune plaintes de ſon adminiſtration. Mais comme il eut apris que ſes ennemis & ſes envieux luy dreſſoient de ſecrettes embuſches, & qu'ils cherchoient toutes ſortes de moyés de le perdre, il fut contraint pour ſa ſeureté, de ſe rendre maître de l'Etat tant pour s'affranchir de leur tyrannie, que pour faire ceſſer les diviſions, qui regnoient au

grand prejudice de la Republique. Son dessein, quoy que hardy, fut approuvé de plusieurs personnes d'honneur & de condition qui y contribuerent de tout leur pouvoir, & il ne fut suivi d'aucun meurtre ni bannissement, ou autres semblables violences qui ont coûtume de se pratiquer à l'établissement d'un nouvel Empire. Il ne se vengea pas mesme de ceux qui avoient conspiré contre luy, mais croyant les gagner par la douceur, aprés les avoir vaincus par la force, il leur pardonna le passé, & en admit plusieurs à ses conseils & a sa table, apres avoir pris & donné la foy reciproquement. Ensuite pour reformer les desordres qui s'estoient gliſſez dans l'état, il regla les revenus publics, qui estoient mal dispensez par la malice ou la negligence de ceux qui en avoient l'administration, & fit si bié qu'il y eut de l'argent de reste pour les choses qui ne servent qu'à la magnificence ou à l'ornement Il eut soin aprés de l'Instruction de la jeunesse; & donna ordre à ce que les vieillards goûtassent en paix le repos & la tranquilité de la vie; retint le peuple en son devoir, par des largesses & des spectacles, & ne fit aucune concussiõ ni violéce. Enfin, il deliberoit de quitter l'Empire & de rẽdre la liberté à ses Citoyens, lors qu'il apriſt que ses ennemis & à ses envieux cõspiroient cõtre lui: qu'ils faisoient amas d'hommes & d'argẽt, qu'ils se fortifioient de l'alliance de leurs voisins, & qu'ils avoient envoyez des Deputez jusques à Lacedemone & à Athenes. Comme la chose estoit sur le point de l'execution, il en fut averty en songe, par l'assistance des Dieux, & découvrit en suite la conspiration par plusieurs indices. Mettez vous en sa place. Messieurs, & considerez ce qu'il devoit faire dans une si fatale conjoncture. De-

[illegible] fois à des ingra[illegible]
[illegible] faut ainsi cure[illegible]
[illegible] & son Empire,
[illegible] ses compagnes. Il les
[illegible] après les avoir convaincus
[illegible] comme
[illegible] Depuis ce temps-là il a
[illegible] des Gardes, & d'asseurer sa
[illegible] ceux qui lui étoient suspects
[illegible] conspiration contre luy. Ce
[illegible] regarde que ses effets,
[illegible] appelle la Justice,
[illegible] punition des coupables
[illegible] clemence, puis
[illegible] innocens, & asseure la vie
[illegible] Mais la haine qu'on porte aux
[illegible] fait que l'on hait mesme les
[illegible] Grece en a veu plusieurs qui ont
[illegible] avec toute sorte d'equité
[illegible] C'est donc pas par la seve-
[illegible] juger d'un bon ou d'un mauvais
[illegible] mais par la raison qu'on a d'eure
[illegible] vous seriez injuste de punir
[illegible] & sacrileges. Vous voyez com-
[illegible] employant de temps à par-
[illegible] & des supplices, comme le reste
[illegible] conseil. Que s'ils sont necessaires
[illegible] c'est sans doute à ceux qui
[illegible] eux que de faux amis ou des en-
[illegible] & qui commencent à des gens
[illegible] que par force. Car la rebellion
[illegible] dont on n'a pas plûtost coupé
[illegible] plusieurs autres, si l'on n'y
[illegible] exemple d'Iolas pour remporter la
[illegible] mot, depuis qu'on a commencé

voit-il pardonner une seconde fois à des ingrats & à des traitre, & leur tendre, s'il faut ainsi dire, la gorge, ou bien assurer sa vie & son Empire, comme il fit par la punition des coupables. Il les envoye donc querir, & apres les avoir convaincus par leur propre confession, il les châtie comme meritoient leurs crimes. Depuis ce temps-là il a esté obligé de prendre des Gardes, & d'assurer sa vie par le supplice de ceux qui lui étoiét suspects & qui brassoient quelque trahison contre luy. Cependant, le peuple qui ne regarde que les effets, sans s'enquerir de la cause, appelle sa Justice, cruauté, comme si la punition des coupables n'estoit pas plûtost un action de clemence, puis qu'elle conserve les innocens, & assure la vie des gens de bien. Mais la haine qu'on porte aux mauvais Princes, fait que l'on hait mesme les bons, tels que la Grece en a veu plusieurs qui ont gouverné les Peuples avec toute sorte d'equité & de justice. Ce n'est donc pas par la severité qu'il faut juger d'un bon ou d'un mauvais gouvernement, mais par la raison qu'on a d'être severe, autrement vous seriez injuste de punir les impies & les sacrileges. Vous voyez combien les Legislateurs employent de temps à parler des peines & des supplices, comme le reste n'estant rien sans cela. Que s'ils sont necessaires à quelques-uns, c'est sans doute à ceux qui n'ont autour d'eux que de faux amis ou des ennemis couverts, & qui commendent à des gens qui n'obeïssent que par force. Car la rebellion est cõme un hydre dont on n'a pas plûtost coupé une tête qu'il en renaist plusieurs autres, si l'on n'y met le feu à l'exemple d'Iolas pour remporter la victoire. En un mot, depuis qu'on a commencé

une fois à exercer la seuerité, il la faut continuer si l'on ne se veut resoudre à perir. Mais on n'en vient que par force à cette extremité, & je ne croy pas qu'il y ait de Prince si barbare que de se plaire à entendre des cris & des injures, plûtost que des benedictions & des loüanges. Combiē de fois auons-nous veu le nostre pleurer & gemir dans le suplice des criminels, & déplorer sa condition de ce qu'il estoit contraint de soufrir tous les jours ce qui leur faisoit souffrir vne fois, & d'estre toute sa vie en de continuelles aprehensions de la mort. Car du reste, il est si éloigné de vouloir perdre les innocens, qu'il aymeroit mieux perir luy-mesme en laissant vivre les coupables. D'ailleurs, il n'y a gueres moins de déplaisir à vn homme bien né de faire le mal que de le soufrir; & je ne sçay s'il ne vaut point mieux mourir vne fois, que d'estre tous les jours en peine de se défendre. Mais il n'y a personne qui n'aime mieux conseruer sa vie que celle de ses ennemis, sur tout quand il ne les peut conserver qu'à sa ruine & contre soy-mesme. Cependant Phalaris en a conseruē plusieurs, apres les auoir conuaincus manifestement. I'en appelle à témoin Acāthe, Timocrate, & Leogoras qu'il a sauuez les pouuant perdre. Mais si vous voulez connoistre nostre Prince, il ne faut pas s'enquerir de luy à ceux qu'il est contraint de mal-traitter, mais aux autres qu'il traitte auec toute sorte d'humanité. Car il y a des gens le long de la coste, qui l'auertissent des Etrangers qui arriuent, afin qu'il les puisse receuoir selon leur merite, & les Sages de la Grece n'ont pas dedaigné de le venir voir & de rechercher son amitié. Témoin Pytagore qui s'est retiré d'auprés de luy

[illegible] de la verité, qu'il auoit où [illegible] & qui a eu pitié de le voir [illegible] si fevelement. Per- [illegible] ne traitte si bien les étran- [illegible] ses Citoyens sans re- [illegible] nous auons a representer pour [illegible] ce qui concerne son of- [illegible] sçauoir que Perillus qui ne le [illegible] que par le rapport de la [illegible] qu'il ne luy pouvoit faire [illegible] d'inuenter quelque nou- [illegible] estoit excellent Scul- [illegible] d'vn artifice admi- [illegible] ria si-tost qu'il le [illegible] digne d'Apollon. [illegible] sçauois, dit- [illegible] pas de la [illegible] mettant le [illegible] le Taureau, qui On mu- [illegible] manque pour imiter [illegible] Nature. A ces mots, le Prince [illegible] inuenter une si detestable invention, [illegible] dans son Taureau pour [illegible] l'auant fait retirer encore [illegible] par sa mort une [illegible] consacrer aux Dieux, il la [illegible] & fit graver dessus cette [illegible] donc ce present, Messieurs, & [illegible] le plus apparent la Teste, pour [illegible] la pieté & de la Justice de nostre [illegible] & d'autres presens si Apollon [illegible] en vie, & le deliure com- [illegible] de ses ennemis; mais le [illegible] qu'il luy puisse faire, est de [illegible] de voir tant de peines & de

auec autant d'eſtime de ſa vertu, qu'il auoit oüi de blâme de ſa cruauté, & qui a eu pitié de le voir contraint d'exercer la juſtice ſi ſeverement. Penſez-vous qu'un hõme qui traitte ſi bien les étrãgers, ſe plût à mal-traitter ſes Citoyens ſans ſujet. Voila ce que nous auions à repreſenter pour ſa juſtification. Quant à ce qui concerne ſon offrande, vous devez ſçavoir que Perilaüs qui ne le connoiſſoit comme vous que par le rapport de la renommée, s'imagina qu'il ne luy pouvoit faire de plus grand plaiſir que d'inventer quelque nouveau ſupplice; & comme il eſtoit excellent Sculpteur il fit un Taureau d'airain d'ũ artifice admirable; ſi bien que le Prince s'écria ſi-toſt qu'il le vit, que c'eſtoit une offrande digne d'Appollon. Mais Perilaüs prenant la paro'e, ſi tu ſçauois, dit-il, pourquoy je l'ay fait, tu ne parlerois pas de la ſorte. Enferme dedans un coupable, & mettant le feu deſſous, tu entendra mugir le Taureau, qui eſt la ſeule choſe qui luy manque pour imiter parfaittement la Nature. A ces mots, le Prince qui avoit en horreur une ſi deteſtable invention, le fit enfermer luy-même dans ſon Taureau pour en faire l'épreuve; & l'ayant fait retirer encore en vie, pour ne point ſoüiller par ſa mort une offrande qu'il vouloit conſacrer aux Dieux, il la deſtina pour Apollon, & fit graver deſſus cette hiſtoire. Receuez donc ce preſent, Meſſieurs, & le mettez au lieu le plus apparent du Tẽple, pour monument de la pieté & de la Juſtice de noſtre Prince. Il fera encore d'autres preſens, ſi Apollon le conſerve long temps en vie, & le délivre comme il fait des entrepriſes de ſes ennemis; mais le plus grand plaiſir qu'il luy puiſſe faire, eſt de [illegible] à l'avenir de voir tant de peines & de

On mettoit dedãs quelque inſtrument pour cela.

supplices; Voila, Messieurs, ce que nous avions à vous dire de sa part & de la nostre, & que nous attestõs pour veritables. Que s'il est permis à des Subjets d'intercedeer pour leur Prince, nous vous conjurons, Messiurs, en vertu de nostre alliance car nous sommes comme vous originaires des Dorieus, de ne pas mécontenter un Souverain qui recherche vostre amitié, aprés vous en avoir donné divers témoignages tant en public que en particulier. Recevez donc son offrande; & la consacrant à Apollon, faites des vœux pour luy & pour nous, puisque vous ne le pouvez refuser sans faire tort à Phalaris & à vostre Dieu.

SUITE DU DISCOURS PRECEDENT.

C'est la harãgue d'un Prestre de Delphe, pour obliger les autres à recevoir le present de Phalaris.

MESSIEURS, Quoyque ie n'aye ni amitié ni alliance auec Phalaris & avec les Agrigentins, ni aucun suiet particulier d'embrasser leurs interests, ie ne croy pas qu'on puisse refuser leur offrande, qui est un chef d'œuvre de l'Art, & le témoignage de la pieté & de la Justice d'un Prince, tant en la consecration qu'en la punition du coupable. Je croy donc qu'en cette rencontre une plus longue deliberation seroit criminelle, puis que ce n'est pas un moindre crime de refuser les offrandes qu'on fait aux Dieux, que de dérober celles qu'on leur a faites. Pour moy, qui en qualité de Prestre & de Citoyen de Delphes prens part à la gloire d'Apollon & de son Tẽ-

...dire ni qu'on puisse empê-
... & de la connoissance
... exposer à la calomnie, &
... le veut rendre arbitre
... hommes. En un mot, si on
... personne n'en voudra plus
... exposer à un refus, & cou-
... pour impie, en donnant des
... Cela condamner Phalaris
... refuse, que de renvoyer son
... vous sçavez qu'ils nous font
... il ne faut pas juger des
... à Renommée. Je sçay
... de tant moy s'est tort
... examen & contre les autres
... mais il ne les peut sçavoir
... par des bruits qui sont faux
... qu'il n'a jamais veu celuy dont
... en son pais. Et quand ils se-
... ce n'est pas à nous à quitter la
... pour prendre celle de Juges,
... l'Italie & la Sicile sont bien
... mais à recevoir les offrandes
... Laissons aux Dieux la conduite
... pour avoir soin de ce qui nous
... besoin d'alleguer Homere,
... que nous devons trouver parmy des ro-
... principiers, & que vous ce pais seroit
... dans la pieté des hommes qui
... faire des vœux & des sacrifices. Ce
... rendu nos & nos moissons, & ce qui
... sans peine de toutes les richesses
... & nous habitions un pais fertile,
... sans le siecle d'or des Poëtes.
... à nos enfans un thresor si precieux,

ie ne tiens pas qu'on doive ni qu'on puisse empêcher les marques du zele & de la connoissance d'un particulier, sans s'exposer à la calomnie, & faire dire par tout que l'on se veut rendre arbitre de la conscience des hommes. En un mot, si l'on refuse cette offrande, personne n'en voudra plus faire. Car qui voudra s'exposer à un refus, & courre fortune de passer pour impie, en donnant des marques de sa pieté. C'est condamner Phalaris des crimes dont on l'accuse, que de renvoyer son present; Cependant, vous sçavez qu'ils nous sont encore inconnus, & qu'il ne faut pas juger des Grands sur le rapport de la Renommée. Je sçay bien que celuy qui a parlé devant moy s'est fort emporté contre les cruautez & contre les autres vices de ce Prince; mais il ne les peut sçavoir luy-mesme que par des bruits qui sont faux ou incertains, puis qu'il n'a jamais veu celuy dont il parle, ni n'a esté en son païs. Et quand ils seroient veritables, ce n'est pas à nous à quitter la qualité de Prestres pour prendre celle de Juges, ni à nous enquerir si l'Italie & la Sicile sont bien ou mal gouvernées, mais à recevoir les offrandes qu'on nous fait. Laissons aux Dieux la conduite du genre humain, pour avoir soin de ce qui nous touche. Il n'est pas besoin d'alleguer Homere, pour prouver que nous demeurons parmy des rochers & des precipices, & que tout ce païs seroit un triste desert sans la pieté des hommes qui y viennent faire des vœux & des sacrifices. Ce sont-là nos vendanges & nos moissons, & ce qui nous fait joüir sans peine de toutes les richesses de la terre, cõme si nous habitions un païs fertile, ou que nous fussions dãs le siecle d'or des Poëtes. Conservons à nos enfans un tresor si precieux,

comme nous l'avons receu de nos Peres, & ne diminuons point pas trop de scrupule la gloire & les revenus d'un Tẽple, où il n'eſt point fait mẽmention de memoire d'homme, qu'on ait jamais refuſé de preſens ni de victimes. Il n'appartient qu'aux Dieux de juger de la conſcience des hõmes, puis qu'il n'y a qu'eux qui en connoiſſent tous les reſſorts, & toutes les cachettes. Il n'eſt pas queſtion icy de Phalaris ni de ſon Taureau, mais de tous les vœux & de toutes les offrandes qu'on fera jamais dans tous les ſiecles. Vous voyez les immenſes richeſſes que ce Temple a amaſſées depuis le temps qu'il eſt libre d'y venir? J'ay peur qu'en voulant faire les Cenſures, vous n'ayez plus dequoy cenſurer. Je ſuis donc d'avis qu'on reçoive cette offrande ſuivant la couſtume de nos Anceſtres, qui eſt conforme à noſtre intereſt à celuy du Dieu.

ALEXANDRE, OU LE FAUX PROPHETE.

C'eſt l'hiſtoire d'un impoſteur qui vivoit du temps de Lucien.

C'eſt ainſi qu'il s'appelloit.

TU ne m'impoſes pas une petite charge, mon cher Celſus, de vouloir que ie t'écrive la vie d'Alexandre fils de Podalyre, qui n'eſt guere moins illuſtre que celle du grand Alexandre, puis que l'un ne s'eſt pas plus ſignalé par ſes belles actions, que l'autre par ſes impoſtures. Je ne laiſſeray pas toutesfois de l'entreprendre pour te complaire, & tâcheray de m'ẽ acquiter au moins mal qu'il me ſera poſſible, pourveu que tu ayes aſſez

assez de bonté pour suppléer à mes défauts, & pardonner à ma foiblesse. A l'exemple donc d'Hercule ie travailleray à nettoyer l'étable d'Augie, & je t'en feray voir quelques ordures, par où tu puisse comprendre, combien estoit grand le fumier que trois mille bœufs avoient amassé en l'espace de plusieurs années. Mais j'ay peur qu'on ne nous condamne tous deux, moy de mettre au iour tant de vilenies, & toy de m'y convier. Car celuy dont nous parlons meriteroit mieux d'estre déchiré en plein theatre, par des Renards ou par des Singes, que d'estre celebré dans l'histoire. Mais si l'on m'attaque ie me défendray par l'exemple d'Arrian le disciple d'Epictete, qui n'a point estimé indigne de son sçavoir & de sa condition, de laisser à la posterité l'histoire d'un fameux voleur. Voicy donc à son imitation celle d'un insigne brigand, & d'un brigand, non pas de forests ny de montagnes, mais de villes; qui n'a pas couru quelques deserts, mais qui a ravagé tout l'Empire. Pour commencer par sa description, il estoit de belle taille & de bonne mine, avoit l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, le ton doux & affable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheveux parmy les siens, mélez si adroitement qu'on ne les pouvoit reconnoistre. en un mot, son corps estoit sans défaut; mais pour son esprit, grands Dieux! il eût mieux valu tomber dans les mains d'un ennemy que dans les siennes. Du reste plein de vivacité, de docilité, de memoire, & de plusieurs autres belles qualitez, qu'il employoit toutes au mal, & par lesquelles il s'est signalé par dessus les plus méchans & les plus scelerats qui ayent jamais esté au monde. Cependant, écrivant un iour à son gendre Rutilianus, il

se comparoit avec beaucoup de modestie à Pythagore. Mais que Pythagore me pardonne, s'il luy plaist, s'il eust esté de son temps, il n'eust esté qu'un enfant auprés de luy. Non pas que ie le vueille comparer à un si méchant homme, mais ie veux dire que tout ce qu'on a dit faussement de Pythagore, n'est rien en comparaison de ce qu'on peut dire veritablement de celuy-cy. Enfin, figure-toy un abregé de toute sorte de fourbes, de mensonges, & d'impostures, accõpagnées d'un esprit vif, audacieux, entreprenant, & qui estoit adroit à faire & à persuader tout ce qu'il vouloit. Mais du reste si couvert, qu'on ne sortoit jamais d'avec luy que dans l'opinion que c'estoit le plus homme de bien du monde. Comme il estoit fort beau & fort pauvre en sa jeunesse, il se prostituoit à tout le monde, & particulierement à un Charlatan qui contrefaisoit le Magicien, & debitoit plusieurs secrets tant pour faire aymer ou hayr, que pour decouvrir des thresors, attraper des successions, perdre ses ennemis, & autres choses semblables. Et veritablement il estoit expert dans la Medecine, & comme la femme de cét Egyptien, dont parle le Poëte, sçavoit plusieurs secrets tant pernicieux que salutaires, estant du païs d'Apollonius Tyanéus, & de ceux qui l'avoient frequenté, & qui sçavoient toute son histoire. Tu vois de quelle école étoit sorty ce charlatan, & que ce n'estoit pas un homme de peu. Comme il eut donc veu ce jeune garçon d'un esprit vif & adroit, & capable de luy rendre service; il prit plaisir à l'instruire, estant aussi amoureux de sa beauté que l'autre l'estoit de son sçavoir, & fit aprés son compagnon de son disciple. Lors qu'Alexandre fut devenu grand, & que son docteur fut mort &

Tyan.

[illegible] la recommanda le porta à entre-
[illegible] estoit d'extraordinaire pour
[illegible] Semiramis dont parle d'un Cro-
[illegible] comme Cocconas, ie pense que
[illegible] les hommes, ils couroient par
[illegible] les esprits foibles, tant
[illegible] une vieille qui faisoit en-
[illegible] croire bien aisé d'estre ca-
[illegible] Perse autrefois capitale de
[illegible] est maintenant comme de-
[illegible] jusques-là, de la Bizar-
[illegible] parce qu'elle estoit fort
[illegible] arrivez & qu'ils eurent
[illegible] de grands serpens,
[illegible] tiennent les femmes, &
[illegible] sans leur faire mal, d'où Qui-
[illegible] Olympias, ils en achet-
[illegible] & des plus beaux qui
[illegible] de toutes les avantures
[illegible] Car ces deux mécháns
[illegible] les qualitez que j'ay dites, s'e-
[illegible] par mal faire, & ayant re-
[illegible] & l'esperance font les deux
[illegible] le genre humain, &
[illegible] la curiosité & de la super-
[illegible] les faire servir à leurs
[illegible] & dresserent un Oracle,
[illegible] même leur esperance. Ils
[illegible] à deplorer du lieu où ils
[illegible] la Piece. Cocconas croyoit la
[illegible] la plus propre à leur dess-
[illegible] du concours de diverses Nations
[illegible] Mais Alexandre preferá son
[illegible] plus grossiers & plus
[illegible] qu'il faut à l'establissement

sa beauté passée, la necessité le porta à entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour tâcher de subsister. S'étant donc allié d'un Croniqueur Bisantin nommé Cocconas, le plus méchant de tous les hommes, ils coururent par tout pour surprendre les esprits foibles, tant qu'ils rencontrerent une vieille qui faisoit encore la belle, & qui estoit bien aise d'estre cajolée. Elle estoit de Pella, autrefois capitale de la Macedoine, qui est maintenant comme deserte, & ils la suivirent jusques-là, de la Bithynie, vivant à ses dépens, parce qu'elle estoit fort riche. Comme ils furent arrivez & qu'ils eurent remarqué qu'on y nourrissoit de grands serpens, qui sont si privez qu'ils tettent les femmes, & se joüent avec les enfans sans leur faire mal, d'où vient sans doute la fable d'Olympias; Ils en acheterent un des plus grands & des plus beaux qui est la source & l'origine de toutes les avantures que je vais d'écrire. Car ces deux méchans esprits pourveus des qualitez que j'ay dites, s'étant vnis ensemble pour mal-faire, & ayant reconnu que la crainte & l'esperance sont les deux pôles sur lesquels tourne le genre humain, & tout le fondement de la curiosité & de la superstition, ils resolurent de les faire servir à leurs ambitieux desseins, & dresserent un Oracle, dont le succés surpassa mesme leur esperance. Ils furent quelque temps à deliberer du lieu où ils commenceroient la Piece. Cocconas croyoit la ville de Calcedoine la plus propre à leur dessein, à cause du concours de diverses Nations qui l'environnent; Mais Alexandre prefera son païs, où les esprits estoient plus grossiers & plus superstitieux, tels qu'il faut à l'establissement

Qui couchoit avec un serpent.

d'une nouvelle religion. Car la plusparт des Paphlagoniens, & particulierement ceux qui demeurent par de là le Mur-d'Abonus d'où il étoit, courent aprés le premier Charlatan qu'ils rencontrent avec la flûte, le tambour ou les cymbales, & le prennent pour un homme descẽdu du Ciel. Cét avis ayant esté suivy ils cacherent des lames de cuivre dans un vieux Temple d'Apollon qui est à Calcedoine, & écrivirent dessus qu'Eusculape viendroit bien-toſt avec son pere, établir sa demeure en la ville dõt ie viens de parler. Puis ayant fait en sorte que ces lames fussent trouvées, la nouvelle s'en répandit aussi-toſt par tout le Pont & toute la Bithynie, & particulierement au lieu designé, de sorte que les habitãs decernerent un Temple à ces Dieux, & commencerent à en creuser les fondemens. Cependant Coeconas dressoit des Oracles trompeurs & ambigus à Calcedoine, où il fut emporté de la morsure comme ie croy, d'une vipere, & incontinẽt aprés Alexandre prit sa place, avec une longue chevelure bien peignée, une saye de pourpre rayé de blanc, couvert d'un surplis par dessus, & tenant en sa main une faux comme Persée, de qui il se disoit descendu du côté de sa mere. Car ces miserables Paphlagoniens, quoy qu'ils eussent connu son pere & sa mere qui estoient de pauvres gens, estoient si sots que de croire un Oracle trompeur qu'il publioit, par lequel il se disoit fils de Podalire, qui devoit estre bien ardent pour venir de Trique en Paphlagonie coucher avec la mere de nôtre imposteur. Il debitoit un autre Oracle de la Sibyle qui portoit, *Que sur les bords du Pont Euxin, prés de Sinope, il viendroit un Liberateur d'Ausonie*, & entremeloit cela de termes mysti-

Ville de la Paphlagonie.
Equipage des anciens Prophetes.
Apollon.
Ou, d'un manteau blanc.

merveilleux. Alexandre donc venant à
[illegible] ces predictions, estoit ravy
[illegible] Dieu. Car il feignoit quelquefois
[illegible] fureur divine, & par le
[illegible] une herbe qu'il machoit,
[illegible] au boulon, il connoit ex-
[illegible] que les sorts attribuoient à
[illegible] le pouvoir. Il avoit preparé
[illegible] une teste de Dragon fai-
[illegible] ouvroit & fermoit la bouche par
[illegible] un crin de cheval, pour s'en servir
[illegible] parle, qui devoit faire le
[illegible] de la Comedie. Lors qu'il
[illegible] il emporta la nuit à l'en-
[illegible] les fondemens du Temple,
[illegible] de l'estomach de source ou bien
[illegible] un œuf d'oye, où il avoit en-
[illegible] il fut tout nud de grand ma-
[illegible] puis, & d'une eſcharpe
[illegible] tenant en la main
[illegible] comme
[illegible] Puis montant sur un
[illegible] dire que ce lieu étoit
[illegible] la naissance d'un Dieu.
[illegible] qui étoit accourue à ce
[illegible] commença à faire des
[illegible] qui prononçoit des
[illegible] fausse
[illegible] il avoit caché bien exact
[illegible] commença à chan-
[illegible] & à Esculape, & à
[illegible] montrer aux
[illegible] coupe

ques & en broüillez. Alexandre donc venant en sa patrie, aprés toutes ces predictions, estoit suivy & reveré comme un Dieu. Car il feignoit quelquefois d'estre épris de fureur divine, & par le moyen de la racine d'une herbe qu'il mâchoit, qu'on nomme l'herbe au foulon, il écumoit extraordinairement; ce que les sots attribuoient à la force du Dieu qui le possedoit. Il avoit preparé long-temps auparavant une teste de Dragon faite de linge, qui ouvroit & fermoit la bouche par le moyen d'un crin de cheval, pour s'en servir avec le serpent dont j'ay parlé, qui devoit faire le principal personnage de la Comedie. Lors qu'il voulut commencer il se transporta la nuit à l'endroit où l'on creusoit les fondemens du Temple, & y ayant trouvé de l'eau, soit de source ou bien de pluye, il y cacha un œuf d'oye, où il avoit enfermé un petit serpent qui ne faisoit que de naître. Le lendemain il vint tout nud de grand matin dans la place publique, ceint d'une escharpe dorée, pour couvrir sa nudité, tenant en sa main sa faux & branlant sa longue chevelure comme font les Prestres de Cybelle. Puis montant sur un Autel élevé, il commença à dire que ce lieu étoit heureux, d'estre honoré de la naissance d'un Dieu. A ces mots toute la ville qui étoit accoutuë à ce spectacle dressa l'oreille, & commença à faire des vœux & des prieres, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue Juïve ou Phenicienne, ce qui les etonnoit encore plus. En suite il court vers le lieu où il avoit caché son œuf d'oye, & entrant dans l'eau commence à chanter les loüanges d'Apollon & d'Esculape, & à inviter celuy-cy à décendre & à se montrer aux hommes. A ces mots, il enfonce une coupe

dans l'eau, & en retire cét œuf mysterieux, qui tenoit un Dieu enfermé, & lors qu'il l'eut en sa main, il commença à dire qu'il tenoit Esculape. Chacun estoit attentif à contempler ce beau mystere, lors qu'ayant cassé cét œuf, il en sortit ce petit serpent que j'ay dit, qui s'entortilloit autour de ses doigts. On pousse en l'air des cris de joye, entremeslez de benediction & de loüanges; L'un demande au Dieu la santé, l'autre des honneurs ou des richesses. Cependant, nôtre imposteur retourne au logis, tout courant, tenant en sa main Esculape né d'un Oye, & non pas d'une Corneille comme autrefois, & suivy d'une foule de peuple transporté d'une vaine esperance. Il se renferme chez luy iusques à ce que le Dieu fût devenu grand, & un iour que toute la Paphlagonie y estoit accouru, & que son logis estoit plein de monde depuis le haut jusqu'en bas, il s'assit sur un lict en son habit prophetique, & tenant dans son sein ce serpent qu'il avoit apporté de la Macedoine, il commença à le montrer entortillé autour de son cou, & trainant une longue queuë tant il estoit grand; Mais il cachoit à dessein la teste sous son aisselle, sans faire paroistre que celle de linge qui avoit la figure humaine; ce qui remplissoit tout le monde d'admiration. D'ailleurs, il faut remarquer que la chambre n'estoit pas trop bien percée, & que l'assistance n'estoit composée que de pauvres à gros, à qui il avoit déja osté la cervelle & le cœur par ses prestiges; outre que la Renommée & l'Esperance estoient capables seules de les aveugler. Ajoûtez à cela qu'on n'y demeuroit pas long-temps, & que à mesure qu'on entroit on en sortoit par une autre porte, comme les soldats d'Alexandre, à sa mort. Ce spectacle dura quelques iours, & se re-

C'est qu'il estoit fils de Corone, qui signifie Corneille.

FAUX PROPHETE. Jamais ces fois qu'il arrivoit quelque [illegible] D'ailleurs, il ne faut pas [illegible] grossieres & ignorans [illegible] & [illegible] & retenus un dragon qu'ils [illegible] estoit enfermé [illegible] Dieu. & pour la figure [illegible] un Epicure ou un Democrite [illegible] la comedie, ou quelque [illegible] propres qui estoient [illegible] & qui auroit bien veu qu'il [illegible] même ils n'auroient [illegible] Rome la Bizarre donne le Galatin, [illegible] accourent en foule pour le rapport [illegible] cela, les portraits & [illegible] connoissent par tout, avec des [illegible] & ce qui est encore plus [illegible] même un oracle qui predisoit [illegible] Glycon le troisiéme Sauveur [illegible] apporteroit la lumiere aux hommes. Car [illegible] ne sont pas si favorables [illegible] Oracles pour de semblables [illegible] [illegible] à l'exemple [illegible] de Thebes, le rendit en Asie, [illegible] l'avenir aux Payens pour deux [illegible] au même dans un certain temps, & [illegible] ce qu'on luy voudroit demander [illegible] cachet. Alors s'enfermant dans [illegible] du Temple, qui estoit de la [illegible] faisoit appeller d'ordre par un Herault [illegible] ceux qui avoient donné leurs billets, & les leur rendoit cachetez avec la response de Dieu. La fourbe n'estoit pas difficile à reconnoître à un homme d'entendement,

nouvelloit toutes les fois qu'il arrivoit quelque personne de condition. D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner si des barbares grossiers & ignorans y estoient surpris, veu que les plus fins ne sçavoient que dire en voyant & touchans un dragon qu'ils avoient veu naistre, & qui estoit crû en un instant à une si prodigieuse grosseur, & portoit la figure humaine. Il eust falu un Epicure ou un Democrite pour reconnoistre la tromperie, ou quelqu'autre de ces anciens Philosophes qui estoient sçavans dans la Nature, & qui auroiét bien veu qu'il y avoit de la fourbe, quand mesme ils ne l'auroiét pû découvrir. Toute la Bithynie donc, la Galatie, & la Thrace, y accouroient en foule sur le rapport de la renommée. Ajoûtez à cela, les portraits & les tableaux qui en couroient par tout, avec des statuës d'argent & de cuivre faites apres le naturel. On publioit mesme un oracle qui predisoit son nom, & l'appelloit *Glycon le troisiéme sang de Iupiter qui apportoit la lumiere aux hommes* : Car nostre imposteur voyant l'occasiõ favorable, rendoit des Oracles pour de l'argent ; à l'exemple d'Amphiloque, qui aprés la mort de son pere Amphiraüs estant chassé de Thébes, se retira en Asie, où il predisoit l'avenir aux Barbares pour deux carolus. Il avertit donc que le Dieu rendroit les réponses luy mesme dans un certain temps, & qu'on écrivit ce qu'on luy voudroit demander en un billet cacheté. Alors s'enfermant dans le sanctuaire du Temple, qui estoit déja construit, il faisoit appeller d'ordre par un Heraut tous ceux qui avoient donné leurs billets, & les leur rendoit cachetez avec la reponse du Dieu. La fourbe n'estoit pas difficile à reconnoistre à un homme d'entendement ;

mais des sots ne s'appercevoient pas qu'il decachetoit en particulier les billets, & aprés avoir répondu tout ce qu'il luy plaisoit, il les rendoit cachetez comme auparavant. Car il y a plusieurs moyens de lever un cachet sans rompre la cire, & j'en veux mettre icy quelques-uns, afin qu'on ne prenne pas une subtilité pour un miracle. Premierement avec une éguille chaude, on détache la cire qui joint le filet à la lettre, sans rien defaire du cachet: & apres qu'on a leu ce qu'on veut, on le rejoint de la mesme sorte. Il y a une autre invention, qui se fait avec de la chaux & de la colle, ou avec un mastic composé de poix, de cire, & de bitume, mélez avec de la poudre d'une pierre fort transparente, dont on fait une boule, sur laquelle quand elle est encore tendre on imprime la figure du cachet, aprés l'avoir froté de graisse de pourceau. Car à l'instant elle durcit & sert à recacheter comme si c'estoit le cachet mesme. Il y a plusieurs autres secrets semblables, qu'il n'est pas necessaire de t'écrire puis que tu en as fait mention dans ton Traité des artifices des Magiciens, qui est un tres bel ouvrage, & tres-utile pour détromper les ignorans, & empecher qu'on n'abuse de leur credulité. Il contrefaisoit donc le Prophete avec le plus d'adresse qu'il pouvoit, de peur qu'on ne remarquast la tromperie, se sauvant toûjours par quelque response obscure ou ambiguë, suivant la coûtume des Oracles. Tantost il encourageoit les uns, tantost il detournoit les autres de leur entrepriſe, selon qu'il luy sembloit plus à propos; tantost il prescrivoit aux malades des regimes ou des remedes, car il sçavoit plusieurs beaux secrets de la Medecine. Pour ce qui concerne l'esperance des avancemens & des succes-

Poix Terrestre.

... répondre, & ... fois, ou quand son Propete ... prioit au nõ de Dieu. Ce- ... ration dix fois pour chaque ... assemblé a une somme tres-con- ... en debvoit bien soixante ... par an. Car le peuple étoit ... comme on est curieux de ... avenir, qu'une mesme ... douze ou quinze de- ... estant pas permis d'en ... Mais tout ce qu'il pre- ... à son profit. Car il avoit ... Officiers, dont les uns met- ... en vesles autres les soucis- ... estoient, ou les ... position à proportion ... Officiers, il avoit des espions & ... les provinces plus éloignées, ... par tout la reputation de l'Ora- ... predisoit l'avenir, faisoit re- ... perdu, découvroit les tre- ... malades, & plusieurs autres ... accordoit donc de tou- ... & des presens, tant ... le Prophete. Car il com- ... Oracle de faire du bien à son Mi- ... n'en avoit pas besoin pour ... gens d'esprit eurent re- ... particulierement les Philoso- ... d'Epicure, il tâcha de les in- ... que tout le pais se remplissoit ... & d'impies, qui semoient des ... loy, & commanda de les ... avoit chie aux bonnes graces du

sions, il differoit toûjours d'y répondre, & les remettoit à une autre fois, ou quand son Prophete l'en prieroit: car il en parloit au nõ de Dieu. Cependant, il prenoit environ dix sols pour chaque Oracle, ce qui montoit à une somme tres-considerable, parce qu'il en debitoit bien soixante ou quatre-vingts mille par an. Car le peuple étoit si friand de ces sottises, comme on est curieux de nouveauté, & de sçavoir l'avenir, qu'une mesme personne faisoit quelquefois douze ou quinze demandes à dix sols piece, n'estant pas permis d'en mettre deux en un billet. Mais tout ce qu'il prenoit ne tournoit pas à son profit; Car il avoit sous luy plusieurs Officiers, dont les uns mettoient les Oracles en vers, les autres les souscrivoient, les cachetoient, les interpretoient, ou les gardoient, & chacun tiroit pension à proportion de son service. D'ailleurs, il avoit des espions & des emissaires dans les Provinces plus éloignées, qui répandoient par tout la reputation de l'Oracle, asseurant qu'il predisoit à l'avenir, faisoit retrouver ce qui estoit perdu, découvroit les tresors, gueriſſoit les malades, & plusieurs autres choses semblables. On y accouroit donc de toutes parts avec des victimes & des presens, tant pour le Dieu que pour le Prophete. Car il commandoit par un Oracle de faire du bien à son Ministre, parce qu'il n'en avoit pas besoin pour luy. Lors que plusieurs gens d'esprit eurent reconnu la fourbe, & particulierement les Philosophes de la secte d'Epicure, il tâcha de les intimider, en criant que tout le païs se rempliſſoit de Chrestiens & d'Impies, qui se moquoient des calomnies contre luy, & commanda de les lapider, si l'on vouloit estre aux bonnes graces du

C'est qu'ils passoient pour Impies, à cause qu'ils

croyent plus aux Dieux.

Dieu. Comme quelqu'un luy eut demandé ce que faisoit Epicure en l'autre monde, il répondit qu'il estoit plongé dans un boubier, & chargé de chaisnes. Car il luy en vouloit sur tout pour avoir mieux descouvert qu'aucun autre, toutes les fourberies & les impostures qui se glissent dans le monde, sous pretexte de religion. Mais Platon, Chrysippe & Pythagore estoient ses bons amis. Il haissoit particulierement la ville d'Amastris à cause des amis de Lepidus, & de plusieurs Philosophes Epicuriens qui y demeuroient: & ne voulut jamais rendre aucun Oracle à pas un des habitans. Mais un jour qu'il en voulut rendre un au frere de ce Proconsul, il se fit moquer de luy, en luy ordonnant de prendre un pied de pourceau avec de la mauve pour une douleur d'estomach, & encore en termes si ridicules, qu'on ne sçavoit ce qu'il vouloit dire; Soit qu'il n'eust personne alors pour luy composer son Oracle, ou qu'il ne sçeust que répondre. Cependant, il montroit souvent le serpẽt à ceux qui le vouloient voir, mais il tenoit la teste cachee dans son sein, & ne laissoit toucher que le corps, & particulierement la queuë. Un jour voulant affiner sur *son imposture*, il dit qu'Esculape répondroit visiblement, & cela s'appelloit *des réponses de la propre bouche du Dieu*. Ce qui se faisoit par le moyen de quelques arteres de grüe, qui aboutissoient à la teste du Dragõ fait de lingé, & qui servoient d'organes pour porter la voix d'un homme qui estoit hors de la chãbre; mais cela ne se faisoit pas tous les jours, & estoit seulement pour les personnes de condition. Celuy qu'il rendit à Severien, touchant l'entreprise d'Armenie, estoit de ce nombre, où il luy predisoit la victoire, mais apres sa defaite il en substi-

OU LES PROPHETE ces
coustume qu'on ne
lors qu'on avoit pas
qu'il ne baillait que de
pour cela les en-
main à bailler aux au-
la loy populaire, qui
la femme & les
vantoient tout haut
& prenoient leurs
apporter icy un Dieu.
de Tibere dont on re-
de ses demandes, car
chez luy. **Demande.**
Resaisse. Je suis le nou-
Esculape luy mesme, ou
il n'est pas
Combien
Oracles? R. Plus
Dans la
pour honorer aussi
Les Oracles de
ne sont ils de
point de sçavoir les
D. Que sçauroit-il apprendre
Philo-
grand que Alexandre.
ce beau Dialogue. Du
sachant que ce Traitre
tout à fait persuader par
Lepidus estant
Car il craignoit Epi-
comme mortels enne-
& faisoit tout ce qu'il pouvoit pour la perdre
[illegible] la mere de luy reproche
[illegible] fait mourir plusieurs innocens

& avoit estably une plaisante coustume qu'on ne l'osoit baiser en le saluant lors qu'on avoit plus de dix-huit ans ; de sorte qu'il ne baisoit que de ieunes garçons qu'on appelloit pour cela les enfans du baiser, & donnoit la main à baiser aux autres. Voila comme il abusoit le sot populaire, qui tenoit à faveur de voir caresser sa femme & ses enfans, & quelques-unes se vantoient tout haut d'avoir eu des enfans de luy, & prenoient leurs maris à témoin. Je veux apporter icy un Dialogue du Dieu & d'un Prestre de Tio, dont on reconnoistra l'esprit par celuy de ses demandes; car ie les ay luës moy-mesme chez luy. *Demande.* Dymoy, Glycon, qui és-tu? *Response.* Je suis le nouvel Esculape. *D.* Es-tu Esculape luy-mesme, ou quelqu'autre qui luy ressemble ? *R.* Il n'est pas permis de reveler ces mysteres. *D.* Combien seras tu d'années à rendre des Oracles ? *R* Plus de mille ans. *D* Où iras-tu en fuite ? *R.* Dans la Bactriane & les païs voisins, pour honorer aussi les Barbares de ma presence. *D.* Les Oracles de Claros de Delphes & de Didyme sont-ils de vrais Oracles ? *R.* Ne desire point de sçavoir les choses defenduës. *D.* Que seray-je après cette vie ? *R.* Chameau, puis cheval, & enfin Philosophe ; & Prophete aussi grand qu'Alexandre. Voila ce que contenoit ce beau Dialogue. Du reste, nostre Charlatan sçachant que ce Prestre estoit ami de Lepidus, il ne voulut persuader par un Oracle de le quitter, comme Lepidus s'estant menacé de mort cruelle. Car il craignoit Epicure & ses Sectateurs, comme mortels ennemis de ses impostures, & faillit un iour à perdre un Epicurien qui eut la hardiesse de luy reprocher qu'il avoit fait mourir plusieurs innocens

par un faux Oracle ; ce qui arriva de la sorte. Il avoit conseillé à un homme du païs d'accuser ses esclaves devant le Gouverneur de la Province, comme coupables de la mort de son fils, qui navigeant sur le Nil, en remontant vers sa source, se laissa persuader d'aller jusques aux Indes, sans en rien mander à ses gens qu'il avoit laissez à Alexandrie. Comme ils vinrent donc qu'ils n'entendoient point de ses nouvelles, ils crûrent qu'il estoit mort, & retournerent vers le pere, qui les accusa comme i'ay dit, devant le Proconsul de la Galatie, à la persuasion de l'Oracle, & les fit condamner à mort. Sur ces entrefaites le fils revint qui iustifia leur innocence, mais il n'y avoit plus de remede. Nostre Prophete donc ne pouvant souffrir ces iustes reproches, commanda à ceux qui estoient presens de lapider l'accusateur s'ils ne vouloient estre ses complices; & ils l'eussent fait, sans un certain Demostrate qui estoit alors en ces quartiers, qui l'embrassant le sauva. Pour moy, ie ne l'eusse pas trop plaint ; car pourquoy hazarder sa vie, pour détromper des fots qui ne meritent pas de l'estre? Voilà comme se passa cette affaire. Du reste la veille que cét impositeur vouloit rendre ses réponses, il appelloit par ordre tous ceux qui avoient presenté leurs demãdes, & un Herault luy crioit à haute voix, s'il vouloit rẽdre les Oracles ; Alors s'il repondoit du sanctuaire à quelqu'un qu'il allast à la mal-heure, personne ne vouloit plus recevoir cét hõme là, ny communiquer avec luy ; on luy refusoit toute assistance, & il falloit qu'il vuidast le païs. Il fit une autre chose, c'est qu'ayant trouvé le livre qui contient les principaux dogmes d'Epicure, qui est une des plus belles pieces de l'antiquité, & qui

Iusqu'à la ville de Clysma ou Arsinoé, où il y a un canal qui va dãs la mer Rouge.

[illegible] des ordures, que toutes [illegible] de la purification. Car non seu[illegible] nos passions, mais elle [illegible] superstition, & des vains fan[illegible] trouvé [illegible] il le brûla publique[illegible] un Oracle qui le com[illegible] dans la mer. Econ[illegible] impudence de tous les men[illegible] entré à la Cour par le [illegible] Rusticus, il envoya un [illegible] Marc-Aurele qui faisoit la [illegible] par lequel il luy comman[illegible] dans le Danube avec plu[illegible] d'une paix pro[illegible] par une insigne victoi[illegible] Quadi & Marcomans.

[illegible] reconnoissant apres les Romains [illegible] les Barbares, & faillirent à per[illegible] ayant perdu plus de vingt mil[illegible] Mais ce qui pourroit le sauver le servir [illegible] contre Cresus, & dit qu'il [illegible] mais qu'il n'avoit [illegible] du vainqueur. Cependant, [illegible] de tous coſtez, & que [illegible] mal iuste, & encore [illegible] des Oracles de nuit, [illegible] les nommoit, ce qui le faisoit [illegible] après avoir reçu les demandes il [illegible] & estoit averty la nuit en [illegible] de la réponse qu'il devoit [illegible] ambiguë ou obscure, [illegible] la demande estoit bien [illegible] courre fortune de découvrir

purge mieux une ame de ses ordures, que toutes les ceremonies de la purification. Car non seulement elle nous guerit de nos passions, mais elle nous delivre de toute superstitiõ,& des vains fantosmes qui nous épouvante. Ayant donc trouvé ce livre, comme j'ay dit, il le brûla publiquement, apres avoir debité un Oracle qui le commandoit, & jetta les cendres dans la mer. Ecoute maintenant le plus impudent de tous les mensonges. Comme il eut entré à la Cour par le moyen de son gendre Rutilianus, il envoya un Oracle à l'Empereur Marc-Aurele qui faisoit la guerre en Alemagne, par lequel il luy commandoit de jetter deux lions dãs le Danube avec plusieurs ceremonies, sur l'assûrance d'une paix prochaine qui seroit procedée par une insigne victoire. Ces lions traversant le fleuve furent tuez par les ennemis, & incontinent apres les Romains furent défaits par les Barbares,& faillirent à perdre Aquilée, apres avoir perdu plus de vingt mille hommes. Mais le galant pour se sauver se servit de l'artifice d'Apollon contre Cresus, & dit qu'il avoit bien predit la victoire ; mais qu'il n'avoit pas ajoûté le nom du vainqueur. Cependant, comme on accouroit à luy de tous costez, & que la petitesse de la Ville où il estoit, ne pouvoit pas contenir une si grande multitude, & encore moins la nourir, il inventa des Oracles de nuit, car c'est ainsi qu'on les nommoit; ce qui se faisoit en cette sorte. Apres avoir reçu les demendes il se couchoit dessus, & estoit averty la nuit en songe à ce qu'il disoit, de la réponse qu'il devoit faire; qui estoit toûjours, ou ambiguë ou obscure, particulierement quand la demande estoit bien cachetée. Car sans courre fortune de découvrir

Aux Quades & aux Marcomans.

sa fourbe en voulant lever le cachet, il répondoit tout ce qui luy venoit en la fantaisie, croyant que sa réponse étoit plus Oracle de la sorte, outre que cela estoit de grand revenu. Car il avoit auprés de lui des interpretes, qui pour le grand profit qu'ils faisoient, luy donnoient chacun tous les ans un talent de recompense, au lieu de recevoir de luy quelque appointement. Quelquefois lorsqu'il n'y avoit personne pour le consulter, il forgeoit des Oracles pour étonner les sots, comme celuy qui dit; *Cherche l'esclave en qui tu te cõfies le plus, car pour vengeance de ce que tu as cueilly sa fleur, il soüille ta couche; & de peur que tu ne le découvre sa fẽme & luy te prepare du poison & l'ent cache sous ton chevet, dequoy ta servãte Calypso est cõplice.* Qui est le Democrite qui n'y eut esté trompé, aprés tant de circonstances? mais il s'en fut moqué aussi-tost, lors qu'il eût découvert la fourbe. Si on l'interrogeoit en la langue étrangere, il differoit sa répõse pour la pouvoir faire en la langue mesme, & quand il n'avoit personne en main pour cela, il répondoit en la sienne, comme il fit une fois lors qu'il dit, *Retourne en ton pays; car celuy qui t'a envoyé a esté tué aujourd'huy par son voisin Diocles, & les assassins sont pris.* Ecoute maintenant quelques Oracles qu'il m'a rendus à moy-mesme. Un jour que je m'estois enquis du Dieu pour une demãde bien cachetée, si son Prophete estoit chauve, il me répondit par un Oracle de nuit, *Malach fils de Sabardalach estoit un autre Atis.* Une autre fois ayant écrit une mesme demande en divers billets qu'on luy porta de divers lieux, afin qu'il ne se défaist de rien, il m'ordonna à l'un de me froter de Cimolide & de la rosée de Latone; ayant esté trompé par celuy qui luy

... que je cherchois un re... cachet. Cependant je luy de... d'Homere. En un ... à Homere ni à sa ... par mer pour avoir ... qui le valet qui presenta ... ce m'équerois du che... pour retourner en Italie. ... ces inventions pour découvrir ... de ne mettre ... demande, & de le payer ... car il rendoit ... en avoit payé, qui n'a... eut eux ni avec la demãde. ... appris la fourbe, & que ... découvrir Rutilianus de son ... haine mortelle cõtre moy, ... par un Oracle, cõme il le consul... ... que j'aymois les beaux ... enfans. Mais l'estant allé ... compagnie de deux soldats que le ... pour qui étoit de mes amis ... qu'on ne me fist quel... ... eut appris ma venuë il ... couvert, & me reçeut ... Toutefois comme je le haillois ... je luy mordis la main ... la donna à baiser, ce qui ... étranger par ceux qui estoient ... que je le saluë par son nom, ... Prophete. Mais pour luy il sup... ... dort, & dit qu'il vouloit ... les Dieu sçavoit apprivoiser les es... ... peu s'ayant fait retirer ... plaisoit à moy de l'avis que

Ou, pour m'accompagner

Pagner ju. qu'à la mer.

porta le billet, qui luy dit que ie cherchois un remede pour le mal de coſté. Cependant ie luy demandois qu'elle eſtoit la patrie d'Homere. En un autre, ſans avoir plus d'égard à Homere ni à ſa patrie, il me deffendit d'aller par mer, pour avoir eſté trompé de meſme, par le valet qui preſenta le billet, qui luy dit que ie ne m'équerois du chemin que ie devois tenir pour retourner en Italie. Je fis pluſieurs autres inventions pour découvrir ſon impoſture, comme entr'autres de ne mettre dans le billet qu'une demande, & de le payer comme s'il y en eut eu pluſieurs; car il rendoit autant d'Oracles qu'on en avoit payé, qui n'avoient aucun rapport entr'eux ni avec la demãde. Cependant comme il eut appris la fourbe, & que j'avois eſſayé de détourner Rutilianus de ſon alliance, il conçût une haine mortelle cõtre moy, & luy répondit par un Oracle, cõme il le conſultoit touchãt ma perſonne. *Que i'aymois les beaux garçons & les plaiſirs défendus.* Mais l'eſtant allé voir depuis en la cõpagnie de deux ſoldats que le Gouverneur de la Province qui étoit de mes amis m'avoit donnez, de peur qu'on ne me fiſt quelque outrage; ſi-toſt qu'il eut appris ma venuë il m'envoya prier de l'aller trouver, & me reçeut tres-civilement; Toutefois comme ie le haïſſois à cauſe de ſes impoſtures, ie luy mordis la main de dépit lors qu'il me la donna à baiſer, ce qui faillit à me faire étrangler par ceux qui eſtoient preſens, d'autãt plus que ie le ſaluay par ſon nom, ſans le traitter de Prophete. Mais pour luy, il ſupporta doucement cette injure, & dit qu'il vouloit montrer que ſon Dieu ſçavoit apprivoiſer les eſprits les plus farouches; puis ayant fait retirer tout le monde il ſe plaignit à moy de l'avis que

On, pour m'accompagner juſqu'à la mer.

j'avois donné à Rutilianus, & dit que j'avois tort de choquer un homme qui pouvoit faire ma fortune. Je fis ſerment de preſter l'oreille à ce diſcours, pour me ſauver du danger qui me menaçoit, & ſortis aſſez bien d'avec luy, ce qui étonna encore plus toute l'aſſiſtance. Enſuite voulant m'embarquer, il m'évoya divers preſens, & me fournit une barque & des rameurs, ce que ie crus qu'il faiſoit pour achever de me gagner par cette faveur; mais lors que ie fus en pleine mer & que ie vis le Pilote qui pleuroit & qui conteſtoit avec les matelots, j'entray en quelque défiance, d'autant que ie n'avois qu'un de mes gens avec moy, ayant renvoyé les autres à Amaſtris avec mon pere. Je m'enquis donc du ſujet de leur different, & il me dit qu'eſtant déja vieil, & ayant toûjours vécu en homme de bien, il ne vouloit pas ſur la fin de ſes jours ſe ſoüiller d'une méchãte action, & expoſer ſa femme & ſes enfans apres ſa mort à la vengeance divine. Et cõme ie le preſſois davãtage, il avoüa qu'il avoit ordre de me jetter dans la mer. Sur cét avis ie mis pied à terre à Egiale, dont Homere fait mention dans ſon Poëme, & y trouvay des Ambaſſadeurs du Boſphore qui alloient en Bithynie de la part du Roy Eupator porter le tribut qu'il paye tous les ans à l'Empereur, ſi bien que leur ayant conté mon avanture, ils me donnerent place dans leur vaiſſeau, & me rendirent ſans danger à Amaſtris. Depuis cela ie luy declaray une guerre ouverte, & j'eſtois ſur le point de me porter pour denonciateur cõtre luy, avec pluſieurs autres, du nombre deſquels etoient les diſciples du Philoſophe Timocrate d'Heraclée; mais le Gouverneur de la Province me prit inſtamment de n'en rien faire, & me dit que

[illegible] toutes ſes impoſtures,
[illegible] Rutilianus pour en faire la
[illegible] raconter toute ſon hiſtoire,
[illegible] loy de demander à l'Em-
[illegible] de nom à la ville, & la nõ-
[illegible] des médailles où la
[illegible] empreinte d'un coffre, & la
[illegible] armes à Eſculape, & la
[illegible] deſcendu du côté
[illegible] avoit predit qu'il mour-
[illegible] comme Eſculape à l'â-
[illegible] & dix, d'un ulcere
[illegible] gagna le petit ventre,
[illegible] Ce fut alors qu'on
[illegible] cuuve, en luy appliquant
[illegible] pour en appaiſer la
[illegible] de Charlatan, qui fut
[illegible] crimes il ne reſtoit plus
[illegible] & luy donner un ſuc-
[illegible] mais ceux de ſa Secte s'en
[illegible] il ſe reſerva le don de
[illegible] mort, ſans vouloir rien
[illegible] il y avoit parmi eux un vieux
[illegible] Peres, qui failloit en cela une
[illegible] de ſon âge & de la profeſſion. Voi-
[illegible] de cet impoſteur, que j'ay
[illegible] contenter ta curioſité, & venger
[illegible] ſera outre que cela pourra ſervir
[illegible] plaintes à qui il avoit impoſé
[illegible] j'ay pû refuſer cela à ton amitié,
[illegible] de ta vertu, ſans parler de
[illegible] & de l'amour que tu as pour

quand j'aurois découvert toutes ſes impoſtures, il eſtoit trop ami de Rutilianus pour en faire la punition. Mais pour achever toute ſon hiſtoire, quelle inſolence fut-ce à luy de demander à l'Empereur qu'il changeaſt de nom à ſa ville, & la nõmaſt Jonopolis, & qu'on fit des médailles où la figure du ſerpent fuſt empreinte d'un coſté, & la ſienne de l'autre, avec les armes d'Eſculape, & la faux de Perſée, dont il ſe diſoit deſcendu du côté de ſa mere. Enfin, apres avoir predit qu'il mourroit d'un coup de foudre comme Eſculape à l'âge de cent cinquante ans, il perit miſerablement avant qu'il en eût ſoixante & dix, d'un ulcere puant à la jambe, qui luy gagna le petit ventre, digne fin du fils de Podalire. Ce fut alors qu'on reconnu qu'il eſtoit chauve, en luy appliquant quelques remedes ſur la teſte pour en appaiſer la douleur. C'eſt la catastrophe de Charlatan, qui fut un juſte ſupplice de ſes crimes. Il ne reſtoit plus qu'à luy faire un Epitaphe & luy donner un ſucceſſeur digne de luy; mais ceux de ſa Secte s'en eſtant remis à Rutilianus, il ſe reſerva le don de predire quand il ſeroit mort, ſans vouloir rien ordonner du reſte. Il y avoit parmi eux un vieux Medecin nommé Petus, qui faiſoit en cela une choſe indigne de ſon âge & de ſa profeſſion. Voila l'abregé de la vie de cét impoſteur, que j'ay entrepriſe pour contenter ta curioſité, & venger l'honneur d'Epicure; outre que cela pourra ſervir à en détromper pluſieurs à qui il avoit impoſé durant ſa vie. Je n'ay pû refuſer cela à ton amitié, ni l'eſtime que ie fais de ta vertu, ſans parler de ta haute ſuffiſance, & de l'amour que tu as pour la verité.

DE LA DANCE.

DIALOGUE.

DE CRATON ET DE LYCINUS.

C'eſt une Apologie de la Dance, & particulierement des Balets.

LYCINUS. COMME tu as condamné la Dance par un long & grave diſcours, & que tu as dit qu'elle eſtoit plus digne de la moleſſe des femmes, que du courage maſle des hommes, nous accuſant d'employer beaucoup de tẽps & de peine en des choſes de neant; J'en veux entreprendre la deffence, pour te faire voir combiẽ tu es éloigné de la raiſõ, de blâmer ainſi une des plus douces choſes de la vie. Mais il te faut pardonner, ſi faiſant profeſſion d'une vertu morne & auſtere, tu ne ſçais ce que c'eſt des divertiſſemens qui relâchent l'eſprit.

CRATON. Je m'étonne, Lycinus, de ce qu'
tant né homme, & ayant quelque teinture
bonnes Lettres, tu quittes l'entretien des Sc
& les occupations des Sages, pour voir dan
Baladin, au ſon de la flûte ou de la lyre, a
poſtures laſcives, & des contenãces deſho
& repreſenter les amours &
que éfeminé comme luy,
chée, qui ſont des choſes
homme. Cela me fit piti
te donnois tout entier
quittois l'étude des An

...ſir à contempler ces
...ſtres, comme firent jadis
... avec ſon plume. Car ſi tu ay-
... exactitude n'as pas mieux
... Muſes, qui font la Tragedie & la
... ſpectacle avec quelque ſor-
... tu connois bien de la peine a te
... ſi long gards & ſi severes, & ie
... ne nie pas que
... ſavant homme Apologie. Il y
... ſerieuſe & la mien, de te déli-
... de ces Spectacles, qui dreſ-
... ſurcils, & de ſe plaire comme
... ſerieux, qu'un doux poiſon
... ſerieux.

... deviens ſevere, Craton?
... ſi ne ſont pas bien juſtes.
... ſi publique exemple de pire eſtoit la
... dans un palais mais outre le plai-
... de la douceur des ſpectacles,
... qu'on fait à mes yeux,
... plus ſage & plus

... ſtrange humeur de
... dont tu devrois rou-
... à ces malades de-
... ſeulement eſtre ma-

... Craton;
... de la R

pour demeurer assis tout le iour à contempler des choses vaines & ridicules, comme si tu te faisois chatoüiller l'oreille avec une plume. Car si tu aymes les divertissemens, ne vaudroit-il pas mieux entendre la Musique ou plutost la Tragedie & la Comedie, qui relâchent l'esprit avec quelque sorte d'instruction. Tu aurois bien de la peine à te défendre devant les Juges graves & severes, & ie te conseillerois plutost de le nier tout à plat que de t'embrasser dans une honteuse Apologie. Il y va certes de ton honneur & du mien, de te délivrer de l'enchantement de ces Sirénes, qui dressent des embûches aux yeux & non pas aux oreilles comme les autres, & de t'enlever comme Vlysse fit ses compagnons, qu'un doux poison arrestoit chez les Lotophages.

LYCINUS. Que tu-és devenu severe, Craton? mais tes comparaisons ne sont pas bien justes. Car la mort ou quelque chose de pire estoit la peine de ceux dont tu parles; mais outre le plaisir que ie reçoi[illegible] la douceur des spectacles, qui est comm[illegible] qu'on fait à mes yeux, [illegible] en reviens [illegible] logis plus sage & plus

[illegible] e étrange humeur de [illegible] dont tu devrois rou[illegible]are à ces malades de[illegible]as seulement estre ma[illegible]

[illegible] Craton; condamne-tu [illegible] de la Renommée, o[illegible] e; car il n'est pas ju[illegible] : !

[illegible] nt ce qu'il me fau[illegible] mes cheveux !

de demeurer assis tout le jour parmi de jeunes gens & des femmes, à voir dancer un bouffon, & à loüer un baladin.

LYCINUS. Je te pardonne de n'aimer pas un plaisir dont tu n'as jamais goûté ; mais ie ne te pardonne pas de le condamner si absolument sur le rapport d'autruy. Que si tu veux te prester à moy pour quelques heures, & relâcher un peu de gravité, ie m'assure de te rendre ce plaisir si familier, qu'il ne se dansera point de balets que tu n'ailles long-temps auparavant retenir place pour les voir plus à ton aise.

CRATON. Il faudroit pour en venir là que j'eusse bien fait banqueroute à l'honneur & à la vertu. J'ay pitié certes de te voir dans un si grand abandonnement, que de mettre ta felicité en des choses infames & deshonnestes.

LYCINUS. Veux-tu que laissant à part toutes ces injures, ie t'entretienne du profit & du plaisir qu'il y a à cét exercice, où l'esprit & les yeux trouvent de quoy se divertir si agreablement, sans parler des oreilles qui demeurent charmées par la douceur de la musique?

CRATON. Je n'y pas le loisir d'entendre discourir un furieux qui fait vanité de sa fureur ; si tu veux toutesfois ie demeureray là par complaisance, tandis que tu parleras, pourveu que tu vueilles parler comme si personne ne t'écoutoit.

LYCINUS. Je ne demande que cela ; ie te feray bien-tost voir que la Dance n'est pas une chose si extravagante que tu t'imagines. Premierement il semble que tu ignores qu'elle est aussi ancienne que le monde, & qu'elle a pris naissance avec l'Amour. Témoin le bal mesuré des Astres, & les diverses conjonctions des Etoiles fixes

Le plus ancien des Dieux.

[illegible] Grecs la branle des Cieux & [illegible] pris son origine cét Art [illegible] avec le temps, & a receu [illegible] On dit que Rhée fut [illegible] cét exercice, & qu'elle [illegible] tant en Crete qu'en [illegible] Curetes. Corybantes. [illegible] ne lui fut pas inu- [illegible] & durant ils sauverent la vie [illegible] pere vouloit devorer, si bien [illegible] les Cieux doit son salut à la [illegible] alors un exercice militaire [illegible] les épées & des javelots [illegible]. En fin les plus honnestes [illegible] en Crete, de sorte qu'elle de- [illegible], non seulement du peuple, [illegible] de condition. Aussi est-ce par [illegible] qu'Homere appelle Merion [illegible] Guerrier, signifiant qu'il en estoit [illegible] non seulement des Grecs, mais des [illegible] parce que ie croy qu'il en avoit meil- [illegible] armes, & que cela redoubloit [illegible] agilité. Je pourrois alleguer plu- [illegible] excellents danseurs de ce temps là; [illegible] concerneray de Pyrrhus qui inventa [illegible] une Dance qui se fait avec les [illegible] rendu plus celebre que la beauté [illegible] Les Lacedemoniens qui ont este les [illegible] suivre la Grece, après avoir appris [illegible] & de Pollux, le cultiverent avec [illegible] qu'ils n'alloient à la guerre qu'en [illegible] de la flûte, de sorte qu'on peut di- [illegible] [illegible] une partie de leur gloire à la [illegible] Musique. Aussi leur jeunesse ne s'y [illegible] pas moins qu'aux armes, & la Dance [illegible] exercices. Car alors un joüeur de

fixes & errantes. Car c'eſt du branle des Cieux & de leur harmonie qu'a pris ſon origine cét Art divin, qui s'eſt augmenté avec le temps, & a aquis maintenant ſa perfection. On dit que Rhéa fut la premiere qui ſe plût à cét exercice, & qu'elle l'enſeigna à ſes Preſtres tant en Crete qu'en Phrygie. Et cette invention ne luy fut pas inutile: car en ſautant & danſant ils ſauverent la vie à Jupiter que ſon pere vouloit devorer, ſi bien que le Monarque des Cieux doit ſon ſalut à la Dance; mais c'eſtoit alors un exercice militaire qui ſe faiſoit en frapant des épées & des javelots contre les boucliers. En ſuite les plus honneſtes gens la cultiverent en Crete, de ſorte qu'elle devint le paſſe-temps, non ſeulement du peuple, mais des perſonnes de condition. Auſſi eſt-ce par forme de loüange qu'Homere appelle Merion bon danſeur. Car il y fut ſi ſçavant qu'il en eſtoit eſtimé non-ſeulement des Grecs, mais des Troyens, parce que ie croy qu'il en avoit meilleure grace ſous les armes, & que cela redoubloit ſon adreſſe & ſon agilité. Je pourrois alleguer pluſieurs autres excellens danſeurs de ce temps là; mais ie me contenteray de Pyrrhus qui inventa la Pyrrique, qui eſt une Dance qui ſe fait avec les armes, & qui l'a rendu plus celebre que ſa beauté ni ſa valeur. Les Lacedemoniens qui ont eſté les plus illuſtres de toute la Grece, aprés avoir appris cét Art de Caſtor & de Pollux, le cultiverent avec tant de ſoin, qu'ils n'alloient à la guerre qu'en danſant au ſon de la flûte; de ſorte qu'on peut dire qu'ils doivent une partie de leur gloire à la Dance & à la Muſique. Auſſi leur jeuneſſe ne s'y exerçoit elle pas moins qu'aux armes, & la Dance finiſſoit tous les exercices. Car alors un joüeur de

Curetes Corybantes.

flûte se mettant au milieu d'eux, commençoit le branle en joüant & dançant, & ils le suivoient en bel ordre, avec mille postures guerrieres & amoureuses. La chanson mesme qu'ils chantoient empruntoit son nom de Venus & de l'Amour, comme s'ils eussent esté de la partie. Il y en avoit une autre qui disoit, *Avancez le pied, mes enfans, & trepignez à qui mieux mieux*, comme si elle eût voulu donner des preceptes de ce bel Art. La mesme chose se pratiquoit à la Dance qu'ils appelloient *Hormus*, qui estoit un branle composé de filles & de garçons, où le garçon menoit la Dance avec des postures mâles & belliqueuses, & la fille le suivoit avec des pas plus doux & plus modestes, comme pour faire une harmonie de deux Vertus, la Force & la Temperance. Ils avoiét encore une autre Dance qui se faisoit nud-pieds; sans parler de celle qu'Homere represente dans le Bouclier d'Achille, à quoy Dedale exerce la belle Ariadne, ni des deux sauteurs ou baladins qui marchent à la teste, & qui font des sauts perilleux. Vne autre troupe de jeunes gens dance encore au mesme endroit à une nopce, comme si l'on n'eust pû rien depeindre de plus excellent dans ce Bouclier, que ce divin exercice. Pour les Pheaques, ie ne m'étonne pas qu'il les represente si adonnez à la Dance, puis qu'il represente en leur personne une vie delicieuse; Aussi est-ce ce qu'Vlysse admire principalement, que leur adresse en ce point. Les Thessaliens en faisoient tant d'estat, que leurs principaux Magistrats en empruntoient le nom; & s'appeloient *Proorquestores*, comme qui diroit, *qui menent la Dance*. Car, cette Inscription se lit encore sous leurs Statuës aussi bien que celle-cy, *A l'honneur d'un tel pour avoir bien dancé au cõbat* c'est à dire, pour avoir

Ou, le combat.

Je passe sous silence les [illegible] qui ne sont jamais [illegible] par d'excellens Musiciens, comme Orphée, Musée, & autres de ce temps-là, qui ne [illegible] pour estre initiés dans les mysteres de la Dance & la Musique. Je ne parle [illegible] Dieux, pour ne point divulguer [illegible] mais tout le monde sçait [illegible] qu'on les revele. En [illegible] les sacrifices sans la Dance [illegible] voit des Coeurs de jeunes [illegible] qui accompagnent la Dance [illegible] de la voix; ce qui a fait donner [illegible] Chansons. Mais pourquoy [illegible] parler des Indiens mesmes [illegible] par en battant la main com[illegible] Dieux, mais en dançant, [illegible] par la le branle de ce [illegible] autre culte de la Di[illegible] au coucher & au lever de [illegible] Scipions font au cõbat en dançant, [illegible] leurs flèches, qui font tant [illegible] en forme de rayons, ils [illegible] pour estonner l'ennemy. Par[illegible] en Egypte où la fable de Protée [illegible] Danceur qui faisoit mille [illegible] & dont le corps souple & [illegible] faisoient tout contrefaire & [illegible] ment, qu'il sembloit de[illegible] changeoit en tant de formes, [illegible] Dance. Mais il ne faut pas [illegible] sacrée des Prêtres de Mars, qui on [illegible] Saliens, qui est un Sacerdoce

bien fait à la bataille. Je passe sous silence les festes & autres telles solemnitez qui ne sont jamais sans Dance, pour avoir esté instituées par d'excellens Danceurs & Musiciens, comme Orphée, Musee, & quelques autres de ce temps-là, qui ne croyoient pas qu'on pût estre initié dans les mysteres, sans la Dance & la Musique. Je ne parle point aussi des Orgyes, pour ne point divulger les mysteres de Bachus; mais tout le monde sçait qu'on appelle *dessancer*, quand on les revele. En Délos on ne fait point de sacrifices sans la Dance & la Musique, & l'on voit des Chœurs de jeunes garçons, où les principaux menent la Dance au son de la flûte ou de la lyre; ce qui a fait donner ce nom-là à leurs Chansons. Mais pourquoy parler des Grecs, puisque les Indiens mesmes adorẽt le Soleil, non pas en baisant la main comme nous adorons les Dieux, mais en dançant, cõme s'ils vouloient imiter par là le branle de ce bel Astre. Et ils n'ont point d'autre culte de la Divinité; car cela se fait au coucher & au lever du Soleil. Les Ethiopiens vont au cõbat en dançant, & avant que de tirer leurs fléches, qui sont rangées autour de leurs testes en forme de rayons, ils sautent & dancent pour estonner l'ennemy. Passons maintenant en Egypte, où la fable de Protée represente un excellent Danceur qui faisoit mille postures differentes, & dont le corps souple & l'esprit ingenieux sçavoient tout contrefaire & tout imiter, si adroittement, qu'il sembloit devenir ce qu'il imitoit. Il y a aparence aussi qu'Empouse qui se changeoit en tant de formes, estoit une excellente Danceuse. Mais il ne faut pas oublier la Dãce sacrée des Prêtres de Mars, qu'on appelle pour cela *Saliens*, qui est un Sacerdoce

Pantosme ancien.

de Rome tres-auguſte, & tenu par les principaux de l'Empire. La fable meſme de Priape n'eſt pas éloignée de cette verité. Car les Bithyniens diſent que c'eſt un Dieu belliqueux, & comme ie croy l'un des Titans, ou des Dactyles Idéens, qui ayant receu des mains de Junon le Dieu Mars encore enfant, mais ruſtique & groſſier, quoy que robuſte & vigoureux; luy apprit la Dance avant l'exercice des Armes, cõme ſi c'euſt eſté un prelude de la guerre: Et pour recompenſe, on luy conſacre la dixme des depoüilles qui ſont voüées à ce Dieu. Toutes les feſtes de Bachus, comme tu ſçais, ne conſiſtent qu'en ſauts & en Dances; & c'eſt par là qu'il a donté les Lydiens, les Myrrheniens, & les Indiens, nations tres-puiſſantes & tres-belliqueuſes. Auſſi les trois ſortes de Dances les plus nobles, le Cordace, le Syeinnis, & l'Emmelie, ont pris leur nom des Satyres qui ſont les Miniſtres de ce Dieu. Pren donc garde qu'il n'y ait de l'impieté à vouloir cõdamner une choſe ſi divine & ſi myſterieuſe, qui ſe pratique en l'hõneur des Dieux, & par les Dieux, qui a pour Autheurs les Dieux meſmes, ſans parler du plaiſir & du profit qui nous en revient. Mais ie m'etonne qu'un homme comme toy qui revere Homere & Heſiode, ait la hardieſſe de la condamner; car tu ſçais l'eſtime qu'ils en font, & que celuy-cy la conte parmy les choſes les plus agreables, comme l'Amour, la Muſique, & le Sommeil, & luy donne le titre d'irreprehenſible, attribüant la douceur à la Muſique, qui eſt ſa compagne inſeparable. En un autre endroit il la met en paralele de la guerre, diſant que les Dieux donnent aux uns la valeur, & aux autres l'adreſſe à chanter & danſer, comme ſi ces divines qua-

leurs eſtoient un preſent du Ciel; auſſi faut-il beaucoup de nature pour y reüſſir. D'ailleurs, il ſemble avec raiſon diſtinguer par la toutes choſes, & ſe ſervir de la paix & de la guerre, & faire la Dance & la Muſique le ſymbole de la paix. Homere en un lieu, où il a veu luy-meſme les Muſes, au lever de l'Aurore, autour de la fontaine & de l'Autel de Jupiter leur dreſſer un Dieux Socrate le plus ſage de tous les hommes, au jugement des Dieux meſmes, ſe mocquer de la Dance comme une choſe qui ne demande point de grace, mais il a beaucoup à donner de la grace, mais il a apprendre en la vieillieſſant il admirable exercice. Et veritablement il eſt du tort à cet exercice, luy qui ne dédaignoit point de ſe trouver aux aſſemblées des Muſiciennes, & ſe divertir avec la Courtiſane Aſpaſie. S'il voyoit aujourd'huy la Dance au point où elle eſt, ſe trouveroit qu'en ſon enfance, ie m'aſſure qu'il ne tiendroit pour cela, & que ce ſeroit la ſeulement qu'il voudroit appliquer aux enfans, ſans oublier qu'elles ont chacune leur perfection: l'une le Cordace & quelques autres, l'autre l'Emmelie. Toutes les as preſentes d'abord à la Dance, & dans la Tragedie un ſeul homme ſuffit & changé de quantité d'habits pour la rendre plus gros auſſi bien que plus grand un Heros ou un Dieu, & tout ſeul le grand theatre comme s'il vouloit divertir ſeul ſpectateurs: Ce n'eſt pas tout, car il

lirez estoient un present du Ciel ; aussi faut-il beaucoup de naturel pour y reüssir. Dailleurs, il semble avoir voulu distinguer par là toutes choses en deux, en la paix & en la guerre, & faire la Dance & la Musique le symbole de la paix. Hesiode, comme tu sçais, dit qu'il a veu luy-mesme danser les Muses, au lever de l'Aurore, autour d'une claire fontaine & de l'Autel de Jupiter leur pere; si bien que blâmer la Dance, c'est presque s'attaquer aux Dieux. Socrate le plus sage de tous les hommes, au jugement des Dieux mesmes, n'a pas seulement loüé la Dance comme une chose qui sert beaucoup à donner de la grace, mais il l'a voulu apprendre en sa vieillesse, tant il admiroit cét exercice. Et veritablement il eût eu tort de le condamner, luy qui ne dédaignoit point de se trouver dãs les assemblées des Musiciennes, & qui fréquentoit la Courtisane Aspasie. S'il voyoit donc maintenant la Dance au point où elle est, car il ne l'a veuë qu'en son enfance, ie m'asseure qu'il quitteroit tout pour cela, & que ce seroit la premiere chose qu'il feroit apprẽdre aux enfans. Mais il semble qu'en loüant la Comedie & la Tragedie, tu ayes oublié qu'elles ont chacune leur Dance particuliere, l'une le Cordace & quelquefois le Sycinnis, & l'autre l'Emmelie. Toutefois, puisque tu les as preferées d'abord à la Dance ; examinons les ensemble. Quel spectacle est-ce de voir dans la Tragedie un faquin monté sur des échasses, & chargé de quantité d'habits pour en paroistre plus gros aussi bien que plus grand, representer un Heros ou un Dieu, & bâiller avec un grand masque comme s'il vouloit devorer les spectateurs ? Ce n'est pas tout, car il se contourne & se demene comme un furieux,

Ou Bateleuses,

Il a déja parlé de la Musique.

Cothurne.

& chante des complaintes qui seroient supportables en la personne d'Hecube ou d'Andromaque; mais quelle apparence de voir Hercule avec sa peau de lyon & sa massuë, fredonner ses travaux sur un Theatre ? Ce que tu reprens donc en la Dance, en disant que c'est plutost le métier des femmes que des hommes, se peut mieux dire de la Tragedie & de la Comedie, où il y a toûjours plus de femmes que d'hommes. Ajoûtez à cela les personnages ridicules que celle-cy affecte pour faire rire, & l'extravagance de ses masques, au lieu que celuy du danseur, aussi bien que son habit, est plus seant & plus modeste, & il ne bâille pas aussi comme l'autre qui represente des Tragedies. Car autrefois un mesme baladin chantoit & dansoit; mais comme on vit que le mouvemẽt empéchoit la respiration, on trouva plus à propos de faire chanter les uns & dancer les autres. Pour le sujet de la Piece il est commun au Balet & à la Tragedie, mais il y a plus de diversité & de changement dans les Balets, & s'il faut ainsi plus d'erudition. Que s'il n'y a point en Grece de prix estably pour cét exercice comme pour les autres, ie croy que c'est qu'on la trouvé au dessus de la recompense, ou qu'on a crû qu'il y avoit quelque chose de divin à cause de la Religion; quoy que la plus illustre ville d'Italie, de celles qui ont tiré leur origine de la Grece, l'ait ajoûté à ses jeux comme pour leur accomplissement. Je veux maintenant rendre raison pourquoy j'ay laissé à part plusieurs choses, afin qu'on ne croye point que ie l'aye fait par ignorance. Car ie sçay que d'autres devant moy ont composé des livres sur ce sujet, où ils ont recherché curieusement toutes les sortes de Dances, avec

Cela est prouvé par la suite.

Calcide.

ces noms & leurs Auteurs, pour faire paroître leur travail. Mais mon dessein n'ayant esté que de montrer le plaisir & l'utilité qu'on peut tirer de la Dance particulierement depuis le siecle d'Auguste, ie me suis contenté de parler des Dances principales communes, sans rechercher precisément les noms de ceux qui ne sont plus en usage comme l'Ase de la Grue, & autres semblables. Ce n'est pas par ignorance que ie n'ay rien dit de ces Dances, j'en connois quelques-unes, & même on voit sauter & gambader des paisans dans celle qui est une Dance penible & laborieuse, qui se pratique encore à la campagne, & qui n'a rien de commun avec celle dont ie viens de parler. Aussi Platon dãs ses Loix aprouve les unes, & en bannissant les des honnestes. Sans dire que j'avois à dire touchãt la Dance en particulier, pour me rendre davantage dans le particulier. Je representeray maintenant les qualitez que doit avoir un bon danceur, pour faire voir, que cét Art n'est pas des plus faciles. Car il faut qu'un Pantomime ou danceur de Balet, qui est obligé d'exprimer toutes sortes de choses, sçache parler, sçache plusieurs choses, comme la Poëtique, la Geometrie, la Musique, & la Philosophie mesme; quoy qu'il n'ait pas besoin de la subtilité de la Dialectique. Il faut qu'il ait aussi l'art d'exprimer les passions & les mouvemens de l'Ame que la Rhetorique enseigne, & l'imitation de la Peinture & de la Sculpture par les postures & contenãces, en sorte qu'il ne cede point à Phidias ni à Apelles pour ce sujet. Mais sur tout il a besoin de memoire; car comme Calcas il sçache le present le passé & l'avenir, & qu'il les ait toûjour

leurs noms & leurs Auteurs, pour faire paroiſtre leur lecture. Mais mon deſſein n'ayant eſté que de montrer le plaiſir & l'utilité qu'on peut tirer de cét exercice, particulierement depuis le ſiecle d'Auguſte, ie me ſuis contenté de parler des Dances les plus communes, ſans rechercher pedanteſquement celles qui ne ſont plus en vſage, comme *le ſaut de la Grue*, & autres ſemblables. Ce n'eſt donc pas par ignorance que ie n'ay rien dit de cette Dance Phrygienne qui ſe fait dãs la debauche, où l'on voit ſauter & gambader des païſans au ſon de la flûte, qui eſt une Dance penible & laborieuſe, qui ſe pratique encore à la campagne, mais qui n'a rien de commun avec celle dont ie veux parler. Auſſi Platon, dãs ſes Loix aprouve les vnes & condãne les autres, les diviſant en veiles, & agreables, & en banniſſant les deshonneſtes.

Voila ce que i'avois à dire touchãt la Dance en general, ſans m'étendre davantage dans le particulier. Je repreſenteray maintenant les qualitez que doit avoir un bon danceur, pour faire voir, que cét Art n'eſt pas des plus faciles. Car il faut que le Pantomime ou danceur de Balet, qui eſt celuy dont j'entés parler, ſçache pluſieurs choſes, comme la Poëſie, la Geometrie, la Muſique, & la Philoſophie meſme; quoy qu'il n'ait pas beſoin des Ergo de la Dialectique. Il faut qu'il ait auſſi le ſecret d'exprimer les paſſions & les mouvemens de l'Ame que la Rhetorique enſeigne, & qu'il emprunte de la Peinture & de la Sculpture les diverſes poſtures & contenãces, en ſorte qu'il ne le cede point à Phidias ni à Apellés pour ce regard. Mais ſur tout il a beſoin de memoire; car il faut que comme Calcas il ſçache le preſent, le paſſé, & l'avenir, & qu'il les ait toûjours

presets en son esprit, pour les pouvoir representer dans l'occasion. Mais il doit sçavoir particulierement expliquer les conceptions de l'Ame, & découvrir ses sentimens par les gestes & le mouvement du corps. Enfin il doit avoir ce que Thucydide attribuë à Periclés, le secret de voir par tout ce qui convient, qu'on appelle *le Decorum*, afin de s'en bien acquitter ; & avec cela estre subtil, inventif, judicieux, & avoir l'oreille tres-delicate. Pour sa matiere, l'histoire ancienne ou plûtost la fable luy en fournit suffisamment. Il faut donc qu'il sçache tout ce qui s'est passé d'illustre depuis le Cahos & la naissance du monde, jusqu'à la Reine Cleopatre ; car cette science embrasse toute cette étenduë; mais il doit representer principa-

Le Ciel. lement les Fables les plus celebres, Comme Saturne châtra son pere, la bataille des Titans, la naissance de Venus, celle de Jupiter, le larcin de sa mere, la supposition d'une pierre, la prison de Saturne, le partage des trois Freres, la revolte des Géans, le larcin de Promethée & son supplice, la formation de l'homme, la force de l'un & de l'autre amour En suite le mouvement de l'Isle de Délos, l'acouchement de Latone, le meurtre du Serpent, les embûches de Ticye, le milieu de la terre trouvé par le vol des Aigles, le deluge de Deucalion, l'Arche où furent conservées les reliques du genre humain, les pierres qui repeuplerent le monde, le demembrement d'Iacchus, la fourbe de Junon, l'embrasement de Semèle, les deux naissances de Bachus, Tout ce qui se dit de Minerve, de Vulcain, & d'Ericton, avec le different touchant le païs d'Athènes, & le premier jugement de l'Areopage. Puis toutes les Fables de ce païs-là, & particulierement les avãtures de Cerés

[illegible] compagne de Celée, [illegible]
[illegible] et Triptoleme; comme [illegible]
[illegible] Argus, la calamité d'Erisi-
[illegible] contre de Borée & d'Orithye,
[illegible] Pers, l'enlevement de Medée
[illegible] les filles d'Erectée & de
[illegible] elles ont fait & souffert en Egy-
[illegible] pas celle d'Ignore aussi ni Phyllis
[illegible] premier ravissement d'Helene,
[illegible] Castor & de Pollux contre la
[illegible] mort d'Hipolyte, ni le retour
[illegible] Car tout cela est de l'histoire
[illegible] en a été détaché de son corps pour
[illegible] Après, vient celle de Megare,
[illegible] devint de pourpre, le passage de
[illegible] grande entrera la bienfaictrice.
[illegible] les calamitez des Thebains & des [illegible]
[illegible] voyage de Cadmus, le Bœuf qui [illegible]
[illegible] sents du Serpent, les hommes qui
[illegible] changemẽt de Cadmus en Dra-
[illegible] des murs de Thebes au son de la
[illegible] de l'Architecte, la vanité de sa Nôce,
[illegible] position, son dueil, son silence ; En
[illegible] avantures d'Actéon, de Panthée,
[illegible] Hercule & tous ses travaux, avec le
[illegible] enfans. Corinthe ne manque pas
[illegible] Glauque, Créon, & devant eux
[illegible] Sisyphe, le combat du Soleil &
[illegible] la fureur d'Athamas, la fuite des
[illegible] appelé par l'air sur un belier, la rece-
[illegible] des Dieux marins à Inon & à Me-
[illegible] l'histoire des Pelopides, Mycenes,
[illegible] y passe, & auparavant Inachus,
[illegible] Thyeste, Europe, la Toison d'or,
[illegible] Pelops, le meurtre d'Agamemnon,

qui cherche sa fille, l'hospitalité de Celée, l'invention de l'Agriculture de Triptoleme; comme Icare plãta le premier la vigne, la calamité d'Erigone; tout ce que l'on conte de Borée & d'Orithye, de Thesée & de son pere; l'enlevement de Medée & sa retraite en Perse; les filles d'Erectée & de Pandion, & tout ce qu'elles ont fait & souffert en Thrace. Il ne faut pas qu'il ignore aussi ni Phyllis ni Acamas, ni le premier ravissement d'Helene, ni l'entrepriſe de Castor & de Pollux contre la ville d'Athenes, ni la mort d'Hipolyte, ni le retour des Heraclides; Car tout cela est de l'histoire d'Athenes, que i'ay détaché de son corps pour servir d'exemple. Aprés, vient celle de Megare, Nisus, Sylla, le cheveu de pourpre, le passage de Minos, son ingratitude envers sa bienfactrice. Puis Citheron, les calamitez des Thebains & des Labdacides, le voyage de Cadmus, le Bœuf qui se couche, les dents du Serpent, les hommes qui en naquirent, le changemẽt de Cadmus en Dragon, la structure des murs de Thebes au son de la lyre, la fureur de l'Architecte, la vanité de sa femme, sa punition, son dueil, son silence; Ensuite les tristes avantures d'Actéon, de Panthée, & d'Edipe; Hercule & tous ses travaux, avec le meurtre de ses enfans. Corinthe ne manque pas aussi de sujets. Glauque, Créon, & devant eux Bellerophon & Stenobée; le combat du Soleil & de Neptune, la fureur d'Athamas, la fuite des enfans de Nephelé par l'air sur un belier, la reception que font les Dieux marins à Inon & à Melicerte. Aprés, l'histoire des Pelopides, Mycenes & tout ce qui s'y passé, & auparavant Inachus, Io, Argus, Astrée, Thyeste, Europe, la Toison d'or, les nopces de Pelops, le meurtre d'Agãmemnon;

Proscription. *Egée.* *Ou le Sphinx.* *Niobé.*

le supplice de Clytemnestre. Et plus haut encore l'entrepriſe des ſept Princes contre Thebes, le recueil qu'on fait aux gendres fugitifs, d'Adraſte, l'Oracle qui fut rendu ſur leur ſujet, la ſepulture des morts interdite, & pour cela la mort d'Antigone & de Menecée. Ce qui s'eſt paſſé à Nemée ; Hypſipile & Arquemore, & avant tout cela la priſon de Danaé, la naiſſance de Perſée, le combat qu'il eut contre la Gorgone, à quoy eſt attachée l'hiſtoire d'Ethiopie; Caſſiopée, Andromede, Cephée, que la credulité des hommes a placez dans le Ciel aprés leur mort. Il n'ignorera pas auſſi l'hiſtoire des deux freres Danaüs & Egyptus, & le mariage frauduleux de leurs enfans. La Lacedemone a les amours d'Hyacinthe, où Zephire eſt rival d'Apollon ; le meurtre de ce beau fils d'un coup de pâlet, la fleur iſſuë de ſon ſang, & les caracteres de douleur qu'elle porte empreints, la reſurrection de Tyndare, ſuivie de la colere de Jupiter contre Eſculape, le voyage de Pâris depuis le jugement des trois Déeſſes, l'accueil qu'on luy fit chez Menelaüs, le raviſſement d'Heleine. Car l'hiſtoire de Troye eſt jointe à celle de Sparte, & fournit de ſoy une ample matiere, puis-que tous ceux qui s'y ſont trouvez, peuvent faire chacun un ſujet à part, que le Pantomime doit avoir preſent, cõme i'ay dit, à ſa memoire, & particulierement ce qui eſt arrivé depuis le raviſſement d'Heleine, juſqu'au retour des Grecs, comme l'amour de Didon & les erreurs d'Enée. La fable d'Oreſte n'eſt pas éloignee de ce ſujet, & ſon avanture chez les Sythes, ni ce qui eſt arrivé auparavant, ie veux dire la demeure d'Achile parmy des filles en l'Iſle de Scyre, la folie ſuppoſée d'Uliſſe, avec l'abandonnement de Philoctete.

Toutes les erreurs de ce Heros, Circé, Calypso, Telegone, Eole & ses vents, avec le reste iusqu'à la mort des galans de Penelope; Et devãt cela les embûches dressées à Palamede, la colere de Nauplion, la fureur d'Ajax, & le naufrage de l'autre du même nom. L'Elide aussi n'en fournir pas moins, Enomaüs, Myrtile, Saturne, Jupiter, les premiers Athletes des jeux Olympiques; Mais il y a une grande moisson de fables en Arcadie, la fuite de Daphné, la vie sauvage de Galisto depuis sa grossesse, l'yvrognerie des Centaures, la naissance de Pan, les amours d'Alphée, & son voyage sous mer en Sicile. Passant en l'Isle de Crête nous y trouverons Europe, Pasiphae, les deux Taureaux, le Labyrinthe, Ariadne, Phedre, Androgée Dedale, Icare, Glaucus, la Prophetie de Polyide, Tale de ce gardien d'airain de l'Isle. En Etolie on trouve Althée, Meleagre, Atalante, Dalé, le combat d'Hercule contre le fleuve Achelois, la naissance des Sirénes, l'origine des Isles Equinades & leur habitation, lors que la fureur d'Alcméon fut passée Nesse, la jalousie de Déjanire, suivie de l'embrasement d'Hercule sur le mont Oëta. La Thrace viẽt aprés, avec Orphée & sa mort, sa teste qui parle, & qui nage sur la lyre, Hemus, Rhodope, le supplice de Lycurgue. Puis la Thessalie qui a encore plus de sujets, Pelias, Iason, Alceste, la flotte des Argonautes. Argos & sa Carene parlante; les avantures de Lemnos, Eté, le songe de Medée, le démembrement de son frere, & le reste de ses traverses, puis Laodemie & Protesilas. Si vous repassez en Asie, vous rencontrerez Samos & l'infortune de Polycrate, ses erreurs de sa fille vagabonde, iusqu'en Perse. Sans parler des Fables plus anciennes, comme le babil indiscret

C'est qu'il portoit des tables d'airain.

de Tantale, l'épaule de Pelops servie aux Dieux en un festin, au lieu de laquelle ils en remirent une d'yvoire. En Italie, l'Eridan, Phaeton & ses sœurs changées en arbres, qui distilent l'Ambre. De là en Affrique, les Hesperides & le Dragon qui garde les pommes d'or, la fable d'Atlas; puis en Espagne, Geryon, & l'enlevement des bœufs d'Erythie. En Phenicie, Myrrha & la mort d'Adonis. Il faut que le Pantomime sache aussi toutes les metamorphoses & les changemens en fleurs, en arbes & en bestes, & ceux de femmes en hommes, comme de Cenée, Tiresias & autres. Il apprendra mesme les histoires plus recentes, tout ce qu'Antipater & Seleucus entrepriren pour l'amour de Stratonice. Quant aux mysteres cachez des Egyptiens, il tâchera aussi de les faire comprendre par gestes; Epaphus, Osiris, & le passage des Dieux dãs le corps des animaux; mais particulierement leurs amours & leurs metamorphoses. En suite toute la tragedie des Enfers, le supplice des méchans & la cause de leurs peines, l'amitié de Thesée & de Pirithoüs conservée iusques-là. Enfin tout ce qu'on inventé Homere, Hesiode, & les autres Poëtes, & principalement les Tragiques. Voilà un petit abregé d'une moisson infinie, pour ne rien dire des sujets nouveaux qu'on peut inventer. Il faut avoir, comme j'ay dit tout cela prest pour s'en servir au besoin, & le sçavoir exprimer parfaitement, sans qu'il soit besoin de Protocole ny d'Interprete. Enfin, comme disoit l'Oracle de la Pythie, il faut que le spectateur entende sans parler, tout de mesme que si l'on parloit. C'est ce qu'avoüa le Philosophe Cynique qui condamnoit comme toy ce bel Art, & disoit que ce

Demarets

[illegible] de la Musique, à laquelle ce
[illegible] gestes & des postures, pour faire
[illegible] ce qu'on joüoit; mais qu'elles
[illegible] souvent vaines & ridicules, &
[illegible] pper à la mine & à l'habit, ayder
[illegible] & de harmonie. Alors un illustre Pan-
[illegible] de temps de Neron, qui avoit le corps ex-
[illegible] & l'esprit fort bien fait de son metier, le pria de
[illegible] continuer sans l'avoir veu de faillant
[illegible] voix & les instrumens, il representa
[illegible] fabulette de Mars & de Venus, où
[illegible] le soleil qui les découvroit, Vul-
[illegible] arrestoit des embûches, les Dieux
[illegible] commencer un spectacle, Venus toute éfrisée,
[illegible] & coppillant, & le reste de la Fable,
[illegible] sacrifice, que le Philosophe s'écria
[illegible] voit voir la chose mesme, & non
[illegible] imitation, & que cet homme avoit le
[illegible] mains parlantes. Mais puis que nous
[illegible] ce sujet, je ne veux rapporter tout
[illegible] le témoignage d'un barbare de ce
[illegible] comme un Prince de Pont fut venu à
[illegible] de Neron pour quelques affaires, & qu'il
[illegible] fameux baladin danser avec tant d'a-
[illegible] encore qu'il n'entendist rien de ce qu'õ
[illegible] ne laissoit pas de comprendre tout, il
[illegible] Empereur en prenant congé de luy, de luy
[illegible] qu'il y retournoit de cette Pantomime: Et com-
[illegible] que j'ay pour voisins des Barbares, dont
[illegible] n'entend la langue, & celuy-cy servi-
[illegible] ce qu'il voudra. La perfection donc
[illegible] en est de contrefaire si bien ce qu'on
[illegible] qu'on ne faille ni geste ni posture qui n'a

n'estoit qu'une suite de la Musique, à laquelle on avoit ajoûté des gestes & des postures, pour faire mieux entendre ce qu'on joüoit; mais qu'elles estoient le plus souvent vaines & ridicules, & qu'on se laissoit piper à la mine & à l'habit, aydez du geste & de l'harmonie. Alors un illustre Pantomime du tẽps de Neron, qui avoit le corps excellent & sçavoit fort bien son mérier, le pria de ne le point condamner sans l'avoir veu; & faisant cesser les voix & les instrumens, il representa devant luy l'adultere de Mars & de Venus, où estoit exprimé le Soleil qui les découvroit, Vulcain qui leur dressoit des embûches, les Dieux qui accouroient au spectacle, Venus toute cõfuse, Mars étonné & suppliant, & le reste de la Fable, avec tant d'artifice, que le Philosophe s'écria qu'il luy ressembloit voir la chose mesme, & non pas sa representation, & que cét homme avoit le corps & les mains parlantes. Mais puis-que nous sommes sur ce sujet, ie te veux rapporter tout d'une suite le témoignage d'un barbare de ce tẽps-là. Car comme un Prince de Pont fut venu à la Cour de Neron pour quelques affaires, & qu'il eut veu ce fameux baladin danser avec tant d'adresse, qu'encore qu'il n'entendist rien de ce qu'õ chantoit, il ne laissoit pas de comprendre tout, il pria l'Empereur en prenant congé de luy, de luy vouloir faire present de ce Pantomime: Et comme Neron s'etonnoit de cette demande, C'est, dit-il, que i'ay pour voisins des Barbares, dont personne n'entend la langue, & celuy-cy servira de truchement, & leur fera entendre par gestes tout ce qu'il voudra. La perfection donc de cét Art est de contrefaire si bien ce qu'on joüe, qu'on ne faille ni geste ni posture qui n'ait

du rapport à la chose qu'on represente,& sur tout qu'on garde le caractere de la personne,soit Prince ou autre. Je te diray à ce propos le sentiment d'un autre Barbare, qui voyant cinq masques & cinq habits preparez pour un balet, & ne voyant qu'un danceur,demanda qui feroit les autres personnages;Et cõme il eut appris qu'il les joüeroit tous luy seul.Il faut donc,dit-il,que dans un seul corps il ait plusieurs ames.C'est pour cela que les Romains les ont appellez Pantomimes & on leur peut appliquer ce que dit le Poëte, *O mon fils sois comme un Polype,pour prendre toute sorte de couleurs,& changer de face selon la diversité des affaires.* En un mot,cét Art fait profession d'exprimer les mœurs & les passions des hommes, & de contrefaire tantost le ioyeux,tantost le triste,tantost le doux,tantost le colere,& les deux contraires presque en un méme momẽt. Les autres choses qu'on voit & qu'on entend sont unes, c'est à dire ne representent qu'une seule idée ; mais le Pantomime est tout seul plusieurs choses, il a du plaisir à voir la multitude & la diversité de son appareil,&comme on a ioint au bruit des piez & des cymbales,les perfections de la Comedie & de la Musique. Dans les autres choses les fonctions du corps & de l'esprit sont differentes ; mais icy elles sõt unes,& l'on n'y fait aucun geste qui n'ait sa raison.C'est pourquoy un Ancien disoit que les Pantomimes avoient les mains savantes, & il les alloit voir pour s'instruire,& un autre Philosophe voyant dancer un Balet,Grands Dieux! dit-il, de quel plaisir m'estois-je privé iusqu'alors par trop de scrupule. Que s'il est vray ce que dit Platon qu'il y a trois parties dans l'homme , l'irascible, le concupiscible, & le raisonnable , le Pantomi-

Qui imitent tout.

La flute, le chalumeau Ou la bonne voix de l'Acteur, & le concert des Musiciens.

Les bonex Mytilenien. Timocrate son precepteur.

...trois, irascible quand il ...concupiscible quand ... & le raisonnable quand ...ce ou plustost cette der... par tout , comme le ...par tout le corps. D'autre ...rs pour objet ce qui est ...au contraire, ne confirme... Oserois dire méme que son si... Philosophie de Pytha... cela que cet Art rassemble en ...qui est le dernier point ...jugement des plus grands ...est d'autant plus vile , qu'il ... Car combien ce spectacle ...que les autres,où l'on voit de ...ressentir & se veautrer dans la ...flore ; ce que l'on contrefait ...Balets , mais avec moins de ...gnement. Car tous ces tour de ...ces pirouettes,ces culebautes, ...du corps réjoüissẽt ceux ... & recrean ceux qui les font,ren... plus souples & le corps plus vi... l'avantage qu'on peut tirer ...fers Balets exercices.Com... ...il pas tres-loüable, ...méme temps le corps & l'esprit, ...& les oreilles,à l'ayde de la Poë... & instruit les spectateurs.Car ...deux, de plus aymable , & de ...tout-ensemble que la voix join... & à la flûte : Qu'a-t'il de plus ...que les Fables anciennes , au

me les repreſente tous trois, iraſcible quand il contrefait le furieux, le concupiſcible quand il fait l'Amant paſſionné, & le raiſonnable quand il joüe une paſſion moderée, ou plûtoſt cette derniere qualité eſt répanduë par tout, comme le ſens de l'attouchement par tout le corps. D'autre coſté, quand il a toûjours pour objet ce qui eſt beau pour ne rien faire au cõtraire, ne confirme-t'il pas l'opinion d'Ariſtote, qui met la beauté entre les biens? On peut dire meſme que ſon filée a quelque choſe de la Philoſophie de Pychagore. Ajouſtez à cela que cét Art raſſemble en un l'utile & le delectable, qui eſt le dernier point de la perfection au jugement des plus grands hommes, & l'utile y eſt d'autant plus vtile, qu'il eſt joint au delectable. Car combien ce ſpectacle eſt-il plus agreable que les autres, où l'on voit de jeunes gens s'entrebattre & ſe veautrer dans la bouë ou dans la pouſſiere; ce que l'on contrefait quelquefois dans les Balets, mais avec moins de danger, & plus d'agrément. Car tous ces tour de ſoupleſſe, ces ſauts, ces piroüettes, ces culebutes, & ces divers mouvemẽs du corps, réjoüiſſẽt ceux qui les voyent, & exercent ceux qui les font, rendant les membres plus ſouples & le corps plus vigoureux, qui eſt tout l'avantage qu'on peut tirer de la lute & d'autres ſemblables exercices. Comment donc, cét Art ne ſeroit-il pas tres-loüable, qu'il exerce en meſme temps le corps & l'eſprit, cõtente les yeux & les oreilles, à l'ayde de la Poëſie & de la Muſique & inſtruit les ſpectateurs. Car qu'y a-t'il de plus doux, de plus aymable, & de plus melodieux tout-enſemble que la voix jointe au chalumeau & à la flûte? Qu'y a-t'il de plus plein d'inſtruction que les Fables anciennes, au-

récit desquelles vous voyez tout le theatre agité d'amour ou de haine, de dépit ou de colere, d'horeur ou de compassiõ. Ie ne parle point de la force & de l'adresse du Pantomime, qui est un chef-d'œuvre, & une chose aussi rare que de trouver en une mesme personne la douceur & la majesté. Quant aux perfectiõs du corps, ie desire, que selon la maniere de Polyclete, le Pantomime ne soit ni trop grand ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre, comme le témoignerent un jour ceux d'Antioche, qui se connoissent fort bien en ces choses. Car comme un petit homme leur representoit Hector, ils demanderent tout haut quand Hector viendroit, & que ce n'estoit là qu'Astianax. Une autre fois qu'un grand homme representoit Capanée sous les murs de Thebes, ils dirent qu'il n'avoit que faire d'eschelle pour prendre la ville, parce qu'il estoit plus haut que les murailles: A un gros homme qui s'efforçoit de sauter, ils crierent qu'il prist garde de ne pas rompre l'échafaut; Et à un maigre & deffait, qu'il songeast à se guerir, & non pas à danser. Railleries pleines d'instruction, & qui font voir que des peuples entiers ont aymé cét exercice, & en ont reconnu les deffauts & les perfections. Il faut encore que le Pantomime ait le corps ferme & souple tout-ensemble, pour se pouvoir arrester tout court & tourner en un instant, ce qu'il a de commun avec le lutteur, cõme il prend de l'Orateur le geste, & participe ainsi des vertus d'Hercule, de Pollux & de Mercure. Herodote dit que les yeux sõ plus fidelles que les oreilles, parce qu'on croit plûtost ce qu'on voit que ce qu'on oit; mais icy, il faut le iugement de l'un & de l'autre. Du reste, ce spectacle touche tellement, qu'un

[illegible] de la passion, & un mé[illegible]
[illegible] & il est si naturel qu'on y
[illegible] selon les divers sujets qu'on
[illegible] de Bacchus, quoy qu'elle
[illegible] les fois qu'on la joüe, ce
[illegible] passent les jours entiers à
[illegible] des Satyres & des Cori-
[illegible] se piquent plus d'estre
[illegible] que de leur noblesse
[illegible] Après avoir veu les vertus du
[illegible] maintenant les defauts,
[illegible] du corps, voicy les autres. Plu-
[illegible] contre-temps, & ne prennent pas
[illegible] Quelques-uns se troublent en
[illegible] par la ressemblance, represen-
[illegible] pour l'autre, comme celuy qui
[illegible] de Thyeste avec l'histoi-
[illegible] qu'elles ont du rapport, &
[illegible] mange les enfans; & celle de
[illegible] cause du feu, dont l'une &
[illegible] Mais l'Art n'est pas respon-
[illegible] de l'artisan, & il faut blâmer
[illegible] couvre les regles, & loüer ceux
[illegible] Le Pantomime donc doit avoir
[illegible] que j'ay dites; mais il faut pour
[illegible] que chacun se reconnoisse dans la
[illegible] personnages qu'il represente, & qu'il
[illegible] en soy comme en un miroir. Car
[illegible] se peut contenir d'aise, & l'on ren-
[illegible] est difficile à trouver, de se con-
[illegible] bien qu'on revient du spe-
[illegible] de ce qu'on doit faire & de ce
[illegible] il doit prendre garde sur tout à
[illegible] sans s'emporter trop avant.

Amant s'y peut guerir de sa passion, & un mélancolique de sa tristesse ; & il est si naturel qu'on y pleure & qu'on y rit selon les divers sujets qu'on represente. Ceux de Pont & d'Ionie sont tellement touchez de la fable de Bachus, quoy qu'elle soit ridicule, que toutes les fois qu'on la joüe, ce qui arrive souvent, ils passent les jours entiers à voir sauter des Tytans, des Satyres & des Coribantes, & les principaux se piquent plus d'estre les Acteurs de ces fadaises, que de leur noblesse ou de leur dignité. Aprés avoir veu les vertus du Pantomime, considerons maintenant ses défauts; jay déja dit ceux du corps, voicy les autres. Plusieurs font des contre-temps, & ne prennent pas bien la cadence. Quelques-uns se troublent en dançant, & déçeus par la ressemblance, representent une chose pour l'autre, comme celuy qui contõdoit les calamitez de Thyeste avec l'histoire de Saturne, à cause qu'elles ont du rapport, & que l'un & l'autre mange ses enfans ; & celle de Glaucé & de Semele, à cause du feu, dont l'une & l'autre est consumée. Mais l'Art n'est pas responsable des fautes de l'artisan, & il faut blâmer ceux qui pechent contre les regles, & loüer ceux qui les gardent. Le Pantomime donc doit avoir toutes les parties que j'ay dites; mais il faut pour bien faire ; que chacun se reconnnoisse dans la diversité des personnages qu'il represente, & qu'il se pense voir en luy comme en un miroir. Car alors on ne se peut contenir d'aise, & l'on rencontre ce qui est si difficile à trouver, de se connoistre soy-mesme ; si bien qu'on revient du spectacle tout instruit de ce qu'on doit faire & de ce qu'on doit éviter. Il doit prendre garde sur tout à garder la bien-seance, sans s'emporter trop avant.

Car il y a un vice de trop d'affectation comme dans l'éloquence lors qu'on passe la mesure des choses qu'on veut representer, & qu'on fait trop grand ou trop petit, ce qui doit estre petit ou grand. C'est ainsi qu'un illustre Pantomime de mon temps, joüant Ajax le furieux, s'emporta de sorte qu'on eust dit qu'il ne contrefaisoit pas le furieux, mais qu'il l'estoit. Car il déchira les habits d'un qui frappoit du pied devant luy avec des souliers de fer, selon la coûtume, pour faire plus de bruit, & arrachât l'instrument d'un Musicien il en donna un tel coup sur la teste à celuy qui representoit Ulysse, qu'il l'eut assommé sans le chapeau qui rompit le coup. Cependant le peuple qui ne sçait point garder de bornes, estoit si ravi de cette extravagance, qu'il faisoit cét postures ridicules, comme s'il eut esté fou luy-mesme, tant l'autre luy avoit bien imprimé la passion qu'il représentoit. Mais les honnestes gens rougissoient de ces follies, quoy qu'ils tâchassent de les excuser. Il fit plus; car il s'en alla du lieu où il estoit, jusqu'au siege des Senateurs, & s'assit entre deux Consulaires, à qui il fit apprehender avec raison, qu'il ne les prit pour les moutons d'Ajax, & qu'il ne devint fou tout de bon en le contrefaisant. Et certes dés qu'il fut revenu de son transport, il en eut tant de regret qu'il en tomba malade, & comme on le vouloit obliger à redancer ce Ballet, il dit que les plus courtes folies estoient les meilleures, & qu'il se contentoit d'avoir esté fou une fois en sa vie. Ce qui le fâcha le plus, c'est qu'un de ses rivaux representa en suite le mesme sujet sans tomber dans la mesme faute, ni sortir des bornes de la representatiõ ce qui fut approuvé de tout le monde. Voila ce que j'avois à dire

...ere de passion. Que si tu veux un jour ...ir de divertissement, tu n'en seras pas ...ouché que moy, & tu ne te ...ras pas comme Circe fit à Ulysse que ses ...ons emportoient. Au contraire, ton esprit ...emporté, & tu seras si amoureux de ...ion que tu n'en voudras pas faire part ...Mais au lieu de te metamorphoser ...rendre plus excellant; car comme ...Mercure, il éveille ceux qui dor-

...Cela m'est déja arrivé; car il me ...ille que tu m'as dessillé les yeux; & que je ...connois à voir & à entendre ce que j'avois ...perfection. Souvien-toy donc de me ...les fois que tu iras au theatre, afin ...aussi bien que moy, au plaisir & à ...pour tirer d'un si agreable divertis-

...un Dialogue intitulé Lexiphanes, contre ...tendoit un langage qu'on n'entend point ...mots vous dirons, Phœbus & Galimatias. ...que le Phœbus de nostre langue ne se ...ait à celuy de ce temps-là, ce Dialo- ...ait que les plus Doctes mesmes n'y ...est pour quoy je ne l'ay point tra-

pour justifier ma passion. Que si tu veux un jour prendre part à ce divertissement, tu n'en seras pas peut-estre moins touché que moy, & tu ne te plaindras pas comme Circé fit à Ulysse que ses charmes sont impuissans; Au contraire, ton esprit en sera tout transporté, & tu seras si amoureux de ce doux poison, que tu n'en voudras pas faire part aux autres. Mais au lieu de te metamorphoser en animal, il te rendra plus excellant; car comme la verge de Mercure, il éveille ceux qui dorment.

CRATON. Cela m'est déja arrivé; car il me semble que tu m'as dessilé les yeux; & que ie commence à voir & à entendre ce que j'avois ignoré jusqu'à present. Souvien-toy donc de me prendre toutes les fois que tu iras au theatre, afin que j'aye part aussi bien que toy, au plaisir & à l'utilité qu'on peut tirer d'un si agreable divertissement.

Il y a ici un Dialogue intitulé Lexiphanés, *contre ceux qui parlent un langage qu'on n'entend point ou comme nous disons*, Phebus & Galimatias. *Mais outre que le Phebus de nostre langue ne se rapporte point à celuy de ce temps-là, ce Dialogue est si obscur que les plus Doctes mesmes n'y voient goutte; c'est pourquoy ie ne l'ay point traduit.*

L'EUNUQUE, OU PAMPHILE.

DIALOGUE.

DU PAMPHILE ET DE LYCINUS.

C'eſt le recit d'une diſpute de deux Philoſophes Peripateticiens pour une chaire de Profeſſeur, dont l'on vouloit exclure l'autre à cauſe qu'il eſtoit Eunuque.

PAMPHILE. QU'AS-TU à rire Lycinus? Quoy que tu ſois bien gay de ton naturel, il faut qu'il y ait quelque choſe d'extraordinaire.

LYCINUS. Tu riras plus que moy, lors que tu ſçauras le plaiſant procez qui eſt entre deux Philoſophes.

PAMPHILE. Cela eſt déja ridicule, que des Philoſophes ayant procez enſemble; en tout cas, cela ne devroit point troubler la tranquilité de leur eſprit, ni émouvoir leurs paſſions.

LYCINUS. Ils ſont bien éloignez de cela; car ils ſe ſont dit l'un à l'autre mille injures.

PAMPHILE. Eſt ce pour quelqu'une des choſes qui ſont controverſées entr'eux, ou ſi c'eſt quelque nouveau different.

LYCINUS. Ce ſont deux Philoſophes de meſme Secte qui diſputent publiquement avec aigreur en la preſence des principaux de Rome devant leſquels ils devroient rougir de la moindre faute.

[illegible] Dis moy quelle eſt leur diſpute, [illegible]

[illegible] Des Stoiciens, des Platoniciens, des Epicuriens &c.

[illegible] Tu ſçais que l'Empereur a fondé [illegible] pour l'inſtruction [illegible] voulu ordonner qu'il ne ſeroit de recevoir un Pro[illegible] ces Peripateticiens qui eſt va[illegible]

[illegible] Jeſpere car celuy qui l'eſtoit eſt [illegible] jours.

[illegible] Hiſtoire pour laquelle ils [illegible] n'en ſavoit pas dequoy le trou[illegible] celuy qui ne fied pas bien à des [illegible] pour du reveau, comme s'il s'a[illegible] la Religion ou le ſepulcre [illegible] Car ce qu'ils conſideroient [illegible] inſtruction de la jeuneſſe, mais [illegible]

[illegible] Mais les Peripateticiens ne tien[illegible] indifferentes, & les mettent [illegible] biens.

[illegible] C'eſt vray; Si bien qu'on peut dire [illegible] pour la défenſe de leurs loix [illegible] de leurs Ancestres; mais il y a [illegible] la diſpute, qui la rend bien [illegible] leurs Champions ſe ſont preſentez [illegible] mais les deux principaux [illegible] devoit remporter le prix, comme [illegible] & en valeur, eſtoient le vieux Dio[illegible] Bagoas. Le combat a commen[illegible] eſcarmouches aſſez legeres, où chacun [illegible] doctrine de ſon Maiſtre, ſans que pas [illegible] avantage. Mais à la fin Diocles laiſſant [illegible] a tourné toutes ſes forces contre

PAMPHILE. Dy-moy qu'elle est leur dispute, afin que i'en rie à mon tour, sans me tenir plus long-temps en haleine.

Des Stoïciens, des Platoniciens, des Epicuriens &c.

LYCINUS. Tu sçais que l'Empereur a fondé quatre chaires de Philosophie pour l'instruction de la jeunesse, & il s'agissoit de recevoir un Professeur dans celle des Peripateticiens qui est vacante.

PAMPHILE. Je le sçay; car celuy qui l'estoit est mort depuis quelques jours.

LYCINUS. Voila l'Heleine pour laquelle ils combattoient; & il n'y auroit pas dequoy le trouver étrange, n'estoit qu'il ne sied pas bien à des Philosophes qui prechent le mépris des richesses, de se battre pour du revenu, comme s'il s'agissoit de deffendre la Religion ou le sepulcre de leurs Ancestres. Car ce qu'ils consideroient icy n'estoit pas l'instruction de la jeunesse, mais trois mille livres de rente.

PAMPHILE. Mais les Peripateticiens ne tiennent pas les richesses indifferentes, & les mettent hardiment entre les biens.

LYCINUS. Il est vray; Si bien qu'on peut dire qu'ils combattoient pour la défense de leurs loix & des coûtumes de leurs Ancestres; mais il y a du particulier dans la dispute, qui la rend bien agreable. Plusieurs Champions se sont presentez en ces jeux funebres; mais les deux principaux qui paroissoient devoir remporter le prix, comme égaux en force & en valeur, etoient le vieux Diocles & l'Eunuque Bagoas. Le combat a commencé par des escarmouches assez legeres, où chacun a soûtenu la doctrine de son Maître, sans que pas un ait eu l'avantage. Mais à la fin Diocles laissant là son Aristote, a tourné toutes ses forces contre

son ennemi, & s'est mis à le décrier, & à reveiller ses deffauts; & l'autre pour se revancher, en a fait autant.

PAMPHILE. Je ne le trouve pas étrange; car il faut avoir égard aux mœurs, aussi-bien qu'à la doctrine, dans l'institution de la jeunesse; & si j'en estois crû, on prefereroit le plus homme de bien au plus habile.

LYCINUS. Je suis de mesme sentiment. Mais ce qui a fait rire la compagnie, c'est qu'aprés s'estre bien dit des injures l'un à l'autre, Dioclés a reproché à son compagnon qu'il n'estoit pas digne de philosopher, parce qu'il estoit Eunuque, & à plus forte raison de remporter le prix proposé aux Philosophes; & que si l'on faisoit bien, les Eunuques seroient exclus, non seulement de toutes les charges publiques, mais des mysteres des Dieux & des Assemblées, comme des monstres dont la rencontre, seule est funeste. Il s'est donc fort étendu là-dessus, & a reproché à l'autre qu'il n'estoit ni masle ni femelle, qui est un prodige dans la Nature.

PAMPHILE. Voila un crime tout nouveau, qu'un autre appelleroit un mal-heur; mais qu'a répondu Bagoas à une si grande objection? car la chose commence déja à me faire rire.

LYCINUS. Il est demeuré long-temps sans parler, soit que ce fût de honte, ou de crainte; on dit que les Eunuques sont plus sujets à ces passions que les autres, & sa confusion paroissoit visiblement sur son visage; Mais à la fin il a répondu d'une voix gresle Que Dioclés avoit tort de vouloir exclûre des hommes d'une profession qui admettoit mesme les femmes, & a allegué les exéples d'Aspasie, de Thargelie, & de Diotime, &

[illegible] Gaulois qui a esté fort il-
[illegible] aux prises, dans la Philosophie
[illegible] Mais Dioclés estoit si animé qu'il
[illegible] ne recevoit ces raisons, & je croy
[illegible] de Gaulois mesme, s'il eût esté
[illegible] reputation & la gloire. Car il
[illegible] des autres Philosophes
[illegible] Cyniques qui ont joüe sur ce
[illegible] question qui se pretendoit à ju-
[illegible] pas estre receus à Philoso-
[illegible] seulement à enseigner la Philo-
[illegible] disoit que non, & qu'il fal-
[illegible] cela une grande barbe; l'au-
[illegible] ne s'agissoit pas icy des per-
[illegible], mais de celles de l'esprit; &
[illegible] avoit egard à la Vertu
[illegible] rapportoit à ce propos l'auto-
[illegible] qui devoit estre de grand poids
[illegible], lequel avoit fait une estime
[illegible] Eunuque Hermias Tyran des
[illegible] sacrifier cõme à un Bien.
[illegible] Eunuques bien loin de devoir
[illegible] de la jeunesse, y étoient
[illegible] même ne s'étoit pû garen-
[illegible] contre l'autre ses railleries
[illegible] barbe estoit si cõsiderable en cét
[illegible] devoit estre preferé à un Philo-
[illegible] de la troupe se levant, Mes-
[illegible] que Bagoas n'ait point de barbe,
[illegible] Eunuque; mais il a esté contraint
[illegible] pour se sauver d'un adultere où
[illegible] le fait si bien qu'à present que le
[illegible] croy qu'il avoüera ce qu'il est. A
[illegible] fait un éclat de rire dõt le docteur

celuy d'un Eunuque Gaulois qui a esté fort illustre du temps de nos peres, dans la Philosophie Academique. Mais Dioclés estoit si animé qu'il ne vouloit point recevoir ces raisons ; & ie croy qu'il eut exclus ce Gaulois mesme, s'il eût esté present malgré sa reputation & sa gloire. Car il a allegué force railleries des autres Philosophes tant Stoïques que Cyniques qui ont joüé sur ce deffaut. Voilà la question qui se presentoit à juger. *Si un Eunuque peut estre receu à Philosopher, & particulierement à enseigner la Philosophie.* Dioclés soûtenoit que non, & qu'il falloit du moins pour cela une grande barbe ; l'autre répondoit ; qu'il ne s'agissoit pas icy des perfections du corps, mais de celles de l'esprit ; & qu'on devoit simplement avoir égard à la Vertu & à la doctrine. Il rapportoit à ce propos l'autorité d'Aristote, qui devoit estre de grand poids en cette matiere ; lequel avoit fait une estime particuliere de l'Eunuque Hermias Tyran des Atarniens, jusqu'à luy sacrifier cõme à un Dieu. Il ajoûtoit que les Eunuques bien loin de devoir estre exclus de l'institution de la jeunesse y étoient plus propres que les autres, pour être exempts du soupçon dont Socrate même ne s'étoit pû garentir. Il tournoit aussi contre l'autre ses railleries & disoit que si la barbe estoit si cõsiderable en cét endroit, un bouc devoit estre preferé à un Philosophe. Là dessus un de la troupe se levant, Messieurs, dit-il, quoy que Bagoas n'ait point de barbe, il n'est point Eunuque ; mais il a esté contraint de le contrefaire pour se sauver d'un adultere où il a esté pris sur le fait ; si bien qu'à present que le dãger est passé, ie croy qu'il avoüera ce qu'il est. A ces mots il s'est fait un éclat de rire dõt le docteur

tout confus, n'a sçeu s'il devoit confesser ou nier le crime.

PAMPHILE. Veritablement la Comedie est assez belle, mais qu'en est il arrivé?

LYCINUS. Que les Juges ne se pouvant accorder ont remis la chose à la decision du Senat & de l'Empereur. Car les uns vouloient qu'on dépoüillast Bagoas, comme ont fait les esclaves qu'on veut vendre, pour voir s'il estoit capable de philosopher. Les autres plus ridiculement, qu'on luy accordast le congrés avec quelque Courtisane en la presence de l'un des Juges. Cependant l'un instruit son accusation, & veut faire revivre le crime de l'adultere, quoy qu'il fasse contre luy; l'autre tâche à se montrer homme, & met en œuvre toutes ses facultez naturelles, pour remporter la victoire. Car il croit en venir à bout, s'il peut faire voir qu'il est bon étalon, comme la marque d'un bon Philosophe, & un argument au genre demonstratif. Cela me fait souhaiter que mon fils que ie destine à la Philosophie, ait cette partie-là excellente plûtost que le jugement ou la memoire, afin de pouvoir estre un jour grand Philosophe.

Ou, une demonstration.

DE

DE L'ASTROLOGIE IUDICIAIRE.

Le titre sert d'Argument. Du reste ce Traité est en langue Ionique, qui pourroit faire croire qu'il n'est pas de Lucien, outre qu'il y a des choses bien chimeriques, & qui ne sont pas de son caractere.

MON dessein n'est pas de traitter icy de la nature du Ciel & des Astres, mais des predictions qu'on en peut tirer pour l'vtilité de cette vie, sans donner pourtant ni principe ni doctrine, mais seulement quelques remarques & quelques observations sur ce sujet. Ie m'étonne d'abord que les Doctes qui cultivent avec tant de soin les autres parties de la Philosophie, ne font plus d'état de celle-cy. Car elle est tres-ancienne, & tire son origine de ces premiers Rois qui ont esté cheris des Dieux; Mais on neglige maintenant d'y travailler, non tant par paresse que par ignorance, pour n'en pas avoir assez de lumiere, & lors qu'on rencontre quelque imposteur qui en fait profession, on condamne l'art au lieu de condamner l'artisan, quoy que l'Astrologie, non plus que les autres Sciences, ne soit pas responsable des fautes que font ceux qui l'exercent. Les Ethiopiens, à ce qu'on dit, sont les premiers qui l'ont decouverte, à cause que leur Ciel est sans nuages, & qu'ils n'éprouvent pas, comme nous, le changement des saisons; outre que c'est une na-

ã ion fort subtile; & qui surpasse toutes les autres en esprit & en sçavoir. Apres avoir dõc remarqué les faces differentes de la Lune, ils ẽn voulurent rechercher la cause, & trouverent à la fin que cela venoit des divers aspects du Soleil dont elle empruntoit sa lumiere. Ils étudierẽt en suite le cours & la nature des autres Planettes, & leur donnerẽt des noms, non seulemẽt pour les discerner, mais pour marquer leurs diverses influences. Enfin, les Egyptiens ont cultivé cette Science, mesuré le cours de chaque Astre, & distingué l'ãnée en mois & en saisons; la reglant sur le cours du Soleil, & les mois sur celuy de la Lune. Ils ont fait plus; car ayant partagé le Ciel en douze parties, ils ont representé chaque constellation par la figure de quelque animal, d'où vient la diversité de leur Religion. Car tous les Egyptiens ne se servoient pas de toutes les parties du Ciel pour deviner; mais ceux-cy de l'une, & ceux là de l'autre. Ceux qui observerent les proprietez du Belier, adorent le Belier, & ainsi du reste. On dit mesme qu'ils reverent le bœuf Apis en memoire du Taureau celeste; & dans l'Oracle qui luy est consacré, on tire les predictions de la nature de ce Signe, comme les Afriquains font de celle du Belier, en memoire de Jupiter Hammon qu'ils adorent sous cette figure. Mais les Caldéens se sont adõnez plus que tous les autres à cette discipline si biẽ qu'ils veulent qu'on les croye les Auteurs, quoy que ce ne soit pas mon sentiment. Pour les Grecs, ils l'ont apprise d'Orphée qui leur en a donné les premieres lumieres, bien qu'obscuremẽt, & sous le voile de plusieurs mysteres & ceremonies. Car la lyre sur laquelle il celebroit les Orgyes & chãtoit des hymnes & des cantiques, est composée de sept

...premierement les sept Planettes, et ...
...nt Grecs l'ont placée dãs le Ciel apres ...
...ayant une constellation de son nom. ...
...ation avec une lyre, entourée ...
...ains chantans qui font l'un & l'autre ...
...ge & d'aisle: les Tuyaux estoient ...
...& on la jugeoit mâle & femelle, ...
...ne pour l'un & l'autre sexe aux ja...
...ement de l'Année & de Terpsichor. Grecs ...
...ande connoissance de l'Astrologie. Thales ...
...Argos ayant decrite. Eudoxe ...
...homme plus sçavant, Ta... ...
...proprietez du Belier, d'où l'on a ...
...de dire qu'il avoit vn Belier d'or, ...
...ssance du cours du Soleil, comme a ce...
...ssance qu'il fit prendre à son ...
...ement lentement le Bœuf, propre à son ...
...qu'il fait labourer la terre, & ...
...son esprit guindé dans le Ciel, y a ...
...Poëtes mesmes cachent souz leurs ...
...de merueilleuses choses touchant les ...
...ation fait aller par l'air sur un Be... ...
...& croyent que Dedale & son fils ont ...
...dans l'Astrologie, & que l'un pour ...
...dans cette Science, a donné lieu à la ...
...feindre aussi que Pasiphaé pour avoir ...
...iconne du Taureau celeste, & des ...
...devint amoureuse de la dite image, ...
...dire qu'elle estoit devenuë amou... ...
...Taureau dont elle avoit conceu par son ...
...ſ'en a qui ont partagé cette Science, & ...
...regardez chacun sur diverses parties, les ...
...observer le cours de la Lune, les autres ...
...soleil ou de quelque autre Planette, avec ...
...ses influences, comme Phaëton & Endy...

cordes qui representent les sept Planettes ; c'est pourquoy les Grecs l'ont placée dãs le Ciel apres sa mort, & appelé une constellation de son nom. Aussi le peint-on assis avec une lyre, environné d'une infinité d'animaux qui sont l'image des feux celestes. On dit aussi que Tirésias estoit grãd Astrologue, & qu'on la figuré masle & femelle, parce qu'il attribuoit l'un & l'autre sexe aux Planettes. Du temps d'Atrée & de Thyeste, les Grecs avoient déja grande connoissance de l'Astrologie ; Et ceux d'Argos ayant decerné l'Empire à celuy qui y seroit le plus sçavant, Thyeste leur découvrit les proprietez du Belier, d'où l'on a pris occasion de dire qu'il avoit un Belier d'or; Atrée remarqua le cours du Soleil, contraire à celuy du premier mobile; ce qui le fit preferer à son rival. J'ay le mesme sentiment de Bellérophon, & ie ne croy pas qu'il ait iamais eu de cheval ailé; mais bien que son esprit guindé dans le Ciel, y a remarqué plusieurs belles choses touchant les Astres. Il en est de mesme, à mon avis, de Phryxus fils d'Athamas, qu'on fait aller par l'air sur un Belier d'or, & ie croy que Dédale & son fils ont esté sçavans dans l'Astrologie, & que l'un pour s'estre perdu dans cette Science a donné lieu à la Fable. Peut-estre aussi que Pasiphaé pour avoir ouï l'autre discourir du Taureau celeste, & des autres Astres, devint amoureuse de sa doctrine; ce qui a fait dire qu'elle estoit devenuë amoureuse d'un Taureau, dont elle avoit joüy par son moyen. Il y en a qui ont partagé cette Science, & qui se sõt exercez chacun sur diverses parties, les uns ayant observé le cours de la Lune, les autres celuy du Soleil ou de quelque autre Planette, avec leurs diverses influences, cõme Phaëton & Endy-

De ceux du Ciel.

mion dont le premier laiſſa cét art imparfait par ſa mort,& l'autre s'en acquitta ſi bien, qu'on dit qu'il joüit de ſes amours, & qu'il coucha avec la Lune. C'eſt ainſi qu'on fait naiſtre Enée de Venus Minos, de Jupiter, Aſtalaphe, de Mars, Autolyque, de Mercure, parce qu'ils ſont nez ſous ces Planettes: Et comme on retient toûjours quelque choſe de ſon aſcendant, Minos a eſté Roy, Enée, beau; Aſtalaphe, vaillant, & Autolyque, voleur. Jupiter auſſi n'a pas enchainé Saturne, ni ne l'a precipité dans les Enfers, comme le croit le peuple ignorant; mais on a feint le premier, à cauſe de ſon mouvemẽt lent & tardif;& la profondeur de l'air a eſté priſe pour l'abyſme des Enfers. Il eſt aiſé de voir par les vers d'Heſiode & d'Homére que les Fables anciennes s'acordent avec l'Aſtrologie, comme quand celuy-cy parle de la chaine d'or de Jupiter, & des dars du Soleil que ie crois eſtre l'an & les iours, pour ne rien dire des villes que Vulcain grava dans le bouclier d'Achille, ni de la Dance, & du cercle luiſant de ſon Eſcu. Car tout ce qu'il dit de l'Adultere de Mars & de Venus,& de la façon dont il fut decouvert, eſt pris de l'Aſtrologie ; à quoy a donné lieu le frequent concours de ces deux Planettes. En un autre endroit il décrit les effets de ces deux Aſtres, attribuant à Venus les plaiſirs de l'amour,& à Mars ceux de la guerre. Les anciens ſçachant bien ces choſes, ſe ſont fort adonnez aux predictions qui ſe tirent des eſtoiles. Car ils n'entreprenoient rien de conſiderable ſans conſulter quelque Devin, ſoit qu'il fût queſtion de prendre femme, ou de faire quelqu'autre choſe d'importance. Les Oracles meſme ont du rapport à l'Aſtrologie. La Vierge qui rend les réponſes à Delphes, ſignifie la Vierge ce-

leſtes; le Dragon qui ſifle ſous le trepié, le Dragon du Ciel; le Temple de Didyme, les deux Jumeaux. En un mot, la divination eſt une choſe ſi ſainte & ſi ancienne, qu'Vlyſſe dans ſes longues & perilleuſes erreurs voulut décendre aux Enfers, non par une ſimple curioſité, mais pour y conſulter Tirésias qui eſtoit grand Aſtrologue, ſur l'eſtat de ſes affaires. Comme il fut arrivé au lieu que Circé luy avoit dit, il creuſa une foſſe, & y égorgea des victimes; & lors qu'il ſe vit environné d'ombres murmurantes, parmy leſquelles eſtoit celle de ſa mere, il ne leur voulut pas permettre de boire le ſang dont elles paroiſſoient fort alterées, que celle de Tirésias n'euſt bû la premiere, afin d'apprendre d'elle l'avenir. Lycurgue ce grãd Legiſlateur des Lacedemoniens, forma ſa Republique ſur le modelle des Aſtres, & défendit à ſes Citoyens de marcher au combat avãt la pleine-Lune, parce qu'on en a le corps plus vigoureux. Il n'y a que les Arcades qui n'ont pas voulu recevoir l'Aſtrologie, eſtans ſi ſots que de croire qu'ils ſont nez avant la Lune. Voila comme nos Anceſtres ont eſté curieux de cette Science; mais maintenant, les uns diſent, Qu'il eſt impoſſible de connoiſtre l'avenir, parce que toutes choſes ſont incertaines, & peuvent arriver diverſement; Que ce n'eſt pas pour nous que les Aſtres roulent dans le Ciel, & qu'ils n'ont aucun commerce avec les hommes, ni ne ſe mêlent de leurs affaires, mais ſe remuënt par neceſſité. Les autres ſoûtiennent que l'Aſtrologie n'eſt pas tãt menteuſe qu'inutile, parce que ſes choſes ne ſe peuvent éviter, quand elles ſe pourroiẽt prévoir. Mais ie repondray aux uns & aux autres que les Etoiles veritablement ont leur cours neceſſaire

dans le Ciel, mais que les effets en viennent jusqu'à nous. Car si la course des chevaux & le mouvement des hommes, sont capables de remuër des pierres par l'ébranlement de l'air agité, pourquoy le cours de si grands globes sera-t-il sans effet ; Le moindre feu produit de la chaleur que nous ressentons, quoy qu'il brûle necessairement, & sans avoir égard à nous, & pourquoy ne sentirions-nous point les influences des Astres ? Il est vray que l'Astrologie ne change pas la nature des choses, & n'empesche pas qu'elles n'arrivent ; mais les predictions agreables donnent de la joye, & l'on peut plus aisément remedier aux maux qu'on prevoit, outre qu'ils ne surprennent pas tant, & qu'ils sont plus faciles à supporter. Voilà quel est mon sentiment touchant cette partie de l'Astrologie.

DEMONAX.

C'est la vie d'un Philosophe qui estoit du temps de Lucien.

NOTRE Siecle n'a pas esté depourveu de personnes extraordinaires, tant pour les avantages du corps que pour ceux de l'esprit. Sostrate le Béocien que les Grecs appeloient Hercule, peut servir d'exemple de l'un, & le Philosophe Démonax de l'autre. Car ie les ay connus tous deux, & j'ay vécu long-temps avec le dernier. Mais j'ay parlé du premier en un autre livre, où j'ay décrit sa taille, sa force, & sa façon de vivre toute sauvage. En effet il demeuroit à découvert sur le Parnasse, & se nourrissoit de vivres

ne prenoit aucun repos que dans ... ses grands exercices de vo... comme Hercule & Trelee, ouvert ... aux inaccessibles, & ren... Pour l'autre j'ay entre... comme une piece de sa vie, afin ... memoire & porter à la posterité ... les vertus ; car il ne la cedé à ... Stoïques de ma connoissance. Il ... Cypre, d'une maison assez illu... comme il avoit l'esprit en... la fortune, il mepriſa tout, ... la Philosophie. Il n'y fut porté que ... qu'il fit vécu familierement ... Demetrius, Epictete, & Timo... enseignoit un autre grand Philo... de son esprit & de son eloquen... toutes les grandeurs & les ri... le chemin de la Vertu, il con... avec une grande liberté, tant en ses ... & mena vie exemplai... Il passa par les Lettres hu... de se jetter dans la Philoso... ne la contenta pas d'une legere teinture ... mais il en voulut sçavoir le fond. Il ... son corps au travail, tant pour ... pour que pour se pouvoir passer ... & comme il vit qu'il ne pouvoit plus ... maxime il sortit volontairement de la ... beaucoup à parler de soy aux plus ... de la Grece. Il n'embrassa ... particulieres, mais prenant ce qu'il ... en chacune, il laissa indécis la ... le plus. On voyoit bien pour... n'estoit plus d'estat de Socrate que des

champestres, sans prendre aucun repos que dans le travail. Il a nettoyé les grands chemins de voleurs, comme ont fait Hercule & Thésée, ouvert le passage à travers des lieux inaccessibles, & rendu des rivieres navigables. Pour l'autre, j'ay entrepris de mettre icy comme une idée de sa vie, afin d'en conserver la memoire, & porter la posterité à l'imitation de ses vertus; car il ne l'a cedé à pas un des Philosophes de ma connoissance. Il estoit de l'Isle de Cypre, d'une maison assez illustre & opulente, mais comme il auoit l'esprit encore plus grand que sa fortune, il mépriſa tout, pour s'adonner à la Philosophie. Il n'y fut porté de personne, quoy qu'il ait vécu familierement avec Agathobule, Demétrius, Epictete, & Timocrate d'Heraclée, qui estoit un autre grand Philosophe, sans parler de son esprit & de son éloquence. Quittant donc toutes les grandeurs & les richesses pour suivre le chemin de la Vertu, il conserva toute sa vie une grande liberté, tant en ses paroles qu'en ses actions, & mena vie exemplaire & irreprehensible. Il passa par les Lettres humaines, ayant que de se jetter dans la Philosophie, & ne se contenta pas d'une legere teinture des Sciences, mais il en voulut sçavoir le fond. Il avoit accoûtumé son corps au travail, tant pour être plus vigoureux que pour se pouvoir passer des autres, & comme il vit qu'il ne pouvoit plus suffire à soy-mesme, il sortit volontairement de la vie, laissant beaucoup à parler de soy aux plus grands personnages de la Grece. Il n'embrassa point de Secte particuliere; mais prenant ce qu'il y avoit de bon en chacune, il laissa indécis laquelle il estimoit le plus. On voyoit bien pourtant qu'il faisoit plus d'estat de Socrate que des

Ou basty des ponts.

autres Philosophes, quoy qu'en son habit & en sa façon de vivre, il imitast davantage Diogéne; Mais c'estoit sans vanité, & sans envie de se faire admirer; car il vivoit du reste comme les autres, & s'acommodoit aux loix & aux coûtumes de son païs. Il n'afectoit pas l'ironie de Socrate, bien qu'il fût fort agreable en son entretien, & delicat en ses railleries; de sorte que ses disciples n'aprehendoient pas la severité de ses reprehẽsions, encore qu'ils ne mépriſaſſẽt pas ſes avis, & qu'ils en fiſſent bien leur profit. On ne le voyoit jamais criailler ni tempester dans la disputе, ni se mettre en colere, lors qu'il faloit reprendre quelqu'un. Il haïſſoit le vice, sans en vouloir aux vicieux, & râchoit de le guerir comme les Medecins font les maladies, sans se mettre en colere contre les malades. Il croyoit que c'estoit le propre de l'hõme de faillir, & celuy du sage de pardonner & de redresſer ceux qui faillent. Dans cette sorte de vie il n'avoit besoin de personne, & chacun avoit besoin de luy. Il avertiſſoit ſes amis qui estoient dans une haute condition, de ne se point fier à une choſe si freſle que la fortune, ni s'en orgueillir d'un bien qui estoit souvent le partage des sors; & encourageoit les autres à *souffrir* patiemment les calamitez de la vie, parce qu'eux ou elles ne pouvoient long-temps durer, & que la coûtume adouciſſoit les choſes les plus rudes, & aprivoiſoit iuſques aux maux. Il se plaiſoit à reconcilier ceux qui estoient mal enſemble, & à entretenir la paix dans les familles, au lieu de nourrir des haines immortelles; & il ne pouvoit souffrir que ceux qui sont ſi ſujets à faillir, ne vouluſſent point pardonner. Il fit un iour une belle harangue au peuple dans une ſeditiõ, & en ramena pluſieurs

DEMONAX

[illegible] avoit une grace particuliere
[illegible] à tout ce qu'il faiſoit; &
[illegible] operation habitoit ſur ſes le-
[illegible] Comique. Sa façon de vivre
[illegible] gre & paiſible, & ſi quelque choſe
[illegible] ſolite, c'estoit la mort ou la ma-
[illegible] Car il croyoit qu'il n'y avoit
[illegible] grand treſor que l'amitié. Auſſi
[illegible] pour ennemis, & ſe pouvoit dire
[illegible] tout le monde; car il ne refuſoit
[illegible] perſonne, & croyoit que dés-là
[illegible] homme, on avoit droit de luy de-
[illegible] plaire. Mais il y en avoit dont il
[illegible] exercice & la compagnie, ſuivant
[illegible] ce que nous font la coûtume, l'eſperan-
[illegible] ce quelque profit. Tous les Athe-
[illegible] niens que peuvent l'avoient en ſingulie-
[illegible] ration, & ils n'en faiſoient pas moins
[illegible] des principaux de la République. Il ne
[illegible] laiſſa pas choquer pluſieurs d'abord par ſa
[illegible] façon de vivre, & eut des accu-
[illegible] ſateurs qui le reprocherent, comme à Socrate,
[illegible] de ne point aux Temples ni aux ſa-
[illegible] crifices; s'eſtoit point fait initier aux
[illegible] Eleuſines. Mais il ſe preſenta hardiment
[illegible] pour ſe defendre, en l'eſtat d'un hõme
[illegible] qui ſçait & ſçait, ondit tantoſt fort douce-
[illegible] ment & plus raidement que la coûtume.
[illegible] Car il dit d'abord, qu'il ſe preſentoit *Veſtu d*
[illegible] un manteau de fleurs ſur la teſte, comme on *blanc*
[illegible] fait aux victimes, afin qu'on le pût ſacrifier ſi *couron*
[illegible] on avoit envie. Et ſur ce qu'on luy repro-
[illegible] choit qu'il ne ſacrifioit point à Minerve, il dit
[illegible] qu'il ne croyoit pas qu'elle eût beſoin
[illegible] de ſacrifices. Quant aux myſteres d'Eleuſine,

Vn

à leur devoir. Car il avoit une grace particuliere à tout ce qu'il disoit à tout ce qu'il faisoit ; & l'on eust dit que la persuasion habitoit sur ses lévres, comme dit le Comique. Sa façon de vivre estoit douce, gaye & paisible, & si quelque chose troubloit sa tranquilité, c'estoit la mort ou la maladie de ses amis. Car il croyoit qu'il n'y avoit point de plus grand tresor que l'amitié. Aussi n'avoit-il point d'ennemis, & se pouvoit dire plûtost amy de tout le monde ; car il ne refusoit son secours à personne, & croyoit que dés-là qu'on estoit homme, on avoit droit de luy demander son assistance. Mais il y en avoit dont il aymoit plus l'entretien & la compagnie, fuyant sur tout ceux qui nous font la cour, sur l'esperance d'en tirer quelque profit. Tous les Atheniens tât grands que petits l'avoient en singuliere veneration, & ils n'en faisoient pas moins d'estat que des principaux de la Republique. Il ne laissa pas d'en choquer plusieurs d'abord par sa façon libre de parler & de vivre, & eut des accusateurs qui luy reprocherent, comme à Socrate, qu'on ne le voyoit point aux Temples ni aux sacrifices, & qu'il ne s'estoit point fait initier aux mysteres d'Eleusine. Mais il se presenta hardimẽt en public pour se deffendre, en l'estat d'un hõme qui ne craint rien, & répondit tantost fort doucement & tantost plus rudement que sa coûtume ne portoit. Car il dit d'abord, qu'il se presentoit avec un chapeau de fleurs sur la teste, comme on met aux victimes, afin qu'on le pût sacrifier si l'on en avoit envie. Et sur ce qu'on luy reprochoit qu'il ne sacrifioit point à Minerve, il dit que c'est qu'il ne croyoit pas qu'elle eût besoin de ses sacrifices. Quant aux mysteres d'Eleusine,

Vestu de blanc & couronné.

qu'il n'avoit pas desiré de les sçavoir, parce qu'il n'eut jamais pû empescher de les publier, soit qu'ils fussent bons ou mauvais, pour y encourager ou en detourner les autres. Cela appaisa le peuple, & luy fit jetter les pierres qu'il avoit amassées pour le lapider. Je veux mettre icy tout d'un tẽps les bons mots qu'il nous a laissez, & ses réponses promptes & aiguës. Fauorinus ayant appris qu'il se mocquoit de ses discours trop polis & trop recherchez pour un Philosophe, le vint trouver & luy demanda, qui c'estoit qui se mocquoit de luy? Un homme, répondit-il, qui a l'oreille assez delicate, & qui n'est pas facile à surprendre. Un autre luy ayant demãdé en vertu dequoy il s'estoit porté à la Philosophie: En vertu, dit-il, de ce que ie suis né hõme. Un autre fois interrogé quelle Secte il embrassoit de toute la Philosophie? Qui t'a dit, répondit-il, que ie suis Philosophe; & se retira en soûriant. Et comme l'autre luy eut demãdé dequoy il rioit. Ie ris, dit-il, de ce que tu juges les Philosophes à la barbe, toy qui n'en as point; car c'estoit un jeune homme à qui il parloit. Un Rheteur assez illustre ayant dit un jour en une harangue, qu'il avoit passé par toutes les Sectes; mais il vaut mieux rapporter ses paroles, *Si Aristote m'appelle au Lycée, j'iray; si Platon à l'Academie, ie le suivray si Zenõ au Pécile, j'y demeureray. si Pythagore me veut, ie me tairay.* Il s'écria, Pythagore t'appelle, Un jeune Seigneur Macedonien assez beau garçon, luy ayant proposé un argument sophistique pour se mocquer de luy, il luy répondis par un équivoque qui taxoit sa reputation? dequoy l'autre s'estant mis en colere, & luy ayant dit qu'il luy montreroit bien qu'il estoit homme; Tu l'és donc, dit-il? Com-

[illegible] d'un Athlete qui portoit le [illegible]
[illegible]eur, pour avoir remporté le prix
[illegible] Olympiques, il receut de luy un coup de
[illegible]a teste, & comme on luy crioit qu'il al-
[illegible]t se reconsoler. Non dit-il, mais le Me-
[illegible]t pour se promenant il trouva un an-
[illegible]au, il y avoit un cachet, & fit publier
[illegible]connoistre à celuy qui l'avoit perdu, en luy
[illegible]ant rendoit la pierre & l'empreinte.
[illegible]un beau garçon l'estant venu voir,
[illegible]estoit luy, tans en donner les mar-
[illegible], luy dit-il, ton amour ne
[illegible]. Comme un Senateur Romain luy
[illegible] qui estoit fort beau, mais effemi-
[illegible]dit-il, & digne de toy, mais il
[illegible]ere. Il appelloit un Cynique qui
[illegible]peau d'Ours, Arrestas au lieu de
[illegible]ton tõ. Quelqu'un luy demãdant en
[illegible]la felicité, A estre libre, répondit-
[illegible]me on luy eut repartu qu'il y en avoit
[illegible]esclaves; I appelle libre, repliqua-
[illegible]qui n'est couché ni d'esperance ni de
[illegible]Comment cela se peut il faire, dit-on?
[illegible]a répliqua-t'il, car si l'on considere
[illegible]choses du monde, on trouvera qu'elles
[illegible]gnes ni de l'un ni de l'autre. Le Philo-
[illegible]ans qu'on nommoit Protée, le blã-
[illegible]qu'il rioit trop; & luy reprochant qu'il
[illegible]pas le Cynique. Ni toy l'homme dit-il,
[illegible] Philosophe se mettoit en peine de
[illegible]Antipodes, il se prit par la main & le
[illegible] un puits, & luy montrant son ombre
[illegible]? N'est-ce pas comme cela, luy dit-il,
[illegible]ons les Antipodes? Un imposteur se van-
[illegible]sçavoir un secret pour avoir tout ce qu'il

me il se mocquoit d'un Athleté qui portoit l'habit de vainqueur, pour avoir remporté le prix aux jeux Olympiques, il receut de luy un coup de pierre à la teste; & comme on luy crioit qu'il allast trouver le Preconsul: Non dit-il, mais le Medecin. Un jour en se promenant il trouva un anneau d'or où il y avoit un cachet, & fit publier qu'il le rendroit à celuy qui l'avoit perdu, en luy disant qu'elle estoit la pierre & l'empreinte. Mais la dessus un beau garçon l'estant venu voir, & disant que c'étoit luy, sans en donner les marques: Garde bien, luy dit-il, ton anneau; car tu ne l'as pas perdu. Comme un Senateur Romain luy montroit son fils qui étoit fort beau, mais efféminé. Il est fort beau, dit-il, & digne de toy, mais il ressemble à sa mere. Il appelloit un Cynique qui alloit vestu d'une peau d'Ours, Arcesias au lieu de l'appeler par son nō. Quelqu'un luy demādant en quoy consistoit la felicité, A estre libre, répondit-il. Et comme on luy eut reparty qu'il y en avoit plusieurs qui l'estoient; I'appelle libre, repliqua-t'il, celuy qui n'est touché ni d'esperance ni de crainte. Comment cela se peut il faire, dit-on? Il est bien aisé, ajousta-t'il, car si l'on considere de prés les choses du mōde, on trouvera qu'elles ne sont dignes ni de l'un ni de l'autre. Le Philosophe Peregrinus qu'on nommoit Protée, le blâmant de ce qu'il rioit trop; & luy reprochant qu'il ne faisoit pas le Cynique, Ni toy l'homme dit-il. Comme un Philosophe se mettoit en peine de prouver les Antipodes, il le prit par la main & le mena à un puits, où luy montrant son ombre renversée? N'est-ce pas comme cela, luy dit-il, que tu crois les Antipodes? Un imposteur se vantant de sçavoir un secret pour avoir tout ce qu'il

Ou, affi-cher.

C'est qu'Arcesias signifie un Ours.

vouloit, il le mena chez un boulanger, & tirant une piece d'argent, prit un pain & dit, Voila tout mon secret. Herodote ce celebre Rhecteur pleurant son fils, qui estoit mort avant l'âge, & ne voulant point recevoir de consolation, il luy vint dire qu'il luy en apportoit des nouvelles de l'autre monde; & comme il luy eut demandé ce que c'estoit. Que tu l'ailles trouver, dit-il. Un autre se tenant renfermé pour le mesme sujet, il luy dit qu'il estoit Magicien, & qu'il luy rendroit son fils, pourveu qu'il luy peust nommer trois hommes de son âge, qui neussent jamais pleuré personne. Et comme il n'en pouvoit trouver. Ne te plains donc pas, dit-il de ce qui t'est commun avec tout le reste du monde. Il se mocquoit de ceux qui affectent des mots anciens, & dit à quelqu'un qui luy parloit de la sorte : N'as-tu point de hôte de me parler le langage d'Agamemnon, tandis que ie te parle celuy d'a present? Comme un de ses amis luy disoit, Alons au Temple d'Esculape prier pour la santé de mon fils : Penses-tu qu'il soit sourd, dit-il, & qu'il ne nous entende pas bien d'icy? Voyant un jour disputer deux Philosophes, qui ne disoient rien à propos : Ne diriez-vous pas, dit-il, qu'ils sont tous deux sourds, ou que l'on parle une langue que l'autre n'entend point? Agathoclés le Peripateticien, se vantant d'estre le premier & le seul Dialecticien de son temps? Si tu és le premier, dit-il, tu n'és pas le seul? & si tu és le seul, tu n'és pas le premier. Quelqu'un voyant faire & dire beaucoup d'extravagances au Consulaire Cethegus, qui alloit estre Lieutenant de son pere en Asie, s'écria que c'étoit un grand monstre : Ouy bien un monstre, dit-il, mais non pas grand. Comme il vit partir

[illegible] Apollonius avec ses disciples, pour [illegible] prendre du Prince, il dit, que c'estoit [illegible] avec les Argonautes. Quelqu'un luy demã- [illegible] n'estoit pas immortelle : Ouy, dit- [illegible] Herode le Rhecteur qui disoit les plus [illegible] choses du monde, & faisoit cent extrava- [illegible] mort de son fils, que Platon avoit fi- [illegible] à l'homme plusieurs ames, parce [illegible] impossible, s'il n'en eust eu qu'une, [illegible] faire & dire tant de choses si contrai- [illegible] la hardiesse de demander pourquoy ils [illegible] pourquoy ils vouloient exclure les [illegible] leurs mysteres, veu qu'Eumolpe qui [illegible] estoit Barbare luy-même. Com- [illegible] s'embarquer durant l'Hyver, un ce- [illegible] dit qu'il serviroit de pasture aux [illegible] Aussi n'en ont-ils servy, dit-il. Un jour [illegible] déclamateur à qui il disoit qu'il se [illegible] ayant répondu qu'il déclamoit [illegible] en son particulier, C'est que tu [illegible] devant un sot, ajouta-t'il. Voyant un [illegible] prendre de l'argent pour dire la bõne- [illegible] Si tu peux changer, dit-il, l'ordre des [illegible] on ne te scauroit trop donner; sinon, [illegible] scauroit donner trop peu. Quelqu'un [illegible] contre un pieu fiché en terre, selon [illegible] des Romains, luy demanda s'il ne [illegible] pas bien? Fort bien, dit il, parce que tu [illegible] pieux pour ennemy. Il n'estoit pas [illegible] prompt à se demesler sur le champ, des [illegible] obscures & douteuses. Car cõme quel- [illegible] eut demãdé si l'on bruloit mille livres [illegible] combien il y auroit de livres de fumée; il [illegible] dit-il, que peser les cendres, la fumée pe

le Philosophe Apollonius avec ses disciples, pour aller estre precepteur du Prince, il dit, que c'étoit Iason avec ses Argonautes. Quelqu'un luy demãdant si l'ame n'estoit pas immortelle ? Ouy, dit-il, comme tout le reste. Il avoit coûtume de dire, parlant d'Herode le Rhecteur qui disoit les plus belles choses du monde, & faisoit cent extravagances pour la mort de son fils, que Platon avoit raison de dõner à l'homme plusieurs ames, parce qu'il estoit impossible, s'il n'en eust eu qu'une, de pouvoir faire & dire tant de choses si contraires. Il eut la hardiesse de demander publiquemẽt aux Atheniens, pourquoy ils vouloiẽt exclure les Barbares de leurs mysteres, veu qu'Eumolpe qui les avoit instituez, étoit Barbare luy-même. Comme il vouloit s'embarquer durant l'Hyver, un de ses amis luy dit qu'il serviroit de pasture aux poissons. Aussi m'en ont-ils servy, dit-il. Un iour un mauvais déclamateur à qui il disoit qu'il se devoit exercer, luy ayant répõdu qu'il déclamoit tous les iours en son particulier, C'est que tu déclames devant un sot, ajousta-t'il. Voyant un Devin qui prenoit de l'argent pour dire la bõne-avanture ? Si tu peux changer, dit-il, l'ordre des Destins, on ne te sçauroit trop donner ; sinon, l'on ne te sçauroit donner trop peu. Quelqu'un s'escrimant contre un pieu fiché en terre, selon la coûtume des Romains, luy demanda s'il ne faisoit pas bien ? Fort bien, dit il, parce que tu n'as qu'un pieux pour ennemy. Il n'estoit pas moins prompt à se demeler sur le champ, des questions obscures & douteuses. Car cõme quelqu'un luy eut demãdé si l'on bruslioit mille livres de bois, combien il y auroit de livres de fumée ; Il ne faut, dit-il, que peser les cendres, la fumée pe-

Ou ses fils ?

tera le reste. Un Grec qui parloit fort mal sa langue, luy ayant dit que l'Empereur l'avoit fait citoyen Romain; l'aymerois mieux, dit-il, qu'il t'eust fait citoyen d'Athenes. Il dit à un Senateur qui se glorifioit de sa pourpre, qu'une beste avoit porté son habit devant luy. Estant dans le bain, comme il apprehendoit de mettre le pié dãs une cuvette d'eau chaude, & que quelqu'un s'en rioit, Il ne s'agit pas icy, dit il, de mourir pour sa Patrie. Comme quelqu'un luy demandoit ce qu'il croyoit de l'autre monde; Atten que i'y aye esté, dit-il, pour t'en dire des nouvelles. Un Poëte impertinent s'estant fait à soy-mesme son Epitaphe, qui portoit que la terre avoit le corps, mais que l'esprit s'estoit envolé dãs le Ciel; Ie voudrois qu'il y fût deja, dit-il. Comme il s'appuyoit sur un baston pour la debilité de son âge, quelqu'un luy demãda ce qu'il avoit, C'est, dit-il, que Cerbere m'a mordu. Voyant un Lacedemonien en colere qui batoit son valet; Ceste, dit-il de te rendre semblable à luy. Une laideron nommé Danaé, ayant un procez, & solicitant les Juges pour tâcher de les corrompre; Accommode-toy, luy dit-il, avec ta partie, car tu n'és pas Danaé fille d'Acrise. Il en vouloit particulierement à ceux qui philosophoient par vanité, & comme un Cynique crioit qu'il étoit disciple d'Antisthene, de Cratés & de Diogene; Non pas, dit il, mais d'Hyperide. Voyant des luteurs qui s'entremordoient, au lieu de se battre legitimement; Ce n'est pas sans cause, dit-il, que les Poëtes vous appellent des lions. Un Proconsul voulant châtier un Cynique qui le blâmoit de trop de delicatesse, parce qu'il se faisoit arracher le poil de tout le corps, luy pardonna à la fin à sa priere. Mais que

[illegible] s'il y retourne. Q[illegible]
[illegible] poil comme a toy par ou
[illegible] gouverne le Proconsul que le
[illegible] d'Achaïe. Il répondit à un Gouver-
[illegible] Province, qui parloit beaucoup sans l'é-
[illegible] & un demandoit ce qu'il faloit faire pour
[illegible] ter et la Charge; Parler peu, dit-il,
[illegible]. A quelcun qui trouvoit mau-
[illegible] manger du miel, comme un mets
[illegible] pour un Philosophe; Peut-être, dit-il,
[illegible] Nature l'a fait pour des sots. Ayant
[illegible] une Statuë de cuivre, qui n'avoit
[illegible]. La fortune, dit il, a rendu à Cyne-
[illegible] ce que luy avoient dénié les Athe-
[illegible] en Philosophe boiteux le promet. [illegible]
[illegible] Lycée; Il n'y a rien de plus ridicule, [illegible]
[illegible] boiteux Peripatecien. Epictete [illegible]
[illegible] de se marier, & disant que cela [illegible]
[illegible] contraire à la profession d'un Philo-
[illegible]-moy, luy dit-il, une de tes filles en
[illegible] dit à un méchant homme qui con-
[illegible] Philosophe & parloit toujours des
[illegible], Qu'il en estoit digne. Comme les
[illegible] devroient de dresser un Amphi-
[illegible] les combats des Gladiateurs; ainsi
[illegible] fait à Corinthe. Il faut auparavant,
[illegible] l'Autel de la misericorde. Ceux
[illegible] voulant dresser une Statuë; Ne le
[illegible], dit-il, de peur de condamner vos
[illegible], qui n'en ont point dressé. Socrate
[illegible]. Ie luy avois dire une fois à un lu-
[illegible] les Loix estoient inutiles, parce que
[illegible] bien n'en avoient que faire, & que les
[illegible] n'en devroient pas plus gens de bien.
[illegible] toujours à la bouche ce mot d'Homere,

veux-tu, dit-il, que ie luy faſſe s'il y retourne? Que tu luy arraches, dit-il, le poil comme à toy; par où il reprenoit plus aigrement le Proconſul que le Cynique n'avoit fait. Il répondit à un Gouverneur de Province, qui parloit beaucoup ſans l'écouter, & luy demandoit ce qu'il faloit faire pour ſe bien acquiter de ſa Charge; Parler peu, dit-il, & écouter tout. A quelqu'un qui trouvoit mauvais qu'il mangeaſt du miel, comme un mets trop délicieux pour un Philoſophe; Penſes tu, dit-il, que la Nature l'ait fait pour des ſots, Ayant veu au Pecile une ſtatuë de cuivre, qui n'avoit qu'une main; La fortune, dit-il, a rendu à Cynegire l'honneur que luy avoient dénié les Atheniens. Comme un Philoſophe boiteux ſe promenoit dans la Lycée; Il n'y a rien de plus ridicule, dit-il, qu'un boiteux Peripateticien. Epictete luy conſeillant de ſe marier, & diſant que cela n'eſtoit pas contraire à la profeſſion d'un Philoſophe; Donne-moy, luy dit-il, une de tes filles en mariage. Il dit à un méchant homme qui contrefaiſoit le Philoſophe & parloit toûjours des categories, Qu'il en eſtoit digne. Comme les Atheniens deliberoient de dreſſer un Amphitheatre pour les combats des Gladiateurs, ainſi qu'on avoit fait à Corinthe, Il faut auparavant, dit-il, abattre l'Autel de la miſericorde. Ceux d'Elide luy voulant dreſſer une ſtatuë; Ne le faites pas, dit-il, de peur de condamner vos Anceſtres, qui n'en ont point dreſſé à Socrate ni à Diogene. Ie luy ay ouï dire une fois à un Iuriſconſulte, que les Loix eſtoiét inutiles, parce que les gens de bien n'en avoient que faire, & que les méchans n'en devenoient pas plus gens de bien. Il avoit toûjours à la bouche ce mot d'Homere,

Voyez les Remarques. C'eſt à dire ne ſe prenant.

C'eſt qu'il n'eſtoit pas marié.

Categorie ſignifie en Grec accuſation & reprehenſion.

Ou, de donner des combats de Gladiateurs, à l'exemple des Corinthiens.

Qu'un lâche & un vaillant meurent l'un comme l'autre.

Qu'un sot & un habile-homme meurẽt tous deux d'une meſme mort, & diſoit que Therſite dans ſes harangues ſembloit un Philoſophe Cynique. Comme on luy demandoit ceux qu'il eſtimoit le plus de tous les Philoſophes; Il dit qu'il les eſtimoit tous; mais qu'il reveroit Socrate, admiroit Diogene, & aimoit Ariſtipe. Il veſcut prés de cent ans, n'eſtans iamais triſte ni malade, & ſervant ſes amis quãd ils avoient beſoin de luy, ſans leur eſtre à charge, ny faire tort à perſonne. Les Atheniens & toute la Grece l'avoient en ſi grãde eſtime, que les Magiſtrats ſe levoient lors qu'il paſſoit, & chacun ſe taiſoit quand il venoit à parler. Comme il fut devenu fort vieil, il logeoit où il ſe trouvoit, & on l'eſtimoit à bon-heur, comme ſi l'on euſt receu un Dieu. Les Boulangeres meſme s'entrebattoient à qui luy donneroit du pain; & les enfãs luy preſentoient de leurs fruits, & l'appelloient leur pere. Un jour qu'il s'eſtoit fait une émute dans l'aſſemblée du peuple, tout le monde s'arreſta quand il parut; ce que voyant, il ſe retira ſans rien dire, parce qu'il avoit fait ce qu'il deſiroit. Comme il vit qu'il ne pouvoit plus ſuffire à ſoy-meſme, il dit à ceux qui eſtoiẽt preſens, ce que le Heraut crie aprés les jeux: *On ſe peut retirer, le ſpectacle eſt achevé*, & mourut faute de manger, ſans rien perdre de ſa gayeté ordinaire. Quelqu'un luy ayant demandé, s'il ne vouloit rien ordonner touchant ſa ſepulture; Si perſonne ne m'enſevelit, dit-il, la pourriture m'enſevelira: Mais quoy répondit-on, te laiſſeras-tu manger aux chiens & aux oiſeaux; Ie ſeray pour le moins, dit-il, vtile à quelque choſe aprés ma mort. Les Atheniens luy firent des funerailles publiques avec grand appareil: Tout le

& les Philoſophes le por-
reverer comme une choſe
ſ'aſſeoit. Voila ce
Grand homme, pour faire
connoiſſion de la gloire.

LES AMOURS.

DIALOGUE.

ET DE THROMISTE.

conſiſte principalement en deux
En l'une on ſoûtient l'amour
& en l'autre celuy des garçons:
l'amour honneſte, ſelon la doctrine
Toutesfois, l'Autheur tâche
ſous ce pretexte d'introduire
mais l'autre opinion y eſt ſi
que celle ne peut corrompre per-
il a plû à faire voir que ce vice
la paſſion pour ſe defendre. Car
raiſons en ſont chimeriques, &
l'amitié avec l'amour, & le vice

TU m'as tout réjoüi, Lheomneſte, par tes diſcours amoureux. Car mon eſprit ne peut eſtre touſiours tendu, ſans quelque relâche, & ie n'en voy point de plus propre que celuy-là. S'il te ſouvient donc

monde voulut y assister, & les Philosophes le porterent eux-mêmes sur leurs épaules. Il fut long-temps regretté, jusqu'à reverer comme une chose sacrée, la pierre sur laquelle il s'asseoit. Voilà ce que j'avois à dire de ce Grand homme, pour faire voir comme un échantillon de sa gloire.

LES AMOURS.

DIALOGUE.

DE LYCINUS ET DE THEOMNESTE.

Ce Dialogue consiste principalement en deux Harangues ; En l'une on soûtient l'amour des femmes ; & en l'autre celuy des garçons : mais c'est l'amour honneste, selon la doctrine des Platoniciens. Toutesfois, l'Auteur tâche malicieusement, sous ce pretexte d'introduire le sale amour ; mais l'autre opinion y est si bien deffenduë, que cela ne peut corrompre personne ; & sert plûtost à faire voir que ce vice n'a que la passion pour se deffendre. Car toutes les raisons en sont chimeriques, & confondent l'amitié avec l'amour, & le vice avec la vertu.

LYCINUS. TU m'as tout réjoüi, Theomneste, par tes discours amoureux. Car comme l'esprit ne peut estre toûjours tendu, ni occupé à des choses serieuses, j'avois besoin de quelque relâche, & ie n'en voy point de plus agreable que celuy-là. S'il te souvient donc

encore de quelques-unes de tes aventures, ie te conjure par la Mer des Amours, de m'en faire part, puis que nous chomons aujourd'huy la feste d'Hercule, qui est un Dieu amoureux aussi-bien que vaillant.

THEOMNESTE. Tu conterois plûtost, Lycinus, les flots de la mer, & les petits flocons de neige, qui tombent en Hyver sur les campagnes, que le nombre de mes amours; Et l'on diroit que Cupidon a lancé sur moy tous ces dars; car ie passe toujours d'amour en amour, & j'en ay fait un nouveau avant que d'estre défait du premier; ou plûtost d'un seul il en renaist plusieurs, comme des testes de l'Hydre, sans qu'Iolas mesme me pût soulager. Aussi le feu qu'on r'allume incessamment ne s'éteignit jamais; & il semble que l'amour est comme une abeille dans mes veux, qui cherche par tout les beautez, sans en estre jamais rassasié. Je doute quelquefois si ce n'est point un effet du courroux des Dieux, & si ie n'ay point offensé Venus & Cupidon, comme ces illustres coupables qui ont ressenty leur fureur.

LYCINUS. Quoy! Theomneste se fâcheroit d'estre né homme, & d'aimer ce qui est beau, & il cherchoit des remedes pour se guerir d'une maladie si agreable! Tu devrois plûtost benir le Ciel, de ce qu'il ne t'a point destiné comme les autres à l'exercice penible des Armes ou de l'Agriculture, ni à un sale & indigne trafic, & aux inquietudes du Marchand & du Pilote, mais à une vie delicieuse, dont les tourmens mesmes sont doux, & où l'on passe continuellemẽt de l'amour à la joüissance, & de la joüissance à l'amour, sans aucune interruption de plaisir ni de delices; puis qu'il y en a mesmes dans les desirs & les esperan-

[illegible] que ie me faillois ce long recit, ie [illegible] veux dis la volupté, & le ton de [illegible] étranger, ce qui me faillois assez con- [illegible] que tu n'avois pas seulement aymé ces [illegible] me tu en aimois encore le souvenir. [illegible] dont quelque particularité à conter, [illegible] de ces longues & agreables er- [illegible] ici un sacrifice à Hercule, pour [illegible] accompli, & celebrer pieine-

[illegible]STE. C'est un Dieu carnassier, Lyci- [illegible] aime pas les sacrifices qui ne fument [illegible] puis que tu veux solemniser cette [illegible] discours amoureux, mettons fin aux [illegible] commencé de trop bonne heure, [illegible] reveillé sur le point du jour; & ti- [illegible] de ses exercices ordinaires, fay-luy [illegible] gayement la journée à l'honneur du [illegible] prononce hardiment lequel te plaist le [illegible] pour des femmes ou de celuy des gar- [illegible] comme tu n'es engagé ni à l'un ni à [illegible] en peux beaucoup mieux juger que [illegible] piqué sur le jeu, & qui aime éper- [illegible] ce qui est beau.

[illegible]NUS. Penses-tu que ce discours n'ait [illegible]eux: Ce n'est pas mon avis; & il me [illegible] encore d'une dispute que j'oüis il n'y a [illegible] temps sur ce sujet, où ie vis combattre [illegible] champions avec tant de force & d'adresse, [illegible] soutint quelque temps qui remporteroit [illegible] Si tu veux ie te feray le recit de leur [illegible] & de leur passion, mais chacun avoit la [illegible] particuliere, & condamnoit celle de son [illegible]

ces. Tandis que tu me faisoiois ce long recit, ie voyois nager tes yeux dãs la volupté, & le ton de ta voix se changer ; ce qui me faisoit assez connoistre que tu n'avois pas seulement aymé ces choses, que tu en aimois encore le souvenir. S'il te reste donc quelque particularité à conter, comme à Ulysse de tes longues & agreables erreurs, fais-en icy un sacrifice à Hercule, pour rendre son service accomply, & celebrer pleinement sa feste.

THEOMNESTE. C'est un Dieu carnassier, Lycinus ; qui n'ayme pas les sacrifices qui ne fument point ; mais puis que tu veux solemnifer cette feste par des discours amoureux, mettons fin aux miens qui ont commencé de trop bonne heure, & qui t'ont reveillé sur le point du jour ; & tirant ta muse de ses exercices ordinaires, fay-luy achever gayement la journée à l'honneur du Dieu, & prononce hardiment lequel te plaist le plus de l'amour des femmes ou de celuy des garçons: car comme tu n'és engagé ni à l'un ni à l'autre, tu en peux beaucoup mieux juger que moy qui suis piqué sur le jeu, & qui aime éperdûment tout ce qui est beau.

LYCINUS. Penses-tu que ce discours n'ait rien de serieux ? Ce n'est pas mon avis ; & il me souvient encore d'une dispute que j'oüis il n'y a pas long-temps sur ce sujet, où ie vis combattre deux champions avec tant de force & d'adresse, que ie doutay quelque temps qui remporteroit la victoire; & si tu veux ie te feray le recit de leur combat. Ils n'estoient pas comme toy engagez dans l'une & l'autre passion, mais chacun avoit la sienne particuliere, & condamnoit celle de son voisin.

Cela sera expliqué plus bas.

THEOMNESTE, Que ie serois heureux d'entendre une si agreable dispute ! Je vais m'asseoir vis à vis de toy, & ne me leveray point que tu n'ayes achevé.

LICINUS. Comme j'avois dessein de naviger en Italie, ie m'embarquay sur un brigantin, où ie fus conduit par une troupe de gens de Lettres, qui ne me quittoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous avions euë ensemble. Lors que i'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, ie montay sur mer, & m'assis prés du Pilote. Mon dessein n'est pas de conter par le menu toutes les avantures nostre navigation ; mais aprés avoir rasé la coste de Cilicie & de Pamphilie, d'une viteſſe incroyable, à l'aide des vens & des rames, & traversé, avec difficulté, les Isles de Quelidoniennes, heureuses bornes de l'ancienne Grece ; nous entrâmes dans la mer Lycie, & abordâmes à toutes ses villes, qui n'ont plus rien de leur ancienne felicité. Nous tâchions donc d'adoucir par divers contes l'ennuy de nostre voyage ; & lors que nous fûmes arrivez à Rhodes, nous resolûmes d'y sejourner, pour nous remettre du travail de la mer ; si bien que les Matelots tirant à sec leur navire, dresserent leurs petites Cabanes sur le rivage. Pour moy, ie m'acheminay tout doucement au logis qui m'estoit preparé vis-à-vis du Temple de Bachus, & en passant ie contemplois avec plaisir les beautez d'une ville qui a quelque chose de celles du Soleil, à qui elle est consacrée. Comme ie me promenois sous le portique de ce Temple, & considerois tout à loisir ses diverses peintures, me remettant dans l'esprit avec joye les Fables anciennes, que quelqu'un de ceux qui

[illegible] m'interpretoient, lors qu'[illegible]
[illegible] cache, Il m'arriva au lor-
[illegible] grands plaisirs qui puisse ar-
[illegible] estranger, qui est de rencontrer
[illegible] de connoissance. Car ie trouvay
[illegible] amis, que tu as veus souvent
[illegible] Carictes de Corinthe, qui
[illegible] poigne & ajuste pour plaire
[illegible] Athenien Callistratus, beaucoup
[illegible] celuy qui a en vûë l'amour
[illegible] faire des imprecation con-
[illegible] il abhorre les femmes. Du
[illegible] & sçavant dans les affaires.
[illegible] les autres exercices, pour
[illegible] mon avis, la passion. D'auſſi loin
[illegible] ils coururent m'embrasser, &
[illegible] selon la coûtume, de pren-
[illegible] Je m'en deffendis le mieux que
[illegible] pour les mettre d'accord, ie leur dis
[illegible] qu'ensuite j'irois chez eux, parce
[illegible] à Rhodes trois ou quatre
[illegible] le premier jour, Calli-
[illegible] & Carictes le troisiéme.
[illegible] en la maison de chacun des preuves
[illegible] Car l'Athenien n'avoit chez luy
[illegible] garçons ; & si-tost qu'ils devenoient
[illegible] il les envoyoit en ses terres pour
[illegible] son bien. Mais Carictes n'estoit
[illegible] par des femmes, & l'on voyoit à peine
[illegible] un homme, si ce n'estoit quelque
[illegible] quelque vieux Cuisinier, qui ne pou-
[illegible] sonner de jalousie. Cependant il y avoit
[illegible] entr'eux quelque different sur ce sujet,
[illegible] avoit aller de peine à appaiser. Comme ie

estoient presens m'interpretoient, lors qu'il y avoit quelque mystere caché, Il m'arriva au sortir de là un des plus grands plaisirs qui puisse arriver en un païs étranger, qui est de rencontrer quelque personne de cõnoissance. Car ie trouvay deux de mes anciens amis, que tu as veus souvẽt icy avec moy, le beau Cariclés de Corinthe, qui est toûjours si bien peigné & ajusté pour plaire aux Dames; & l'Athénien Callicraditas, beaucoup moins coquet, cõme celuy qui a en teste l'amour des garçons, iusqu'à faire des imprecation contre Promethée, tant il abhorre les femmes. Du reste, grand Advocat & sçavant dans les affaires. mais qui aime la lute & les autres exercices, pour contenter, à mon avis, sa passion. D'auſſi loin qu'ils me virent, ils coururent m'embrasser, & me prirent chacun, selon la coûtume, de prendre leur logis. Je m'en deffendis le mieux que ie pus; & pour les mettre d'accord, ie leur dis qu'ils viendroient tous deux ce jour-là manger chez moy, & qu'ensuite j'irois chez eux, parce que ie voulois estre à Rhodes trois ou quatre jours. Je fis donc l'hoste le premier jour, Callicratidas celuy d'aprés, & Cariclés le troisiéme. Je remarquay en la maison de chacun des preuves de leur passion. Car l'Athenien n'avoit chez luy que de beaux garçons; & si-tost qu'ils devenoient grands & barbus, il les envoyoit en ses terres pour administrer son bien. Mais Cariclés n'estoit servy que par des femmes, & l'on voyoit à peine chez luy un homme, si ce n'estoit quelque enfant ou quelque vieux Cuisinier, qui ne pouvoit donner de jalousie. Cependant il y avoit toûjours entr'eux quelque different sur ce sujet, que j'avois assez de peine à appaiser. Comme ie

leur eus dit mon dessein, ils voulurent estre de la partie, ayant envie de voir l'Italie aussi bien que moy; & lors que nous fûmes arrivez à Cnide, nous resolûmes d'y décendre pour voir le Tẽple & la Venus de Praxitéle, avec les autres raretez du païs. Nous y abordâmes doucement & sans peine, cõme si la Deesse même eût conduit nôtre vaisseau. Les autres en arrivant, eurent soin de se pourvoir de ce qu'il estoit necessaire : *mais pour* nous, nous courûmes toute la ville, riant de la licence du peuple; qui estoit grande comme dans un lieu consacré à Venus. Aprés avoir veu le Portique de Sostrate, & les autres curiositez de la ville, nous vînmes au Temple de la Deesse, Cariclés, & moy fort gayement; mais Callicratidas à regret; & l'on voyoit bien qu'il eut preferé le Cupidon de Tespie, à la Venus de Cnide. Dés que nous fûmes à l'entrée du Temple nous vîmes des marques de la presence de la Déesse. Car la partie du parvis qui est découverte, au lieu d'estre pavée à l'ordinaire, estoit remplie d'arbres fruitiers, qu'on voyoit tout chargez de fruits, parmy lesquels estoient entremeslez quelques platanes & quelques cyprés pour avoir de l'*ombre*. Là fleurissoit le myrte, consacré à la Deesse, & le laurier mesme, quoy que son ennemy. Chaque arbre estoit entortillé de lierre, ou de pampres chargez de raisins, qui faisoient un bel ombrage; outre que Bachus & Venus s'accordent fort bien ensemble, & font un mélange tres-agreable. Sous ces arbres estoient dressées des tentes pour le peuple (car on y voyoit peu d'honnestes gens) sous lesquelles plusieurs se réjoüissoient, & prenoient des plaisirs cõformes au lieu. Aprés avoir admiré toutes ses merveilles, nous

Temple, où brilloit un mi[illegible]
[illegible], qui couvroit à demy les [illegible]
[illegible] personne qui [illegible]. Elle
[illegible] depuis les pieds jusqu'à la teste;
[illegible] eut ombré ce qu'elle estoit, el-
[illegible] main ce qu'il falloit que Venus
[illegible] cacher. Du reste, l'industrie de
[illegible] avoit sceu de surmõter la matiere, si
[illegible] marbre exprimoit les traits
[illegible] beau corps. A ce spectacle
[illegible] comme hors de soy. O Mars, mil-
[illegible] avoit eue! Aprés couche avec
[illegible] plus estroit, liez avec elle par des
[illegible] pouvoient rompre. Et la dessus
[illegible] coule plus qu'il pust pour
[illegible] Callicratidas demeuroit froid
[illegible] comme le Sacristain nous eut fait
[illegible] sa fausse-porte, qui estoit de l'au-
[illegible] pour voir la statuë de toutes parts, il
[illegible] fort que Cariclés; Dieux! que ces
[illegible] bien tournées! ces flancs charnus!
[illegible] trop gros ni trop petit! ces cuisses
[illegible] proportionnées avec la jambe! Tel
[illegible] Ganimede verse le Nectar à Jupiter.
[illegible] moy, je ne voudrois pas prendre le
[illegible] main d'Hebé. A ces mots qu'il prononça
[illegible] fureur, Cariclés demeura tout immo-
[illegible] fit couler des larmes, soit de compas-
[illegible] pitié. En suite ayant apperçû quelque
[illegible] oreille de la Deesse qui paroissoit d'au-
[illegible] pour le telle, estoit d'un marbre blanc
[illegible] je crus que c'estoit un deffaut de la
[illegible] comme il arrive assez souvent, veu que
[illegible] grandes beautez mesme ne sont pas sans
[illegible] legere imperfection qui ne rehausse l'é-

entrâmes dans le Temple, ou brilloit au milieu la ſtatuë de la Deeſſe, qui ouvroit à demy les lévres, comme une perſonne qui ſourit. Elle eſtoit toute nuë depuis les pieds juſqu'à la teſte; mais comme ſi elle eut oublié ce qu'elle eſtoit, elle cachoit d'une main ce qu'il ſemble que Venus ne devroit point cacher. Du reſte, l'induſtrie de l'Artiſan s'étoit éforcée de ſurmôter ſa matiere; ſi bien que la dureté du marbre exprimoit les traits les plus delicats d'un ſi beau corps. A ce ſpectacle Cariclés s'écria comme hors de ſoy! O Mars, mil-fois heureux d'avoir eſté ſurpris couché avec cette Deeſſe; & qui plus eſt, lié avec elle par des chaines qui ne ſe pouvoient rompre. Et là deſſus s'approchãt, il étẽdit le cou le plus qu'il put pour la baiſer. Cepẽdãt, Callicraditas demeuroit froid & penſif; mais comme le Sacriſtain nous eut fait entrer par une fauſſe-porte, qui eſtoit de l'autre coſté, pour voir la ſtatuë de toutes parts, il s'écria plus fort que Cariclés; Dieux! que ces épaules ſont bien tournées! ces flancs charnus! ce derriere ni trop gros ni trop petit! ces cuiſſes pleines & biẽ proportionnées avec la jambe! Tel dans le Ciel, Ganymede verſe le Nectar à Jupiter. Car pour moy, ie ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hebé. A ces mots qu'il prononça cõme en fureur, Cariclés demeura tout immobile, & laiſſa couler des larmes, ſoit de compaſſion, ou de dépit. En ſuite ayant apperçû quelque tache à la cuiſſe de la Deeſſe qui paroiſſoit d'autant plus que le reſte, eſtoit d'un marbre blanc tres poly; ie crus que c'eſtoit un deffaut de la pierre, comme il arrive aſſez ſouvent, veu que les plus grandes beautez meſme ne ſont pas ſans quelque legere imperfection qui ne rehauſſe l'é-

clat, au lieu de se diminüer ; & admiray l'adresse de l'ouvrier, d'avoir sçeu cacher ce deffaut en un endroit où il n'estoit pas si incommode. Mais le Sacristain, ou plûtost la Sacristine ; car on tient que c'est une femme, nous fit un discours qui nous étonna. Elle nous dit qu'un jeune homme d'illustre naissãce, mais dont l'infamie a fait perdre le nom, pousſé de quelque mauvais genie, vint à s'embraser de l'amour de cette statuë. Il passoit donc tout le jour dans le Temple à la cõtempler, ayant toûjours les yeux fichez sur elle, & murmuroit tout bas des plaintes amoureuses, comme pour exaler son feu, & adoucir le tourment qu'il enduroit. En suite il jettoit des dez ; & quand il avoit bien rencontré, il la saliioit profondément, comme pour la remercier de cette faveur ; mais si la fortune luy estoit contraire, il faisoit des imprecatiõs contre la ville & contre soymesme, comme si tous les mal-heurs du monde luy fussent arrivez, & tâchoit à corriger cette chance par une meilleure. Sa passion continüant, toutes les parois du Temple, & tous les arbres qui l'environoient, ne parloient que de son amour. Il mettoit Praxitéle au dessus de Jupiter, & donnoit tout ce qu'il avoit en offrãde à la Deesse. On crût d'abord que c'estoit par devotion ; mais à la fin transporté de fureur, il se cacha la nuit dans le Temple, & l'on découvrit le lendemain cette marque de violence de sa passion, sans qu'il parust plus depuis, soit qu'il se fut precipité en bas des rochers, ou dans la mer. Comme la Sacristine eut achevé son recit. La statuë donc d'une femme, s'écrie Cariclés, est capable de dõner de l'amour : Et que ne fera point l'original ? Pour moy ie preferois une de ses nuits, au Sceptre de Jupiter

[illegible] ne parlons point encore, repo[illegible]
[illegible] tantôt, il arrivant a Tacs[illegible]
[illegible] on, pour prendre nos hostes
[illegible] de Cupidon. Apres quel[illegible]
[illegible] de part & d'autre, je les obli[illegible]
[illegible] cette regle. Car il n'est pas
[illegible] de retourner au navire,
[illegible] nous employer plus agreablement
[illegible] Cependant donc ce Temple où plu[illegible]
[illegible] entrons sous quelqu'un
[illegible] pour accorder vostre different, la
[illegible] contrainte d'acquiescer,
[illegible] ne vaincu. Ils approuve-
[illegible] nous formames tous
[illegible] consens, & eux tristes & ré-
[illegible] la question de disputer
[illegible] Lors que nous fû-
[illegible] plus epais, Voicy le
[illegible] doit termi-
[illegible] Nous entendons chanter
[illegible] sans resistir, & en disant cela, ie
[illegible] d'eux, pour servir comme
[illegible] avec le sourcil d'un Senateur
[illegible] qui devoit parler le pre-
[illegible] mier, ou front, demeura quel-
[illegible] depuis commença ainsi : Je rin-
[illegible] Deesse, qui preside en ces lieux
[illegible] les Graces accompagnent, & à
[illegible] va de beau au monde doit sa
[illegible] perfection. Les discours d'a-
[illegible] particulierement de ton assi-
[illegible] en es la mere. Vien verser sur
[illegible] ce doux Nectar qui charme nos
[illegible] ie ne sçay quoy qui ravit tout le
[illegible] Vien defendre la cause de

de Jupiter. Nous ne sçavons point encore, répondit Callicratidas en soûriant, si arrivant à Thespie, nous ne trouverons point plusieurs histoires semblables de la statuë de Cupidon. Apres quelque contestation de part & d'autre, ie les obligeay à une conference reglée. Car il n'est pas encore temps, leur dis-je, de retourner au navire, & nous ne pouvons employer plus agreablement nostre plaisir. Quittant donc ce Temple où plusieurs pelerins abordent entrons sous quelqu'un de ces cabinets pour decider vostre different, à la charge que le vaincu sera contraint d'acquiescer, sans importuner plus le vainqueur. Ils approuverent tous deux mon avis, & nous sortîmes tous ensemble, moy fort content, & eux tristes & réveurs, comme s'il eût esté question de disputer le prix aux jeux Olympiques. Lors que nous fûmes arrivez à l'endroit le plus épais, Voicy le champ de bataille, leur dis-je, où se doit terminer vostre different. Nous y entendrons chanter les Cigales sur nos testes; & en disant cela, ie pris place au milieu d'eux, pour servir comme de Juge, & m'assis avec le sourcil d'un Senateur de l'Areopage. Caricles qui devoit parler le premier, passant la main sur son front, demeura quelque temps à rêver, puis commença ainsi: Je t'invoque, grande Déesse, qui presides en ces lieux sacrez. Toy que les Graces accompagnent, & à qui tout ce qu'il y a de beau au monde doit sa naissance comme sa perfection. Les discours d'amour ont besoin particulierement de ton assistance, puisque tu en és la mere. Vien verser sur ma langue ce doux Nectar qui charme nos cœurs, & ce ie ne sçay quoy qui ravit tout le monde en admiration. Vien defendre la cause de

La persuasion.

ton sexe & la tienne, contre des monstres qui veulent renverser l'ordre de la nature, & qui ne peuvent souffrir que nous demeurions tels que nous sommes nez. J'atteste le Principe eternel, qui par l'assemblage & le mélange des Elémens, a produit tout ce que nous voyons, & sçachant que nous estions mortels, & que rien ne pouvoit engendrer seul, a fait la difference des sexes pour conserver chaque espece, & remedier par là à la brieveté de nostre Estre. Pour cela, il a donné au masle & à la femelle un amour reciproque l'un envers l'autre; & aprés avoir distingué leur nature, y a établi des bornes éternelles, qui ne peuvent estre violées sans la ruine de l'Univers, & l'aneantissement du genre humain. Cét ordre a continué depuis le commencement du monde, jusqu'à present; l'homme n'engendre point l'homme, tout seul, mais cet honneur est partagé entre la femme & le mary. Tandis que le siecle d'Or a duré, & que les hommes ont conservé la pureté de leur Estre, ils ont suivy les saintes loix de la Nature, sans avoir d'autres desirs que ceux qu'elle leur inspire. Mais peu à peu le monde venant à se corrompre, se sont laissez aller à des plaisirs défendus, se sont regardez l'un l'autre d'un œil lascif, & ont semé dans un champ sterile, sans en pretendre autre fruit qu'une fausse & imparfaite volupté. Le mal ayant gagné plus avant, des garçons ils en voulurent faire des femmes; mais les miserables qui souffrent ce supplice, qu'on peut dire le plus grand de tous, puis qu'il détruit nostre nature, passent en un instant de l'enfance à la vieillesse; & se fannent en leur fleur, avant que d'avoir porté du fruit. Monstres d'une nature ambiguë, qui quittent ce qu'ils sont, pour devenir ce qu'ils ne sont

ne peuvent estre; & pour ne
temps enfans, cessent d'estre
Mais cette volupté criminelle & mal-
en inventant tous les jours
, est tombée dans une extra-
horreur, pour vouloir pratiquer
débauches. Mais si chacun se con-
bornes de la Nature, comme ont
, nostre vie seroit exempte de
supplices. Les Lions ne brûlent
les Taureaux & les Beliers
femelles; tout ce qui nage
divins soin, homme
violées, & qui a employé la ja-
corrompre. O insensé!
s'est allumée dans ses vei-
manie ne fait rechercher ce
Si chacun vouloit faire ainsi,
genre humain? Cependant,
Socrates, pour abuser les foibles
leur sale amour sous un faux
, & se penser bien défendre en
Mais ô venerables Philosophes,
pas amoureux du corps,
vous donc ceux que l'âge &
rendent plus dignes de vostre ami-
aimer de jeunes garçons qui n'ont
commandable que leur beauté & leur
Est-ce que vous croyez qu'il n'y a que
, qui soit digne d'estre aymé, &
penser, l'amitié avec l'amour?
croyez que les vertus du corps & celles
ne sont jamais separées? Homere
le contraire, lors qu'il dit, parlant

point, & ce qu'ils ne peuvent estre ; & pour demeurer plus long temps enfans, cessent d'estre hommes. Ainsi cette volupté criminelle & maîtresse de tous maux, en inventant tous les iours de nouveaux plaisirs, est tombée dans une extravagance qui fait horreur, pour vouloir pratiquer toute sorte de débauches. Mais si chacun se contenoit dans les bornes de la Nature, comme ont fait les animaux, nostre vie seroit exempte de crimes & de supplices. Les Lions ne brûlent point pour les Lions ; les Taureaux & les Beliers ne caressent que leurs femelles ; tout ce qui nage & qui vole, respecte ces divines loix ; l'homme seul, qui se pique d'une fausse opinion de sagesse, est celuy qui les a violées, & qui a employé la lumiere de sa raison à se corrompre. O insensé ! quelle nouvelle fureur s'est allumée dans tes veines ? Quelle aveugle manie te fait rechercher ce que tu devrois fuir ? Si chacun vouloit faire ainsi, que deviendroit le genre humain ? Cependant, nos nouveaux Socrates, pour abuser les foibles esprits, déguisent leur sale amour sous un faux masque de vertu ; & se pensent bien défendre, en disant, Qu'ils ne sont pas amoureux du corps, mais de l'esprit. Mais, ô venerables Philosophes, pourquoy laissez vous donc ceux que l'âge & l'experience rendent plus dignes de vostre amitié, pour aymer de jeunes garçons qui n'ont rien de recommandable que leur beauté & leur jeunesse ? Est-ce que vous croyez qu'il n'y a que ce qui est beau, qui soit digne d'estre aymé, & confondez, sans y penser, l'amitié avec l'amour ? Ou si vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne sont jamais separées ? Homere vous apprend le contraire, lors qu'il dit, parlant

de quelqu'un, *Que sous un beau corps il logeoit un vilain esprit*: En un autre endroit il prefere de bien loin le sage Ulysse au beau Nirée; & dit, *Que les Dieux ont partagé leurs faveurs, & donné aux uns un avantage, & aux autres un autre.* Pourquoy est ce que la Sagesse, la Justice, & tout le sacré chœur des Vertus ne vous touchent point, & que vous estes transportez d'amour pour de ieunes étourdis? Faloit-il aymer Phedre, apres avoir trahy son amy, ou Alcibiade qui d'une main sacrilege mutiloit les statuës des Dieux, & d'une pareille audace divulguoit les mysteres d'Eleusine dans une débauche? Mais tandis qu'il n'a point de barbe, il vous est aymable, & chacun le fuit, depuis qu'il est devenu sage. Pourquoy couvrant de beaux noms de vilaines choses, appellez-vous vertu de l'ame, ce qui n'est que beauté du corps, dont vous estes plus amoureux que de la sagesse? Mais arrestons-nous là, de peur qu'il ne semble que nous ayons pris à tâche de deshonorer de grands personnages; Et passant à la volupté, dont vous estes si transportez, faisons voir que l'amour des garçons n'est pas comparable mesme en ce point, a celuy des femmes. Vous m'avoüerez que plus l'objet de nostre amour est de durée, & plus il est agreable. Il seroit à souhaiter que les Destins nous eussent accordé une vie plus longue, ou plus heureuse; mais puisque quelque demon envieux a racourcy nostre félicité par le retranchement de nos iours, il faut tâcher de la faire durer le plus que nous pouvons. Or une femme est capable d'estre aimée long-temps; & quoy que la fleur de la beauté ne dure pas toûjours, elle a neanmoins dequoy contenter nos desirs, & entretenir nostre passion. Mais un beau garçon, aprés

[illegible] plus propre à cet effet
[illegible] pour servir de femme.
[illegible] les ont commun avec
[illegible] le corps? car nous sommes
[illegible] & non pas pour me-
[illegible] & faisons servir la ta-
[illegible] En un mot, nous sen-
[illegible] que les accez y prennent. Or
[illegible] prend avec les femmes, a cela
[illegible] en obligé deux au lieu d'un;
[illegible] la volupté en la communi-
[illegible] même au dire de Tiresias, elles
[illegible] de plaisir que nous. Mais quel-
[illegible] soit, il accroist le nostre, au lieu
[illegible] & nous ne pouvons sans injusti-
[illegible] ter une partie du contentement
[illegible] donnent. Il faut estre bien tyran
[illegible] pour vouloir prendre des plai-
[illegible] n'avent point de part, sur tout
[illegible] qui le donne, en peut prendre
[illegible] & qu'il nous l'augmente plutost en
[illegible] Cela ce qu'on ne peut pas dire de
[illegible] garçons; car bien loin d'y recevoir
[illegible] ils y souffrent du déplaisir; ce
[illegible] font assez par leurs larmes, mesme
[illegible] douleur est passée, sans parler du
[illegible] qu'ils leur en demeure; de sorte que
[illegible] grand affront qu'on leur puisse faire,
[illegible] reprocher ce crime. Que si l'on peut
[illegible] avant en des choses qu'il n'est hon-
[illegible] de dire ni de faire; Si ie devenois assez
[illegible] pour m'écarter du cours ordinaire de la
[illegible] ie choisirois mieux que ce fût avec une

ſes premieres années, n'eſt plus propre à cet office,& devient trop maſle pour ſervir de femme. Parleray-je du plaiſir qu'elles ont commun avec nous,ce qui redouble le noſtre ? car nous ſommes nez pour la ſocieté, & non pas pour mener une vie ſauvage & ſolitaire, d'où vient que nous mangeons enſemble, & faiſons ſervir la table de lien à noſtre amitié. En un mot, nous ſentons redoubler noſtre joye, & diminuër nos déplaiſirs, par la part que les autres y prennent. Or le plaiſir que l'on prend avec les femmes, a cela de particulier, qu'il en oblige deux au lieu d'un; & ainſi multiplie la volupté en la communiquant, puiſque meſme au dire de Tireſias, elles y prennent plus de plaiſir que nous. Mais quelque grand qu'il ſoit, il accroiſt le noſtre, au lieu de le diminuër,& nous ne pouvons ſans injuſtice, leur envier une partie du contentement qu'elles nous donnent. Il faut eſtre bien tyran ou bien barbare, pour vouloir prendre des plaiſirs où les autres n'ayent point de part, ſur tout lors que celuy qui le donne, en peut prendre ſans en oſter, & qu'il nous l'augmente plutoſt en le prenant. C'eſt ce qu'on ne peut pas dire de l'amour des garçons ; car bien loin d'y recevoir du contentement, ils y ſouffrent du déplaiſir ; ce qu'ils témoignent aſſez par leurs larmes, meſme aprés que la douleur eſt paſſée, ſans parler du regret eternel qui leur en demeure ; de ſorte que c'eſt le plus grand affront qu'on leur puiſſe faire, que de leur reprocher ce crime. Que ſi l'on peut paſſer plus avant en des choſes qu'il n'eſt honneſte ni de dire ni de faire ; Si ie devenois aſſez furieux pour m'écarter du cours ordinaire de la Nature ; J'aimerois mieux que ce fût avec une

femmme qu'avec un garçon, parce que c'eſt un objet plus aimable, & qui me peut donner l'une & l'autre volupté ; au lieu qu'un garçon ne me peut accorder que la moindre. Si donc les femmes nous peuvent plaire encore en ce point, retranchons pour le moins cet autre amour, ſi nous ne voulons auſſi leur permettre de s'entr'aimer comme des Tribades, & de faire enſemble un amour monſtrueux & inimaginable. Car combien eſt-il plus iuſte que les femmes deviennent hommes, que de voir les hommes devenir femmes, puis que chaque choſe tend à ſa perfection? Comme Cariclés eut dit cela avec beaucoup d'ardeur, regardant ſon rival de travers, comme s'il eût eſté coupable d'un crime enorme ; Je jettay doucement les yeux ſur Callicratidas, & luy dis, que ie penſois eſtre dans l'Areopage à juger de quelque meurtre ou de quelque empoiſonnement, tant les diſcours de Cariclés m'avoient touché; Qu'il eſtoit temps qu'il dépliaſt l'eloquence de ſon païs, pour reſiſter à un ſi puiſſant ennemy. Aprés avoir donc fait quelque ſilence, pendant lequel il paroiſſoit plein d'inquietude, agité en ſon eſprit de diverſes penſées, à la fin il parla ainſi : Si les femmes avoient quelque pouvoir dans l'Etat, elles t'éliroient ſans doute pour leur protecteur, Cariclés, & te dreſſeroient des ſtatuës, puiſque tu témoignes tant de paſſion pour elles, & que tu défens mieux leur cauſe, qu'elles-meſmes : Quand ce ſeroit cette illuſtre Argienne qui prit les armes contre les Lacedémoniens, pour laquelle Mars eſt mis entre les Dieux des femmes à Argos ; ou cette petite ſucrée de Sapho, dont Lesbos ſe vante ; ou Théane la Pythagoricienne, & peut-eſtre que Periclés meſme n'en auroit pas tant dit pour Aſpaſie. Mais s'il

ſeroit ſi homme de défendre la cauſe des femmes, ie eſtimerois la Déeſſe qui preſide en ces lieux que ie ne condamne point ſon ſexe de tout le penſois d'abord que toute cette diſpute ne ſeroit qu'un jeu ; mais puiſque ſon ſexe a donné ſujet de la faire un crime, & que Cariclés a pris ſon ſecours la Philoſophie, pour défendre ſes femmes, ie puis bien emprunter ſes armes pour le combattre, n'y qu'il n'y ait veritable amour dont ie parle qui puiſſe ſe faire avec la volupté. Et plût aux Dieux que nous fuſſions ſous l'ombrage frais de ces lieux où Socrate entretenoit Phedre, & tenoit ces diſcours que Platon rapporte. Peut-eſtre qu'on m'ouvriroit ſon écorce, comme on fit ſouvent témoin. Mais puiſque nous ſommes ſortis de ces lieux par des meres & par des nourrices, & que ie ſuis contraint de me trouver en une terre étrangere; car le voiſinage du Temple de Venus eſt avantageux à mon entrepriſe, il faut redoubler mes efforts, pour ne point offenſer la Verité, ni abandonner la juſtice de ma cauſe. Aſſiſte-moy ſeulement de ta preſence, ô Amour, pere des myſteres cachez, fondateur de l'Amitié, qui n'es pas un petit Dieu Principe, & tout parfait dés ton commencement. C'eſt toy qui as tiré l'Univers du Chaos, toy qui l'as enfin eſclairé, & le releguant au fond du Tartare, où il eſt enfermé de portes d'airain, qu'il ne ſçauroit jamais rompre, tu as couvert pour quelque temps la lumiere de tenebres, à la faveur deſquelles tu as produit tout ce que nous voyons, tant ce qui a vie, que ce qui

eſt permis à un homme de défendre la cauſe des hommes, ſans offenſer la Déeſſe qui preſide en ces lieux, puis que ie ne condamne point ſon amour; Je diray que ie penſois d'abord que toute cette diſpute ne ſeroit qu'un ieu; mais puiſque Carielés d'une galanterie en a fait un crime, & qu'il a appellé à ſon ſecours la Philoſophie, pour la défenſe des femmes, ie puis bien emprunter les meſmes armes pour le combattre, vû qu'il n'y a que le veritable amour dont ie parle, qui puiſſe joindre la vertu avec la volupté. Et plût aux Dieux que nous fuſſions ſous l'ombrage frais de cét arbre où Socrate entretenoit Phédre, & tenoit ſes divins diſcours que Platon rapporte. Peut-eſtre qu'il entr'ouvriroit ſon écorce, comme ceux de Dodone, pour m'oüir ſoûtenir un amour dont il a eſté ſouvent témoin. Mais puiſque nous ſommes ſeparés de ces lieux par des mers & par des montagnes, & que ie ſuis contraint de me défendre en une terre étrangere; car le voiſinage du Temple de Venus eſt avantageux à mon ennemy; il faut redoubler mes efforts, pour ne point trahir la Verité, ni abandonner la juſtice de ma cauſe. Aſſiſte-moy ſeulement de ta preſence, celeſte Amour, pere des myſteres cachez, & protecteur de l'Amitié, qui n'es pas un petit enragé comme ton rival, mais le premier-né du premier Principe, & tout parfait dés ton commencement. C'eſt toy qui as tiré l'Univers du Cahos où il eſtoit enſevely; & le releguant au fond du Tartare, où il eſt enfermé de portes d'airain, qu'il ne ſçauroit jamais rompre, tu as couvert pour quelque temps la lumiere de ténebres, à la faveur deſquelles tu as produit tout ce que nous voyons, tant ce qui a vie, que ce qui

n'en a point, & versé dans nos ames les semences de l'Amitié, qui se perfectionnent avec le temps, aprés avoir esté infuses dans nos cœurs encore tendres. Car pour le mariage, il a esté introduit par necessité, pour la conseruation de l'espece; mais l'amour des garçons est un ouvrage de la raison. Or les choses qui sont inventées pour le plaisir ou la bien-seance, sont bien plus belles & plus parfaites que celles qui se font par une necessité presente, comme l'honneste est preferable à l'utile & au necessaire. Pendant la rudesse du premier âge, que l'art & l'experience n'avoient pas encore trouvé les commoditez de la vie, on se contentoit des choses ordinaires, parce qu'on n'avoit pas le loisir ni l'industrie de chercher les autres. C'est ainsi qu'on vivoit du commencement, d'herbes, de fruits & de racines; mais aprés avoir trouvé l'invention du bled, on laissa cette premiere nourriture aux bêtes, & personne n'est assez amoureux de l'Antiquité, pour nous vouloir ramener au gland de nos peres. On n'eut d'abord, pour vestement, que les peaux des bestes nouvellement écorchées, & pour retraite, que le creux des arbres & des rochers; puis se façonnant peu à peu, on commença à filer la laine pour se vétir, & à bâtir des maisons. En suite, ces Arts venans à se perfectionner, au lieu d'un vilain drap, on se mit à faire de belles étoffes, pour la commodité & pour l'ornement; & au lieu de cabanes, de grands Palais enrichis par dedans de peintures & de tapisseries, pour cacher la difformité de la pierre. Que personne donc ne demande des exemples de l'amour des garçons dans les premiers Siecles; car celuy des femmes estoit alors trop necessaire pour

[illegible] figure humain, mais il s'est [illegible] dans le monde avec la Philoso[illegible] Eloquence & la Politesse. Il ne [illegible] condamner les dernieres inventions, [illegible] estimer les pires, ni preferer un [illegible] à l'autre, parce qu'il est plus ancien; [illegible] les vieilles coûtumes comme ne[illegible] les nouvelles comme les meil[illegible] pouvois m'empescher de rire, lors [illegible] Cariclés nous proposer l'exem[illegible] & des Sythes, comme s'il se repen[illegible] homme, ou Grec plûtost que Bar[illegible] est pas étrange que les bestes qui [illegible] de la raison, ne se servent pas [illegible] ions; & que les nations rudes & [illegible] ayent pas l'avantage de celles qui [illegible]. Si les animaux estoient capables [illegible] ne reconnoissent pas une vie sauvage [illegible], comme ils font; mais ils vivroient [illegible], & fonderoient des Villes & des Re[illegible]. Les lions n'ayment pas les lions; [illegible] parce qu'ils ne Philosophent point. [illegible] bestes de même, parce qu'elles ne sont [illegible] d'amitié; mais la raison & l'expe[illegible] font connoître aux hommes, & particulier à ceux qui sont les plus civilisez, que [illegible] plus digne d'estre aymé que la femme dont point Caricles, ce que tu [illegible] ne t'es pas capable; & ne pre[illegible] un fol amour à un amour celeste; mais [illegible] âge les passions de la jeunesse, pour [illegible] de plus nobles habitudes. Considere, si [illegible] encore fait, qu'il y a deux sortes d'A[illegible] un enfant, qui ne peut estre gouverné [illegible] raison, & n'est que l'ouvrage de la Nature;

la propagation du genre humain; mais il s'eſt introduit peu à peu dans le monde avec la Philoſophie, comme l'Eloquence & la Politeſſe. Il ne faut donc pas condamner les dernieres invétions, comme ſi c'eſtoient les pires, ni preferer un amour à l'autre, parce qu'il eſt plus ancien; mais gardant les vieilles coûtumes comme neceſſaires, louër les nouvelles comme les meilleures. Je ne pouvois m'empeſcher de rire, lors que j'entendois Cariclés nous propoſer l'exemple des beſtes & des Sythes, comme s'il ſe repentoit d'eſtre né homme, ou Grec plûtoſt que Barbare. Car il n'eſt pas étrange que les beſtes qui n'ont pas l'uſage de la raiſon, ne ſe ſervent pas de ces inventions; & que les nations rudes & groſſieres n'ayent pas l'avantage de celles qui ſont policées. Si les animaux eſtoient capables de raiſon, ils ne meneroient pas une vie ſauvage & vagabonde, comme ils font; mais ils vivroient enſemble, & fonderoient des Villes & des Republiques. Les lions n'ayment pas les lions; Pourquoy? parce qu'ils ne Philoſophent point. Les autres beſtes de même, parce qu'elles ne ſont pas capables d'amitié; mais la raiſon & l'experience ont fait connoiſtre aux hommes, & particulieremẽt à ceux qui ſont les plus civiliſez, que l'homme eſt plus digne d'eſtre aymé que la femme Ne condamne donc point Cariclés, ce que tu ignores, ou dont tu n'és pas capable; & ne prefere pas un ſot amour à un amour celeſte; mais quitte avec l'âge les paſſions de la jeuneſſe, pour prendre de plus nobles habitudes. Conſidere, ſi tu ne l'as encore fait, qu'il y a deux ſortes d'Amour; l'un enfant, qui ne peut eſtre gouverné par la raiſon, & n'eſt que l'ouvrage de la Nature;

l'autre celeſte & divin, qui n'inſpire que de ſaints deſirs, & ne ſe trouve que dans les grands perſonnages, qui eſtans pleins de ce Dieu, n'appreuvent que la volupté qui ſe trouve meſlée avec la vertu. Car il eſt vray, ſelon le Tragique, que l'Amour inſpire deux diverſes paſſions, ou plûtoſt, que ce ſont deux choſes differentes, exprimées ſous un meſme nom, comme il y a deux ſortes de pudeur, l'une bonne, & l'autre mauvaiſe. Il ne faut donc pas trouver étrange que la paſſion ait pris le nom de la vertu, & que l'amour de bien-veillance & celuy de concupiſcence, s'appellent de même nom. Mais, me direz-vous; condamnez-vous le mariage, & voulez-vous bannir les femmes du genre humain? Il ſeroit peut eſtre à ſouhaiter, ſelon Euripide, qu'on s'en pût paſſer, & qu'on pût obtenir les enfans des Dieux, par des vœux & des offrandes; mais puis que cela ne ſe peut, il faut obeïr à la neceſſité, & laiſſer le choix à la raiſon d'un amour plus hõneſte & plus ſortable. Qu'on faſſe donc cas des femmes pour le beſoin; mais hors de là, point de commerce. Car qui eſt l'homme de bon ſens qui puiſſe ſouffrir leurs deffauts? Qui puiſſe endurer une femme dõt toute l'occupation conſiſte à ſe parer; qui ſeroit le plus ſouvẽt laide & inſupportable, ſans le fard & les autres ornemens? Si quelqu'un avoit vû les femmes au ſortir du lict, avant que d'eſtre parées, il en auroit horreur; c'eſt pourquoy elles ne ſe font voir alors à perſonne. Auſſi n'employent-elles pas la matinée comme nous, à des choſes ſerieuſes; mais à ſe peigner & à s'ajuſter; environnées d'un grand nombre de ſervantes, dont les unes leur tiennent un miroir ou un réchaut, les autres un baſſin ou une aiguiere, &

[illegible] eſt pleine de boëttes d'on-
[illegible] comme une boutique d'Apoticquaire. Les
[illegible] pour nettoyer les dents, ou pour
[illegible] autres pour noircir les ſourcils ou
[illegible] yeux & les lévres. Mais la plus
[illegible] du temps eſt employée à la ſtructu-
[illegible] qu'elles teignent en noir, ou
[illegible] comme on fait la laine, &
[illegible] avec des fers chauds, en rame-
[illegible] le front pour le couvrir, &
[illegible] gommé le reſte ſur les épau-
[illegible] parfume avec les plus precieuſes
[illegible] pour leſquelles elles épuiſent
[illegible] de leurs maris. Leur pied eſt
[illegible] particulier ſein toûjours ſerré pour
[illegible] ferme, leur corps plûtoſt nud
[illegible] couvert que d'un crepe ou de
[illegible] delicat, à travers laquelle
[illegible] la forme de leurs membres. Leur
[illegible] de fard eſt celuy que l'on voit
[illegible] mais leur ame eſt encore plus cachée;
[illegible] elle eſt ſans vertu & ſans ſçavoir,
[illegible] plus nuë que le corps. Parleray-je
[illegible] qui coûtent davantage à leurs
[illegible] chaines, leurs colliers, leurs brace-
[illegible] pendans-d'oreilles; car elles ſont toutes
[illegible] d'or & de pierreries, depuis les pieds
[illegible] teſte. Voila quel eſt leur équipage,
[illegible] quelle eſt leur vie; Elles ne
[illegible] du lours qu'elles n'ayent achevé de
[illegible] pour aſſiſter à des myſteres, dont les
[illegible] nous ſont inconnus, & qui ſont
[illegible] ſuſpects aux maris, quoy qu'on
[illegible] pour d'hommes, puis que le dedans
[illegible] plus pur que le dehors. Si-toſt qu'elles

toute leur toilette eſt pleine de boëttes d'onguens, comme une boutique d'Apotiquaire. Les uns ſont propres pour nettoyer les dents, ou pour les blãchir; les autres pour noircir les ſourcils ou pour rougir les jouës & les lévres. Mais la plus grande partie du temps eſt employée à la ſtructure de leur coiffure, qu'elles teignent en noir, ou en une autre couleur, comme on fait la laine, & qu'elles bouclent avec des fers chauds; en ramenant une partie ſur le front pour le couvrir, & laiſſant joüer negligemmẽt le reſte ſur les épaules; aprés l'avoir parfumé auec les plus precieuſes odeurs de l'Arabie, pour leſquelles elles épuiſent ſouvent la bourſe de leurs maris. Leur pied eſt preſſé dans un patin, leur ſein toûjours ſerré pour en paroiſtre plus ferme, leur corps plûtoſt nud que veſtu, n'eſtant couvert que d'un creſpe ou de quelque étoffe tres-delicate, à travers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur viſage dõc couvert de fard eſt celuy que l'on voit le moins; mais leur ame eſt encore plus cachée; toutefois, cõme elle eſt ſans vertu & ſans ſçavoir, elle ſe peut dire plus nuë que le corps. Parleray-je des autres deffauts qui coûtent davantage à leurs maris, leurs chaînes, leurs colliers, leurs braceles, leurs pẽdans-d'oreilles; car elles ſont toutes couvertes d'or & de pierreries, depuis les pieds juſqu'à la teſte. Voila quel eſt leur équipage, voyons maintenant quelle eſt leur vie; Elles ne ſortent point du logis qu'elles n'ayent achevé de ſe parer, pour aſſiſter à des myſteres, dont les noms meſmes nous ſont inconnus, & qui ſont legitimement ſuſpects aux maris, quoy qu'on n'y admette point d'hommes, puis que le dedans n'eſt pas plus pur que le dehors. Si-toſt qu'elles

nt de retour, il leur faut estre long-temps dans bain, pour passer de là à une table couverte de outes sortes de mets, où elles se crevent de man-er, & aprés celà elles ne laissent pas encore de ouchet a tout. Je laisse à part leurs saletez & leurs ordures, qui font qu'on a besoin d'un bain au ortir d'avec elles; Je ne parle point de leur dissimulation, ni de leurs refus affectez, & autres vices, que celuy qui voudroit éplucher, comme a fait Menandre, mauditoit aussi bien que luy Promethée; & avec tout cela elles trouvent encore des adorateurs. Mais opposons un peu à cette vie celle d'un jeune garçon, pour en faire mieux voir la difference. Si-tost qu'il est levé & vestu, sans tant de façon, il sort du logis sous la conduite de son precepteur, suivy de quelques valets qui luy portent, non pas des peignes ni des miroirs, & autre équipage du luxe; mais des porte-feüilles & des livres qui contiennent les plus belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propose à imiter. Quelquefois on luy portera sa lyre, s'il va chez le Musicien. Aprés avoir passé une partie de la matinée dans les Sciences, il s'exerce aux armes, au manege, ou à la lutte, & aux autres exercices du corps, méditant déja dans la paix le dur métier de la guerre. En suite, il se baigne legerement, & mange sobrement, pour estre capable aprés disné de vaquer à des choses serieuses. Car il donne encore le reste du temps à l'étude: & aprés avoir passé ainsi tout le reste du jour dãs les exercices de la Vertu, il dort la nuit sãs inquietude & sans trouble. Qui n'aimeroit un tel garçon, s'il n'est tout à fait insensible: puis que dans un corps mortel il exerce des vertus immortelles? Puisse-je le reste de mes jours vivre en paix avec

[illegible] ...ement un moment; puisse-[illegible] ...ement de son aymable entretien. Que [illegible] ...ssemble, comme la vie humaine est [illegible] ...ssemble, je veux estre malade avec [illegible] ...ment si je veux suivre, s'il est [illegible] ...ssemble, si il est pris, je re-[illegible] ...ssemble, & qu'on nous enferme tous [illegible] ...ssemble. Tels ont esté Oreste & [illegible] ...ssemble je veux que des Heros pour exem-[illegible] ...ssemble, verge tous deux la mort [illegible] ...ssemble, l'autre le consoloit & le retenoit [illegible] ...ssemble, l'autre le consoloit & le retenoit [illegible] ...ssemble plus vivement que les Rois; s'il estoit [illegible] ...ssemble dessir doit. Leur amitié n'a pas esté [illegible] ...ssemble dans les formes de la Grece, ils l'ont [illegible] ...ssemble Scythie, & lors qu'ils furent arrivez [illegible] ...ssemble Taurique, l'un persecuté des [illegible] ...ssemble furies de la mere, écoit par ter-[illegible] ...ssemble reur en cette estat, luy rendoit les de-[illegible] ...ssemble voirs non seulement d'amy, mais de pere. Et [illegible] ...ssemble celuy-cy donne que l'un demeureroit pour [illegible] ...ssemble ostage à Diane, & que l'autre en iroit por-[illegible] ...ssemble ter nouvelles à Mycenes, chacun voulut mon-[illegible] ...ssemble rer en luy, comme s'il eût veu en luy, [illegible] ...ssemble comme en un miroir en loy. Quand cet amour donc qui [illegible] ...ssemble naist des entrailles, vient à le confirmer [illegible] ...ssemble & par la raison; alors celuy que nous [illegible] ...ssemble aymons, aura qu'il fut capable d'aymer, [illegible] ...ssemble & avec qu'il fut capable d'aymer, [illegible] ...ssemble nous a nous rendre la pareille, & l'amitié [illegible] ...ssemble nous a nous rendre la pareille, & l'amitié [illegible] ...ssemble est telle, mais qu'il est difficile de recon-[illegible] ...ssemble noistre celle qui n'est pas; la passion de l'un [illegible] ...ssemble pour l'amant d'avec l'autre, la passion de l'un [illegible] ...ssemble pour l'amant d'avec l'autre, comme une [illegible] ...ssemble image qui se reflechit dans un miroir. Pourquoy

luy, sans l'abandonner un moment ; puisse-je joüir toute ma vie de son aymable entretié. Que s'il tombe malade, comme la vie humaine est sujette à mille accidés, ie veux estre malade avec luy ; s'il monte sur mer, ie le veux suivre ; s'il est attaqué, ie le veux deffendre ; s'il est pris, ie renonce à ma liberté ; s'il meurt, ie le veux accompagner au sepulchre, & qu'on nous enferme tous deux en mesme tombeau. Tels ont esté Oreste & Pilade ; car ie ne veux que des Heros pour exemple ; qui ont vescu tous deux ensemble dés leur plus tendre jeunesse, venge tous deux la mort d'un pere, couru tous deux même fortune. Si l'un estoit malade, l'autre le consoloit & sentoit ses maux plus vivement que les siens ; s'il estoit accusé, il le deffendoit. Leur amitié n'a pas esté renfermée dans les bornes de la Grece, ils l'ont portée jusqu'en Sythie, & lors qu'ils furẽt arrivez dans la Chersonese Taurique, l'un persecuté des furies vengeresses de sa mere, écumoit par terre ; & l'autre en ce triste état, luy rendoit les devoirs, non seulement d'amy ; mais de pere. Et quand il fut ordonné que l'un demeureroit pour estre immolé à Diane, & que l'autre en iroit porter les nouvelles à Mycenes, chacun voulut mourir pour son amy, comme s'il eût vescu en luy, & fût mort en soy. Quand cét amour donc qui s'est formé dés l'enfance, vient à se confirmer par l'âge & par la raison ; alors celuy que nous avons aymé, avant qu'il fut capable d'aymer, commence à nous rendre la pareille, & l'amitié se renforce tellement, qu'il est difficile de reconnoistre l'amant d'avec l'aymé ; la passion de l'un estant passée dans l'ame de l'autre, comme une image qui se reflechit dans un miroir. Pourquoy

donc condamnes-tu cõme une volupté étrangere, une doctrine receuë du Ciel, qui a esté transmise de main en main jusqu'à nous, & que nous devons cultiver, comme estant conforme à nostre nature, & confirmée par l'exemple des Heros? Cette discipline Socratique est approuvée par les Oracles, qui ont jugé ce personnage le plus sage de tous les hommes. Car entre les autres preceptes qu'il nous a laissez pour bien vivre, il approuve l'amour des garçons comme une chose utile à la Republique. Il les faut donc aymer, à son exemple, comme il faisoit Alcibiade, sans consumer son amour en des plaisirs de peu de durée, mais l'étendre jusqu'à la vieillesse, en reverant ce sacré lien; Car de cette sorte la vie sera douce & tranquille, la conscience n'estant tourmentée d'aucun remors, ni soüillée d'aucun crime; & la reputation des personnes qui auront vescu de la sorte, vivra encore apres leur mort. Le Ciel mesme, selon la doctrine des Philosophes, les recevra au sortir de la terre. Aprés que Callicratidas eut dit cela avec beaucoup de chaleur, comme un jeune homme plein de l'amour & de la gloire, J'arrestay Caricles qui vouloit répondre, parce qu'il estoit temps de retourner à nostre vaisseau. Et comme ils me prierẽt de prononcer sur leur different, ie leur dis, Que leurs discours ne me sembloient pas faits sur champ, mais que c'estoit le fruit d'une plus lõgue meditation, parce qu'ils n'avoient rien oubliè de tout ce qui se pouvoit dire sur ce sujet, & qu'ils s'étoient servis de raisons solides, & de paroles choisies; Que ie souhaitterois donc de pouvoir remettre le jugement à une autre fois, pour y deliberer à mon tour, & voudrois, s'il se pouvoit,

remporter la victoire. Mais parce que [illegible] qu'ils ne cessoient de me [illegible] naïvement, Que ie tenois [illegible] & tres heureux, lors qu'on [illegible] mais que ie croyois l'amour [illegible] une introduction à l'amitié, [illegible] pourquoy ie ne [illegible] de les aymer, comme [illegible] pas dignes de leur amour. Ne c'est vas [illegible] dit, Caricles, & Corinthe vaillerie. [illegible] coup à Athenes. En disant cela, [illegible] attendre leur réponse, honteux [illegible] plus honteux que si on luy eust [illegible] Achil de mort, & l'autre plus [illegible] eust gagné le prix aux jeux [illegible] nous traita-t'il splendidement [illegible] essayay cependant de consolo- [illegible] le consolant sur son éloquence, & [illegible] Sien deffendu la plus mau- [illegible] ce qui se passa dans nostre se- [illegible] maintenant ce qui s'en semble, [illegible] mon jugement.

[illegible] Qui en doute? Crois-tu [illegible] pas assez habile pour voir ce qui est [illegible] Iestois si transporté pendant ton [illegible] pensois estre à Caide, & que ce logis [illegible] de la Déesse. Mais pour te dire [illegible] lement, & ne te rien celer en un [illegible] & de la Feste d'Hercule qui a esté [illegible] ie trouve la harangue de Callicratidas [illegible] & trop seritieuse, & crois que ce [illegible] princesse aimera beau garçon, & cou- [illegible] de demeurer comme un Tantale, [illegible] eau qui fuit aux yeux, sans pouvoir se de- [illegible] Car ce n'est pas assez de voir ce qu'on

ajuger à tous deux la victoire. Mais parce que cela estoit impossible,& qu'ils ne cessoient de me persecuter; ie leur dis naïvement, Que ie tenois le mariage necessaire,& tres-heureux, lors qu'on avoit bien rencontré,mais que ie croyois l'amour des garçons, qui est une introduction à l'amitié, digne des seuls Philosophes;c'est pourquoy ie ne permettrois qu'à eux seuls de les aymer, comme les femmes n'estans pas dignes de leur amour. Ne te fâche donc pas, dis-ie, Caricles, si Corinthe le cede pour ce coup à Athenes. En disant cela, ie me levay sans attendre leur réponse, honteux de voir Caricles plus honteux que si on luy eust prononcé son Arrest de mort, & l'autre plus joyeux que s'il eust gagné le prix aux jeux Olympiques;aussi nous traita-t'il splendidement pour récompense: J'essayay cependant de consoler Caricles, en le cajolant sur son éloquence, & sur ce qu'il avoit si bien deffendu la plus mauvaise cause. Voilà ce qui se passa dans nostre sejour de Cnide: Dy maintenant ce qui t'en semble, & si tu approuves mon jugement.

C'est une raillerie.

THEOMNESTE. Qui en doute? Crois-tu que ie ne sois pas assez habile pour voir ce qui est raisonnable? J'estois si transporté pendant ton recit que ie pensois estre à Cnide,& que ce logis fust le Temple de la Déesse. Mais pour te dire mon avis librement, & ne te rien celer en un jour de Feste, & de la Feste d'Hercule qui a esté fort galant; ie trouve la harangue de Callicratidas un peu trop grave & trop serieuse, & crois que ce seroit un supplice,aimãt un beau garçon, & couchant avec luy,de demeurer comme un Tantale, à avoir l'eau jusqu'aux yeux, sans pouvoir se desalterer. Car ce n'est pas assez de voir ce qu'on

aime, ni d'estre assis aupres de luy à l'entretenir, puis que la veuë & l'entretien ne font qu'un degré à la jouïssance. Mais pourquoy m'expliquer davantage en ces matieres, laissons l'amour chimerique aux Philosophes, & imitons Socrate qui ne se contentoit pas d'aimer simplement Alcibiade, mais dormoit avec luy, dequoy il ne faut pas s'etonner, puis qu'Achille en usoit de mesme avec Patrocle : ce qu'on peut juger par ses regrets, où il mesle quelque chose qui passe jusqu'a l'amour. Quelqu'un dira peut-estre que cecy n'est pas honneste, mais pour le moins il est veritable.

Il y a icy une page de salettes retranchée.

LYCINUS. Je ne souffriray pas, Theomneste, que tu jettes les fondemens d'une nouvelle dispute, ni que tu tiennes d'autres discours que ceux qu'on peut entendre en un jour de Feste. Mais sans plus tarder, alons sur la place voir alumer le bûcher d'Hercule, & representer sa Catastrophe sur le Mont Oëta.

FIN.

REMARQUES SUR LA TRADUCTION DE LUCIAN.

... *Jay mieux aymé prendre ce titre que* ... Page 1.
... *Dialogues, parce qu'il y a icy plu-*
... *qui ne sont pas des Dialogues.*
... *Oeuvres* estre trop vaste;
... *pas icy les Vers, ny quelques au-*
... *qu'on attribuë à Lucien. Au reste*
... *& non pas Lucian*, pour suivre la
... *commune*, puis que dans les Lan-
... *que dans la Jurisprudence Com-*
... *facit ius.*
... *Traduction*, J'ay dit dans la Preface que
... *Traduction libre*, parce que les
... *& les gentillesses ne se pouvoient*
... *autrement. C'est pourquoy je m'y*
... *gerement plustost que la fidelité*, ou
... *qu'il que la fidelité en cét endroit*
... *jugement*, sans m'éloigner pour-
... *le dessein de mon Auteur.*
... *de Lucien*, je ne mets pas, *ou sa Vie*,
... *ce mot est icy qu'une idée*, comme
... *dans l'argument.*
... *de temps. & de defence*, le mot *de rebus*,
... *sorte de travail*, & celuy de
... *pour estre riche pour cela. C'est*
... *opinion ce qui suit, de la Fortune,*
... *richesses ou de la Condition.*
... *pourquoy que je n'étois pas riche*, je passe Page ...

REMARQUES SUR LA TRADUCTION DE LUCIAN.

Lucian; J'ay mieux aymé prendre ce titre que celuy de *Dialogues*, parce qu'il y a icy plusieurs Traitez qui ne sont pas des Dialogues. D'autre côté celuy d'*Oeuvres* eût esté trop vaste; car ie ne mets pas icy les Vers, ny quelques autres Ouvrages qu'on attribuë à Lucien. Au reste ie dis *Lucien*, & non pas *Lucian*, pour suivre la prononciation commune, puis que dans les Langues aussi bien que dans la Jurisprudence *Communis error facit ius.* *Page 1.*

De la Traduction, J'ay dit dans la Preface que c'estoit icy une Traduction libre, parce que les galanteries & les gentillesses ne se pouvoient pas traduire autrement. C'est pourquoy ie m'y suis proposé l'agrément plutost que la fidelité, ou plutost j'ay crû que la fidelité en cét endroit consistoit en l'agrément, sans m'éloigner pourtant du but & du dessein de mon Auteur.

Le Songe de Lucien, ie ne mets pas, *ou sa Vie*, parce que ce n'en est icy qu'une idée, comme ie le marque dans l'argument.

Beaucoup de temps & de dépence, le mot, *de tẽps*, emporte en quelque sorte de travail, & celuy de *dépence*, dit qu'il faut estre riche pour cela. C'est pourquoy j'ay expliqué ce qui suit, de la Fortune, plutost que des Richesses ou de la Condition.

Ils considereront que ie n'étois pas riche, ie passe *Page 2.*

doucement sur chaque chose, sans m'attacher à toutes les paroles.

Sculpteur, on voit plus bas que c'estoit en pierre.

De petits Ouvrages de cire, il est plus delicat de la sorte, que de dire, des hommes, des chevaux, & des bœufs. En un mot toutes les choses exprimées en general, sont plus belles qu'en particulier, si le particulier n'est tres-agreable, & dans les graces du pays, ce qui ne peut pas estre dans la traduction d'un ancien.

Cela fut donc resolu avec quelque esperance de succés. Cecy est transposé, comme ie fais d'ordinaire, pour la clarté & la netteté du raisonnement.

Sur cette pierre, ie ne dis pas, *une table de pierre*, de peur que cela ne fasse quelque difficulté; mais j'exprime dans la suite ce que c'estoit.

Craignant qu'il l'avoit fait par envie, cela dit assez la chose sans la repeter.

Et me tournay de tous costez, j'ajoûte cela comme une marque d'inquietude.

Page 3. *D'un songe que j'eus en suite*, ie n'alegue point des Vers d'homére, parce qu'il ne dit rien de nouveau, & j'en use ainsi presque par tout: Car souvent une beauté de ce temps-là est une pedanterie de ce temps-cy.

Il me sembla de voir deux Dames, ie marque plus bas qu'elles railloient, & tranche court pour estre plus net.

Qui avoient les mains crasseuses, &c. J'omets des particularitez & en change d'autres, parce que les choses n'ont pas mesme grace dans toutes les langues. Il y a au Grec, *les mains pleines de durillons, & la robe troussée*; mais les *mains*

DE LA SYNCRISE DE LUCIEN. 501

...ées, viennent aussi ... l'expression en est plus belle; ce- ... pour plusieurs autres en- ... la racine: liberté pour la mes- ... exprimerez pas bas, qu'elle estoit ... garnie.

...ayant fait son bonneste, son habit sera ... fasse.

... mes Oncles; ou plutost, *tes Oncles des ...* car ie me donne la liberté de chan- ... rancher les particularitez inutiles ou ..., outre qu'il n'est pas icy question ..., ny de la Genealogie d'un Grand, ... ie n'ay pas exprimé plus haut, que ... il parloit, estoit Oncle maternel. En ... terre, on obscurcit ou affoiblit ... qui ne sont faites que pour plaire. ... ... Voila les qualitez que ... à mettre plus haut, j'en use sou- ... De reste il vaut mieux dire, *robuste & ...* les *épaules fortes* qui est une qua- ... obscure, ce qui montre que les graces ... n'ont point de rapport.

... en sont de la sorte, j'exprime en ge- ... que l'Auteur dit en détail, ce que ie fais ... tout, parce que le détail de ce temps- ... rapporte pas à celuy de ce temps-là, pour ... terme l'agrément.

... Polycléte, je ne mets que ces deux ... parce que cela suffit.

... Eloquence, ce mot y vient mieux que Page 4. ... *l'Eruditum*, ou quelqu'autre semblable, ... tout ce qu'il dit, se rapporte presque à ... sence.

... n'est pas incommode, &c. Il l'a fallu mettre

crasseuses & les bras retroussez, viennent aussi bien au sujet, & l'expression en est plus belle; cela servira d'exemple pour plusieurs autres endroits, où ie prens la mesme liberté pour la mesme raison; j'exprimeray plus bas, qu'elle estoit robuste & vigoureuse.

L'autre d'une façon honneste, son habit sera expliqué en suite.

Et ses deux Oncles; ou plutost, *ses Oncles des deux costez*, mais ie me donne la liberté de changer ou retrancher les particularitez inutiles ou indifferentes; outre qu'il n'est pas icy question d'un Contract, ny de la Genealogie d'un Grand, c'est pourquoy ie n'ay pas exprimé plus haut, que l'Oncle dont il parloit, estoit Oncle maternel. En voulant tout mettre, on obscurcit ou affoiblit des choses qui ne sont faites que pour plaire.

Robuste & vigoureux. Voila les qualitez que j'avois manqué à mettre plus haut, j'en use souvent ainsi; Du reste il vaut mieux dire, *robuste & vigoureux*, que les *épaules fortes* qui est une qualité de Crocheteur, ce qui montre que les graces des langues n'ont point de rapport.

Ni cause un iour de sa perte, j'exprime en general ce que l'Auteur dit en détail, ce que ie fais presque par tout, parce que le détail de ce temps-cy ne se rapporte pas à celuy de ce temps-là, pour ce qui concerne l'agrément.

Phidias, & Polyclète, Je ne mets que ces deux noms, parce que cela suffit.

Ie suis l'Eloquence, ce mot y vient mieux que celuy *d'Erudition*, ou quelqu'autre semblable, outre que tout ce qu'il dit, se rapporte presque à l'Eloquence. Page 4.

Qui ne t'est pas inconnuë, &c. Il l'a fallu mettre

ainſi parlant de l'Eloquence.

Expoſé au mépris, &c. Je ne dis pas comme l'Auteur, *Mexant une vie de lievre*, parce que cela n'eſt pas à noſtre air ; ce qui doit ſervir d'exemple pour pluſieurs autres endroits, où ie ſuis obligé de changer ou de phraſe, ou de proverbe, & quelquefois meſme d'exemple, ou de comparaiſon, parce qu'ils ne ſont pas à noſtre uſage; Du reſte j'exprime plus bas, *Pauvre, Inconnuë, & contrainte de travailler de ſes mains.*

Ce qu'il y a de beau & de rare, &c. Cela vient mieux au ſujet que de dire ; *Toutes les choſes divines & humaines*, ce qui eſt trop vaſte.

Vertu, & Sçavoir. Je comprens en deux mots à mon ordinaire, ce que l'Auteur dit plus au long.

Adoré & reſpecté de tout le monde, le Grec dit *montré au doigt* ; ce que ie n'alegue que pour faire voir combien on eſt obligé de changer de choſes, quand on veut traduire avec agrément.

Page 5. *De ſonger plutoſt à polir un marbre que ſoy-meſme*, j'omets des termes de l'Art dont on ſe peut paſſer.

Transformé en ſtatuë ; j'ay trouvé cela plus à propos que de dire *en rocher comme Niole.*

Répandre par tout ie ne ſçay quoy de celeſte & de diuin, ie ne dis pas *comme Tripolemo*, parce que cela n'y revient pas entierement, outre que, comme j'ay déja dit, ce qui faiſoit une beauté de ce temps là, ſeroit deſagreable en ce temps-cy, & feroit perdre la grace à ſon Auteur.

Page 6. *Contre un qui l'avoit appelé Promethée*, il n'eſt pas neceſſaire de dire *un Promethée en paroles*, parce qu'on verra par la lecture ce qu'il entend par là.

...raillerie, & mocke...
...ſont grands railleurs,
...& ironie, ie n'exprime que
...parce qu'il n'y a que celle là
...de Promethée. Page 7.
...mandé, j'ay ajoûté cela par
...ſentiment.
...avec ſa prompitude, &c. J'ay pris ce
...ſentiment de ce qu'il dit que la
...ſe dit d'abord.
...en de modeſtie, &c. Il n'y a
...ſujet.
...des auteurs, il y a au Grec 16.
...propretez de mauvaiſe langue.
...tout noir, je n'ay dit pas *de la Page 2.*
...car c'eſt qu'ils viennent de la ſorte
...cela en diminuë la rareté, & s'ils
...peine, cela n'eſt pas neceſſaire.
...l'admiration Je n'oſtre point que
...ſoit tout couvert d'or & de pour-
...ſert de rien au ſujet pour lequel
...toutes les circonſtances inutiles
...la raiſon plus qu'elles n'embelliſ-
...ſent.
...de faire, ie retranche par tout les
...qui ne ſont qu'embaraſſer, & qui
...au conte ; parce que cela charge
...la memoire & empéche de retenir
...neceſſaires.
...ſe ne parle point de leurs meur-
...leur prognostic ; car ce n'eſt pas de ce-
...dont il s'agit.
...que de deux choſes excellentes, cela
...claircit ſans avoir beſoin d'exemple ; car de
...Auteur, comme on fait un breuvage ex-

I'ay peur que ce ne soit une raillerie, ie marque en suite que les Atheniens sont grands railleurs.

De ce feu celeste & divin, ie n'exprime que cette particularité, parce qu'il n'y a que celle-là qui s'ajuste à l'histoire de Promethée. Page 7.

Vous rapporte grand profit, j'ay ajoûté cela par forme d'éclaircissement.

Qu'il manquoit de prevoyance, &c. J'ay pris ce sens là, parce qu'autrement ce ne seroit que la mesme chose que ce qu'il a dit d'abord.

Et que ie n'ay point eu de modelle, &c. Il n'y a que cela de necessaire au sujet.

Une douzaine de Vautours, il y a au Grec 16. mais ie suy les proprietez de ma langue.

Un chameau tout noir, ie n'ajoûte pas *de la Bactriane*; car si c'est qu'ils viennent de la sorte en ce païs-là, cela en diminuë la rareté, & s'ils n'y viennent point, cela n'est pas necessaire. Page 8.

Au lieu de l'admiration Je n'ajoûte point, que ce Chameau estoit tout couvert d'or & de pourpre; car cela ne sert de rien au sujet pour lequel il s'alegue; & toutes les circonstances inutiles obscurcissent la raison plus qu'elles n'embellissent le discours.

Un joüeur de flûte, ie retranche par tout les mots propres qui ne font qu'embarasser, & qui sont inutiles au conte; parce que cela charge inutilement la memoire & empêche de retenir les choses necessaires.

Les Centaures, ie ne parle point de leurs meurtres, & de leur yvrognerie; car ce n'est pas de cela dont il s'agit.

Ce n'est pas que de deux choses excellentes, cela est assez clair, sans avoir besoin d'exemple; car de dire avec l'Auteur, *cõme on fait un breuvage ex-*

cellent avec du vin & du miel, cela sent trop l'Apoticaire pour une comparaison qui n'est mise que par forme d'ornement. Voila comme les graces d'à cette-heure ne sont pas celles de ce temps-là.

Car le Dialogue ayme à s'entretenir, &c. Je reünis icy ce qui est plus bas chez l'Auteur, & tranche la chose en deux lignes, n'en gardãt que le suc, & ce qui est necessaire au raisonnement.

I'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier, &c. Il y a icy une comparaison tirée de la Musique qui n'est pas à nostre usage, parce qu'il faut que les comparaisons soient des choses connuës, & que tout le monde sçait, ie l'aurois bien renduë par équivalent; mais il n'en estoit pas de besoin; car j'ay touché d'abord en deux lignes toute la force de l'opposition.

Pour ce qui concerne le larcin, ie n'ajoûte pas *parce qu'il est Dieu du larcin*; car cela viẽt mieux à Mercure qu'à luy, & n'est pas necessaire au sujet.

Où aurois-je dérobé ces chiméres & ces hipogryphes, j'ay rendu la chose à nostre air; car les mots qui sont au Grec, ne feroient point d'effet maintenant, n'estant pas connus cõme de ce temps-là.

Ce seroit porter des Chouettes à Athenes, ce proverbe estoit trop connu pour avoir besoin d'explication; car il n'y a rien qui fasse tant languir un discours que de vouloir tout dire; c'est pourquoy les anciens Latins ne s'expliquoient d'ordinaire qu'à demy.

De pauvre, ie suis devenu riche, pour estre plus vif, j'ay mis d'abord ce que l'Auteur ne dit icy qu'aprés quelque circonlocution.

Mal d'yeux, il y a au Grec *mal d'œil*, mais cela n'est pas important.

Ie le trouvay dans son Cabinet, &c. J'omets

...ces circonstances qui ne sont plus à ...usage.

...rme de la douceur de son éloquence, Jou- ...Page ...
...Grecs, les Rossignols, & le Lore d'Ho- ...
...même raison.

...ssible à ces Amoureux, ie change la com- ...Page ...
...ctes de l'Amour des Garçons en celle ...mes, ce que j'observe par tout, tant pour ...corrompre nos mœurs, que parce que ...effet contraire à son dessein, qui est ...

*...eaux qui m'éclaire parmy les ...*auteur le dit de ceux qu'on alumoit ...tout pour éclairer de nuit les Na- ...il est bon en general.

*...de faire comme ces mauvais Come- ...*ge ce qui est plus étendu chez l'Au- ...les raisons que j'ay dites.

...je manque, souvien-toy, &c. Je mets ...sans interruption, ce que ie fais par ...où l'on s'en peut passer, pour estre ...& plus net.

...la pauvreté de la Philosophie, il y a au Page ...
...*la pauvreté, & la Philosophie*, mais ...pauvreté de la Philosophie est plus loüable, ...elle est volontaire.

...Maistommare; ie dis en suite, qu'on ne ...ni si aigrement qu'on s'en plût ...

*...Printemps n'est pas encore venu, d'où nous Page ...*ces feuvrilli, y a au Grec, le Printemps ...d'où nous vient ce Faon? peut-estre qu'il ...mere, ce qui seroit obscur & ridicule. ...de leurs genoux: il y a au Grec *le stomac*, P... ...n'est pas une si grande marque d'humili-

plusieurs petites circonstances qui ne sont plus à nostre usage.

Charmé de la douceur de son éloquence, J'oublie les Sirenes, les Rossignols, & le Lore d'Homére pour la mesme raison. Page 11.

Semblable à ces Amoureux. ie change la comparaison tirée de l'Amour des Garçons en celle des femmes, ce que j'observe par tout, tant pour ne point corrompre nos mœurs, que parce que cela feroit un effet contraire à son dessein, qui est de plaire. Page 12.

Comme un flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres, l'Auteur le dit de ceux qu'on alumoit au haut d'une tour pour éclairer de nuit les Navires; mais il est bon en general.

Ie crains de faire comme ces mauvais Comediens, j'abrege ce qui est plus étendu chez l'Auteur, pour les raisons que j'ay dites.

Mais si ie manque, souvien-toy, &c. Je mets cela de suite sans interruption, ce que ie fais par tout ailleurs, où l'on s'en peut passer, pour estre plus court & plus net.

Dans la pauvreté de la Philosophie, il y a au Grec, *dans la pauvreté, & la Philosophie*, mais la pauvreté de la Philosophie est plus loüable, parce qu'elle est volontaire. Page 13.

Assez plaisamment; ie dis en suite, qu'on ne parloit ni si haut ni si aigrement qu'on s'en pût fâcher.

Le printemps n'est pas encore venu, d'où nous viennent ces fleurs? il y a au Grec, *le Printemps est déja, d'où nous vient ce Paon? peut estre qu'il est de ja mere*, ce qui seroit obscur & ridicule. Page 14.

Embrassât leurs genoux. il y a au Grec *l'estomac*, mais ce n'est pas une si grande marque d'humili- Page 16.

té, & l'un & l'autre eſt une coûtume ancienne.

Sont les plus inſolens dans la débauche, ie dis la choſe en general, parce qu'une partie du détail n'eſt pas à nos mœurs.

Qu'il negligeoit meſme ſon bien, ce n'eſt que trop que cela, pour un homme qu'il veut ioüer, & qu'il propoſe pour exemple ; c'eſt pourquoy j'ay omis le reſte.

La fureur des ſpectacles, ie n'ay pas décendu dans le particulier, qui n'eſt plus à noſtre uſage.

Que ce qu'ils diroient, ne leur puſt nuire, ny préjudicier, j'ay agencé cela le mieux que j'ay pû à la maniere d'une formule de Teſtament, le Grec eſt obſcur, ſurquoy on peut voir les notes de Bourdelot, qui ne me ſatisfont point. Mr. Patru croit qu'au lieu d'ἀληθίας, qu'il y a au Grec il faut mettre ἁλιτήμασι, qui ſignifie *peccatum*, & dit que l'Auteur apparemment a voulu ioüer, ſur ce que les Romains dans leurs Teſtamens, *ſæpè deprecabantur veniã, ſi quid contra iuris formulas peccaſſent*, cõme il ſe voit en la loy *Lucius Titius*, 88. §. 17. *de legat. & fideicom.* Mais comme cette conjecture qui me ſéble belle, n'eſt appuyée d'aucun manuſcrit, & que d'ailleurs elle auroit beſoin de quelque éclairciſſement que le temps pourra peut-eſtre apporter, ie ne l'ay pas voulu ſuivre.

Répandent du vin dans les Feſtins. Il y a au Grec *avec bruit*, ce qui ſe faiſoit par forme de jeu, en ſecoüant le verre ; mais cela eût fait icy une obſcurité.

Il appeloit cela faire un ſoleciſme dans la volupté. Il y a icy un Proverbe Grec que j'omets, parce qu'il n'a point de rapport aux noſtres, & qu'on s'en peut paſſer.

Ie demeurois attaché à ſon diſcours, les larmes ſont touchées en ſuite, & l'exemple des Phéaques

[illegible] en Latin, parce qu'il eſt plus [illegible] ne ſe trouve pas mal, ni ne l'a communiqué. Il y a [illegible] ſe fait ſemblant de vouloir ouvrir [illegible] ſoy qui a vray dire il y a un de la raiſ[illegible] ne reçoit point cela. Ie fais dire quelque choſe à P. 12. [illegible] parce que cela eſt indifferent, & [illegible] changement produit, ne l'eſt pas [illegible] affect avoir égard.

[illegible] demeurer ſi long-temps dans le bon, & [illegible] ſans ſe mettre point tant à cœur [illegible] Epitheres ſont [illegible] ne ſe pourroient exprimer comme [illegible]

[illegible] Ie dis à la fin que ce n'eſt que [illegible] Proverbe de la Mandragore. p. 23.

[illegible] ſont icy exprimés.

[illegible] la Montagne de Lycucia, parce que cela ne [illegible]

[illegible] ſont abondamment, ſes bien-faits ſeront [illegible]

[illegible] Il y a au Grec, comme [illegible] cherche les plus belles expreſſions, & [illegible] plus à noſtre uſage.

[illegible] l'exprime les huiſſons plus bas.

[illegible] Ou verra en ſuite, que c'eſt au [illegible] le nom de ſon Pere, & ce ſera [illegible] bien que le miſerable eſtat où il [illegible] ſans doute longtemps, j'ay abregé cét endroit

n'eſt plus à noſtre uſage.

Neſtar, Ie l'ay mis au lieu de *Lete*, parce qu'il eſt plus connu parmy nous, & plus beau.

En me racontant ton mal, *tu me l'as communiqué* I'ay paſſé delicatement l'exemple du chien enragé, qui eſt dur & extravagant, parce qu'il fait ſemblant de vouloir loüer icy la Philoſophie; quoy qu'à vray dire il y ait de la raillerie par tout.

Il faut avoir recours pour cela. Ie fais dire quelquefois à l'un ce que l'autre dit, parce que cela eſt indifferent, & que l'agrément que ce changement produit, ne l'eſt pas qui eſt ce à quoy il faut avoir égard. p. 22.

Timon, ou le Miſanthrope. I'ay retranché ou alteré icy pluſieurs choſes, pour trouver ce ie ne ſçay quoy que ie cherche; mais ie demeure touſiours dans le but, & dans le deſſein de l'Auteur; & ne mets point mes rêveries pour les ſiennes.

Protecteur de l'Hoſpitalité, &c. Les autres Epitheres ſont touchés en ſuite, ou ne ſe pouvoient exprimer commodement.

Qu'eſt devenu ton foudre? Ie dis à la fin que ce n'eſt que fable & que fiction Poëtique.

Comme ſi tu eſtois ſourd, &c. Le Proverbe de la Mandragore n'eſt pas à noſtre uſage. p. 23.

En abyſmoit les uns, &c. I'ay mis les deux principaux exemples de la vengeance divine, les autres ſont peu de choſe, ou ſont déja exprimés.

Que tu ſauuas dans une petite nacelle, Ie ne dis point qu'elle aborda ſur la Montagne de Lycoris, parce que cela ne ſert de rien icy.

Les ingrats qui m'ont abandonné, ſes bien-faits ſeront touchez à la fin.

Comme un oyſeau de mauvais augure. Il y a au Grec, *comme un ſepulchre*, mais ie cherche les plus belles expreſſions, & celles qui ſont le plus à noſtre uſage. p. 24.

Maintenant donc, I'exprime les haillons plus bas.

Du Mont Hymette, On verra en ſuite, que c'eſt au pied du Mont.

Ne connois-tu pas Timon? le nom de ſon Pere, & ce ſera expliqué ailleurs, auſſi bien que le miſerable eſtat où il eſt.

En faiſant du bien à des Ingrats, I'ay abregé cét endroit p. 25.

parce que le reste est assez expliqué dans tout le Dialogue.

La Terre, ie dis en general, parce qu'il convient à tout dans le dessein de l'Auteur, qui veut choquer la Providence.

Prens avec toy le Dieu des Richesses, ie ne dis pas qu'il amene avec luy le Tresor, parce que cela n'auroit point de grace maintenant, & que ie ne m'engage pas à une Traduction reguliere. Le Dieu des richesses est assez suffisant pour enrichir, sans en avoir besoin d'autre.

Ie croy que cela ne luy servira de rien, je le fais dire à
p. 26. Mercure, plûtost qu'à Plutus, parce qu'il est mieux de la sorte, comme il paroistra dans la lecture de l'ouvrage.

Tu meriterois donc, &c. Ie tourne cela d'une autre façon que l'Auteur, comme ie fais souvent pour agencer les choses à nostre air.

Du f. in, Il y a au Grec *de l'orge*, mais cela fait le mesme effet, & revient mieux à nostre façon.

Qu'un homme ayme sa Maistresse, les comparaisons les
p. 27 plus courtes sont les plus claires.

Ie vais toujours de la sorte, &c. La suite l'explique.

p. 22 *On m'emporte sur des crochets*, i'accommode les choses à nos mœurs quand rien ne l'empesche, & qu'on ne veut pas entrer dans le particulier. Car le general est de tout pays.

p. 30 *Mais tout en riant*, i'omets ce qui est du Tresor pour la raison touchée plus haut.

Vien Tresor, i'oste le reste pour le mesme sujet.

p. 34 *A la pauvreté.* Elle y vient mieux que Pan, outre que le mot Grec y a du rapport; & peut avoir esté pris l'un pour l'autre; puis ie ne regarde pas tant ce qu'il a mis que ce qu'il faut mettre maintenant, pour faire que la chose aille bien. pourveu que cela ne choque point les mœurs anciennes, comme il ne les choque point icy.

p. 35 *Gnathon*, il y a au Grec *Gnatonide*, mais ce mot est plus commun.

Le Fortuné, Le terme Grec ne se pouvoit expliquer en
p. 38 un mot, & i'en prens un propre au sujet.

Le plus méchant, &c. Ie me sers plus bas du mot de Vautour.

L'Orateur Demea, L'Eloquence de Timon est desja exprimée; du reste, ie dis *Demea*, plûtost que *Demeas*

... plus conformes à l'entendre ...

... *à tous les plats*, Quoy que le sens p. 39 ... des anciens, ie ne me sers pas de ... d'une antiquité, mais comme d'une ... exprime bien ce que ie veux dire. ... de la sorte.

... i'oppose à la nuit, qui est le temps de la ...

... *dans la riviere*, L'Auteur adjouste p. 40 ... un peu trop grossieres à mon avis.

... *conjugale*, le finis là, pour ne rien p. 41 ...

... se sert indifferemment de ce mot, & p. 45 ... qu'il parle du supplice de Prome- ... i'ay pris celuy-cy plûtost que l'autre, ... mieux.

..., i'adjouste cela pour donner plus de p. 46 ...

... *le Dieu des Larrons*, Cela est plus bas chez ... une periode au Grec dont i'ay desja ... plus important.

... *ses remettez mesmes tous les chefs* ... d'estre dits, & seront encore touchez en ... il ne les faloit point repeter icy. ... le n'ay pas mis un Caber, parce p. 48 ... il n'y avoit point de forests ...

... *Image, &c.* I'ay reüny icy ce ... pour ne point rebatre deux fois une ...

... Cela est contraire à ce qu'il dit p. 55 ... qui est confirmé par la suite, car c'est Iupiter ... mais on peut dire que c'est par l'entremi- ... toutefois il met Vulcain dans le Dialogue ... est une contradiction.

... *ce beau chef d'œuvre?* il ne le faloit p. ... davantage, après l'avoir esté au Dialogue ... le reste est touché plus bas.

..., son nom est exprimé au Dialogue cy dessus. ... ne croyent pas que Thetis la Deesse de la p. 71 ... mesme que la Nereide, mais Lucien les confond.

parce que nous sommes plus acoustumez à l'entendre ainsi

Il donne eschec & mat à tous les plats, Quoy que le feu des Eschecs fust connu des anciens, ie ne me sers pas de ce terme, comme d'une authorité, mais comme d'une phrase françoise qui exprime bien ce que ie veux dire, & en use ainsi ailleurs de la sorte. p. 39

Mais de iour, Ie l'oppose à la nuit, qui est le temps de la débauche.

Tu ietteras ton argent dans la vivière, L'Autheur ajouste des particularitez un peu trop grossieres à mon auis. p. 40

Entretenir l'amitié conjugale, Ie finis là, pour ne rien mettre d'inutile. p. 43

Vautour, L'Autheur se sert indifferemment de ce mot, & de celuy *d'Aigle*, lors qu'il parle du suplice de Promethée: c'est pourquoy i'ay pris celuy-cy plûtost que l'autre, parce qu'il sonne mieux. p. 45

Ton bourreau, I'aiouste cela pour donner plus de force. p. 46

Aussi bien le Dieu des Larrons, Cela est plus bas chez l'Auteur.

Le larcin, Il y a icy une periode au Grec dont i'ay desia exprimé ce qu'il y avoit de plus important.

Car ce n'est pas assez d'en rapporter nuëment tous les chefs, ils ne font que d'estre dits, & seront encore touchez en suite, c'est pourquoy il ne les faloit point repeter icy. p. 48

Vn grand & vaste desert, Ie n'ay pas mis *un Cahos*, parce que dans le Cahos il n'y avoit point de forests

I'en fis un homme à nostre Image, &c. I'ay reüny icy ce qui estoit plus bas, pour ne point rebatre deux fois une mesme chose. p. 49

Vn Heros de tes amis, Cela est contraire à ce qu'il dit aprés, & qui est confirmé par la suite, car c'est Iupiter qui le delivre; mais on peut dire que c'est par l'entremise d'Hercule, toutefois il met Vulcain dans le Dialogue suivant, qui est une contradiction p. 52

Est-ce pour avoir fait ce beau chef d'œuvre? Il ne le faloit pas expliquer davantage, aprés l'avoir esté au Dialogue precedent, le reste est touché plus bas. p. 52

Nereïde, son nom est exprimé au Dialogue cy dessus, quelques-uns ne croyent pas que Thetis la Deesse de la mer, soit la même que la Nereïde, mais Lucien les confond. p. 53

p. 54 *Iunon l'a transformée*, ie conte l'histoire tout d'un temps sans interruption, parce que cela est plus clair & plus court.

p. 55 *Ie n'ay plus ny bec, ny ongles*, cela dit assez, sans ajouster *ailes*.

p. 56 *Tu vivras du Nectar*, ie dis plus bas qu'il en sera l'Echansson

Est-il meilleur que le laict? je retranche icy quelque chose de puerile, parce qu'il n'y en a que trop.

p. 59 *Dix baisers*, il n'y a que *deux* au Grec, mais cela fait plus de force.

p. 62 *Il a fait un instrument avec la coquille d'une Tortuë*, cela suffit, sans décendre dans le particulier, pour les raisons que j'ay touchées d'abord.

p. 70 *Et te soufflotoit*, il y a au Grec, *festoit avec un patin d'or* mais cette phrase est desia employée, & la repetition n'en seroit pas agreable.

p. 71 *Ie l'ay poursuivy vainement*, ie le trouve plus joly de la sorte, que de dire qu'il s'en est vengé.

Caressira Venus, & les Graces, le Grec dit *la Grace* mais on ne diroit pas en françois *caresser la grace*, puis que les Graces ne se separoient point.

p. 72 *Qu'il leur dresse quelque piege*, ie fais dire cela à Apollon, afin que Mercure die le reste, qui luy vient mieux, comme il se voit dans le Dialogue suivant.

p. 75 *Tousiours en la Compagnie, &c.* Le reste est touché en suite.

La Thrace & la Lydie, le Tmole est trop peu de chose pour estre exprimé, c'est une montagne de l'Asie.

p. 77 *Amoureux*, ie diray plus bas, *sçavant dans les choses de l'amour*, & exprimeray à quoy sert la pomme.

p. 79 *Querelleuses*, le mot de *Plaintives* n'y vient pas si bien.

Des Brebis, il y a au Grec *des Geniſſes*, mais il est plus beau de le faire Berger que Bouvier, outre que les Brebis sont mieux sur des rochers que les vaches.

p. 81 *N'en accusent que leur mal-heur, ou n'en accusent que mes yeux*, mais l'autre est plus fort.

Ie ne suis point ambitieux, ie touche en suite les promesses & les presens.

p. 84 *I'en mettray l'un dans tes yeux, & l'autre en ton cœur*, ce sont les principales parties qui donnent de l'amour, & qui en reçoivent. *Lætosque oculis afflarat honores*, pour ren-

[illegible] bien de la peine, j'ay retenu cela pour p. 85
[illegible]

[illegible] & de Mercure, j'ay agreé & traité p. 86
[illegible] Dialogue pour estre plus agreable.

[illegible] Grec la fille de Cal- p. 89
[illegible] il faut mettre la sœur; car
[illegible] Mercure, comme il se voit au Dialogue
[illegible] fils dans le Ciel, comme on fait icy,
[illegible] accommodement des amours de la mere,
[illegible] de Cadmus, & quoy qu'elle soit
[illegible] plus ancienne que Semele, cela ne rom-
[illegible] n'est pas moy qui fais la fausse, mais

[illegible] qu'on est jeune, j'ajoûte cela, parce p. 90
[illegible] Mercure en jeune homme.

[illegible] reste n'a pas besoin d'estre ex- p. 91
[illegible] Le reste n'a pas besoin d'estre ex-
[illegible] pas trop insister sur des fables

[illegible] C'est ainsi que l'Auteur le dit p. 92
[illegible]

[illegible] je fais servir du terme general parce que p. 93
[illegible]

[illegible] p. 97
[illegible] ou soustes.

[illegible] p. 98
[illegible] C'est assez de cela icy, le reste est

[illegible] Parisien, je ne sers de cecy, comme p. 99
[illegible] françoise, qui signifie [illegible]
[illegible] ne me mettre en peine s'il y avoit des termes pour
[illegible] car je parle françois, & non pas grec, &
[illegible] françoise n'estoit pas encore au monde
[illegible] Lucien, si bien que je le fais parler une lan-
[illegible] n'est ose que plus de cinq cens ans apres sa mort;
[illegible] examiner les choses à la rigueur, dans tout
[illegible] de representation, entre Comedies,
[illegible] Contes &c.

dre Enée plus aimable.

Car on sçait qu'il en a bien de la peine, I'ay reüny cela pour estre court. p. 85

Dialogue de Pan, & de Mercure, I'ay agencé & transporté diverses choses en ce Dialogue pour estre plus agreable. p. 86

La fille d'Agenor à Sidon, il y a au Grec *la fille de Cadmus*, qui est Semele ; mais il faut mettre *la sœur* ; car Semele estoit de Thebes, comme il se voit au Dialogue de Neptune, & de Mercure ; d'ailleurs il seroit ridicule de mettre déja son fils dans le Ciel, comme on fait icy, & d'y parler du commencement des amours de sa mere, qui mourut estant grosse de luy. Du reste la fille d'Agenor est Europe sœur de Cadmus, & quoy qu'elle soit pour le moins aussi ancienne que Semele, cela ne touche pas tant ; puis ce n'est pas moy qui fais la faute, mais l'Auteur. p. 89

Et travailler tandis qu'on est jeune, I'ajouste cela, parce qu'on peint toûjours Mercure en jeune homme. p. 90

Mais il est assez puni. Le reste n'a pas besoin d'estre exprimé, outre qu'il ne faut pas trop insister sur des fables ridicules.

D'où decoulera l'Ambre. C'est ainsi que l'Auteur le dit, autrement qu'il en fait exprés. p. 91

A la lune, ie me suis servy du terme general, parce que le particulier n'est pas bien françois

Ie ne les pouvois pas tenir toûjours renfermées, ie n'ajouste point ce qu'il dit du Belier, car cela est plat. p. 95

Danseient, cela y vient mieux *qu'applaudir* ou *écouter*.

La renvoya à Paris, C'est assez de cela icy, le reste est expliqué tout au long dans le Dialogue du Iugement de Paris. p. 98

N'abandonne point l'étrier, ie me sers de cecy, comme d'une fraze françoise, qui signifie *demeurer toûjours proche du Cheval*, sans me mettre en peine s'il y avoit des étriers de ce temps-là, car ie parle françois, & non pas grec, & mesme la langue françoise n'estoit pas encore au monde du temps de Lucien, si bien que ie le fais parler une langue qui n'est née que plus de cinq cens ans apres sa mort ; il ne faut pas examiner les choses à la rigueur, dans tout ce qui tient lieu de representation, comme Comedies, Traductions, Cartes, &c. p. 99

p. 101 *Vers le genre humain*, Le reste est touché plus bas.

p. 102 *De Neptune & d'Amphitrite*, il n'estoit point besoin de mettre icy les Nereides, puis qu'il n'y a qu'Amphitrite qui parle.

p. 104 *Pourquoy te prenois-tu aussi à Achile?* C'est assez de cela pour le sujet.

p. 106 *Non, mais Perse l'a tué*, ie ne repete pas ce qui est imprimé au Dialogue precedent, parce que cela languiroit.

C'est mal reconnoistre, ie passe ce qui n'est pas necessaire.

p. 107 *Avec des ailes que Minerve luy avoit prestées*, On le peint ordinairement sur un cheval ailé.

Qui estoit mortelle, Le Grec dit, *qui aveugloit*, mais on a coûtume de le dire de la sorte.

A la faveur du Bouclier, &c. Il n'est point necessaire de dire d'où il le fait.

p. 108 *L'as tu veu Zephire?* Ie fais dire à *Notus*, ce que l'Auteur fait dire au Zephire, parce que cela est indifferent, & que l'un est plus agreable à prononcer que l'autre: or dans ces Dialogues, il faut avoir égard à l'agrément, & ne point choquer l'oreille par un terme barbare.

Non, ie vous prie, Cecy est plus bas chez l'Auteur.

Est-ce là tout ce beau spectacle? il est plus joly de la façon qu'affirmativement.

p. 110 *S'il n'a assez vy*, il y a au Grec: *s'il a assez vy*, l'un & l'autre peut faire un bon sens, mais celuy de l'original faisoit quelque difficulté que i'ay voulu oster.

A Athenes ou à Corinthe, il y a au Grec, au *Cranée*, & au *Lycée*, qui sont des lieux de ces Villes là où les Philosophes s'assembloient.

p. 111 *Mais veux tu que ie die?* ie le fais dire à Pollux, parce qu'il y vient mieux & est plus court.

p. 112 *Dialogue de Croesus, &c.* Vn si petit Dialogue n'a point besoin de titre particulier.

p. 116 *Luy-mesme*, il y a au Grec qu'il a vécu 90. ans, & qu'on le laisse vivre encore autant, mais cela n'a pas besoin d'estre exprimé.

p. 118 *Courage Thocryte*, j'ay mis *Thocryte* pour *Theocrite*, *Philon*, pour *Phidon*, *Carieles*, pour *Coriades*, parce que ces mots sonnent mieux en nostre langue, & que s'il eût écrit en françois: il eut eu égard à cela, puis qu'il est indifferent comme on les nomme.

Si chacun va pour le Loup, On dit ainsi ce Proverbe [illegible] langue, & l'on feint qu'une Chevre portoit [illegible] aller à vers dans une maison deserte, dont elle [illegible] avec ses cornes, après que le [illegible] eut fait par ce moyen.

Termes Heroiques, ie ne dis pas qu'il n'y eût point [illegible] pas que cela n'eût que trop exprimé dans ces [illegible].

Ce n'est pas pour les pauvres, La penſée de l'Auteur alloit [illegible] ne l'ay changée, pour ne point blesser les [illegible], ce qui m'a obligé à alterer la suite.

Ancestres, Le mot de *predecesseurs* n'étoit pas estably.

p. 124 *Ecoutés*, L'Auteur fait dire cela au Philosophe, p. 125 [illegible] mieux à Mercure.

Vous aussi serez mort en moins temps, il n'est point p. 127 [illegible] de quelle mort.

Vous le tuerez, i'ay changé la penſée de l'Auteur p. 129 [illegible] judiciale.

Ie suis mort de mon beau-pere, i'ay mis cela selon la [illegible].

Mais vous plaist-il, il n'est pas necessaire de faire ob- p. 131 [illegible] Alexandre, qui en a assez fait de [illegible].

Ie le fais, le fais dire à Alexandre plustost qu'à p. 132 [illegible] parce que cela va à sa justification.

Ces Heros, il y a au Grec *Demons*, mais c'estoient les p. 134 [illegible] ces étoient les premiers cause du mal, & ie [illegible] lequel il me plaît, celuy-cy vient mieux

Les grands hommes sont morts, l'Auteur dit icy qu'y- p. 137 [illegible] mais il ne considere pas qu'il le [illegible] commencement du Dialogue.

Ie n'en fais rien valoir, Cela est mieux que de p. 139 [illegible] Diogene, puis qu'il se rit de cette opi-

Celle Antenide, il ne sert de rien de dire icy qu'elle p. [illegible] [illegible], puis qu'il n'en que la femme.

Ie n'ay point de distinction, i'ayme mieux finir là, p. [illegible] [illegible] des paroles inutiles

Comme, il y a au Grec *Oromus*, mais l'autre mot est plus [illegible] [illegible] notre langue.

De la Chevre qui prit le Loup, On dit ainſi ce Proverbe en noſtre langue, & l'on feint qu'une Chevre pourſuivie d'un Loup, ſe ſauva dans une maiſon deſerte, dont elle ferma la porte par hazard avec ſes cornes, apres que le Loup fut entré, qui fut pris par ce moyen. p. 120

Ie cajolois Hermolaüs, ie ne dis pas qu'il n'avoit point d'enfans, parce que cela n'eſt que trop exprimé dans ces Dialogues.

Ce n'eſt pas ce que tu penſes, La penſée de l'Auteur alloit au ſale; mais ie l'ay changée, pour ne point bleſſer les oreilles delicates, ce qui m'a obligé à alterer la ſuite.

Aclamations, Le mot de *Proclamations* n'eût pas eſté entendu là. p. 124

Tu as raiſon, L'Auteur fait dire cela au Philoſophe, mais cela vient mieux à Mercure. p. 125

Qui ſont tous deux morts en meſme temps, il n'eſt point neceſſaire de dire de quelle mort. p. 127

Que ie ſuis heureux, i'ay changé la penſée de l'Auteur que ie trouve ridicule. p. 129

Apres la mort de mon beau-frere, I'ay mis cela ſelon la verité de l'hiſtoire. p. 131

Iamais mes plaiſirs, il n'eſt pas neceſſaire de faire alleguer de faux exploits à Alexandre, qui en a aſſez fait de veritables. p. 131

Ie le ſouffrois, ie le fais dire à Alexandre pluſtoſt qu'à l'autre qui l'accuſe, parce que cela va à ſa iuſtification. p. 132

Courtiſans, il y a au Grec *Devins*, mais c'eſtoient les Courtiſans qui eſtoient les premiers cauſe du mal, & ie puis prendre lequel il me plaiſt, celuy-cy vient mieux icy. p. 134

Tous les grands hommes ſont morts, l'Auteur dit icy qu'Vlyſſe viendra bien-toſt; mais il ne conſidere pas qu'il le fait deſia mort au commencement du Dialogue. p. 137

Diogene, & non pas ſon ombre, Cela eſt mieux que de dire *l'ombre de Diogene*, puis qu'il ſe rit de cette opinion. p. 139

Sa belle Artemiſe, il ne ſert de rien de dire icy qu'elle eſtoit ſa ſœur, auſſi bien que ſa femme. p. 151

Car il n'y a point de diſtinction, i'ayme mieux finir là, que d'ajouſter des paroles inutiles. p. 152

Oreſte, il y a au Grec *Oreſtes*, mais l'autre mot eſt plus beau en noſtre langue. p. 153

p. 159 *Ne vois tu donc pas ?* Les Chrestiens ne croyent point d'autre destin que la volonté de Dieu. Quelques uns mesme ne veulent pas qu'il y ait des Decrets des actions humaines, de peur que cela ne blesse leur liberté, & croyent que Dieu les sçait, à cause qu'elles doivent arriver, mais qu'elles n'arrivent pas à cause qu'il les sçait.

p. 160 *Je te faisois Porrique*, nostre Prose a plus de rapport aux Iambes des Poëtes tragiques que nos vers, c'est pourquoy je ne me suis point mis en peine d'en faire.

p. 161 *Un important secret*, Ce sont deux vers d'Homere, c'est pourquoy il les exprime en vers.

p. 164 *De longs cheveux, & une grande barbe blanche*, il y a au Grec des cheveux blancs, & une grande barbe; mais il est mieux comme je l'ay exprimé, & ces gens portoient aussi des cheveux longs.

p. 165 *Hydromel*, nous n'avons point d'autre mot pour exprimer le Melicrate, quoy qu'il se fist avec du miel & du vin.

p. 166 *Vlanté d'Asphodelles*, C'est une plante, bien qu'il en fasse un arbre dans son histoire veritable.

p. 169 *Pyrrias ny Therfite*, c'est assez de ces deux exemples, sans en ajoutter un troisiéme. Les Grecs ne peuvent finir, & particulierement les declamateurs qui disent tousjours tout ce qu'ils sçavent, & s'épuisent sur un sujet, c'est un defaut de cét Auteur que j'ay touché dans la preface.

Comedie, Il y a au Grec *Pompe*, qui estoit une espece de Procession à l'honneur des Dieux: mais il faut que les comparaisons soient de choses connuës, & celle-là n'a point de rapport à nostre façon.

p. 170 *Colonnes & Statuës*, je l'ay expliqué des tombeaux, parce que l'exemple ne va que là.

p. 172 *C'est la plus commune*, je l'ay mis ainsi parce que le dessein de l'Auteur n'est pas d'opposer cette vie à celle des Grands, mais à celle des Philosophes, comme la suite le fait voir.

p. 173 *Ce jeune Thessalien*, C'est Protesilas dont il est parlé plus haut.

p. 175 *Qu'si nous prendrons le Parnasse, ou le Mont Olympe*, cela dit assez qu'ils sont plus hauts que le Caucase: & pour estre delicat, il ne faut pas trop marquer ce qu'on veut dire.

p. 178 *Tu parleras en Langage plus humain, dy moy donc sans tant*

...pour m'excuser de faire de mes-
...
...re cela à Mercure, à qui il con- p. 179
...Grec.
...la comparaison est trop claire p. 181
...
...*Hydromel*, il ne faut point ajou- p. 186
...éclaircy la verité.
...cela estoit comme neceſſaire à p. 190
...
...ſpece de Cigogne, & il ne le ſ p. 194
...
...quoy que Synagogue fust d'ionie; à cauſe
...Grec, Synagoricien: mais ce n'eſt rien.
...Synagogue; l'Auteur a changé par là
...mais il ne vaut rien: car ce
...que ſi l'on veut que ici, comme il fait en
...
...plus court & plus vif, ne retranche p. 198
...
...ſ'adjoint mieux à *Menſtor*, que la p. 199
...
...exprimées en forte
...duis pas de mot à mot.
...
...Grec, un Poiſſon cru & une p. 200
...
...allusion à la mort, mais cela n'eſt point
...
...Harengere, j'agence les choſes à p. 203
...
...le terme Grec ſe rapporte plus au pre-
...mais comme il ſe fait yvre, il
...
...qu'au parfum.
...je mets que le pain.
...*la barbe longue*, & aux cheveux p. 10
...
...la tonſe fait voir que ce mot ſe prend p. 10
...
...d'arguments, & le pluriel y venoit p. 11
...
...demeure en ſuite dans la me-
...
...ſ'explique.
...
...ſ'explique ſi obſcurement, & en plus de paroles.
...
...*Sophiſme indefectible*

de façon, i'ay mis cela pour m'exempter de faire de mes-chans vers.

Il vaut dire: ie fais dire cela à Mercure, à qui il con- p. 179
vient mieux qu'à Caron.

A ces bouillons d'escume, la comparaison est trop claire p. 185
pour avoir besoin de reddition.

Ils versent du vin & de l'hydromel, il ne faut point ajoû- p. 186
ter *à ce que ie puis voir*, car il luy a éclaircy la veuë.

Romulus par une Louve, cela estoit comme necessaire à p. 190
l'enumeration.

Cigogne, ibis, est une espece de Cigogne, & il ne se- p. 194
roit pas entendu en gardant le mot.

Secte Italique, quoy que Pytagore fût d'Ionie: sa secte s'appelloit Italique, à cause qu'elle commença en Italie.

Pytagore, Il a au Grec, Pytagoricien: mais ce qu'il dit, p. 197
ne peut convenir qu'à Pytagore: l'Auteur a tâché par là de trouver un echapatoire, mais il ne vaut rien; car ce sont les chefs de secte qu'il met que icy, comme il fait en assez d'autres lieux.

Les Diogene, pour estre plus court & plus vif, ie retranche p. 198
tout ce dont on se peut passer.

Les Passions, elles s'ajustent mieux à *Monstres*, que la p. 199
volupté, estoient exprimées en suite.

Huitre à l'escaille, ie ne traduis pas de mot à mot. p. 200

Un grain d'Arsenic, il y a au Grec, un Polype cru & une Seiche, pour faire allusion à sa mort; mais cela n'est point de grace.

Sauvetier, Crocheteur Harangere, i'agence les choses à p. 201
nostre façon.

Quelle essaillette, le terme Grec se rapporte plus au parfum, qu'à l'yvrognerie: mais comme il le fait yvre, il valoit mieux aller à l'yvrognerie qu'au parfum.

Aymer, j'évite le sale autant que ie puis.

Foy venir ce Stoicien à la barbe longue, & aux cheveux p. 203
tortis: il est ainsi qu'ils sont depeints ailleurs. p. 205

Des Syllogismes, la suite fait voir que ce mot se prend p. 206
icy pour toutes sortes d'argumens, & le pluriel y venoit mieux que le singulier: ie demeure en suite dans la metaphore que l'Auteur a quitée.

Selon Nature, c'est à dire en un mot & clairement, ce p. 207
que l'Auteur dit obscurement, & en plus de paroles.

Une demonstration, il y a au Grec un *syllogisme indemon-*

Erable ; mais ie croy qu'il n'entend autre chose par là qu'un argument convainquant, & où l'on ne peut répondre.

Nulle pierre, &c. i'y remis le syllogisme en forme pour estre plus clair

Pyrrhon, il y a au Grec *Pyrrhias*, mais ayant fait parler les autres Chefs de Sectes, il faloit que Pyrrhon parlast icy car pour Chrysippe, il l'a mis au lieu de Zenon, pour ne point offencer l'Empereur qui estoit Stoïcien

Tu t'il quelqu'un icy? c'est assez de cela, sans s'étendre davantage.

La vengeance, ce mot vient bien au sujet, & est plus beau pour titre, que *Revivant ou Resuscité*.

Tu as beau dire, &c. ie retranche icy d'autres vers d'Homere, qui ne disent rien de nouveau.

Que celuy qui a fait le mal I'ay reüny deux alegations en une.

Mais où est-elle? je ne repete point ce qui a déja esté dit.

Qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantosme, il eust esté trop bas de dire, qu'ils se laissent mener par la barbe, & non par le nez.

Passer icy, ie ne dis pas *au Ceramique*, car il y auroit trop de mots propres, & maintenant inconnus, du reste c'estoient des lieux d'Athenes

Comme les vens alument un flambeau au lieu de l'éteindre; cette comparaison vient mieux aux faux rapports, & celle dont l'Auteur s'est servie, est plus propre aux calamitez.

La Vertu, j'omets *la Modestie & la Justice, &c.* qui sont comprises sous ce nom, & qui ne peuvent faire icy de personnages separez : mais j'ay ajoûté, la Sçience.

Cheres Sœurs, ce titre y vient mieux que celuy de servantes.

La raison, il y a au Grec *Elenchus*, mais cela n'eust point eu de grace, & la raison fait le mesme effet parmy nous, selon notre façon de parler.

Fils d'Alethion, & d'Elenxiclée ; j'en fais le pere & la mere, parce que cela est mieux de la sorte

J'entray au colere de leur voir profaner ce sacré nom, la comparaison tirée des Comediens est touchée en suite, outre qu'il n'y en a que trop icy.

Ny qu'un Asne, cette fable est trop commune, & trop

[illegible] que les chiens [illegible]

[illegible] qu'il [illegible] que des chiens, mais on ne [illegible]

[illegible] que la Cité ne l'est de la Terre ; j'ay [illegible]

[illegible] de nostre langue, au lieu de deux pro-[illegible] nostre village.

[illegible] dire cela à la Verité, plustost qu'à [illegible] que c'est à elle particulierement à décou-[illegible] & de le fait que la Verité y conferre.

[illegible] qui font un Grec.

[illegible] vaudroit qui sont un Grec.

[illegible] en passant, il y exprime ces choses là [illegible] on a coûtume de les dire : on ne destruit [illegible] en remarque.

[illegible] il y a un Grec dont [illegible] mais c'est une [illegible] ajoûte avoit dit une pierre d'argent le [illegible] commun n'est deû que trop.

[illegible] il vaut mieux le faire ici qu'ailleurs.

[illegible] pouvoient nous attraper ? ce qui est icy au [illegible] plus bas.

[illegible] de Platon des pierres dans le Potagique, il dit [illegible] raillerie, & peut-estre elle-on une raillerie ou [illegible]

[illegible] je le fais faire par le syllogisme, qui est [illegible] valet de la Raison, ce qu'il fait faire par l'[illegible]

[illegible] comme du vent, il y accommode la com-[illegible] à l'égard de l'eau.

[illegible] qui preuve de vin, son bastion, & fit beaucoup [illegible] [illegible] en faire.

[illegible] en [illegible] les rondes & les rondes, il y a un autre [illegible] [illegible] en Grec, mais il en faloit un icy qui fust connu.

[illegible] il en faloit un plus fort, un pallié qu'au fureur.

[illegible] Tolon d'Or, c'est assez de ces offices, sans en faire [illegible] [illegible] ; il est plus fort de luy [illegible] Cleron.

[illegible] je n'en ay que trop icy.

[illegible] malade, il y a au Grec ; dont qu'ils fai-[illegible] dans les festins, mais cela y vient aussi [illegible] il est plus à nos usages.

souvent repetée pour estre expliquée davantage.

Plus lascifs que des moineaux & plus larrons que des chevres. p. 227
tus, j'ay mis la chose à nostre air, il y a au Grec *plus lascifs que des asnes, & plus larrons que des chats*, mais on ne parle point parmy nous de la façon

Ils en sont plus éloignez que le Ciel ne l'est de la Terre; j'ay p. 228
mis une façon de parler françoise, au lieu de deux proverbes qui ne sont pas à nostre vsage.

Pour moy, &c. Ie fais dire cela à la Verité, plutost qu'à p. 229
la Vertu; parce que c'est à elle particulierement à découvrir l'imposture, & ie sais que la Vertu y consent.

C'est de chastier les imposteurs, il vaut mieux qu'il die cela, que quelques vanitez qui sont au Grec.

Une piece d'argent & un pain, j'ay exprimé ces choses là de la façon dont on a coûtume de les dire; on ne donne point de gasteau en aumosne.

Un talent, il y a au Grec *deux talents d'or*, mais c'est une p. 230
somme excessive, aprés avoir dit une piece d'argent & un pain; vn talent commun n'est desia que trop.

Où l'on couronnera, il vaut mieux le faire là, qu'ailleurs. p. 232

Mais comment le pourrons nous attraper? ce qui est icy au Grec, est exprimé plus bas.

A-t'il envie de pescher des pierres dans le Pelagisque, il dit cela par raillerie, & peut-estre estoit-ce une raillerie ou un Proverbe.

Que le Syllogisme, ie l'ais faire par le Syllogisme, qui est p. 233
comme le valet de la Raison, ce qu'il fait faire par l'Elenchus.

Ils sont legers comme du vent, i'ay accommodé la comparaison à nostre vsage.

Vn autre qui se creve de rire, son baston, & sa beface se- p. 236
ront exprimez en suite.

Amene en fuite les pendus & les roüez, il y a un autre su- p. 238
plice au Grec, mais il en faloit un icy qui fust connu.

Megacles s'en est saisi, il est plus fort au passé qu'au futur. p. 39

Mille Talens d'Or, c'est assez de ces offres, sans en faire p. 240
de nouvelles.

Achevez de redoubler mon suplice, il est plus fort de luy faire dire cela, qu'à Cloton.

Lors que ie tombay malade, il y a au Grec, *lors qu'ils fai-* p. 241
soient des effusions dans les festins, mais cela y vient aussi bien, & est plus à nos mœurs.

Hippias, ie luy donne un nom pour estre clair.

p. 245 *Quelque chanson*, i'exprime la chose à nostre air.

Ah ! mes vieux soulliers, ie ne repete pas les mots dont ie me sers, ie vy.

p. 246 *Le beau Pâris*, il y a au Grec *Megilo*, mais Pâris est plus connu, & fait le même effet.

p. 247 *Un Philosophe Cynique*, l'Auteur fait de ce mot comme un nom propre, mais il n'est pas necessaire.

Quelque tache de peché, la chose n'a point besoin parmy nous d'explication, car c'est ainsi que nous avons accoûtumé de le dire.

p. 248 *Les uns à cause de leur vertu*, ie ne repete point ce qui a déja esté dit.

p. 249 *Il a souillé en cent façons ma lumiere*, le Grec ajoûte, qu'il vouloit qu'elle fust presente à tout, mais cela fait une image sale.

p. 250 *De ceux qui entrent au service des Grands*, il n'est pas necessaire d'ajoûter, pour de l'argent, ou pour la recompense, car la suite l'explique.

p. 251 *Lors que la Foüet ne peut plus demesler son intrigue*, c'est assez de cela sans rien ajoûter.

Pour empescher donc que tu ne sois pris, i'ay changé la metaphore pour éviter une longue allegorie que fait l'Auteur.

Pot de chambre sur la teste, ie mets la chose à nostre façon

p. 252 *L'autre raison est*, ie retranche des choses qui sont déja

p. 253 touchées ou inutiles.

p. 254 *Ie renoncerois à celle de l'Empereur*, c'est ce qu'il entend par *le grand Roy*, comme il se voit dans le Dialogue de Toxaris.

Alors vous penserez estre, il y a au Grec au lieu de cela, des

p. 256 choses qui ne sont pas à nostre usage.

Car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet, cela se comprend en trois mots ce qui est touché en suite plus au long chez l'Auteur.

Aux anciens Serviteurs de la maison, il y a au Grec, *Amis*

p. 258 mais cecy vient un peu à la suite.

Vn balay neuf, il y a au Grec, *soulliers neufs*, mais l'autre est mieux à nostre air.

p. 263 *La sagesse de Platon ou l'éloquence de Demosthene*, il y a au Grec, *la sagesse d'Homere*, ou *la subtilité de Platon*, mais

[illegible] mot

[illegible] nostre genie, i'ay transporté cette

[illegible] p. 265

[illegible] de Troyes, on fera un masque de Troye, [illegible] le même effet.

[illegible] p. 266

[illegible] il le faloit mettre ainsi, veu la cho-

[illegible] car une femme n'a que faire de Rep. p. 267

[illegible] p. 271

[illegible] effet.

[illegible] Charlemagne, il y a icy un exemple d'Ar- p. 273

[illegible] cela ne feroit pas d'effet

[illegible] & celuy des Princes, le reste est deja p. 274

[illegible] i'ay donné sens à ce qui estoit p. 277

[illegible] Dialogue par la mal-traite des

[illegible] ne l'ay rien ajoûté de

[illegible] si bien que ie

[illegible] est pour le moins aussi fort icy

[illegible] ne dis que ce qui est ? p. 281

[illegible] ay transporté cela de plus p. 284

[illegible] parce qu'il n'en estoit pas de be-

[illegible] il y a une periode au Grec que p. 287

[illegible] ie fais dire cela à Hermo- p. 291

[illegible] trop long des yeux, outre qu'il luy

[illegible] Lycinus

[illegible] il y a icy un exemple des p. 292

[illegible] de nuit, & non pas de jours,

[illegible] aux femmes;

[illegible] ie retranche, parce que cela étoit

ie ne traduis pas de mot à mot.

Si vous voulez tenir voſtre gravité, i'ay tranſporté cecy de plus bas. p. 265

Dans un perſonnage de Tragedie, ou *ſous un maſque de Tragedie*, mais cela fait le meſme effet. p. 266

La deſſus l'heure ſonne, il y a icy une penſée que i'ay exprimée plus haut. p. 266

Frés de ſon mignon, il le falloit mettre ainſi, veu la choſe dont il s'agit; car une femme n'a que faire de Barbache. p. 267

Tu ſçais, me diras tu, i'ay reietté plus bas quelques paroles qui ſont icy, car cela eſt embroüillé, & ie marqueray en ſuite ſa vieilleſſe. p. 271

Semblable à ce Charlatan, il y a icy un exemple d'reſchinés contre Timarque, mais cela ne ſeroit plus d'effet maintenant, parce que celuy n'eſt pas aſſez connu. p. 273

Le ſervice des grands, & celuy du Prince, le reſte eſt deſia dit. p. 274

Hermotime, ou des ſectes, i'ay donné iour à ce qui eſtoit trop embroüillé dans ce Dialogue par la multitude des comparaiſons & des exemples, & qui obſcurciſſoient ce qu'ils devoient éclaircir. Ie n'ay rien pourtant oſté du raiſonnement, au contraire i'y ay adiouſté ſi bien que ie puis dire que ce Dialogue eſt pour le moins auſſi fort icy que chez l'Autheur. p. 277

Pourquoy ne paye-t'il pas auſſi? ie ne dis que ce qui eſt eſſentiel, pour abreger ce Dialogue qui n'eſt que trop long. p. 282

Apollon n'a-t'il ſceu ſe guider? i'ay tranſporté cela de plus bas, & i'y mis au lieu une choſe qui eſtoit icy, mais i'en ay oſté l'explication, parce qu'il n'en eſtoit pas de beſoin. p. 284

L'Interieur, par la mine, il y a une periode au Grec, que i'ay reietée ailleurs, parce qu'elle interrompoit le fil du diſcours. p. 287

Mais pour avoir ſçeu, &c. ie fais dire cela à Hermotime pour rompre un trop long diſcours, outre qu'il luy vient mieux qu'à Lycinus. p. 291

Si quelqu'un voyoit un Athlete, il y a icy un exemple des Anthropogites qui ſe groient de nuit, & non pas de iour, pour avoir égard aux choſes, & non pas aux perſonnes; & d'autres encore que i'ay retranchez, parce que cela étoit p. 292

trop long ; outre que celuy des Areopogites eſt allegué ailleurs. Voy la remarque ſur la page 351.

p. 294 *Areſte*, l'Auteur s'eſtend icy hors de propos en une choſe trop claire, ce qui ne fait que l'embroüiller.

p. 295 *Sera-ce aſſez de dix ans* ? il ſuffit de mettre ce nombre, parce qu'il eſt plus vray-ſemblable, & qu'il fait le meſme effet, qui eſt de montrer que la vie de l'homme ne ſuffiroit pas.

p. 299 *Ie ne vois pas ce que peut avoir de commun le vin avec la Philoſophie*, l'Auteur s'eſtend encore icy trop au long, qui eſt le vice general de Lucien en ce Dialogue.

S'il faut arriver à la felicité par la connoiſſance, i'ajoûſte tout ce raiſonnement, pour ſuppléer en quelque ſorte aux choſes que i'ay retranchées.

Si nous pouvons trouver quelqu'un qui y ſoit parvenu, il n'eſt

p. 303 point neceſſaire de repeter ce qui eſt dit d'abord.

Qu'un Crocodille a pris, c'eſt aſſez d'un exemple ou deux

p. 305 de ces fadaiſes ; & ce qu'il dit de Dieu n'a que faire icy, & eſt vray.

p. 307 *Comme les Etoiles de Caſtor & de Pollux*, ie ne ſuis pas la comparaiſon de mon Auteur, parce que celle-cy s'ajuſte mieux.

p. 308 *Qui eſtoit de ſon païs*, ou ſimplement, Grec.

C'eſt une Chambre magnifique, i'ay déja dit que c'eſt le mariage de Roxane, & la ſuite l'explique encore.

p. 309 *Comparez à ces deux Heros*, i'ay trouvé plus à propos de rapporter cela à ceux dont il a parlé, qu'à des Athletes

p. 310 *Là mon Ouvrage*, ce qu'il dit icy, ſe rapporte mieux à ſes Dialogues, qu'à autre choſe.

p. 311 *Quoy qu'il ſemble ſourire*, ce qui eſt icy, eſt rejetté plus bas.

p. 312 *Comme ce Prince vit*, ie n'ay pris de cét exemple que ce qui ſervoit au ſujet

p. 313 *Aprés avoir appris de luy tous les ſecrets de ſon art*, ie tranche cecy en trois mots, tant parce qu'il n'y a que cela qui ſerve au raiſonnement, que parce que le particulier n'eſt plus de ce temps-cy.

p. 314 *Sans elle ie compte pour rien toute ma gloire*, j'ay déja dit que ſon jugement eſtoit la regle des autres.

p. 317 *Servant de jouet aux petits enfans* : le reſte eſt déja exprimé.

Il n'eſt pas neceſſaire, ces loüanges ſont ennuieuſes.

Pour ce qui eſt de ma main, ie touche plus bas, qu'il

p. 318 n'eſt pas neceſſaire de la

Ce qui prouve parfaitement la Grece, le Grec dit, *les*

p. 319 *Auteurs qui ecrivent des Orateurs illuſtres.*

Avec tout cela il faut avouer, cette addition, n'y ajoûte ou expliqué en diuers en-

p. 320 *droits ce que ie couvris qui y manquoient.*

Ce qui paroiſt dans Platon, & dans Philon.

Le jeune Prince, *la penſée eſt d'une grande force*, cela com-

p. 322 *mence à ceſſer peut-eſtre dans un ſujet, dans d'autres*

ſemblables, l'exemple d'Hercule eſt déja touché.

p. 323 *Car ne l'a-t-on pas mis au rang des Dieux, & ne l'autre*

n'a-t-il pas ajoûté cela icy, parce que cela ſoit

p. 324 *encore plus fort.*

Mais quelque fort il ſe paroiſſe ? On ne ſçauroit trouver il eſt

p. 327 *vray, ie voudrois aſſujettir les Poëtes aux regles des*

Rhetoriques, qu'on voye par la ſuite, & par les choſes

qui ſuivent, que c'eſtoit de la Poëſie.

Cette fureur meme n'eſt, il a parlé déja de ceux qui meurent

p. 328 *dans les bras de leur Maiſtreſſe.*

Ce qui ſuit, l'Auteur dit le contraire, mais il eſt

p. 330 *veritable. L'Auteur dit le contraire*, mais il eſt

vray de la façon

Nous ne ſaurions remplir nos choſes ſignifiées, l'Auteur

veut parler aux perceptions; mais comme il ne le fait

p. 333 *point, il l'y remet.*

Il y a un Grec Meſſrie, qui eſt une ville de cet

Ile, peut-eſtre que c'eſt la meſme choſe, mais

cette choſe eſt plus connuë dans l'hiſtoire d'Alexan-

dre plus plaiſamment, ie ne parle point de Parthi-

nes Attiques, parce que cela n'auroit point de grace

en cet endroit.

Devenir la femme femmes, cette compaſſion y vient

fort mal à propos.

Ce n'eſt pas une telle de badinerie.

Comparer le mariage d'avec la verité, ie l'y mis de la

ſorte, parce que la Prudence Politique s'acquiert par l'e-

xperience.

Pour d'un homme ſi habile homme, j'ay retranché plu-

ſieurs choſes qui ne ſont pas à mon ſujet.

L'on choisit pour Legislateur, ces loüanges sont touchées en suite. p. 318

Reçoy ce present de ma main, ie touche plus bas, qu'il cherche un ami. p. 318

Les plus grands personnages de la Grece, le Grec dit, *les dix d'Athenes* qui estoient des Orateurs Illustres. p. 319

Comment il faut écrire l'Histoire, comme c'est icy une piece de doctrine, i'ay ajousté ou expliqué en diuers endroits, ce que ie croyois qui y manquoit. p. 320

On dit, ie mettray plus bas, mon cher Philon.

Qui concerne l'ordre, la pensée & l'expression, cela comprend tout ce qui se peut dire dans un sujet, sans s'attacher scrupuleusement aux paroles de l'Auteur. p. 322

Ie laisse à part, l'exemple d'Hercule est déja touché. p. 323

Et faire que d'une main il tint une ville, & de l'autre il versât un fleuve, i'ay ajousté cela icy, parce que cela fortifioit la pensée. p. 324

Combien employe t'il de paroles? Ou *de Vers*: mais il est ridicule de vouloir assujettir les Poëtes aux reigles des historiens, quoy qu'on voye par la suite, & par les choses qu'il reprend, que c'estoit de la Poësie. p. 327

Mais que dirons-nous? il a parlé déja de ceux qui mettent des termes bas dans leur histoire. p. 328

Il est loüable, l'Auteur dit le contraire, mais il est plus loüable de la façon. p. 330

Quelques-uns sans s'arrester aux choses essentielles, l'Auteur dit qu'il va passer aux preceptes: mais comme il ne le fait pas encore, ie l'ay omis.

Musican, il y a au Grec *Musirit*, qui est une ville de ces pais-là, & peut-estre que c'est la mesme chose: mais comme ce nom est plus connu dans l'histoire d'Alexandre, ie l'ay choisi plûtost que l'autre. p. 333

Vn autre plus plaisamment, ie ne parle point de Parthides, ni d'Attides, parce que cela n'auroit point de grace parmy nous.

D'ietter la bonne semence, cette comparaison y vient mieux que celle de bastiment.

Discerner le mensonge d'avec la verité, ie l'ay mis de la sorte, parce que la Prudence Politique s'aquiert par l'exercice.

Faire d'un lourdaut un habile homme, i'ay retranché plusieurs exemples qui ne sont pas à nostre vsage.

P. 334 *Que le respect de sa Patrie*, i'ay tourné tout cela à nôtre air, & n'en prens que le suc.

Le devoir de l'Historien, ie marqueray en suite, qu'il ne donne rien à la haine ni à l'amitié, & qu'il fait plus de cas de la verité que de tout le reste.

P. 335 *Mais les fictions des Poëtes* : i'ay aiousté cela, afin que cela ne trompast personne.

Car i'ayme mieux, dit-il, i'ay achevé ce raisonnement plus que l'Auteur sans ajoutter, qu'il travaille pour la posterité, parce que ie l'ay déja dit.

Ou faire quelque harangue, i'ay aiousté cela comme i'ay fait diverses choses en tout ce discours, aux lieux où il en estoit besoin.

P. 336 *Que ses periodes* : i'ay reüny cela icy de divers endroits.

P. 343 *Qui estoit le plus grand*, cela dit assez que l'autre estoit moindre.

P. 344 *Persan*, il y a au Grec *Lydien* ; mais cela faisoit un mauvais son avec *Indien*, & est indifferent.

Dans les deux fleuves, il n'en nomme qu'un, mais l'autre est sous-entendu, parce qu'on y pesche du poisson, & qu'on s'y fournit d'eau douce.

De iour on ne voyoit rien, c'est à dire aux environs, comme la suite l'explique.

Hieroglyphe, i'ay mis ce mot au lieu d'*Hipogype*, d'où sans doute il a esté fait ; mais l'autre sonne mal, outre

P. 345 que Griffon est plus beau que Vautour, pour des chimeres.

Couvertes d'herbes au lieu de plumes, ie ne dis point, que

P. 346 les plus rustes estoient chargez de laitues, parce que cela n'est de soy que trop ridicule.

De la coquille d'un Limaçon, cela est plus doux que *de dire de Feve*, ou *de Lupin*, outre que Feve vient aussi tost, & que Lupin est peu connu par le peuple.

P. 350 *Pyromites*, &c ces noms n'ont rien d'extraordinaire qui merite qu'on en mette l'explication en marge, comme des autres. Les uns signifient feu, esté, embrasement : les autres, mars, lune, lumiere.

Iusqu'à l'âge de vingt cinq ans : ie ne dis pas qu'ils sont hommes après cela, pour ne pas insister sur des faletez outre que cela s'entend assez.

P. 354 *Coronus fils de Coryphion*, ie ne mets pas l'explication de ces mots ? parceque cela est ridicule en François ; i'ay

[illegible] Corne, [illegible] Sterile, & celuy qui est plus [illegible] fort.

[illegible] Syrenes, les Baleines n'ont point de [illegible] ny fable

[illegible] il y a au Grec Phedre, qui estoient [illegible] bois

[illegible] ceux qui en sont connus.

[illegible] ie n'ay trouvé de mot qu'il estoit, le particulier est P. 355

[illegible] P. 356

[illegible] entrement il ne parleroit que de leurs P. 357

[illegible], ie n'explique pas ce mot, parce qu'il est [illegible] sorte d'une espece de Cancre.

[illegible] est mieux de la tenir pour de P. 358

[illegible] ie connoissons pour de grands Cyprès, P. 364

[illegible] Aloe

[illegible] y a au Grec *Gingre*, qui est trop ridicule, [illegible] faire estranches de verre que j'ay estées.

[illegible] toutes les distances qui ne seroient de P. 364

[illegible] ie dis en un autre endroit, qu'il n'y en P. 365

[illegible] en terre en toute l'Isle.

[illegible] ie ne marque point le temps, parce [illegible].

[illegible] d'estime, & d'honneur, il est mieux de la sorte. Là me-

[illegible] parce que tout seul

[illegible] des Dieux de Rodes & de Diosmone, après me &

[illegible] les murailles de la ville d'emeraudes, il n'y 366.

[illegible] d'apparence de faire les Temples des Dieux de P. 366

[illegible] est pas si precieux, puis que ce n'est pas une [illegible] commun.

[illegible] de femme, ie le trouve mieux comme cela, que [illegible], puis que c'est pour le baigner, outre qu'il en met [illegible] après.

[illegible], & de manger, cela est exprimé plus bas chez [illegible]

[illegible] sorte, il est fade

[illegible] il y a au Grec Cyprus, & Mirandolius ; mais les

ſignifie Corneille, l'autre Merle, & celuy qui eſt plus haut, ſignifie, Nuë, Coucou.

Les dents torques & pointuës, les Baleines n'ont point de dents, mais c'eſt icy une fable.

Comme des Clochers, il y a au Grec *Phallus*, qui eſtoient de grands Priapes de bois.

Heron, j'ay mis un oyſeau connu. p. 355

Il nous fit bonne chere de ce qu'il avoit, le particulier eſt expliqué en ſuite. p. 356

Le reſte d'anguille, ou *les yeux d'anguille*, mais ie l'ay mis ainſi, parce qu'autrement il ne parleroit que de leurs viſages. p. 357

Pourrades, ie n'explique pas ce mot, parce qu'il eſt contre l'ordre de ſon deſſein, c'eſt une eſpece de Cancre. p. 355

Retournerent au Combat, il eſt mieux de la ſorte que de faire attaquer tout de nouveau.

Pain, il y a au Grec *Cyprés*, mais cét arbre y vient mieux p. 364 parmy nous, qui ne connoiſſons point de grands Cyprés, comme l'on fait en Aſie

Tortuës, il y a au Grec *éponges*, qui eſt trop ridicule, auſſi bien qu'en ſuite ces anchres de verre que j'ay oſtées.

Devant nous, i'omets les diſtances qui ne ſeruent de rien. p. 364

Chaines de roſes, ie dis en un autre endroit, qu'il n'y en a point de plus fortes en toute l'Iſle. p. 365

Nous fumes ravis, ie ne marque point le temps, parce qu'il eſt inutile.

Marqueté d'ebeine, & d'yvoire, il eſt mieux de la ſorte que de mettre *yvoire* tout ſeul. Là meſme &

Les Temples des Dieux de Rubis & de Diamans, aprés avoir fait les murailles de la ville d'emeraudes, il n'y avoit point d'aparence de faire les Temples des Dieux de Betil qui n'eſt pas ſi precieux, puis que ce n'eſt pas une pierre aſſez connuë. 366. p. 366

D'Eau de ſenteur, ie le trouve mieux comme cela, que d'huile, puis que c'eſt pour ſe baigner, outre qu'il en met des ſources aprés.

De boire, & de manger, cela eſt exprimé plus bas chez l'Auteur.

Pluſieurs ruiſſeaux de laict & de vin, leur nombre ne ſert de rien, & eſt fade. p. 367

Sorties, il y a au Grec *Cygnes*, & *Hirondelles*; mais les

uns ne chantent point, & les autres chantent mal ; & les Sereins nous viennent des Isles fortunées, ce qui fait encore quelque beauté, car c'est là qu'ils croyoient leur Paradis.

p. 362 *Les Stoïciens en sont bannis*, il n'est point necessaire aprés cela de parler de Chrysippe qui estoit Stoïcien.

Ie n'y vis point d'Academiciens, il y a icy une raillerie qui est desia touchée au Dialogue *des Festes*, & *des Philosophes à l'ancan*.

p. 369 *Les femmes y sont communes*, ie n'ay pas voulu mettre qu'ils les caressent devant tout le monde, ce qui est trop des-honneste.

Encore croit-on qu'il se parjuroit, ie n'ay pas voulu insister davantage sur une saleté.

p. 371 *Il arrive de nouvelles avantures*, il ne sert de rien de marquer le temps.

Leur amour ne pût estre long temps caché, il n'estoit point besoin de cela, puisque les femmes y estoient cõmunes.

Ils prirent la nuit, il ne sert de rien de dire s'il se trouva au soupé ou non.

p. 373 *L'Isle des bien-heureux est exempte de supplices*, il est mieux de la sorte, & se rapporte à ce qu'il a dit, qu'il n'y avoit que des chaisnes de roses.

Racines de mauve, ie croy qu'il fait allusion au Moly.

Pour de l'argent, ie taille sur ce qui a coustume de se
p. 374 pratiquer en semblables occasions.

Nous y entrâmes, j'ay reietté plus bas ce qui suit.

D'une eau dormante, i'ay mis cela au lieu de ce qui est au Grec, & *la fontaine des sons*, tout de mesme ; & cela y vient mieux si ie ne me trompe.

p. 375 *Trente muids*, il est plus beau ainsi, dans cette Isle, que de compter par iours.

p. 376 *De peur que ce fourbe ne nous eust fait quelque supercherie*, j'ay aioûsté cela pour colorer cette action qui est indecente.

p. 377 *Des yeux de Cancre*, ie n'aioûste point *des seiches*, parce que cela n'auroit point de grace parmy nous.

La Coque, ie n'aioûste point qu'on la rompit, &c. parce qu'il n'y a desia que trop de fadaises.

p. 378 *La mer becageuse*, i'ay mis en marge la signification Grecque, comme ie fais ordinairement quand elle contient quelque obscurité, ou qu'elle n'est pas à nostre u

...ne comme cela est plus honneste que ce
...ne effet.
...ransporté & n'estre diverses,
...pour la delicatesse du tai-
...ion.
...ensée qui suit, est
...ne, le diray en suite, qui les a delivrez
...ranie de Proserpine, & qu'il a été un
...ur.
...ne sont point une allusion qui n'est pas
...ce, ie n'en fais point de remarque dans la suite.
...ne plus bas qu'il l'eust tirée de son épée pour
...ntinuant, on est contraint de rebattre son
...ne me trouve dans ces declamations, qui est une
...ion fâcheuse de la Traduction ; car pour
...ntinuer, il faudroit perdre la pensée.
...ne, il y a un Grec *adamas*, mais ce mot ne
...ens pour, & celuy de des heritez fuit en plus
...ens, où il ne laisse pas s'y ajoûter l'autre avec
...on.
...trouve cependant le malade à la recreoirie parle
...ralade en general, sans m'attacher à la fureur, parce
...ne question icy de donner des recettes.
...ur sur la philosophie, &c. j'ay abregé ce raisonne-
...ent trop long.
...ay fait cette harangue sous le nom des De-
...me qu'il n'est pas seant de rapporter directe-
...ne harangue sous le nom d'un autre, outre
...ciens chaises de Phalaris, qui sent mieux en
...e des autres qu'en la forme.
...dieux des Dieux, ie l'ay dit en general, parce
...ecrois egroit allecutement si cela venoit d'A-
...ette, ie ne reiets point en suite qu'il avoit
...ouvert l'Empire, parce qu'il faut passer le grece-
...ecidents qui ne sont pas vray semblables.
...fondement ; comme ce n'est pas vray semblable.
...ecidents qu'il fait perir le Vaisseau, s'il n'eust pas
...de la mer.
...ne sens rien de vaillamment, ce qui suit, est desia tou-
...dialogue.

Un baston entre les jambes, cela est plus honneste que ce qui y est, & fait le mesme effet. p. 380

Le Meurtrier du Tyran, j'ay transporté & alteré diverses couleurs en ces declamations, pour la delicatesse du raisonnement, & la rudesse de la liaison. p. 381

L'affection qu'il portoit à son fils, la pensée qui suit, est exprimée sur la fin. p. 382

Ie suis sur le point, le diray en suite, *qui les a delivrez du mal present, & de la crainte de l'avenir, & qu'il a esté un successeur à la Tyrannie.* p. 384

Ie luy laissay faire à luy mesme une action qui m'coûta des-honneur en la faisant, le reste est expliqué dans la suite. p. 384

Dira-t'on? i'exprime plus bas qu'il laissa là son épée pour ce sujet. p. 386

Indigne de recompense, on est contraint de rebattre souvent les mesmes mots dans ces declamations, qui est une des choses les plus fâcheuses de la Traduction, car pour s'en exempter, il faudroit perdre la pensée. p. 388

Le fils deshérité, il y a au Grec *abdiqué*, mais ce mot ne l'entendroit point, & celuy de des herité suffit en plusieurs endroits, où il ne suffit pas, i'y ajouste l'autre avec explication. p. 390

Il faut preparer auparavant le malade à le recevoir, ie parle de la maladie en general, sans m'attacher à la fureur, parce qu'il n'est pas question icy de donner des receptes. p. 397

Pour faire voir la foiblesse, &c. j'ay abregé ce raisonnement qui estoit trop long. p. 398

Phalaris, i'ay fait cette harangue sous le nom des Deputez, parce qu'il n'est pas seant de rapporter directement une longue harangue sous le nom d'un autre, outre qu'il y a plusieurs choses de Phalaris, qui siera mieux en la bouche des autres qu'en la sienne. p. 403

Par l'assistance des Dieux, ie l'ay dit en general, parce qu'il ne pouvoit sçavoir asseurement si cela venoit d'Apollon: du reste, ie ne rebas point en suite qu'il avoit dessein de quitter l'Empire, parce qu'il faut passer legerement sur les choses qui ne sont pas vray semblables. p. 404

C'est condamner, j'omets une méchante couleur, de dire qu'Apollon a fait perir le Vaisseau, s'il n'eust pas eu envie du present. p. 409

Refuser de presens ni de victimes, ce qui suit, est desia touché dans la harangue. p. 410

Alexandre fils de Podalire, i'exprimeray plus bas sa patrie dont l'expression est esté desagreable icy.

p. 417 *Asie*, il y a au Grec *Cicile*, Province d'Asie.

Il sçavoit plusieurs beaux secrets de la Medecine, il en allegue un icy ; mais il n'est pas question de donner des preceptes.

p. 419 *Les interpretoient*, il dit plus bas le contraire, que les Interpretes luy payoient pension, à cause du grand gain qu'ils faisoient.

p. 420 *Car il luy en vouloit*, j'ay osté une periode qui empeschoit la liaison, mais on la trouvera plus bas.

Et ne laissoit toucher : le mot de *toucher*, n'est pas icy, mais il est ailleurs.

Celuy qui rendit à Severian, ie me contente de dire le sens de l'Oracle, sans m'amuser à traduire des galimatias

p. 422 L'*armée*, ou simplement *les troupes qu'il commandoit*, mais il en fait un grand Seigneur.

p. 424 *Mais que celle du Prophete estoit immortelle*, l'Oracle qui suit, sera touché ailleurs.

p. 428 *Ecoute maintenant*, j'omets icy un Oracle qui ne sert de rien.

p. 429 *Comme ie le haïssois à cause de ses impostures*, i'ay taschè de donner quelque couleur à une extravagance.

p. 431 *C'est la Catastrophe, &c.* je passe une pensée libertine qui est icy hors de propos.

Vengez l'honneur d'Epicure, ses loüanges sont déja exprimées.

p. 432 *Au son de la flute, & de la lyre*, les particularitez que j'oublie icy, seront retouchées ailleurs.

p. 433 *Qu'il l'a rendu plus celebre que sa beauté ni sa valeur*, ie ne dis pas que cela a aidé à faire prendre Troye; car cela est fait.

p. 437 *Ie ne parle point des Orgyes*, peut-estre qu'il entend parler des mysteres en general, sans toucher particulierement ceux de Bacchus.

p. 442 *Et avec cela estre subtil*, i'ay ajoûté cela de plus bas afin de parler icy tout d'un temps des avantages de l'esprit.

p. 450 *Quant aux perfections du corps*, celles de l'esprit sont déjà exprimées, & i'y ay rejetté ce qui estoit icy.

Comme il prend de l'Orateur le gosse, i'y ay ajoûté cela

p. 417 [illegible] une distinction d'Epicure qui n'est pas neccessaire, & qui ne reviens pas à mon sujet.

p. 461 [illegible] la fable en est trop connuë pour estre [illegible]

p. 468 [illegible] Asclepiade est *Asclie*, signifie Ours.

p. 469 [illegible] pour le suivre.

p. 470 [illegible] Grec qui ne [illegible]

p. 471 [illegible] parce qu'il n'en fait [illegible]

p. 473 [illegible] Epitaphe fut [illegible] graver mesme [illegible]

[illegible] Cerbere y vient mieux que Cerque [illegible] Grec, mais l'endroit est [illegible] mieux de dire qu'il boit, soit [illegible] Philosophes Cyniques [illegible]

p. 473 [illegible] cela pour faire grace, [illegible] miel, mais cela y vient [illegible]

[illegible] main, il vaut mieux mettre, qui offust [illegible] perdit les deux mains en un [illegible] droite sur un [illegible] la gauche, qui luy fut coupée de mesme, [illegible] le Navire avec les dents.

p. 474 [illegible] qu'il vouloient boire.

[illegible] Ou *l'emplust*, sans rien ajoûter.

p. 475 [illegible] Metheorologues, parce que cela n'est plus à nostre [illegible]

[illegible] ajoûter, c'est qu'il mettoit [illegible]

rien que Mercure eust par icy, en autre qualité que d'Achiete, parce qu'il y en a assez

Dieu les soustienne que non, il y a icy une distinction d'Eunuque qui n'est pas necessaire, & qui ne revient pas à nostre langue. p. 457

Comme Phaëton, la fable en est trop connuë pour estre repetée icy. p. 461

Tu l'as donc ? il a fallu changer la taillerie Grecque qui consistoit dans les mots. p. 468

Arcasilas, ou *Arkesilas*, car *Arkes*, signifie *Ours*. p. 469

Que tu l'ailles trouver, c'est peut-estre un reproche de ce qu'il ne se ruoit pas pour le suivre. p. 470

Ne diriez vous pas ? il y a icy un Proverbe Grec qui ne se raporte point à nostre façon.

Son fils, ie n'en ay exprimé qu'un, parce qu'il n'en fait mention que d'un plus haut. p. 471

Ie voudrois qu'il fut defia, le Grec dit que *l'Epitaphe fust defia gravée sur son sepulcre*, mais on l'eust pû graver mesme avant la mort, outre que ce que ie dis, y vient aussi bien. p. 472

Cerbere m'a mordu, Cerbere y vient mieux que Caron. Il n'est pas parlé d'un baston au Grec, mais l'endroit est corrompu, toutefois il est mieux de dire qu'il boitoit, soit par foiblesse ou autrement, car les Philosophes Cyniques portoient toûjours un bâton.

Sans l'écouter, i'ay ajoûté cela pour faire grace.

Du miel, il y a *des gasteaux au miel*, mais cela y vient mieux. p. 473

Qui n'avoit qu'une main, il vaut mieux mettre, *qui estoit sans mains*, car Cynegire perdit les deux mains en un combat naval, il avoit d'abord mis la main droite sur un Vaisseau ennemy pour l'arrester, & comme elle luy eut esté coupée, il mit la gauche, qui luy fut coupée de même, de sorte qu'il arresta le Navire avec les dents.

Dresser un amphiteatre, il est parlé dans l'Icaromenipe d'une Olympie qu'ils vouloient bastir.

Chacun se taisoit, Ou *s'arrestoit*, sans rien ajoûter. p. 474

S'il te souvient encore, ie ne parle point d'Aristide, ni des fables Milesiennes, parce que cela n'est plus à nostre air, ni à nostre visage. p. 475

Sans qu'Iolas mesme me pût soulager, c'est qu'il mettoit le feu aux testes coupées.

P. 479 *Si tost qu'ils devenoient grands & barbus*, cela n'étoit point necessaire à dire d'un Platonicien, puis qu'ils n'estimoient point l'amour honneste, mais l'Auteur sous pretexte d'amitié, tasche à introduire le sale amour.

La derriere ni trop gros, ni trop petit, l'Auteur ajoute
P. 481 quelque chose qui ne se pouvoit exprimer honnestement.

Comme pour exhaler son feu, il y vient mieux qu'à ce qui
P. 482 suit.

Soit qu'il se fust precipité, Ou *qu'on l'eût.*

Apres quelque contestation de part & d'autre, l'Auteur dit,
P. 483 *que celuy-cy tenant la Déesse en sa puissance, l'avoit caressée à la façon des garçons, comme s'il se fust fasché qu'elle eût esté femme*, mais ie n'ay pas voulu insister sur des sales-tez.

Comme s'il eût esté question de disputer le prix aux jeux Olympiques, j'ay pris une comparaison qui nous fust connuë, & qui n'eust point besoin de commentaires; car autrement elle seroit sans effet; & pour la mesme raison j'ay mis plus bas *Areopage*, au lieu d'*Elée*, qui est un Sens moins connu.

P. 486 *Parleroy-ie du plaisir*, les coiffures des Dames sont couchées dans l'autre harangue.

P. 488 *S'il est permis à un homme*, ie coupe ce raisonnement pour estre plus vif.

P. 489 *Pere des mysteres cachez*, cecy est tiré du Platonisme, & a du rapport à nos mysteres.

Tu as couvert la lumiere de tenebres, ou *répandu la lumiere sur les tenebres*; car il semble que ces choses soient tirées des Hebreux.

P. 490 *Vivroient ensemble*, j'ay mis cela plûtost *qu'avec nous*, qui les mangeons.

P. 491 *L'autre celeste & Divin*, il y a icy quelques epithetes mysterieux, dont j'ay touché quelque chose d'abord.

Un rebond, ie l'ay ajousté à cause du fer chaud qui suit.

P. 492 *Ou pour rougir les joues & les levres*, ie l'ay transporté icy d'ailleurs.

P. 493 *Leurs chaisnes, &c.* Le particulier n'estoit pas à nostre usage, & en pensant décrire de belles parures, on feroit une épousée de village.

P. 494 *Mais opposons un peu, &c.* Pour donner de l'aversion des femmes, il prend l'exemple d'une coquette, & pour

[illegible] un honneste garçon, à
[illegible] Dialogue, on renverroit tout son
[illegible] sans-rien-faire, & nullement à ce qu'il
[illegible] pour quoy il en fait que ce Dialogue ne pour-
[illegible] rien de plus fade en cet endroit.

[illegible] *Soit qu'il se fust precipité*, Ou *qu'on l'eût.*

[illegible] *Apres quelque contestation de part & d'autre*, ie viens de par-
[illegible] Antiquité, qu'on luy proposa à
[illegible] Il confond par cette l'amitié avec le
P. 495 [illegible] *Alcibiade*. Pay retranché quelque
P. 496 [illegible] parce qu'il estoit fâle, que parce qu'il
[illegible] ie vois par la fin, que celuy-cy ne defend
[illegible] Socrate.

[illegible] *Jeux Olympiques*. Il y a au Grec, *la Re-*
P. 497 [illegible] *mais* cela n'est ni si propre au sujet, ni
[illegible] comparaison, moins bon pour servir de-
[illegible] *magnifiquement*. Il n'est point necessaire de
[illegible] *fort magnifique*, parce que cela ne sert
[illegible] Prodicus le plus que ie puis les cho-
P. 498 [illegible] qu'il dit des Comedies n'auroit point de
[illegible] *Il y eût un raisonnement*; car le
[illegible] *mais il y a femme.*

p. 479 *Si toſt qu'ils deuiennent grands & barbus*, cela n'eſt point neceſſaire à dire d'un Platonicien, puis qu'il n'a moien point l'auoir honneſte, mais l'Autre le peut. *Terre d'amitié, taſche à introduire le Legitime amour.*

p. 481 *Le dernier ne trop gras, ni trop petit*, l'Autre touche quelque choſe qui ne ſe pourroit exprimer honnement. *Comme pour eſbaudir ſon feu*, il y vient mieux qu'à ſon ſaiſt.

p. 482 *Sans qu'il ſe fuſt precipité*, On qu'on l'eût. *Apres quelque conſultation de part & d'autre*, l'Autre ſe ſert de ce mot, *que celuy-cy trouue la Diſſe au ſa puiſſance*, l'autre ſe ſert de celuy-cy pour *à la façon des garçons*, comme s'il ſe fuſt laiſſé mener *eſt femme*, mais ie n'ay pas voulu imiter ſa ſottiſe.

p. 483 *Comme s'il eût eſté queſtion de diſputer le prix aux Jeux Olympiques*, j'ay pris une comparaiſon qui me ſemble plus conuenable, & qui n'euſt point beſoin de commentaire : car autrement elle ſeroit ſans effet : & pour la même raiſon i'ay mis plus bas *Areopage*, au lieu d'*Eſtincqui eſt moins connu*.

p. 486 *Parlons-là du plaiſir*, les coiffures des Dames ſont cachées dans l'autre harangue.

p. 488 *S'il eſt permis à un homme*, ie coupe ce raiſonnement pour eſtre plus vif.

p. 489 *Pere des myſteres cachez*, cecy eſt tiré de Platon : mais il a du rapport à nos myſteres.

Tirer couurert la lumiere de tenebres, ou *reuenir de tenebres ſous la tenebres* : car il ſemble que ces choſes ſoient *des Ombres*.

p. 490 *Viuroient enſemble*, i'ay mis cela plûtoſt qu'*eſtre* qui les mangeoient.

p. 491 *L'autre miſere & Divin*, il y a icy quelque choſe de myſterieux, dont i'ay touché quelque choſe à deſſus.

Un rebelle, ie l'ay ajouſté à cauſe du ſexe choiſi.

On peut rougir les ioues & la leſure, ie l'ay mis.

p. 492 icy d'ailleurs.

Leurs choiſiſſent, &c. Le particulier n'eſtoit pas ſi ſubtil.

p. 493 ulage, & en penſant décrire de belles paroles, il tombe une épouſée de village.

Mais approuue un peu, &c. Pour donner de l'horreur des femmes, il prend l'exemple d'une coquette, il

faire aymer les garçons, celuy d'un honneſte garçon : ſi bien qu'en faiſant le contraire, on renverſoit tout ſon raiſonnement. D'ailleurs, tout cét amour-là ne va qu'à l'eſtime & à la bien-veillance, & nullement à ce qu'il pretend. C'eſt pourquoy i'ay dit que ce Dialogue ne pouvoit corrompre perſonne, s'il n'eſtoit deſia corrompu, outre que le plus ſale en eſt dehors.

Il donne encore ſa reſte du temps à d'autres. Ie viens de parler des belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propoſe à imiter.

p. 495 *Oreſte & Pilade.* Il confond par tout l'amitié avec l'amour.

p. 496 *Comme il faiſoit Alcibiade.* I'ay retranché quelque choſe, non tant parce qu'il eſtoit ſale, que parce qu'il eſtoit fot : car il ſe voit par la fin, que celuy-cy ne deffend que l'amour honneſte. A quoy bon donc le faire coucher avec un garçon ?

p. 497 *Gagné le prix des ieux Olympiques.* Il y a au Grec, *la Bataille de Salamine* : mais cela n'eſt ni ſi propre au ſujet, ni ſi connu : & par conſequent, moins bon pour ſervir d'exemple & de comparaiſon.

Nous traita magnifiquement. Il n'eſt point neceſſaire de dire, *car il eſtoit fort magnifique*, parce cela ne ſert de rien au ſujet.

p. 498 *Dormoit avec luy.* I'adoucis le plus que ie puis les choſes. Du reſte, ce qu'il dit *des Comaſtes* n'auroit point de grace en François.

Ni que tu tiennes. I'ay eſté au raiſonnement : car le Grec ſemble dire le contraire : mais il y a faute.

TABLE

DES MATIERES PLVS CONSIDERABLES DES DIALOGUES DE LUCIEN.

A

Abdere. Comment les Habitans de cette ville devinrent presque tous Comediens. 320.321

Abomis. Où est située cette ville. 404

Achille. Quels estoient ses regrets pour sa gloire perduë, 167

Accusateurs. Des hommes aprés leur mort, quels. 167

Adonis. Par qui ravy à Venus. 67

Comment il luy fut rendu pour moitié. *Là mesme.*

Action. Pourquoy particulierement honoré aux Jeux Olympiques. 308

Aiax. Comment mourut, & comment Vlysse fut cause de sa mort. *Là mesme.*

Alcyon. Quel Oyseau, & l'histoire de sa metamorphose. 41.42

Alexandre. Sa harangue en presence de Minos, avec le denombrement de ses victoires. 130.131

Avec quel succés. 131

Pourquoy souffroit qu'on l'appelast fils de Iupiter. 133

Comment traita Aristobule pour luy avoir donné des loüanges excessives. 334

Comment il rebuta celuy qui vouloit faire son image du Mont Athos. *Là mesme.*

Alexandre pourquoy defendit de retourner en vie après

Ammon. Qui le fut Prophete. 334.335

Amour. Ses effets, & pourquoy amoureux. 410

Amour. Son origine & generation. 95.96

Amour. Si on peut conjecturer qu'elle n'est pas si ancienne. 95

Amour. Comment il est une chose libre. 192

Amours. Quelles estoient les premieres amours d'Amours depuis la guerre de Troye. 15

Amour. Comment elle fut par qui changée en Fontaine. 67

Anacharsis. Quel Philosophe, & où il enseigna. 115

Anacharsis. Comment fut par lui le premier difforme du monde. 116

Anacharsis. Comment il avoit esté attachée au rocher. *Là mesme.*

Anacharsis. Sur la question de ce Capitaine contre Alexandre, si Anacharsis devoit le premier en l'autre monde. 118.119

Anacharsis. Ses voyages vers Minos. 119.120

Anacharsis. Comment peu d'estat de Philosophe faisoit de luy. 119.120

Anaxarque. Fils d'Amphistratis, à quoy s'employoit l'estude de son pere. 154

Andromede. Sa modestie avec la Victoire. 411

Anges. Si Dieux, & quels sont les Sacrifices que l'on leur doit faire. 312

Anges. Pourquoy se peut estre aimé de Daphné. 194

Anges. Si la Religion ancienne à Apollon, & où adoré. 189.

Anges. Comment se doit distinguer d'avec la vertu. 136

Animaux. Que c'est proprement. 136

Animaux. Pourquoy ne voulurent point recevoir l'Amour. 110

Animaux. Fantaisie risible, & par qui recherchée. 465

Animaux. Raisonnable à tous maux. 96

Animaux. Quel, & de son avantage. 36

Antiphon. Quel Rhetoricien, & ce qu'il sçavoit faire. 101

Apelle. Comment blasma le Cordonnier de sa doctrine. 191

Apelle. Comment blasma de la bonté du naturel & Amour. 133

Apollonius. Disciple d'Epidere, que luy fit ce qu'il a écrit. 414

TABLE

DES MATIERES PLUS CONSIDERABLES DES DIALOGUES DE LUCIEN.

A

Abdere. Comment les Habitans de cette ville ...
rent presque tous Comediens.
Abeons. Où eſt ſituée cette ville.
Achille. Quels eſtoient ſes regrets pour ſa priſe ...
doré,
Acroſtarer. Des hommes après leur mort,
Admete. Par qui ravy à Venus.
Comment il luy fut rendu pour moitié.
Adrien. Pourquoy particulierement honoré ...
Olympiques
Aians. Comment mourut, & comment Virile ...
ſe de ſa mort.
Alcyon. Quel Oyſeau, & l'hiſtoire de la metamorphoſe.
Alexandre. Sa harangue en preſence de Minos, ...
denombrement de ſes victoires.
Avec quel ſuccés.
Pourquoy ſouffroit qu'on l'appellaſt fils de Jupiter
153
Comment traita Atiſſobule pour luy avoir donné ...
loüanges exceſſives.
Comment il rebuta celuy qui vouloit faire ſon ...
du Mont Athos.
Alexandre pourquoy deffendit de tremper en ...
la mort. 334.335
Alexandre. Ou le faux Prophete. 410
Alphée. Fleuve, de quelle Fontaine amoureux. 95.96
Ambre. Quelle production. 91
Ambroſie. D'où on peut conjecturer qu'elle n'eſt pas ſi excellente. 192
Amour. Combien c'eſt une choſe libre. 55
Il eſt traité de toutes ſortes d'Amours depuis la p. 475. *juſqu'à la fin.*
Amymone. Comment, & par qui changée en Fontaine. 99.
Anacarſis. Quel Philoſophe, & où il enſeigna. 315
Andromede. Par qui, & comment délivrée du monſtre qui la devoit dévorer. 107
Pourquoy elle avoit eſté attachée au rocher. *Le meſme.*
Annibal. Conteſtation de ce Capitaine contre Alexandre, à qui paſſera le premier en l'autre monde. 128 129
Leurs harangues devant Minos. 129 130
Antiſthenes. Combien peu d'eſtat ce Philoſophe faiſoit de la mort. 154
Antiloque. Fils d'Amphiaraüs, à quoy s'employoit après la mort de ſon pere. 412
Antiochus Soter. Sa modeſtie après la Victoire. 312
Apis. Quel Dieu, & quels ſont les Sacrifices que l'on luy fait. 194
Apollon. Pourquoy ne peut eſtre aimé de Daphné. 53
Ce que la Religion attribuë à Apollon, & où adoré. 189. 193
Apparence. Comment ſe doit diſtinguer d'avec la verité. 286
Appréhender. Que c'eſt proprement. 210
Arcades. Pourquoy ne voulurent point recevoir l'Aſtrologie. 465
Arethuſe. Fontaine quelle, & par qui recherchée. 96
Argent. Remede à tous maux. 36
Arion. Quel, & de ſon avanture. 101
Ariſtipe. Quel perſonnage, & ce qu'il ſçavoit faire. 101
Quelle eſtoit le ſommaire de ſa doctrine. 191
Ariſtote. Comment abuſa de la bonté du naturel d'Alexandre. 115
Arrien. Diſciple d'Epictete, quel, & ce qu'il a écrit. 418

TABLE

Aesacés. Quel personnage, & dequoy se fâchoit particulierement au passage en l'autre monde. 154

Astalaphe. Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Mars: *là mesme.*

Astrologie. Iugement que fait l'Auteur de l'Astrologie iudiciaire. 459

Qui en furent les premiers Inventeurs. *là mesme.*

Astrologie defenduë des accusations ordinaires qui se font contre-elle. 463. 464

Atheniens. Combien grands tailleurs, & grands Philosophes. 13. 14

Athletes. Comment s'apatioient aux leux Olympiques. 394

Ati. Combien chery par la mere des Dieux. 68

Atrée. En quoy preferé à son frere Thyeste. 461

Autolique. Fils de Mercure, pourquoy estimé tel. 462

B

Bacchus. Comment enfanté. 191

Comment vainquit les Lydiens, Thyrreniens, & Indiens. 418

Bagoas. Quel, & pourquoy il contrefit l'Eunuque. 457

Balets. Comparez avec les Tragedies. 440

Bellerophon. Comment fut luy-mesme l'instrument de son malheur. 272

Pourquoy feint avec un cheval ailé. 461

Biens. Quels, & ce qu'il en faut penser. 11

De combien de sortes. 210

Biton. Quel, & pourquoy heureux. 189

C

Caldeens. Combien adonnez à l'Astrologie. 490

Calidoniens. Pourquoy afligez. 189

Callidemides. Parasite, comment mourut. 119

Cambyses. Quel, & comment mourut. 197

Caron. Pourquoy fait tout quiter dans sa barque. 199

Castor & *Pollux*, combien semblables, & le moyen de les reconnoistre. 91. 92

Pourquoy ils ne paroissent pas tous deux en mesme temps dans le Ciel. *là mesme.*

De quel mestier ils se mesloient. *là mesme.*

Centaure. Belle description du Centaure de Zeuxis. 311

Ceres. Comment representée. 246

Chaires. Comparées à des bieres, & pourquoy. 20

DES MATIERES.

...re de fiction disputée entre deux Philosophes. ...

...ens croyoient la mort. 151. 153

...ien se faisoit point de service ... 106

...ce. ...

...ens selon Homere. 207. 208

...s, & pourquoy estimé heureux. 191. 192

...ens appellé Promethée. 172

...ent, quel, & la vie. 7

...ence pourquoy comparé à un bon. 414

...ommun & de Bacchus en quel endroit. 342

...en & en quoy different du Dialogue & ...

...ent enfemble. ...

...ce qui en est le Poëte. 8 & 9

...ut pour faire que la Comedie soit bonne. 169

...ere de son ancienne combien necessaire. 113

...ens, quels, & quelle estoit leur ... ...

...ce est. ...

...ens. Quelles, & leurs folies. 202

...ombien incommodes de la Cour & combien ... 68. 69

...ent de son Country-man. 151. & suivans.

...Arguments du Createur sur la creature, selon ...

...ent se soûtre douceur. ...

...ce de l'homme par Promethée. 41. 43

...ent. ...

...ent de tous les propos qu'il tenoit à Solon. 47. 48

...ent. ...

...ent. Iugement de son histoire des Indes. 49

...ens. Commencement des desordres qu'il causa dans ... 179. 180

...ent. ...

...ens estoit Pallas. 141

...ce de la fin Atheus. 68. 69

...ent. ...

...ens. Pourquoy abolens par Rhadamante. 76. 77

...ent. ...

...ens. Pourquoy abolens par Rhadamante. 191. 192

...ent. La mesme & 193

...ens, & leur opinion selon le sentiment commun. ...

...ent de Quels, & leurs predictions de sa mort. 147

...ens. ...

...ens. Par qui condamnée à estre mise dans un coffre ... 28.

...ent par Perse son filsde jettée dans la mer. 179. 180

...ens. ...

...ens. Comment traitoit ses cinquante filles. 111

...ent. ...

...ent. D'où a pris naissance. 135

...ent. ...

99

414. 415

Acrisius. Quel personnage, & de quoy se fachoit contre
Actiseurement au partage en l'autre monde. 114
Adrastus. Quel, & pourquoy l'on le fait maistre de Mer
la mesme.
Astrologie. Iugement que fait l'Autheur de l'Astrologie
iudiciaire. *la mesme.*
Qui en furent les premiers inventeurs. *la mesme.*
Astrologie defenduë des accusations ordinaires qui
sont contre-elle. 48.49
Atheniens. Combien grands traitteurs, & grands Philo
sophes. 11
Athletes. Comment s'apparioient aux leurs Olympiques.
274
Atis. Combien chery par la mere des Dieux. 11
Atrée. En quoy preferé à son frere Thyeste. 11
Auselique. Fils de Mercure, pourquoy estimé tel. 11

B

Barices. Comment enfanté. 4
Comment vainquit les Lydiens, Thyrreniens, & Li
diens. 4
Bacchus. Quel, & pourquoy il contrefit l'Enragé. 4
Balets. Comparez avec les Tragedies. 4
Bellerophon. Comment fut luy-mesme l'instrument
son malheur. 4
Pourquoy feint avec un cheval ailé. 4
Biens. Quels, & ce qu'il en faut penser. 4
De combien de sortes. 4
Bitton. Quel, & pourquoy heureux. 4

C

Calanus. Combien adonnez à l'Astrologie. 4
Calidamius. Pourquoy affigez. 4
Calisthenides. Paralite, comment mourut. 4
Camelyfis. Quel, & comment mourut. 4
Carus. Pourquoy fait tout quitter dans la barque. 4
Castor & Pollux, combien semblables, & le moyen
les reconnoistre. 4
Pourquoy ils ne paroissent pas tous deux en un
temps dans le Ciel. 4
De quel mestier ils se mesloient. 4
Creature. Belle description du Centaure de terre. 4
Ceres. Comment representée. 4
Chaires. Comparées à des bierres, & pourquoy.

Chaire de Professeur disputée entre deux Philosophes.
414 415
Chiron. Pourquoy souhaita la mort. 152 153
Chrysippe. Pourquoy ne se fascha point de servir. 105 106
Quelle estoit sa science. 107.108
Ciel Sa description selon Homere. 191.192
Cleobis. Quel, & pourquoy estimé heureux. 172
Cleon En quel sens appellé Promethée. 7
Cocondes Bisantin, quel, & sa vie. 415
Cœur de l'homme pourquoy comparé à un but. 21
Colomnes. d'Hercule, & de Bacchus en quel endroit. 542
Comedie Combien & en quoy differente du Dialogue, & s'ils se peuvent allier ensemble. 8 & 9
Vie de l'homme, & qui en est le Poëte. 269
Ce qu'il faut pour faire que la Comedie soit bonne. *la mesme.*
Connoissance de soy-mesme combien necessaire. 113
Consequence. A qui il appartient de tirer des Consequences, & ce que c'est. 108
Corybantes. Quelles, & leurs folies. 68.69
Cour. Quelles sont les tourmentes de la Cour, & combien deplorable est le sort des Courtisans. 251. *& suivans.*
Createur Avantages du Createur sur la creature, selon la Doctrine de nostre Autheur. 42 43
Creation. De l'homme par Promethée. 47.48
Son utilité. 49
Crœsus. Quel, & les propos qu'il tenoit à Solon. 179 180
Ctesias. Iugement de son histoire des Indes. 345
Cupidon. Denombrement des desordres qu'il cause dans le monde. 68 69
Pourquoy craint Pallas. 76.77
Cybelle. Que fit à son Athys. 191 192
Où adorée. *la mesme & 193*
Cynique. Pourquoy absous par Rhadamante. 247
Quels Philosophes selon le sentiment commun. 285
Cyrus. Quel, & les predictions de sa mort. 179.180

D

Danaë. Par qui condamnée à estre mise dans un coffre avec Persée son fils, & iettée dans la mer. 121
Et par qui sauvée. 105
Danaus. Comment traitoit ses cinquante filles. 99
Danse. D'où a pris naissance. 414 415

Qui fut la premiere qui se plut à cét exercice, & l'enseigna aux autres: *là mesme.*
Comment Iupiter luy doit son salut. 435
Divers noms & especes de danses. *là mesme.*
Danseur. Quelles doivent estre les parties d'un bon danseur. 443
Dauphins. Pourquoy ils ont tant d'amour pour les hommes. 101
Decacheter. Diverses sortes de decacheter des lettres. 421 422
Dedale. Et son fils, comment donnerent lieu à la Fable. 461
Delicats. Comment punis. 20
Demea. L'Orateur pourquoy mal-traité par Timon 37
Democrite. Pourquoy rioit continuellement, & se mocquoit des hommes. 102
Demonax. Sa naissance, & quelle fut sa conversation. 464.465
Ses mœurs, & ses apophthegmes. 466. *iusqu'à* 474
Denys. Le Tyran, pourquoy delivré de ses peines, & de la chimere. 168
Des-herité. Declamation d'un fils des-herité. 390
Dessante. Que signifie proprement ce terme. 437
Devin. Ce que les Devins ont ensemble de commun est monstré au sujet du devin Tiresias. 157
Dialogue. Quelle est l'essence du Dialogue. 8
Si l'on le peut unir avec la Comedie, & quelles sont leurs differences. *là mesme.*
Diane. Par quels peuples adorée. 192
Dieux. Pourquoy adorez sous diverses figures d'animaux. 194
Dialogue. Iugement de sa vie, & combien different de Mausole. 150. 151
Son occupation en l'autre monde. 171
Comment representoit Hercule. 199
Sommaire de sa doctrine. 200
Et quelle beatitude il prescholt. *là mesme &* 201
Dionysius. Quel, & comment nâquit. 63
Discorde. Que fit aux nopces de Thetis, & de Pelée. 98
Divination. Combien sainte au sens de l'auteur & ancienne. 463

E
[illegible] Comment reglaient leur amour, & de quoy [illegible]
[illegible] quels. 469
[illegible] 146
[illegible] 17. & suiv.
[illegible] Pourquoy [illegible] 176
[illegible] 144
[illegible] 417
[illegible] 145
[illegible] 461
[illegible] 463
[illegible] 171
[illegible] 205
[illegible] 284
[illegible] 9
[illegible] 4 & 5
[illegible] 321.
[illegible] 69.
[illegible] 416
[illegible] 70
[illegible] 417
[illegible] 189
[illegible] 417
[illegible] 108
[illegible] 169
[illegible] 373. 378
Y
[illegible] 449
[illegible] 49
[illegible] 277
[illegible] 280
[illegible] 198
[illegible]

E

Egyptiens. Comment regloient leur amour, & dequoy se servoient pour deviner. 460

Eleusine. Et ses mysteres, quels. 246

Eloquence. quels sont ses avantages par dessus les autres connoissances, & son idée. 27. *& suiv.*

Elisées. Champs de l'Enfer par qui habitez. 176

Empedocle. Pourquoy appellé Pantoufflier, & pourquoy il se precipita dans les flammes du Mont Ethna. 144

Empoule. Ce que c'estoit. 437

Endymion. Comment fait Roy du Globe de la Lune. 345

Origine de la Fable d'Endymion. 461

Enée. Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Venus 461

Enfers. Quel est le chemin par où l'on décend aux enfers. 272

Epicure. Quel personnage, & ce qu'il ayme. 205

Epicuriens. Quels, selon le sentiment commun. 285

Epimethée. Et Promethée en quoy differens. 9

Eschines. Quel personnage, & pourquoy particulierement recherché par Philippe Roy de Macedoine. 4 & 5

Escrivains. Advis aux Escrivains de l'Histoire. 321. 322 *& suiv.*

Esculape. En debat contre Hercule, & pourquoy. 69. 70

Pourquoy dit fils d'une Corneille. 416

Ethiopiens. Comment surnommez par Homére. 50

En quelle posture ils vont au combat. 417

Etolie. Pourquoy afligée. 189

Eunuque. S'il peut estre admis à la Philosophie. 457

Europe. De qui fille, & combien aimée de Iupiter. 108

Spectacle de son ravissement. 109

Exorde. Quel doit estre selon les régles des bons Orateurs.

Preceptes pour l'Exordre des bons Orateurs. 373. 338

Y

Fables. Anciennes, combien pleines d'instruction. 449

Felicité Sans témoins, ce que c'est. 49

Des Philosophes, pourquoy chimerique. 277

Comment est un tresor. 280

Felicité en quoy consiste, & par où il y faut arriver. 298 299 300 *& suiv.*

Femmes. Combien peu d'asseurance il y a aux paroles des femmes. 132

Comment veulent estre peintes dans leurs Tableaux. 324

Plantées comme des vignes, dont les parties inferieures n'estoient que leurs troncs. 343

Fer Comment le Fer se peut dire meilleur que l'Or. 181.182

Festins. Combien grande est la liberté dans les Festins, & quelles gens sont ceux qui s'en formalisent. 47

Feves. Pourquoy Pythagore ne mangeoit point de Feves. 121

Flateurs. Pourquoy pires que ceux qu'ils flatent. 28

G

Galatée. D'où ainsi appellée, & combien amoureuse de Polipheme. 172

Ganymede. Comment ravy par Iupiter, & fait Dieu. 55

Gaulois. Quel peuples, & en quels païs. 123

Gloire. Ce que c'est de la gloire du monde. 136

Gnathon. Parasite pourquoy mal-traité par *Timon.* 35.36

Graces. Comment pissoient leur temps avec Vulcain dans l'Isle de Lemnos. 72

Grands. Comment étallent leur folie & leur vanité. 16

Quels maux sont contraints de souffrir ceux qui entrent au service des Grands. 250.251. *& suiv.*

Grecs. Dequoy particulierement loüez. 13

Grecs comment gagnez par Alexandre. 134

De qui, & en quel temps ils receurent la connoissance de l'Astrologie. 461

Guerre. Comment la Guerre est mere de tout. 321

H

Helene. Quelle, & de qui elle fut fille. 81

Pourquoy mal-traittée par Protesilas aux enfers. 141

Hellespont. D'où ainsi appellé. 101

Hercule. En debat contre Esculape. 69.70

Comment au Ciel & aux enfers. 137.138

Herodote. En quoy particulierement imitable. 307

Heros Ce que c'est proprement qu'un Heros. 114

Heureux. Quels personnages ont particulierement merité ce nom. 176.180

Hypogriphes. Quelles sortes d'animaux, & où rencontrez. 345

Histoire. Demangeaison d'écrire l'Histoire depuis quel

...ne faite pour devenir bon Historien. *La même.*
...ur. ...
...Poëme est differente de la Poëtie *La même.*
...ur doit estre retenuë dans ses Louanges, & ...
...ération pour ...
...ssions devient fastidieuse. 313
...ers commencements d'Histoires. 314
...leurs erreurs & comparaisons. *La même.*
...Sont faites, & ce qu'il faut exprimer. 317
...ération des ouvrages Historiens entachés depuis la ...
...ur auteurs. *La même.*
...ques combien nécessaires en l'Histoire 418
...caractere combien exactement y doit estre ...
...ur. *La même.*
...ions trop longues pour l'Histoire, 319
...ent en forme de Prophetie. 319
...ques pour ceux qui y sont propres, & qui veulent ...
...Historien. 331.334 *& suiv.*
...e doit estre le sentiment d'un bon Historien. 335
...e doit estre son style, ses pensées & ses sentences. ...
...ur.
...e doit estre son exorde. 337.338
...ques-uns retenus dans les descriptions, combien ne-...
...ent à l'Histoire. 338
...ire l'Histoire doit estre éloignée du Panegyrique ...
...à l'autre. 339
...ment, Architecture d'Homere, quelle. 340
...e peut servir de regle aux Historiens. 177
...mme. De la creation de l'homme par Promethée, & ...
...il a travaillé aux Dieux qu'il y fit des hommes ...
...ur.
...ellent grande est l'invention des hommes. 48
...e que les Fables sont en l'homme, & quelles sont ...
...ur. 83.84
...ns miserable leur condition. *La même & suiv.*
...ent connuë. 183.184
...e connoissance de parties il est composé. *La même.*
...ologie D'eu, à quoy anciennement employées 223
...ur.
...mme. Quelle sorte de dance estoit ainsi appellée. ...
...ur.

Comment veulent estre peintes dans leurs Tableaux
314
Plantées comme des vignes, dont les parties inférieures
n'estoient que leurs troncs,
Fer Comment le Fer se peut dire meilleur que l'Or.
181 182
Festins. Combien grande est la liberté dans les Festins
& quelles gens sont ceux qui s'en formalisent.
Frere. Pourquoy Pythagore ne mangeoit point de Feves.
121
Flateurs. Pourquoy pires que ceux qu'ils flatent.

G

Glaucie. D'où ainsi appellée, & combien autorisée
de Polipheme.
Ganymede. Comment ravy par Iupiter, & fait Dieu.
Gots. Quel peuples, & en quels pais.
Gloire. Ce que c'est de la gloire du monde.
Gnaton. Parasite pourquoy mal-traité par Terence.
Grecs. Comment pilloient leurs temps avec Volcan
dans l'Isle de Lemnos.
Grands. Comment étallent leur folie & leur vanité.
Quels maux sont contraints de souffrir ceux qui se
trouvent au service des Grands. 150 151 &
Grecs. Dequoy particulierement loüez.
Grecs comment gagnez par Alexandre.
De qui, & en quel temps ils recurent la connoissance
de l'Astrologie.
Guerre. Comment la Guerre est mere de tout.

H

Helene. Quelle, & de qui elle fut fille.
Pourquoy mal-traitée par Proteüs au cas
141
Hellespont. D'où ainsi appellé.
Hercule. En debat contre Esculape.
Comment au Ciel & aux enfers.
Herodote. En quoy particulierement imitable.
Heros Ce que c'est proprement qu'un Heros.
Heureux. Quels personnages ont particulierement
cité ce nom.
Hypocrisie. Quelles sortes d'animaux, & en quoy
uez.
Histoire. Demangeaison d'écrire l'Histoire depuis

temps. 311
Ce qu'il faut faire pour devenir bon Historien. *là même & suiv.*
Combien l'Histoire est differente de la Poësie. *là même.*
Combien doit estre retenuë dans les loüanges, & quel doit estre son but. 323
Comment devient suspecte. 324
Divers commencemens d'Histoires. *là mesme.*
Prefaces diverses & comparaisons. *là mesme.*
Ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer. 327
Comparaison des mauvais Historiens enrichis depuis la mort de leurs maistres. *là mesme.*
Termes poëtiques combien messeans en l'Histoire 428
Vnité du charactere combien exactement y doit estre gardée. *là mesme.*
Descriptions trop longues pour l'Histoire. 329
Histoire en forme de Prophetie. 332
Preceptes pour ceux qui y sont propres, & qui veulent écrire l'Histoire. 333.334 *& suiv.*
Quel doit estre le sentiment d'un bon Historien. 335
Quel doit estre son style, ses pensées & ses sentences. *là mesme.*
Quel doit estre son exorde. 337.338
Brieveté & retenuë dans les descriptions, combien necessaires à l'Histoire. 339
Combien l'Histoire doit estre éloignée du Panegyrique & de la Satyre. 340
Homere, Architecture d'Homere, quelle. 177
En quoy peut servir de regle aux Historiens. 339
Homme. De la creation de l'homme par Promethée, & s'il est plus avantageux aux Dieux qu'il y ait des hommes 48
Combien grande est l'invention des hommes. 48
Ce que les Passions font en l'homme, & quelles sont leurs folies. 183.184
Et combien miserable leur condition. *la mesme & suiv.*
A quoy comparé. *là mesme.*
De combien de parties il est composé. 448
Horloges D'eau, à quoy anciennement employées 223 168
Hormus. Quelle sorte de dance estoit ainsi appellée. 436

TABLE.

Hyacinthe. Comment tué par Mercure & le Zephire. 70

I

Ieux Olympiques quels, & comment on y apparie les combatans. 134

Indiens. Pourquoy enyvrez dés qu'il eurent gousté du vin. 11

En quoy redoutables, & comment vaincus par Alexandre. 133.134

Comment ils adorent le Soleil. 437

Incertitude. Par qui ordinairement causée. 172

Ino. Pourquoy se ietta en bas du Mont Citheron, avec son fils Melicerte. 101

Interest. Ce que c'est proprement. 208

Io. Quelle, & pourquoy transformée en geniſſe. 54

Comment faite Iſis, & la patrone des Nautonniers. *là meſme.*

Iſle. Suſpenduë en l'air, quelle, & comment trouvée. 344

Iſmenodore. Quel perſonnage, & comment tué. 154

Iunon. Reproche à Iupiter ſon peu d'affection, au ſujet de Ganymede. 58

Querelle Latone, & pourquoy. 72.73

Ce qui ſe dit d'elle par les poëtes. 190.191

Iupiter. Comment delivré par Vulcain de ſa fille qu'il portoit en ſa teſte. 63.64

Combien eut de peine à ſe ſauver des mains de Neptune, de Iunon, & de Minerve, & à l'aide de qui il s'en tira, lors qu'ils le vouloient lier. 65.66

Comment depoſa ſon pere. 190.191

Ses diverſes metamorphoſes, & ſes diſſolutions là même.

Iupiter pourquoy eſtimé avoir enshaiſné Saturne. 462

Iuſtice. Quel an iugement de Iupiter, & quel à celuy de Iunon. 60

Sa punition concertée entre eux deux, quelle. *là meſme.*

Mais non pas ſi-toſt executée. 61

Pourquoy chaſſé de la table des Dieux. 192

L

Lampes. Iſle des Lampes en quelle contrée. 152

Latone. Et Iunon en querelle. 72.73

Lettres. Quel affront reçoivent dans les Cours des Grands. 267.268

...ſonnes ſainte dans les Feſtins, & qu'il n'y ...ſt rien qui n'en formaliſe un. 47

...ſe ſe peut entre la loüange. 313.314

...ſe la vie. 1. & 2

...ſonnage de comment il plaide ſa cauſe pardevant ...ſonnes venuës apres. 5

...ſonnes ſur le fait de ſa vie. 118.120

...ſe de la Lune, quel pais. *La meſme & ſuiv.*

...ſeur. Ce que c'eſt. 344.345

...ſes ſur l'heure des Lacedemoniens, & ſur quel mo...ſent la Republique. 55

...ſe Comment compoſée par Bacchus. 463

M 71.76

...ſonnes, peuples, où logez.

...ſes. Comment pris couché avec Venus. 427

...ſe trouvé la fable de la ſurpriſe de Mars avec ...ſe. Quel, & combien rempli de vanité meſme ...ſent. 461

...ſeurs. Tyrans, pourquoy voulois retourner en ...ſe condamné. 150.151

...ſeur. Quelle fut la cauſe de ſa mort. 239

...ſeurs. Quel, & ſon avanture. 240.241

...ſeur. Quel perſonnage, & où il vivoit. 189

...ſeurs. Voleur dés le maillot. 187

...ſeurs quatre. 310

...ſeurs le plus miſerable des Dieux. 61

...ſeur. Quel, & combien bon danſeur. *là meſme.*

...ſeur. De la Nature combien conſiderables. 89

...ſe Connoiſſe, quel, & en quoy recommandable. 415

...ſeur. Où particulierement adorée. 41.43

...ſeurs entre-elle, Neptune, & Vulcain, touchant ...ſeur de leur art. 191.193

...ſeur. Quel, & pourquoy l'on le fait naiſtre de lu- ...ſeurs. pourquoy Timon appellé Miſanthrope. 461

...ſeurs. pourquoy il trouvoit à redire qu'un Taureau ...ſe enfonçoit au deſſus des yeux. 35

...ſeurs. Connoiſt tout les choſes du Monde. 19.20

169.170

Hyperméstre. Comment traité par Mesure & le Tapissier. 70

I

Jeux Olympiques quels, & comment on y appointoit les combatans. 11
Indiens. Pourquoy envoyez dés qu'il eurent gousté du vin. 11.12
En quoy redoutables, & comment vaincus par Alexandre. 61
Comment ils adoroient le Soleil. 175
Innocence. Par qui ordinairement exercée. 121
Ino. pourquoy se jetta en bas du Mont Cithere, avec son fils Melicerte. 208
Interpr. Ce que c'est proprement. 14
Io. Quelle, & pourquoy transformée en genisse. 144
Comment faite Isis, & la patrone des Nauonniers. *là mesme.*
Isle. Suspendüe en l'air, quelle, & comment trouvée. 144
Ismenodore. Quel personnage, & comment mé. 19
Ixion. Reproche à Iupiter son peu d'affection, au fait de Ganymede. 71.72
Querelle Latone, & pourquoy. 190.191
Ce qui se dit d'elle par les poëtes. 61.62
Iupiter. Comment delivré par Vulcain de la fille qui portoit en sa teste. 61.62
Combien eut de peine à se sauver des mains de Typhoée, de Iunon, & de Minerve, & à l'aide de qui il y fut. 61.62
tiera, lors qu'ils le vouloient lier. 190.191
Comment deposa son pere. 191
Ses diverses metamorphoses, & ses dissolutions. *là mesme.*
Iupiter pourquoy estimé avoir enchaisné Saturne. 61
Iuxion. Quel au jugement de Iupiter, & quel à celuy de Pirithoüs. 16

Jugement de Paris. 16
Sa punition concertée entre eux deux, quelle. *là mesme.*
Mais non pas si-tost executée. 17.18
pourquoy chassé de la table des Dieux. 17.18

L

Lampes. Isle des Lampes en quelle contrée. 71.72
Latone. Et Iunon en querelle. 190.191
Lettres. Quel advis se trouvoit dans les Coins des Grecs. 267.268
Liberté. Combien grande dans les Festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent. 47
Louange Quelle doit estre la loüange. 313.314
Lucien. Idée de sa vie. 1. & 2
Ses voyages. 5
Quel personnage, & comment plaide sa cause pardevant la verité, contre les Philosophes. 219.220
Et Relation plus ample de sa vie. *Là mesme & suiv.*
Lune. Globe de la Lune, quel païs. 344.345
Lycanthrope Ce que c'est. 35
Lycurgue. Legislateur des Lacedemoniens, fut quel modele forma sa Republique. 463
Lydie. Comment conquise par Bacchus. 75.76

M

Marcomans. Peuples, où logez. 427
Mars. Comment pris couché avec Venus. 74
D'où est venuë la Fable de la surprise de Mars avec Venus. 462
Mausole. Quel, & combien remply de vanité mesme après sa mort. 150.151
Megapenthes. Tyran, pourquoy vouloit retourner en la vie. 239
Accusé & condamné. 240.241
Meleagre. Quelle fut la cause de sa mort. 189
Melicerte. Quel, & son avanture. 101
Menippe. Quel personnage, & où il vivoit. 110
Mercure. Voleur dés le maillot. 62
Ses autres qualitez. *là mesme.*
pourquoy le plus miserable des Dieux. 89
Merion. Quel, & combien bon danseur. 435
Merveilles. De la Nature combien considerables. 42.43
Milon. Crotoniate, quel, & en quoy recommandable. 177.178
Minerve. Où particulierement adorée. 191.193
Different entre-elle, Neptune, & Vulcain, touchant l'excellence de leur art. 287
Minos. Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Iupiter. 461
Misanthrope. pourquoy Timon appellé Misanthrope. 35
Momus. pourquoy il trouvoit à redire qu'un Taureau eut les cornes au dessus des yeux. 19.20
Monde. Comment vont les choses du Monde. 169.170

Liberté. Combien grande dans les Festins, & qu'il n'y a que les sots & les enfans qui s'en formalisent. 47
Louange Quelle doit estre la loüange. 313.314
Lucien. Idée de sa vie. 1. & 2
Ses voyages. 5
Quel personnage, & comment plaide sa cause pardevant la verité, contre les Philosophes. 219.220
Et Relation plus ample de sa vie. *Là mesme & suiv.*
Lune. Globe de la Lune, quel païs. 344.345
Lycanthrope Ce que c'est. 35
Lycurgue. Legislateur des Lacedemoniens, fut quel modele forma sa Republique. 463
Lydie. Comment conquise par Bacchus. 75.76

M

Marcomans. Peuples, où logez. 427
Mars. Comment pris couché avec Venus. 74
D'où est venuë la Fable de la surprise de Mars avec Venus. 462
Mausole. Quel, & combien remply de vanité mesme après sa mort. 150.151
Megapenthes. Tyran, pourquoy vouloit retourner en la vie. 239
Accusé & condamné. 240.241
Meleagre. Quelle fut la cause de sa mort. 189
Melicerte. Quel, & son avanture. 101
Menippe. Quel personnage, & où il vivoit. 110
Mercure. Voleur dés le maillot. 62
Ses autres qualitez. *là mesme.*
pourquoy le plus miserable des Dieux. 89
Merion. Quel, & combien bon danseur. 435
Merveilles. De la Nature combien considerables. 42.43
Milon. Crotoniate, quel, & en quoy recommandable. 177.178
Minerve. Où particulierement adorée. 191.193
Different entre-elle, Neptune, & Vulcain, touchant l'excellence de leur art. 287
Minos. Quel, & pourquoy l'on le fait naistre de Iupiter. 461
Misanthrope. pourquoy Timon appellé Misanthrope. 35
Momus. pourquoy il trouvoit à redire qu'un Taureau eut les cornes au dessus des yeux. 19.20
Monde. Comment vont les choses du Monde. 169.170

Mort. Si la Mort peut estre souhaitable, pourquoy, & quel sentiment il en faut avoir. 153

Muses. Pourquoy exemptes des traits de Cupidon. 76 77

Musique. Quelle est celle qui est inutile. 313

Combien profitable, & plaisante. 434.435

N

Nature. Combien de contrarieté entre les Philosophes pour les choses de la nature. 163

Nectar. D'où l'on peut conjecturer qu'il n'est pas si excellent. 191

Neptune Different entre Neptune, Minerve, & Vulcain, touchant l'excellence de leur art. 287

Philosophe platonicien, quel personnage. 10 11

Nirée. Quelle personne, & l'estime de sa beauté. 151

O

Olympias. D'où vient la Fable de cette princesse. 413

Ombres. Comment accusateurs des hommes après leur mort. 167

Opiniastres. Comment doivent estre traittez. 283

Or. Ce que c'est, & ses effets. 180

Que le Fer est meilleur que l'Or, paradoxe. 181

Oracles. Combien il y a peu d'asseurance aux réponses des Oracles. 131

Quelle est la coustume des Oracles. 418

Quel rapport ils ont avec l'Astrologie. 461

Oronte. Quel personnage, & pourquoy il bronchoit encore en passant en l'autre monde. 154

Orphée. A qui donna les premieres lumieres de l'Astrologie. 460 461

Pourquoy les Grecs placent sa Lyre dans le Ciel *là mesme.*

P

Pallas. Comment donne de la crainte à Cupidon. 76

Pan. Pourquoy cornu, avec une barbe, une queuë, & des pieds de chevre. 86.87

Pantomime. Quel terme, & ce qu'il signifie. 447

Quel doit estre. *là mesme & suiv.*

Papphlagoniens. Combien superstitieux. 414

Pâris par qui éleu iuge entre les trois Déesses. 77 78

Pasiphaë. Pourquoy feinte amoureuse d'un Taureau. 461.462

Mar[illegible]tion en l'homme.

[illegible] Comment se doivent consoler. 111

[illegible] Comment ses ingenieux sont pourveus. 173

[illegible] Les Dieux ses nopces furent troublées par la [illegible]

[illegible] Chrysolithe, & celle de preseur. 97.98

[illegible] Quelle est la doctrine peripateticienne, [illegible]

[illegible] s'estimoient communs.

[illegible] Comment se garentit de la veuë des Gorgones, [illegible] 185

[illegible] Combien, & par qui fut enterré. 106.107

[illegible] Histoire de Phaëton. 90 91

[illegible] Histoire des Ambassadeurs de Thalaris aux [illegible] Delphes pour les obliger de recevoir le Tau[illegible] offrande à Apollon. 483. *insq.* à 488

[illegible] de ces vrefves pour obliger les autres à re[illegible] vrefves. 408.409

[illegible] Combien ces peuples sont amateurs de la [illegible] Quel, & pourquoy mal traité par Timon. 416

[illegible] L'occupation de Philippe de Macedoine en [illegible] Grece, quelle. 170

[illegible] Combien incommodé par les harpies. 17

[illegible] Combien vains & orgueilleux. 110.111

[illegible] s'estregrettent souvent.

[illegible] Combien anciens, quels à la mort. 116

[illegible] Combien vaincus par Lucien, différence de leurs [illegible] Leurs débats pour la primauté. 146

[illegible] Comment la font presque tous faits. 111

[illegible] Philosophes sont affranchis de toute la tyrannie [illegible] d'Amour. *là mesme.*

[illegible] Leurs loüanges, & de la liberté qu'elle nous [illegible] donne. 181

[illegible] Combien incertaine. 10.11

[illegible] Il la faut aller chercher, & comment déchirée. 161.164

[illegible] Pourquoy elle n'est pas toûjours accompagnée de la [illegible] Vertu. *là mesme.*

[illegible] Pourquoy comparée au vin; & si c'est peine [illegible] perduë d'étudier en Philosophie. 198.199

[illegible] Ce qui merite mieux le nom de philosophe, & [illegible]

Mort. Si la Mort peut estre souhaitable, pourquoy
quel sentiment il en faut avoir.
Muses. Pourquoy exemptes des traits de Cupi
677
Musique. Quelle est celle qui est inutile.
Combien profitable, & plaisante.

N

Nature. Combien de contrarieté entre les Pl
phes pour les choses de la nature.
Nectar. D'où l'on peut conjecturer qu'il n'est
celles.
Neptune. Different entre Neptune, Minerve, &
cain, touchant l'excellence de leur art.
philosophe platonicien, quel personage.
Nireus. Quelle personne, & l'estime de la beauté.

O

Olympias. D'où vient la Fable de cette princesse
Ombres. Comment accusateurs des hommes
leur mort.
Opiniastres. Comment doivent estre traittez.
Or. Ce que c'est, & ses effets.
Que le fer est meilleur que l'Or, paradoxe.
Oracles. Combien il y a peu d'asseurance aux
des Oracles.
Quelle est la coustume des Oracles.
Quel rapport ils ont avec l'Astrologie.
Orante. Quel personage, & pourquoy il
encore en passant en l'autre monde.
Orphée. A qui donna les premieres lumieres de
strologie.
pourquoy les Grecs placent la Lyre dans le
La mesme.

P

Pan. Comment donne de la crainte à Cupidon
Pan. Pourquoy cornu, avec une barbe, une
des pieds de chevre.
Pantomime. Quel terme, & ce qu'il signifie.
Quel doit estre.
Papelagonien. Combien superstitieux.
Pâris par qui éleu juge entre les trois Déesses
Passiphaé. pourquoy feinte amoureuse d'un
464.466
Passions. Que sont en l'homme. 185
Pauvres. Comment se doivent consoler. 111
Pauvreté. Combien ses aiguillons sont poignans. 173
Pelée. Comment ses nopces furent troublées par la
discorde. 97.98
Pella. Ville, où située, & quelle de present. 415
Peripatetician. Quelle est la doctrine peripatetic
ste
Selon le sentiment commun. 185
Persée. Comment se garentit de la veuë des Gorgones,
& les tua. 106 107
Phaëton. Où tomba, & par qui fut enterré. 90.91
Origine de la Fable de Phaëton. 461.462
Phalaris. Harangue des Ambassadeurs de Phalaris aux
Prestres de Delphes, pour les obliger de recevoir le Tau-
reau d'airain pour offrande à Apollon. 483. *jusqu'à* 108
Suite d'un de ces Prestres pour obliger les autres à re-
cevoir ce present. 408.409
Phaques. Combien ces peuples sont amateurs de la
dance. 436
Philiade. Quel, & pourquoy mal traitté par Timon.
36.37
Philippe. L'occupation de Philippe de Macedoine en
l'autre monde, quelle. 170
Phinées. Combien incommodé par les harpies. 17
Philosophes. Combien vains & orgueilleux. 110.111
Et ce qu'ils regrettent souvent. 116
Philosophes anciens, quels à la mort. 146
Philosophes vaincus par Lucien, difference de leurs
sectes, & leurs debats pour la primauté. 231
Comment ils sont presque tous faits. *là mesme.*
Si les Philosophes sont affranchis de toute la tyrannie
des passions. 181
Philosophie. Ses loüanges, & de la liberté qu'elle nous
donne. 10.11
Ancienne, combien incertaine. 161.163
Où il la faut aller chercher, & comment dechirée. 216
pourquoy elle n'est pas tousiours accompagnée de la
verité. *là mesme.*
Philosophie pourquoy comparée au vin, & si c'est peine
perduë d'estudier en Philosophie. 198.199
Qui est-ce qui merite mieux le nom de Philosophe, &

TABLE.

quelle eſt la meilleure philoſophie. 503
Phryxus. pourquoy feint aller ſur un belier d'or. 461
Platoniciens. Quels perſonnages, & quel eſtoit leur plus grand deffaut. 285. & ſuiv. 291
Plutus Le Dieu des Richeſſes, à quelles gens s'adonne plus volontiers. 16
Invective de Iupiter contre luy, & ſes repparties. Va lentement. *là meſme & 17*
Et s'égare aiſement. 18
Poëtes. Combien eſtimez des Grands. 265
Policrate. Combien heureux, & quelle fut ſa fin. 181
Polyphemus. De qui fut fils, & comment receu de Galatée. 92.93
par qui ſon œil fut crevé, & pourquoy. 94
Pomme. D'or avec ſon inſcription, par qui iettée, & où. 86
Potiers. De terre, par qui appellez des promethées. 7
Priape. Quel, & comment traita Bacchus. 87 88
Quel Dieu chez les Bithyniens. 418
Promethée. Quel perſonnage, & en quel ſens les Ouvriers ſont des promethées. 6. & 7
Et quelques autres. *là meſme & ſuiv.*
pourquoy attaché ſur le Caucaſe. 44 45
Prophetes. Quel eſtoit l'équipage des anciens prophetes. 414
Proſerpine Comment poſſeda le bel Adonis. 67
Protée. Comment ſe peut changer en feu & en eau. 96.97
Que repreſente ſelon les Egyptiens. 416 417
Protheſilas. Comment tué à la guerre de Troye. 141.142
protheſilas pourquoy renvoyé au monde. 149
Puiſſance. Divine combien difficile à connoiſtre. 442
Pyrrhon. Combien extravagant, & ſa doctrine. 210.211
Pythagore. philoſophie de pythagore, quelle. 197.198
Pythagoriciens. Quel eſtoit le vice des philoſophes. 285. & ſuiv. 291

Q

Quadres. Peuples, où logez. 417

R

Republique. Divine, & de laquelle tout le monde deuroit ſouhaiter d'eſtre Citoyen, quelle. 188
Riches. Comment devient quelquefois pauvre. 24.25

DES MATIERES.

[illegible] 51
[illegible] 171
[illegible] 172
[illegible] 141. & ſuiv.
[illegible] 14.15
[illegible] Quel perſonnage, & combien ſuperſtitieux.

S

[illegible] Oracles, & combien divers. 180
[illegible] Qui ſeulement doit avoir de la vie & de la [illegible] 151.153
[illegible] Dans le monde. 170
[illegible] Quel le veritable ſage. 285
[illegible] Dans quoy elle conſiſte. 187
[illegible] Quel perſonnage, & comment mourut. 171
[illegible] Quelles pourquoy ainſi appellez. 417 418
[illegible] Quelle eſt l'occupation des Satrapes en l'autre [illegible] 170
[illegible] Quel & comment ſe rendit maiſtre du Ciel: [illegible]
[illegible] Quelle eſt cette doctrine. 181
[illegible] Quels ſont les effets de la Science. 333
[illegible] pourquoy paſſe devant Annibal en l'autre [illegible]
[illegible] eſtimoit un divertiſſement honneſte qu'un [illegible] 332
[illegible] Comment dompter par Alexandre. 8
[illegible] Inviolable pour ſçavoir quelle Secte eſt la meilleure. 134.139
[illegible] pourquoy conſommée par le feu. 285. & ſuiv.
[illegible] Vanité des Sepulchres parmy les anciens. 186
[illegible] Quel rapport ont les Sirenes celeſtes avec les [illegible] 65
[illegible] Taillerie contre ce philoſophe. 461.463
[illegible] perſonnage, & quelle opinion les Atheniens eurent [illegible]
[illegible] ſe tint après ſa mort. 45
[illegible] eſt ſon occupation en l'autre monde. 145
[illegible] Quelle eſtoit ſa doctrine. 178
[illegible] pourquoy & en quel âge a voulu apprendre la danſe. 214
[illegible] peuples du ſoleil quels. 419
[illegible] 345

quelle eſt la meilleure philoſophie.
Perſeus. pourquoy feint aller ſus un beſtier d'ai
Plumiciers. Quels perſonnages, & quel eſtoit
plus grand deſir.
Platus Le Dieu des Richeſſes, à quelles gens
ne plus volontiers.
ſnvectiue de Iupiter contre luy, & ſes reuanch
lamentement.
Et ſ'egare aiſement.
Portes. Combien eſtimez des Grands.
Policrate. Combien heureux, & quelle fut ſa fin.
Polycrome. De qui fut fils, & comment creez de
ide.
par qui ſon œil fut creué, & pourquoy.
Pomme. D'or avec ſon inſcription, par qui enuoyée
36
Potiers. De terre, par qui appellez des anciens.
Priape. Quel, & comment traita Bacchus.
Quel Dieu chez les Bithyniens.
Promethée. Quel perſonnage, & en quel lieu la fe
gnans ſont des promethées. *La fable de*
Et quelques autres.
pourquoy attaché ſus le Caucaſe.
Propheties. Quel eſtoit l'equipage des anciens
414
Proſerpine Comment poſſeda le bel Adonis.
Protée. Comment ſe peut changer en feu, & en
96.97
Que repreſente ſelon les Egyptiens.
Pruſias. Comment vié à la guerre de Troye.
proceſtas pourquoy renvoyé au monde.
Puiſſance. Divine combien difficile à comprendre.
Pyrrhon. Combien extravagant, & ſa doctrine.
Pythagore. Philoſophie de pythagoras
Pythagoriciens. Quel eſtoit le vice des philoſo
285. *& ſuiv.* 291

Q

Quadrat. Peuples, où logez.

R

Republique. Divine, & de laquelle tout le
deuroit ſouhaitter d'eſtre Citoyen, quelle.
Riche. Comment deviens quelquefois pauure.

Riches combien miſerables pour la pluſpart. 27
Ordonnance contre les Riches, quelle. 171
Et comment ſe verifie dans les enfers. 172
Roman. De Lucien, quel. 342 *& ſuiv.*
Rome. Quelle, & de la vie que l'on y menoit du temps de Lucien. 14.15
Rutilianus. Quel perſonnage, & combien ſuperſtitieux. 422

S

Sacrifices. Quels, & combien divers. 194
Sage. Quel ſentiment doit avoir de la vie & de la mort. 152.153
Que fait en l'autre monde. 170
Quel doit eſtre le veritable ſage. 285
Sageſſe. En quoy elle conſiſte. 287
Salethe. Quel perſonnage, & comment mourut. 272
Saliens. preſtres pourquoy ainſi appellez. 417 438
Satrapes. Quelle eſt l'occupation des Satrapes en l'autre monde. 170
Saturne. Quel & comment ſe rendit maiſtre du Ciels 150
Sceptique. Quelle eſt cette doctrine. 202
Science. Quels ſont les effets de la Science. 333
Scipion. pourquoy paſſe devant Annibal en l'autre monde. 132
Sculpture. plûtoſt un divertiſſement honneſte qu'un art. 2
Son idée. 8
Scythes. Comment domptez par Alexandre. 134.139
Sede. Recherche pour ſçavoir quelle Secte eſt la meilleure. 285. *& ſuiv*
Semele. pourquoy conſumée par le feu. 65
Sepulchre. Vanité des Sepulchres parmy les anciens. 186
Signes. Quel rapport ont les Signes celeſtes avec les Oracles. 462.463
Socrate. Raillerie contre ce philoſophe. 45
Quel perſonnage, & quelle opinion les Atheniens eurent de luy aprés ſa mort. 145
Quelle eſt ſon occupation en l'autre monde. 170
Quelle eſtoit ſa doctrine. 224
pourquoy & en quel âge a voulu aprendre la dance. 439
Soleil. peuples du Soleil quels 345

Solon. Quel personnage, & comment il receut Anacharsis. 318
Songe : S'il est à propos de conter des Songes. 56
Sophiste : Sophiste, comment & pourquoy delivré par le jugement de Minos 159.160
Sophrate : Le philosophe, quelle vie menoit, & en quel endroit. 465.464
Spectacles : Combien doux & charmans. 433.434
Stoiciens. Quels Philosophes selon le sentiment commun. 285 290
Syllogisme : Combien subtil ouvrage. 206

T

Tantale. Comment meurt de soif au milieu d'un lac 139
Et pourquoy n'estant qu'une ombre, il avoit soif. 140
Pourquoy chassé de la table des Dieux. 191
Taureau : Pourquoy Momus trouvoit à redire qu'un Taureau eût les cornes au dessus des yeux. 10
Tellus : Quel personnage, & pourquoy estimé heureux. 180
Thessaliens : Quel estat faisoient de la dance. 436
Thetis : Comment ses nopces furent troublées par la discorde. 97
Thrace : Comment conquise par Bacchus. 75
Thrasycles : Philosophe pourquoy comparé au Triton & au Botée de Zeuxis. 59
Pourquoy mal traité par Timon. 40
Thucydide : Quel Historien. 339
Thyeste : D'où l'on a pris occasion de dire qu'il avoit un beliet d'or : & en quoy postposé à son frere Atrée. 460
Tiliborc : Brigand ; quel, & ce qu'il a fait de plus considerable, 411
Timon : quel personnage & comment devenu pauvre. 24
De qui receut le don de Prophetie. 157
Pourquoy feint masle & femelle. 461
Toxaris : Comment fit cesser la peste à Athenes. 325
Trophonius : Quelles singeries l'on faisoit en entrant dans son antre. 123
En quel endroit est son Oracle. 171
Tyran : Combien de difference entre la vie d'un Tyran & celle d'un pauvre 241
Declamation pour le meurtrier d'un Tyran. 386

V

[illegible] avec Mars par l'inv[illegible] de [illegible]
[illegible] de la surprise de Venus enclouée [illegible] 74
[illegible] Dieux entr'eux : comment se fait dans [illegible] 462
[illegible] avec Menippe : & chez qui. 171
[illegible] par toûjours la Philosophie. [illegible]
[illegible] la liberté. [illegible]
[illegible], & combien difficile à découvrir. 185
[illegible] difficile à obtenir. 58
[illegible] ne descend jamais, quand on [illegible] 163
[illegible] de cinesias. 281
[illegible] 284
[illegible] meſme des pauvres & des vieil- [illegible] 104
[illegible] meilleure, & celle qu'un honneſte homme [illegible] 115
[illegible] femmes depuis la cesse jusqu'à [illegible] 164 jusqu'à 172
[illegible] du vin avec la philosophie. 344
[illegible] dans de grands mariages qui arrive- [illegible] 298
[illegible] se fit arracher au mars de son Vaisseau. 143
[illegible] échappez des embusches de polipheme, & [illegible]
[illegible] fut cause de la mort d'Ajax. 94
[illegible] pourquoy ne subsistoient point. 157.158
[illegible] Fils de Timon. 205
[illegible] un des plus belles Déesses, & des Graces. 59
[illegible] il fumoit Mars.
[illegible] devenu heureux.
[illegible] fut blâmé par Homere, qu'il avoit fleu luge de [illegible] 74 191
[illegible] contre Neptune & Minerve. 227

Tulca. Quel personnage, & comment il tenta Ar-
cadius.

Songes : S'il est à propos de conter des Songes.

Socrates : Sophiste, comment & pourquoy se retira de
jugement de Minos

Sofrates : Le Philosophe, quelle vie mena-t-il, & en
endroit.

Spectacles : Combien doux & charmans.

Stoiciens. Quels Philosophes selon le sentiment de
mus.

Syllogisme : Combien subtil ouvrage.

T

Tantale. Comment meurt de soif au milieu de
139

Et pourquoy n'estant qu'une ombre, il avoit soif

Pourquoy chassé de la table des Dieux.

Taureau : Pourquoy Momus trouvoit à redire à

Taureau eût les cornes au dessus des yeux.

Tellus : Quel personnage, & pourquoy estimé
180

Thessalons : Quel estat faisoient de la danse

Thetis : Comment ses nopces furent troublées par la
corde.

Thraces : Comment conquise par Bacchus.

Thrasyllus : Philosophe pourquoy comparé au Tem-
au Borée de Zeuxis.

Pourquoy mal traité par Timon.

Thucydide : Quel Historien.

Thyeste : D'où l'on a pris occasion de dire qu'il
beliet d'or : & en quoy postposé à son frere Atree.

Tiberes : Brigand ; quel, & ce qu'il a fait de
siderable.

Timon : Quel personnage & comment devenu
De qui receut le don de Prophetie.

Pourquoy feint masle & femelle.

Tonerre : Comment fit eveiller la peste à Athenes

Trophonius : Quelles sagettes l'on faisoit en
dans son antre.

En quel endroit est son Oracle.

Tyran : Combien de difference entre la vie d'un
& celle d'un pauvre

Declamation pour le meurtrier d'un Tyran.

V

Venus : Comment surprise avec Mars par l'industrie de
son mary Vulcain. 74

D'où est venuë la fable de la surprise de Venus enchaî-
née avec Mars. 462

Verification Des ordonnances : comment se fait dans
les Enfets. 171

Verité Recherchée par Menippe : & chez qui. 161

pourquoy n'accompagne pas toûjours la Philosophie.
218

Et desire toûjours la liberté. *là mesme.*

Quelle est une, & combien difficile à découvrir. 285

Verse-eau : Signe du Zodiaque. 58

Vertu : Combien difficile à obtenir. 163

Où elle habite, & si l'on ne descend jamais, quand on
est parvenu à elle. 281

Combien elle a de chemins. 284

En quoy elle consiste. 304

Vie : Combien aymée, mesme des pauvres & des vieil-
lards. 155

Quelle est la meilleure, & celle qu'un honneste hom-
me doit choisir. 164 *iusqu'a* 172

Vignes : Qui estoient femmes depuis la teste iusqu'à
la ceinture. 344

Vin : Comparaison du vin avec la Philosophie. 298

Vin grec coulant dans de grands ruisseaux qui arrou-
soient une Isle. 343

Ulysse : Pourquoy se fit attacher au mats de son Vaisseau.
15.16

Comment s'échappa des embusches de Polipheme, &
luy creva son œil. 94

Comment fut cause de la mort d'Aiax. 157.158

Universels : Pourquoy ne subsistent point. 205

Vulcain. Fils de Iunon. 59

Comment aymé des plus belles Déesses ; & des Graces.
71.72

Et comment il surprit Mars. 74

Comment devenu boiteux. 191

Dequoy fut blâmé par Momus, qu'il avoit éleu Iuge de
son different contre Neptune & Minerve. 287

TABLE DES MATIERES.

X

X*Anthe.* Fleuve, pourquoy mal traité par Vulcain 104.

Y

Y*Eux.* pourquoy plus fideles que les oreilles. 45

Z

Z*Amolxis.* Dieu des Sythes, & quels sacrifices on luy faisoit. 515

Zeuxis. quelle gloire a remporté de ses Ouvrages, & lesquels en estoient les principaux. 511

Fin de la Table des matieres du premier Tome des Dialogues de Lucien.

LVCIEN DE LA TRADVCTION DE N. PERROT S^R D'ABLANCOVRT.

SECONDE PARTIE.

Nouvelle Edition, reveuë & corrigée.



A MONS,
Chez GASPARD MIGEOT, en la ruë de la Chaussée, aux trois Vertus.

M. DC. LXX.